REGNARD

LE DISTRAIT

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1766

LA NAISSANCE D'AMADIS

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1779

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE DISTRAIT

PERSONNAGES

LÉANDRE, Distrait.
CLARICE, amante de Léandre.
MADAME GROGNAC.
ISABELLE, fille de Mme Grognac.
LE CHEVALIER, frère de Clarice et amant d'Isabelle.
VALÈRE, oncle de Clarice et du Chevalier.
LISETTE, servante d'Isabelle.
CARLIN, valet de Léandre.
UN LAQUAIS.

(La scène est à Paris, dans une maison commune.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

VALÈRE, MADAME GROGNAC.

VALÈRE.

Quoi! toujours opposée à toute une famille?

MADAME GROGNAC.

Oui.

VALÈRE.

Vous ne voulez point marier votre fille?

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÈRE.

Quand on vous en parle, on vous met en courroux.

MADAME GROGNAC.

Oui.

VALÈRE.

Vous ne prendrez point de sentiments plus doux?

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÈRE.

[répliques

Fort bien ! Non, oui, non : beau discours ! vos
Me paraissent, pour moi, tout à fait laconiques.
Mais pour mieux raisonner avec vous là-dessus,
Et pour rendre un moment le discours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cause
Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose.
Ce fameux partisan, par exemple, pourquoi...

MADAME GROGNAC.

Eh! fi, monsieur ! fi donc ! vous radotez, je croi :
Il est trop riche.

VALÈRE.

Ah ! ah ! nouvelle est la maxime.

MADAME GROGNAC.

Gagne-t-on en cinq ans un million sans crime ?
Je hais ces fort-vêtus qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque chose et le lendemain rien.

VALÈRE.

Et ce jeune marquis, cet homme d'importance ?
Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance :
Il a les airs de cour, parle haut, chante, rit ;
Il est bien fait ; il a du cœur et de l'esprit.

MADAME GROGNAC.

Il est trop gueux.

VALÈRE.

Fort bien ! La réponse est honnête ;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chassez tous deux :
Le premier est trop riche, et le second trop gueux.
Dans vos brusques humeurs je ne puis vous compren-
[dre.
Comment prétendez-vous que soit fait votre gendre ?

MADAME GROGNAC.

Je prétends qu'il soit fait comme on n'en trouve point ;
Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point ;
Qu'il ait, avec du bien, une honnête naissance ;

Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évaporés,
Dignes productions des cerveaux mal timbrés ;
Qu'il ait auprès du sexe un peu de politesse ;
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;
Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'huï.

VALÈRE.

Cet homme à rencontrer sera très-difficile ;
Et, si vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare et beau portrait :
Et si vous ne voulez de gendre qu'ainsi fait,
Quoique Isabelle soit et riche et de famille,
Elle court grand hasard de vivre et mourir fille.

MADAME GROGNAC.

Non : Léandre est l'époux que je veux lui donner.

VALÈRE.

Léandre !

MADAME GROGNAC.

Ce parti semble vous étonner !
Mais c'est un fait, monsieur, dont peu je me soucie ;
Et je le trouve, moi, selon ma fantaisie.
Je sais bien qu'à parler de lui sans passion,
Il est particulier en sa distraction ;
Il répond rarement à ce qu'on lui propose ;
On ne le voit jamais à lui dans nulle chose :
Mais ce n'est pas un crime enfin d'être ainsi fait.
On peut être, à mon sens, homme sage et distrait.

VALÈRE.

Je croyais, à parler aussi sans artifice,
Qu'il avait quelque goût pour ma nièce Clarice

MADAME GROGNAC.

Oh bien ! je vous apprends que vous vous abusiez.
Et, pour vous détromper, il faut que vous sachiez
Que je suis dès longtemps liée à sa famille ;
Et que, pour m'engager à lui donner ma fille,
L'oncle dont il attend sa fortune et son bien
D'un dédit mutuel cimenta ce lien.
Léandre est allé voir cet oncle à l'agonie,

Et j'attends son retour pour la cérémonie.
Si je n'avais en vue un tel engagement,
Il n'aurait pas chez moi pris un appartement.
Vous qui logez céans avecque votre nièce,
Vous êtes tous les jours témoin de sa tendresse.

VALÈRE.

Mais m'assurerez-vous que Léandre, en son cœur,
Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur ;
Et que, d'une autre part, votre fille Isabelle
A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle ?

MADAME GROGNAC.

Léandre aime ma fille ; et ma fille fera,
Lorsque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'est une fille simple à mes désirs sujette :
Et je voudrais bien voir qu'elle eût quelque amourette !

VALÈRE.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler ;
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

MADAME GROGNAC.

D'accord. Lisette ! holà ! Lisette ! De la vie
On ne vit dans Paris femme si mal servie.
Lisette !

SCÈNE II

LISETTE, MADAME GROGNAC, VALÈRE.

LISETTE.

Eh bien, Lisette ! Est-ce fait ? Me voilà.

MADAME GROGNAC.

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Quoi ! ce n'est que pour cela ?
Vous avez bonne voix. Quel bruit ! A vous entendre
J'ai cru qu'à la maison le feu venait de prendre.

MADAME GROGNAC.

Vous plairait-il vous taire, et finir vos discours ?

LISETTE.

Oh ! vous grondez sans cesse.

MADAME GROGNAC.

Et vous parlez toujours
Répondez seulement à ce que l'on souhaite.
Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle est, madame, à sa toilette.

MADAME GROGNAC.

Toujours à sa toilette, et devant un miroir !
Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aise, avec votre censure.
Il m'a fallu trois fois réformer sa coiffure.
Nous avons toutes deux enragé tout le jour
Contre un maudit crochet qui prenait mal son tour.

MADAME GROGNAC.

Belle occupation, vraiment ! Qu'elle descende.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE.

Je vais vous l'amener.

SCÈNE III

VALÈRE, MADAME GROGNAC.

VALÈRE.

N'allez pas la gronder,
Ni par votre air sévère ici l'intimider.

MADAME GROGNAC.

Mon Dieu ! je sais assez comme il faut se conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels sont ses sentiments.

SCÈNE IV

ISABELLE, LISETTE, MADAME GROGNAC, VALÈRE.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Venez, mademoiselle, et saluez les gens.

(Isabelle fait la révérence.)

Plus bas ; encore plus bas. O ciel ! quelle ignorance !
Ne savoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans et plus qu'elle apprend à danser !

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer :
Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

MADAME GROGNAC, à Lisette.

A se taire.

LISETTE, bas.

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.
(Haut.)
Nous attendons encore un maître italien,
Qui doit venir tantôt.

MADAME GROGNAC, à Lisette.

Je vous le défends bien.
Je ne veux point chez moi gens de cette séquelle :
Ce sont courtiers d'amour pour une demoiselle.
(A Isabelle.)
Levez la tête. Encor. Soyez droite. Approchez.
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ?
Présentez mieux la gorge, et baissez cette épaule.

LISETTE, à part.

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Avancez s'il vous plaît, et répondez à tout.
Parlez. Le mariage est-il de votre goût ?

(Isabelle rit.

VALÈRE.

Elle rit. Bon, tant mieux; j'en tire un bon augure.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Quoi ! vous avez le front de rire, et devant nous
Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux ?

ISABELLE.

J'ignorais qu'une fille, au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.
Je dois vous obéir; et, quand je l'entendrai,
Puisque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE, à part.

Quel heureux naturel !

MADAME GROGNAC.

Les époux sont bizarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares :
On devrait s'en passer, si l'on avait bon sens.

ISABELLE.

N'étaient-ils pas ainsi tous faits de votre temps ?
Vous n'avez pas laissé d'en prendre un, étant fille.

MADAME GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de corbin, grand gruyer de Berry,
Et qui fut votre père, étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi ; sans cela, de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à se faire enlever ?

MADAME GROGNAC.

Eh bien ! vit-on jamais un esprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécile ?
C'est une grosse bête, et qui n'est propre à rien.

LISETTE, à part.

Elle est bien votre fille, et vous ressemble bien.

MADAME GROGNAC, à Lisette.

Euh ! plaît-il ?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le silence.

MADAME GROGNAC.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.

VALÈRE, à madame Grognac.

Je veux plus doucement la sonder sur ce point.
(A Isabelle.)
Voulez-vous un mari ?

ISABELLE.

Je n'en demande point :
Mais s'il s'en présentait quelqu'un qui pût me plaire,
Je pourrais l'accepter, ainsi qu'a fait ma mère.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Comment donc ?

VALÈRE, à madame Grognac.

Avec elle agissons sans aigreur.

(A Isabelle.)

Çà! dites-moi, quelqu'un vous tiendrait-il au cœur ?

ISABELLE.

Ah !

LISETTE, à Isabelle.

Bon ! courage !

VALÈRE, à Isabelle.

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALÈRE.

Eh bien donc ?

ISABELLE.

Je sens là je ne sais quoi qui plaît ;
Mais je ne saurais bien vous dire ce que c'est.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi : c'est l'amour qui murmure.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

J'apprends avec plaisir une telle aventure.
Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent
Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant ?

ISABELLE.

Ah! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.
Il me dit tous les jours qu'il m'estime et qu'il m'aime !
Il pleure quand il veut. Tu sais comme il est fait,
Lisette; et tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de terre,
Homme de qualité, qui revient de la guerre;
Qu'on voit toujours sautant, dansant, gesticulant;
Qui vous parle en sifflant, et qui siffle en parlant;
Se peigne, chante, rit, se promène, s'agite;
Qui décide toujours pour son propre mérite;
Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALÈRE.

Mais, c'est le chevalier.

LISETTE.

Vous avez dit son nom.

MADAME GROGNAC.

Qui? ce fou?

VALÈRE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient. C'est un jeune homme à faire:
Il a de la valeur; il est bien à la cour.

MADAME GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALÈRE.

Il sera très-riche quelque jour :
Il peut lui convenir de bien, d'esprit, et d'âge.

ISABELLE.

Il est tout fait pour moi, l'on ne peut davantage.

MADAME GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consentement,
Osez-vous bien penser à quelque attachement?
Vous êtes bien hardie et bien impertinente!

VALÈRE.

L'amour du chevalier pourrait être innocente.

MADAME GROGNAC.

L'amour du chevalier n'est point du tout mon fait
J'ait fait, pour son mari, choix d'un autre sujet :
Le dédit pour Léandre en est une assurance.
Que votre chevalier cherche une autre alliance :
Je ne l'ai jamais vu, mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat et d'un écervelé ;
Et je vous défends, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous serez obéie,
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher :
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher?

MADAME GROGNAC.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croirait-on qu'elle y touche?
Mais c'est une eau qui dort, dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.
Je parais toute sotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

MADAME GROGNAC.

Taisez-vous, péronnelle.
Rentrez; et là-dedans allez voir si j'y suis.

VALÈRE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis...

MADAME GROGNAC.

Je ne prends point d'avis : je suis indépendante.

VALÈRE.

Je le sais; mais...

MADAME GROGNAC.

Adieu. Je suis votre servante.

VALÈRE.

Mais, madame, entre nous, il est de la raison...

MADAME GROGNAC.

Mais, monsieur, entre nous, quand de votre façon
Vous aurez, s'il se peut encor, garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous régler votre famille.
De vos enfants alors vous pourrez disposer
Tout à votre plaisir, sans que j'aille y glosser.

(A Isabelle.)

Allons vite, rentrez : faites ce qu'on ordonne.

SCÈNE V

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

La madame Grognac a l'humeur hérissonne;
Et je ne vois pas, moi, son esprit se porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALÈRE.

J'avais dessein de faire une double alliance;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur;
Et si pour Isabelle il a feint quelque ardeur,

C'était pour obéir à la voix importune
D'un oncle fort âgé, dont dépend sa fortune.

LISETTE.

La mère d'Isabelle est un diable en procès;
Je crains que notre amour n'ait un mauvais succès.

VALÈRE.

Le temps et la raison la changeront peut-être;
Et mon neveu pourra... Mais je le vois paraître.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, VALÈRE, LISETTE.

LE CHEVALIER, riant.

Bonjour, mon oncle. Ah! ah! Lisette, te voilà!
Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, au chevalier.

Faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de nous dire
Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu, si je ris, ce n'est pas sans sujet.
Léandre, ce rêveur, cet homme si distrait,
Vient d'arriver en poste ici, couvert de crotte:
Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte,
Et que, marchant toujours, enfin il s'est trouvé
Une botte de moins quand il est arrivé.

LISETTE.

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure est comique, ou je me donne au diable.
Mais ce n'est rien encor : et son valet m'a dit
(Je le crois aisément) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie,
Il suivit le chemin qui mène en Picardie,
Et ne s'aperçut point de sa distraction
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Fussiez-vous descendu du lugubre Héraclite
De père en fils, parbleu! vous rirez de ce trait.
Vous faites le Caton ; riez donc tout à fait,
Mon oncle, allons, gai, gai; vous avez l'air sauvage.

VALÈRE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme sage?
Faudra-t-il qu'en tous lieux vos airs extravagants,
Vos ris immodérés, donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi, moi, je ris de bien d'autres.
Vous condamnez mes airs, et je blâme les vôtres;
Et, dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'est que nous prétendons avoir tous deux raison.
Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galants,
Comme un autre ferait du drap chez les marchands;
Cidalise, qu'on sait avoir l'âme si bonne
Qu'elle aime tout le monde et n'éconduit personne;
Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
Jusque sur la frontière accompagne un amant,
Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire?
Parbleu! vous vous moquez.

VALÈRE.

Eh bien! votre satire
S'exerce-t-elle assez? D'un trait envenimé
Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
De vos jours bien souvent vous ne les avez vues.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

(Le chevalier fait deux ou trois pas de ballet.)

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,
Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma danse,
Lisette?

LISETTE.

Vous dansez tout à fait en cadence.

VALÈRE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin;

Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine,
Sur vos pieds chancelants vous vous tenez à peine,
Sur un théâtre alors vous venez vous montrer :
Là parmi vos pareils on vous voit folâtrer;
Vous allez vous baiser comme des demoiselles;
Et, pour vous faire voir jusque sur les chandelles,
Poussant l'un, heurtant l'autre, et comptant vos exploits,
Plus haut que les acteurs vous élevez la voix;
Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

LE CHEVALIER.

Votre troisième point sera-t-il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Lisette s'endort;
Moi, je bâille déjà.

VALÈRE.

Moi, votre train de vie
Cent fois bien autrement et me lasse et m'ennuie;
Et je serai contraint de faire à votre sœur
Le bien que je voulais faire en votre faveur.
Votre père en mourant, ainsi que votre mère,
Vous laissèrent de bien une somme légère;
Et, pour vous établir le reste de vos jours,
Vous devez de moi seul attendre du secours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, monsieur, ne vous déplaise,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise?
J'aime, je bois, je joue; et ne vois en cela
Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là.
Je me lève fort tard, et je donne audience
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui; mais en récompense,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De là, je pars sans bruit,
Quand le jour diminue et fait place à la nuit,
Avec quelques amis, et nombre de bouteilles
Que nous faisons porter, pour adoucir nos veilles,

Chez des femmes de bien dont l'honneur est entier,
Et qui de leur vertu parfument le quartier.
Là, nous perçons [1] la nuit d'une ardeur sans égale;
Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale;
Et chacun en bon ordre, aussi sage que moi,
Sans bruit, au petit pas se retire chez soi.
Cette vie innocente est-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade, entre nous, se conduirait-il mieux!

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER, à Valère.

Voyez-le par vos yeux.
Nous sommes cinq amis que la joie accompagne,
Qui travaillons ce soir en bon vin de Champagne.
Vous serez le sixième, et vous paîrez pour nous;
Car à cinq chevaliers en nous cotisant tous,
Et ramassant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pu faire que deux pistoles.

LISETTE.

Heureux le cabaret, monsieur, qui vous attend!
Vous voilà cinq seigneurs bien en argent comptant!

VALÈRE.

Mais n'êtes-vous pas fou...

LE CHEVALIER.

A props de folie,
Savez-vous que dans peu, monsieur, je me marie?
A Lisette.
Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux?

LISETTE.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

S'apprête-t-elle à couronner mes feux?

1. *Perçons* est le mot employé par l'auteur; et c'est celui qu'on trouve dans l'édition originale et dans les anciennes éditions. Mais dans les éditions modernes on a mis *passons*.

C'est un petit bijou que toute sa personne,
Que je veux mettre en œuvre, et que j'affectionne :
(A Valère.)
Elle est jeune, elle est riche; et, de la tête aux pieds,
Vous en seriez charmé, si vous la connaissiez.

VALÈRE.

Je la connais : mais vous, connaissez-vous sa mère?
Elle ne prétend pas songer à cette affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
Elle ne prétend pas! Parbleu, le mot me touche;
Je veux apprivoiser cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiser, monsieur? vous perdrez votre temps,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER, à Lisette.

Nous allons voir; suis-moi.

VALÈRE.

Eh! doucement, de grâce!
Ralentissez un peu cette amoureuse audace.
A vous voir, on vous croit partir pour un assaut.
Et chez les gens ainsi s'en va-t-on de plein saut?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Ah! vous pouvez lui dire
Que nous sommes instruits comme il faut se conduire;
Et nous savons la règle établie en tel cas.
Je la trouve admirable; elle ne prétend pas!

VALÈRE.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
De prendre à votre amour un parti convenable.
Vous, cependant, tâchez, avec des airs plus doux,
A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penserai, mon oncle. Adieu.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Toi, fine mouche,
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
Une affaire à présent m'empêche de le voir :
Je vais tâter du vin dont nous ferons ce soir
Une ample effusion; et cependant, la belle,
Accepte ce baiser de moi pour Isabelle,

(Il veut l'embrasser.)

LISETTE.

Modérez les transports de vos convulsions.
Je ne me charge point de vos commissions :
Donnez-les à quelque autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtresse, et je sens que je t'aime
Aussi par contre-coup.

LISETTE.

Monsieur, retirez-vous;
Vous pourriez me blesser : je crains les contre-coups.

SCÈNE VIII

LISETTE, seule.

Quel amant! Pour raison importante il diffère
D'aller voir sa maîtresse : et quelle est cette affaire?
Il va tâter du vin! Ma foi, les jeunes gens,
A ne rien déguiser, aiment bien en ce temps!
Heu! les femmes, déjà si souvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées?
Aimera-t-on toujours ces petits vilains-là?
Maudit soit le premier qui nous ensorcela!
Mais à bon chat bon rat; et ce n'est pas merveille
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.

Avec plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je parais à tes yeux;
Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

LISETTE.

Eh bien! ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte?

CARLIN.

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours?

LISETTE.

Je sais tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encore, en mangeant un œuf sur son assiette,
Il prit, sans y songer, son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu! jusques au sang.

LISETTE.

Je crois
Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

CARLIN.

Sortant d'une maison, l'autre jour, par bévue,
Pour son carrosse il prit celui qui dans la rue
Se trouva le premier. Le cocher touche, et croit
Qu'il mène son vrai maître à son logis tout droit.
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête :
Il entre en une chambre où la toilette est prête,
Où la dame du lieu, qui ne s'endormait pas,
Attendait son époux couchée entre deux draps.
Il croit être en sa chambre; et, d'un air de franchise,
Assez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe de chambre et le bonnet de nuit;

Et bientôt il allait se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte,
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte;
Quand mon maître étonné se sauva de ce lieu
Tout en robe de chambre, ainsi qu'il plut à Dieu.
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avait pour son compte.

LISETTE.

Ton récit est charmant. Mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un bénéfice.

LISETTE.

Un bénéfice, toi ?

CARLIN.

Pour te rendre service.
Mais nos soins empressés ne nous ont rien valu ;
Et le diable a sur nous jeté son dévolu.

LISETTE.

Explique-toi donc mieux.

CARLIN.

Ah ! Lisette, j'enrage.
Notre espoir dans le port vient de faire naufrage :
Nous croyions hériter, du côté maternel,
D'un oncle... ah ciel ! quel oncle ! il est oncle éternel.
Nous attendions en paix que son âme à toute heure
Passât de cette vie en une autre meilleure ;
Nous le laissions mourir à sa commodité ;
Quand, un beau jour enfin, le ciel, par charité,
A fait tomber sur lui deux ou trois pleurésies,
Qu'escortaient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons aussitôt, faisant partout *flores*,
Sûrs de trouver déjà le bonhomme *ad patres*.
Mais fol et vain espoir ! vermisseaux que nous sommes !
Comme le ciel se rit des vains projets des hommes !
Écoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE.

Vous êtes arrivés sans doute un peu trop tard,
Et quelque autre avant vous...

CARLIN.

Non.

LISETTE.

Il aurait peut-être
En faveur de quelqu'un déshérité ton maître?

CARLIN.

Point.

LISETTE.

Il a déclaré, se voyant sur sa fin,
Quelque enfant provenu d'un hymen clandestin?

CARLIN.

Non. Il ne fit jamais d'enfants, par avarice.

LISETTE.

Parle donc, si tu veux.

CARLIN.

Le vieillard par malice,
Malgré nos vœux ardents, n'a pas voulu mourir.

LISETTE.

Le trait est vraiment noir, et ne peut se souffrir.

CARLIN.

Par trois fois de ma main il a pris l'émétique,
Et je n'en donnais pas une dose modique;
J'y mettais double charge, afin que par mes soins
Le pauvre agonisant en languît un peu moins :
Mais par trois fois le sort injuste, inexorable,
N'a point donné les mains à ce soin charitable :
Et le bonhomme enfin, à quatre-vingt-neuf ans,
Malgré sa fièvre lente et ses redoublements,
Sa fluxion, son rhume et ses apoplexies,
Son crachement de sang et ses trois pleurésies.
Sa goutte, sa gravelle, et son prochain convoi
Déjà tout préparé, se porte mieux que moi.

LISETTE.

Votre course n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage :
Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès
Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts.
Il doit de temps en temps nous donner des nouvelle

Et nous nous conduirons par ses avis fidèles.

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour !
Je vous applaudis fort. Mais comment va l'amour?
Ton maître aime toujours?

CARLIN.

Cela n'est pas croyable.
Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
C'est-à-dire beaucoup; mais comme il est distrait,
Son esprit se promène encor sur quelque objet.
Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle
Partage son amour, et le tient en cervelle.
Je sais que ta maîtresse a de naissants appas,
Et surtout de grands biens, que Clarice n'a pas;
Mais mon maître est fidèle, et son âme est pétrie
De la plus fine fleur de la galanterie :
Il ne ressemble pas à quantité d'amants ;
C'est un homme, morbleu! tout plein de sentiments.

LISETTE.

Mais s'il aime Clarice ensemble et ma maîtresse,
Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse?
Les épousera-t-il toutes deux?

CARLIN.

Pourquoi non?
Il le fera fort bien, dans sa distraction.
C'est un homme étonnant et rare en son espèce :
Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse;
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir;
Quand on lui parle blanc, soudain il répond noir;
Il vous dit non pour oui, pour oui non; il appelle
Une femme monsieur; et moi, mademoiselle;
Prend souvent l'un pour l'autre; il va sans savoir où.
On dit qu'il est distrait; mais moi, je le tiens fou ;
D'ailleurs fort honnête homme, à ses devoirs austère,
Exact et bon ami, généreux, doux, sincère,
Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en héros.
Il est et sage et fou ; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE.

Si Léandre ressent une tendresse extrême

Pour Clarice, Isabelle est prise ailleurs de même,
Et pour le chevalier son cœur s'est découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert.
Pour détourner le coup de ce dédit funeste;
Et l'amour avec nous achèvera le reste.

LISETTE.

De tes soins empressés nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet;
Il m'attend. J'ai voulu, comme le cas me touche,
Apprendre, en arrivant, ta santé par ta bouche.

LISETTE.

Je me porte là là ; mais toi?

CARLIN.

Couci-couci.
En très-bonne santé j'arriverais ici,
Si je n'étais porteur d'une large écorchure.

LISETTE.

Bon! c'est des postillons l'ordinaire aventure.
Jusqu'au revoir. Adieu, courrier malencontreux.

(Elle sort.)

CARLIN.

Mon grand mal est celui que m'ont fait tes beaux yeux.
Mon cœur est plus navré de ton humeur sévère.

SCÈNE II

CARLIN, seul.

Cette friponne-là serait bien mon affaire.
Mais mon maître paraît, il tourne ici ses pas.

SCÈNE III

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Il rêve, il parle seul, et ne m'aperçoit pas.

LÉANDRE, se promenant sur le théâtre en rêvant, un de ses bas déroulé.

Je ne sais si l'absence, aux amants peu propice,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux
Qui, dans l'éloignement, sachent garder leurs feux!
Un moment les éteint, ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LÉANDRE heurte Carlin sans s'en apercevoir.

Je serais bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.
Plus je ressens d'amour, plus j'ai d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Je veux entrer chez elle, et sans perdre de temps.
Carlin, va me chercher mon épée et mes gants.

CARLIN.

J'y cours, et je reviens, monsieur, à l'heure même.

SCÈNE IV

LÉANDRE seul.

Je suis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon oncle fût mort, j'aurais, à mon retour,
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour.
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCÈNE V

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN.

Je ne trouve, monsieur, ni les gants ni l'épée.

LÉANDRE.

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu fais!
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
Je te dis qu'à l'instant ils étaient sur ma table.

CARLIN.

Mais j'ai cherché partout, ou je me donne au diable.

Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.

(Il s'aperçoit que Léandre a son épée et ses gants.)

Ah ! ah ! le tour est bon, et j'avais beau chercher.
Dormez-vous ? veillez-vous ?

LÉANDRE.

Quoi ! que veux-tu donc dire ?

CARLIN.

Fi donc ! arrêtez-vous, monsieur ; voulez-vous rire ?

(A part.)

Il en tient un peu là. Sa présence d'esprit
A chaque instant du jour me charme et me ravit.

LÉANDRE.

Mais dis-moi donc, maraud...

CARLIN.

Ah ! la belle équipée !
Hé ! sont-ce là vos gants ? est-ce là votre épée ?

LÉANDRE.

Ah ! ah !

CARLIN.

Ah ! ah !

LÉANDRE.

Je rêve, et j'ai certain ennui...

CARLIN, à part.

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LÉANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au supplice.
Je veux bien l'avouer, je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend, attendu mes besoins,
Que j'épouse Isabelle, et je feins quelques soins.
Son bien me remettrait en fort bonne figure ;
Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure.
Biens, fortune, intérêts, gloire, sceptre, grandeur,
Rien ne saurait bannir Clarice de mon cœur ;
Je ressens de la voir la plus ardente envie...
Quelle heure est-il ?

CARLIN.

Il est six heures et demie.

LÉANDRE.

Fort bien. Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Comment, qui me l'a dit?
Palsambleu, c'est l'horloge.

(A part.)

Il perd, ma foi, l'esprit.

LÉANDRE, riant.

Mais connais-tu comment la chose est advenue,
Et par quel accident ma botte s'est perdue?
Je l'avais ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.
Mais, à propos de botte, un sort doux et propice
Tout à souhait, ici, vous amène Clarice.
Mettez, de grâce, un frein à votre vertigo,
Et n'allez pas ici faire de quiproquo.

SCÈNE VI

CLARICE, LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE, à Clarice.

J'allais m'offrir à vous, flatté de l'espérance
D'adoucir les tourments de près d'un mois d'absence.
Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais;
Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits;
A chaque instant aussi mon amoureuse flamme
Croît comme vos appas...

(A Carlin.)

Un fauteuil à madame.

(Carlin apporte un fauteuil, Léandre s'assied dessus.)

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi : mais souvent, de retour,
Il oublie avec lui de ramener l'amour.
Notre sexe autrefois changeait, c'était la mode;
Le premier en amour il prit cette méthode :
Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,
Qu'ils sont dans ce grand art bien plus savants que nous.

CARLIN, voyant que son maître a pris le fauteuil, apporte un tabouret à Clarice.

Madame, vous plaît-il de vous mettre à votre aise?

Nous n'avons qu'un fauteuil ici, ne vous déplaise,
Et mon maître s'en sert, comme vous pouvez voir.

CLARICE, à Carlin.

Je te suis obligée, et ne veux point m'asseoir.
(A Léandre.)
Si je vous aimais moins, je serais plus tranquille.
A m'alarmer toujours l'amour me rend habile.
Je crains autant que j'aime, et mes faibles appas
Sur vos distractions ne me rassurent pas.
J'appréhende en secret que quelque amour nouvelle...

LÉANDRE.

Non, je n'aime que vous, adorable Isabelle.

CARLIN, bas à Léandre.

Isabelle! Clarice.

LÉANDRE.

Et mes vœux les plus doux
Sont de passer mes jours et mourir avec vous.
Isabelle...

CARLIN, bas à Léandre.

Clarice.

LÉANDRE.

A pour moi mille charmes;
L'amour prend dans ses yeux ses plus puissantes armes;
Isabelle est...

CARLIN, bas à Léandre.

Clarice.

LÉANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que le ciel fit jamais de plus beau.

CLARICE, a Carlin.

Qu'entends-je? Justes dieux! ton maître est infidèle;
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au désespoir; et je sens dans mon cœur
Mon amour outragé se changer en fureur.

LÉANDRE, sortant de sa rêverie.

Quel sujet tout à coup vous a mise en colère,
Madame? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'est vous!

LÉANDRE.

Moi?

CLARICE.

Vous.

LÉANDRE.

Quoi! je pourrais exciter ce courroux!

CLARICE.

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidèle :
Suivez, servez, aimez, adorez Isabelle.

LÉANDRE, à Carlin.

Ah! maraud, qu'as-tu dit?

CARLIN.

Eh bien! ne voilà pas?
J'aurai fait tout le mal.

LÉANDRE, à Clarice.

J'adore vos appas;
Et je veux que du ciel la vengeance et la foudre
Me punisse à vos yeux, et me réduise en poudre,
Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas, monsieur; vous êtes trop distrait.

CLARICE.

Vous aimez Isabelle; et de quelle assurance
Prononcez-vous un mot dont mon amour s'offense?

LÉANDRE.

J'ai parlé d'Isabelle? Eh! vous voulez, je crois,
Eprouver mon amour, ou vous railler de moi.
Moi, parler devant vous d'autre que de vous-même,
Vous qui m'occupez seule, et que seule aussi j'aime!

CARLIN.

Il faudrait, par ma foi, qu'il eût perdu l'esprit.

LÉANDRE.

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit;
Vos yeux vous sont garants qu'il ne m'est pas possible
Que pour quelque autre objet je devienne sensible.
Ah! madame, à propos, vous avez quelque accès
Auprès du rapporteur que j'ai dans mon procès.
Ecrivez-lui de grâce un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN, à part.

A propos, est là fort nécessaire.

CLARICE.

Quels que soient vos discours pour me persuader :
J'aime trop, pour ne pas toujours appréhender ;
Mais ces distractions, qui vous sont naturelles,
Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, et crois que votre erreur
Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LÉANDRE.

Avec ces sentiments vous me rendez justice.

CARLIN, à Clarice.

Je suis sa caution, il n'a point de malice.
Mais le dédit pourrait traverser vos desseins.

CLARICE.

Mon oncle, sur ce point, nous prêtera les mains;
Il aime fort mon frère, et toute son envie
Serait de voir un jour sa fortune établie :
Pour lui-même à la cour il brigue un régiment.

LÉANDRE.

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos ici le voilà qui se montre.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

LE CHEVALIER, embrassant Léandre.

Hé! bonjour, mon ami. Quelle heureuse rencontre!

LÉANDRE, au chevalier.

Monsieur, avec plaisir...

(A Carlin.)

Quel est cet homme-là?

CARLIN.

C'est le chevalier.

LÉANDRE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Quoi! ma sœur, te voilà?
Je t'en sais fort bon gré. Viens-tu, par inventaire,
Du cœur de ton amant te porter héritière?

CLARICE.

Mais, dis-moi, seras-tu toujours fou, chevalier?

LE CHEVALIER.

C'est un charmant objet qu'un nouvel héritier;
Et le noir est pour moi la couleur favorite :
Un amant en grand deuil a toujours son mérite;
Et quand comme Carlin on serait mal formé,
Du moment qu'on hérite, on est sûr d'être aimé.

CARLIN.

Comment, comme Carlin! Sachez que, sans reproche,
Votre comparaison est odieuse, et cloche.
Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains chevaliers ne se donnerait pas.

LE CHEVALIER, à Carlin.

Tu te fâches, mon cher! il faut que je t'embrasse.
L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grâce?
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ses écus, ses louis, étaient-ils neufs, ou vieux?

CARLIN, au chevalier.

Nous n'y prenons pas garde; et toujours avec joie
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

Le bonhomme est donc mort!

(Il chante.)

J'en ai bien du regret.

CLARICE.

Cela se voit assez.

CARLIN.

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter; j'en ai fait la musique,
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

AIR.

Je me console au cabaret
Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse.
Là mon amour expire, et Bacchus en secret
Succède aux droits de ma maîtresse.
Là mon amour expire...

CARLIN.

Au cabaret, c'est là mourir au champ d'honneur...

LE CHEVALIER, chantant.

Et Bacchus en secret
Succède, succède...
Ce bémol est-il fin, et va-t-il droit au cœur?
Succède...
Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Mais je dis que dans cet air si doux
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER répète.

Succède aux droits de ma maîtresse. »
(A Léandre.)
Que vous semble, monsieur, et de l'air et des vers?

LÉANDRE, sortant de la rêverie où il a été pendant la scène, prend Clarice par le bras, croyant parler au chevalier, et la tire à l'un des bouts du théâtre.

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers;
J'étais fort serviteur de monsieur votre père,
Et je vous veux servir de la bonne manière.

CLARICE, à Léandre.

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LÉANDRE, craignant d'être entendu, la ramène à l'autre côté du théâtre.

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER fait le même jeu de théâtre avec Carlin.

J'ai de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il nous faut divertir...

CARLIN.

Que diantre! est-ce pour rire?

LÉANDRE, à Clarice.

Je suis, comme l'on sait, assez bien près du roi :
Je veux vous faire avoir un régiment.

CLARICE.

A moi?

LÉANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER, à Carlin.

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN, au chevalier.

D'accord, il vous ressemble en cela davantage.

LÉANDRE, à Clarice.

Vous avez du service, un nom, de la valeur :
Il vous faut distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LÉANDRE.

Ah! je vous fais excuse,
Madame; et maintenant je vois que je m'abuse.
J'ai cru qu'au chevalier...

LE CHEVALIER.

Ma sœur, un régiment!

CARLIN.

Ce serait de milice un nouveau supplément :
Et, si chaque famille armait une coquette,
Cette troupe, je crois, serait bientôt complète.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en secret; du moins il me le dit.

LE CHEVALIER, à Léandre.

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage :
Ma sœur en vaut la peine; elle est belle, elle est sage.

LÉANDRE.

Ah! monsieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc, point du tout?
Cette grâce, cet air...

LÉANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependaut vous l'aimez?

LÉANDRE.

Oui, j'aime la musique;
Mais, si vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aisé;
Et le chant, entre nous, m'en paraît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers et de musique?
Cet amant-là, ma sœur, est tout à fait comique.

LÉANDRE.

Vous chantiez à l'instant; et ne parliez-vous pas
De votre air?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LÉANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenais ici de votre flamme,
Et voulais pour ma sœur faire expliquer votre âme,
Savoir si vous l'aimez.

LÉANDRE.

Si je l'aime, grands dieux!
Ne m'interrogez point, et regardez ses yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étais son frère,
Près d'elle on me verrait pousser bien loin l'affaire;
Mais je suis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai jusqu'ici conduit mon affaire en silence;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence;
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, CARLIN, CLARICE.

LÉANDRE, à Clarice.

Puisque vous désirez si tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous reconduise.

(Il met un gant, et présente à Clarisse la main qui est nue.)

CARLIN, à Léandre.

Vous donnez une main pour l'autre, par méprise.

LÉANDRE, ôtant le gant qu'il avait.

Il est vrai.

CLARICE, à Léandre.

Demeurez, et ne me suivez pas.

LÉANDRE.

Je veux jusque chez vous accompagner vos pas.

(Il donne la main à Clarisse jusqu'au milieu du théâtre, et la quitte pour parler à Carlin. — Clarice sort.)

SCÈNE IX

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

J'ai, Carlin, en secret un ordre à te prescrire ;
Ecoute...... Je ne sais ce que je voulais dire...
Va chez mon horloger, et reviens au plus tôt.
Prends de ce tabac... Non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN, à part.

Le beau secret, ma foi !

SCÈNE X

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE retourne pour donner la main à Clarice, et la donne au chevalier.

Souffrez ici sans peine
Qu'à votre appartement, madame, je vous mène.

LE CHEVALIER, contrefaisant la voix de femme.
Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

LÉANDRE, s'apercevant qu'il parle au chevalier.
Vous êtes encor là ! Je vous croyais bien loin.
Je cherchais votre sœur, et ma peine est extrême...

LE CHEVALIER.
Vous ne vous trompez pas, c'est une autre elle-même.
Mais si jamais, monsieur, vous êtes son époux,
Dans vos distractions défiez-vous de vous.
Une femme suffit tenez-vous à la vôtre ;
N'allez pas, par méprise, en conter à quelque autre.
Ma sœur n'est pas ingrate ; et sans égard aux frais,
Elle vous le rendrait avec les intérêts.
Adieu, monsieur. Je suis tout à votre service.

SCÈNE XI

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.
Je cherche vainement, et ne vois point Clarice.

CARLIN.
N'étant plus en ce lieu, vous ne sauriez la voir.

LÉANDRE.
Ah! mon pauvre Carlin, je suis au désespoir.
Que je suis malheureux ! Contre moi tout conspire.
J'avais dans ce moment cent choses à lui dire.
Ne perdons point de temps; sortons, suivons ses pas.
Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN.
Et quand vous la voyez, c'est cent fois pis encore.

SCÈNE XII

CARLIN, seul.

Il aurait bien besoin de deux grains d'ellébore.
Il était moins distrait hier qu'il n'est aujourd'hui.
Cela croît tous les jours. Je me gâte avec lui.

On m'a toujours bien dit qu'il fallait, dans la vie,
Fuir autant qu'on pouvait mauvaise compagnie :
Mais je l'aime, et je sais qu'un cœur qui n'est pas faux
Doit aimer ses amis avec tous leurs défauts.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Grâce au ciel, à la fin vous quittez la toilette :
Votre mère aujourd'hui doit être satisfaite.
De notre dilligence on peut se prévaloir;
Il n'est encore, au plus, que sept heures du soir.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire,
Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mère en est la cause, et ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint, me sèche et m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir si grande et si bien faite.
La loi devrait contraindre une mère coquette,
Quand la beauté la quitte, ainsi que les amants,
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendresse, et d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE.

Que ce serait bien fait! car enfin, en amour,
Il faut, n'est-il pas vrai ? que chacun ait son tour.

LISETTE.

Oui, la chanson le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si pour le chevalier votre âme est attendrie.
Est-ce estime? est-ce amour?

ISABELLE.

Oh! je n'en sais pas tant.

LISETTE.

Mais encor?

ISABELLE.

Je ne sais si ce que mon cœur sent
Se peut nommer amour; mais enfin je t'avoue
Que j'ai quelque plaisir d'entendre qu'on le loue :
Par un destin puissant, et des charmes secrets,
Je me trouve attachée à tous ses intérêts.
Je rougis, je pâlis, quand il s'offre à ma vue :
S'il me quitte, des yeux je le suis dans la rue.
Mais que te dis-je, hélas ! mon cœur partout le suit.
Ses manières, son air, occupent mon esprit;
Et souvent, quand je dors, d'agréables mensonges
M'en présentent l'image au milieu de mes songes.
Est-ce estime? est-ce amour?

LISETTE.

C'est ce que vous voudrez;
Mais enfin c'est un mal dont vous ne guérirez
Qu'avec un récipé d'un hymen salutaire;
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le chevalier, tout franc, est bien mieux votre fait.
Léandre a de l'esprit, mais il est trop distrait.
Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante,
Léger dans ses propos, qui toujours danse ou chante;
Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs,
Laissant vivre sa femme au gré de ses désirs,
S'embarrassant fort peu si ce qu'elle dépense
Vient d'un autre ou de lui. C'est cette nonchalance
Qui nourrit la concorde, et fait que dans Paris
Les femmes, plus qu'ailleurs adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu sais bien que ma mère est d'une humeur étrange :
Crois-tu que son esprit à ce parti se range ?
Elle m'a défendu de voir le chevalier.

LISETTE.

Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.
Ne vous alarmez point : nous trouverons peut-être

Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
Un sort heureux déjà conduit ici ses pas.

SCÈNE II

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, dansant et sifflant, à Isabelle.

Je vous trouve à la fin, Ah! bonjour, ma princesse ;
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une déesse ;
Et la mère d'Amour, sortant du sein des mers,
Ne parut point si belle aux yeux de l'univers.
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.

(Il lui baise la main.)

ISABELLE.

Monsieur le chevalier...

LISETTE, au chevalier.

Allons donc, soyez sage.
Comme vous débutez!

LE CHEVALIER, à Lisette.

Nous autres gens de cour,
Nous savons abréger le chemin de l'amour.
Voudrais-tu donc me voir, en amoureux novice,
De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice,
Pousser de gros soupirs, serrer le bout des doigts ?
Je ne fais point, morbleu! l'amour comme un bourgeois.
Je vais tout droit au cœur.

(A Isabelle.)

Le croiriez-vous, la belle?
Depuis dix ans et plus je cherche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je suis malheureux!

LISETTE.

Je le crois bien, monsieur; vous êtes dangereux!

LE CHEVALIER, à Isabelle.

J'ai bien bu cette nuit; et, sans fanfaronnades,
A votre intention j'ai vidé cent rasades.
Mon feu, qui dans le vin s'éteint le plus souvent,

Reprend vigueur pour vous, et s'irrite en buvant.
Il fait, parbleu, bien chaud.

(Il ôte sa perruque, et la peigne.)

LISETTE.

La manière est plaisante.
Vous voulez nous montrer votre tête naissante.
Ce regain de cheveux est encor bon à voir.

ISABELLE, au chevalier.

Vous êtes mal debout : voulez-vous vous asseoir ?
Lisette, des fauteuils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteuil, de grâce.

ISABELLE.

Oh ! monsieur, je sais bien...

LE CHEVALIER.

Un fauteuil m'embarrasse.
Un homme là-dedans est tout enveloppé ;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.
(A Lisette.)
Fais m'en approcher un, pour m'étendre à mon aise.

LISETTE.

Tenez-vous sur vos pieds, monsieur, ne vous déplaise.
J'enrage quand je vois des gens qu'à tout moment
Il faudrait étayer comme un vieux bâtiment,
Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle.
Et mort non de ma vie! une bonne escabelle.
Soyez dans le respect. Nos pères autrefois
Ne s'en portaient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc; ne lui dis rien, Lisette, qui le blesse.

LISETTE, à Isabelle.

Bon! bon! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER.

Lisette est en courroux. Çà ! changeons de discours.
Comment suis-je avec vous? M'adorez-vous toujours?
Cette maman encor fait-elle la hargneuse?
C'est un vrai porc-épic.

ISABELLE.

Elle est toujours grondeuse :
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir? Elle a tort. Sans me faire valoir,
Je prétends vous combler d'une gloire parfaite;
Car ce n'est qu'en mari que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE.

En mari! mais, monsieur, vous êtes chevalier :
Ces gens-là ne sauraient, dit-on, se marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus! Nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE, entendant madame Grognac.

Ah! madame Grognac!

ISABELLE.

Ah! monsieur, sauvez-vous.
Sortez. Non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moi seul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle sait votre nom, mais ne vous connaît pas :
Nous attendons un maître en langue italienne;
Faites ce maître-là, pour nous tirer de peine.

ISABELLE.

Elle approche, elle vient. O ciel!

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.
En cette occasion j'admire ton esprit.
J'ai, par bonheur, été deux ans en Italie.

SCÈNE III

MADAME GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Ah! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie.
Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?
C'est, comme on vous a dit, ce maître italien
Qui vient montrer sa langue.

MADAME GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la sienne.
Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, à Isabelle.

Un grand homme disait que s'il parlait aux dieux,
Ce serait espagnol ; italien, aux femmes ;
L'amour par son accent se glisse dans leurs âmes :
A des hommes, français ; et suisse, à des chevaux.
Das dich der donder schalcq.

LISETTE.

Ah! juste ciel, quels mots!

MADAME GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne,
Sa langue lui suffit, et je la trouve bonne.

LE CHEVALIER, à Isabelle.

Or je vous disais donc tantôt que l'adjectif.
Devait être d'accord avec e substantif.
Isabella bella, c'est vous, belle Isabelle.
(Bas.)
Amante fedele, c'est moi, l'amant fidèle,
Qui veut toute sa vie adorer vos appas.
(Madame Grognac s'approche pour écouter.)
(Haut à Isabelle.)
Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

MADAME GROGNAC, au chevalier.
Tout votre italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, à madame Grognac.
Ayez pour la grammaire un peu de révérence.
A Isabelle.
Il faut présentement passer au verbe actif;
Car moi, dans mes leçons, je suis expéditif.
Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.
Ne le voulez-vous pas?

ISABELLE.
Ma joie en est extrême.

LISETTE, au chevalier.
Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant.

LE CHEVALIER, à Isabelle.
Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.
Io amo, j'aime.

ISABELLE.
Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.
Vous ne le dites pas du ton que je demande.
(A madame Grognac.)
Vous me pardonnez bien si je la réprimande.
(A Isabelle.)
Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là;
Io amo, j'aime.

ISABELLE, fort tendrement.
Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.
Le charmant naturel, madame, que voilà!
Aux dispositions qu'elle m'a fait paraître,
Elle en saura bientôt trois fois plus que son maître.
(A Isabelle.)
Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel
Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

MADAME GROGNAC.
Elle en dit déjà trop, monsieur; et dans les suites
Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites.

LE CHEVALIER.
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCÈNE IV

VALÈRE, LE CHEVALIER, MADAME GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE, au chevalier.

Ah ! je suis, mon neveu, ravi de vous trouver !
(A madame Grognac.)
Madame, vous voyez, sans trop de complaisance,
Un gentilhomme ici d'assez belle espérance ;
Et s'il pouvait vous plaire, il serait trop heureux.

LISETTE, à part.

Que le diable t'emporte !

ISABELLE, à part.

Ah ! contre-temps fâcheux !

MADAME GROGNAC, à Valère.

Votre neveu ! comment !

VALÈRE.

Il a su se produire,
Et n'a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

MADAME GROGNAC, au chevalier.

Vous n'êtes pas, monsieur, un maître italien ?

VALÈRE.

Lui ? c'est le chevalier.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, j'en couvien :
Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre parfois l'italien aux filles.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Comment, impertinente !

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

Ah ! point d'emportement.

MADAME GROGNAC, a Isabelle.

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

Madame, doucement ;
N'allez pas, devant moi, gronder mes écolières.

MADAME GROGNAC, au chevalier.

Mêlez-vous, s'il vous plaît, monsieur, de vos affaires.
(A Isabelle.)
Lorsque je vous défends...

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

Pour calmer ce courroux,
J'aime mieux vous baiser, maman.

MADAME GROGNAC, au chevalier.

Retirez-vous.
Je ne suis point, monsieur, femme que l'on plaisante.

LE CHEVALIER, prend madame Grognac par la main, chante et la fait danser par force.

Je veux que nous dansions ensemble une courante.

VALÈRE, les séparant, et mettant le chevalier dehors.

C'est trop pousser la chose ; allons, retirez-vous.

SCÈNE V

VALÈRE, MADAME GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE, à madame Grognac.

Et vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

MADAME GROGNAC, s'en allant.

Ouf! ouf! je n'en suis plus.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE, à Valère.

Mais quelle étourderie!
Pour éviter le bruit, j'avais trouvé moyen
De le faire passer pour maître italien ;
Et vous êtes venu...

VALÈRE.

Mon imprudence est haute;
Mais je veux sur-le-champ réparer cette faute.

Je m'en vais la rejoindre, et tâcher de calmer
Son esprit violent, prompt à se gendarmer.

(Il sort.)

SCÈNE VII

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, une fâcheuse affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ri, Lisette, à voir danser ma mère?

LISETTE.

Comment donc! vous riez, et vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats!

ISABELLE.

Laissons pour quelque temps passer ici l'orage.
Léandre vient; il faut nous ranger du passage.
Ecoutons un moment; nous n'oserions sortir.
De ses distractions il faut nous divertir;
Il ne manquera pas d'en faire ici paraître.

LISETTE.

Je le veux. Demeurons sans nous faire connaître.
Ecoutons.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, CARLIN; ISABELLE et LISETTE, dans le fond du théâtre.

LÉANDRE.

D'où viens-tu? parle donc, réponds-moi.
Je ne te vois jamais, quand j'ai besoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zèle, ou je meure.
Vous avez oublié que, depuis un quart d'heure,
De dix commissions il vous plut me charger.
J'ai vu le rapporteur, le tailleur, l'horloger;
Et voilà votre montre enfin raccommodée:
Elle sonne à présent.

LÉANDRE, prenant sa montre.

Il me l'a bien gardée,

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'acheter
De bon tabac d'Espagne ; en voilà pour goûter.

LÉANDRE prend le papier où est le tabac.

Voyons.

CARLIN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LÉANDRE jette la montre, croyant jeter le tabac.

Quel horrible tabac ! tu veux m'empoisonner.

CARLIN.

La montre ! ah ! voilà bien pour la faire sonner !
Quelle distraction, monsieur, est donc la vôtre ?

LÉANDRE.

Oh ! je n'y pensais pas ; j'ai jeté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne vous voilà pas mal ! La montre cette fois
Va revoir l'horloger tout au moins pour six mois.

LÉANDRÉ.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice ;
Sache si pour la voir le moment est propice ;
Peins-lui bien mon amour, et quel est mon chagrin
Davoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vite, cours, reviens.

CARLIN, mettant la montre à son oreille.

La montre est tout en pièces.
Vous devriez, monsieur, exercer vos largesses,
Et m'en faire présent...

LÉANDRE.

Va donc, ne tarde pas.
Je t'attends.

CARLIN.

J'obéis, et reviens sur mes pas.

SCÈNE IX

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Approchons-nous.

LÉANDRE, croyant parler à Carlin, et sans voir Isabelle et Lisette.

Carlin, j'attends tout de ton zèle.
Si Clarice venait à parler d'Isabelle,
Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché ;
Par de plus nobles nœuds je me sens attaché.
Isabelle est jolie; au reste, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable.
Malgré les faux dehors de sa simplicité,
Elle est coquette au fond.

LISETTE, à Isabelle.

La curiosité
Vous pourra coûter cher, aux sentiments qu'il montre.

LÉANDRE, croyant répondre à Carlin.

Mais me parleras-tu toujours de cette montre ?
Eh bien ! c'est un malheur. Fais-lui bien concevoir
Qu'Isabelle sur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et que mon oncle en vain veut faire une alliance
Dont mon amour murmure, et dont mon cœur s'offense.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LÉANDRE, croyant répondre à Carlin.

Oui, l'on le dit.
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;
C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui, dans un besoin, pourrait montrer en ville.

LISETTE, à Isabelle.

Voilà donc mon paquet, et vous le vôtre aussi.
Lui dirai-je, à la fin, que vous êtes ici?

LÉANDRE.

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours !
Je savoure à longs traits le poison qui me tue.

LISETTE.

C'est pendant trop de temps nous cacher à sa vue;
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hasard
Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard.

LÉANDRE, sans les voir.

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerais des jours filés d'or et de soie.

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, me permettre à mon tour
De vous féliciter sur votre heureux retour?

LÉANDRE, sans les voir.

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on résiste.

LISETTE.

Monsieur, par charité...

LÉANDRE, sans les voir.

Que le ciel vous assiste.

LISETTE.

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?

(A Isabelle.)

De tout ce qu'on me dit vous êtes de moitié.

(A Léandre.)

Tournez les yeux sur nous.

(Elle le tire par la manche.)

LÉANDRE.

Ah! te voilà, Lisette!

LISETTE.

Et ma maîtresse aussi.

LÉANDRE, à Isabelle.

Que ma joie est parfaite!
Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards;
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Aux coups de vos beaux yeux qui pourrait se soustraire?
Et qu'on serait heureux si l'on pouvait vous plaire!

ISABELLE, à Léandre.

Bon! votre cœur pour moi ne fut jamais touché.
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché:
Je suis un peu jolie; au reste, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable:
Malgré les faux dehors de ma simplicité,
Je suis coquette au fond.

LÉANDRE.

C'est une fausseté.
Lisette, tu devrais, dans le soin qui t'anime,

Lui faire prendre d'elle une plus juste estime :
Tu gouvernes son cœur.

LISETTE.

Oui, quelqu'un me l'a dit,
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;
C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourrait montrer, en un besoin, en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel peintre! Par ma foi, vous ne nous flattez pas.

LÉANDRE, *à part.*

Ah! maraud de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main sa juste récompense.

LISETTE.

J'entends venir quelqu'un. Ah! ciel! quel embarras!
C'est madame Grognac qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette, que dis-tu?

LISETTE.

Votre mère en personne.

ISABELLE.

Quel parti prendre, ô ciel? je tremble, je frissonne.
Sa brusque humeur sur nous pourrait bien éclater :
Aidez-moi, s'il vous plaît, monsieur, à l'éviter.

LÉANDRE.

Vous cacher à ses yeux est chose assez facile.
Mon cabinet pour vous doit être un sûr asile;
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers. Mais que personne au moins
Ne puisse nous y voir.

(Isabelle et Lisette entrent dans le cabinet de Léandre.)

LÉANDRE.

Fiez-vous à mes soins.

SCÈNE X

MADAME GROGNAC, LÉANDRE.

MADAME GROGNAC.

Je ne la trouve point. Monsieur, où donc est-elle?

LÉANDRE.

Qui, madame ?

MADAME GROGNAC.

Ma fille.

LÉANDRE.

Eh ! qui donc ?

MADAME GROGNAC.

Isabelle.

Que j'aurais de plaisir, avec deux bons soufflets,
A venger pleinement les affronts qu'on m'a faits !
Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
Puisqu'il faut aussi bien que je vous entretienne,
Et vous dise en deux mots que je veux, dès ce jour,
Votre oncle, vif ou mort, terminer votre amour.
Vous savez ses desseins, et qu'un dédit m'engage,
Monsieur, à vous donner ma fille...

LÉANDRE.

En mariage ?

MADAME GROGNAC.

Comment donc ? Oui, monsieur, en mariage, oui;
Et je prétends, de plus, que ce soit aujourd'hui.
Je ne puis plus longtemps voir traîner cette affaire,
Et je vais ordonner qu'on m'amène un notaire :
C'est un point résolu, monsieur, dans mon cerveau;
La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

SCÈNE XI

LÉANDRE, seul.

Ce dédit m'embarrasse, et me tient en cervelle.

SCÈNE XII

CARLIN, CLARICE, LÉANDRE.

CARLIN, à Léandre.

J'ai fait ce que vos feux attendaient de mon zèle,
Et j'amène Clarice.

LÉANDRE.

Ah ! madame en ces lieux,
Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes yeux ?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à nos feux est tout prêt de souscrire.
Mon cœur en est charmé; mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moi ne règne en votre cœur.

LÉANDRE.

Ces soupçons mal fondés me font trop d'injustice;
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCÈNE XIII

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à Clarice.

Mon maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.

(Il sort. Clarice lit.)

CARLIN, au laquais qui sort.

Ce petit joufflu-là montre avoir de l'esprit.

SCÈNE XIV

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

CLARICE, à Léandre.

De votre rapporteur je reçois cette lettre :
Vous pouvez de ses soins bientôt tout vous promettre.
Je vous quitte un moment, et je monte là-haut
Pour lui faire réponse, et reviens au plus tôt.

LÉANDRE, l'arrêtant.

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plus tôt fait.

CLARICE.

Je craindrais de vous nuire.

LÉANDRE.

Vous me ferez plaisir, madame, assurément.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, j'en use librement.
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'aurai fait en deux mots.

SCÈNE XV

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vos feux sont en bon train.
Je vous vois bientôt prêts à vous donner la main :
Le ciel jusques au bout nous garde de disgrâce !

SCÈNE XVI

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

LISETTE, dans le cabinet.

Sortons, sortons, madame ; il faut quitter la place.

SCÈNE XVII

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Dans votre cabinet, monsieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela ? N'est-ce point un esprit
Qui lutine Clarice?

LÉANDRE.

Ah! je vois ma méprise.
Carlin, tout est perdu ! j'ai fait une sottise.
En plaçant là Clarice, en mon esprit distrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans le même endroit
J'avais mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle ! Ah ! j'enrage.
Nous allons bientôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou, monsieur ?

SCÈNE XVIII

ISABELLE, CLARICE, LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Mais qu'est-ce que je vois !
Quelle prospérité! Pour une, en voilà trois.

ISABELLE, à Clarice.

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise écrire,
Et tant qu'il vous plaira. Pour moi, je me retire.

CLARICE.

Vous avez eu le temps, pour vous, tout à loisir,
D'y pouvoir, sans témoins, remplir votre désir [1].

LÉANDRE.

Le hasard, malgré moi, dans ce lieu vous rassemble :
Mon dessein n'était point de vous y mettre ensemble.
(A Isabelle.)
Votre mère tantôt...

ISABELLE.

Je suis au désespoir.

LÉANDRE, à Clarice.

Madame, vous saurez...

CLARICE.

Je ne veux rien savoir.

LÉANDRE, à Isabelle.

Je n'ai pas réfléchi que...

ISABELLE, s'en allant.

Vous êtes un traître.

1. A ces deux vers, qui sont conformes à l'édition originale et à celle de 1728, on a substitué ceux-ci :

Non pas; c'est moi qui sors, et le laisse avec vous :
Je sais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

SCÈNE XIX

LÉANDRE, CLARICE, LISETTE, CARLIN.

LÉANDRE, à Clarice.

Le hasard...

CLARICE, s'en allant.

Devant moi gardez-vous de paraître.

SCÈNE XX

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

LISETTE, à Carlin.

Tu nous as fait le tour; mais vingt coups de bâton,
Dans peu, monsieur Carlin, nous en feront raison.

(Elle sort.)

SCÈNE XXI

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN.

Je tombe de mon haut.

LÉANDRE.

Moi, je me désespère.
Allons de l'une et l'autre arrêter la colère.

(Il sort.)

SCÈNE XXII

CARLIN, seul.

Courons-y donc; je crains quelque accident cruel;
Et ces deux filles-là se vont battre en duel.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, CLARICE.

CLARICE.

De vos soins généreux je vous suis obligée :
Mais, depuis un moment, mon âme est bien changée.

VALÈRE.

Plaît-il?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALÈRE.

Comment!
D'où vous peut donc venir un si prompt changement?

CLARICE.

J'ai pensé mûrement aux soins du mariage,
Aux chagrins presque sûrs où son joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd sans retour :
L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.
Je ne me sens point propre aux soins d'une famille;
Et, tout considéré, j'aime mieux rester fille.

VALÈRE.

Je sais bien que l'hymen peut avoir ses dégoûts;
Chaque état a les siens, et nous les sentons tous.
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE.

D'accord; mais plus on voit de près le précipice,
Plus nos sens étonnés frémissent du danger.
Léandre est pris ailleurs ; et, pour le dégager,
Votre application peut-être serait vaine.

VALÈRE.

Calmez-vous; je prétends y réussir sans peine,
Léandre sent pour vous une sincère ardeur :
Je pourrais bien ici répondre de son cœur;

Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance
Qui retient jusqu'ici son esprit en balance.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, VALÈRE, CLARICE.

LE CHEVALIER.
Ah! mon oncle, parbleu! je vous trouve à propos
Pour vous laver la tête, et vous dire en deux mots...

VALÈRE.
Le début est nouveau.

LE CHEVALIER.
Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme sage?
Si j'en faisais autant, je passerais chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALÈRE.
J'ai tort; mais...

LE CHEVALIER.
Mais, mais, mais!

CLARICE.
Quelle est votre querelle?

LE CHEVALIER.
Je m'étais introduit tantôt chez Isabelle,
Que j'aime à la fureur, et qui m'aime encor plus;
J'y passais pour un autre; et monsieur, là-dessus,
Est venu brusquement gâter tout le mystère,
Et m'a, mal à propos, fait connaître à la mère.
Parlez; n'est-il pas vrai?

VALÈRE.
D'accord, mon cher neveu;
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.
Eh! ventrebleu,
C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse,
Et qu'on trouve des gens, avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes marquis?

Je n'y connais plus rien. Dans le siècle où nous sommes,
Il faut fuir dans les bois, et renoncer aux hommes.

VALÈRE.

Je veux vous marier, et votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur? Vous vous moquez.

VALÈRE.

Pourquoi donc ce souci?

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Quelle injustice, ô ciel! On me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre; et l'on sait qu'une fille,
Pour enrichir un frère, en faire un gros seigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connaît ton bon cœur,
Et je sais qui t'oblige à parler de la sorte :
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui, le diable m'emporte.

VALÈRE.

Je prétends lui donner cinquante mille écus,
Vous réservant, à vous, de mon bien le surplus;
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCÈNE III

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

Veux-tu que sur ce point je m'explique en bon frère?
Tu sais bien qu'entre nous nous parlons assez net.
Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait.
Te voilà faite au tour, nul soin ne te travaille;
Et le premier enfant te gâterait la taille.
Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frère, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses;

On trouve mainte épine où l'on cherchait des roses :
Le plaisir de l'hymen est terrestre et grossier.

CLARICE.

Mon frère, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, et confessons la dette.
Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette :
Notre mère l'était, dit-on, en son vivant;
Nous chassons tous de race, et le mal n'est pas grand.
Si quelque amant venait frapper ta fantaisie,
Tu pourrais avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frère, cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier :
Mon frère, cependant tu veux te marier.
Que diable! tu réponds toujours la même prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

Bonjour, monsieur. Depuis votre maudit jargon,
La madame Grognac est pire qu'un dragon;
Et je viens vous chercher ici, pour vous apprendre
Qu'elle veut dès ce soir finir avec Léandre.
Elle m'a commandé de lui faire venir.
Un notaire.

LE CHEVALIER.

Bon! bon! il faut la prévenir.

LISETTE, apercevant Clarice.

Ah! vous voilà, madame? Eh! dites-moi, de grâce,
Au cabinet encor venez-vous prendre place?
Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,
Vous donne-t-il ici quelque autre rendez-vous?

LE CHEVALIER. [garde,

Comment! un rendez-vous? Que dis-tu? prend bien
C'est ma sœur.

LISETTE.

Votre sœur! Peste, quelle égrillarde!

CLARICE.

Pour faire une réponse aux termes d'un billet,
Léandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Isabelle!

CLARICE.

Et Lisette.

LE CHEVALIER,

Ah! petite rusée!
Avant le mariage on me fait de ces tours!
L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours!

LISETTE.

Ici mal à propos votre esprit se gendarme:
Le mal est donc bien grand, pour faire un tel vacarme!
Ne vous souvient-il plus du maître italien,
Et de cette courante à contre-cœur?

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LISETTE.

Eh bien! pour éviter le retour de la dame,
Qui pestait contre nous, et jurait dans son âme,
Nous avons fait retraite au cabinet, sans bruit;
Clarice est arrivée en ce même réduit
Pour écrire une lettre; et voilà le mystère.

LE CHEVALIER.

L'une écrit une lettre, et l'autre fuit sa mère;
Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon
C'est prendre son parti. L'asile est vraiment bon.

CLARICE.

Lisette, tu remets le calme dans mon âme:
Mon soupçon se dissipe, et fait place à ma flamme.

Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foi;
Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frère?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un couvent; tu ne saurais mieux faire.

CLARICE.

Je prends comme je dois tes conseils là-dessus;
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que me vaut ta légère cervelle.
Le maudit instrument qu'une langue femelle!
De ses soupçons jaloux pourquoi la guéris-tu?

LISETTE.

Comment! de ma maîtresse effleurer la vertu!
J'entends venir quelqu'un. Adieu, je me retire.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN.

LE CHEVALIER, à part.

C'est Léandre; tant mieux, j'ai deux mots à lui dire.
(A Léandre.)
Un sort heureux, monsieur, vous présente à mes yeux.

LÉANDRE, à Carlin.

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, à Léandre.

Je sais que vous voulez devenir mon beau-frère;
C'est fort bien fait à vous : ma sœur a de quoi plaire!
Elle est riche en vertus : pour en argent comptant,
Je crois, sans la flatter, qu'elle ne l'est pas tant.

Quand mon père mourut, il nous laissa pour vivre,
Ses dettes à payer, et sa manière à suivre :
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LÉANDRE, au chevalier.

Et n'avez vous jamais eu que ce père-là?

LE CHEVALIER rit.

Comment?

LÉANDRE.

Que cette sœur, monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je sais votre naissance et votre probité,
Et je suis fort content de vous par ce côté.
Vous n'avez qu'un défaut qui partout vous décèle;
Dans le fond cependant c'est une bagatelle :
Mais je serais content de vous en voir défait.
Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait;
Et tout le monde dit que cette léthargie
Fait insulte au bon sens, et vise à la folie.

LÉANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous :
Tous les hommes, monsieur, sont différemment fous;
Chacun a sa folie, et j'ai grâce à vous rendre
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LD CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié;
Et je vous trouve, moi, trop sage de moitié.
On ne m'entend jamais censurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LÉANDRE.

On parle volontiers; mais un homme d'esprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louange et d'encens les hommes sont avares,
Ils font rarement grâce aux vertus les plus rares;
Au lieu qu'avec plaisir, d'une langue sans frein,
De leurs traits médisants ils chargent le prochain.
Je suis toujours en garde, et n'ai pas voulu croire
Cent bruits semés de vous, fâcheux à votre gloire

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaît, monsieur, dire de moi?
On n'insultera pas ma naissance, je croi.

LÉANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occasion je manque de courage.

LÉANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuser d'être fourbe, flatteur,
Fat, insolent, ingrat, suffisant, imposteur?

LÉANDRE. **Il prend sa tabatière, la renverse; prend ses gants pour son mouchoir.**

Non, vous dis-je, monsieur; et je ne vois personne
Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne:
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je souhaiterais. On dit (je n'en crois rien)
Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence,
Qu'on ne peut se soustraire à votre médisance;
Que vous parlez toujours avant que de penser;
Que tout votre mérite est de chanter, danser;
Que, pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous passez en hiver les nuits au clair de lune,
A souffler dans vos doigts, et prendre vos ébats
Sur la porte d'Iris, qui ne vous connaît pas;
Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne.
El qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompagne
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin que sais-je moi? l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire;
Et tout homme prudent doit se garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais discours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN.

Monsieur de la musique,
Redites-nous encor ce petit air bachique.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vous avez fort bien fait de lui river son clou.
C'est bien à faire à lui de vous appeler fou;
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LÉANDRE.

J'ai bien un autre soin qui m'occupe et m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre tout entière à ses transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat et d'infidèle.
D'une autre part aussi que peut dire Isabelle?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il que chaque instant du jour
Votre distraction nous fasse quelque tour?
Vous avez de l'esprit et de la politesse;
Vous raisonnez parfois comme un sage de Grèce.
Et d'autres fois aussi vos faits et vos raisons
Vous font croire échappé des Petites-Maisons.

LÉANDRE.

Mais sais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
Tu te feras chasser?

CARLIN.

Monsieur, en conscience,
Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LÉANDRE.

Ma manière est fort bonne, et n'en veux point changer.
Je ne ressemble point aux hommes de notre âge,
Qui masquent en tout temps leur cœur et leur visage.
Mon défaut prétendu, mon peu d'attention,
Fait la sincérité de mon intention.
Je ne prépare point avec effronterie,
Dans le fond de mon cœur, d'indigne menterie;
Je dis ce que je pense, et sans déguisement:

Je suis sans réfléchir, mon premier mouvement;
Un esprit naturel me conduit et m'anime:
Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un crime.

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel esprit,
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'âne,
Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.
Au suprême degré vous avez ce défaut,
Et bien d'autres encor,

LÉANDRE Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet par distraction.

Te tairas-tu, maraud?...
Un cerveau faible, étroit, qui ne tient qu'une chose,
Peut répondre en tout temps à ce qu'on lui propose;
Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet
Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN remet sa cravate.

Je vous excuse aussi. Mais permettez, de grâce,
Que je remette ici chaque chose en sa place:
Il n'est pas encor temps que je m'aille coucher.

LÉANDRE déboutonne son valet.

C'est le moindre défaut qu'on puisse reprocher.
Est-il juste après tout, que l'on s'asujettisse
A répondre à cent sots selon leur sot caprice?
Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leurs discours
J'irais de ma pensée interrompre le cours,
Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
De ses travaux fameux d'amour et de bouteilles;
Pour un plaisant, qui vient de son bruit m'ennivrer
Qui croit me faire rire et qui me fait pleurer;
Pour un fastidieux qui n'a pour l'ordinaire,
Ni le don de parler, ni l'esprit de se taire!

CARLIN, remettant son justaucorps.

Mais voyez, s'il vous plaît, quelle distraction!

LÉANDRE.

Je crains pour mon amour quelque altération.
La belle est en courroux; toute mon innocence
Ne me rassure pas, et je crains sa présence.

CARLIN.

Je vous dirais, monsieur, pour sortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
Il faudrait qu'une lettre écrite d'un beau style
Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait
N'est qu'un coup d'étourdi.

LÉANDRE.

Je serais satisfait
Si la lettre, Carlin, a l'effet que j'espère.

CARLIN.

Une lettre, monsieur, remet bien une affaire ;
Et trois ou quatre mots, en hâte barbouillés,
Font souvent embrasser des amants bien brouillés.

LÉANDRE.

En cette occasion, Carlin, je te veux croire.
Va vite me chercher la table et l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole, et je reviens à vous.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, seul.

Je veux la rassurer de ses soupçons jaloux,
Dissiper son erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu ;
Et ma main, sur-le-champ, va en signer l'aveu.

SCÈNE IX

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN, présentant un livre a son maître.

Tenez, monsieur, voilà...

LÉANDRE.

Comment! es-tu donc ivre?
Pour écrire un billet tu m'apportes un livre!

CARLIN.

Ah! vous avez raison. On hurle avec les loups;
Et je serai bientôt aussi distrait que vous.
Votre absence d'esprit est une maladie
Qui se gagne aisément.

LÉANDRE.

Eh! tais-toi, je te prie;
Ne me fatigue point par tes mauvais discours.
Les valets sont fâcheux, et font tout à rebours.

CARLIN, apportant une table et une écritoire.

Pour écrire à ce coup, j'apporte toute chose.

LÉANDRE s'assied pour écrire.

Donne-moi promptement.

CARLIN.

Voyons de votre prose.
Si pour vous d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,
En sonnet, en ballade, en ode, en élégie.
Le sexe aime les vers.

LÉANDRE change plusieurs fois de plume, qu'il trempe dans la poudre pour le cornet.

Quelque mauvais génie
Des plumes que je prends vient empêcher l'effet :

CARLIN.

Je le crois bien, monsieur ; car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume,

LÉANDRE.

Tu peux avoir raison; c'est contre ta coutume.

CARLIN, à part.

L'écriture est un art bien utile aux amants!
Petits soins, rendez-vous, doux raccommodements,
Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.
Si le papier qui sert aux amoureux billets
Coûtait comme celui qu'on emploie au palais,

Cette ferme en un an produirait plus de rente

LÉANDRE renverse sur sa lettre le cornet pour la poudre.

Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.
Ma lettre est achevée...

CARLIN.

Ah! perdez-vous l'esprit?
Vous versez à grands flots l'encre sur votre écrit.
Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre?

LÉANDRE.

De mon esprit trop prompt c'est à moi de me plaindre.

CARLIN, montrant la lettre.

Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix!
On croira qu'un démon en a formé les traits;
Les experts écrivains s'y donneront au diable :
Je tiens dès à présent la lettre indéchiffrable,

LÉANDRE se remet à écrire.

Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand.
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CARLIN.

C'est très-bien fait. Mais moi, je plains fort Isabelle.

LÉANDRE.

Isabelle?

CARLIN.

Oui, monsieur.

LÉANDRE, écrivant.

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles.
Si vous vous en serviez...

LÉANDRE.

Fais trêve à tes paroles.

CARLIN, à part.

Quand une belle voit, comme par supplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, et qu'avant sa lecture
(Car c'est toujours par là que l'on fait l'ouverture)

On voit du coin de l'œil sur ce petit papier...
(Léandre écoute Carlin, et par distraction écrit ce qu'il dit.)
« Monsieur, par la présente, il vous plaira payer
« Deux mille écus comptant, aussitôt lettre vue,
« A damoiselle, en blanc, d'elle valeur reçue... »
Et Dieu sait la valeur! un discours aussi rond
Fait taire l'éloquence et l'art de Cicéron.

LÉANDRE, écrivant.

Cela peut être vrai pour de serviles âmes
Qui trafiquent d'un cœur.

CARLIN.

Aujourd'hui bien des femmes
Se mêlent du trafic.

LÉANDRE.

J'ai fini. Je n'ai plus
Qu'à cacheter ma lettre et mettre le dessus

CARLIN.

Le ciel en soit loué ! Me voilà hors de crise.
Je tremblais de vous voir faire quelque méprise.
Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse cru;
Et j'attendais encore un trait de votre cru.

LÉANDRE.

Tu deviens insolent.

CARLIN.

Ce n'est que par tendresse.

LÉANDRE.

Tiens, porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zèle empressé j'attends tout dans ce jour,
Et me remets sur toi du soin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous servir plus vite en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les ailes de Mercure.

SCÈNE X

CARLIN, seul.

Allons nous acquitter de notre honnête emploi.
Remettons deux amants... Mais qu'est-ce que je voi ?
« Pour Isabelle. » Oh diable ! aurais-je la berlue ?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la vue ?

Mais non, j'ai, grâce au ciel, encore deux bons yeux.
Monsieur, monsieur... Il est déjà loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que, selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice.
Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.
Ne me jouerait-il pas un tour de son métier?
Il peut se faire aussi qu'il instruise Isabelle
De l'état de son cœur, et qu'il rompe avec elle,
Lui donne en peu de mots son congé par écrit.
Oui, voilà ce que c'est, et le cœur me le dit.
Ah! qu'un maître est heureux quand un valet habile
A la conception et légère et facile!
Il peut se fourvoyer sans rien appréhender;
Et de tels serviteurs sont nés pour commander.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, LISETTE, CARLIN

ISABELLE, tenant une lettre ouverte.

Croit-il que de mon cœur je sois embarrassée,
Et que de l'engager on ait eu la pensée?

CARLIN, à Isabelle.

Je ne dis pas cela.

LISETTE, à Carlin.

Dans son petit cerveau
Pense-t il que l'on soit bien tenté de sa peau,
Et de la tienne aussi?

CARLIN, à Lisette.

Je ne l'ai pas trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encore, il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet pour Clarice dicté!

CARLIN, *à part.*
Le traître a fait le coup, je m'en suis bien douté.

ISABELLE.
Mon parti sur ce point est tort facile à prendre.

CARLIN, *a Isabelle.*
Madame, écoutez-moi...

ISABELLE.
Je ne veux rien entendre.

CARLIN.
Mais, de grâce, un seul mot.

LISETTE.
Sors d'ici, malheureux :
Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.
On ne traita jamais un courrier de la sorte.

LISETTE.
Détalons.

CARLIN.
Vous saurez...

LISETTE.
Gagneras-tu la porte?

CARLIN.
Mais tu perds le respect ; je suis ambassadeur.

LISETTE.
Sortiras-tu d'ici, postillon de malheur?

SCÈNE II

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.
Il est enfin parti, malgré son éloquence.
Mais d'un autre côté le chevalier s'avance.

SCÈNE III

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*
Eh bien ! la mère encor fait-elle le lutin?
Pourrons-nous nous soustraire à son brusque chagrin?

ISABELLE.

Vous savez son humeur. Ah! juste ciel! je tremble;
Elle peut revenir et nous trouver ensemble.

LE CHEVALIER.

Que ce soin ne vous fasse aucune impression :
Je vous prends en ces lieux sous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme? Et, pour hâter les choses,
J'ai dressé le contrat moi-même avec les clauses,
Dont mon oncle est porteur.

LISETTE.

Tout est bien avancé,
Puisque déjà par vous le contrat est dressé;
Et l'aveu de la mère est une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juste transport,
Je veux sur son esprit faire un dernier effort,
Me jeter à ses pieds, lui dire mes alarmes,
Crier, gémir, pleurer ; car j'ai le don des larmes.
Lisette m'appuiera. Malgré son noir chagrin,
Nous la flatterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me cède un bien dont mon amour est digne.

LISETTE.

Bon! bon! plus on la flatte, et plus elle égratigne ;
C'est un esprit rétif, et qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner ici ses pas.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, à Clarice.

Eh bien! ma chère sœur, quel soin ici t'amène?
Et quelle intention est maintenant la tienne?
As-tu pris ton parti?

CLARICE.

J'espère qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon destin.

ISABELLE, à Clarice.

Tant mieux. Mais puisque enfin vous épousez Léandre,
L'amitié, la raison, m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrit. Le voici.

CLARICE.

De Léandre?

ISABELLE.

De lui.

LE CHEVALIER, à Isabelle.

Quel rôle fais-je ici?
Un rival odieux aurait pu vous écrire?

ISABELLE, au chevalier.

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire.
Suivez-moi seulement, et demeurez en paix. (A Clarice.)
Tenez, voilà la lettre, et le cas que j'en fais.
Adieu.

LE CHEVALIER.

Bonsoir, ma sœur. (A Is bell .)
Il faut aller, madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

SCÈNE V. — CLARICE, seule.

L'ai-je bien entendu? Dois-je en croire mes yeux?
Mais je puis sur-le-champ m'éclaircir encor mieux.
Lisons. « Pour Isabelle. » O ciel! je suis trahie.
Je vois, je tiens, je sens toute sa perfidie.
Mais je vois son valet.

SCÈNE VI. — CARLIN, CLARICE.

CLARICE.

Approche, monstre affreux,
Ministre impertinent d'un maître malheureux.
A qui va cette lettre? Est-ce pour Isabelle?

CARLIN.

Madame, c'est pour elle, et ce n'est pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penses-tu me tromper?
Voyons. Demeure là; ne crois pas m'échapper.
(Elle lit.)

« Je suis au désespoir, mademoiselle, que l'aventure
« du cabinet vous ait donné quelque soupçon de ma
« fidélité. »
Viens çà, maraud; réponds, parle.

(Elle le prend par la cravate.)

CARLIN.

Miséricorde!
Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.
Ouf, hai! je n'en puis plus; vous serrez le sifflet.
Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE.

Que je lise, maraud! Que veux-tu qu'il m'apprenne?
De ses déloyautés ne suis-je pas certaine?

CARLIN.

Si mon maître est ingrat, puis-je mais de cela?
Mais il vient; vous pouvez l'étrangler : le voilà.

SCÈNE VII

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

(Léandre est plongé dans la rêverie.)

CLARICE, à part.

J'ai peine, en le voyant, à tenir ma colère.

CARLIN, bas à Clarice.

Ne parlons pas trop haut, de peur de le distraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, monsieur! Cherchez-vous en ces lieux
Que ma rivale encor se présente à mes yeux?

LÉANDRE, sortant de sa rêverie.

Ah! madame... A propos avez-vous lu ma lettre?

CLARICE.

Oui, traître! ma rivale a su me la remettre:
Je la tiens d'Isabelle, et le cas qu'elle en fait
Peut me venger assez de ton lâche forfait.

LÉANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise?
Le maraud! je saurai châtier sa méprise;
Je le rouerai de coups; le coquin tous les jours
Lasse ma patience, et me fait de ces tours.

Je le vois. Viens çà, traître : aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah! monsieur, doucement,
Grâce! je n'ai point fait encor mon testament.
(A part.)
Non, je n'ai jamais vu de pièce d'écriture
Faire tant de procès.

LÉANDRE.

Parle sans imposture.
Qu'as-tu fait de ma lettre? et quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon?

CARLIN.

Moi, monsieur, vous trahir! je vous sers avec zèle;
Je l'ai mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LÉANDRE, *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait?

LÉANDRE.

Quelle faute, insensé!

CARLIN.

Oui, vous avez raison de vous faire justice.

LÉANDRE.

Ne t'avais-je pas dit de la rendre à Clarice?

CARLIN.

A Clarice, monsieur, je veux être pendu,
Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LÉANDRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?
(A Clarice.) Pour lui faire sentir son peu de jugement,
De grâce, prêtez moi cette lettre un moment.

CARLIN, *à part.*

Bon! c'est où je l'attends.

LÉANDRE.

Viens, tête sans cervelle;
Lis avec moi bourreau; lis donc... « Pour Isabelle. »

CARLIN.

Pouf ! il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,
La présence d'esprit au suprême degré.
Lis donc, bourreau, lis donc.

LÉANDRE.

Ah ! de grâce, madame,
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme :
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez, inconstant, à me séduire en vain;
Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon maître : il n'a point de malice;
Et s'il n'était point fou, je veux dire distrait,
Ce serait, je vous jure, un garçon tout parfait.

LÉANDRE.

Mais si vous avez lu le dedans de ma lettre,
De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curiosité m'en a fait lire assez ;
Je n'en ai que trop lu.

CARLIN.

Mon Dieu, recommencez.
En changeant le dessus, nous changeons bien la thèse.
Vous avez le bras bon, soit dit par parenthèse.

CLARICE lit.

« Je suis au désespoir que l'aventure du cabinet vous « ait pu donner quelque soupçon de ma fidélité. Votre « rivale ne servira qu'à rendre votre triomphe plus « parfait. Monsieur, par la présente, il vous plaira « payer à damoiselle, en blanc, d'elle valeur reçue... « Et Dieu sait la valeur. »

CARLIN.

Fi donc, madame, fi ! vous moquez-vous de moi ?
Cela n'est point écrit.

CLARICE.

Vois donc.

CARLIN, à Léandre.

Ah ! par ma foi,

Votre méprise ici me paraît fort étrange.
Quoi! vos billets d'amour sont des lettres de change?
Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LÉANDRE.

C'est ce malheureux-là qui, pendant que j'écris,
M'embarrasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'esprit : on écrit mes sentences.

CLARICE continue de lire.

« Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, et fais tout
« mon bonheur de vous aimer le reste de ma vie. »

CARLIN, à Clarice.

Vous trouvez maintenant les termes plus coulants;
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je respire. Ah! Carlin, c'est une joie extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime;
Et que, sans nul effort, on fait un prompt retour
Des mouvements jaloux aux transports de l'amour!

LÉANDRE.

A mes distractions faites grâce, madame;
Nul autre objet que vous ne règne dans mon âme.

CARLIN, à Clarice.

C'est une vérité; le plaisir qu'il reçoit
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.
Voici monsieur votre oncle. A vos vœux tout conspire.

SCÈNE VIII

VALÈRE, LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

VALÈRE, à Léandre.

Avec empressement, monsieur, je viens vous dire
Que mon plaisir serait de pouvoir, en ce jour,
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LÉANDRE, à Valère.

Je crois qu'à mes désirs vous n'êtes point contraire.

VALÈRE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire.
Mais il faut du dédit encor vous délier,

Et procurer de plus l'hymen du chevalier.
Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.
(A Léandre.) La vieille ne songeait, dans votre engagement,
Qu'au bien qu'on vous devait laisser par testament.

LÉANDRE.

Non, sans doute.

CARLIN.

L'on peut dresser quelque machine,
Faire jouer sous main quelque secrète mine...

VALÈRE.

J'ai déjà dans ma poche un contrat.

CARLIN.

Bon, tant mieux.
La mère ne sait point que je suis en ces lieux;
Elle ne m'a point vu; je puis aisément dire
Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

VALÈRE.

Mais crois-tu...

CARLIN.

Laissez-moi, l'affaire est dans le sac.

VALÈRE.

J'entends venir quelqu'un. C'est madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout préparer pour que la mine joue;
Et vous, ne manquez pas de pousser à la roue.

SCÈNE IX

VALÈRE, MADAME GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, CLARICE, LÉANDRE.

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

Le dessein en est pris; je ne vous quitte point
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre :
Vous ne sauriez mieux faire; et pour vous en défendre,
Vous avez beau pester, crier, tempêter...

MADAME GROGNAC, au chevalier.

Ouais !
Je vous trouve plaisant ! Au gré de mes souhaits
Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille?
Monsieur, je ne veux point de fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

La, la... doucement.

MADAME GROGNAC.

Paix...

ISABELLE.

Ma mère...

MADAME GROGNAC.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÈRE, à madame Grognac.

Calmez ce courroux.

MADAME GROGNAC, à Valère.

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiscrète,
Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite,
Monsieur sera mon gendre. Et, pour me délivrer
Des importunités qui pourraient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un notaire.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire.

MADAME GROGNAC.

Mais où sommes-nous donc?
(A Léandre.) Vous, monsieur le distrait,
Vous êtes là debout planté comme un piquet.

VALÈRE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

MADAME GROGNAC, à Valère.

Monsieur, guérissez-vous des soucis où vous êtes :
Quand il ne voudrait point encor se marier,
Je n'aurai point recours à votre chevalier,
Un fat dont la conduit est toute impertinente.

VALÈRE, à part.
Et qui lui fait danser quelquefois la courante.
MADAME GROGNAC.
Un petit libertin qui doit de tous côtés,
Un étourdi fieffé.
LE CHEVALIER, à madame Grognac.
Passons les qualités,
Cela ne rendra pas le contrat moins valide.

SCÈNE X

VALÈRE, MADAME GROGNAC, CLARICE, ISABELLE, LE CHEVALIER, LEANDRE, LISETTE; CARLIN, en courrier.

LISETTE.
Place, place au courrier qui vient à toute bride.
CARLIN, à Léandre.
Ah! monsieur, vous voilà. Quelle fatalité!
Votre oncle ici m'envoie... ouf! je suis éreinté!...
Pour vous dire... Attendez...
CLARICE, à Carlin.
Tu nous fais bien attendre.
LÉANDRE, à Carlin.
N'as-tu point de sa part quelque lettre à me rendre?
CARLIN.
Non; depuis qu'il est mort le défunt n'écrit plus.
LE CHEVALIER, riant.
C'est Carlin.
CARLIN, au chevalier.
Ah! monsieur, vos ris sont superflus;
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En apprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Jusque dans l'avenir de nos neveux derniers.
CLARICE, à Carlin.
Dis-nous donc, si tu veux, cette action si noire.
CARLIN.
La volonté de l'homme est bien ambulatoire!

(A Léandre.)

A grand'peine au bonhomme aviez-vous dit adieu,
Qu'il a fait appeler le notaire du lieu ;
Et, n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez réfractaire à ses lois,
Refusant d'épouser celle dont il fit choix ;
Sans avoir, en mourant, égard à ma prière,
Il a testamenté tout d'une autre manière ;
Et l'avare défunt, descendant au cercueil,
Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

MADAME GROGNAC.

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je ?

CARLIN.

O cruelle disgrâce !
Nous voilà pour jamais réduits à la besace.

MADAME GROGNAC.

Le défunt a bien fait, et je l'en applaudis ;
Il devait, à mon sens, encore faire pis.

CARLIN.

Hélas ! qu'aurait-il fait ?

MADAME GROGNAC, à Carlin.

Ta plainte m'importune.

(A Léandre.)

Vous, monsieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune ;
Votre hymen à présent ne me convient en rien :
Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

VALÈRE, à madame Grognac.

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle
D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle,
Je lui donne à présent mon bien après ma mort.
En faveur de l'amour faites-vous cet effort ?

MADAME GROGNAC.

Il est bien étourdi.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propose
De l'être encore plus : si je vaux quelque chose,
C'est par là que je vaux, et par ma belle humeur.

MADAME GROGNAC, au chevalier.

Euh ! j'ai cette courante encore sur le cœur.

VALÈRE, à madame Grognac, lui présentant un contrat tout dressé.

Signez donc ce papier... Une plume, Lisette.

LISETTE, donnant une plume.

Voilà tout ce qu'il faut.

MADAME GROGNAC, signant.

C'est une affaire faite;
Je signerai, pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus sage, et que vous le signiez.

VALÈRE.

D'accord.

(A Léandre.)

Vous, pour le prix d'une juste tendresse,
Soyez heureux, monsieur; je vous donne ma nièce.

MADAME GROGNAC, à Valère.

Comment donc! rêvez-vous, monsieur? êtes-vous fou,
De donner votre nièce à qui n'a pas un sou?

VALÈRE, à madame Grognac.

Il ne faut pas ici plus longtemps vous séduire;
Et vous me permettrez maintenant de vous dire
Que ce faux testament, madame, n'est qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

MADAME GROGNAC, à Carlin.

Parle.

CARLIN, à part.

Le dénoûment est bien prêt à se faire.

MADAME GROGNAC, à Carlin.

Ne nous as-tu pas dit que l'oncle, en sa colère,
A d'autres qu'à Léandre avait laissé son bien?

CARLIN.

Ma foi, je le croyais. Mais, puisqu'il n'en est rien,
Le ciel en soit loué!

MADAME GROGNAC.

Je suis assassinée.

LISETTE, à madame Grognac.

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée;
C'est vous qui nous montrez à choisir un mari.

Quand votre époux, jadis grand gruyer de Berri,
Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire :
Votre fille est encor plus sage que sa mère.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Coquine!

ISABELLE, à madame Grognac.

Écoutez-moi.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN, à madame Grognac.

Vous paîrez le dédit, parbleu.

VALÈRE, à madame Grognac.

De bonne grâce,
Puisque tout est signé, que la chose se fasse.
Pour apporter la paix et calmer votre esprit,
Je m'oblige pour vous à payer le dédit,
Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

MADAME GROGNAC.

Je suis au désespoir. C'est à moi qu'on s'adresse
Pour faire de ces tours?

(A Valère.) Vous saurez, en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.
Fasse qui le voudra les frais du mariage;
Vous l'avez commencé, finissez votre ouvrage :
Et je prétends, de plus, qu'en formant ces liens,
On les sépare encore et de corps et de biens. (Elle sort.)

SCÈNE XI

VALÈRE, LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE, ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

VALÈRE.

Rentrons, et sur-le-champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER, à Clarice et à Isabelle.

Allons, embrassez-vous, vous ne sauriez mieux faire :
Vous serez belles-sœurs. Mais, surtout, gardez-vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorsque j'en donnerai, je serai plus secrète.

CLARICE.

Une autre fois aussi je serai plus discrète.

SCÈNE XII

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

Toi, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, et partir au plus tôt.

CARLIN.

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de langage !
Vous devez cette nuit faire un autre voyage;
Vous n'y songez donc plus? vous êtes marié.

LÉANDRE.

Tu m'en fais souvenir, je l'avais oublié.

SCÈNE XIII

CARLIN, seul.

Ah ciel! un jour de noce oublier une femme!
Cette erreur me paraît un peu digne de blâme :
Pour le lendemain, passe ; et j'en vois aujourd'hui
Qui voudraient bien pouvoir l'oublier comme lui.

FIN

LA

NAISSANCE D'AMADIS

PERSONNAGES

CARINTHER, roi des Gaules. *Pierrot,*
ÉLIZÈNE, fille du roi. *Isabelle.*
PÉRION, chevalier errant. *Arlequin.*
GALAOR, écuyer de Périon.
DARIOLETTE, suivante d'Élizène. *Colombine.*
UNE OMBRE, *Pasquariel.*
GARDES.

(La scène est dans le palais de Carinther.)

SCÈNE I

PÉRION, GALAOR.

GALAOR. — En vérité, seigneur, je vous trouve dans un bien triste et moult piteux état depuis que vous êtes en ce diable de pays-ci. Pourquoi quitter votre royaume pour venir faire le juif-errant dans les Gaules, et ne vous occuper qu'à occire des géants et venger l'honneur des pucelles? Vous n'aurez jamais fait à ce métier-là.

PÉRION, soupirant. — Ouf!

GALAOR. — Ouf! Cela me met le cœur en grande componction et détresse, de voir que mon bon maître, le roi Périon, s'en aille comme cela le grand galop dans l'autre monde. Par la digne épée que vous portez, révélez-moi l'ennui qui vous malmène.

PÉRION chante.
J'aime, hélas! c'est assez pour être malheureux

GALAOR chante aussi.
Sans cesse l'on vous voit voler de fille en fille,
A chaque gîte, enfin, vous changez chaque jour,
Si vous vous plaignez de l'amour.
C'est fort bien fait s'il vous houspille.

PÉRION.— Ce n'est pas l'amour que j'ai ramassé dans les cabarets qui me secoue davantage... Hélas!

GALAOR. — Et depuis quand donc les princes poussent-ils de si grands soupirs? Est-il quelque porte, tant verrouillée soit-elle, qui ne s'ouvre de prime-face à leur aspect? et ne trouvent-ils pas toujours en leur chemin donzelle prête à leur accorder la courtoisie ?

PÉRION. — Parbleu! tu en auras menti, petit truand d'amour ; et il ne sera pas dit que je t'hébergerai dans mon cœur, sans que tu payes ton gîte.

GALAOR. — Mais quelle est donc la petite carogne qui vous a si bien ajusté ?

PÉRION. — Tu connais la fille du roi chez qui nous demeurons depuis huit jours?

GALAOR. — Qui, Elizène?

PÉRION.

Ah ! malheureux ! quel nom est sorti de ta bouche?
Oui, voilà le fatal brandon
Qui met mon cœur tout en charbon ;
L'outrecuidé géant qui, me faisant injure,
Fait de ma liberté pleine déconfiture.

GALAOR.—Oh ! consolez-vous. Si c'est là le poulet de grain dont votre cœur est en appétit, je vous promets avant qu'il soit peu que vous en aurez cuisse ou aile.

PÉRION. — Ah ! mon cher, il faut que je t'embrasse par avance, pour le grand bien que tu me fais espérer. Mais, dis-moi, écuyer mon ami, ta promesse sera-t-elle sans fallace? Crois-tu qu'Elizène m'accorde la passade amoureuse?

GALAOR. — Si fera-t-elle, foi d'écuyer : je sais qu'elle vous trouve d'un fort bon aloi, et je connais moult très-bien l'esprit des femelles, qui accordent plus volontiers leurs faveurs à un étranger qu'à un citadin.

(Il chante.)

Une fille bien apprise.
Qui veut toujours aller son train,
N'accorde rien à son voisin,

De peur qu'il ne le dise:
Elle vend mieux sa marchandise
A quelque marchand forain.

PÉRION. — Va donc, cher ami, va opérer de manière que je puisse voir la princesse, et tâche à rechasser sur mes terres ce gibier amoureux.

SCÈNE II

LE ROI, PÉRION.

LE ROI est poursuivi par un lion. — Au meurtre, au secours, à la justice! (Périon combat le lion et le tue.) Ah! preux chevalier, c'est toi qui m'as recous des pattes de ce discourtois animal; c'est toi qui m'as sauvé la vie.

PÉRION. — Ce n'est pas une affaire pour moi d'aller à la chasse aux lions; j'en ai quelquefois une douzaine à mon croc, et on les sert par accolade sur ma table, comme des lapereaux.

LE ROI. — Je suis fâché que vous ne m'ayez pas donné le temps de le tuer; je ne me suis jamais senti tant de courage.

PÉRION. — Oui, pour fuir et pour crier. Croyez-moi, allez vous mettre au lit.

LE ROI. — Voilà qui est fait: je n'irai jamais à la chasse contre des animaux qui n'ont ni foi ni loi.

SCÈNE III

PÉRION, seul.

Je me suis trouvé là bien à propos pour sauver la vie au père de ma maîtresse. Ah! cruelle fortune! pourquoi ne me donnes-tu pas l'occasion de faire pour la fille ce que je viens de faire pour le père? Oui, je voudrais qu'elle eût cent lions à ses trousses. Je voudrais la voir au milieu des fournaises les plus enflammées; qu'elle fût précipitée dans le fond des abîmes de la mer: le diable m'emporte si je l'allais requérir.

SCÈNE IV

PÉRION, DARIOLETTE.

PÉRION. — Mais je vois sa suivante. Bonjour, accorte et gente Dariolette; quel bon vent a poussé la nef de tes appas à la rade de mon espérance?

DARIOLETTE. — La princesse Élizène, ma tant bonne maîtresse, m'envoie vers vous, son seigneur; elle est navrée à votre sujet d'une blessure tant profonde qu'elle n'en guérira jamais, si vous n'y mettez la main.

PÉRION. — Qu'à cela ne tienne; je les y mettrai plutôt toutes deux.

DARIOLETTE. — La pauvrette se plaint jour et nuit; elle soupire, elle larmoie, et oncques elle ne vit jouvenceau d'aussi bonne affaire que vous.

PÉRION. — Je t'assure que si elle me trouve jouvenceau de très-bonne affaire, je la trouve aussi jouvencelle de très-bon déblai.

DARIOLETTE, *découvrant une corbeille de fleurs.* — Voilà des fleurs qu'elle vous envoie pour marque de sa bienveillance envers vous; elle les a elle-même cueillies sa main.

PÉRION. — Ah! Dariolette, m'amie! ce ne sont pas là les fleurs de son jardin que je convoiterais davantage.

DARIOLETTE. — Je vous assure qu'elle n'a rien réservé; elle vous a tout envoyé.

PÉRION. — Ah! Dariolette! que je serais heureux si j'étais le jardinier d'une aussi jolie plante que ta maîtresse! je la cultiverais, je la labourerais; et devant qu'il fût un an, j'en aurais de la graine.

DARIOLETTE. — Ah! seigneur, ma maîtresse n'est point une fille à monter en graine; on ne la laissera pas si longtemps sans lui donner un mari. Mais... là... parlez-moi franchement, est-il bien vrai que vous l'aimiez si fort?

PÉRION. — Oui, l'amour s'est mis en embuscade sur le grand chemin de mon cœur, pour l'assaillir et le dé-

trousser. Il est féru si très-profondément, que je ne puis m'excuser de la mort, si dans bref l'emplâtre de ses faveurs n'y donne allégement.

DARIOLETTE. — Il y a tout plein de ces agonisants à qui tombent en pâmoison à l'aspect des jolies demoiselles. On sait bien ce qu'il faudrait pour les faire revenir; mais la plupart sont des traîtres qui ne cherchent qu'à emprunter certaines choses qu'ils ne rendent jamais.

PÉRION. — Oh! diable! mes intentions sont dans l'équilibre de la pudeur. Si je pourchasse ta maîtresse, c'est en toute loyauté et droiture. Je ne voudrais que lui dire deux mots.

DARIOLETTE. — Parler à ma maîtresse! Ah! seigneur, cela est impossible.

PÉRION, lui donnant une bourse. — Tiens, tiens; cela rendra peut-être la chose plus facile.

DARIOLETTE. — Il faudrait donc que ce fût la nuit, afin de n'être vu de personne. Car il y a une loi, dans ce pays, furieusement sévère contre une fille qu'on rencontre avec un garçon; et le bûcher est toujours prêt pour les brûler tous deux sans autre forme de procès. Dame! dans les Gaules, on est terriblement raide sur l'honneur.

PÉRION. — On traite les filles plus humainement en mon pays, et si on brûlait toutes celles qui ont délinqué, le bois y manquerait tous les hivers. Mais tu n'as rien à craindre; dès à présent j'épouse ta maîtresse.

DARIOLETTE. — Bon! on voit tant de ces épouseux-là qui amusent les filles avec des promesses banales de mariage! Ils n'ont pas plus tôt obtenu quelques gracieusetés, que tout le mariage s'en va à vau-l'eau. Pendant ce temps-là, une pauvre fille en a pour son compte.

PÉRION. — Comment! tu doutes encore de ma fidélité? (Il tire son épée.)

Je jure par ce fer dont nul géant n'échappe,
Par qui maint félon fut occis,

De ne boire jus de la grappe,
Ni de ne manger pain sur nappe,
Que d'Élizène enfin je ne sois le mari,
Si j'obtiens l'obligeante étape,
Autrement dit le don d'amoureuse merci.

DARIOLETTE. — Or maintenant réjouissez-vous; je vais tâcher de mettre fin à tant glorieuse entreprise, et envers la minuit je vous ferai ébattre en propos joyeux avec votre maîtresse.

SCÈNE V

PÉRION, seul.

Je touche enfin l'heureux moment
Qui va finir mon amoureux tourment;
Élizène bientôt deviendra mon partage.
Mon cœur tressault, tous mes sens sont ravis,
Dans peu l'amour va m'ouvrir l'huis
Qui conduit dans le mariage.
A minuit j'en dirai deux mots
Avec ma belle jouvencelle,
Et je dois en mêmes propos
Me solacier avec elle.
O nuit! prends ton noir balandran,
Viens, descends, que rien ne t'arrête;
Puisque c'est à minuit que se fera la fête,
Conduis vite l'aiguille au milieu du cadran.

SCÈNE VI

ÉLIZÈNE; DARIOLETTE, portant une lanterne.

DARIOLETTE. — Allons, ma bonne maîtresse, la nuit est bien noire, et favorise notre marche clandestine.

ÉLIZÈNE. — Ma pauvre Dariolette, je tremble comme la feuille. Mais, dis-moi, un homme n'est-il pas bien fort, quand il est seul avec une personne dont il est aimé?

DARIOLETTE. — Mais, c'est selon. Quelquefois c'est

l'homme qui est le plus fort, quelquefois aussi c'est la femme. Je ne sais pas bien les règles du tête-à-tête, et je n'en ai encore reçu que deux ou trois leçons.

ÉLIZÈNE. — Mais est-il bien sûr que tu m'aies véritablement mariée avec le roi Périon? Car, sans cela, je me garderais bien de me trouver cap à cap avec lui.

DARIOLETTE. — Eh! ne craignez rien : je connais mille femmes qui n'ont jamais été le quart autant mariées que vous.

ÉLIZÈNE. — Je ne saurais que te dire; ce mariage-là me paraît un peu précipité.

DARIOLETTE. — Il ne s'en fait plus autrement; et, dans ce temps-ci, il faut brusquer la noce, et ne pas donner le temps à un homme de se reconnaître, ni de faire trop d'informations de vie et de mœurs de sa future.

ÉLIZÈNE. — Au moins, Dariolette, tu me promets que la comédie se passera en simples récits et menus propos.

DARIOLETTE. — Eh! fiez-vous à ma parole.

ÉLIZÈNE. — Ma pauvre Dariolette, n'y aurait-il pas moyen de remettre la partie à demain?

DARIOLETTE. — Bon! bon! demain ne serait-ce pas la même chose? Les nouvelles mariées demandent toujours des lettres de répit, et elles seraient au désespoir qu'on les leur accordât. Allons.

SCÈNE VII

Le théâtre change; on voit Périon sur un lit d'ange, en robe de chambre, botté et son épée sous son bras. Galaor est debout à côté de lui.

(L'orchestre joue le sommeil d'Amadis.)

PÉRION, GALAOR.

PÉRION chante.

Ah! je sens l'amour qui me grille;
Je n'en puis plus morbleu!
Mon cœur pétille.
Au feu! au feu! au feu! au feu!
Les seaux de la ville!

GALAOR chante.

Les plaisirs vous suivront désormais,
Vous allez voir vos désirs satisfaits;
Un tendron novice
Tombe en vos filets.
N'allez pas faire ici le jocrisse;
Tambour battant menez-moi votre Agnès :
Il est temps que la jeune bergère
De ses appas avec vous fasse troc.
Cela vous est hoc;
On s'épouse aujourd'hui sans notaire :
L'usage approuvé
Est sous seing privé;
L'Amour carillonne,
Et j'entends qu'il sonne,
Du haut du clocher,
L'heure du berger.

SCÈNE VIII

PÉRION, GALAOR, ÉLIZÈNE, DARIOLETTE.

PÉRION, à Élizène. — Ah ! vous voilà, infante de mon âme ! Vous arrivez comme de cire; il y a longtemps que je vous attendais ; je commençais à me morfondre.

ÉLIZÈNE. — Valeureux chevalier, à votre aspect je deviens toute perplexe.

DARIOLETTE. — Ma maîtresse n'est encore qu'une petite novice.

PÉRION. — Oh ! laissez-moi faire, je lui montrerai tout ce qu'il faudra.

(Il chante avec Galaor.)

C'est à { moi / lui } d'enseigner
Aux filles ignorantes
Les manières fringantes;
C'est à { moi / lui } d'enseigner
Le grand art de céder.

GALAOR. — Eh bien ! la belle, que dites-vous de notre musique ?

ÉLIZÈNE. — Excusez, seigneur, si la pudeur m'empêche de parler.

PÉRION.

Les moments sont trop chers pour les perdre en
Allons vite jouer nos rôles. [paroles.

GALAOR chante.

Suivez l'Hymen; ce dieu vous apprête
Un ambigu de plaisirs nouveaux :
Pendant que vous serez tête à tête,
Je vous promets de garder les manteaux.

PÉRION prend Élizène par le bras et chante.

Allons, petite marmotte,
Il n'est pas temps de pleurer.
Vous faites ici la sotte,
Et vous vous laissez tirer.
Tant de rigueur m'épouvante :
J'ai peur que cette ignorante,
Avec toute sa façon,
Ne me montre ma leçon.

SCÈNE IX

Les Acteurs de la scène précédente; LE ROI, suivi de gens armés, et portant des lanternes et des falots.

LE ROI. — J'ai entendu du bruit dans mon palais; je crains qu'il ne soit arrivé quelque malengin à l'entour de ma fille. Mais que vois-je? Ma fille avec Périon! Ah! traître! après t'avoir reçu chez moi comme un mien frère, tu viens honnir ma fille!

PÉRION.

Je suis ici dans une auberge;
Et les guerriers portant flamberge
On toujours droit, chemin faisant,
Quand ils trouvent tendron friand,
De se payer des arrérages.
Pendant qu'on repaît le bidet,
Les chevaliers ont pour usage
De se délasser du voyage
Avec fille de cabaret.

LE ROI. — Tu veux encore me vilipender par des propos injurieux, double coquin!

PÉRION.

Penard, prends-le d'un ton moin haut;
De ton courroux il ne me chaut :
Je ne viens point dans ta famille
Mettre trouble ni désarroi :
Je n'ai rien tollu de ta fille :
Elle est entière comme moi.

LE ROI. — Il faudra donc que ma fille soit brûlée ! mais ce qui me console, c'est que tu seras grillé avec elle. Allons, gardes, qu'on le saisisse, et qu'on me l'amène pieds et mains liés. Je veux que justice en soit faite.

(Les gardes veulent prendre Périon; il se défend, recule, et les gardes le poursuivent.)

SCÈNE X

LE ROI seul.

Oui, parbleu ! tu mourras, outrecuidé magot.
Tu grilleras aussi sur le même fagot...
Mais, que dis-je? grands dieux ! bourreau de ma famille,
Ainsi qu'une saucisse on rôtira ma fille !
Moi-même j'en serai l'odieux occiseur!
Je frémis : tous mes sens se sont glacés d'horreur.
On rôtira ma fille ! ah! nature, nature !
Pour garantir l'honneur d'encombre et de méchef,
A quoi sert-il de donner la serrure,
Quand tant de gens en ont la clef?

SCÈNE XI

Le théâtre change et représente une place publique, au milieu laquelle est un bûcher.

(Des gardes amènent Élizène, Périon, Dariolette et Galaor enchaînés avec des fleurs, et couverts de guirlandes.)

LE ROI, PÉRION, ÉLIZÈNE, DARIOLETTE, GALAOR, GARDES.

PÉRION chante.

C'est unir deux amants.
Que de les rissoler ensemble.

LE ROI. — Te voilà donc, méchant suborneur, qui, comme un Sarrasin, violes les droits de l'hospitalité !

PÉRION. — Que voulez-vous que j'y fasse ? Les filles ont toujours eu de l'ascendant sur moi ; et, quand je le puis, je prends ma revanche.

LE ROI, à Élizène. — Et toi, fille déloyale, me faire cet affront, à la fleur de mon âge ! (A Dariolette.) Pour toi, chienne de pendarde, s'il n'y avait point de bourreau, je t'étranglerais moi-même. C'est toi qui as mené ma fille à la boucherie ?

DARIOLETTE. — Quant à moi, je l'ai fait à bonne intention : j'ai cru que, quand on s'était donné la foi, on pouvait se parler nuit et jour sans rien craindre.

LE ROI. — Va, va, tu seras brûlée. Allons, officiers, faites votre charge ; qu'on fasse l'opération.

PÉRION. — Qu'appelez-vous l'opération ? Je ne suis pas malade. A cette heure, je vous avertis que je ne vaux rien rôti.

SCÈNE XII

(Les gardes conduisent Périon au bûcher ; à l'instant il en sort une ombre.)

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UNE OMBRE.

L'OMBRE chante.

Ah ! que fais-tu là, téméraire ?
Ah ! je défends qu'il soit rôti.
D'Elizène et de ce compère
Il doit naître bientôt un fils
Prématuré comme son père,
Et qu'on doit nommer Amadis.

PÉRION. — Comment ! d'Élizène et de moi il doit naître un fils qu'on nommera Amadis, et vous voulez me faire brûler ! Ah ! vieux penard, je veux te faire mettre à ma place. Allons, qu'on le saisisse.

LE ROI. — Ah ! seigneur, je vous demande pardon ; et puisque vous m'avez sauvé la vie tantôt contre un lion, je consens que vous épousiez ma fille.

PÉRION. — Allons, je vous pardonne ; et, puisque

les destins l'ordonnent, j'épouse votre fille. (A Élizéne.) Ecoutez, la belle, voilà un oracle qui me lanterne les oreilles : il dit que j'aurai bientôt un fils ; je vous avertis que je n'aime pas les enfants précoces.

ÉLIZÈNE. — J'aimerais mieux être morte, que d'avoir failli et prévariqué.

DARIOLETTE. — Seigneur, il ne faut pas que l'oracle vous étonne ; les filles dans les Gaules sont fort expéditives.

PÉRION. — C'est à peu près la même chose chez nous, et souvent les pères et mères sont plus tôt avertis de la multiplication de leur famille que de la noce de leurs filles.

LE ROI. — Allons, qu'en faveur de ce mariage, le triste appareil de funérailles se change en des marques de réjouissance.

(Le bûcher se change en une pyramide enflammée, et forme un feu de joie.)

GALAOR. — Seigneur, puisque vous êtes en train de marier, voilà Dariolette : tandis que vous jouez gros jeu avec la princesse, ne pourrais-je pas carabiner avec la soubrette ?

DARIOLETTE. — Est-ce que tu perds l'esprit ? crois-tu que je me soucie beaucoup d'un carabin comme toi ?

GALAOR chante.

Ah! Dariolette,
Si blanchette, si douillette,
Je connais sur l'étiquette
Que tu ne t'en feras prier ;
Car lorsque le chevalier
De la dame a fait emplette,
C'est la raison que la soubrette
S'ébaudisse avec l'écuyer.

UN BERGER chante sur un air de menuet.

Dans le bel âge
Où l'on s'engage,
L'hymen est doux ;
Fille fringante,
Que l'amour tente,
Sans en rien dire demande un époux.

Mais quand un père
Trop lent diffère,
L'amant sincère
Doit cependant
Prendre d'avance
Quelque licence,
Sauf à déduire quand il sera *temps*.

UN GAULOIS chante.

Au bon vieux temps.
On s'aimait d'amour sincère;
Qui plus aimait, savait plaire :
Les amants étaient constants
Au bon vieux temps.
L'amour à présent dégénère;
Ce n'est que feinte et mystère :
Ne verrons-nous de nos ans
S'aimer comme on soulait faire
Au bon vieux temps?

(On joue une gavotte, et tout le monde danse.)

UN GAULOIS chante.

On ne peut bien garder les filles;
Elles s'échappent quelque jour ;
Les limaçons de leurs coquilles
Sortent bien pour faire l'amour.

DARIOLETTE.

Quand on est et jeune et gentille,
Il est bien fâcheux de mourir;
Mais de rester encore fille,
C'était mon plus grand déplaisir.

PÉRION, au parterre.

D'Amadis voilà la naissance,
Assez suspecte, à mom avis ;
Sans trop médire, il est en France
Encore bien des Amadis.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

REGNARD

ARLEQUIN

HOMME A BONNES FORTUNES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1686

LA CRITIQUE D'ARLEQUIN

HOMME A BONNES FORTUNES

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

HEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

L'HOMME
A BONNES FORTUNES

PERSONNAGES

Le vicomte DE BERGAMOTTE. *Arlequin.*
MEZZETIN, valet du vicomte.
BROCANTIN.
ISABELLE, COLOMBINE, petite fille, } filles de Brocantin.
PIERROT, valet de Brocantin.
M. BASSINET, médecin. *Le Docteur.*
OCTAVE, amant d'Isabelle.
UNE VEUVE DE PROCUREUR. *Pierrot.*
UN FIACRE.
LAQUAIS.
SUIVANTS DU PRINCE DES CURIEUX.

SCÈNES FRANÇAISES
DU PREMIER ACTE

Le théâtre représente une chambre avec un lit.

SCÈNE I

LE VICOMTE, MEZZETIN, dans le même lit, l'un au chevet, et l'autre aux pieds.

LE VICOMTE. — Holà, quelqu'un de mes gens! Champagne! Picard! la Violette! Tortillon! Basque! mes pantoufles, ma robe de chambre, mon carrosse, à dîner, un bouillon. (Il sort du lit avec une robe d'aveugle des Quinze-Vingts.) Ne suis-je pas bien malheureux qu'un homme de ma qualité soit obligé d'éveiller ses gens lui-même? Où sont donc ces marauds-là? Ouais! (A Mez-

zetin.) Et toi, ne te lèveras-tu point? (Il donne un coup de pied à Mezzetin, qui est encore couché ; Mezzetin, s'éveillant en sursaut, bâille et se lève.) Si je prends un bâton, maraud, je te ferai bien lever. (A part.) C'est un trésor en hiver, qu'un laquais au pied d'un lit ; son ventre sert de bassinoire.

MEZZETIN. — Vous faites l'entendu, parce que les bonnes fortunes vous suivent partout; mais souvenez-vous que nous sommes deux laquais, et qu'il n'y a point d'autre différence entre nous que celle que j'y veux bien mettre : ainsi, un peu plus de douceur, s'il vous plaît, et un peu moins d'emportement avec votre camarade.

LE VICOMTE. — Ce n'est point pour te quereller, Mezzetin, que je t'éveille de si bon matin; c'est seulement pour te dire que toutes ces bonnes fortunes me donnent fort à penser. A l'égard de celles qui me viennent par les présents que l'on m'envoie de toutes parts, passe; mais pour celles que nous faisons en volant des montres, en enfonçant des boutiques, et en coupant des bourses, ma foi, j'ai peur que toutes ces bonnes fortunes-là ne nous fassent faire notre mauvaise fortune à la Grève.

MEZZELIN. — Hé! nous travaillons pour cela.

LE VICOMTE. — Voilà une méchante besogne.

MEZZETIN. — Tenez, voilà-t-il pas encore la robe que vous volâtes à cet aveugle des Quinze-Vingts, qui vous sert de robe de chambre?

LE VICOMTE. — Il y a longtemps qu'elle était neuve. J'ai déjà dit à trois ou quatre femmes que j'avais besoin d'un surtout de toilette : il y a bien du relâche-dans la galanterie; et les femmes commencent à se décrier furieusement dans mon esprit. Oh! nous ne vivrons pas longtemps bien ensemble.

MEZZETIN. — A propos de robe de chambre, tandis que vous dormiez, madame la marquise de Noirchignon vous en a envoyé une.

LE VICOMTE. — Voyons-la. (Mezzetin va prendre une robe sur la toilette, et la déploie. Le vicomte la regarde et dit :) Passe.

La pauvre créature fait tout ce qu'elle peut pour m'égratigner le cœur.

MEZZETIN. — Il est aussi venu un laquais de la part de madame la comtesse de Charbonglacé, qui a laissé un paquet dans une toilette.

(Il tire une toilette où est encore une robe de chambre.)

LE VICOMTE. — Diable ! celle-ci est bien mieux étoffée que l'autre. La comtesse pourrait bien me faire faire la sottise de l'aimer. Mais il ne fait pas si cher vivre à Paris; tout s'y donne.

(On frappe rudement à la porte.)

MEZZETIN, allant ouvrir. — Monsieur, c'est le laquais de la veuve de ce procureur.

LE VICOMTE. — Laisse-le entrer.

SCÈNE II

LE VICOMTE, MEZZETIN, UN LAQUAIS.

LE VICOMTE. — Que diable me veut-elle?

LE LAQUAIS. — Monsieur, voilà ce que madame vous envoie : elle dit comme ça que vous aurez l'honneur de la voir bientôt.

LE VICOMTE. — Mon enfant, dis-lui qu'elle ne s'en donne pas la peine. Je vais prendre un remède pour me débrouiller le teint. (Le laquais sort.)

SCÈNE III

LE VICOMTE, MEZZETIN.

LE VICOMTE, déployant ce que le laquais a apporté. — Comment! encore une robe de chambre ! Il faut avouer que les femmes nous aiment bien en déshabillé.

(On frappe à la porte.)

MEZZETIN. — Monsieur c'est la marquise.

LE VICOMTE. — Donne-moi vite la robe de chambre de la marquise.

(Mezzetin prend la robe de chambre de la marquise, et le vicomte la met par-dessus la sienne. On refrappe à la porte.)

MEZZETIN. — Ce n'est pas la marquise, monsieur, c'est la comtesse.

(Il faut remarquer qu'à chaque fois que l'on heurte, Mezzetin va voir à la porte, et revient sur-le-champ.)

LE VICOMTE. — Et vite, la robe de chambre de la comtesse ! Tout serait perdu, si elle me trouvait sans cela.

(Il met encore cette robe de chambre sur les deux autres. On continue de frapper.)

MEZZETIN. — Oh! monsieur, c'est la veuve du procureur.

LE VICOMTE. — Que le diable l'emporte! Ne saurait-elle donner une robe de chambre sans venir l'essayer? Donne.

(Il met la troisième robe de chambre avec beaucoup de peine, ne pouvant presque pas se remuer à cause des trois autres qu'il a déjà sur lui ; à la fin, après plussieurs lazzis, il tombe, et à peine est-il relevé que la veuve entre.)

SCÈNE IV

LE VICOMTE, LA VEUVE DU PROCUREUR.

LE VICOMTE, d'un ton de colère. — Hé! morbleu, madame, ne vous avais-je pas fait dire que je n'étais pas visible aujourd'hui? Et ventrebleu, ne saurait-on rendre un lavement sans femme?

LA VEUVE. — Pour vous trouver, monsieur, il faut vous prendre au saut du lit; le reste du jour, vous êtes inabordable.

LE VICOMTE. — Il est vrai que je n'ai pas une heure à moi. Je suis si courbattu de ces aventures que le vulgaire appelle bonnes fortunes, que mon superflu suffirait à vingt fainéants de la cour.

LA VEUVE. — Je crois, monsieur, que c'est aujourd'hui un de vos jours de conquête; vous voilà fleuri comme un petit Cupidon.

LE VICOMTE. — Je n'ai pourtant encore fait conquête

que d'un bouillon postérieur qui me cause des épreintes horribles : il faut que ma femme de chambre ne me l'ait pas donné de droit fil.

LA VEUVE. — J'ai été aussi incommodée toute la nuit de tranchées ; je suis aujourd'hui à faire peur.

LE VICOMTE, après l'avoir regardée. — En vérité, madame, cela est vrai : il y a aujourd'hui bien des erreurs à votre teint ; mais il est resté là-bas un peu de décoction, ne vous en faites point de nécessité.

LA VEUVE. — Ce n'est pas avec des simples que l'âcreté de mon mal peut se guérir : ma maladie est là.

(Elle se touche au cœur.)

LE VICOMTE. — On sait bien qu'une femme grosse a toujours de petits maux de cœur.

LA VEUVE. — Moi, grosse ! moi ! Ah ! quelle ordure ! Il y a trois ans que M. Gratefeuille, mon mari, est mort. Grosse ! quelle obscénité !

LE VICOMTE. — Ah ! madame, je vous demande pardon ; je vous croyais fille. On s'y trompe quelquefois.

LA VEUVE. — Mais, monsieur, je vous trouve bien gros : qu'avez-vous ?

LE VICOMTE. — Je n'ai rien ; c'est que je soupai furieusement hier au soir.

LA VEUVE. — Il faut qu'il y ait autre chose : n'êtes-vous point hydropique ?

LE VICOMTE. — J'en serais bien fâché.

LA VEUVE. — Voyons...

(Elle lui lève ses robes de chambre l'une après l'autre.)

LE VICOMTE en se défendant. — Hé ! fi, madame, que faites-vous là ? cela n'est point honnête.

LA VEUVE. — Une, deux, trois robes de chambre ; c'est-à-dire trois maîtresses. Ah, traître ! c'est donc ainsi que tu me joues ? Tu dis que tu n'aimes que moi.

LE VICOMTE, faisant semblant de vouloir aller à la garde-robe. — Madame, je n'en puis plus.

LA VEUVE. — Voilà l'effet de tes serments !...

LE VICOMTE. — Madame, je vais tout rendre si je ne sors.

LA VEUVE. — Scélérat!

LE VICOMTE. — Madame, je ne réponds plus de la discrétion de mon derrière.

LA VEUVE. — N'as-tu point de honte?...

LE VICOMTE. — Il ne tient plus qu'à un petit filet.

LA VEUVE. — Non, je ne veux plus de commerce avec toi; rends-moi ma robe de chambre.

(Elle lui veut arracher sa robe de chambre: ils se battent; le vicomte la décoiffe ; une de ses jupes tombe; et elle s'en va.)

SCÈNE V

ISABELLE, COLOMBINE, petite fille, parlant d'un air niais.

ISABELLE. — En vérité, vous êtes bien folle de farcir votre tête de vos sottes imaginations d'amour et de mariage. Est-ce là le parti que doit prendre une cadette? et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE. — Mon Dieu! ma sœur, cela est bien aisé à dire ; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISABELLE. — Et que sentez-vous donc, s'il vous plaît? Vraiment, je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose! Et que sentirai-je donc, moi qui suis votre aînée? Est-ce que l'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille? Vous êtes encore une plaisante morveuse.

COLOMBINE. — Plaisante morveuse! Mon Dieu! je ne suis pas si morveuse que je le parais, et il y aurait déjà longtemps que je serais femme, si mon père avait voulu; car on m'a dit qu'on pouvait l'être à douze ans.

ISABELLE. — Mais savez-vous bien ce que c'est qu'un mari, pour parler comme vous faites?

COLOMBINE, — Bon! si je ne le savais pas, est-ce que j'en voudrais avoir un!

ISABELLE. — Hé! qui vous a donc appris de si belles choses?

COLOMBINE. — Cela ne s'apprend-il pas tout seul? Quand je songe que je serai mariée, je suis si aise, si aise! oh! il faut que ce soit quelque chose de fort joli que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE. — Vous vous trompez fort à votre calcul, si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau régal qu'un mari qui gronde toujours! le soin des domestiques, l'incommodité d'une grossesse; non, quand il n'y aurait que la peur d'avoir des enfants, je renoncerais au mariage pour toute ma vie.

COLOMBINE. — La peur d'avoir des enfants! bon! on dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

ISABELLE. — Bon Dieu! quelle petitesse de raisonnement! que votre esprit est à rez-de-chaussée!

COLOMBINE. — Mais vous, ma sœur, qui êtes si raisonnable, est-ce que vous ne voulez pas vous marier?

ISABELLE. — Oh! ce n'est pas de même, moi; je suis votre aînée, et la raison qui veut que vous ne vous mariez pas veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage; ce n'est point un jeu d'enfant.

COLOMBINE. — Et moi, je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporterai fort bien toutes les fatigues du ménage; et quoique je sois jeune, si j'étais mariée présentement, je suis sûr que je n'en mourrais pas.

ISABELLE. — En vérité, il faut que j'aie bien de la bonté, de souffrir tous les travers de votre esprit. Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de votre cerveau toutes vos idées matrimoniales, et de croire qu'il n'y a personne assez dépourvu de bon sens pour vouloir se charger de votre peau.

COLOMBINE. — Hé! là, là, cette charge-là n'est pas si pesante et ne fait pas peur à tout le monde: il n'y a pas encore huit jours que je trouvai dans une boutique, au Palais, un monsieur de condition, qui me dit que j'étais bien à son gré, et qu'il serait bien aise de m'épouser.

ISABELLE. — Et que lui répondîtes-vous ?

COLOMBINE. — Je lui dis que j'étais bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient j'espérais d'être plus grande.

ISABELLE. — Vous serez plus grande et plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquait de vous, et que vous vous donnez un ridicule dans le monde? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE, en pleurant. — Ne voilà-t-il pas? vous me grondez toujours. Vous voulez bien vous marier, vous, et vous ne voulez pas que je me marie. Est-ce que je ne suis pas fille comme vous?

ISABELLE. — Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage!

COLOMBINE. — Mon Dieu! je vous dis, encore une fois, que j'ai plus d'âge qu'il ne faut; mais puisque vous me trouvez trop jeune, faisons une chose; vous avez quatre années plus que moi, donnez-m'en deux ; cela ne gâtera rien ni pour l'une ni pour l'autre.

ISABELLE. — Allez, allez; vous ne savez ce que vous dites. Vous me croyez bien embarrassée de trois ou quatre années que j'ai plus que vous ; mais je veux bien que vous sachiez que pour dix ans de moins je ne voudrais pas être faite comme vous, ni de corps, ni d'esprit.

SCÈNE VI

ISABELLE, COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT. — Qu'est-ce, mesdemoiselles? Voilà bien du bruit ; il me semble que vous vous flattez comme chiens et chats. Est-ce que vous ne sauriez vous égratigner plus doucement?

COLOMBINE. — Pierrot, c'est ma sœur qui se fâche: elle veut qu'il n'y ait de mari que pour elle.

PIERROT. — Oh! la goulue!

ISABELLE. — Viens çà, Pierrot; toi qui es un homme d'esprit, et qui sais le monde, n'est-il pas du dernier

bourgeois de marier plus d'une fille dans une maison? et ne devrais-je pas déjà l'être?

PIERROT. — Cela est vrai, et je dis tous les jours à votre père que, s'il ne vous marie au plus tôt, vous lui ferez quelque stratagème.

COLOMBINE. — Mon pauvre Pierrot, toi qui est si joli, est-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT. — Bon! est-ce que cela se peut? (A Isabelle.) Voyez-vous, mademoiselle, il faut marier les filles quand elle sont jeunes. Ce gibier-là ne se garde pas: la mouche s'y met.

ISABELLE. — Mais aussi, est-il juste que je cède mes droits à ma cadette?

PIERROT, à Colombine. — Il est vrai que vous n'êtes eucore qu'un embryon, et j'en ai vu dans des bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE. — Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite; mais si tu savais ce que j'ai déjà.

ISABELLE. — Petite fille, vous plaît-il de vous taire?

PIERROT. — Hé! pardi, laissez-la dire. (A Colombine.) Eh bien donc! qu'avez-vous?

COLOMBINE. — J'ai... mais je n'oserais le dire.

ISABELLE, à Colombine. — Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT, à Isabelle. — Eh! palsangué, laissez-la donc parler: vous lui rembourrez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE. — Ne te moqueras-tu point de moi?

PIERROT. — Eh! non, non: dites.

COLOMBINE. — J'ai de la gorge, Pierrot, puisque tu le veux savoir.

PIERROT. — Oh! voyons cela, voyons.

COLOMBINE. — Oh, nenni, nenni, je ne la montre pas encore: j'attends qu'elle soit plus venue.

ISABELLE. — Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences, je vous laisse, et si je faisais bien, j'avertirais mon père de mettre ordre à votre conduite.

SCÈNE VII

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT. — Elle est bien rudanière.

COLOMBINE. —Oh! va, va, je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la madame, et me traiter comme une petite fille; mais nous verrons. Oh! çà, çà, Pierrot, il faut que tu me fasses un plaisir.

PIERROT. — Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles?

COLOMBINE. — Il faut que tu me portes cette lettre à ce monsieur que je trouvai dernièrement au Palais.

PIERROT. — Une lettre!

COLOMBINE. — Oui. Est-ce qu'il y a du mal à cela? Puisque je sais écrire, pourquoi n'écrirais-je pas?

PIERROT. — Ah! vous avez raison.

COLOMBINE. — C'est un homme de grande condition, et on l'appelle monsieur le vicomte.

PIERROT. — Oh! si c'est un vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE. — Tu lui diras que je m'ennuie bien fort de ne pas le voir, et qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'hui. M'entends-tu?

SCÈNE VIII

PIERROT, seul.

Hé! oui, oui, j'entends bien, je ne suis pas sourd. La petite masque! c'est une belle chose que la nature! cela songe au mariage dès la coquille.

(Il y a ici plusieurs scènes italiennes.)

SCÈNES FRANÇAISES

DU DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN. — Quel ouvrage faites-vous là, vous ?

COLOMBINE. — C'est une pente de mon lit : mais je crains de la faire trop petite : on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN. — Est-il besoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un?

COLOMBINE. — Non ; mais si, par bonheur, je venais à être mariée...

BROCANTIN, en colère. — Si, par bonheur, ou par malheur, vous veniez à être mariée, vous vous presseriez. Hé ! je sais de vos fredaines; vous n'avez pas toujours une aiguille et de la tapisserie entre les mains, et vous commencez à escrimer de la plume. Mais ce n'est pas pour cela que nous sommes ici. Laissez là votre ouvrage et m'écoutez.(Ils prennent des siéges.) Le mariage... (A Colombine.) Oh ! oh ! vous riez déjà ! Tuchou ! il ne faut que vous hocher la bride... Le mariage, dis-je, étant un usage aussi ancien que le monde, car on s'est marié avant vous, et on se mariera encore après...

COLOMBINE. — Je le sais bien, mon papa ; il y a longtemps qu'on me dit cela.

BROCANTIN. — J'ai résolu, pour éterniser la famille Brocantine... Vous voyez où j'en veux venir. J'ai donc resolu de me marier.

ISABELLE et COLOMBINE, ensemble. — Ah ! mon père !

BROCANTIN. — Ah ! mes filles ! vous voilà bien ébaubies. Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien? Regardez cet air, cette taille, cette légèreté. (Il saute et fait un faux pas.)

ISABELLE. — Vous vous mariez donc, mon père?

BROCANTIN. — Oui, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE. — A une femme!

BROCANTIN. — Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande!

ISABELLE. —Vous l'épouserez!

BROCANTIN. — Mais je crois que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée? Savez-vous bien que l'on n'a que l'âge que l'on paraît; et monsieur Visautrou, mon apothicaire, me disait encore ce matin, en me donnant un remède, que je ne paraissais pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE. — Oh! mon papa, c'est qu'il ne vous voyait pas au visage.

BROCANTIN. — J'ai ce que j'ai; mais je sais bien que j'ai besoin d'une femme. Je crève de santé, et j'ai trouvé une fille comme je la souhaite, belle, jeune, sage, riche; enfin, une fille de hasard.

ISABELLE. —Une autre fille que moi, qui ne saurait pas vivre, vous dirait, mon père, que vous risquez beaucoup en vous mariant; qu'il faut avoir perdu l'esprit pour songer, à votre âge, à un engagement, et que l'an renferme tous les jours des gens aux Petites-Maison pour de moindres sujets: mais moi, qui sais le respect que je vous dois, sans me prévaloir des raisons qne les enfants ont d'appréhender un second mariage, je vous dirai que, puisque vous crevez de santé, vous faites parfaitemeut bien de prendre une femme.

COLOMBINE. — Pour moi, je vous le conseille; car je voudrais que tout le monde fût marié.

BROCANTIN. — Oh! vous prenez la chose du bon biais. Puisque vous êtes si raisonnables, apprenez donc que je suis en pourparler de mariage; mais c'est pour vous.

ISABELLE et COLOMBINE, ensemble. — Ah! mon père!

BROCANTIN. — Ah! mes filles!

ISABELLE. — Je vous ai des obligations que je n'oublierai jamais.

COLOMBINE, se jetant au cou de Brocantin. — Ah! mon petit papa, que je vous aime!

BROCANTIN. — Je savais bien que cela te ferait plaisir, et que tu n'aurais point de chagrin de voir marier ta sœur avant toi.

COLOMBINE. — Quoi ! mon père, ce n'est pas moi que vous voulez marier ?

ISABELLE. — Non; on ferait bien mieux de vous faire passer la première, et d'attendre à me marier que vous eussiez trois ou quatre enfants ! Pour moi, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE. — Si vous ne me mariez, je sais bien ce que je ferai, moi.

BROCANTIN, à Colombine. — Il faut bien qu'elle passe avant toi, elle est ton aînée ; et afin de te mettre en état d'être bientôt mariée, elle épousera un honnête homme.

ISABELLE. — Je le connais bien.

BROCANTIN. — Bien fait.

ISABELLE. — Je l'ai vu.

BROCANTIN. — Riche.

ISABELLE. — Je le crois.

BROCANTIN — Monsieur Bassinet, médecin, enfin; c'est tout dire.

ISABELLE. — Monsieur Bassinet !monsieur Bassinet !

BROCANTIN. — Comment donc ? vous trouvez-vous mal ? du vinaigre, vite.

ISABELLE. — J'ai bien du respect pour la médecine; mais, avec votre permission, mon père, je n'épouserai point un médecin.

BROCANTIN. — Avec votre permission, ma fille, vous l'épouserez; il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous songiez à Octave. J'ai appris que c'était un gueux, et je vais tout de ce pas l'envoyer chercher, pour lui dire qu'un autre lui a passé la plume par le bec. Pierrot ! Pierrot !

COLOMBINE. — Allons, ma sœur, faites cela de bonne grâce, puisque mon père le veut.

ISABELLE. — Je vous prie, mon père, de ne me point donner ce chagrin, et ne m'obligez pas à épouser un homme pour qui je n'ai nulle estime.

BROCANTIN. — Il n'y a qu'un mot qui serve ; il faut

épouser monsieur Bassinet ou un couvent. Il vous viendra voir : songez à le recevoir comme un homme qui doit être votre mari.

ISABELLE. — Hé ! mon père !

BROCANTIN. — Allons, dénichons ; point tant de caquet.

ISABELLE. — Voilà ma sœur qui a si envie d'être mariée ; que ne lui donnez-vous monsieur Bassinet pour mari? J'aime mieux lui céder mes droits, et qu'elle passe avant moi.

COLOMBINE. — Oh! ce n'est pas de même : je suis votre cadette; et la raison, qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariiez la première.

SCÈNE II

BROCANTIN, PIERROT.

BROCANTIN. — Pierrot!

PIERROT. — Me voilà, monsieur.

BROCANTIN. — Où diable es-tu donc toujours ? Il faut que je m'égosille quatre heures.

PIERROT. — Monsieur, j'étais avec cette femme qui marchande ces singes, et qui veut donner six écus du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mari.

BROCANTIN. — Laisse cela ; j'ai autre chose en tête. Va me chercher Octave ; j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

PIERROT, *cherchant par tout le théâtre, sous les bancs.* — Monsieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN. — Animal ! est-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas longtemps ensemble : je ne veux point de bête dans ma maison.

PIERROT. — Pardi, monsieur, il faut donc que vous en sortiez.

(*Il y a ici des scènes italiennes.*)

SCÈNE III

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE. — Eh bien! mon pauvre Pierrot, as-tu porté ma lettre à M. le vicomte?

PIERROT. — Assurément, et il m'a donné un petit mot de réplique.

COLOMBINE, lui prenant le billet. — Eh! donne donc vite.

PIERROT. — Malepeste! comme vous êtes âpre à la curée!

COLOMBINE lit. — « L'amour est comme la gale, on « ne le saurait cacher; c'est ce qui fait que je vous « irai voir aujourd'hui, ou que la peste m'étouffe!

« Le vicomte DE BERGAMOTTE. »

PIERROT. — Voilà un homme qui écrit bien tendrement.

COLOMBINE. — Il m'aime bien, car il me l'a dit; et j'espère que nous serons bientôt mariés ensemble. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse, c'est que je ne sais pas encore tout à fait ce que c'est que le mariage : ne pourrais-tu pas me le dire?

PIERROT. — Assurément : il n'y a rien de si aisé : c'est comme qui dirait une chose... Oh! vous ne pouviez jamais mieux vous adresser qu'à moi.

COLOMBINE. — Eh bien donc?

PIERROT. — C'est comme, par exemple, une chose où l'on est ensemble... Votre père... avait épousé... votre mère...; ça faisait qu'ils étaient deux; et comme ça, votre grand-père..., d'un côté... la nature... On ne saurait bien expliquer ce brouillamini-là. Mais vous n'aurez pas été deux jours ensemble, que vous saurez toutes ces drogues-là sur le bout du doigt. (On frappe à la porte.) Ah! mademoiselle, c'est M. le vicomte de Bergamotte.

COLOMBINE. — Fais-le monter, Pierrot; hé! vite.

SCÈNE IV

COLOMBINE, LE VICOMTE, UN FIACRE.

(Le vicomte, suivi d'un fiacre entre et fait plusieurs révérences à Colombine.)

LE FIACRE, tirant le vicomte par la manche. — Ça, monsieur. de l'argent.

LE VICOMTE, au fiacre. — Va, va, mon ami, tu rêves: un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les fiacres que sur les ponts.

LE FIACRE. — Paye-t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

LE VICOMTE. — Tu ne sais ce que tu dis, maraud. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son franc fiacre?

LE FIACRE. — Mordi, monsieur! je veux être payé, ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

LE VICOMTE. — Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE. — Jernibleu! je ne crains rien; je veux être payé tout à l'heure.

(Il enfonce son chapeau et lève son fouet.)

LE VICOMTE. — Ah! ah! ventrebleu! il faut que je coupe les oreilles à ce coquin-là. (Il met la main sur la garde de son épée, comme s'il voulait la tirer.) Mademoiselle, prêtez-moi un écu; je n'ai point de monnaie.

COLOMBINE. — Monsieur, je n'ai point ma bourse sur moi; mais je vais le faire payer. Holà quelqu'un, qu'on paye cet homme-là. (au fiacre.) Allez, allez l'homme; on vous contentera.

SCÈNE V

LE VICOMTE, COLOMBINE.

LE VICOMTE. — Ces marauds-là ne sont jamais contents. J'en ai déjà tué quinze ou seize; mais je ne serai point satisfait que je n'en aie achevé le quarteron.

COLOMBINE. — En vérité, monsieur le vicomte, il

faut bien vous aimer, pour vous regarder après une si longue négligence à me venir voir.

LE VICOMTE. — Ma foi, mademoiselle, les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui; elles savent que les quartiers d'hiver seront diablement courts cette année, je n'ai pas un moment à moi.

COLOMBINE. — Et que faites-vous donc toute la journée?

LE VICOMTE. — A peine ai-je quitté la toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un officier ne peut pas être moins de cinq à six heures à table; et avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE. — Quoi! monsieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains soldats? Fi! je ne pourrais jamais m'y accoutumer.

LE VICOMTE. — Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois dragon dans ma compagnie, vous fumerez de reste. Bon! vous moquez-vous? les gens du grand volume ont-ils d'autres occupations? C'est, morbleu! au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE. — Eh! monsieur le vicomte, avez-vous fumé aujourd'hui?

LE VICOMTE. — Est-ce que j'y manque jamais? Mais j'ai la précaution, quand je vais en femme, de me rincer la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau-de-vie. Vous ne sauriez comme, après cela, on soupire tendrement.

(Il fait un rot.)

COLOMBINE. — Ah! fi! fi! monsieur le vicomte! je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je vois n'assaisonnent pas leurs douceurs de tabac et d'eau-de-vie.

LE VICOMTE. — C'est que vous ne voyez que des courtauds de boutique, ou des gens de robe. Croyez-moi, la belle, il n'est rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les fastidieux personnages que vos robins! Ont-

ils le sens commun? Ils font l'amour par articles, comme s'ils dressaient un procès-verbal.

COLOMBINE. — C'est ce que je dis tous les jours à deux grands baquiers d'avocats, qui sont sans cesse autour de moi à me faire endèver.

LE VICOMTE. — Oh! ma foi, le plumet est en amour ce que la moutarde est à la sauce Robert, il n'y a que cela de piquant.

COLOMBINE. — Je ne sais pas pourquoi mon père a tant d'aversion pour les gens d'épée.

LE VICOMTE. — C'est que votre père est un sot.

COLOMBINE. — Il dit qu'ils sont tous débauchés et qu'ils n'ont jamais le sou.

LE VICOMTE, en riant. — Débauchés? Ah! ah! débauchés! ils aiment le vin, le jeu et les femmes; mais, du reste, il n'y a point de gens mieux réglés. Pour de l'argent, je crois que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons guère.

COLOMBINE. — Je crois, monsieur le vicomte, que, fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition.

LE VICOMTE. — Je veux être déshonoré, vous êtes la seule bourgeoise avec qui je déroge : mais, à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois, au prix de vous, c'est, ma foi, de la piquette contre du vin de Sillery.

COLOMBINE. — Vous dites la même chose de moi quand vous êtes auprès d'une autre. Dites la vérité.

LE VICOMTE. — Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vrai; et je vais, au sortir d'ici, à deux ou trois rendez-vous, où il faudra bien dire que vous êtes une guenon comme les autres. Mais, à propos de guenon, quand nous marierons-nous ensemble? Je suis diablement pressé. Écoutez, il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un officier ; cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien?

COLOMBINE. — Je ne sais pas; mais mon père dit qu'il y a quatorze ans que ma mère était grosse de moi.

LE VICOMTE. — Quatorze ans ! Je ne croyais pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE. — Vraiment ! j'ai bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ! Vous vous trompez. Je sais bien des choses ; j'ai déjà lu cinq ou six comédies de Molière, et j'en suis au troisième tome de *Cyrus* ; je fais du point à la turque, et j'apprends à chanter.

LE VICOMTE. — Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre maître ?

COLOMBINE. — C'est un nommé l'Opéra.

LE VICOMTE. — Diable ! un habile homme. Oh ! puisque vous savez chanter, il faut que vous me décochiez un petit air.

COLOMBINE. — Ah ! monsieur, je vous prie de m'excuser ; j'ai aujourd'hui quelque chose qui m'en empêche.

LE VICOMTE. — Qu'avez vous donc ? Est-ce que vous êtes enrhumée ? Tenez, voilà du tabac en machicatoire ; il n'y a rien de si bon pour le rhume.

COLOMBINE. — S'il n'y avait que cela, je ne laisserais pas de chanter.

LE VICOMTE. — Qu'avez-vous donc autre chose ?

COLOMBINE. — Je n'ai rien ; c'est que...

LE VICOMTE. — Quoi donc ?

COLOMBINE. — C'est que... Voilà-t-il pas ? Ces vilains hommes, ils veulent tout savoir. C'est que ma voix ne paraît rien quand je n'ai pas mes fontanges argent et jaune.

LE VICOMTE. — Comme si les fontanges faisaient quelque chose à la voix ! Courage, mignonne ; je vous soufflerai en tout cas.

COLOMBINE. — Je le veux bien ; mais vous allez voir comme je vais trembler. La, la, la... Mon Dieu ! je suis faite comme je ne sais quoi...

(Elle chante.)

Jeanneton, m'aimez-vous bien ?...
Hélas ! quel conte !
Pourquoi ne vous aimerais-je pas ?

Mon Dieu! quel conte!
Vous qui m'avez fait tant de bien.
Quel fichu conte!

LE VICOMTE. — Je veux être un fripon, si cela n'est divin. Voilà une voix à peindre. Je n'en ai pas perdu une goutte. Mais de quel opéra est cet air-là?

COLOMBINE. — Je crois que c'est de *Roland.*

LE VICOMTE. — Oh! point, point. Il faut que ce soit des derniers; car voilà le tour aisé de nos poëtes et de nos musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson! On ne travail lait point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je sais la musique comme un orchestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE. — Oh! monsieur, je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

LE VICOMTE. — Nous chanterons donc une autre fois. Adieu, mourette.

SCÈNE VI

LE VICOMTE, COLOMBINE, PASQUARIEL.

PASQUARIEL, entrant brusquement. — Monsieur, ne sortez pas. Il y a là-bas deux sergents et environ douze archers qui vous guettent pour vous mettre en prison.

LE VICOMTE. — En prison! hoime! voilà mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

SCÈNE VII

LE VICOMTE, COLOMBINE.

COLOMBINE. — Qu'avez-vous donc, monsieur le vicomte? Que ne partez-vous? Il y a là-bas tout plein de laquais qui vous attendent.

LE VICOMTE, à part. — Ce sont bien des pousse-culs, de par tous les diables!

COLOMBINE. — Ne peut-on pas savoir la cause de votre chagrin?

LE VICOMTE. — C'est une bagatelle.

COLOMBINE. — Je veux l'apprendre.

LE VICOMTE. — *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

COLOMBINE. — Ah! monsieur le vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

LE VICOMTE. — Vous saurez donc qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, et ne pouvant trouver d'argent sur mon billet (car les billets des vicomtes ne sont pas autrement réputés argent comptant), j'en fis un que je signai La Harpe (c'est le nom de ce fameux banquier). Sur ce billet-là, on me donna deux cents pistoles. Je partis : présentement, voyez, je vous prie, le peu de bonne foi qu'il y a dans le commerce, ce vilain M. de La Harpe ne veut pas payer ce billet-là.

COLOMBINE. — Et que dit-il?

LE VICOMTE. — De mauvaises raisons : il dit qu'il n'a point fait ce billet-là; mais son nom y est une fois; il faudra bien qu'il le paye ou qu'il crève; car, palsambleu! je sais bien que je ne le payerai pas, moi.

COLOMBINE. — Monsieur le vicomte, je n'ai point d'argent; mais voilà deux brillants avec lesquels vous pourrez en faire. Prenez encore mon collier.

LE VICOMTE. — Hé! fi! madame. Ne vous ai-je pas dit que je faisais litière de diamants?

COLOMBINE. — Voilà encore une montre qui est assez jolie.

LE VICOMTE. — Hé! vous moquez-vous? Cela est-il d'or?

COLOMBINE. — Attendez; j'ai encore ici une petite boîte à mouches et un cachet.

LE VICOMTE. — Eh! mais, mais, mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE. — Quand on a donné son cœur, cela ne coûte guère à donner.

LE VICOMTE, à part. — Et encore moins à prendre. (Haut.) Ah! charmante princesse! que vous savez me

prendre par mon faible et qu'on fait de folies quand on est bien amoureux. (Il s'en va.)

COLOMBINE, le rappelant. — Tenez, tenez, monsieur le vicomte; voilà encore un petit jonc d'or que j'avais oublié.

LE VICOMTE. — Mais, mademoislle, ces breloques-là valent-elles bien deux cents pistoles? Voilà un diamant qui me paraît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'orfévre, et s'il ne m'en donne pas les deux cents pistoles, vous me tiendrez, s'il vous plaît, compte du reste.

COLOMBINE. — Monsieur le vicomte, vous m'épouserez au moins.

LE VICOMTE. — Allez, allez, parmi nous autres vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu, charmante. (Il la prend sous le menton.) Ah! morbleu! que voilà des yeux chargés à cartouches! (Et regardant les bijoux.) Que voilà de bonnes fortunes!

SCÈNE VIII

COLOMBINE, seule.

Ah! que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir! De la manière que je l'aime, je ne sais ce que je ne lui donnerais pas.

(Il y a ici plusieurs scènes italiennes.)

SCÈNES FRANÇAISES
DU TROISIÈME ACTE

SCÈNE I

ARLEQUIN, UN DOCTEUR.

(Le role du docteur était joué par Colombine.)

ARLEQUIN. — Ayant appris, monsieur, que vous êtes

un homme savant et de bon conseil, je voudrais bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

LE DOCTEUR. — Parlez; mais parlez peu : la discrétion dans le parler a toujours été louée. Au contraire, on a blâmé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoi j'aime la brièveté; et je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

ARLEQUIN. — J'aurai bientôt fait.

LE DOCTEUR. — Qui ne sait que le trop parler vient du défaut de jugement? que le défaut de jugement vient du manque de raison? et que le manque de raison est le caractère de la bête?

ARLEQUIN. — Je n'ai qu'un mot.

LE DOCTEUR. — Qui ne sait que *volat irrevocabile verbum?* qu'on ne se repent jamais de se taire. et qu'on s'est repenti souvent d'avoir parlé? Ignorez-vous que la nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour sentir, et qu'elle ne lui a donné qu'une langue pour parler?

ARLEQUIN. — Je dis donc...

LE DOCTEUR. — Pythagore faisait observer le silence à ses disciples pendant sept années.

ARLEQUIN. — Je le crois.

LE DOCTEUR. — Solon avait coutume de dire qu'un homme qui parle beaucoup est semblable à un tonneau vide, qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN. — Cela est beau.

LE DOCTEUR. — Bias, qu'un grand parleur n'était autre chose qu'une forteresse sans murailles, une ville sans porte, et un vaisseau sans gouvernail.

ARLEQUIN — Vous saurez donc...

LE DOCTEUR. — Anaxagore, qu'une bête féroce échappée était moins à craindre qu'une langue effrénée et pétulante.

ARLEQUIN. — Monsieur...

LE DOCTEUR. — Isocrate, qu'il n'y avait ici-bas que deux choses à faire : écouter et se taire.

ARLEQUIN. — Taisez-vous donc..

LE DOCTEUR. — Tous vos grands discours sont inutiles. *Frustrà fit per plura quod potest fieri per pauciora.*

ARLEQUIN. — Hé! monsieur, je n'ai encore rien dit.

LE DOCTEUR. — Je sais bien que l'usage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ses pensées.

ARLEQUIN. — De grâce...

LE DOCTEUR. — Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, suivant les règles de la grammaire; faire accorder l'adjectif avec le substantif, le nom avec le verbe, le masculin avec le féminin.

ARLEQUIN. — C'est ce dont il s'agit, monsieur, du masculin avec le féminin.

LE DOCTEUR. — Je ne vous défends pas de mettre en usage les figures de rhétorique : *Nam quid est rhetorica?* Selon Socrate, c'est l'art de persuader; selon Agathon, c'est l'art de tromper; selon Gorgias, l'usage du discours; selon Chrysippe, la clef des cœurs; selon Cléanthe, la science des sciences; selon Vatadérius, le boulevard de la vérité; selon Aristote, le bouclier de l'orateur; selon Cicéron, l'art de bien dire; et selon moi, l'art de ne guère parler.

ARLEQUIN. — Va, si je puis attraper la parole...

LE DOCTEUR. — Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moi le sujet dont il s'agit; mais d'un style vif, serré, pressé, concis, laconique; car vous savez que la vie de l'homme est courte ; *ars longa, vita brevis.* Le temps est cher, on en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danser, à chanter; et l'on ne songe pas que la santé revient après la maladie, le printemps après l'hiver, la paix après la guerre, le beau temps après la pluie; mais que le temps passé ne revient jamais.

ARLEQUIN. — Je voudrais donc savoir...

LE DOCTEUR. — Je le crois, que vous voudriez savoir. *Omnibus hominibus scire à naturâ insitum est,* dit le prince de l'éloquence. Mais vouloir savoir est une

chose, et savoir est une autre. C'est ce qui fait que du savoir au non-savoir il y a autant de différence qu'entre l'homme et la bête, le ciel et la terre, le gentilhomme et le roturier, le marchand et le voleur, le procureur et l'assassin. le bourreau et le médecin.

ARLEQUIN. — J'en suis persuadé; mais...

LE DOCTEUR. — Or, voulez-vous savoir quelle différence il y a entre l'homme et la bête? C'est que l'un se conduit par la raison et l'autre par l'instinct. Entre le ciel et la terre? c'est que l'un est sur notre tête, l'autre sous nos pieds. Entre le roturier et le gentilhomme? c'est que l'un paye ses dettes, l'autre se moque de ses créanciers. Entre le marchand et le voleur? c'est que l'un vole dans les villes, l'autre dans les bois. Entre le procureur et l'assassin? c'est que l'un enlève les biens, l'autre la vie. Entre le médecin et le bourreau? c'est que l'un assassine peu à peu ses semblables, et que l'autre tue tout d'un coup ceux qui se portent bien.

ARLEQUIN. — Cela est le mieux du monde. Je voudrais donc savoir....

LE DOCTEUR. — Quoi? la philosophie ou la rhétorique? la théorie ou la pratique? la géométrie ou l'astrologie? la pharmacie ou la médecine? la sphère ou la géographie? la cosmographie ou la topographie?

ARLEQUIN. — Non je ne veux rien de tout cela...

LE DOCTEUR. — Voulez-vous que je vous parle des arts ou des sciences? des huit parties de l'oraison? des trois puissances de l'âme : la mémoire, l'entendement et la volonté? de l'influence des planètes, Jupiter, Mars, Mercure, etc.? de la qualité des étoiles majeures, fixes ou errantes? des comètes crinées, tombantes, et volantes? de la disparité des tempéraments phlegmatiques, sanguins et mélancoliques? des mouvements du cœur, systoliques, ou diastoliques?

ARLEQUIN. — Hé! monsieur, je n'ai que faire de ce galimatias-là.

LE DOCTEUR. — Est-ce de l'histoire ou de la fable que vous voulez que je vous parle? Commencerai-je

par le déluge? le jugement de Pâris? les malheurs de Pyrame et de Thisbé? l'incendie de Troie? les erreurs d'Ulysse? le passage d'Enée? le sac de Carthage? la mort de Tarquin? les triomphes de Scipion? la conjuration de Catilina? le pas des Thermopyles? la bataille de Marathon?

ARLEQUIN dit non à chaque demande. — Eh! non, non, cent fois non, de par tous les diables, non! Je voudrais savoir seulement si je dois épouser une brune ou une blonde.

LE DOCTEUR. — Eh! que ne parlez-vous donc? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN. — Comment diable voulez-vous que je parle? vous ne toussez ni ne crachez : je ne puis prendre mon temps. Ouf!

LE DOCTEUR. — Vous voulez donc savoir si vous devez épouser une brune ou une blonde?

ARLEQUIN. — Oui, monsieur. Ah! nous y voilà à la fin.

LE DOCTEUR. — Voulez-vous que je vous dise cela par les règles d'astronomie, prophétie, chronologie, analogie, physionomie, chimie, astrologie, hydromancie, éromancie, pyromancie, chiromancie, négromancie?

ARLEQUIN. — Je ne m'en soucie pas, pourvu...

LE DOCTEUR. — Aimeriez-vous mieux que ce fût par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, spéculation, superstition, interprétation, conjuration, prognostication, évocation?

ARLEQUIN. — Corbillon? qu'y met-on? Hé ! monsieur, cela m'est indifférent pourvu que...

LE DOCTEUR. — Si vous voulez, je me servirai des connaissances de la rhétorique, physique, logique, métaphysique, arithmétiqne, art magique, poétique, politique, musique, dialectique, étique, mathématique.

ARLEQUIN. — Ah ! j'en mourrai!

LE DOCTEUR. — Puis donc que toutes les sciences ci-dessus sont des terres inconnues pour vous, je dirai que nos auteurs ont parlé différemment sur le point dont il s'agit. Les uns tenaient pour les blondes, et

les autres pour les brunes. La différence du poil fait aussi la différence de l'inclination. La blonde est tendre, languissante et amoureuse; la brune est vive, gaillarde et fringante. La blonde pourra bien outrager votre front; la brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un savant poëte de l'antiquité a dit :

Alba ligustra cadunt : vaccinia nigra leguntur.

Un autre, non moins célèbre, s'écrie :

... Hic niger est : hunc tu, Romane, caveto.

Ainsi vous voyez que c'est une matière bien délicate : *Undique ambages*, et qu'il est difficile d'y porter un jugement certain; car, quoique je sois consommé dans toutes sortes de sciences, ne croyez pas que je veuille que mon sentiment prévale. Je ne m'arrête pas *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le prppre de la bête, et je ne voudrais pas que...

ARLEQUIN. — Allez-vous-en à tous les diables; je ne veux rien savoir. Quel babillard ! Je gage que, si on examinait cet homme-là, on trouverait que c'est une femme.

(Il veut s'en aller.)

LE DOCTEUR, le retenant. — Je vous dis encore que...

ALEQUIN. — Je vous dis que je vous baillerai sur les oreilles. Quel insolent est-ce là ! Je ne veux rien entendre.

(Le docteur le prend par la manche. Arlequin veut s'échapper de ses mains, et son justaucorps reste au docteur. Arlequin s'enfuit; le docteur le poursuit en parlant toujours, ad libitum.)

SCÈNE II

ISABELLE, PIERROT.

ISABELLE, en cavalier, devant un miroir, accommodant sa cravate. — Donne-moi ce chapeau. Eh bien! Pierrot, ce cavalier-là est-il de ton goût ?

PIERROT. — Pardi ! mademoiselle, vous voilà à charmer. On vous prendrait pour moi. Il y a pourtant un peu de différence. Est-ce que vous allez lever une compagnie de fantassinerie?

ISABELLE. — Ne pense pas te moquer; je tâterais fort bien de l'armée, et je n'appréhenderais pas plus le feu qu'un autre.

PIERROT. — Si tous les capitaines étaient faits comme vous, ils pourraient gagner les frais de l'enrôlement, et faire leurs soldats eux-mêmes.

ISABELLE. — Je ne mets pas cet habit-ci sans raison. Tu sais que mon père veut que j'épouse M. Bassinet.

PIERROT. — Votre père? Bon! c'est un vieux fou qui radote, et je lui ai dit, da!

ISABELLE. — Je me sers du déguisement où tu me vois, pour détourner ce mariage. M. Bassinet ne m'a jamais vue; il doit venir me voir, et j'attends sa visite en cet équipage. Je vais lui apprendre des nouvelles d'Isabelle, et je lui en ferai, parbleu! passer l'envie.

PIERROT. — Mordi ! voilà une hardie tête de fille! J'ai toujours dit à votre père que je ne croyais pas qu'il fût le mari de votre mère quand elle vous a faite. Vous avez trop d'esprit. Qu'en croyez-vous?

ISABELLE. — Pour moi, Pierrot, je ne m'embarrasse pas de cela; je ne songe qu'à faire rompre, si je puis, l'impertinent mariage dont je suis menacée. Mais je crois que voilà M. Bassinet; laisse-moi avec lui : je vais commencer mon rôle.

PIERROT. — Pardi! c'est lui-même; il ressemble à un marcassin.

SCÈNE III

ISABELLE, M. BASSINET.

ISABELLE, assise nonchalamment dans un fauteuil. — Serviteur, monsieur, serviteur.

M. BASSINET, apercevant le cavalier. — Ah! monsieur, je

vous demande pardon. On m'avait dit que mademoiselle Isabelle était dans sa chambre. (A part.) Que diable cherche ici ce godelureau-là ?

ISABELLE. — Monsieur, elle n'y est pas, et je l'attends. Mais vous, monsieur, que venez-vous faire ici? Mademoiselle Isabelle est-elle malade? car, à votre mine, je vous crois médecin; et vous avez toute l'encolure d'un membre de la faculté.

M. BASSINET. — Vous ne vous trompez pas, monsieur; je suis un nourrisson d'Hippocrate : mais je ne viens pas ici pour tâter le pouls à Isabelle ; j'ai bien d'autres prétentions sur...

ISABELLE. — Oui! et de quelle nature, s'il vous plaît sont les prétentions d'un médecin sur une fille?

M. BASSINET. — Je viens ici pour l'épouser.

ISABELLE. — Pour l'épouser ! Isabelle ?

M. BASSINET. — Isabelle.

ISABELLE. — Ah ! ah ! ah !

M. BASSINET. — Mais cela est donc bien drôle?

ISABELLE. — Point du tout; mais c'est que... Ah ! ah ! ah !... je ris comme cela quelquefois. Ah ! ah ! ah !

M. BASSINET. — Comment donc? est-ce que je suis barbouillé ?

ISABELLE. — Bon ! ne voyez-vous pas bien que je ris? Ah ! ah ! ah ! Dites-moi un peu, monsieur, en vous déterminant à un saut si périlleux, vous êtes-vous bien tâté ? N'avez-vous pas senti quelque petit mal de tête... vous m'entendez bien ?

M. BASSINET. — Non, monsieur ; je me porte fort bien : je ne suis pas sujet à la migraine.

ISABELLE, lui mettant la main sur le front. — Ma foi ! vous porterez bien cela, et je suis plus aise que vous ayez cette fille-là qu'un autre.

M. BASSINET. — Et moi aussi.

ISABELLE. — Mais, quand elle sera votre femme, au moins n'allez pas nous la gâter par vos manières ridicules. Nous avons eu assez de peine à la mettre sur

le pied où elle est. Le joli tour d'esprit! elle l'a comme le corps.

M. BASSINET. — Comme le corps! Et savez-vous comme elle l'a tourné?

ISABELLE. — Bon! qui le sait mieux que moi? Si vous voulez, je vais la dessiner qu'il n'y manquera pas un trait. Une gorge, morbleu! plantée là... Bon! c'est un marbre.

M. BASSINET. — Ouf! quel peintre!

ISABELLE. — Je vous dis que vous ne sauriez faire une meilleure affaire.

M. BASSINET. — Je vois bien qu'elle ne serait point mauvaise pour vous.

ISABELLE. — Elle a, par-dessus cela, une adresse à conduire une affaire de cœur qui ne se comprend pas. C'est un petit démon pour les tours d'esprit. Si elle est votre femme, elle aura des intrigues avec toute la terre, que vous ne vous en apercevrez non plus que si elle était à Rome et vous au Japon. Diable! une femme comme cela est un trésor pour le repos du ménage.

M. BASSINET. — Et avec tous ces beaux talents-là, d'où vient qu'elle n'est pas mariée? Voilà des qualités merveilleuses pour être femme.

ISABELLE. — Ne savez-vous pas les allures du monde et la malignité des rivaux? Les uns disent qu'elle a des vapeurs; les autres lui font faire un voyage: il y en a d'assez enragés qui lui font garder le lit cinq ou six mois pour une détorse... et... que sais-je, moi? cent autres contes que l'on va souffler aux oreilles d'un fiancé, qui ne manquent pas de rompre un mariage comme un verre; et si, de tout cela, bien souvent, il n'y en a pas la moitié de vrai.

M. BASSINET. — Quand il n'y en aurait que le quart, c'est bien encore assez, de par tous les diables! une détorse!

ISABELLE. — Au moins, je veux être de vos amis; et je prétends, quand vous serez marié, aller sans façon manger chez vous votre chapon.

M. BASSINET. — Monsieur, vous me faites trop d'honneur; mais je ne mange jamais de volaille. A ce que je vois, vous connaissez parfaitement la demoiselle en question.

ISABELLE. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes toujours ensemble; et si vous étiez discret, je vous apprendrais quelque chose sur son chapitre, que je suis sûr que vous ne savez pas.

M. BASSINET. — Oh ! vous pouvez tout dire et compter sur ma discrétion. Vous savez que les médecins...

ISABELLE. — Je passe... (Mais il faut voir si personne ne nous entend.) Je passe toutes les nuits dans sa chambre.

M. BASSINET. — Dans sa chambre?

ISABELLE. — Dans sa chambre. Je vous dirai même... mais vous irez jaser.

M. BASSINET. — Non, je me donne au diable.

ISABELLE. — Cette nuit, nous avons reposé tous deux sur le même chevet. Prenez vos mesures là-dessus.

M. BASSINET. — Sur le même chevet! ensemble !

ISABELLE. — Ensemble ; et cette nuit nous en ferons autant infailliblement. Elle ne saurait se coucher sans moi.

M. BASSINET, à part. — Ah ! ah ! monsieur Brocantin, vous voulez donc m'en faire avaler !

ISABELLE. — Ce que je viens de vous dire là, au moins, ne doit point vous empêcher de conclure l'affaire. Un homme bien amoureux ne s'arrête pas à ces bagatelles-là.

M. BASSINET. — Bon ! voilà de belles badineries ! Je ne vois pas que rien presse encore de quitter la robe et le bonnet de médecin, pour me faire coiffer de mademoiselle Isabelle. Adieu, monsieur, jusqu'au revoir. Le ciel m'a assisté : voilà un jeune homme qui m'aime bien.

SCÈNE IV

ISABELLE, seule.

Oh ! pardi, monsieur Bassinet, je crois que vos fumées d'amour pour Isabelle sont bien passées présentement. Depuis un quart d'heure que je fais l'homme, je ne suis pas mal scélérat.

(Elle rentre.)

(Il y a ici des scènes italiennes.)

SCÈNE V

BROCANTIN, PIERROT.

PIERROT. — Tout franc, monsieur, je crains que vous n'ayez attendu trop tard à marier vos filles.

BROCANTIN. — Comment donc? serait-il arrivé quelque malheur dans ma famille ?

PIERROT. — Non, pas encore tout à fait; mais voyez-vous, monsieur, vous tournez trop à l'entour du pot. Diable ! les filles sont de certains animaux équivoques...

BROCANTIN. — Que veux-tu donc dire avec tes animaux équivoques ?

PIERROT. — C'est-à-dire, monsieur... tant y a que je m'entends bien. C'est comme des armes à feu ; ça tire quelquefois sans qu'on y pense.

BROCANTIN. — Ne te mets point en peine, Pierrot ; je suis sur le point d'en marier une, et je crois que je ferai affaire de l'aînée avec M. Bassinet.

PIERROT. — Qui ? ce médecin ? Fi ! votre fille n'est point le fait de ce vieux rhumatisme-là.

BROCANTIN. — Il m'a promis qu'il quitterait sa profession de médecin, si je voulais lui donner Isabelle, et qu'il se ferait troqueur.

PIERROT. — Hé ! pardi, je le crois bien. On lui en sait grand gré, ma foi ! de quitter son séné pour une fille drue comme Isabelle ! Tuchoux ! Si vous voulez

me la bailler, je vous quitte vous et vos chevaux, dès demain : et si, je crois que je vous panse avec autant d'honneur qu'un médecin fait ses malades. Voulez-vous que je vous dise mon sentiment ? car, révérence parler, j'ai plus d'esprit que vous ; vous ferez mieux, si je ne vous accommode pas, de la donner à quelque homme de condition, comme, par exemple, à un gentilhomme de robe.

BROCANTIN. — Te moques-tu, Pierrot ? Notre vpcation est la plus jolie du monde ; nous voyons tout ce qu'il y a de gens de qualité : il n'y a point de prince qui fasse la dépense que nous faisons ; nous changeons de meubles tous les jours ; on ne voit jamais chez nous la même chose, et notre cabinet est le rendez-vous de tous les fainéants de la ville.

PIERROT. — Et quelquefois aussi des fainéantes ; car, voyez-vous, monsieur, les femmes ont toujours quelque pièce à troquer.

SCÈNE VI

COLOMBINE, BROCANTIN, PIERROT.

COLOMBINE, *arrivant*. — Mon papa, il y a là-bas une troupe de carêmes-prenants qui veulent entrer.

BROCANTIN. — Qu'on les renvoie : je ne veux point...

COLOMBINE. — On dit que c'est l'ambassadeur du prince Tonquin des Curieux qui veut m'épouser.

PIERROT. — Oh ! pardi, monsieur, les voilà.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, *prince des Curieux, porté par quatre hommes dans une manière de panier* ; MEZZETIN *en perroquet* ; BROCANTIN, PIERROT, COLOMBINE, ISABELLE ; SUITE DU PRINCE DES CURIEUX.

BROCANTIN, *au perroquet*. — Le prince des Curieux épouser ma fille ! Je suis bien obligé à Son Altesse

tonquinoise. (A Pierrot.) Voyons un peu ce qu'il va dire : écoute.

(Mezzetin caquette, et veut baiser Colombine.)

COLOMBINE. — Ah! mon Dieu, la vilaine bête! Pierrot, Pierrot, ne me quitte point ; j'ai peur.

PIERROT. — Oh! pardi, ne craignez rien avec moi ; il n'a qu'à venir. Ah ! mademoiselle, la jolie queue! Perroquet mignon; tôt, tôt, à déjeuner.

(Mezzetin caquette.)

BROCANTIN. — Quel diable de jargon! Quest-ce donc qu'il dégoise là?

MEZZETIN chante.

Je suis fatigué, j'ai fait un grand voyage
Pour vous demander Colombine en mariage.

COLOMBINE. — Moi? oh! je ne veux point épouser un perroquet.

MEZZETIN.

Hé! morguenne de vous! quelle fille! quelle fille!
Morguenne de vous! quelle fille êtes-vous?

PIERROT. — Voilà l'ambassateur du Pont-Neuf.

MEZZETIN. — Le friand morceau! J'aurai bien du plaisir d'en faire une perroquette. Qu'elle est belle!

COLOMBINE. — Oh! vous vous moquez. J'ai ma sœur qui est bien plus jolie que moi; et si vous aviez vu ma cousine Gogo, c'est tout autre chose.

MEZZETIN chante.

Quel air de santé! vous avez la mine,
Un jour, de rester seule à la tontine...

COLOMBINE. — Oh! je ne veux jamais rester seule ; j'ai trop peur.

MEZZETIN.

Hé! morguenne de vous! quelle fille! quelle fille!
Morguenne de vous...

ARLEQUIN, mettant la tête hors du panier, achève le couplet en chantant.

Hé ! dépêchez-vous.

(Les violons jouent une entrée, pendant laquelle Arlequin sort de son panier et danse; et après qu'il a dansé, il commence le discours qui suit.)

Ce n'est pas sans raison que nos anciens modernes ont dit ingénieusement que le mariage était d'une très-grande ressource pour de certaines gens, et que les aigrettes dont quelques femmes galantes faisaient présent à leur maris étaient semblables aux dents, qui font du mal quand elles percent, et nourrissent quand elles sont venues. Cela présupposé, voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs; car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche.

BROCANTIN. — Oh! avec moi, monsieur, point de surprise. Voilà mes deux filles; vous n'avez qu'à choisir: c'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN. — Oui, beau-père, je veux brocantiner avec vous; et de peur de mal choisir, je les prendrai toutes deux. (Il se tourne vers Colombine.) Pour vous, petite blonde d'Égypte, levez le nez, regardez-moi fixement, marchez, trottez. Beau-père, n'y a-t-il rien à refaire à cette fille-là?

BROCANTIN. — Oh! monsieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE. — Je me porte bien, et je n'ai jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'aventure; mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN. — Diable! méchant mal. Les filles sont terriblement sujettes aux maux d'aventure; mais l'enflure ne les prend pas toujours au pouce. Seriez-vous bien aise d'être ma femme?

COLOMBINE. — Moi! votre femme? bon! bon! vous vous moquez: est-ce que je suis capable de cela?

ARLEQUIN. — Malepeste! vous l'êtes de reste.

COLOMBINE. — Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderai point de toute la nuit: car je suis la meilleure coucheuse du monde: je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN. — Tant mieux. Mais avant de passer outre, il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers, que j'ai faits pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe. Écoutez bien ceci.

(Il tousse.)

PRIMO.

Celle qui m'engage sa foi
Sera, si cela se peut, sage;
Elle doit se faire une loi
De demeurer dans son ménage
Et de n'en sortir qu'avec moi,
En dépit du contraire usage.
Quand je vois revenir des femmes sans mari,
J'entends celles qui sont du plus galant étage,
Qui souvent loin du gîte ont passé plusieurs nuits,
Il me semble de voir un cheval de louage:
Lorsqu'on le ramène au logis,
C'est un grand hasard s'il ne cloche,
Et s'il ne boite pas tous bas;
Pour le moins, on trouve, en ce cas,
A coup sûr, quelque fer qui loche.

SECUNDO.

Dans ma maison il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun lévrier d'Opéra,
Symphoniste, chanteur, ou suppôt de musique.
Item, point de maître à danser;
Ce sont courtiers d'amour dont il faut se passer.
Ces gens-là se font trop de fête;
Et, quelque soin que vous preniez,
Par leur leçon, la femme en porte mieux les pieds,
Mais le mari plus mal la tête.

COLOMBINE. — Point de maître à danser? Et quel mal font-ils aux maris? Il ne les touchent jamais. Je renoncerais plutôt au mariage. J'aime le mien presque autant qu'un mari.

ARLEQUIN. — C'est à cause de cela. Ces messieurs-là ne montrent pas toujours la courante et le menuet.

TERTIO.

Vous n'aurez près de vous que gens
Qui soient tout à fait nécessaires;

Laquais au-dessous de douze ans,
Ou bien cochers sexagénaires.
Item, point de pensionnaires.
Ces oiseaux gras et bien nourris
Viennent souvent pondre en nos nids;
Et trouvant de plain pied à parler de leurs flammes,
Ils se racquittent près des femmes
De ce qu'ils payent aux maris.
Que dites-vous à cela, la future?

COLOMBINE. — Moi je dis que je n'y entends rien. Qu'est-ce que c'est que de voir pondre dans nos nids? Est-ce que l'on a des œufs quand on est mariée?

ARLEQUIN. — Non; mais vous aurez des poulets. Je vous expliquerai tout cela quand vous serez ma femme. Voyons le reste.

QUARTO et ULTIMO.
Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'engaigne d'une Agnès;
C'est une méchante chenille.
Il en est bien souvent de ces sortes de filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achète pour frais:
On a beau les mirer de près;
Dès qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les poulets.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, MEZZETIN, BROCANTIN, PIERROT, COLOMBINE, ISABELLE, M. BASSINET.

BROCANTIN. — Il a, ma foi, raison. Çà monsieur... Mais voici M. Bassinet fort à propos.

M. BASSINET. — Parbleu! je suis ravi de trouver ici tout le monde en joie. Apparemment que vous disposez le bal pour notre mariage.

BROCANTIN. — Oh! monsieur Bassinet, vous venez le plus à propos du monde; nous ferons d'une pierre deux coups. Voilà ma fille Isabelle qui vous attend pour vous donner la main.

ARLEQUIN. — Est-ce que vous prétendez donner votre fille à ce scorpion? Fi! ne faites point cette affaire-là.

BROCANTIN. — Vous moquez-vous? c'est un médecin très-riche.

ARLEQUIN. — Un médecin? je m'en doutais bien, car j'ai eu envie de faire une selle en le voyant. Mais cet homme-là ne vaut rien pour le mariage: tenez, vous voyez bien que sa barbe ne tient point; ce sont deux moustaches postiches.

(Il lui arrache les poils de la barbe.)

M. BASSINET. — Que le diable vous emporte! Quelle peste de cérémonie!

ARLEQUIN. — Il y a encore pis que cela; cet homme sera pendu avant qu'il soit vingt-quatre heures. Voyez cette mine patibulaire.

BROCANTIN. — Pendu! et comment connaissez-vous cela?

ARLEQUIN.— Par le moyen des astres, et par les règles de la metoposcopie. Je n'y manque jamais à une heure près; et si vous voulez, je vous dirai quand vous le serez.

BROCANTIN. — Cela étant, je vais le congédier. Monsieur Bassinet, vous voyez bien ma fille: touchez là; vous n'en croquerez que d'un dent, et je ne veux point de gendre dont la barbe ne tient point.

ARLEQUIN. — Ni moi d'un beau-frère qui postule après une cravate de chanvre.

M. BASSINET. — Ni moi d'une fille qui a eu des détorses de neuf mois. Allez, vieux radoteur, aux Petites-Maisons, avec votre chianlit. Je venais pour vous dire que je ne voulais point de la fille d'un fou, et qui passe toutes les nuits avec des godelureaux. Fi! la vilaine!

ARLEQUIN. — Adieu, adieu; bon voyage, mon ami: à la Grève, à la Grève. (A Isabelle.) Consolez vous, la belle; je vais vous présenter un époux qui voudra bien cette vilaine égoutture de bassin. Tenez, beau-père (Montrant Octave qui est déguisé.) ce sera là votre second gendre; c'est un grand seigneur de mon pays.

ISABELLE. — Ah ciel! c'est Octave!

(Octave lui fait un compliment en italien.)

BROCANTIN. — Qu'est-ce qu'il jargonne là?

ARLEQUIN. — C'est un compliment tonquinois. Il dit qu'elle est une étoile resplendissante de perfection, et que, si la queue de son manteau était plus longue, il la prendrait pour une comète.

(Isabelle répond en italien au compliment d'Octave.)

BROCANTIN. — Quoi! ma fille sait déjà le tonquinois?

ARLEQUIN. — Bon! c'est une langue qui s'apprend par infusion; et s'il vous épousait, vous sauriez le tonquinois dans deux heures.

BROCANTIN. — Puisque cela est ainsi, je veux bien faire le mariage d'Isabelle; mais dites-moi auparavant, est-il curieux.

ARLEQUIN. — Bon! c'est le Dautel du pays; il troque das nippes à tous moments, et je vous réponds qu'avant qu'il soit deux jours, il aura troqué sa femme. Je m'en vais vous faire voir toutes mes curiosités, et l'équipage de ma future.

(Arlequin fait un signal; le fond du théâtre s'ouvre, et il paraît un cabinet remplit de tableaux de Teniers, figurés par des personnages naturels.)

BROCANTIN. — Voilà qui est très-beau. Ces tableaux-là sont tous originaux?

ARLEQUIN. — Vous l'avez dit. Et ce gros singe-là, comment le trouvez-vous?

(Il lui fait remarquer un singe qui est dans un des tableaux.)

BROCANTIN. — Joli, ma foi! on dirait qu'il me regarde.

ARLEQUIN. — Cela pourrait être, car il vous ressemble comme deux gouttes d'eau, et vous savez que la ressemblance engendre l'amitié. Mais il faut vous détromper. Vous avez cru que c'étaient là des tableaux véritables.

BROCANTIN. — Assurément, et je le crois encore.

ARLEQUIN. — Et c'est ce qui vous trompe. Tout cela ne tient que par le moyen d'un ressort que je vais toucher, et vous verrez que toutes ces figures pren-

dront un mouvement. (Arlequin s'approche de l'un des côtés du cabinet, et frappant sur une table, toutes les figures qui sont représentées dans les tableaux en sortent en chantant, dansant et jouant de divers instruments. Pasquariel, en singe, fait plusieurs sauts périlleux : Brocantin le regarde avec admiration, et Arlequin lui dit :) Voyez-vous bien ce singe ? Il accompagne de la guitare on ne peut pas mieux. Je m'en vais vous le faire voir. (Au singe.) Quiribirichy ?

(Le singe répond en faisant une grimace, et en même temps se jette sur une guitare qu'un homme de la suite d'Arlequin a entre les mains.)

ARLEQUIN, à Brocantin. — Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

BROCANTIN. — Non. Est-ce que j'entends le langage des singes, moi ?

ARLEQUIN. — Vous avez pourtant la physionomie d'une guenon. Il dit qu'il va prendre sa guitare. Le voilà ; écoutez.

MEZZETIN, habillé en Flamand, une pipe au chapeau, tenant un pot à bière d'une main, et un grand verre de l'autre, chante l'air qui suit, et le singe accompagne de la guitare.

Pata, pata, pata, pon.
Amis, je m'en vais à la guerre,
J'ai pour épée un flacon,
Et pour mousquet un grand verre.
La santé du roi,
Porte-la-moi :
Dépêche-toi ;
Car je suis mort si je ne boi.

Au son de cet instrument,
Je sens que mon cœur se réveille ;
Il faut, pour être content,
Toujours la pipe et la bouteille.
La santé du roi,
Porte-la-moi :
Dépêche-toi ;
Car je suis mort si je ne boi.

FIN

LA CRITIQUE

DE L'HOMME A BONNES FORTUNES

PERSONNAGES

NIVELET, procureur fiscal. *Pierrot.*
Le baron DE PLAT-GOUSSET. *Cinthio.*
La comtesse DE LA GIGANDIÈRE, femme grosse. *Colombine.*
LA BARONNE, cousine de la comtesse.
Le marquis DE ROUSSIGNAC. *Arlequiu.*
M. BONAVENTURE, pédant. *Mezzetin.*
CLAUDINE, servante d'hôtellerie. *Isabelle.*

(La scène est à Paris, dans une hôtellerie.)

SCÈNE I

LE BARON DE PLAT-GOUSSET, NIVELET.

LE BARON. — Garçon! hé! Y a-t-il là quelqu'un? Le souper est-il prêt? La peste soit de l'auberge!

NIVELET. — Qu'avez-vous donc, monsieur le baron? Vous me paraissez bien fâché.

LE BARON. — Oui, morbleu! je le suis, et j'ai raison de l'être. Je sors présentement de l'hôtel de Bourgogne, et j'en suis si outré, que si je trouvais à présent un comédien italien, la moindre chose qu'il lui en coûterait, ce serait une oreille.

NIVELET, montrant son manteau déchiré. — Je n'en suis guère plus content que vous. Tenez, voilà tout ce que j'ai pu sauver de mon manteau; j'ai laissé le reste au parterre.

LE BARON. — Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du siècle que l'affluence des femmes, des car-

rosses et des chevaux qui vont à cette comédie. C'est une maladie qui gagne la cour.

NIVELET. — Franchement, vous autres gens d'épée, vous avez quelque sujet de la fronder : il me semble que parfois on vous donne sur la crête.

LE BARON. — Et oui ; les robins y sont fort flattés. *L'amour par article ;* c'est un endroit bien appétissant pour les femmes.

NIVELET. — Oh ! ma foi, s'il y a quelque chose de passable, c'est quand le vicomte dépouille cette innocente jusqu'à un jonc d'or qu'elle a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les gens d'épée, qui, pendant un quartier d'hiver, vous sucent une femme jusqu'au dernier bijou.

LE BARON. — Où est le mal, s'il vous plaît, à un officier qui part pour l'armée de plumer une femme ? Dans le fond, on n'a en vue que le service du roi.

SCÈNE II

NIVELET, LE BARON ; CLAUDINE, venant mettre le couvert, et ayant du linge et des assiettes sous son bras.

NIVELET. — Eh bien ! Claudine, parviendrons-nous à souper ?

CLAUDINE. — On n'attend que cette comtesse avec sa cousine, qui sont allées à ces bateleurs d'Italiens.

LE BARON. — Bon ! elles devraient être revenues ; il y a deux heures que tout est fait.

CLAUDINE. — Je crois que cette pièce-là me fera devenir folle. L'auberge est tous les soirs en déroute, et nos messieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces visages de comédiens ne sauraient-ils jouer dès le matin ?

LE BARON, la prenant sous le menton. — La, la, Claudine, tout doucement ; ne te fâche pas. Oh ! la friponne ! si tu voulais un peu m'aimer...

CLAUDINE. — Oh ! j'en refuse autant d'un autre. Çà donc, vous plaît-il de vous tenir ?

NIVELET, lui mettant la main au menton. — La belle Claudine est bien pie-grièche aujourd'hui !

CLAUDINE. — Vous arrêterez-vous, grands baguenaudiers ? Je vous aurais bordé le visage d'une assiette plus vite... Je vous dis encore que je ne ris pas. Ces frelampiers-là sont toujours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON. — Ouais ! Claudine, tu es bien loup-garou !

CLAUDINE. — Je suis ce que je suis; ce ne sont pas là vos affaires : je n'ai jamais vu une diantre de maison comme celle-ci.

NIVELET. — Et pourquoi, mon petit cœur ?

CLAUDINE. — Et pourquoi ? Enfin, si ma tante m'avait crue, je n'aurais jamais demeuré dans une auberge : mais puisqu'on m'y a forcée, m'y voilà; j'en enrage pourtant assez.

LE BARON. — Mais encore, qu'as-tu donc, Claudine ?

CAUDINE. — Ce que j'ai ? Je suis toujours par voie et par chemin, pour aller quérir des drogues à cette grande halebreda de comtesse.

NIVELET. — Comment donc ?

CLAUDINE. — Il y a sans cesse à refaire autour d'elle : tantôt c'est du blanc, tantôt c'est du rouge; tantôt c'est un gros bourgeon qu'il faut raboter; et que sais-je ? cent mille brimborions. Tant y a qu'il y a toujours quelque chose à calfeutrer sur son visage.

LE BARON. — Tu as un peu de peine, Claudine; mais aussi tu gagnes bien de l'argent, et je m'assure que tu fais un beau magot.

CLAUDINE. — Il est vrai; voilà un gros venez-y-voir ! Depuis dix-huit mois, avoir amassé quinze écus; voilà-t-il pas un gros butin ? et si, là-dessus, il me faudra un habit à Pâques.

LE BARON. — Tu ferais bien mieux d'acheter un bon mari de cet argent-là ; cela est bien meilleur pour une fille.

CLAUDINE. — Çamon ! voilà encore un plaisant fretin que les hommes ! Les rues en seraient pavées, que je n'en ramasserais pas un ; et puis en cas de mari, comme

vous savez, pour quinze écus, on ne peut pas avoir grand'chose... A la fin, voilà notre diablesse de comtesse.

SCÈNE III

LA COMTESSE, femme grosse, et sa cousine, se jetant toutes deux sur deux fauteuils; et les acteurs de la scène précédente.

LA COMTESSE. — Ah! monsieur, je n'en puis plus! En l'état où je suis! de l'eau de la reine d'Hongrie. Coupez mon lacet. Ah! ah! ah!

LA COUSINE, se laissant aussi aller. — Ma pauvre cousine, vous ne crèverez pas toute seule. Je suis toute disloquée. C'est pour en mourir. Hi! hi! hi!

(Elle pleure.)

LE BARON. — Qu'avez-vous donc, madame? voudriez-vous accoucher?

LA COMTESSE. — Ah! ah! ah! si ma sage-femme était là, je n'en ferais pas à deux fois; mon pauvre monsieur le baron, ron, ron, ron! Hé, vite! qu'on me déchausse. Claudine! ma cousine! ma cousine!

NIVELET, à la cousine. — Et vous, mademoiselle, où le mal vous tient-il?

LA COUSINE. — Ah! monsieur le procureur fiscal, je suis confisquée. Hé! hé! hé!

LE BARON. — Ma foi, monsieur Nivelet, si nous n'y prenons garde, voilà deux femmes qui vont nous crever dans la main.

LA COUSINE. — Nous venons de cette damnée pièce, où l'on est deux heures à entrer, et trois heures à sortir, et, qui pis est... Hé! hé!...

CLAUDINE. — La, la, madame, deux jours de repos emporteront cela.

LA COUSINE. — Monsieur Nivelet, vous qui savez la procédure à telle fin que de raison, il faut faire assigner les comédiens en garantie de couche. Que sait-on? si ma cousine allait avorter!

NIVELET. — Assurément.

LA COUSINE. — Oh ! si la justice s'en mêle, il faudra bien que l'on me rende ce que l'on m'a pris.

LE BARON. — Comment donc ! étiez-vous auprès de quelque insolent ?

LA COUSINE. — C'était bien un filou qui m'a pris ma bourse, où il y avait dix louis. Hi ! hi ! hi !

(Elle pleure.)

LE BARON. — Oh ! si l'on ne vous a pris que cela, patience. Allons, courage, madame, le souper raccommodera tout.

LA COMTESSE. — Moi, manger ! La comédie m'a dégoûtée pour six semaines. Ah ! ah !

LE BARON. — Claudine, courez vite chez le médecin demander une potion pour rassurer une femme qui a pensé accoucher dans la presse.

LA COUSINE. — Claudine, tu lui demanderas aussi s'il n'a rien pour faire retrouver ce qu'une fille a perdu à la comédie.

CLAUDINE. — Oh ! je m'en vais chez notre apothicaire; il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE. — Hai ! hai ! hai !

LE BARON. — Par ma foi, ce sont de vraies épreintes. Monsieur Nivelet, il faut appeler du secours. Françoise ! Eustache ! la maîtresse ! portez vite madame dans sa chambre.

(On vient, et on emmène la comtesse dans sa chambre.)

NIVELET. — Pour vous, mademoiselle, tenez-vous en repos dans ce fauteuil en attendant qu'on serve. Je vais à la cuisine faire hâter le souper.

LE BARON. — Et moi, je suis si soûl de la comédie, que je m'en vais me mettre au lit sans boire et sans manger, et, qui pis est, je n'en sortirai, ou le diable m'entraîne, que lorsque l'on aura renvoyé tous ces gueux de comédiens-là en Italie. La détestable pièce !

LA COUSINE. — Ah ! ma pauvre bourse !

SCÈNE IV

UN MARQUIS ridicule, sortant brusquement de sa chaise, tout en désordre, sa perruque de travers et sa chemise déchirée ; les acteurs de la scène précédente, à la réserve de la comtesse.

LE MARQUIS. — Holà, quelqu'un ! de la chandelle, du feu, une bassinoire. Ah ! mademoiselle, je crois qu'il ne me reste de vie que pour faire mon testament.

LA COUSINE. — Comment, monsieur le marquis ! qu'avez-vous ?

LE MARQUIS. — Ma foi, mademoiselle, il ne me reste présentement pas grand'chose ; je n'ai qu'un parement de manche, le cuir de mes poches, et quelques lambeaux de chemise. Voyez comme me voilà ajusté ! un justaucorps neuf tout marbré de cambouis depuis les pieds jusqu'à la tête.

LA COUSINE. — D'où vient donc tout ce délabrement-là ? vous êtes-vous battu ?

LE MARQUIS. — Avoir résisté trois semaines à la tentation, et m'être laissé aller comme un coquin ! Ventrebleu ! j'enrage du meilleur de mon cœur.

LA COUSINE. — Est-ce quelque rival qui vous a houspillé ? Voilà d'ordinaire le succès des bonnes fortunes !

LE MARQUIS. — Que maudits soient la bonne fortune, Arlequin, sa clique, et la curiosité qui m'a pris aujourd'hui ! J'ai levé le nez tantôt au coin d'une rue ; j'ai vu un papier rouge, j'ai demandé à mon laquais, qui lit ordinairement pour moi, ce que c'était : le brutal m'est venu dire que c'était encore cette comédie dont tant de femmes m'avaient rompu la tête. J'y ai été, et vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE. — C'est une chose qui crie vengeance, que le mauvais goût de Paris, et l'âpreté que l'on a en ce pays-ci pour les sottises. Je suis sûre que si l'on jouait cette comédie-là en province, en trente ans il n'y aurait pas un chat.

LE MARQUIS. — Bon ! Paris n'est-il pas le magasin de l'impertinence ! il ne faut que les fesses d'un singe

pour mettre tous les badauds en campagne. Pour moi, je crois qu'il faudra que je retourne encore plus de vingt fois à cette comédie-là pour y trouver le mot pour rire.

LA COUSINE. — Oh ! monsieur le marquis, vous me feriez bien plus de plaisir d'y retrouver ma bourse. Je n'ai jamais acheté un chagrin si cher. L'impertinente scène que celle de ce docteur qui recommande le silence, et qui parle toujours.

LE MARQUIS. — Fi ! fi ! vous dis-je.

LA COUSINE. — Ce qui me console de mon argent, c'est qu'il faut que Colombine crève sous ce rôle-là; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS. — Ah ! mademoiselle, désabusez-vous de cela; jamais femme n'est morte de trop parler. Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce fat de vicomte, avec ses boutons à jouer à la boule, et cette valise en forme de manchon ?

LA COUSINE. — Je dis que cela est tout aussi sot que son rôle.

LE MARQUIS. — J'enrage, quand je vois le parterre s'efflanquer de rire à des sottises qui n'ont pas le sens commun. Il faut avouer que l'auteur est un brutal parrain, d'avoir nommé Bergamotte le héros de la pièce; encore pour du tabac, je lui pardonnerais.

LA COUSINE. — Il y a comme cela cent endroits dans la pièce qui me font presque vomir. On ne laisse pas de s'égosiller de rire; comme par exemple, *le tuyau d'orgue, la fille de hasard, le cheval de louage*, et cette autre innocente qui va dire à son père que, si son apothicaire ne lui donne que quarante-cinq ans, c'est qu'il ne le voit que par derrière.

LE MARQUIS. — Quelle grossièreté, d'aller mettre le derrière d'un vieillard sur la scène ! A la fin, je ne sais ce que l'on n'y verra point. Fi ! vous dis-je; misère ! ne parlons plus de cela. Mais où diable vous étiez-vous nichée ? car j'ai feuilleté toutes les loges pour vous trouver. Apparemment, à cause de la presse, vous vous serez mise au parterre.

LA COUSINE. — Hélas ! nous avons été trop heureuses de voir la comédie de chez le limonadier.

LE MARQUIS. — M'avez-vous vu serpenter sur le théâtre ? Ma foi, je ne fais pas mal la roue, quand je me donne au public.

LA COUSINE. — Je ne vous ai point vu, car il y avait tant de monde !... Mais je ne comprends pas quel plaisir prennent certaines personnes à être toujours derrière les acteurs.

LE MARQUIS. — Vous moquez-vous ? C'est le bel air, et les gens de qualité ne voient plus la comédie que par le dos.

LA COUSINE. — De quel côté que l'on voie cette damnée pièce-là, elle est affreuse par tous les endroits.

LE MARQUIS. — Hé! avez-vous remarqué, quand les tableaux ont paru, comme je me suis tenu ferme au milieu du théâtre, en dépit des sifflets ! Voilà, morbleu ! ce qui s'appelle faire bouquer le parterre.

LA COUSINE. — Eh ! pourquoi un homme de qualité comme vous se veut-il brouiller avec tout un parterre ? Ecoutez, c'est un dangereux ennemi : je le craindrais plus avec ses sifflets que bien des marquis avec leurs épées.

LE MARQUIS. — Bon ! bon ! un homme qui a séance sur le théâtre ne fait point de comparaison avec des gens qui entendent la comédie debout. Mais voilà le souper.

SCÈNE V

LA COMTESSE, CLAUDINE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

CLAUDINE, tenant un bassin. — Allons, messieurs, ne voulez-vous point laver ?

LA COMTESSE. — Quand je suis grosse, je ne lave jamais ; cela m'enrhume.

CLAUDINE, au marquis qui badine avec elle. — Je vous jetterai l'aiguière par le nez.

LA COUSINE. — Eh bien ! ma cousine, comment vous trouvez-vous de votre vapeur de couche ?

LA COMTESSE. — Cela est passé ; je suis raffermie.

NIVELET. — Ma foi, madame, ne nous faites plus de ces frayeurs-là ; j'ai cru que vous nous serviriez votre enfant sur table.

(On se met à table.)

LE MARQUIS. — Pour moi, je ne saurais manger : j'ai fait cinq ou six repas aujourd'hui, dont le moindre a duré quatre heures.

SCÈNE VI

BONAVENTURE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LA COUSINE. — Que monsieur Bonaventure vient à propos ! il n'y avait point de temps à perdre.

LE MARQUIS. — Diable ! comme il sent son avoine !

BONAVENTURE. — Pour l'ordinaire, mademoiselle, je suis assez ponctuel au repas ; mais, pour ce soir, deux mille carrosses m'ont barré depuis l'hôtel de Bourgogne jusqu'ici.

LA COUSINE. — C'est-à-dire que vous venez de la comédie italienne ; car c'est la rage de Paris. Oh ! çà, dites-nous en quelque chose : il n'y a point d'homme qui raconte si bien que vous.

BONAVENTURE. — Ah ! mademoiselle, je fais gloire d'obéir à vos ordres ; mais il est bien difficile de parler et de souper tout ensemble, et j'ai grand'faim.

LE MARQUIS. — Les habiles gens trouvent du temps pour tout. Quand j'étais bel esprit, cadédis ! j'étais quelquefois quatre jours sans souper.

BONAVENTURE. — Et moi, quand j'étais Gascon, lorsque l'on me donnait un repas, c'était pour toute ma semaine.

LA COMTESSE, à Bonaventure. — Dites-nous donc quelque chose, monsieur.

BONAVENTURE. — Il n'y a que deux mots. Le sujet de la pièce, c'est qu'il y a deux filles, dont l'une est ca-

dette. A cette heure, ces deux filles... parce que leur père, M. Brocantin, est un curieux... cela fait que la petite voudrait bien être mariée.

LA COUSINE. — Oh ! vous voilà dans le fil de l'histoire.

BONAVENTURE. — Bon! de toute une comédie, je n'en perdrais pas un mot. Cette fille donc, c'est l'aînée, ne veut point d'un médecin nommé M. Bassinet. Or, il y a là-dedans un garçon qu'on appelle Pierrot ; et puis il survient un vicomte avec un singe, qui est le plus beau rôle de la pièce.

LE MARQUIS. — C'est-à-dire que le singe épouse M. Brocantin.

BONAVENTURE. — Point du tout. M. Brocantin, c'est le père des filles: mais il y a là un nommé Octave, qui est un drôle... avec cela, deux filous...

LE MARQUIS.—Ah! j'entends, j'entends. Octave, c'est le prévôt qui poursuit les filous.

BONAVENTURE. — Oh! ce n'est point cela. Qui diable vous parle de prévôt? Vous n'avez donc pas été à cette comédie-là?

LE MARQUIS. — Est-ce que je m'amuse à voir une comédie? Je suis toujours dans les coulisses à badiner avec les actrices; mais j'ai envoyé mes porteurs au parterre, qui m'ont dit que la pièce ne valait pas le diable. On peut les en croire, car ce sont, ma foi, les meilleurs porteurs de Paris.

BONAVENTURE. — Et moi, je vous dis qu'elle est fort bonne. Au commencement il y a trois robes de chambre qui font le sujet de la comédie; et comme ça, à la fin, le prince des Curieux fait le dénouement, avec un perroquet ; et je vous soutiens que voilà le sujet de droit fil.

LA COUSINE. — Il faut que monsieur Bonaventure n'en ait vu que le quart.

BONAVENTURE. — A vous dire le vrai, les gens de qualité qui comblaient le théâtre m'en ont caché deux actes : mais je n'y ai rien perdu; leurs airs et leurs façons valent bien la comédie.

LE MARQUIS, à Claudine. — Allons, fille, le fruit.

BONAVENTURE, à Claudine qui veut desservir. — Tout beau! je n'ai pas encore commencé.

CLAUDINE. — Oh! dame, monsieur, dans une auberge, on n'engraisse pas à faire des récits.

LA COUSINE. — Vous vous racquitterez sur le dessert.

BONAVENTURE. — Je suis votre serviteur, mademoiselle; je ne me coucherai pas bredouille; il me faut de la viande.

LE MARQUIS, à Bonaventure. — Oh! cela est juste. Tenez, allez vous mettre au lit avec cela.

(Il lui donne un manche d'éclanche.)

BONAVENTURE. — Comment donc! est-ce que vous me prenez pour un chien, beau marquis de balle affamé? Il n'y a que deux jours qu'il est ici, il faut voir comme l'auberge est amaigrie!

LE MARQUIS. — Hé! l'ami, les épaules vous démangent.

BONAVENTURE. — Comment! à moi, petit hobereau!

(Le marquis lui jette une poignée de salade au nez; Bonaventure renverse la table; le marquis tombe le nez dans un plat de crème.)

LA COUSINE. — Vous avais-je pas bien dit, ma cousine, que cette enragée de comédie-là nous porterait guignon?

LA COMTESSE. — Ah! ma cousine, jamais je ne porterai mon fruit à terme.

FIN

LES VENDANGES

PERSONNAGES

M. TRIGAUDIN, avocat.
MADAME TRIGAUDIN.
BABET, fille de M. Trigaudin.
TOINON, servante de M. Trigaudin.
LÉANDRE, amant de Babet.
CHAMPAGNE, valet de Léandre.
GRIFFONET, clerc de M. Trigaudin.
GUILLOT et MATHIEU, paysans,
LA PROCUREUSE.
LA GREFFIÈRE.
LA SERRE, procureur.
UN NOTAIRE.
UN COMMISSAIRE.

(La scène est à Anières.)

SCÈNE I

M. TRIGAUDIN, MADAME TRIGAUDIN.

TRIGAUDIN.

Oui, vous dis-je, sans faute ils arrivent ce soir,
Ma femme; ordonnez tout pour les bien recevoir :
Etant bailli du lieu, cette charge m'engage
A faire de mon mieux les honneurs du village.
Çà, pendant la vendange égayons nos esprits ;
Pour cela tout exprès ils viennent de Paris ;
Monsieur de Bonnemain, procureur, et son père,
Honnête huissier, tous deux pour moi gens à tout faire ;
Mais surtout le premier, à qui je veux demain
Que ma fille s'unisse, en lui donnant la main.
Les autres sont greffier, commissaire et notaire ;
Savoir, messieurs Hardi, Tiran, La Griffaudière.

MADAME TRIGAUDIN.

Çamon, c'est bien le temps de faire des bombances!
Vous deviendrez bien riche avecque ces dépenses!

Voyez-vous, mon mari, je vous le dis tout net,
Il faut qu'un avocat ménage mieux son fait.

TRIGAUDIN.

J'ai mes raisons, ma femme, et sais ce qu'il faut faire.

MADAME TRIGAUDIN.

Sont-ce là les leçons de feu votre grand-père ?
Le pauvre homme ! il me semble encor que je le voi.
C'était un homme sage.

TRIGAUDIN.

Il l'était plus que moi,
D'accord.

MADAME TRIGAUDIN.

Tous ses discours portaient toujours sentence.
Manger son blé en vert est grande extravagance,
A-t-il dit mille fois. Quoi qu'on puisse amasser,
Il ne faut point de bourse à qui veut dépenser.
Grandes maisons se font par petite cuisine.

TRIGAUDIN.

Oui, mon grand-père était fort savant en lésine ;
Et, pour jeter l'argent, je sais trop ce qu'il vaut :
Gens de robe n'ont pas volontiers ce défaut.
Mais, malgré tout cela, je tiens, quoi que l'on die,
Que dépense bien faite est grande économie ;
Enfin, j'ai de l'esprit, et sais mes intérêts.

MADAME TRIGAUDIN.

Mais pourquoi rassembler la crasse du palais ?
Des greffiers ?

TRIGAUDIN.

N'en déplaise à votre humeur bourrue,
Ce sont tous bons bourgeois, ayant pignon sur rue.

MADAME TRIGAUDIN.

Ah ! mon fils, vous avez le goût peu délicat :
Des procureurs !

TRIGAUDIN.

Eh bien ! moi je suis avocat ;
Mais ma profession, malgré son excellence,
De ces sortes de gens a quelque dépendance ;
Et beaucoup d'avocats, qui font les grands seigneurs,
Se trouvent bien d'avoir des gendres procureurs.

MADAME TRIGAUDIN.

Mais...

TRIGAUDIN.

Mais point de discours, j'ai résolu l'affaire ;
Faites-nous seulement bonne mine et grand'chère.
M'entendez-vous ?

MADAME TRIGAUDIN.

Il faut suivre vos volontés ;
Mais je fais malgré moi ce que vous souhaitez.

TRIGAUDIN.

Du souper sur vos soins mon esprit se repose.

MADAME TRIGAUDIN.

On y va donner ordre.

TRIGAUDIN.

Au moins, sur toute chose,
N'allez pas pratiquer les leçons de tantôt,
La... celles du grand-père.

MADAME TRIGAUDIN.

On fera ce qu'il faut.

SCÈNE II

M. TRIGAUDIN, seul.

Au fond elle a raison ; dans le temps des vacances,
Ne gagnant rien, on doit modérer ses dépenses ;
Cependant marier ma fille, que je croi,
Quelque argent qu'il m'en coûte, est fort bien fait à moi.
De l'âge dont elle est, la garde d'une ville,
Dans un pays conquis, serait moins difficile.
Il lui faudra pourtant faire part de mon bien.
Ma charge de bailli ne vaut presque plus rien.
En vendange, autrefois, dans les lieux où nous sommes,
Peu de jours se passaient qu'il n'arrivât mort d'hommes :
Mais tout est bien changé, chacun se tient reclus ;
Le temps est malheureux, on ne s'assomme plus.
Griffonet !

SCÈNE III

M. TRIGAUDIN, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Quoi, monsieur?

TRIGAUDIN.

Va dire en diligence
Au procureur fiscal qu'il tienne, en mon absence,
Les plaids pour moi.

GRIFFONET.

Fort bien.

TRIGAUDIN.

Moi, dans mon cabinet,
Je vais dresser le plan du contrat de Babet.

SCÈNE IV

GRIFFONET, seul.

Et madame Babet, de Léandre amoureuse,
Dresse un plan pour ne pas devenir procureuse.
On a beau la garder et l'observer de près,
Il suffit que Toinon soit dans ses intérêts,
Monsieur le procureur ne tient rien.

SCÈNE V

TOINON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Ah! ma chère,
Te voilà sans Babet?

TOINON.

Qu'as-tu fait de son père?

GRIFFONET.

Il est monté là-haut.

TOINON.

Çà, maître Griffonet,

De notre enlèvement tu sais tout le projet :
Mon estime pour toi sera-t-elle trompée ?
Ne veux-tu point quitter la robe pour l'épée?
Aimes-tu mieux, dis-moi, toujours être un pied plat,
Un apprenti sergent, petit clerc d'avocat,
Que de te voir monsieur par les soins de Léandre?
Le moins, en le servant, que tu puisses prétendre,
C'est d'être subalterne en quelque régiment,
Où tu feras bientôt fortune, assurément.
Réponds donc.

GRIFFONET.

N'es-tu pas sûre de ma réponse ?
Au métier que je fais de bon cœur je renonce.
N'aurai-je pas bon air à cheval, Toinon, dis,
Avec un grand plumet? Tiens, je crois que j'y suis.
Pour moi, j'aime la guerre, et je hais les affaires.
Au palais à présent on n'en amasse guères :
Monsieur jamais n'y plaide, y fût-il tout le jour;
Il en a fait serment, que je pense, à la cour.
Je ne l'ai point encore ouï que dans une cause ;
Aussi ne parle-t-il à chacun d'autre chose :
Il est de la conter tellement altéré,
Qu'on le fuit en tous lieux comme un pestiféré;
Dès qu'il ouvre la bouche, on déserte sur l'heure.

SCÈNE VI

BABET, TOINON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Mais j'aperçois sa fille.

BABET.

Ah! Griffonet, demeure;
Je veux t'entretenir.

GRIFFONET.

J'ai tout su de Toinon,
Madame.

BABET.

Eh bien?

GRIFFONET.

Ma foi, je n'ai pu dire non.
Pour servir vos amours je suis prêt à tout faire.
Je vais auparavant où monsieur votre père
M'envoie, et je reviens. Quoi qu'il puisse arriver,
J'oserai tout pour vous, jusqu'à vous enlever.

SCÈNE VII

BABET, TOINON.

TOINON.

Oh ! monsieur Griffonet est un brave, madame,
Un garçon hasardeux. Mais, qui trouble votre âme ?
Léandre va venir ; quel est votre souci ?

BABET.

Ce n'est qu'avec chagrin que je le vois ici ;
Ma mère peut rentrer, mon père peut descendre ;
Et cette salle enfin est commode à surprendre :
Je suis dans des frayeurs qu'on ne peut concevoir

TOINON.

Eh quoi ! mort de ma vie ! est-ce un crime d'avoir
Un tendre engagement avec un honnête homme ?
Si celles qui en ont allaient le dire à Rome,
La France deviendrait un pays bien désert.

BABET.

Mais si ce rendez-vous, Toinon, est découvert...

TOINON.

Il faut bien vous attendre à d'autres aventures.

BABET.

Mais le moindre soupçon peut rompre nos mesures.

TOINON.

Mais, pour les prendre, il faut se voir, et convenir
De vos faits, et savoir à quoi vous en tenir.

BABET.

Je crains...

TOINON.

Dans le chagrin que cette peur me donne,
Je ne sais qui me tient que je vous abandonne.

Comment! trembler toujours, avoir incessamment
Des inégalités...

SCÈNE VIII

BABET, TOINON, LÉANDRE

TOINON.

Mais voici votre amant.

BABET.

Prends donc garde, Toinon, que personne...

LÉANDRE, *à Babet.*

Madame,
Tout semble conspirer au succès de ma flamme;
Et votre tante, enfin, de l'aveu d'un époux,
En cette occasion se déclare pour nous :
Nous trouverons chez elle une sûre retraite.
Mais vous me paraissez incertaine, inquiète :
Après m'avoir donné votre consentement,
Auriez-vous pu sitôt changer de sentiment?

BABET.

N'imputez point ce trouble à mon peu de tendresse,
Léandre; et n'accusez que ma seule faiblesse.

LÉANDRE.

Vous rassurez par là mon esprit alarmé,
Madame; et ce soupçon heureusement calmé
Fait place aux doux transports...

TOINON, *à Léandre.*

Oh! finissons, de grâce
Dans un long entretien votre esprit s'embarrasse;
Il n'est point maintenant question de cela.

LÉANDRE.

Que mon bonheur est doux! Ah! madame.

TOINON.

Halte-là,
Vous dis-je; et bannissons tous les discours frivoles :
Il faut des actions, et non pas des paroles.
Que tous vos gens...

LÉANDRE.

Ils sont à deux cents pas d'ici.

TOINON.

La chaise?

LÉANDRE.

Dans une heure elle doit être aussi
Au coin du petit bois.

TOINON.

Au moins qu'elle soit prête
Lorsque nos paysans commenceront la fête :
C'est un bal villageois, dont la confusion
Sera très-favorable à notre évasion ;
Et chacune de nous, en nymphe déguisée,
Trouvera vers le bois la fuite plus aisée,
Pendant que Griffonet... Mais on vient nous troubler.

SCÈNE IX

M. TRIGAUDIN, BABET, LEANDRE, TOINON.

BABET, bas.

C'est mon père, Toinon.

LÉANDRE, bas, à Babet.

Laissez-moi lui parler.

TRIGAUDIN, à part.

Que vois-je? Un homme! Il entre en ceci du mystère.

BABET, bas, à Léandre.

Je crains...

LÉANDRE, bas, à Babet.

Ne craignez rien, je prends sur moi l'affaire;
J'ai tout prévu...

(A Trigaudin.)

Le bruit de votre grand savoir
Me fait venir, monsieur, de Paris pour vous voir,
Et vous communiquer un fait de conséquence.

TRIGAUDIN.

Je le débrouillerai mieux que personne en France.

LÉANDRE.

Ce fait est important; mais il n'est pas nouveau.

TRIGAUDIN, à Babet et à Toinon.

Rentrez.

SCÈNE X

TRIGAUDIN, LÉANDRE.

(Trigaudin tousse.)

LÉANDRE.

Vous toussez fort.

TRIGAUDIN.

C'est le fruit du barreau.
Ayant ces jours derniers, dans toute une audience,
Entretenu la cour sur un cas d'importance,
Un brouillard, dont en vain je voulus me garder,
M'a mis pour quatre mois hors d'état de plaider :
Lorsque je veux parler, je souffre le martyre.

LÉANDRE.

Ecoutez-moi, je n'ai que deux mots à vous dire.

TRIGAUDIN.

A la bonne heure, soit ; dépêchez seulement :
Quoique en vacations, jusqu'au moindre moment,
Le temps m'est précieux. Dites-moi votre affaire.

LÉANDRE.

Il s'agit en ceci d'un amoureux mystère.

TRIGAUDIN.

Or, soit.

LÉANDRE.

Je crois, monsieur, que vous êtes humain...

TRIGAUDIN.

Aux gens de bien, monsieur, je tends toujours la main

LÉANDRE.

Que vous êtes charmé de rendre un bon office

TRIGAUDIN.

Expliquez-vous, je suis tout à votre service.

LÉANDRE.

Monsieur, un mien ami, de qui les intérêts
M'ont toujours été chers et me touchent de près,
Est fortement épris d'une fille très-belle,
Qui répond à ses feux d'une ardeur mutuelle ;
Un père rigoureux veut forcer leurs désirs.
(Ces pères sont toujours ennemis des plaisirs.)

En cette extrémité, n'est-il point d'artifice
Pour les mettre à couvert des rigueurs de justice
Contre l'enlèvement qu'ils sont près de tenter ?
L'ami pour qui je viens ici vous consulter
M'a prié, ne voulant rien faire à la légère,
De prendre par écrit votre avis sur l'affaire.

TRIGAUDIN.

Lorsque la voix publique a su vous informer
De ce profond savoir qui me fait estimer,
Elle a dû, ce me semble, aussitôt vous instruire
De cette probité qu'en moi chacun admire;
Et je ne sais, monsieur, qui vous donne sujet
De me communiquer un si hardi projet :
En cela je vous trouve un peu bien téméraire,
Et n'ai point là-dessus de réponse à vous faire.

LÉANDRE.

Je conviens avec vous de ma témérité,
Et mon début vous a justement irrité ;
Mais, malgré mon audace, et trop grande et trop haute,
S'il est quelque moyen de réparer ma faute,
J'oserai...

TRIGAUDIN.

Quoi, monsieur?

LÉANDRE, lui présentant une bourse.

Vous prier instamment...

TRIGAUDIN, prenant la bourse.

Ces prières, monsieur, sont un commandement.

LÉANDRE.

Fort bien.

TRIGAUDIN.

Ne croyez point que l'intérêt m'engage
A protéger le crime ou le libertinage ;
Et n'était que je vois que c'est à bonne fin,
Que tout cela ne tend qu'au mariage enfin,
Vous me verriez toujours résolu de me taire.
Oui, je pèse toujours mûrement une affaire,
Et j'examine bien avant de m'embarquer :
Mais je vois bien qu'ici je n'ai rien à risquer.
Cette affaire, monsieur, est de soi criminelle;

En matière de rapt, l'ordonnance est formelle.
Mais, dans l'occasion, on peut bien quelquefois
En faveur d'un ami faire gauchir les lois;
C'est là le fin, monsieur. Ce père inexorable,
Quel homme est-ce ?

LÉANDRE.

Un fâcheux, d'une humeur peu traitable,
Qui n'a point d'autre but que son propre intérêt.

TRIGAUDIN.

Quelque bourru, sans doute ?

LÉANDRE.

Oui, voilà ce que c'est.

TRIGAUDIN.

Ce complot se fait-il de l'aveu de la belle ?

LÉANDRE.

Oui, tout cela se fait de concert avec elle :
C'est ainsi qu'on m'a dit la chose.

TRIGAUDIN.

Elle a raison ;
Elle fera fort bien de forcer sa prison :
Et quand un père usurpe un pouvoir tyrannique,
On peut, pour s'affranchir, mettre tout en pratique,
Que votre ami, monsieur, achève son dessein;
J'entreprends le procès, si l'on poursuit.

LÉANDRE.

Enfin,
Vous approuvez la chose?

TRIGAUDIN.

Oui. Qu'ils partent : le père
Se trouvera, ma foi, bien camus.

LÉANDRE.

On l'espère.
Ayez donc la bonté de signer votre avis.

TRIGAUDIN.

Volontiers.

LÉANDRE.

Vos conseils seront en tout suivis.

TRIGAUDIN.

Je réponds du succès. Savez-vous quelle cause

Je plaidai l'autre jour? Morbleu, la belle chose!
Je vais en répéter quelques traits seulement.

SCÈNE XI

TRIGAUDIN, LÉANDRE, TOINON.

TOINON.

On vous demande là.

TRIGAUDIN.

Qu'on m'attende un moment.

TOINON.

Ce sont bien gens pressés.

LÉANDRE.

Monsieur, je me retire.

TRIGAUDIN.

Non, non; vous entendrez ce que je veux vous dire:
La chose vous plaira, j'en suis très-assuré.
Le sujet du procès est un âne égaré...

TOINON, *à part.*

Le voilà tout trouvé, sans procès ni chicane.

TRIGAUDIN.

En la cause, je suis pour le maître de l'âne,
Qui sur le détenteur veut le revendiquer.

LÉANDRE.

Certes! la cause est rare.

TRIGAUDIN.

Et fort à remarquer.
Voyez avec quel art ce plaidoyer commence!

LÉANDRE, *à part.*

Voilà pour mettre à bout toute ma patience.

TRIGAUDIN.

« Quand le grand Annibal et les Carthaginois,
« De deux consuls romains triomphant à la fois
« Portèrent la terreur au sein de l'Italie
« Et couvrirent de morts les plaines d'Apulie;
« Quand ce fils d'Amilcar, du sang des légions,
« Fit rougir la campagne, inonda les sillons ;
« L'aigle prenant la fuite au fameux jour de Canne..»

TOINON.

Qu'a cela de commun, monsieur, avec votre âne ?
Et qu'est-il besoin là de canne ni d'oison?

TRIGAUDIN, à Toinon.

Sortez.

SCÈNE XII

M. TRIGAUDIN, LÉANDRE.

TRIGAUDIN.

On le verra dans ma péroraison.
Sur ce fameux combat jusque-là je me joue,
Mais naturellement tout cela se dénoue,
Et je viens à mon fait.

LÉANDRE.

J'abuse trop longtemps
Des moments destinés à vos soins importants.

TRIGAUDIN.

Par ce commencement vous jugez bien du reste.
L'exorde m'a coûté beaucoup, je vous proteste ;
Mais de la peine aussi j'ai recueilli le fruit,
Et jamais plaidoyer ne fera plus de bruit:
Aux affaires depuis je ne saurais suffire.

(Il reconduit Léandre.)

LÉANDRE.

Vous me désobligez de vouloir me conduire.

TRIGAUDIN.

Je prétends m'acquitter de ce que je vous doi.

LÉANDRE.

Demeurez.

TRIGAUDIN.

Oh ! monsieur...

LÉANDRE.

De grâce, laissez-moi.

SCÈNE XIII

M. TRIGAUDIN, TOINON.

TRIGAUDIN.

Qu'est-ce ?

TOINON.

Deux paysans qui vont crever, je pense;
Voulez-vous bien, monsieur, leur donner audience?
Ils viennent, que je crois, de faire un mauvais coup,
Ou bien, par la campagne, ils ont vu quelque loup,
Car ils haltent tous deux comme des chiens de chasse.

TRIGAUDIN.

Qu'ils entrent.

TOINON.

Les voici ; je vais leur faire place.

SCÈNE XIV

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN.

Ces gens sont-il muets? Que veut dire ceci?
Que voulez-vous?

GUILLOT.

Monsieur... j'ons couru... jusqu'ici
Pour... Je sis essoufflé.. Maquieu... conte la chore,
Et défrinche... tout c'en que j'ons vu.

TRIGAUDIN.

La pécore!

MATHIEU.

Dis tai-même, s'tu veux... je sis tout hors de moi.

TRIGAUDIN.

Ces lourdauds me feront enrager, que je croi.
Que diantre voulez-vous? Parleras-tu, maroufle?

GUILLOT.

Monsieu... je n'en pis plus.

TRIGAUDIN.

Le coquin, comme il souffle!
Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

MATHIEU.

C'est que tout maintenant,
Comme j'a'lions nous deux... aux champs en dandenant.

TRIGAUDIN.

Tu diras ce que c'est, ou, morbleu! je t'assomme.

GUILLOT.

Pour vous le faire court, j'ons vu tuer un homme.

TRIGAUDIN, à part.

Voici de quoi payer mon souper.

MATHIEU.

Ah ! monsieu.

GUILLOT.

Celi qu'en a tué, c'est le genre à Maquieu.

MATHIEU, essuyant ses yeux.

Oui, monsieu.

TRIGAUDIN.

Eh! tant mieux. Bonne affaire, ou je meure.

GUILLOT.

J'ons morguenne arrêté l'assassin tout sur l'heure;
Pis, l'ayant enfarmé dans la grange à Gariau,
J'ons couru... vous voyez, j'ons le corps tout en yau.

TRIGAUDIN.

Avez-vous des témoins?

GUILLOT.

J'en avons à revenre.

MATHIEU.

Monsieu, tout chaudement si vous vouliez le penre ?

TRIGAUDIN.

Il faut y procéder, et j'y vais à l'instant.
Mais, dites-moi d'abord, quel est le délinquant?

GUILLOT.

C'est...

TRIGAUDIN.

Eh bien ! parle donc.

GUILLOT.

Un garçon de village.

TRIGAUDIN.

C'est bien à des marauds de tuer ! Ah ! j'enrage !
Ce n'est pas là, morbleu! ce que j'ai cru d'abord,
J'en rabats plus de quinze ; et je me trompe fort
Si je ne demeurais pour les frais de l'enquête.

MATHIEU.

Morgué, monsieur, partons.

TRIGAUDIN.

Va, tu me romps la tête.

MATHIEU.

Peut-être qu'on lairra sauver le criminel.

TRIGAUDIN.

Eh bien! sauve qui peut, rïen n'est si naturel ;
Le jeu ne voudrait pas aussi bien la chandelle.

GUILLOT.

Ma si...

TRIGAUDIN.

Les importuns!

SCÈNE XV

GRIFFONET, M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

GRIFFONET, *venant avec précipitation.*

Monsieur, bonne nouvelle!
Un homme assassiné!

TRIGAUDIN.

J'ai tout su de ces gens.

GRIFFONET.

Quoi! vous n'y courez pas?

TRIGAUDIN.

Eh! nous avons du temps;
Demain il fera jour ; rien encor ne se gâte.

GUILLOT.

Oui, mais...

TRIGAUDIN.

Courez devant, si vous avez si hâte.

MATHIEU.

La chose presse.

TRIGAUDIN.

A l'autre; au diantre le plat pied!

GRIFFONET.

Vous ne savez donc pas que la bête a bon pied?

TRIGAUDIN.

Comment?

GRIFFONET.

Que l'assassin que ces gens ont fait prendre
Conduisait au marché des cochons pour les vendre?

TRIGAUDIN.

Des cochons!

GRIFFONET.

Oui, vraiment.

TRIGAUDIN.

Eh bien! qu'en as-tu fait?

GRIFFONET.

Belle demande!

TRIGAUDIN.

Encor?

GRIFFONET.

Serez-vous satisfait?
J'ai tout mis en prison.

TRIGAUDIN.

Où donc?

GRIFFONET.

Dans une étable.
Un novice aurait fait arrêter le coupable;
Mais, instruit au métier par vos douces leçons,
Laissant le délinquant, j'ai saisi les cochons.

TRIGAUDIN.

Tu seras quelque jour un juge d'importance.
Mais, sans perdre de temps, partons en diligence;
Allons, que l'on me bride un cheval; dépêchons.

SCÈNE XVI

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

Que ne me disiez-vous qu'il avait des cochons?

MATHIEU.

Eh! je ne pensions pas qu'il en fût plus coupable.

TRIGAUDIN.

Si fait, si fait. Un homme assommé! Comment, diable!
Et des cochons! suffit; rien ne peut m'émouvoir;
Je prétends, en bon juge, en faire mon devoir:

Ceci mérite exemple.

GUILLOT.

Eh! pour le maître, passe;
Mais les cochons, monsieu, morgué faites-leu grâce.

MATHIEU, *d'un ton pleurant.*

Je vous la demandons.

TRIGAUDIN.

Nous verrons tout cela.
Je vais prendre ma robe. Enfants, attendez là.

SCÈNE XVII

GUILLOT, MATHIEU.

MATHIEU.

Noutre baillli, tout franc, entend les récritures.

GUILLOT.

Morgué! son cler itou sait bian les proucédures.
Ce sont deux fins matois que ces compères-là.

MATHIEU.

Voilà, par ma figuette, un bon juge, stilà.
N'est-il pas vrai, Guillot?

GUILLOT.

Y me semble de même.

MATHIEU.

Y n'y cherche point tant de chose ni de frême.
Aux autres, pour avar un méchant jugement,
Y leu faut, palsangué, plus de recoulement
Et plus de con...fron... tra... tanquia, plus de grimoire!
An n'en serait chevir, et c'est la mar à boire :
Ma ly, sans barguigner, y va d'abour au fait;
Drès qu'on a des cochons, le procès est tout fait :
C'est juger comme il faut.

GUILLOT.

Oui, morgué, c'est l'entenre.
Ma si tandis qu'il est dans son himeur de penre,
A noutre collecteur je faisions... tu m'entends.

MATHIEU.

C'est très-bien avisé, vengeons-nous tout d'un temps.

GUILLOT.

Le compère a, morguoi, des cochons.

MATHIEU.

La pensée
En est bonne · oui, ma foi, baillons-ly la poussée.

SCÈNE XVIII

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN, botté.

Un homme assassiné! nous allons voir beau jeu.
Il en mourra plus d'un.

MATHIEU.

C'est bian dit. Mais, monsieu,
Comme tout vilain cas fut toujours regniable,
S'il soutiant aux témoins...

TRIGAUDIN.

Quoi?

MATHIEU.

Qu'il n'est point coupable,
Qu'on l'a pris pour un autre...

TRIGAUDIN.

Eh! non : sait-on pas bien?...

MATHIEU.

S'il les récuse, enfin?

TRIGAUDIN.

Allez, ne craignez rien :
Voyez-vous, ces détours ne peuvent me surprendre.
L'homme aux cochons, vous dis-je, est celui qu'il faut
[pendre.

GUILLOT.

Mais, monsieu, si toujou je commencions par là,
Pour ne point parde temps?

TRIGAUDIN.

Le lourdaud que voilà!

GUILLOT.

Je verbaliserons après tout à notre aise.

TRIGAUDIN.

Oui, oui. Çà, dépêchons.

GUILLOT.

Monsieu, ne vous déplaise,
Je pourrions là-dessus raisonner un moment.

MATHIEU.

J'avons du temps pour tout.

TRIGAUDIN.

Partons incessamment;
La chose le requiert. Sans me rompre la tête,
Qu'on aille voir plutôt si ma monture est prête.

SCÈNE XIX

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU, TOINON.

TRIGAUDIN.

Quoi! qu'est-ce encor, Toinon? ne partirons-nous pas?

TOINON.

Votre bidet, monsieur, est tout bridé là-bas.

FIN

LA
DESCENTE D'ARLEQUIN
AUX ENFERS

PERSONNAGES DES SCÈNES FRANÇAISES

ARLEQUIN.
COLOMBINE, femme d'Arlequin.
PIERROT, valet d'Arlequin.
ORPHÉE. *Aurélio.*
ISABELLE.
UN VENDEUR DE TISANE. *Pierrot.*
UN AUTEUR. *Colombine.*
PLUTON.
PROSERPINE.
CARON.

(Extrait des principales scènes françaises de LA DESCENTE D'ARLEQUIN AUX ENFERS.)

Le théâtre représente les côtes de Thrace, et la mer dans l'éloignement.

SCÈNE I

ARLEQUIN, COLOMBINE, PIERROT.

(Arlequin paraît le premier sur la scène; il sort du ventre d'une baleine : sa femme Colombine vient ensuite : elle est portée par un gros poisson; Pierrot est en croupe derrière elle; ils descendent tous les deux sur les côtes de Thrace. Arlequin apprend à sa femme qu'il vient pour disputer à Orphée le prix de la musique, et il lui lit un cartel burlesque qu'il lui a envoyé; ils paraissent embarrassés tous les deux sur la manière dont ils se tireront dans le pays où ils viennent d'aborder. Pierrot s'en va, et mène en laisse le poisson qui a amené Colombine.)

SCÈNE II

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE. — De quoi vivrons-nous en ce pays-ci? car nous n'avons point d'argent.

ARLEQUIN. — Cela m'embarrasse un peu, car ce diable d'argent, c'est la cheville ouvrière d'un ménage.

COLOMBINE. — Si tu voulais me laisser faire, je ferais de belles connaissances, et nous n'en serions pas plus mal. Autrefois, quand tu étais absent, je ne manquais de rien.

ARLEQUIN. — Tant pis, morbleu, tant pis! Je me défie diablement de ces femmes qui battent monnaie en l'absence de leurs maris.

COLOMBINE. — Ne voilà-t-il pas? Ces maris se mettent toujours cent choses dans la tête. C'est bien cela! J'ai des secrets merveilleux, qui m'ont été donnés par un chimiste qui m'aimait autrefois; je compose une huile, que j'appelle élixir de patience, dont une goutte, appliquée sur le front d'un mari, le délivre pour jamais du mal de tête.

ARLEQUIN. — Diable! voilà qui est beau! Mais je crois que tu gagnerais bien davantage si ton secret le délivrait de sa femme.

COLOMBINE. — J'en ai un autre plus beau encore pour les femmes d'aujourd'hui : je compose la poudre de bonne réputation.

ARLEQUIN. — Oh! oh! je crois qu'elle est diablement difficile à faire.

COLOMBINE. — Qu'une coquette soit décriée, que sa conduite soit la plus raboteuse du monde; elle n'a qu'à changer de quartier, ne plus voir d'hommes, et prendre une pincée de ma poudre dans un bouillon, en trois mois elle fera assaut de vertu avec les plus vestales.

ARLEQUIN. — Voilà le plus beau secret du monde. Peux-tu faire assez de cette poudre-là? J'en ai un pour le moins aussi beau. Qu'un homme ait une colique enragée, en un moment je la lui fais passer; je le couche

par terre, je fais chauffer une meule de moulin et je la lui applique sur l'estomac : n'ayez pas peur qu'il ait jamais la colique.

COLOMBINE. — Ni colique, ni autre mal.

ARLEQUIN. — Le malade meurt ordinairement; mais s'il ne mourait pas, ce serait le plus beau secret du monde. J'ai encore un autre moyen pour gagner de l'argent. Tu sais bien que, quand je joue de ma lyre, je fais tout venir à moi. Je n'ai qu'à aller aux Invalides, je servirai de grue pour monter les pierres, et on me payera comme trente manœuvres ensemble.

COLOMBINE. — Fi! voilà un vilain métier! Je ne veux point d'un mari grue. Fais-toi plutôt maître à chanter; on te donnera deux louis d'or par mois, et tu trouveras peut-être quelque écolière à qui tu ne déplairas pas; car voilà la grippe des femmes d'aujourd'hui.

ARLEQUIN. — Quoi! est-ce un si bon métier?

COLOMBINE. — Je te dis qu'il n'y a pas une plus jolie vocation au monde; on est de tous les bons repas; jamais de promenades sans le maître à chanter : on se donne des airs de familiarité avec l'écolière; on lui prend la main pour lui faire battre la mesure : le mari passe tout sur la foi de la musique, et il ne se doute pas bien souvent de la partie qu'on fait chanter à sa femme.

ARLEQUIN. — Voilà mon affaire : il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse; il me semble que je ne suis pas assez bien habillé.

COLOMBINE. — Ne te mets pas en peine; tu n'auras pas montré trois mois, que tu seras aussi doré que les maîtres à danser. Bon! une écolière, en levant une jupe chez un marchand, ne lève-t-elle pas aussi une veste pour son maître de musique? Qu'est-ce que cela lui coûte? c'est le mari qui paye.

ARLEQUIN. — Voilà de jolis profits; mais aussi on a bien de la peine; c'est un rude métier : il faut quelquefois chanter quand on a envie de boire. Mais n'importe, voilà qui est fait; quand l'argent me manquera,

je me jette dans la musique. Adieu; je m'en vais chercher Orphée ; il n'à qu'à se bien tenir; je lui ferai manger son violon jusqu'au manche.

COLOMBINE. — Et moi, je vais travailler à ma poudre de bonne réputation.

ARLEQUIN. — Ne manque pas d'en garder pour toi. A propos qu'as-tu fait de nos enfants?

COLOMBINE. — Pour les cacher à cette âme damnée de Jupiter, qui nous en a tué déjà deux, j'en ai fait un ballot que j'ai porté à la douane ; et je vais voir s'il est arrivé, pour en payer les droits.

ARLEQUIN. — Cette marchandise-là ne devrait pas beaucoup payer d'entrée; elle paye assez à la sortie.

SCÈNE III

ARLEQUIN, ISABELLE.

(Arlequin fait une déclaration d'amour à Isabelle, et, pour la persuader, il entre dans le détail de ses bonnes qualités.)

ARLEQUIN. — Je suis doux, pacifique, aisé à vivre, l'humeur satinée. veloutée : j'ai vécu six ans avec ma première femme, sans avoir le moindre petit démêlé.

ISABELLE. — Cela est assez extraordinaire.

ARLEQUIN. — Une fois seulement, après avoir pris du tabac, je voulais éternuer, elle me fit manquer mon coup : de dépit, je pris un chandelier, je lui cassai la tête, et elle mourut un quart d'heure après.

ISABELLE. — Ah ciel! est-il possible !

ARLEQUIN. — Voilà le seul différend que nous ayons eu ensemble, et qui ne dura pas longtemps, comme vous voyez.

ISABELLE. — Cela est fort expéditif, je vous l'avoue.

ARLEQUIN. — Quand une femme doit mourir, il vaut bien mieux que ce soit de la main de son mari que de celle d'un médecin, qu'il faut bien payer, et qui vous la traînera six mois ou un an. Je n'aime point à voir languir le monde; et puis l'on gagne son argent par ses mains.

ISABELLE. — Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celui-là?

ARLEQUIN. — Moi? point du tout : je suis accoutumé au sang. Mon père a fait mille combats en sa vie, où il a toujours tué son homme. Il a servi le roi trente-deux années.

ISABELLE. — Sur terre, ou sur mer?

ARLEQUIN. — En l'air.

ISABELLE. — Comment, en l'air? je n'ai jamais ouï parler de ces officiers-là.

ARLEQUIN. — C'est que, comme il était fort charitable, lorqu'il rencontrait quelque agonisant que l'on menait à la Grève, il se mettait avec lui dans la charrette, et l'aidait à mourir du mieux qu'il pouvait.

ISABELLE. — Ah! l'horreur!

ARLEQUIN.— Tous ses confrères les médecins (car il avait pris ses licences dans leur école) disaient qu'il n'y avait jamais eu un homme aussi adroit, et qu'on ne voyait point de besogne faite comme la sienne; aussi l'avaient-ils fait recteur de la faculté.

ISABELLE. — Voilà, je vous assure, des talents bien merveilleux; mais comme ce sont, sans doute, des talents de famille, vous deviez prendre la charge de monsieur votre père.

ARLEQUIN.— Je m'y sentais assez d'inclination; mais vous savez qu'il faut qu'un gentilhomme voie le pays: j'ai couru par toutes les sept parties du monde, et me voilà enfin à vos pieds, divine princesse, pour vous dire que je me pendrai assurément, si vous n'êtes unie avec moi par le lien conjugal.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE,
qui survient et écoute sans être vue.

ISABELLE. — Je ne trouve qu'une petite difficulté à notre mariage : c'est que je suis déjà mariée.

ARLEQUIN. — Mariée! bon, voilà une belle affaire!

Est-ce cela qui vous embarrasse? Je le suis aussi; mais il n'y a rien de si aisé que d'être veuf: cinq sous de mort aux rats en font l'affaire.

ISABELLE. — C'est-à-dire que voilà la manière dont vous traitez vos femmes, quand vous voulez les régaler: je suis votre très-humble servante; je n'aime point la mort aux rats.

ARLEQUIN, *l'arrêtant.* — Vous me fuyez! Oui, si vous voulez me promettre de m'épouser, je vous promets, moi, de la faire crever dans deux jours comme un vieux mousquet. Arrêtez donc, beauté léoparde.

COLOMBINE *le prend par le bras.* — Comme un vieux mousquet!

(*Isabelle s'en va.*)

SCÈNE V

ARLEQUIN, COLOMBINE

ARLEQUIN. — Ah! ma petite femme, te voilà? Hé! que j'ai de plaisir de te voir! mon petit bouchon.

COLOMBINE. — Ah! scélérat, voilà donc le transport de ton amour! Je vous promets de la faire crever dans deux jours!

ARLEQUIN. — Hé! ne vois-tu pas bien que je disais cela pour rire? Il faut bien plus de temps pour faire crever une femme.

COLOMBINE. — Ah! malheureux, il faut que je te dévisage.

ARLEQUIN. — C'est elle qui voulait me mettre à mal.

COLOMBINE. — Non, je ne serai pas contente que je ne t'aie étranglé de mes propres mains.

(*Elle se jette sur lui et le bat.*)

SCÈNE VI

ARLEQUIN, COLOMBINE, UN VENDEUR DE TISANE.

ARLEQUIN. — Au meurtre! au guet! on égorge un bourgeois.

LE VENDEUR DE TISANE. — Chalands, chalands, qui est-ce qui veut boire?

COLOMBINE *se met à pleurer aussitôt qu'elle voit le vendeur de tisane.* — Ah! ah! ah!

LE VENDEUR DE TISANE. — Quel vacarme faites-vous donc là? fi donc! quelle honte d'estropier une pauvre femme.

ARLEQUIN. — C'est ma femme: de quoi vous mêlez-vous?

COLOMBINE. — Ah! ah! ah! ah!

LE VENDEUR DE TISANE. — Le sac à vin!

COLOMBINE, *toujours pleurant.* — Je suis... hi! hi!

ARLEQUIN. — Par ma foi, voilà une méchante carogne.

LE VENDEUR DE TISANE, *à Arlequin.* — Ce n'est morgué pas bien, tout franc.

COLOMBINE.— Je suis touté brisée! hé! hé! hé! hé!

ARLEQUIN. — La, la, la, ma petite femme, ce ne sera rien; cela ne m'arrivera plus.

LE VENDEUR DE TISANE.—Le brutal! Quand vous voulez battre une femme, que ne lui sanglez-vous un bon coup de bâton sur la tête, sans vous amuser à la faire crier deux heures? (*A Colombine.*) Qu'est-ce donc qu'il vous a fait?

COLOMBINE. — Il m'a...., il m'a..... Ah! je ne saurais parler, er, er, er.

ARLEQUIN. — Par ma foi, je commence à croire que c'est moi qui l'ai battue.

LE VENDEUR DE TISANE. — Allons, je veux faire la paix: je n'aime pas à voir de noise dans un ménage; je veux vous raccommoder: venez çà.

COLOMBINE. — Non, je ne lui pardonnerai jamais.

LE VENDEUR DE TISANE donne un bâton à Colombine qui en frappe Arlequin. — Allons, vous voilà quittes.

ARLEQUIN. — Oui, tout d'un côté et rien de l'autre.

LE VENDEUR DE TISANE. — Sans moi, vous vous seriez battus, et vous voilà les meilleurs amis du monde. A la fraîche, à la fraîche; qui est-ce qui veut boire?

SCÈNE VII

ARLEQUIN, UN AUTEUR.

ARLEQUIN apercevant l'auteur qui gesticule beaucoup sans rien dire. — Voilà un sac à charbon de l'enfer qui va à la promenade. Monsieur ou madame, car je ne sais si vous êtes mâle ou femelle, je ne vous vois que par derrière...

L'AUTEUR. — *Vade retrò, profane.* Qui t'a fait si téméraire que de m'interrompre?

ARLEQUIN. — Je vous demande pardon.

L'AUTEUR. — Une personne de mon savoir...

ARLEQUIN. — Je n'y tâchais pas.

L'AUTEUR. — Qui fait les madrigaux de Pròserpine.

ARLEQUIN. — Je ne le ferai plus.

L'AUTEUR. — Et qui est le premier consignant pour entrer ici-bas à l'académie.

ARLEQUIN. — A l'académie? quoi? il y en a une ici? C'est donc une académie de malins esprits?

L'AUTEUR — Je me promenais sur les bords du Cocyte, pour travailler plus en repos à ma harangue, et tu viens te jeter au travers de mes conceptions.

ARLEQUIN. — Comment donc, est-ce que vous faites vos harangues vous-même?

L'AUTEUR. — Je sais bien que la plupart des académiciens, là-haut, ne se donnent pas cette peine, et que, pourvu qu'ils la sachent lire, on les reçoit tout d'une voix: mais ce n'est pas de même ici; et il ne suffit pas de savoir faire l'anatomie d'un mot, pour être l'interprète des mystères de notre diabolique académie.

ARLEQUIN. —Apparemment que vous en étiez là-haut?

L'AUTEUR. — Que j'en étais là-haut! que j'en étais! Est-ce qu'on me recevrait ici, si j'en avais été? Ce n'est pas que je n'aie cent fois plus de mérite qu'il n'en faut pour en être. J'ai été le plus bel esprit de mon temps, et j'ai fait en ma vie plus de cent comédies.

ARLEQUIN. — Plus de cent comédies!

L'AUTEUR. — Oui, cent; peut-être cent cinquante, si vous me fâchez. Il n'y eut jamais un meilleur naturel que le mien ; je rendais une comédie aussi facilement qu'un autre rend un lavement. C'est moi qui ai enrichi les comédiens français ; et il n'y avait point d'hiver que je ne leur donnasse sept ou huit pièces, tant sérieuses que comiques.

ARLEQUIN. — Et les jouait-on longtemps?

L'AUTEUR. — Jamais qu'un fois; mais aussi tout Paris venait se crever à la première représentation; car personne ne voulait attendre la seconde, de peur de ne la point voir.

ARLEQUIN. — J'aurais cru que c'eût été là le moyen d'envoyer les comédiens à l'hôpital.

L'AUTEUR. — C'est ce qui vous trompe. Une comédie nouvelle, pour être bonne, ne doit se jouer qu'une fois: quand elle va jusqu'à deux ma foi, on s'ennuie. J'ai mis le siècle dans ce goût-là ; et si vous y prenez garde, depuis moi, tous les auteurs donnent là-dedans. Ils ont raison, au bout du compte; car comme les bonnes choses aujourd'hui n'ont point de cours, pour peu qu'une méchante pièce puis se être représentée une fois, voilà les comédiens riches.

ARLEQUIN. — Les vôtres étaient donc sur ce pied-là ?

L'AUTEUR. — Vous pouvez croire que je me suis mis à la mode tout des premiers. De plus, je n'ai jamais voulu ôter au public l'usage récréatif des sifflets. Tout au contraire, je marquai, dans mes pièces, les endroits où l'on devait siffler, afin que l'acteur se reposât et qu'il reprît haleine. C'est le jugement qui conduit tout cela.

ARLEQUIN. — Et moi je voudrais que les sifflets fussent

au diable. Quand cette quinte-là prend au parterre, il démonterait Titus et Bérénice.

L'AUTEUR. — De mon vivant, je m'étais abonné avec un marchand de sifflets, qui était, dans son métier, le premier homme du monde.

ARLEQUIN. — Les comédiens vous ont bien de l'obligation.

L'AUTEUR. — Il en faisait pour la prose, pour les vers, pour les Français, pour les Italiens ; mais, ma foi, où il triomphait, c'était pour l'opéra. Pour le mettre en crédit, j'avais fait un opéra, moi, qu'on allait jouer quand je mourus. Ce devait être la plus belle chose qu'on eût jamais vue sur le théâtre. Je ne l'avais pas pris de la métamorphose, comme ces chardons du Parnasse; fi! cela sent le collége: je l'avais tiré tout entier de l'histoire de France; il portait pour titre: les *Aventures du Pont-Neuf.* La fable n'a rien de si magnifique.

ARLEQUIN. — Les Aventures du Pont-Neuf! un sujet tiré de l'histoire de France ! (A part.) Voilà un auteur échappé des Petites-Maisons des enfers.

L'AUTEUR. — Comment donc ! est-ce que je dis des impertinences ? Paris n'est-il pas la plus belle ville de France ? Le Pont-Neuf n'est-il pas le plus bel endroit de Paris ? *Ergo*, les Aventures du Pont-Neuf sont les plus beaux traits de l'histoire de France. C'est une figure, ignorant, que nous appelons en latin, *pars pro toto*; et en grec, *synecdoche*..... Mais vous me faites perdre bien du temps. Que voulez-vous de moi?

ARLEQUIN. — Je veux apprendre le chemin des enfers ; et j'y vais chercher ma femme.

L'AUTEUR. — Vous aller chercher votre femme? Ah! ah !

(Il se touche le front du bout du doigt.)

ARLEQUIN. — Comment donc ! est-ce que je suis barbouillé ?

L'AUTEUR. — Chercher sa femme! il vous faut cinq ou six grains d'ellébore.

ARLEQUIN. — Le diable m'emporte si je ne vais la chercher. Je ne me moque point.

L'AUTEUR. — Ah ! pour la rareté du fait, je veux vous y mener. Suivez-moi: je veux entendre ce compliment-là.

ARLEQUIN. — Avant que d'aller plus avant, je voudrais bien savoir une chose de vous ; car on dit que l'on est si savant quand on est mort ! Ma femme a toujours été diablement coquette : dites-moi, je vous prie, si je ne suis point... la... la... vous m'entendez bien ?

L'AUTEUR. — Oui-da, cela est bien aisé. Voyons: la, levez le nez, l'œil fixe, le corps ferme, la tête droite; montrez la langue.

ARLEQUIN. — Ah ! je tremble.

L'AUTEUR. — Montrez-moi votre main. Ah ! ah ! Tirez la langue. Eh ! eh ! (Il lui tâte le pouls.) Oh ! oh ! (Il lui touche le front.) Hu ! hu !

ARLEQUIN. — Ah ! la carogne !

L'AUTEUR. — Que cela ne vous fasse point de peine: c'est un mal de famille. Votre père l'était, votre grand-père l'était, votre bisaïeul l'était.

ARLEQUIN. — Je vous remercie : quand on fera des chevaliers de cet ordre, je vous prierai de faire mes preuves.

SCÈNE VIII

PLUTON, PROSERPINE, assis sur un trône de flamme, au millieu de leur cour.

PLUTON. — C'est une chose étonnante, phlégétontique assemblée, que de voir l'affluence d'âmes qui tombent journellement par vos soins dans mon royaume : il faut désormais refuser l'entrée aux survenants, ou faire bâtir des appartement nouveaux ; et, pour cela, je crois qu'il sera bon de lever un droit sur le bois et le charbon qui se brûlent ici-bas : voilà le sujet pour lequel je vous assemble.

PROSERPINE. — Ah ! fi, m'amour, ne parlons point

d'impôt: c'est quelque nouveau venu de maltôtier qui vous a soufflé cet avis-là.

PLUTON. — J'ai vu autrefois le temps si misérable, qu'il ne venait pas ici le moindre petit griffonneur de sergent, qu'il ne fallût députer un diable exprès pour aller le quérir; et présentement, nous ne sommes employés qu'à les chasser: il faut que les greffiers attendent des années entières à la porte, parce qu'ils ne veulent pas passer devant les conseillers, qui pleuvent ici de toutes parts.

PROSERPINE. — Il ne faut plus recevoir de gens de robe; l'enfer est déjà assez lugubre; et surtout, point de greffiers, car ces gens-là mettent l'enfer en mauvais prédicament.

PLUTON. — Oui, mais vous ne savez pas que, moi qui suis Pluton, je n'ai pas plus de droit en enfer que ces messieurs là. Bienheureux si, quelque jour, ils ne m'en chassent pas. Je suis si soûl de ces gens de chicane, que dernièrement je fis une querelle d'Allemand à un diable de qualité qui revenait de Paris, et je lui fis fermer la porte, parce qu'il avait hanté mauvaise compagnie là-haut, et qu'il sortait du corps d'un procureur.

PROSERPINE. — Vous avez eu raison; ce serait le moyen de gâter tout ici.

PLUTON. — Je veux que vous soyez témoin de ce que je dis, et que Caron apporte devant vous le livre-journal des âmes qu'il a passées aujourd'hui.

SCÈNE IX

PLUTON, PROSERPINE, CARON, SUITE DE PLUTON.

(Deux diables apportent un gros livre sur leurs dos; Caron le feuillette et lit.)

CARON, lisant. — Du 17, passé deux mille sept cent treize médecins.

PLUTON. — Ces messieurs-là font mieux nos affaires

là-haut: il faut les renvoyer. Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir qu'il n'ait une attestation de service et un certificat des fossoyeurs, comme il a bien et fidèlement exercé sa charge de médecin, et tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

CARON, toujours lisant. — Dudit jour, cinquante-sept mille deux cent dix-sept, tant fermiers, sous-fermiers, que commis et rats de cave.

PLUTON. — Il est vrai qu'il en est tombé ce matin une bruine; on ne se voyait pas en enfer.

CARON. — Pour les fermiers, tout franc, il n'y a plus moyen de les passer; ils sont si gros et si gras, que ma barque enfonce.

PLUTON. — Comment voulez-vous faire? nous ne pouvons pas les refuser; c'est ici leur apanage.

CARON. — Plus, quinze mille sept cents, tant clercs, que procureurs.

PLUTON. — Pour ceux-là, il faut en faire provision; c'est le bois d'andelle de l'enfer; et je ne veux pas que l'on brûle autre chose dans mon cabinet.

CARON, lisant. — *Item.* Passé, en corps et en âme, deux carabins de symphonies, soi-disant musiciens de l'Opéra, qui viennent redemander leurs femmes.

PLUTON. — Ils sont donc fous? Qu'on les fasse venir au plus vite, je veux les voir; voilà du fruit nouveau.

SCÈNE X

PLUTON, PROSERPINE, ORPHÉE, ISABELLE, femme d'Orphée, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PLUTON, à Orphée, montrant Isabelle. — Est-ce là votre femme? elle valait bien la peine de faire le voyage.

(Orphée fait un compliment à Pluton en italien, ensuite il chante un air pour redemander sa femme.)

ARLEQUIN. — S'il ne tient qu'à une chanson pour avoir sa femme, je vais en dire une nouvelle.

(Il chante sur l'air: *Dupont mon ami.*)

Pluton, mon ami,
J'ai fait ce voyage
Pour tirer d'ici
Celle qui m'engage :
Si tu ne veux me la donner,
Il faudra bien s'en consoler.

ISABELLE. — S'il est étonnant de voir un mari chercher sa femme jusqu'aux enfers, il ne l'est pas moins de voir une femme souhaiter avec empressement de retourner avec son mari, quand une fois elle en a été séparée.

PLUTON. — Voilà un petit début qui n'est point sot.

ARLEQUIN. — Ni la débuteuse non plus.

ISABELLE. — Pour moi, je ne suis point de celles qui regardent la séparation d'avec un mari comme la porte de leur félicité; et j'avoue franchement que je suis d'assez mauvais goût pour trouver qu'il n'y a point de bonheur égal à celui de vivre avec un époux que l'on aime et dont on est tendrement aimée.

ARLEQUIN. — Eh! fi donc! faites-la taire: elle prêche là une nouvelle doctrine.

ISABELLE. — C'est pourquoi je viens me jeter à vos pieds pour vous prier, par tout ce que vous avez de plus cher, au nom de l'amour que vous vous êtes porté l'un et l'autre, de m'accorder la grâce que je vous demande, de me rendre un mari que je chéris plus que toute chose au monde; et je ferai des vœux pour la santé et prospérité de Vos Majestés diaboliques.

ARLEQUIN. — Malepeste! voilà du plus beau récitatif,

COLOMBINE, déclamant. — Les femmes d'aujourd'hui sont si malheureuses, et l'empire des maris si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de filles à marier, et qui regardent le mariage comme l'écueil de leurs plaisirs et le tombeau de leur liberté. En effet, n'est-ce pas une chose qui crie vengeance, de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces

moutons d'amour, sont traitées par ces loups dévorants? (Elle crie.) Ne dirait-on pas...

ARLEQUIN. — Oh! je vois bien que nous sommes ici sur le patrimoine des avocats. Comme elle a appris à crier!

COLOMBINE. — Ne dirait-on pas, dis-je, que le mariage, qui devrait être l'union, le nœud et la soudure des volontés, soit présentement un champ de bataille, où le mari s'exerce à chagriner sa femme, et où la femme est toujours la malheureuse exposée aux insultes, et bien souvent aux coups de celui qui devrait être le rempart de sa faiblesse? Pour moi, je vous déclare que, si heureusement mon mari était mort le premier, j'aurais pleuré, crié; je me serais couverte, jusqu'au bout des ongles, d'un deuil où le cœur n'aurait pas eu grande part: mais, loin de le venir trouver aux enfers, je me serais bien donné de garde de le chercher.

ARLEQUIN. — Oh! ma petite femme, je n'ai jamais douté de votre affection.

COLOMBINE. — Ainsi, puisqu'il vient me chercher de si loin, c'est une marque qu'il ne saurait se passer de moi; mais il ne m'aura que par le bon bout: je prétends avoir des conditions si avantageuses, qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gâté le métier... Comme c'est une chose qui crie vengeance, de voir le peu de dépenses que les femmes font aujourd'hui, je veux avoir plus d'argent que par le passé, et que chacun ait, sa semaine, la clef du coffre-fort.

ARLEQUIN. — Si vous l'aviez une semaine, je courrais grand risque la suivante de ne pas entrer en exercice.

COLOMBINE. — *Item.* Oh! voilà un grand *item* celui-ci: point de jolies femmes de chambre: c'est-à-dire que je les choisirai moi-même, les plus laides que faire se pourra, et qui auront au moins quarante-cinq ans.

ARLEQUIN. — Fi! on n'est jamais bien servi par ces vieilles-là. Il faut donc que vous retranchiez aussi les grands laquais.

PLUTON. — Tudieu! cet oiseau-ci sait bien sa leçon. Voilà une pèlerine qui a diablement d'esprit.

ARLEQUIN. — Elle a encore six fois plus de tête. La, la, voyons : j'ai aussi à proposer mes conditions, moi; et voilà des articles que nous ferons signer par des notaires de ce pays-ci; car je crois qu'il n'y en manque pas.

COLOMBINE. — Oui, tu le prends comme cela? et moi je ne veux pas sortir. Une jolie femme comme moi, en tout pays, ne manque point de mari.

ARLEQUIN. — Oh! je sais bien qu'il y a partout assez de gens qui se mêlent de ces emplois-là. *Primo.* Puisque je ne profite pas de votre mort, je prétends que vous me rendiez les frais du deuil et de l'enterrement que j'ai payés au crieur.

PLUTON. — Cela est juste; mais il n'en coûte pas grand'chose pour faire enterrer une petite femme.

ARLEQUIN. — Ah! ces diables de corbeaux-là ne les mesurent pas à la toise, et ils rançonnent tellement un pauvre mari, que souvent il aimerait presque autant que sa femme ne mourût pas.

PLUTON. — Ils gagnent assez d'ailleurs.

ARLEQUIN. — Je prétends à l'avenir que vous baissiez votre rayon d'un grand demi-pied au moins.

COLOMBINE. — D'un demi-pied! je me ferais plutôt couper la tête. Non, non, je demeurerai ici.

ARLEQUIN. — Il Vous en restera encore plus d'un grand pied; et un grand pied de rayon doit suffire à la femme d'un musicien.

PROSERPINE. — Oh! oh! je le crois bien; je m'en contenterais bien, moi qui suis Proserpine.

ARLEQUIN. — Je veux que vous soyez beaucoup plus sage que par le passé, et que vous promettiez de n'aimer désormais que moi.

COLOMBINE. — Oh! pour cet article-là, néant. Je ne veux point engager ma conscience. Dans le temps où nous sommes, il n'y a point de femmes qui puissent promettre cela.

ARLEQUIN. — Je veux que les enfants que j'aurai

dans la suite soient élevés à ma fantaisie, et j'en disposerai comme de chose à moi appartenante.

COLOMBINE. — Cela s'en va sans dire.

PLUTON. — Eh! de quoi vous embarrassez-vous? Puisqu'elle est votre femme, tous les enfants qu'elle aura ne seront-ils pas les vôtres?

ARLEQUIN. — *Nego consequentiam.* Vous ne savez pas tout le manége de là-haut, monsieur Pluton: il y a tant de pères qui n'ont jamais eu d'enfants!

PLUTON. — Après avoir entendu les raisons des uns et des autres, pour vous défrayer de votre voyage, moi Pluton, prince des ténèbres, souverain du Styx et du Phlégéton, gouverneur des Pays-Bas, président du sabbat, et correcteur-né des arts, métiers et professions, je vous permets, non-seulement d'emmener chacun votre femme, mais toutes celles qui sont en enfers, sans même en excepter Proserpine.

ARLEQUIN. — Pour moi, je n'en ai que trop de celle-ci: mais il y a bien des gens qui ne demanderaient pas mieux que de troquer avec vous.

FIN

Religion.

9. Fleury. *Catéchisme* et *Doctrine chrétienne.*
10 Les Bienfaits du Christianisme. 5e édition.
11. Histoires édifiantes (les plus célèbres Missions).

Géographie.

12. GÉOGRAPHIE du Monde (Races, Religions, Divisions des Etats, etc.; l'Ancien Monde et le Nouveau).
13. Le Monde a vol d'oiseau (Mœurs, Usages, Coutumes de tous les peuples). 6e édition.
14. La France a vol d'oiseau. 5e édition.
15. GÉOGRAPHIE de la FRANCE (avec carte). 7e édit.

Histoire.

16. HISTOIRE SAINTE jusqu'à l'avénement du Christianisme. 5e édition.
17. HISTOIRE ancienne, avec tableaux chronologiques.
18. — du Moyen-Age. 3e édition.
19. — moderne de l'Europe. 3e édition.
20. — de France jusqu'a nos jours. 8e édit.
21. — universelle (Tablettes chronologiques.)

Lectures choisies.

22. LA FONTAINE. *Fables morales.* 5e édition.
23. Fénelon, avec 365 Maximes s'appliquant aux actions de chaque jour de l'année. 3e édition.
24. ART ÉPISTOLAIRE (Bons Auteurs), suivi d'un traité de Ponctuation. 3e édition.
25. Cent Lectures choisies. 7e édition.
26. Cinquante Lectures pour le Dimanche (Chateaubriand, Buffon, Racine, Lamartine, etc.).
27. BOILEAU Art poétique et *Poésies diverses.*
28. RACINE. Athalie et Esther (ces 2 chefs-d'œuvre réunis pour 10 centimes).

Commerce.

29. Arithmétique simplifiée : *toutes les Règles*. 10e éd.
30. TENUE de LIVRES (en partie simple et en partie double). 8e édition.

Lectures choisies.

31. MYTHOLOGIE (revue avec soin). 3e édition.
32. CENT Récits. Bons exemples. *Hommes utiles*. 5e éd.
33. FLORIAN. Fables choisies (avec notes). 3e édit.

Connaissances utiles.

34. Travaux a l'aiguille : Couture, — Tricot, — Crochet, — Broderie, — Tapisserie, — Machine à coudre, avec 50 figures, 3e édition.
35. La Musique a la portée de tout le monde. 8e édit.

Avec 600 figures.

36. Eléments d'algèbre,
37. Exercices d'algèbre,
38. Chimie,
39. Physique,
40. Agriculture,
41. Jardinage,
42. Dessin linéaire,
43. Dessin d'imitation,
44. Géométrie,
45. Mécanique,
46. Arpentage,
47. Exercices. arithmét.
48. Exercices géométrie.

49. Dictionnaire de la Conversation. *Pourquoi et Parce que. De tout un peu.* (Faits curieux)
50. Le Livre de la Santé (*le Médecin de la Famille.*)

Lectures.

51. Buffon (Choix),
52. Etudes de la nature,
53. Chateaubriand,

Sciences.

54. Astronomie,
55. Géologie,
56. Minéralogie.

Un Livre utile.

57. Contre l'Ivrognerie, l'Abus du Tabac et l'Ignorance. 73e édition Œuvre COURONNÉE.

Histoire naturelle.

58. L'Homme.
59. Les Mammifères.
60. Les Oiseaux.
61. Les Poissons.
62. Les Insectes.
63. La Botanique.
64. Instinct des animaux.
65. La Création.

L'Agréable et l'Utile.

66. Solfége de Rodolphe, à la portée de tout le monde.)
67. Atlas du Dessinateur en tous genres 120 modèles)·
68. La GYMNASTIQUE pour Tous (*Ecole du Soldat, Escrime*), avec 200 figures.

Histoire.

69. Les Croisades (12 Lectures).
70. Histoire de la Marine et des Armées françaises.
71. L'Algérie jusqu'a nos jours (Description, etc.).
72. PARIS Ancien et Nouveau (1878,) avec gravures.

Lectures choisies.

POÉSIE

73. La Gerbe poétique (jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle).
74. La Corbeille poétique (XIX[e] siècle). 3[e] édition.
75. L'Abeille poétique (les meilleurs Poëtes anciens et modernes). 3[e] édition.
76. La Mosaïque (les meilleurs Fabulistes). 6[e] édit.

PROSE

77. Ornements de la Mémoire, } avec nombreuses notes.
78. Le Trésor littéraire, } avec nombreuses notes.
79. Le Lépreux de la Cité d'Aoste et la Jeune Sibérienne. 3[e] édition.
80. Voyage autour de ma chambre et les Prisonniers du Caucase. 3[e] édition.

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

REGNARD

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1694

LA COQUETTE OU L'ACADÉMIE DES DAMES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRESENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1691

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

PERSONNAGES

DORANTE, officier réformé, revenant de sa garnison, qui devient amoureux d'Agathe.
AGATHE, fille d'un fermier, amoureuse de Dorante.
PASQUIN, valet de Dorante.
LISETTE, amie d'Agathe.
COLIN, jeune fermier, accordé avec Agathe.
NANETTE, bergère.
NICAISE, berger.
PLUSIEURS BERGERS ET BERGÈRES, qui étaient priés pour la noce de Colin et d'Agathe.

(La scène est dans un village du Poitou, sous l'orme.)

SCÈNE I

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN. — Pour m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépense du voyage depuis notre garnison jusqu'à ce village-ci; nous y avons déjà séjourné quinze jours sur mes crochets : je vous prie que nous comptions ensemble, et je vous demande mon congé.

DORANTE. — Oh ! palsembleu, tu prends bien ton temps!

PASQUIN. — Eh ! puis-je le mieux prendre, monsieur ? Vous venez d'être réformé; il faut bien que vous réformiez votre train.

DORANTE. — Pasquin, quitter le service d'un officier, c'est se brouiller avec la fortune.

PASQUIN. — Ma foi, monsieur, je me suis brouillé avec elle dès le jour que je suis entré chez vous: mais, Dieu merci, je suis au-dessus de la fortune; je veux me retirer du monde.

DORANTE. — Le fat ! oh ! le fat !

PASQUIN. — Oui, monsieur, j'ai fait depuis peu des réflexions morales sur la vanité des plaisirs mondains :

je suis las d'être bien battu et mal nourri; je suis las de passer la nuit à la porte d'un lansquenet, et le jour à vous détourner des grisettes; je suis las enfin d'avoir de la condescendance pour vos débauches, et de m'enivrer au buffet, pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin, monsieur. Je vais me rendre mari d'une certaine Lisette, qui est le bel esprit de ce village-ci. Les plus jolies filles du Poitou la consultent comme un oracle, parce qu'elle a fait ses études sous une coquette de Paris; c'est là où elle est devenue amoureuse de moi.

DORANTE. — Eh ! je n'ai point encore trouvé en mon chemin cette Lisette si aimable; j'en sais mauvais gré à mon étoile.

PASQUIN. — Ce n'est pas votre étoile, monsieur; c'est moi qui ai pris soin de vous cacher Lisette : je l'ai trouvée trop jolie pour vous la faire connaître. Mais cette digression vous fait oublier qu'il s'agit entre vous et moi d'une petite règle d'arithmétique. Il y a huit ans que je vous sers; à vingt-cinq écus de gages, somme totale six cents livres; sur quoi j'ai reçu quelques coups de canne, coups de pieds au cul : partant reste toujours six cents livres, que je vous prie de me donner présentement.

DORANTE, d'un ton de colère. — Quoi ! j'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi !

PASQUIN. — Tout autant, monsieur.

DORANTE. — Un maraud !

PASQUIN. — Oui, monsieur.

DORANTE. — Huit ans, un valet à pendre.

PASQUIN. — Ah !

DORANTE. — A noyer, à écraser !

PASQUIN. — Il y a du malheur à mon affaire. Vous avez été jusqu'à présent très-content de mon service, et vous cessez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

DORANTE, se radoucissant. — Pasquin, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis la dupe de ma bonté. Va, mon

cher, je veux bien encore ne te point chasser de chez moi.

PASQUIN. — Vraiment, monsieur, ce n'est pas vous qui me chassez; c'est moi qui vous demande mon congé, et les six cents livres.

DORANTE. — Non, mon cœur, tu ne me quitteras point. Tu ne sais ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intrigant, à un fourbe.

PASQUIN. — Je sais bien que j'ai tous les talents pour faire fortune à la ville; mais je borne mon ambition à Lisette, à qui j'apporte en mariage les six cents livres dont je vais vous donner quittance.

(Il tire de sa poche un papier.)

DORANTE, lui arrêtant la main. — Peste soit du faquin! Tu n'as que tes affaires en tête : parlons un peu des miennes. J'épouse demain la petite fermière Agathe. J'ai si bien fait, par mon manége, que le père est à présent aussi amoureux de moi que sa fille. Elle a dix mille écus, Pasquin.

PASQUIN. — Vous n'avez que vos affaires en tête; reparlons un peu des miennes.

DORANTE. — Agathe m'attend chez elle à quatre heures; et, avant que d'y aller, j'ai à régler certaines choses avec le notaire.

PASQUIN. — Monsieur, il n'y a que deux mots à mon affaire.

DORANTE. — Le notaire m'attend, Pasquin.

PASQUIN. — Mon congé et mes gages.

DORANTE. — Oh! puisque tu veux absolument que nous finissions d'affaire ensemble...

PASQUIN. — Si ce n'était pas pour une occasion aussi pressante...

DORANTE. — Il faut faire un effort...

PASQUIN. — Je ne vous importunerais pas.

DORANTE. — Quelque peine que cela me fasse...

PASQUIN. — Voici la quittance.

DORANTE, prenant la quittance et embrassant Pasquin. — Va, je te donne ton congé.

PASQUIN. — Et mes gages, monsieur?

DORANTE. — Tu m'attendris, Pasquin; je ne veux pas te voir davantage.

SCÈNE II

PASQUIN, seul.

Le scélérat! Je n'ai plus rien à ménager avec cet homme-là. Lisette me sollicite de rompre son mariage avec Agathe. Allons voir ce qui en sera.

SCÈNE III

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN. — Ah! te voilà!

LISETTE. — Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton maître?

PASQUIN. — Peu s'en faut. Il ne s'agissait entre lui et moi que de deux articles. Je lui demandais mon congé et mes gages : il a partagé le différend par moitié; il m'a donné mon congé et me retient mes gages.

LISETTE. — Et tu gardes des mesures avec cet homme-là! Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage en faveur de mon pauvre frère Colin, à qui Agathe était promise? Il ne tient qu'à toi de rendre la joie à tout le village. Ce n'était que fêtes, danses et chansons préparées pour les noces de Colin et d'Agathe; et depuis que ton officier réformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie fermière, toute notre galanterie poitevine est en deuil.

PASQUIN. — Je ne manque pas de bonne volonté; mais je considère...

LISETTE. — Et moi, je ne considère plus rien. Je suis bien sotte de prier quand j'ai droit de commander. Colin est mon frère, et s'il n'épouse point Agathe par ton moyen, Lisette n'épousera point Pasquin.

PASQUIN. — Ouais! tu me mets bien librement le marché à la main!

LISETTE. — C'est que je ne suis pas comme la plupart de celles qui font de pareils marchés. Je ne t'ai point donné d'arrhes, et je romprai, si...

PASQUIN. — Doucement. Çà, que faut-il donc faire pour ce petit frère Colin ? As-tu pris des mesures avec lui ?

LISETTE. — Des mesures avec Colin ? Bon ! c'est un jeune amant à la franquette, qui n'est capable que de se trémousser à contre-temps. Il va, il vient, il piétine, peste contre son infidèle, et a toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute; enfin, c'est un petit obstiné que j'ai été contrainte d'enfermer, afin qu'il me laissât en paix travailler à ses affaires. Je crois que le voilà encore.

SCÈNE IV

COLIN, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE, à Colin. — Quoi ! petit lutin, tu seras toujours sur mes talons ?

COLIN, à Lisette. — J'ai sauté par la fenêtre de la salle où tu m'avais enfermé, pour te venir dire que tout le tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante, par-ci, par-là, tant y a que tout ça ne vaut rien.

LISETTE. — Mort de ma vie ! si tu...

PASQUIN. — Laissez opiner Colin ; il me paraît homme de tête.

COLIN. — Assurément. J'ai trouvé un secret pour qu'Agathe me r'aime, et j'ai commencé à imaginer...

LISETTE. — Et va-t'en achever d'imaginer; laisse-moi exécuter.

COLIN. — Oh ! y faut que ce soit moi qui...

LISETTE. — Oh ! ce ne sera pas toi qui...

COLIN. — Je te dis que...

LISETTE. — Je te dis que tu te taises.

COLIN. — Oh ! c'est moi qui suis l'amoureux, une fois; je veux parler tout mon soûl.

LISETTE. — Oh ! le petit lutin d'amoureux !

COLIN. — Tenez, si Pasquin me dit que je n'ai pas pus d'esprit que toi, pour ce qui est d'Agathe, je veux bien m'en retourner dans la salle.

LISETTE. — Ecoutons à cette condition.

COLIN. — C'est que j'ai eune ruse pour faire venir Agathe dans eun endroit où je vous cacherai tous deux.

PASQUIN. — Fort bien !

COLIN. — Et pis, quand a sera là, je li dirai : Çà, gnia personne qui nous écoute; n'est-y pas vrai, Agathe, qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou m'aimiez ? A dira : Oui, Colin; car ça est vrai. N'est-y pas vrai, li redirai-je, que quand vous me dites ça, je dis, moi, que les paroles étaient belles et bonnes, mais que ça ne tient guère, à moins qui n'y ait quelque chose, là, qui signifie qu'ou n'oseriez pus prendre d'autre mari que moi ? Agathe dira : Oui, Colin. N'est-y pas vrai, ce li ferai-je encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre collet était défaite, je le soulevis tout doucement, tout doucement ?...

LISETTE. — Oh ! va donc plus vite; j'aime l'expédition.

PASQUIN. — Ce récit promet beaucoup, au moins. Et nous serons cachés pour entendre tout cela !

COLIN. — Assurément. Je ne barguignerai point à li faire tout dire, car si a m'épouse, l'épousaille couvre tout; et sinon, je sis bien aise qu'on sache que la récolte appartient à sti qui a défriché la terre. Oh ! donc, je dirai à Agathe : N'est-y pas vrai, quand j'eu entr'ouvart votre collet, que je pris dessous un papier dans votre sein, et que sur ce papier vous m'aviez fagotté en lacs d'amour votre nom parmi le mien, pour montrer ce que je devions être l'un à l'autre ?

PASQUIN. — Et a dira : Oui, Colin.

COLIN. — Oh ! a dira peut-être que c'est qu'a dormait; mais je sais bien qu'a ne faisait que semblant; car a se réveillit tout juste quand...

LISETTE. — Eh bien, enfin ! quand elle aura tout dit...

COLIN. — Vous sortirez tous deux de votre cache, et

vous li direz : Agathe, faut qu'ou vous mariiez rien qu'avec Colin tout seul, ou nous allons dire partout qu'ous aimez deux hommes à la fois. Oh ! a ne voudra pas.

LISETTE. — O que si, a voudra. Les femmes en font gloire.

COLIN. — Faire gloire d'aimer un autre que sti avec qui on se marie ! Non, gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

PASQUIN. — Colin n'a pas voyagé. Çà, je juge que M. Colin imagine mieux que nous; mais nous exécuterons mieux que Colin. Partant, condamné à retourner dans la salle jusqu'à ce que nous ayons besoin de lui.

COLIN. — Oh ! ne vlà-t-il pas qu'il dit comme Lisette, à cause que... hé ! la, la !

LISETTE. — Oh ! va donc, ou je ne me mêle plus de tes affaires.

COLIN. — J'y vas, mais j'enrage.

SCÈNE V

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE. — Oh ! nous voilà délivrés de lui. Çà, il s'agit de guérir Agathe de l'entêtement où elle est pour ton maître.

PASQUIN. — Hon ! quand l'amour s'est une fois emparé d'un cœur aussi simple que celui d'Agathe, il est difficile de l'en chasser; il se trouve mieux logé là que chez une coquette.

LISETTE. — J'avoue que les grands airs de ton maître ont saisi la superficie de son imagination; mais le fond du cœur est encore pour Colin. Finissons. Il faut empêcher Agathe de sortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre les mesures que nous avons prises. Comment nous y prendrons-nous ?

PASQUIN. — Hon ! attendez. Nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allais lui dire que mon maître veut qu'elle les mette... La coiffure seule suffit pour amuser une femme toute la journée.

LISETTE. — La voici qui vient; songe à la renvoyer chez elle.

SCÈNE VI

AGATHE, LISETTE, PASQUIN.

AGATHE. — Où donc est ton maître, Pasquin ? Il y a deux heures que je l'attends chez moi.

PASQUIN. — Vous vous trompez, madame ; mon maître est trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE, à Agathe. — Je vous avais bien dit que ses empressements ne dureraient pas.

AGATHE. — Oh ! c'est tout le contraire, Lisette. Dorante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la folie ; car il m'a promis que son amour augmenterait tous les jours, et il m'aimait déjà bien hier.

LISETTE. — En une nuit, il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un Français.

PASQUIN. — Oui, sur la fin de ce siècle-ci, les amants et les saisons se sont bien déréglés; le chaud et le froid n'y dominent plus que par caprice.

LISETTE. — Oh ! en Poitou nous avons une règle certaine : c'est que, le jour des noces, le thermomètre de la tendresse est à son plus haut degré; mais le lendemain il descend bien bas.

AGATHE. — Vous voulez me persuader tous deux que Dorante sera inconstant; mais il faudrait que je fusse folle pour craindre qu'il change. Quoi ! quand Colin me disait tout simplement qu'il me serait fidèle, je le croyais; et je ne croirais pas Dorante, qui est gentilhomme, et qui fait des serments horribles qu'il m'aimera toujours.

PASQUIN. — En amour, les serments d'un courtisan ne prouvent rien; c'est le langage du pays.

LISETTE, à Agathe. — Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie, je vous ferais voir que Dorante...

AGATHE. — Parlons d'autre chose, Lisette.

PASQUIN, à Lisette. — Elle a raison. (A Agathe.) Parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE. — Ah ! Pasquin, j'en suis charmée.

PASQUIN. — A propos, mon maître voulait vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE. — Je voudrais bien l'être aussi; mais je ne sais pas lequel je dois mettre des deux habits. Dis-moi, Pasquin, lequel aimera-t-il mieux de l'innocente ou de la gourgandine ?

PASQUIN. — La gourgandine a toujours été du goût de mon maître.

AGATHE. — Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'esprit pour inventer de si jolis noms.

PASQUIN. — Malepeste ! leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de modes qui ne servent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches; celles qui en ont trop le portent plus bas. Le cou long et les gorges creuses ont donné lieu à la steinkerque; et ainsi du reste.

AGATHE. — Ce qui m'embarrasse le plus, c'est la coiffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête; il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

PASQUIN. — Oh ! quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ai ici le livre instructif que la coiffeuse a envoyé de Paris. Il s'intitule :
« Les Eléments de la Toilette, où le Système harmo-
« nique de la Coiffure d'une Femme. »

AGATHE. — Ah ! que ce livre doit être joli !

LISETTE. — Et savant !

PASQUIN, tirant un livre de sa poche. — Voici le second tome. Pour le premier, il ne contient qu'une table alphabétique des principales pièces qui entrent dans la composition d'une commode, comme :

« La duchesse, le solitaire,
« La fontage, le chou,
« Le tête-à-tête, la culbute,
« Le mousquetaire, le croissant,
« Le firmament, le dixième ciel,
« La palissade et la souris. »

AGATHE. — Ah ! Pasquin, cherche-moi l'endroit où le livre dit que se met la souris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN. — C'est ici quelque part ; attendez...

« Coiffure pour raccourcir le visage. »

Ce n'est pas cela.

« Petits tours blonds à boucles fringantes pour « les fronts étroits et les nez longs. »

Je n'y suis pas.

« Suppléments ingénieux qui donnent du relief « aux joues plates. »

Ouais !

« Cornettes fuyantes pour faire sortir les yeux en « avant. »

Ah ! voici ce que vous demandez.

« La souris est un petit nœud de nompareille qui « se place dans le bois. *Nota.* On appelle petit « bois un paquet de cheveux hérissés, qui gar- « nissent le pied de la futaie bouclée. »

Mais vous lirez cela à loisir. Allez vite arranger votre toilette. Je vous enverrai mon maître aussitôt qu'il aura fini une petite affaire.

AGATHE. — Qu'il ne me fasse pas attendre au moins. Adieu, Lisette.

LISETTE. — Adieu, Agathe.

SCÈNE VII

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE. — On vient à bout de tout en ce monde, quand on sait prendre chacun par son faible : les hommes par les femmes, les femmes par les habits. Çà, il faut à présent nous assurer de ton maître.

PASQUIN. — Il est chez le notaire : il faut qu'il repasse par ici pour aller chez Agathe, et je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiser en veuve.

LISETTE. — Récapitulons un peu ce déguisement. Tu es bien sûr que ton maître n'a jamais vu la veuve.

PASQUIN. — Assurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle était amoureuse de lui. Pour se venger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il était, de faire la passionnée ; en un mot, de se moquer de lui, trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature pour égayer son veuvage.

LISETTE. — Puisque cela est ainsi, je contreferai la veuve, comme si je l'étais.

PASQUIN. — Tant pis. Car on ne saurait bien contrefaire la veuve, qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prêt?

LISETTE. — Oui.

PASQUIN. — Voilà mon maître qui vient.

LISETTE. — Amuse-le pendant que je me déguiserai ; et après, tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre, tu la feras écouter notre conversation. Laisse-moi faire.

SCÈNE VIII

PASQUIN, seul.

Comment lui tournerai-je la chose ? Mais il ne faut pas tant de façons avec mon maître. Un homme qui se croit aimé de toutes les femmes en est aisément la dupe.

SCÈNE IX

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN. — Monsieur ! monsieur!

DORANTE. — Ne m'arrête point; Agathe m'attend.

PASQUIN. — Ce n'est plus de mes affaires que je veux vous parler à présent.

DORANTE. — Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Pasquin, l'amour! Ah! quand on a le cœur pris...

PASQUIN. — Fait comme vous êtes, monsieur, je n'eusse jamais deviné que l'amour vous ferait perdre votre fortune.

DORANTE. — Que veux-tu dire par là?

PASQUIN. — Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette veuve de cinquante mille écus.

DORANTE. — Eh! ne t'ai-je pas dit que la sotte est devenue invisible à Poitiers?

PASQUIN. — Apparemment elle voulait éprouver votre constance. L'heureux moment est venu; elle est ici, monsieur.

DORANTE. — Est-il possible?

PASQUIN. — Il n'y a rien de plus vrai, et depuis que vous m'avez quitté... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE. — Achève, Pasquin, achève.

PASQUIN. — Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus plus ou moins.

DORANTE. — Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achète un régiment, on est utile au prince; tu sais qu'un gentilhomme doit se sacrifier pour les besoins de l'Etat.

PASQUIN. — Entre nous, l'Etat n'a pas grand besoin de vous, puisqu'il vous a remercié de vos services à la tête de votre compagnie.

DORANTE. — Parlons de la veuve, Pasquin.

PASQUIN. — La veuve est venue ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux; et depuis que vous m'avez quitté, on vient de m'offrir de sa part cent pistoles, si je puis livrer votre cœur.

DORANTE. — Je serai ravi de te faire gagner cent pistoles. J'aime à m'acquitter, Pasquin.

PASQUIN. — En rabattant sur les gages.

DORANTE. — Çà, que faut-il faire, mon cœur?

PASQUIN. — On est convenu avec moi que le ha-

sard amènerait la veuve sous cet orme dans un quart d'heure.

DORANTE. — Bon!

PASQUIN. — J'ai promis que le même hasard vous y conduirait aussi.

DORANTE. — Fort bien!

PASQUIN. — Il faut que vous vous promeniez, sans faire semblant de rien. Elle va venir, sans faire semblant de rien. Pour lors vous l'aborderez, vous, en faisant semblant de rien; elle vous écoutera en faisant semblant de rien. Voilà comment se font les mariages des Tuileries.

DORANTE. — Parbleu, tu es un homme adorable!

PASQUIN. — Çà, préparez-vous à aborder la veuve en petit maître. Cachez-vous un œil avec votre chapeau, la main dans la ceinture, le coude en avant, le corps d'un côté, et la tête de l'autre; surtout gardez-vous bien de vous promener sur une ligne droite, cela est trop bourgeois.

DORANTE. — Ce maraud-là en sait presque autant que moi.

PASQUIN. — Voici l'occasion, monsieur, de faire profiter les talents que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah! si vous pouviez vous souvenir de cette mine que vous fîtes l'autre jour à la comédie, là, une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE. — Que tu es badin!

SCÈNE X

LISETTE, en veuve; DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN, bas à Dorante. — Voici la veuve, monsieur; faites semblant de rien; hem, semblant de rien. (Haut à Dorante, en faisant signe à Lisette.) N'y a-t-il rien de nouveau en Catalogne? Que dit-on de l'Allemagne? Vous avez reçu des lettres de Flandre? La promenade est bien déserte aujourd'hui. De quel côté vient le vent? Mon Dieu! la belle journée!

DORANTE, bas à Pasquin. — Pasquin, la veuve soupire.

PASQUIN, bas à Dorante. — Apparemment, c'est pour le défunt.

DORANTE, bas à Pasquin. — Il faut un peu la laisser ronger son frein. Elle est sensible aux bons airs. Je me sers de mes avantages.

PASQUIN, bas à Dorante. — Vous avez raison; votre geste est tout plein de mérite, et vous avez encore plus d'esprit de loin que de près. Si elle vous entendait chanter, elle serait charmée, monsieur. Ne savez-vous point par cœur quelque impromptu de l'opéra nouveau?

DORANTE, haut à Pasquin. — Je vais chanter, pour me désennuyer, un petit air que je fis à Poitiers pour cette charmante veuve. Hem.

(Il chante.)

Palsambleu, l'Amour est un fat,
L'Amour est un fat;
Sans égard pour ma naissance,
Il me fait soupirer, gémir, sentir l'absence
Comme un amant du tiers état.
Palsambleu, l'Amour, etc.
Il n'est point de belle en France
Que je n'aie soumise à ce petit ingrat;
Et, pour toute récompense,
Il m'enchante comme un forçat.
Palsambleu, l'Amour, etc.

PASQUIN, après que Dorante a chanté. — Vous êtes l'Amour, monsieur!

DORANTE, bas à Pasquin. — C'est assez la faire languir. Ciel! quelle aventure, Pasquin! Je crois que voilà mon aimable invisible dont je te parlais.

PASQUIN. — C'est elle-même.

DORANTE, abordant la veuve. — Par quel bonheur, madame, vous trouve-t-on dans ce village?

LISETTE. — J'y venais chercher la solitude et pleurer en liberté.

PASQUIN. — Retirons-nous donc, monsieur : il est

dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en dedans.

DORANTE. — Je vous l'ai dit cent fois, charmante spirituelle, je suis le cavalier de France le plus spécifique pour la consolation des dames.

LISETTE. — Un cavalier fait comme vous ne saurait en consoler une, qu'il n'en afflige mille autres

DORANTE. — Périssent de jalousie toutes les femmes du monde, pourvu que vous vouliez bien...

LISETTE. — Ah ! n'achevez pas, monsieur; je crains que vous ne me fassiez des propositions que je ne pourrais entendre sans horreur; car, enfin, il n'y a encore que huit ans que mon mari est mort.

PASQUIN. — Ah ! monsieur, vous allez rouvrir une plaie qui n'est pas encore bien fermée.

DORANTE. — Ah! Pasquin, je sens que mon feu se rallume.

LISETTE. — Hélas! le pauvre défunt m'aimait tant!

PASQUIN, bas à Dorante. — Elle parle du défunt; vos affaires vont bien.

LISETTE. — Il m'a fait promettre en mourant (En baissant la voix.) que je ne me remarierais point.

PASQUIN, bas à Dorante. — Profitez du moment, monsieur : elle est femme; et puisque sa parole baisse, il faut qu'elle soit bien faible.

LISETTE, bégayant. — Je tiendrai... ma promesse... ou bien...

PASQUIN, bas à Dorante. — Elle bégaye, il est temps que je me retire.

DORANTE, bas à Pasquin. — Va-t'en.

SCÈNE XI

DORANTE, LISETTE.

DORANTE. — Nous sommes seuls, madame; accordez-oi donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refusé Poitiers; levez ce voile cruel...

LISETTE. — Monsieur, l'affliction m'a si fort changée...

DORANTE. — Hé! je vous conjure...

LISETTE, d'un ton de précieuse. — Je ne dors point; la fatigue du carrosse, la chaleur, la poussière, le grand jour... vous me trouverez laide à faire peur.

DORANTE. — Je vous trouverai charmante.

LISETTE. — Vous le voulez?

(Elle lève sa coiffe.)

DORANTE. — Que vois-je?

LISETTE. — Puisqu'il faut vous l'avouer, dès la seconde fois que je vous vis, je formai le dessein de faire votre fortune; mais je voulais vous éprouver. Ah! cruel! fallait-il sitôt vous rebuter?

DORANTE. — Hé! vous avais-je vue, madame

SCÈNE XII

DORANTE, LISETTE, AGATHE, PASQUIN.

(Pasquin amène Agathe pour écouter.)

AGATHE, à part, à Pasquin. — C'est donc pour cela qu'il me faisait tant attendre?

PASQUIN, à part, à Agathe. — Ecoutez...

(Il sort.)

SCÈNE XIII

DORANTE, LISETTE, AGATHE, à part.

DORANTE, à Lisette. — Je l'avoue franchement; à votre refus, j'avais baissé les yeux sur une petite fermière, parce que je trouvais une somme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction : mais, d'honneur, en honneur, je ne l'ai jamais regardée que comme un enfant, une poupée avec quoi on se joue ; et depuis les charmantes conversations de Poitiers, vous n'avez point désemparé mon cœur.

AGATHE, à part. — Le traître!

LISETTE. — Apparemment que je vous crois, puisque je veux bien vous donner ma main. Mais, avant toutes choses, il faut que vous disiez à Agathe, en ma présence, que vous ne l'avez jamais aimée.

DORANTE. — En votre présence?

LISETTE. — Quoi ! vous hésitez?

DORANTE. — Nullement. Mais enfin, dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'est l'assassiner : le coup est mortel, madame, et je dois avoir des ménagements pour une pauvre petite créature, qui...

LISETTE. — Qui...

DORANTE. — Qui, puisqu'il faut vous faire la confidence, a eu pour moi certaines faiblesses. Je suis galant homme.

AGATHE, à part. — Comme il ment !

DORANTE. — Mais, madame, je quitte tout pour vous suivre. Je me laisse enlever, je vous épouse : faut-il d'autres marques de mon amour?

LISETTE. — Au moins, je vous ordonne d'aller tout présentement rompre l'engagement que vous avez avec le père.

DORANTE. — Oh ! pour cela, volontiers.

LISETTE. — Allez promptement, et revenez dans une demi-heure m'attendre sous cet orme.

DORANTE. — Je vais vous satisfaire.

LISETTE. — Sous l'orme, au moins.

SCÈNE XIV

AGATHE, LISETTE.

AGATHE, à part, n'osant aborder la veuve. — Il faut que je sache d'elle... Mais me ferai-je connaître après ce qu'on lui vient de dire de moi?

LISETTE. — Mon Dieu! la jolie mignonne! Qu'elle est aimable! Me voulez-vous parler?

AGATHE, n'osant l'aborder. — Non.

LISETTE. — Mais je crois vous avoir vue quelque part. N'êtes-vous pas la belle Agathe?

AGATHE. — Je ne sais pas.

LISETTE. — Ne craignez rien, ma bouchonne. Vous m'aviez enlevé mon amant; mais je suis déjà vengée, puisqu'il vous a sacrifiée à moi.

AGATHE. — Le traître!

LISETTE. — Vous êtes bien fâchée, n'est-ce pas, de perdre un si joli petit homme?

AGATHE. — Je ne suis fâchée que de ce qu'il vous vient de dire des faussetés de moi. Il dit que j'ai eu des faiblesses pour lui : ah! ne le croyez pas au moins, madame; c'est un méchant qui en dira autant de vous.

LISETTE rit. — Ha! ha!

AGATHE. — Vous riez! Est-ce que vous me soupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit?

LISETTE. — Dorante ne saurait mentir; il est gentilhomme.

AGATHE. — Que je suis malheureuse! Quoi! vous croyez?

LISETTE, se dévoilant. — Oui, je crois...

AGATHE. — C'est Lisette!

LISETTE. — Je crois, comme je l'ai toujours cru, que vous êtes fort sage, et que Dorante est le plus grand scélérat. Mais je suis contente, vous avez tout entendu. Ce n'est pas sa faute, comme vous voyez, si je ne suis qu'une fausse veuve. Eh bien! que vous dit le cœur présentement?

AGATHE. — Hélas! j'ai trahi Colin : Colin m'aime-t-il encore?

LISETTE. — Il fera tout comme s'il vous aimait; et sitôt que vous lui aurez dit un mot, il ne songera plus qu'à se venger de Dorante.

AGATHE. — Ah! qu'il ne s'y joue pas : Dorante m'a dit qu'il était bien méchant.

LISETTE. — Il s'agit d'une vengeance qui servira de divertissement à toute notre petite société galante. Il sera berné... qu'il ne manquera rien.

SCÈNE XV

COLIN, AGATHE, LISETTE.

COLIN, à part, sans apercevoir Agathe. — Pasquin me vient de dire que tout allait bien, pourvu que je patientisse : mais, quand je devrais tout gâter, je ne saurais plus me tenir en place; je sis trop amoureux.

AGATHE, à Colin, fâchée de l'avoir trahi. — Ah! Colin, Colin!

COLIN, à Agathe, qu'il aperçoit. — Ce n'est pas de vous au moins que je dis que je sis amoureux : il ferait beau var que j'aimisse encore eune... ingrate!

AGATHE. — Il est vrai.

COLIN. — Eune... infidèle!

AGATHE. — Oui, Colin.

COLIN — Eune... changeuse!

AGATHE. — Hélas! je n'aime pas trop à changer; mais c'est que cela me vint malgré moi tout d'un coup, parce que je n'avais jamais vu d'homme fait comme Dorante.

COLIN. — Oui, vous êtes une traîtresse.

AGATHE. — Oh! pour traîtresse, non... Ne vous avais-je pas averti que je voulais aimer Dorante?

COLIN, étouffant de colère et d'amour. — Eune... aouf! gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moi ta main.

AGATHE. — Ah! Colin, que je suis fâchée!

COLIN. — Ah! que je sis aise, moi!

LISETTE. — Vous allez user toute votre tendresse; gardez-en un peu pour quand vous serez mariés, vous en aurez besoin. Çà! Dorante va venir m'attendre sous l'orme; nous avons résolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nanette et Licas nous doivent aider; ils sont là tout prêts. Les voici.

SCÈNE XVI

LISETTE, COLIN, AGATHE, NANETTE, DEUX BERGERS.

LISETTE, à Nanette et aux bergers. — Qui vous a donc avertis qu'il était temps?

NANETTE, à Lisette. — Nous avons vu de loin qu'elle se laissait baiser la main par Colin; nous avons jugé...

COLIN, à Nanette. — C'est signe qu'al' a retrouvé l'esprit qu'al' avait pardu.

AGATHE. — Que je suis honteuse, Nanette, d'avoir été trompée par un homme!

NANETTE. — Hélas! à qui est-ce de nous autres que cela n'arrive point? Mais nous allons faire voir à ce petit coquet de Dorante qu'il ne sait pas son métier puisqu'il donne le temps à une fille de faire ses réflexions.

LISETTE. — Tous vos petits rôles de raillerie sont-ils prêts?

NANETTE. — Bon! notre Licas et notre Pierrot feraient un opéra en deux heures.

LISETTE. — Oui, je vais vous donner votre rôle.

NANETTE. — Voici Dorante. Retirez-vous; c'est à moi à commencer.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII

DORANTE, seul, venant au rendez-vous que lui a donné la veuve.

Voici à peu près l'heure du rendez-vous. J'ai bien fait de ne point voir ni le père ni la fille : si la veuve m'allait manquer, je serais bien aise de retrouver Agathe. J'entends des villageois qui chantent; laissons-les passer.

SCÈNE XVIII

DORANTE, NANETTE, NICAISE. Nicaise finit une chanson à une paysanne qui le fuit.

NANETTE. — Mon pauvre Nicaise, tu perds ton temps et ta chanson. Il est vrai que je t'ai aimé; mais c'est justement pour cela que je ne t'aime plus. Ce sont là nos règles.

NICAISE chante.

Lorsque tu me promis, sous cet orme fatal,
Que je triompherais bientôt de mon rival,
Tu m'en voulus donner une preuve certaine,
Ah! que n'en ai-je profité!
Je ne serais plus à la peine
De te reprocher ton infidélité.

NANETTE chante.

Il est vrai que ma franchise
Fut surprise
Par tes discours trompeurs et par ton air charmant;
Mais j'ai passé l'écueil du dangereux moment.
J'ai pensé faire la sottise :
Tu ne m'as pas prise au mot;
Tu seras le sot.
Tu seras le sot.
Tu seras le sot.

SC NÈE XIX

DORANTE, seul.

Ces Poitevines sont galantes naturellement. Mais la veuve tarde beaucoup.

SCÈNE XX

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN. — Ah! monsieur, nous jouons de malheur.

DORANTE. — Qu'y a-t-il donc?

PASQUIN. — La veuve est partie, monsieur; une de ses tantes est venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvrette a pu faire, c'est de sortir la tête par la portière du carrosse et de me faire signe de loin qu'elle ne laisserait pas de vous aimer toujours.

DORANTE. — Se serait-elle moquée de moi?

PASQUIN. — Monsieur, j'ai sellé votre anglais; le voilà attaché à la porte : si vous voulez suivre le carrosse, il n'est pas encore bien loin.

DORANTE. — Pasquin, il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe, et conclure avec elle. La voici justement.

SCÈNE XXI

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

AGATHE, à part. — Je vais bien me moquer de lui. (Haut, à Dorante.) Ah! vous voilà, monsieur; il faudra donc que je vous cherche toute la journée?

DORANTE. — Ah! pardon, ma charmante; j'ai eu une affaire indispensable.

AGATHE. — N'est-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité?

DORANTE. — Que dites-vous là, cruelle, injuste, ingrate? J'atteste le ciel...

AGATHE. — Hé! la, la, ne jurez point. Je sais bien comme vous m'aimez.

DORANTE. — Mais vous, qui parlez, est-ce aimer que de pouvoir attendre jusqu'à demain?

AGATHE. — Eh bien! marions-nous tout à l'heure.

DORANTE. — Dites donc au papa qu'il abrége les formalités : ces articles, ce contrat, me désespèrent.

PASQUIN. — La sotte coutume pour les amants qui sont bien pressés!

AGATHE. — Nous irons dans un moment trouver mon père; et, s'il nous fait trop attendre, nous nous marierons tous deux tout seuls.

SCÈNE XXII

LES MÊMES; CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

LE CHŒUR chante derrière le théâtre.

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez longtemps.

SCÈNE XXIII

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

DORANTE. — Qu'entends-je ?

AGATHE. — C'est la noce d'un nommé Colin. Vous ne le connaissez pas?

PASQUIN, faisant un saut, va rejoindre la noce. — Une noce! ma foi, je m'en vais danser.

SCÈNE XXIV

DORANTE, AGATHE, PASQUIN; PLUSIEURS BERGERS ET BERGÈRES, priés pour la noce de Colin et d'Agathe.

DORANTE, à Agathe. — Ils s'avancent, cédons-leur la place.

AGATHE. — Oh! il faut que je sois de cette noce-là.

DORANTE. — Quoi! vous pouvez différer un moment?

AGATHE. — Sitôt que la noce sera faite, nous nous marierons.

LE CHŒUR chante.

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez longtemps.

DORANTE. — Pasquin, voici bien des circonstances.

PASQUIN. — C'est le hasard, monsieur.

DORANTE. — En tout cas, il faut faire bonne contenance. (Il se mêle avec les villageois.) Fort bien, mes enfants. Vive la poitevine! Menuet de Poitou. Courage, Pasquin.

(On chante.)

Prenez la fillette
Au premier mouvement;
Car elle est sujette
Au changement :
Souvent la plus tendre
Qu'on fait trop attendre
Se moque de vous
Au rendez-vous.

PASQUIN, se moquant de Dorante. — Nous sommes trahis; on nous berne, monsieur.

DORANTE. — Ceci me confond.

LISETTE chante à Dorante.

Vous qui pour héritage
N'avez que vos appas,
L'argent ni l'équipage
Ne vous manqueront pas;
Malgré votre réforme,
La veuve y pourvoira;
Attendez-la sous l'orme,
Peut-être elle viendra.

AGATHE chante à Dorante.

La fille de village
Ne donne à l'officier
Qu'un amour de passage;
C'est le droit du guerrier.
Mais le contrat en forme,
C'est le lot du fermier :
Attendez-moi sous l'orme,
Monsieur l'aventurier.

COLIN chante.

Un jour notre goulu de chat
Tenait la souris sous la patte;
Mais al' était pour li trop délicate,
Il la lâchait pour prendre un rat.

PASQUIN à Dorante. — Voilà de mauvais plaisants, monsieur. Votre cheval est sellé.

(Dorante veut tirer son épée.)

PIERROT, arrêtant Dorante. — Tout bellement, ou nous ferons sonner le tocsin sur vous.

DORANTE. — Je viendrai saccager ce village-ci avec un régiment que j'achèterai exprès.

LISETTE. — Ce sera des deniers de la veuve.

(Dorante s'en va.)

(Le village poursuit Dorante, en dansant et chantant :)

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez longtemps.

FIN

LA COQUETTE

PERSONNAGES.

TRAFIQUET.
COLOMBINE, fille } de Trafiquet.
ISABELLE, nièce } de Trafiquet.
LE COMTE, amant de Colombine. *Octave.*
ARLEQUIN, bailli du Maine.
PIERROT, } domestiques de Trafiquet.
MARINETTE, } domestiques de Trafiquet.
MEZZETIN, } valets du comte.
PASQUARIEL, } valets du comte.
BAGATELLE laquais de Colombine
M. NIGAUDIN, conseiller au présidial de Beauvais. *Mezzetin.*
UN CAPITAINE. *Arlequin.*
UN SERGENT.
MADAME PINDARET, bel esprit.
MARGOT, couturière.
UN LAQUAIS de M. Nigaudin.
UN LAQUAIS de madame Pindaret.
FOURBES de la suite de Mezzetin et autres personnages muets.

(La scène est à Paris, chez Trafiquet.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARLEQUIN, en colère, se retournant, à la cantonade.
Vous en avez menti, messieurs les commis de la barrière, je ne dois rien : vous êtes des fripons. On est plus assuré au milieu des bois que dans ce maudit pays-ci; on ne saurait faire un pas qu'on ne trouve un filou. Il n'y a pas une demi-heure que je suis arrivé dans Paris, et me voilà déjà presque tout déshabillé... Au voleur! au voleur! Quelle maudite nation! A peine suis-je entré dans la ville, qu'on fait derrière mon cheval l'opération à ma valise; on en tire les hardes, et on la fait accoucher avant terme. En descendant à

l'hôtellerie, on m'escamote ma casaque. Je fais deux pas dans la rue, un fiacre me couvre de boue depuis les pieds jusqu'à la tête; un porteur de chaise me donne d'un de ses bâtons dans le dos; il vient un homme me saluer: je lui ôte mon chapeau, un coquin par derrière m'arrache ma perruque; et, pour comble de friponneries, on veut me faire payer l'entrée à la porte comme bête à cornes, parce que je viens pour me marier... Attendez donc que je sois...

SCÈNE II

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN. — Monsieur, n'êtes-vous pas un coupeur de bourses?

(Au lieu de répondre, Mezzetin tourne autour de lui, l'examine en se moquant de lui; et Arlequin fait des lazzis de frayeur. Le restant de cette scène consiste dans un jeu italien.)

SCÈNE III

Le théâtre change et représente l'appartement de Colombine: elle est à sa toilette, et Isabelle prélude sur un clavecin.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE. — Holà, quelqu'un! N'ai-je là personne? Cascaret! Jasmin! Pierrot! Bagatelle! Bagatelle!

SCÈNE IV

COLOMBINE, ISABELLE, PIERROT, BAGATELLE.

COLOMBINE, à Bagatelle. — D'où vient, petit garçon, qu'il faut vous appeler tant de fois?

BAGATELLE. — Mademoiselle, c'est que j'achevais ma main au lansquenet.

COLOMBINE. — N'est-il venu personne me demander?

BAGATELLE. — Il est venu cinq ou six personnes; mais j'ai oublié leurs noms et ce qu'ils m'ont dit.

COLOMBINE. — Le petit étourdi!

PIERROT. — M, le conseiller a dit qu'il allait revenir. Il est venu aussi cette grande femme qui a le visage si creux, qui vous viendra voir tantôt, quand elle aura été chez son libraire.

COLOMBINE. — C'est notre bel-esprit; je la tiens quitte de sa visite dès à présent. (A Bagatelle.) Venez çà; allez chez ma couturière, et dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui.

BAGATELLE. — Ne lui dirai-je pas aussi de nous faire des culottes? La mienne est toute déchirée entre les jambes, et ma chemise passe, révérence, parler, par...

COLOMBINE. — Taisez-vous, petit sot, et faites ce que je vous dis.

SCÈNE V

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE. — Eh bien! cousine, as-tu bientôt mis la dernière main à ton visage?

COLOMBINE. — Dis-moi, je te prie, comment me trouves-tu aujourd'hui?

ISABELLE. — A charmer.

COLOMBINE. — J'ai beau arranger mes traits, il me semble qu'il y en a toujours quelqu'un qui se révolte contre mon économie.

ISABELLE. — Je t'assure que tu es d'un air à mettre à contribution tous les cœurs de la ville.

COLOMBINE. — Je sais bien, sans vanité, que j'ai quelque agrément; mais avec un peu de beauté, et trois ou quatre mouches sur le nez, une fille ne va pas loin dans le siècle où nous sommes. Il faut de cela pour plaire (Elle se touche le front.) et pour attraper un

époux; voilà le point difficile. Nous avançons en âge tout doucement, et nous sommes assez fortes pour bien soutenir une thèse en mariage.

ISABELLE. — J'en tombe d'accord. Crois-tu, cousine, que j'aie le cœur plus dur que toi? Je sens quelquefois qu'une fille n'est pas née pour vivre seule: je t'avouerai même que j'emploie tout mon esprit pour attirer quelque amant dans le filet conjugal. Mais ces hommes sont des pestes de poissons rusés qui viennent badiner autour de l'appât, et mordent rarement à l'hameçon. Le mariage se décrie de jour en jour; je crois, pour moi, que nous allons voir la fin du monde.

COLOMBINE. — Que tu es folle ! Quoique le mariage ne soit plus guère à la mode, les hommes ont beau faire, ils ne sauraient se passer de nous. Leur répugnance pour le mariage vient de la simplicité des filles, qui ne savent pas jouer leur rôle. L'homme est un animal qui veut être trompé.

ISABELLE. — Je ne m'applique nuit et jour à autre chose. Je relève, avec l'art, les agréments que la nature m'a donnés ; je joins à quelque brillant d'esprit les talents de la poésie et de la musique : pour mes manières, elles sont douces et insinuantes, et avec tout cela, point d'épouseurs.

COLOMBINE. — Mais que prétendent donc tous ces petits messieurs-là ?

ISABELLE. — C'est ce que je ne conçois pas. On sait bien qu'il y a de certaines avances qui accrochent quelquefois. Mais vous en aurez menti, messieurs les soupirants; et si j'accorde quelque faveur, ce ne sera, ma foi, que par-devant notaire, et en vertu d'un bon parchemin bien signé.

COLOMBINE. — Cependant ce n'est pas une chose si difficile que tu le penses, d'engager un homme. Savoir risquer un billet dans son temps, marcher sur le pied à l'un, tendre la main à l'autre, se brouiller avec celui-ci, se raccommoder avec celui-là: crois-moi, avec ce petit manège-là, il faut, bon gré, mal gré, que quelque bête donne dans les toiles.

ISABELLE. — Il me semble que tu copies assez bien une coquette d'après nature. Prends-y garde, au moins; on ne fait plus guère de fortune à ce métier-là.

COLOMBINE. — Bon! il n'y a plus que les sottes qui se persuadent d'attraper des hommes par des airs composés. Cousine, le monde m'en a plus appris qu'à toi, et je te suis caution qu'une fille n'est piquante qu'autant qu'elle a pris sel dans la coquetterie.

ISABELLE. — Vraiment! ce ne sont pas là les maximes de ma mère, qui me prône tous les jours que la coquetterie est l'antipode du mariage, et j'ai ouï dire cent fois à mon oncle qu'une fille coquette ressemble à ces vins pétillants dont tout le monde veut tâter et dont personne ne veut acheter pour son ordinaire.

COLOMBINE. — Voilà-t-il pas mes contes de grand mère, qui condamnent dans leurs enfants les plaisirs que l'âge leur refuse? Je veux, moi, te donner des conseils pour le mariage, plus courts et plus faciles, et afin que tu les retiennes mieux, je vais te les lire en vers.

ISABELLE. — En vers, ma petite! Ah ! c'est ma folie.

COLOMBINE. — N'en perds pas une syllabe.

(Elle lit.)

PORTRAIT D'UNE COQUETTE, OU VRAIE MORALE D'UNE FILLE A MARIER.

Une fille qui veut se faire
Un époux, parmi ses amants,
Doit changer à tous les moments
Et de visage et de manière;
Tantôt, d'un air modeste, elle entre dans un cœur,
Sous un faux semblant de sagesse;
Et tantôt, rallumant un feu de belle humeur,
Elle y porte à la fois la joie et la tendresse;
Elle sait finement, par un mélange heureux,
Délayer la douceur avecque la rudesse,
Du frein de l'éperon usant avec adresse,
Suivant que l'animal est vif ou paresseux.

ISABELLE. — Ce début-là est vif; je ne sais pas comment sera le reste.

COLOMBINE. — Rien ne se démentira.

(Elle continue de lire.)

Pour conserver un cœur qu'elle a su préparer,
Elle tient toujours la balance
Entre la crainte et l'espérance,
Laissant un pauvre amant doucement s'enferrer.
Si quelqu'un, rebuté de son trop long martyre,
Cherche à s'échapper du filet,
Par de fausses bontés alors on le retire:
On écrit, et Dieu sait le style du billet!
Un roi ne payerait pas tout ce qu'on lui promet:
On se désespère, on soupire;
Trac, l'oiseau rentre au trébuchet.

ISABELLE. — Au trébuchet! Un mari ne se prend pas comme un oiseau; il faut bien d'autres piéges.

COLOMBINE. — Je te dis qu'en amour ils sont si niais, qu'une fille qui sait un peu son métier en va tromper trente à la fois. (Elle poursuit sa lecture.)

Lui parle-t-on d'amour...

ISABELLE. — Encore?

COLOMBINE. — Voici le dernier. Dame! il entre bien des ingrédients dans la composition d'une coquette.

Lui parle-t-on d'amour, vante-t-on ses appas,
Elle impose silence en faisant la novice;
Elle fait expliquer ceux qui n'en parlent pas,
Et sait se démonter à visse:
D'un rire obéissant son visage est paré;
Le robinet des pleurs s'ouvre et ferme à son gré;
Et, dispensant ainsi la rigueur, la tendresse
(Crois-moi, cousine), en cet état,
C'est jour de malheur, après tant de souplesse,
Si quelque dupe enfin ne tâte du contrat.

ISABELLE. — Savante comme tu l'es, tu devrais te mettre à montrer le coquétisme en ville; tu serais bientôt riche.

COLOMBINE. — Je n'y gagnerais pas de l'eau: toutes les filles savent cela. Dans le fond, on n'a que de bonnes intentions. Et quel reproche peut faire un homme quand une fille ne le trompe qu'en vue de mariage?

SCÈNE VI

COLOMBINE, ISABELLE, BAGATELLE.

BAGATELLE. — Mademoiselle, voilà M. le comte Octave.

COLOMBINE. — Qu'il entre.

SCÈNE VII

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE. — Je te laisse avec lui ; car apparemment c'est un épouseur ; et ma mère m'attend.

COLOMBINE. — Bon ! ta mère t'attend : va, va, elle est la maîtresse ; elle attendra tant qu'elle voudra : demeure ici ; tu en apprendra plus avec moi en un quart d'heure que tu ne feras en toute ta vie avec ta mère. C'est une façon de mari.

ISABELLE. — Tu l'aimeras donc ?

COLOMBINE. — Que tu es sotte ! Ne t'ai-je pas dit cent fois que j'aime tout le monde sans aimer personne ? Mon père m'a défendu de le voir, parce qu'il me destine à un bailli du Maine, qui doit arriver dans peu. Ne suis-je pas bien malheureuse ! Car imagine-toi ce que c'est qu'un bailli, et un bailli du Maine.

SCÈNE VIII

COLOMBINE, ISABELLE, OCTAVE, MEZZETIN.

OCTAVE. — Malgré la rigueur de votre père, je viens vous assurer, mademoiselle, que je perdrai plutôt la vie que l'espérance d'être un jour votre époux.

MEZZETIN. — Oui, mademoiselle, nous avons résolu cela ; et s'il ne vous épouse, je vous épouserai, moi.

ISABELLE, *bas, à Colombine.* Cousine, voilà du gibier à trébuchet.

COLOMBINE. — Vous savez, Octave, quels sont mes sentiments pour vous, cela vous doit suffire. Ne parlons point d'amour, si ce n'est en chansons. Vous chantez bien ; voilà ma cousine qui accompagne parfaitement du clavecin ; je veux vous entendre ensemble.

OCTAVE. — Mais, mademoiselle, chanter dans l'état où je suis; pénétré de douleur, désespéré...

COLOMBINE. — Bon ! bon ! Si vous n'avez pas la force de chanter, vous soupirerez; c'est la langue la plus familière aux amants. Allons, qu'on approche le clavecin. Mezzetin, prenez bien garde que mon père ne vienne.

ISABELLE. — Tu me mets là, cousine, à une rude épreuve.

(Octave chante; Isabelle l'accompagne.)

SCÈNE IX

COLOMBINE, ISABELLE, OCTAVE, MEZZETIN, TRAFIQUET, PIERROT.

TRAFIQUET appelle en entrant sur la scène. — Holà ! quelqu'un ! Pierrot ! Pierrot !

PIERROT. — Me voilà, me voilà, monsieur. Vous criez plus fort qu'un fiacre mal graissé.

TRAFIQUET, sans voir Octave. — Avec qui diable es-tu donc ? Il faut t'appeler vingt fois.

PIERROT. — Je suis avec l'amour.

TRAFIQUET. — Oh ! oh ! voilà du nouveau. Tu es donc amoureux ?

PIERROT. — Je ne dors, ni ne veille ; je sens toujours là un tintamarre, comme s'il y avait un régiment de lutins.

TRAFIQUET. — Il faut prendre patience. (Apercevant Octave.) Mais, que vois-je ? c'est Octave ! Eh ! que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ? Ne vous avais-je pas prié de n'y plus venir ?

(Octave et Mezzetin font une révérence.)

PIERROT. — Puisque monsieur vous l'a défendu, pourquoi y revenez-vous ?

TRAFIQUET. — Est-ce que vous prétendez, mon petit monsieur, épouser ma fille malgré moi ?

(Octave et Mezzetin font une autre révérence.)

IERROT. — Monsieur, n'allez pas souffrir cela ; on vous prendrait pour un insensé.

TRAFIQUET. — Mais, monsieur, encore une fois, je n'ai que faire de vos révérences : répondez à ce que je vous demande.

(Octave et Mezzetin sortent, après avoir fait encore une révérence.)

SCÈNE X

TRAFIQUET, COLOMBINE, ISABELLE, PIERROT.

TRAFIQUET. — Vous ferez bien, messieurs de la révérence, de ne regarder ma porte qu'avec une lunette ; je vous saluerais d'une manière... Quelle plaisante conversation ! toujours des révérences !

PIERROT. — Va, va, tu n'as qu'à y revenir ; je te ferai danser un branle de sortie sans violons.

TRAFIQUET, à Colombine. — Et vous, mademoiselle l'impertinente, ne vous ai-je pas défendu de le voir ? Savez-vous que, quand je commande, je veux être obéi ?

(Colombine et Isabelle font une révérence.)

PIERROT. — Elles ont appris à danser du même maître.

TRAFIQUET. — Ne t'ai-je pas dit que je ne voulais pas que tu songeasses davantage à cet homme-là pour être ton époux ?

(Colombine et Isabelle font encore une révérence.)

PIERROT. — Fi ! ce n'est pas là votre fait.

TRAFIQUET. — Ecoutez, ne m'échauffez pas les oreilles ; il y a des maisons à Paris où l'on réduit les filles désobéissantes. Merci de ma vie !

(Colombine et Isabelle sortent en faisant une grande révérence.)

SCÈNE XI

TRAFIQUET, PIERROT

PIERROT. — Ma foi, monsieur, il faut dire la vérité, voilà des filles bien civiles.

TRAFIQUET. — Mais que veulent donc dire toutes ces cérémonies-là ? Voilà une nouvelle manière de répondre. Allons, allons; il faut faire cesser tout ce manége-là. J'attends aujourd'hui un gendre qui me vient du Bas-Maine; je veux envoyer savoir s'il est venu. Pierrot ! (Pierrot fait une révérence en fille.) Ah! monsieur le maraud ! je crois que vous voulez rire aussi. Si je prends un bâton... (Pierrot fait une autre révérence.) Quoi ! tu t'en mêles aussi !

PIERROT. — Mais, monsieur, est-ce que vous voulez m'empêcher d'être civil? Qu'est-ce que vous me voulez?

TRAFIQUET. — Je veux que tu passes chez M. Fesse-Mathieu, pour le prier de venir ici ; et que tu ailles de là dans la rue de la Huchette, savoir si le messager du Mans est arrivé.

PIERROT. — Bon, bon, bon, monsieur. Vous attendez donc quelque panier de volaille?

TRAFIQUET. — J'attends le bailli de Laval, qui vient pour être mon gendre.

PIERROT. — Quoi ! tout de bon ? Un homme du Maine pour être le mari de votre fille ?

TRAFIQUET. — Assurément.

PIERROT. — Fi! monsieur, n'en faites rien; il ne vient que des chapons de ce pays-là.

(Scènes italiennes.)

SCÈNE XII

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE plie une lettre. — Une bougie... Est-ce que tu n'entends pas que je demande une bougie pour cacheter une lettre ?

PIERROT, fsisant des mines à Colombine. — Pardonnez-moi... mais... c'est que... en vérité... mademoiselle; je m'en vais...

COLOMBINE. — Pour moi, je ne sais plus quelle maladie a attaqué le cerveau de cet animal-là : il ne voit plus, il n'entend plus ; il a assurément quelque chose de brouillé dans son timbre. (Pierrot apporte un manchon.) Tu veux donc que je cachette une lettre avec un manchon ? Je te demande une bougie, m'entends-tu ? Je crois qu'il me fera perdre l'esprit. (Pierrot fait encore des mines.) Oh ! oh ! voilà une nouvelle folie que je ne lui connaissais pas encore. Depuis quand as-tu perdu la parole ? Parle, réponds; dis donc à qui tu en as.

PIERROT. — Je n'oserais ; je sens là un tourbillon, un étouffement de la nature... heurtant contre l'amour. Tenez, voilà une lettre qui vous dira tout cela.

COLOMBINE. — Que signifie donc cette cérémonie-ci ? Je trouve cela assez plaisant. Voyons donc ce que dit cette lettre.

(Elle lit.)

« Comme il n'y a point d'animal dans le monde qui
« n'aime quelque autre animal, c'est ce qui fait que je
« vous aime. Autre chose ne peut vous dire votre très-
« humble serviteur et fidèle amant,

« PIERROT. »

Mon très-humble serviteur et fidèle amant, Pierrot. Ah ! ah ! voilà donc où le bât vous blesse, monsieur l'amoureux ! En vérité, je suis ravie d'avoir fait une pareille conquête.

PIERROT. — Eh ! mademoiselle, je sais bien que mon mérite n'est pas capable de mériter... mais, d'un autre côté... voilà que l'occasion... votre beauté... Je ne suis pas bien riche; mais, ma foi, je suis un bon garçon.

COLOMBINE. — J'entends cela le mieux du monde ; mais je vous prie, monsieur Pierrot, d'étouffer un peu vos hoquets de tendresse, et d'aller porter cette lettre à M. de La Maltotière.

PIERROT ,en s'en allant. — Ah ! petit cocodrille ! Ouf !

SCÈNE XIII

COLOMBINE, seule.

La conquête de Pierrot n'est pas bien illustre; je sens néanmoins une secrète joie de voir que rien ne m'échappe. Quelque sévérité qu'affectent les femmes, elles ne sont jamais fâchées de s'entendre dire qu'on les aime.

SCÈNE XIV

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant. — Mademoiselle, voilà M. le conseiller Nigaudin.

SCÈNE XV

COLOMBINE; NIGAUDIN, en habit de ville et en épée; UN LAQAIS de Nigaudin.

COLOMBINE. — En vérité, monsieur Nigaudin, j'ai lieu de louer votre diligence : nous ne devons partir pour la comédie que dans deux heures, et je suis ravie de pouvoir, pendant ce temps-là, profiter de votre conversation.

NIGAUDIN, toussant. — Mademoiselle, quand il s'agira de vous offrir ses hommages, on n'obtiendra point de défaut contre moi : en cas de rendez-vous auprès des dames, je ne me laisse jamais contumacer, et je me rends bien vite à l'ajournement personnel.

COLOMBINE. — Ah! monsieur, que vous dites les choses galamment! Vous avez un tour aisé et naturel dans les expressions, que les autres n'ont point, et il semble toujours que vous demandiez le cœur, quelque indifférente chose que vous disiez.

NIGAUDIN. — Moi, mademoiselle? Je ne vous demande rien ; vous me prenez donc pour un escroc? (*Il est*

vrai que nous autres gens de robe, la plupart, nous avons la belle élocution à commandement.) Tout franc, mademoiselle, les gens d'épée n'ont point le boute-dehors comme nous.

COLOMBINE. — Fi ! ne me parlez point des gens d'épée; ils n'auraient jamais rien à vous dire, s'ils ne vous étourdissaient de leurs bonnes fortunes et s'ils ne vous faisaient le calcul du nombre des bouteilles qu'ils ont vidées. Pour moi, je ne conçois pas bien la manie de la plupart des femmes d'aujourd'hui; on ne saurait leur plaire, si l'on ne revient de Flandre ou d'Allemagne, et si l'on ne rapporte à leurs pieds un cœur tout persillé de poudre à canon.

NIGAUDIN. — Ma foi, il y a bien de l'entêtement, car, entre nous, il n'y a point de gens qui tiennent une procédure si irrégulière auprès des dames, que les gens de guerre : ils sont brusques et entreprenants sur le fait des faveurs, et n'observent jamais les délais fixés par l'ordonnance de l'amour.

COLOMBINE. — Il est vrai qu'on n'est point en sûreté contre leurs entreprises, et quand ils sont chez les dames, ils s'imaginent être dans un quartier d'hiver à vivre à discrétion.

NIGAUDIN. — A propos de quartier d'hiver, mademoiselle, il me semble qu'ils sont venus cette année quinze jours plus tôt pour moi.

COLOMBINE. — Pourquoi donc, monsieur?

NIGAUDIN. — J'avais hypothèque spéciale sur votre cœur, sans ce visage d'épétier qui est arrivé, et qui se prétend privilégié sur la chose; mais, ventrebleu ! nous verrons.

COLOMBINE. — Eh ! que craint-on, monsieur, quand on est fait comme vous?

NIGAUDIN. — Il est vrai qu'un juge craint fort peu de chose; mais la plupart de ces gens de guerre sont des brutaux qui usent d'abord des voies de fait. Nous autres, nous faisons notre affaire en douceur, et nous n'aimons pas le fracas de la brette.

COLOMBINE. — Vous avez assez d'autres endroits pour vous faire distinguer.

NIGAUDIN. — Ce n'est pas, ventrebleu ! qu'on n'ait du cœur. Je voudrais que vous me vissiez aux buvettes; je fais tout trembler; et si tous mes confrères les praticiens me ressemblaient, il ne se recevrait pas le quart des nasardes qui se donnent tous les jours.

COLOMBINE. — Je gagerais, à votre air, que vous opinez l'épée à la main, et je vous prendrais quelquefois pour un colonel de robe.

NIGAUDIN. — Vous trouvez donc mon habit joli ? C'est un petit déshabillé de chasse que je me suis fait faire pour la cour. N'est-il pas vrai que l'épée me sied bien ?

COLOMBINE. — A charmer.

NIGAUDIN. — Je sens quelquefois des convulsions de bravoure que je ne saurais retenir. (Il tousse.) J'étais né pour la guerre; mais mon père, voyant que j'avais trop d'esprit pour ce métier-là, me mit dans notre présidial de Beauvais, et m'acheta une charge d'assesseur.

COLOMBINE. — Ah ! monsieur l'assesseur, si vous débrouillez aussi bien un procès que vous savez vous faire jour dans un cœur, que vous êtes un juge éclairé !

NIGAUDIN. — Tout franc, mademoiselle, je ne me plains pas de mes lumières, et je vous avoue que j'ai une pénétration d'esprit qui me surprend quelquefois. Je jugeai dernièrement un gros procès à l'audience, dont je n'avais pas entendu un mot.

COLOMBINE. — Pas un mot ! et comment avez-vous pu rendre la justice?

NIGAUDIN. — Bon! dans tous les procès, il n'y a qu'une routine. L'une des parties m'avait envoyé un carrosse de cent pistoles, et l'autre deux chevaux gris de six cents écus; vous jugez bien qui avait le bon droit.

COLOMBINE. — Oh ! je sais que deux chevaux gris mènent un procès bien rondement.

NIGAUDIN. — Ma foi, vous avez raison; les chevaux entraînerent le carrosse.

SCÈNE XVI

LE CAPITAINE, COLOMBINE, NIGAUDIN, LAQUAIS de M. Nigaudin.

LE CAPITAINE, en dedans. — Parbleu ! mon ami, je crois que tu ne me connais pas.

COLOMBINE. — Ah ! monsieur, vous êtes perdu si cet homme-là vous trouve ici.

NIGAUDIN. — Comment donc?

COLOMBINE. — C'est un officier qui est jaloux à la fureur; il a déjà tué cinq ou six hommes, pour n'avoir fait que me regarder.

NIGAUDIN. — Cinq ou six hommes! voilà qui est bien brutal. Holà ! hé ! laquais.

(Il se déshabille et met son rabat.)

COLOMBINE. — Eh ! que faites-vous, monsieur? A quoi vous amusez-vous là ?

NIGAUDIN. — Je sais bien ce que je fais. Il faudra qu'il soit bien lâche, s'il me bat sans épée. Pour plus grande sûreté, vite, qu'on me donne ma robe.

COLOMBINE. — Votre robe ! et où est-elle?

NIGAUDIN. — Je ne vais jamais sans cela; on ne sait pas ce qui peut arriver.

COLOMBINE. — Ah ! monsieur, ne vous y fiez pas; vous auriez toutes les robes du palais sur le corps, qu'il...

LE CAPITAINE, toujours en dedans. — Par la mort ! par la tête ! si tu ne me laisses entrer, je mettrai le feu à la maison.

COLOMBINE. — Que je suis malheureuse ! Le voilà qui entre. Tenez, cachez-vous vite sous cette table-là, et ne remuez pas.

NIGAUDIN, se mettant sous la table. — Ah ! ma maudite toux me va trahir.

LE CAPITAINE, entre sur la scène. — Comment, mordi ! mademoiselle; il est plus difficile d'entrer chez vous que de prendre trois demi-lunes l'épée à la main. Si

vous ne changez de portier, ma foi, il faudra rompre tout commerce avec vous. Malepeste ! une cravate de Malines qui n'est plus propre qu'à faire de la charpie ! Voilà qui est fait, je ne rends plus de visites qu'à des portes bâtardes.

COLOMBINE. — Monsieur, je suis bien fâchée de l'accident de votre cravate; mais...

LE CAPITAINE. — Mais, mademoiselle, on est bien aise de conserver le peu qu'on a de linge. Je suis revenu trente fois de l'assaut en meilleur équipage. Il est vrai qu'une jolie personne comme vous est un redoutable ouvrage à cornes. (Il râpe du tabac; Nigaudin tousse.) Hem ! plaît-il ?

COLOMBINE. — Ce n'est rien, monsieur... Que voilà un habit bien entendu !

LE CAPITAINE. — Je ne suis pas mal fait, oui; je dois ma taille à une douzaine de bouteilles de vin que je bois réglément par jour : un grand ventre sied bien à la tête d'un bataillon. (Nigaudin tousse.) Ouais ! qu'est-ce donc que j'entends ?

COLOMBINE. — Ce n'est rien, vous dis-je. Voilà vos inquiétudes qui vous prennent; vous voudriez déjà être hors d'ici, et vous ne songez pas qu'il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

LE CAPITAINE. — J'y viendrais plus souvent; mais tout le genre humain y aborde. Voyez-vous, mademoiselle, je suis le gentilhomme de France du meilleur commerce, mais, ventrebleu ! je ne m'accommode point de vos neutralités.

COLOMBINE. — Mon Dieu ! monsieur, je ménage tout le monde pour des raisons particulières; mais je sais donner la préférence à qui le mérite. Je me distingue en voyant des gens de cour; les officiers me font plaisir; je trouve des ressources parmi les financiers; et pour peu qu'on aime la bagatelle, c'est le moins qu'on puisse avoir que deux ou trois petits abbés dans une maison.

LE CAPITAINE. — Pour les abbés, passe; on sait bien que cette graine-là est nécessaire aux femmes : mais

j'enrage de voir à vos trousses un tas de gens de robe, qui sont pour la plupart des croquants, à qui l'esprit n'a été donné que comme le sel aux jambons, pour les conserver.

COLOMBINE. — Bon! l'été les femmes en souffrent faute d'officiers! mais ce sont des oiseaux de semestre qui disparaissent avec les hirondelles. Et puis les affaires viennent sans qu'on y pense; on a tous les jours, malgré soi, des procès, et vous savez qu'auprès d'un juge sensible, l'enjouement d'une jolie femme est toujours la meilleure pièce d'un sac.

LE CAPITAINE. — Vous voyez entre autres un certain... Trigaudin... Nigaudin : un petit friquet de chicane. Par la ventrebleu! si jamais je l'y rencontre; je n'aime pas le bruit, mais assurément je lui couperai les oreilles. (Nigaudin tousse, et Colombine tousse aussi de peur que le capitaine ne l'entende.)

COLOMBINE. — Eh! fi, monsieur; ne m'en parlez point; je ne le saurais souffrir : c'est une éponge à sottises. (Elle tousse.)

LE CAPITAINE. — Qu'avez-vous donc, mademoiselle? Vous me paraissez bien enrhumée?

COLOMBINE. — Ce n'est rien, monsieur; on ne peut pas toujours se porter si bien que vous. Mon Dieu! que vous avez bon visage!

LE CAPITAINE. — Je le crois, ma foi, qu'il est bon; il y a plus de trente ans que je m'en sers jour et nuit : je ne suis pas comme ces femmes qui le mettent le soir sur leur toilette.

SCÈNE XVII

LE CAPITAINE, COLOMBINE, NIGAUDIN, sous la table; UN SERGENT.

LE SERGENT. — Mon capitaine, ne voulez-vous pas arrêter les parties de ce marchand qui a fourni les justaucorps de la compagnie.

COLOMBINE. — C'est-à-dire, monsieur le capitaine, que vous ne manquez pas de moyens pour trouver de l'argent.

LE CAPITAINE. — Je veux être un infâme, si j'ai le premier sou pour faire ma compagnie; ce qui me console, c'est que je dois beaucoup. (Il écrit et sent quelque chose sous la table.) Allons, tirez. Pour une demoiselle, il me semble que vous avez là un vilain mâtin sous votre table.

COLOMBINE. — Vous rêvez, je crois, avec vos mâtins.

LE CAPITAINE. — Brin-d'amour!

LE SERGENT. — Mon capitaine?

LE CAPITAINE. — Chassez-moi ce chien de dessous cette table.

LE SERGENT, avec sa canne. — Allons, tirez; à la paille.

(Nigaudin sort.)

LE CAPITAINE. — Oh! oh! mon petit ami, et que faites-vous donc ici, s'il vous plaît?

NIGAUDIN. — La Violette! laquais! prenez ma robe

LE CAPITAINE. — Mon petit ami, si vous ne dénichez au plus vite, je vous ferai amoureusement descendre par la fenêtre.

COLOMBINE. — Monsieur le capitaine, vous êtes un extravagant de vous emporter sans raison. N'ai-je pas fait mon devoir de faire cacher monsieur, pour vous épargner du chagrin? Tant pis pour vous, si vous allez chercher où vous n'avez que faire. (A Nigaudin.) Et vous, monsieur, de quoi vous avisez-vous de faire du bruit mal à propos? Il n'y a qu'un homme de robe, et un officier d'un présidial, capable de tousser quand on le cache sous une table. Puisque vous avez fait la sottise, démêlez la fusée comme il vous plaira.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII

LE CAPITAINE NIGAUDIN.

NIGAUDIN. — Adieu, monsieur; nous ne serons pas toujours seul à seul; et s'il vous tombe jamais quelque

décret sur le corps, je vous apprendrai ce que c'est que de scandaliser un juge chez des femmes.

LE CAPITAINE. — Va, va, petit regrattier de justice, je me moque de toi et de tes décrets; je suis en garnison dans une bonne citadelle.

NIGAUDIN. — On ne traite pas comme cela un conseiller-assesseur, et je m'en plaindrai à votre citadelle.

(Ils sortent l'un d'un côté et l'autre de l'autre.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

TRAFIQUET, PIERROT.

PIERROT. — Monsieur, je viens de chez votre notaire, il vous prie bien fort de l'excuser; il ne saurait venir aujourd'hui.

TRAFIQUET. — Il faut prendre patience, pourvu qu'il vienne demain.

PIERROT. — Ni demain non plus : il lui est survenu une petite affaire; je ne crois pas qu'il puisse venir sitôt.

TRAFIQUET. — Et quelle est donc cette affaire ?

PIERROT. — C'est, monsieur, qu'il est mort.

TRAFIQUET. — Il est mort ! Tu as raison ; je ne crois pas qu'il revienne de longtemps. C'est bien dommage ; c'était le seul honnête homme de notaire que j'aie encore trouvé. Eh ! dis-moi, as-tu eu des nouvelles de notre homme ?

PIERROT. — Eh ! oui, monsieur; pour celui-là, on m'a dit qu'il était arrivé par le poulailler du Maine, et qu'il demeurait tout rasibus de chez nous.

TRAFIQUET. — Le ciel en soit loué ! Je me déferai peut-être à la fin de ma fille, et je ne verrai plus dans

ma maison des animaux de toute sorte d'espèce, et particulièrement cette assemblée de femmes, ou plutôt cette académie de folles qui s'y tenait.

PIERROT. — Tout franc, monsieur, je commençais à être bien las de toutes ces visageresses, et j'étais résolu de prendre mon congé ou de vous donner le vôtre. Mais, monsieur, je voudrais bien vous lâcher un petit mot, tandis que nous sommes sur la chose du mariage.

TRAFIQUET. — Parle, Pierrot; que me veux-tu?

PIERROT. — Monsieur, regardez-moi bien; tel que vous me voyez, je vais me marier.

TRAFIQUET. — Toi, te marier! es-tu fou?

PIERROT. — Ce qui me console, monsieur, c'est que celle que j'épouse est aussi folle que moi.

TRAFIQUET. — Et qui est donc cette malheureuse-là?

PIERROT. — Oh! monsieur, vous la connaissez bien; c'est... mademoiselle votre fille.

TRAFIQUET. — Ma fille, ma fille Colombine?

PIERROT. — Vraiment, monsieur, c'est tout prêt; on n'attend plus que votre consentement et le sien.

TRAFIQUET. — Je ne sais, maraud, à qui il tient que je ne t'assomme de coups.

PIERROT. — Mais, monsieur, il ne faut pas se fâcher; cela n'est pas si inégal. Je suis un garçon, une fois, et elle est une fille; et puis, monsieur, je ne sais ce que c'est que de faire le blèche : vous me donnez quinze écus par an; j'aime mieux n'en gagner que dix et être votre gendre. Voilà comme je parle, moi.

TRAFIQUET lui donne des coups de canne. — Et moi, voilà comme je réponds.

PIERROT. — Eh! fi donc, monsieur; est-ce comme ça qu'on parle de mariage?

SCÈNE II

ARLEQUIN, TRAFIQUET, PIERROT.

PIERROT. — Tenez, voilà votre diable de bailli; est-ce qu'il est mieux fait que moi?

ARLEQUIN. — Je crois, monsieur, que vous avez plus d'impatience de me faire votre gendre, que je n'en ai de vous voir mon beau-père. Vous avez une fille : *ergò* vous êtes pourvu d'une drogue dont vous voudriez être défait : car une fille, c'est une fleur qui se fane, si elle n'est cueillie dans sa saison; c'est un quartaut de vin de Champagne qui jaunit, s'il n'est bu dans sa primeur.

PIERROT. — Monsieur du quartaut, vous n'en aurez peut-être que la baissière.

TRAFIQUET. — J'espère, monsieur, que vous ne vous repentirez pas de l'affaire que vous faites; car je puis vous assurer que je vous livre une fille toute neuve, et qui vous fera dans la suite un très-bon usé.

ARLEQUIN. — Ah ! cette marchandise-là ne dure toujours que trop. Vous pouvez aussi vous vanter que vous serez le beau-père de France le mieux engendré. Je n'ai aucune mauvaise qualité; je hais le vin à la mort; j'ai une aversion incroyable pour le jeu, et je suis fort aisé à vivre : je ne crois pas avoir assommé plus de vingt paysans, et si, ce n'était que pour des bagatelles, quelque rentes seigneuriales.

(Il tire son mouchoir et laisse voir dans sa poche un pistolet et une bouteille; il fait tomber des dés et des cartes.)

TRAFIQUET, à part. — Voilà cet homme si doux, qui ne joue et qui ne boit pas. (Haut.) Vous dites donc, monsieur, que ma fille sera doucement avec vous; et qu'est-ce que c'est que cela, s'il vous plaît ?

(Il montre le pistolet.)

ARLEQUIN. — Je porte toujours cela sur moi; car je n'aime pas à être contredit.

TRAFIQUET. — Vous m'assurez que sa dot ne court point de risque entre vos mains, et que vous ne jouez point ?

(Il montre les cartes qui sont à terre.)

ARLEQUIN. — Fi ! monsieur; il n'y a que des fripons qui s'amusent à ce métier-là. Je porte quelquefois des cartes et des dés par complaisance; mais je ne m'en

sers qu'en compagnie, et je vous assure que si j'étais seul, je ne jouerais jamais.

PIERROT. — Je vous l'ai toujours dit, monsieur, il n'y a que les mauvaises compagnies qui gâtent la jeunesse.

TRAFIQUET. — Pour du vin, vous n'en buvez pas?

ARLEQUIN. — La crapule me fait horreur. Est-ce que les honnêtes gens boivent du vin?

TRAFIQUET. — Je vois pourtant là quelque chose qui a assez la physionomie d'une bouteille.

PIERROT. — Bon! monsieur, vous avez la berlue.

ARLEQUIN. — Oui, parbleu! il l'a; ce n'est que de l'eau-de-vie que je porte à une femme de qualité qui est en couche.

TRAFIQUET. — Allons, allons; il faut passer par là-dessus : on ne fera pas un homme exprès pour moi. Apparemment vous n'épouserez pas ma fille sans la voir? Pierrot, dis à Colombine qu'elle vienne saluer monsieur.

PIERROT. — Elle n'est pas ici.

TRAFIQUET. — Elle n'est pas ici?

PIERROT. — Non, monsieur; j'ai vu un cavalier avec un abbé qui sont venus l'emprunter jusqu'à sept heures.

ARLEQUIN. — L'emprunteur! Comment donc? Est-ce là cette fille si neuve? Si on me l'emprunte comme cela quand elle sera ma femme, elle ne durera pas si longtemps que je pensais. Mon garçon, la fille de monsieur se prête donc quelquefois de main en main quand on la demande?

PIERROT. —Oui, monsieur, tous les jours; il y a tout plein d'honnête monde qui la vient prendre pour la divertir.

ARLEQUIN. — Oui, monsieur du beau-père! En tout cas, si dans six mois ou un an je ne m'accommodais pas de votre fille, en perdant quelque chose dessus, vous la reprendriez.

TRAFIQUET. — Il n'y a rien à perdre sur cette fille-là; vous en trouverez toujours votre argent.

SCÈNE III.

TRAFIQUET, ARLEQUIN, COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT. — On ne parle point du loup qu'on n'en voie la queue. Tenez, la voilà. Ne vous avais-je pas bien dit qu'elle viendrait souper avec vous? Il n'y a point de femme à Paris si bien morigénée; elle ne couche jamais en ville.

TRAFIQUET. — Ma fille, voilà le bailli en question : tu ne voudras peut-être pas lui ouvrir ton cœur en ma présence? Monsieur, je ne vous rends pas un mauvais office en vous laissant seul avec votre maîtresse.

(Il sort avec Pierrot. — Pierrot fait des mines en quittant Colombine.)

SCÈNE IV

COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, reculant. — Ne vous étonnez pas, mademoiselle, si vous me voyez reculer trois pas au frontispice de vos charmes : vous avez des yeux capables d'embraser tout le bailliage de mon cœur ; et depuis qu'on porte des bouches, on n'a jamais bouchonné un bouchon si bouchonnable.

COLOMBINE. — Je suis confuse de vos civilités, monsieur; et il faudrait avoir plus d'esprit que je n'en ai, pour répondre à un compliment aussi bien tourné.

ARLEQUIN. — Pour ce qui est de compliment, il n'y a personne dans notre province qui ose me prêter le collet. J'ai harangué une fois notre intendant pendant deux heures avec tant d'éloquence qu'il s'endormit tout debout, et ne s'éveilla qu'une heure apres que j'eus fini.

COLOMBINE. — De pareils efforts d'esprit sont bons pour la province; mais à Paris on aime à parler terre à terre.

ARLEQUIN. — Bon! a-t-on de l'esprit à Paris? Sitôt qu'il y a un fat dans un pays, on l'y envoie; c'est le rendez-vous de tous les sots de la France : et, de tous les Parisiens, je ne vois que les Normands et les Manceaux qui aient un peu de brillant.

COLOMBINE. — A vous entendre parler, vous ne paraissez pas content des cavaliers de ce pays-ci; et des dames, qu'en dites-vous?

ARLEQUIN. — La, la! elles sont d'assez bonne amitié : j'en ai trouvé quelques-unes de jolies en mon chemin, mais, tout franc, je n'en ai point encore vu une de votre calibre.

COLOMBINE. — Il faut pourtant tomber d'accord qu'elles ont un tour d'esprit et des manières de se mettre que les femmes de province n'ont pas.

ARLEQUIN. — Oui-dà, oui-dà! je trouve qu'elles se coiffent raisonnablement haut, et je crois que leurs maris ne sont guère coiffés plus bas.

COLOMBINE. — Où passe-t-on le temps avec plus d'économie? Aujourd'hui à l'opéra, demain à la comédie, nn autre jour au bal : on entrelace cela de parties de jeu et de promenades. Vous voyez bien qu'il n'y a point de lieu où les femmes soient aussi façonnées.

ARLEQUIN. — Pour moi, je trouve cela le plus joli du monde, mais que disent les maris à Paris?

COLOMBINE. — Les maris disent ce qu'ils veulent, et les femmes tout ce qui leur plaît; c'est la mode du pays.

ARLEQUIN. — Les femmes feront durer cette mode-là le plus qu'elles le pourront. Et, s'il vous plaît, quand une femme revient du bal à cinq heures du matin avec un cavalier, qu'elle éveille toute la maison, que disent les maris à Paris?

COLOMBINE. — Ils ne disent rien; dès que la femme est rentrée, ils se rendorment.

ARLEQUIN. — Un homme qui a le sommeil si bien en main n'a pas besoin d'être bercé. Mais, je vous prie, lorsqu'une femme vend ses pierreries pour faire l'équi-

page de quelque galant homme qui va à l'armée, que disent les maris à Paris?

COLOMBINE. — Oh! les Parisiens sont trop bons serviteurs du roi pour trouver cela mauvais.

ARLEQUIN. Je ne m'en dédis point; voilà de bonnes gens que ces Parisiens-là. Vaille que vaille, puisque j'ai fait les frais du voyage, je vous épouserai; mais à condition que, dès le lendemain de la noce, vous vous mettrez dans la carriole du Mans, pour venir régenter les chapons de ma basse-cour : l'air de Paris donne trop de maux de tête.

COLOMBINE. — Quelque loi que vous m'imposiez, elle me paraîtra toujours douce, pourvu que je sois sûre de passer avec vous le reste de mes jours : vous me tenez lieu de tout; et du moment que je vous ai vu, j'ai senti pour vous... Ah! ne m'obligez pas de m'expliquer; j'en dirais peut-être plus que je ne veux.

ARLEQUIN. — Les filles de ce pays-ci sont faites avec des étoupes; il ne faut qu'une étincelle...

COLOMBINE. — J'ai une grâce à vous demander : les filles, comme vous savez, ont beaucoup d'ambition sur le fait du mariage; j'ai eu toute ma vie une noble horreur pour les baillis du Maine : ne pourriez-vous point changer de charge, et vous faire homme de qualité?

ARLEQUIN. — Très-volontiers; rien n'est plus aisé : aussi bien je suis en pourparler avec un marquis de nos cantons qui s'en va à l'armée; et, comme il a besoin d'argent, il veut me vendre sa charge de marquis avec sa pratique.

COLOMBINE. — Oh! monsieur, que cela me fera de plaisir! Mais en achetant une charge de marquis, n'oubliez pas, s'il vous plaît, de vous faire donner les airs déhanchés de ces messieurs-là.

ARLEQUIN. — Oh! je n'en ai que faire; quand on a été toute sa vie élevé dans le Bas-Maine, les airs de cour ne sont que trop familiers. Adieu, ma belle enfant; touchez là : dans une heure au plus tard je vous fais marquise ou baillivesse; vous choisirez.

SCÈNE V

COLOMBINE, seule.

La sotte pécore qu'un homme qui a le mariage en tête ! Une fille, un peu savante sur l'article, le manie comme un chamois. Voyez, je vous prie, cet idiot de bailli qui va se faire marquis. Pour m'essayer, le premier marquis qui me tombera sous la patte, j'en ferai un procureur fiscal.

(Scènes italiennes.)

SCÈNE VI

TRAFIQUET, COLOMBINE.

TRAFIQUET. — Je vous prie, mademoiselle ma fille, de ne point m'échauffer les oreilles; je sais ce qu'il vous faut, et c'est à vous d'obéir quand je vous ai choisi un mari; entendez-vous ?

COLOMBINE. — Comme je suis une partie des plus intéressées dans l'affaire, je crois, mon père, que mon choix est du moins aussi nécessaire que le vôtre ; et je vous dirai franchement que cet homme-là n'est point fait pour moi.

TRAFIQUET. — N'est point fait pour vous! J'en suis d'avis; il faut vous l'essayer. Mais voyez, je vous prie, comme cela fait la raisonneuse !

COLOMBINE. — Je vous dis encore une fois, mon père, laissez-moi mener cette affaire là. Vous êtes plus vieux que moi, j'en conviens; mais je me connais mieux en maris que vous.

TRAFIQUET. — Et que trouvez-vous, s'il vous plaît, à redire au mari que je vous propose ?

COLOMBINE. — Bon ! c'est un homme qui se présente de front au mariage, et ne sait pas ce que c'est qu'un préliminaire d'amour.

TRAFIQUET. — Eh ! de par tous les diables ! comm

veux-tu donc qu'il se présente? Tant mieux, s'il entre tout de suite en matière ; en fait de mariage, je n'aime point à voir préluder.

COLOMBINE. — Quoi ! mon père, vous voudriez...

TRAFIQUET. — Oui, je le veux.

COLOMBINE. — Vous prétendez qu'un homme que je n'ai jamais vu...

TRAFIQUET. — Oui, je le prétends.

COLOMBINE. — J'ai trop de raison pour...

TRAFIQUET. — Si tu as de la raison, tu dois m'obéir, et prendre le parti qui se présente.

SCÈNE VII

TRAFIQUET, COLOMBINE, OCTAVE.

(Octave, dans le fond du théâtre, fait des mines à Colombine, sans être vu de Trafiquet.)

COLOMBINE. — Le parti qui se présente?

TRAFIQUET. — Oui, le parti qui se présente.

COLOMBINE. — Assurément ?

TRAFIQUET. — Oui, s'il vous plaît ; il ne faut point faire tant de gestes et de grimaces : est-ce qu'il lui manque quelque chose ?

COLOMBINE. — Je ne dis pas cela.

TRAFIQUET. — Est-il tortu, ou bossu ?

COLOMBINE. — Je trouve sa taille dégagée et engageante.

TRAFIQUET. — Est-ce qu'il n'a point d'esprit ? Va, va, ce n'est pas le plus nécessaire en ménage.

COLOMBINE. — Son esprit me charme, et je connais peu de gens qui en aient plus que lui.

TRAFIQUET. — Et pourquoi donc n'en veux-tu point?

COLOMBINE. — Moi, je n'en veux pas ? Il faudrait, mon père, que je fusse bien aveugle ou bien insensible pour refuser un tel parti.

TRAFIQUET. — Oh ! que ne parle-tu donc ? J'allais me mettre en colère. Voyez, je vous prie, quand on ne s'entend pas. Viens, ma fille, que je t'embrasse.

COLOMBINE. — Que cet embrassement me fait plaisir !
(Colombine, en embrassant Trafiquet, donne sa main à baiser à Octave.)

TRAFIQUET. — Tu réponds dignement aux soins que j'ai pris de ton éducation.

COLOMBINE. — J'aimerais mieux mourir, mon père, que de vous désobliger.

TRAFIQUET. — Tu me promets donc de ne plus songer à cet étourdi ?

COLOMBINE. — Je ne le verrai de ma vie ; c'est un homme que je ne puis souffrir.

TRAFIQUET. — Et moi, pour reconnaître ton obéissance, je te promets d'augmenter ton trousseau de six chemises, et d'aller te voir toutes les fêtes et dimanches quand tu seras au Maine.

COLOMBINE. — Au Maine, mon père ! et que faire là?

TRAFIQUET. — Accompagner ton mari.

COLOMBINE. — Mon mari ! Ce n'est pas son dessein de quitter Paris.

TRAFIQUET. — Vraiment si ; il est bailli du Maine.

COLOMBINE. — Octave est bailli du Maine? depuis quand donc ?

TRAFIQUET. Que diable veux-tu donc dire avec ton Octave? Je crois que tu es folle.

COLOMBINE. — Quoi ! ce n'est pas Octave que vous voulez me donner pour mari ?

TRAFIQUET. — Non, assurément.

COLOMBINE. — Bon ! bon ! vous voulez rire.

TRAFIQUET. — Je ne ris point, et je veux...

(Il aperçoit Octave, qui lui fait une révérence et s'en va.)

SCÈNE VIII

TRAFIQUET, COLOMBINE.

TRAFIQUET. — C'est donc ainsi, coquine, que tu fais état de mes remontrances, et que tu te moques de moi !

COLOMBINE. — Mon père...

TRAFIQUET. — Va, je t'abandonne.

COLOMBINE. — Eh ! mon pére...

TRAFIQUT. — Je te déshérite.

COLOMBINE, d'un ton doux. — Mon petit papa !

TRAFIQUET. — Je te donne ma malédiction, et tu mourras vieille fille.

SCÈNE IX

COLOMBINE, seule.

Oh ! criez tant qu'il vous plaira. Je n'irai pas perdre un amant pour la mauvaise humeur d'un père : nous sommes dans un temps où il faut garder le peut qu'on en a.

SCÈNE X

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE. — Voici notre amoureux Pierrot ; il faut l'écouter un moment et nous en divestir.

PIERROT sans voir Colombine. — Enfin, Pierrot, te voilà dans le bourbier jusqu'au cou. De quoi t'avises-tu d'être amoureux ? Tu ne fais plus que quatre repas par jours; tu ne saurais plus t'éveiller qu'à midi sonné : tu vois bien qu'en cet état-là tu ne peux pas faire longue vie. Eh bien ! je mourrai. Tu mourras ! Sais-tu bien qu'il n'y a rien de si triste que la mort ? Il n'importe ; je ne verrai plus cette cruelle ; je ne verrai plus cette ingrate, cette...

(Il aperçoit Colombine.)

COLOMBINE. — Que dis-tu là ?

PIERROT. — Je dis.. je dis, mademoiselle, que quand je serai m ort, je ne verrai plus goutte.

COLOMBINE. — C'est donc à dire que ta folie dure toujours ?

PIERROT. — Mademoiselle, assurément vous me ferez faire quelque mauvais coup ; je me serais déjà jeté vingt fois par la fenêtre de notre grenier, s'il avait été seulement d'un étage plus bas.

COLOMBINE. — Tu te moques, Pierrot ; quand on est

bien amoureux, on n'est pas à un étage près. Je te conseille, de ce pas, d'aller faire ce saut-là pour l'amour de moi.

PIERROT. — Allez, vilain petit porc-épic, le ciel vous punira. O amour! amour! ô Pierrot! Pierrot!

SCÈNE XI

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. — Mademoiselle, voilà la comtesse de Flamèche et la marquise de Bistoquet qui demandent à vous voir.

COLOMBINE. — La comtesse de Flamèche et la marquise de Bistoquet! Je ne connais point cela. De quel mauvais vent ces femmes-là abordent-elles chez moi? Il faut que ce soient des provinciales.

LE LAQUAIS. — Ce sont des dames qui disent qu'elles demeurent depuis peu dans le quartier.

COLOMBINE. — Faites-les entrer. Voilà de ces chiennes de visites que l'on ne saurait éviter.

SCÈNE XII

COLOMBINE; MEZZETIN, en comtesse de Flamèche; PASQUARIEL, en marquise de Bistoquet.

(Le laquais qui porte la queue de la marquise la tient fichée dans sa culotte, et de ses deux mains casse des noix. Colombine, Mezzetin et Pasquariel parlent tous trois ensemble.)

MEZZETIN. — Eh! bonjour, mademoiselle; comment vous portez-vous? Il y a mille ans que j'ai envie de vous venir voir, et de profiter de l'honeur de votre voisinage.

PASQUARIEL. — On a dû vous dire, mademoiselle, que mon équipage s'est arrêté vingt fois à votre porte; mais vous êtes introuvable et toute des plus rares.

COLOMBINE. — En vérité, mesdames, je suis dans la dernière confusion d'avoir si mal profité de l'honneur de votre voisinage. Holà, quelqu'un! des siéges!

(*Elles se taisent toutes les trois, et recommencent à parler ensemble.*)

MEZZETIN. — Peut-on savoir, la belle, quels sont vos plaisirs? Vous êtes toujours dans le grand monde; on dit que c'est vous qui faites l'honneur du quartier.

PASQUARIEL. — Mais voyez ce teint, je vous prie, madame la comtesse. (*A Colombine.*) Apparemment que vous l'avez pris du bon faiseur: je n'ai jamais rien vu d'aussi charmant.

COLOMBINE. — Je suis ravie, mesdames, d'avoir un voisinage aussi agréable que le vôtre. Quand vous voudrez, nous jouerons ensemble; mais je vous avertis que je suis la plus malheureuse fille du monde

(*Elles se taisent encore.*)

MEZZETIN. — Nous faisons nos visites de quartier. Une charrette de foin a fait un embarras, ce qui nous a obligées de nous sauver chez Lamy, où nous avons bu chacune trois bouteilles de vin pour nous désennuyer

COLOMBINE. — Six bouteilles de vin à deux femmes!

PASQUARIEL. — Il faut dire la vérité; madame la comtesse porte le vin comme un charme.

MEZZETIN. — Madame la marquise veut qu'on lui rende justice, et qu'on lui dise qu'il n'y a point de Breton qu'elle ne boive par-dessous la jambe; c'est bien le plus hardi vin de femme!

COLOMBINE. — Avec ces talents-là, mesdames, il est à présumer que vous êtes mariées en Bourgogne ou en Champagne?

MEZZETIN. — Vous ne vous trompez point. A propos de mariage, ma belle voisine, on m'a dit que vous couchiez la noce en joue. Une fille comme vous peut-elle se résoudre à cette vilenie-là?

COLOMBINE. — Pour moi, madame, je ne trouve rien de vilain à faire tout ce que le monde fait, et ce que vous avez fait vous-même.

MEZZETIN. — Il est vrai: mais je n'avais que quinze ans pour lors; vous savez que c'est un âge terrible-

ment scabreux pour une fille. Pourrez-vous abandonner votre taille aux accidents du mariage?

COLOMBINE. — J'ai assez de peine à m'y résoudre; mais que voulez-vous? Il faut bien prendre le bénéfice avec les charges.

PASQUARIEL. — Faites comme moi, mademoiselle; depuis que j'ai épousé mon mari, nous ne couchons plus ensemble.

MEZZETIN. — Cela est fort bon pour vous, madame la marquise, qui avez quantité d'enfants de votre premier lit; mais une fille qui se marie est bien aise de savoir au juste à quoi elle est propre.

PASQUARIEL. — Pour moi, je suis malheureuse en garçons; je n'en saurais élever; je n'en ai plus que dix-sept.

COLOMBINE. — Dix-sept! En vérité, madame, l'État vous est bien obligé de lui donner tant de bons sujets.

MEZZETIN. — J'en aurais bien eu vingt-cinq ou trente, si tout était venu à profit; mais les fausses couches ont fait de terribles brèches dans ma famille. Le dirait-on à ma taille?

(Il se promène.)

COLOMBINE. — Elle est d'une finesse extraordinaire; on croirait que vous allez rompre.

MEZZETIN. — Depuis deux ans, Dieumerci, j'en suis un peu la maîtresse· j'ai obligé M. le comte à faire lit à part; car je suis présentement bien revenue de la bagatelle.

COLOMBINE. — Et M. votre époux prendra-t-il toujours ce petit divorce en patience?

MEZZETIN. — Madame, il fera comme il pourra.

PASQUARIEL. — Peut-on savoir, ma chère, qui vous épousez?

COLOMBINE. — Plusieurs partis me recherchent; mais mon père me destine à un bailli du Maine, et...

PASQUARIEL. — A un bailli!... à un bailli!... Ah! ouf! je me trouve mal! Un bailli! Ah! quelle ordure!

COLOMBIME. — Comment donc, madame! avez-vous des vapeurs?

MEZZETIN. — Ah ! mademoiselle, vous ne devriez jamais lâcher le mot de bailli. A l'heure qu'il est, cela me dévoie. Un bailli ! Encore si c'était un procureur fiscal.

(Ils se jettent sur leurs siéges en faisant beaucoup de contorsions.)

COLOMBINE. — Ah ! que je suis malheureuse ! Voilà deux femmes qui vont me demeurer dans les mains. Holà quelqu'un ! mes laquais ! ma femme de chambre !

MEZZETIN et PASQUARIEL, ensemble. — Un bailli !

(A la porte, ils font beaucoup de cérémonies pour passer.)

PASQUARIEL. — Non, madame ; assurément je ne passerai pas, ou la peste m'étouffe.

MEZZETIN. — Si je passe la première, je veux que cinq cent mille diables me tordent le cou !

(A force de civilités et de contorsions, leurs coiffures tombent.)

SCÈNE XIII

COLOMBINE, seule.

Non, je ne crois pas que de mémoire d'homme on ait reçu une visite aussi impertinente. Elles n'ont que faire de me tant dégoûter du bailli ; si je l'épouse, ce ne sera qu'à mon corps défendant.

(Il y a ici quelque scènes italiennes, dans lesquelles Mezzetin et Pasquariel rendent compte à Octave du succés de leur fourberies ; celui-ci les engage à ne pas s'en tenir là, et l'on concerte de se déguiser en Bohémiens, d'aller trouver Arlequin, et de lui dire sa bonne aventure. Ces scènes préparent les scènes françaises suivantes.)

SCÈNE XIV

ARLEQUIN, MEZZETIN, PASQUARIEL, DEUX BOHÉMIENNES ; SUITE DE BOHÉMIENS.

(Mezzetin et Pasquariel, déguisés en Bohémiens, abordent Arlequin, dansent et chantent autour de lui.)

ARLEQUIN. — Quand vous serez las de chanter, vous ne direz peut-être ce que vous me voulez. (Ils continuent de chanter et de danser. — A Mezzetin.) Monsieur le meneur de

ballets, peut-on savoir qui sont ces sauterelles-là?

(Il montre les deux Bohémiennes.)

MEZZETIN. — Monsieur, ce sont des filles surnaturelles, qui connaissent les astres, les langues, et tout ce qu'il y a de plus extraordinaire au monde et hors du monde; elles ne parlent qu'en vers: enfin, ce sont des filles d'un mérite sublime.

ARLEQUIN. — Puisque ces créatures-là savent tant de belles choses. elles pourront donc bien me déterminer sur un mariage?

MEZZETIN. — Vous ne pouvez pas mieux vous adresser.

(Il s'en va en chantant avec sa troupe.)

SCÈNE XV

ARLEQUIN, LES DEUX BOHÉMIENNES.

ARLEQUIN, se mettant au milieu d'elles.

Mesdames, pour venir à la conclusion,
Vous saurez que je sens une convulsion,
Un appétit, nommé vapeurs de mariage:
Un là... quelque Arlequin qui demande passage.
Me dois-je marier?

(La première Bohémienne gesticule et ne dit mot.)

Oh! vous avez raison.
Et vous, à votre avis, me marierai-je, ou non?

(La seconde Bohémienne gesticule et ne dit mot.)

C'est bien dit; à ces mots il n'est point de réplique.
Dans leur langue, à mon tour, il faut que je m'explique.

(Il fait beaucoup de gestes sans rien dire, ensuite il continue.)

Vous m'entendez donc bien: enfin, sans tant parler
(Car cela vous fait mal), devrais-je convoler?

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Oui.

DEUXIÈME BOHÉMINNE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment?

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Oui.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Non.

ARLEQUIN.

Quelle peste de gamme!

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

C'est manquer de bon sens que de vivre sans femme.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Et pour se marier il faut être archifou.

ARLEQUIN.

Celle-ci, par ma foi, lui rive bien son clou.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Oui, l'hymen est des dieux le plus parfait ouvrage:
C'est le port assuré dans le libertinage,
Le nœud qui nous unit avec de doux accords,
La porte des plaisirs qu'on goûte sans remords,
Le bridon qui retient la jeunesse fougueuse,
L'onguent qui guérit seul la brûlure amoureuse,
Des blessures du cœur l'appareil souverain,
Et la forge en un mot de tout le genre humain.

ARLEQUIN.

J'en connais bien pourtant de plus d'une fabrique,
Qui ne furent jamais faits dans cette boutique,
Enfants du pur hasard, et, sans aller plus loin,
J'en trouverais peut-être ici plus d'un témoin.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Non, l'hymen, quel qu'il soit, est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage,
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux,
Une terre fertile en bois malencontreux.
Un magasin de fraude où l'on fait de commande
Marchandise mêlée et bien de contrebande;
C'est l'écueil du plaisir: pour tout dire en un mot,
C'est une souricière où l'on attrape un sot.

ARLEQUIN, à la première Bohémienne.

Cet avis, à mon goût, vaut bien l'autre, madame.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Un homme ne saurait vivre content sans femme,
Sans elle une maison irait tout de travers:

Elle sait du destin partager les revers;
Elle sert un mari, soulage sa vieillesse :
La femme est dans le monde un miroir de sagesse,
Le temple de l'honneur, le chef-d'œuvre des cieux.
La beauté fut son lot, l'esprit sou apanage,
La vertu son domaine, et l'honneur son partage.

ARLEQUIN.

Oui, cela se disait du temps de Jean- de-Vert.

DEUXIÈME BOHÉMEINNE.

Plutôt que prendre femme, épousez un désert :
Par elle une maison va tout en décadence,
Elle ne met jamais de frein à sa dépense;
Elle accroît les chagrins, loin de les partager:
La femme est en tout temps un éminent danger,
Un vaisseau sur lequel le nocher le plus sage
Appréhende le calme autant qu'il fait l'orage;
C'est la'rsenic du cœur: lafureur la conduit;
L'inconstance en tout temps ou l'escorte, ou la suit,
Et la vengeance, enfin, est toujours devant elle.

ARLEQUIN.

Oh ! vous avez raison ; je sais qu'une femelle
Qui prétend se venger d'un époux offensif
Devient des animaux le plus vindicatif.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Quand on le nomme un mal et doux et nécessaire,
C'est qu'on lui voit toujours quelque vertu pour plaire :
Si le ciel ne l'a pas faite avec un beau corps,
Il aura sur l'esprit répandu ses trésors;
Si des biens de fortune elle n'est pas fournie,
Elle se fait un fonds de son économie:
La sotte d'ordinaire a l'esprit complaisant,
La folle volontiers plaît par son enjouement;
Dans une femme, enfin, toujours quelque mérite
De ses petits défauts aisément nous racqutite.

ARLEQUIN.

Qui nous racquittera, dites-nous, s'il vous plaît,
Lorsque de notre honneur elle tire intérêt?

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Si de quelques vertus les femmes sont pourvues,
Ces vertus de défauts sont souvent corrompues;
La belle est toujours bête, ou croit qu'un teint fleuri
Est un trop bon morceau pour un sot de mari:
La savante ne dit que vers, métamorphose,
Et méprise un époux qui ne parle qu'en prose;
Celle qui d'un beau sang voit ses pères issus
Vous compte ses aïeux pour toutes ses vertus.
Non, quelque qualité qui règne dans son âme,
Quelque vertu qu'elle ait, c'est toujours une femme;
C'est-à-dire attentive à l'amant qui languit,
Et, vous savez, *casta quam nemo rogavit.*

ARLEQUIN.

Voilà, je vous l'avoue, un extrait de sorcière
Que les femmes devraient jeter dans la rivière :
Elle en dit peu de bien.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Touchez là, j'en dirai,
Foi de fille d'honneur, sitôt que j'en saurai.

ARLEQUIN, à la première Bohémienne.

Mais parlez-moi français... là, si je me marie,
Ne serai-je point... là...

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Quoi, là?

ARLEQUIN.

Je vous en prie,
Ne me déguiser rien.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Quoi donc?

ARLEQUIN.

Là, ce qu'était
Peut-être votre époux, dans le temps qu'il vivait?

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Voilà donc l'enclouure et le mot péremptoire :
Sur ce point douloureux on en fait bien accroire,
Et l'on en dit bien plus qu'on n'en fait à Paris;
Ce sont là des terreurs pour les petits esprits...

ARLEQUIN.

Et pour les grands parfois.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Des visions cornues,
Que les hommes vont mettre en leurs têtes fourchues.

ARLEQUIN.

Ce sont elles, morbleu ! qui nous les plantent là,
De par Belzébut.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Bon ! approchez, venez çà;
Regardez-moi bien. Non, vous n'avez point la mine
De recevoir échec de la gent féminine.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Moi je dis, à vous voir seulement par le dos...

ARLEQUIN.

Ah ciel ! nous y voilà.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Je vous dis en deux mots
Que vous avez tout l'air, la physionomie,
L'œil, le nez, la façon, la métoposcopie
D'un homme à qui l'on doit faire un mauvais parti.
Je vois sur votre teint bien du brouillamini.
Vos aspects sont malins, vous avez le front large;
Vous me portez tout l'air d'en avoir une charge.

ARLEQUIN.

Ah ! là déjà je sens...

(Il se touche la tête.)

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Animal défiant,
Vous croyez donc...

ARLEQUIN.

Ma foi ! je crois à l'ascendant.
Ce grand front, cet aspect... Dans cette conjoncture,
Je crains bien de payer un jour avec usure
Tous les frais de la guerre. Allons, tant que quelqu'
Plus courageux que moi, prendra femme en comm
Je prétends me servir des droits du voisinage,
Et laisser qui voudra goûter du mariage.
En ces occasions, on court plus de danger

A bâtir sur son fonds que sur un étranger.
Je ne tâterai point de la cérémonie.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Vous n'en tâterez point? Halte-là, je vous prie.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Point de femme, morbleu!

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Si vous n'en prenez pas,
Vous n'avez pas encor trois jours à vivre.

ARLEQUIN.

Hélas!

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Et si vous en prenez, moi, je vous signifie
Que demain au plus tard vous n'êtes pas en vie.

(Elles le prennent chacune par une manche de son habit.)

ARLEQUIN.

C'en est fait, je suis mort! je n'en puis revenir.
Prédiseuses du diable, ah! laissez-moi partir.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Avant que vous quitter, il faut que je vous voie
A côté d'une femme.

ARLEQUIN.

Ah! plutôt qu'on me noie!

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Pour vous laisser, je veux vous mettre hors d'état
De pouvoir à jamais sortir du célibat.

ARLEQUIN.

N'en faites rien; je suis le dernier de ma race.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Que de bruit!

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.

Qu'on me suive.

ARLEQUIN.

Eh! mesdames, de grâce!
Un accord : je serai six mois de l'an garçon,
Et six mois marié.

PREMIÈRE BOHÉMIENNE.

Marchez.

DEUXIÈME BOHÉMIENNE.
Que de façon !

(Elles le tiraillent de façon qu'elles emportent chacune une manche de son habit. Il crie au voleur. D'autres Bohémiens l'entourent, dansent autour de lui et le volent.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

COLOMBINE, seule.

Je n'entends point parler de notre bailli; il faut que le traité de cette charge de marquis l'arrête chez quelque notaire. Il n'en est pas encore où il pense; je lui garde le meilleur pour le dernier.

SCÈNE II

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. — Mademoiselle, voilà un bel esprit qui monte, madame Pindaret.

SCÈNE III

COLOMBINE, MADAME PINDARET.

MADAME PINDARET. — Ah ! ma chère belle, que je suis heureuse de vous rencontrer ! car vous êtes la fille de France la plus introuvable.

COLOMBINE. — On ne m'a point dit, madame, que vous m'ayez fait cet honneur-là. Il est vrai que j'ai le domestique du monde le plus brutal : qu'une femme de qua-

lité me vienne voir, on ne m'en dit rien ; qu'une procureuse frappe à ma porte, on vient m'en faire la honte en pleine compagnie.

MADAME PINDARET. — En vérité, mademoiselle, il faut que votre train soit travaillé d'un prodigieux dévoiement de mémoire; oui, je crois que je suis venue ici plus de dix fois depuis les calendes du mois dernier.

COLOMBINE. — Comment dites-vous cela, s'il vous plaît ? Les cal...

MADAME PINDARET. — Les calendes, mademoiselle; c'est la manière de compter des Romains, et la mienne. Si ma servante datait sa dépense autrement, elle ne coucherait pas chez moi deux jours de suite. Je veux de l'érudition jusque dans ma cuisine.

COLOMBINE. — Que vous êtes heureuse, madame, de savoir de belles choses ! Si j'avais l'avantage de vous voir souvent, je crois que je deviendrais une habile fille.

MADAME PINDARET. — Il faut dire la vérité ; on se décrasse assez en ma compagnie, et tout le monde avoue que je n'ai point la conversation roturière.

COLOMBINE. — Ah ! que cela est joliment dit ! la conversation roturière ! Comment pouvez-vous fournir à la dépense d'esprit que vous faites ? Si vous ne vous ménagez, vous n'en aurez jamais assez pour le reste de vos jours.

MADAME PINDARET. — Bon ! cela ne coûte rien à une femme comme moi, qui se joue des auteurs; j'entretiens commerce avec les anciens, et je fraye aussi avec les modernes.

COLOMBINE. — Avec les anciens, madame.

MADAME PINDARET. — Assurément, mademoiselle; j'en attrape assez le vrai, et je veux vous faire voir quelle est ma lecture quotidienne. Laquais ! petit garçon !

SCÈNE IV

MADAME PINDARET, COLOMBINE, UN LAQUAIS DE MADAME PINDARET.

MADAME PINDARET. — Donnez-moi mon Juvénal.

LE LAQUAIS. — Qu'est-ce que c'est, madame, que votre Juvénal ?

MADAME PINDARET. — Ce livre in-quarto que je vous ai donné tantôt.

LE LAQUAIS. — A moi, madame, un quartaut ! vous ne m'avez donné ni quartaut ni bouteille.

MADAME PINDARET. — Eh ! le petit ignorant ! Qu'il vous arrive une autre fois de l'oublier !

SCÈNE V

MADAME PINDARET, COLOMBINE.

MADAME PINDARET. — Je prends toujours la précaution de me faire escorter de ce livre-là, quand je vais en visite de femmes, pour me dédommager des minuties de leur conversation.

COLOMBINE. — Voilà ce qui s'appelle mettre à profit jusqu'à son ennui.

MADAME PINDARET. — Êtes-vous comme moi, ma chère ? Toutes les visites de femmes me donnent la colique.

COLOMBINE. — Non, madame ; je ne suis point d'une complexion si délicate. A vous dire le vrai, j'aime beaucoup mieux la conversation des hommes, et je voudrais parfois qu'il n'y eût que moi de femme au monde.

MADAME PINDARET. — Vous auriez de la chalandise. J'allai voir, il y a quelque temps, une marquise ; je ne fus qu'un quart d'heure avec elle, c'était pendant la canicule : sa conversation ne laissa pas de m'enrhumer

si fort, que je me suis mise au gruau pendant trois semaines pour en revenir.

COLOMBINE. — Cela étant, madame, quand vous allez en visite de marquise, de crainte de vous enrhumer une seconde fois, il faudrait faire porter un manteau fourré avec votre Juvénal.

MADAME PINDARET. — Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où va l'ignorance de cette femme-là.

COLOMBINE. – Une femme de qualité ignorante ! vous me surprenez.

MADAME PINDARET.—Ignorantissime! Croiriez-vous?... Mais non; cela n'entre point dans l'esprit.

COLOMBINE. — Mais encore?

MADAME PINDARET. — Croiriez-vous qu'elle ne put jamais me dire dans quelle olympiade mourut Epaminondas ?

COLONBINE. — Ah! ciel, quelle ignorance ! En vérité, madame, vous fûtes bien heureuse d'en être quitte pour un rhume : cela vaut bien la peine de tomber en apoplexie.

MADAME PINDARET. — Il ne tint qu'à moi. A propos, mademoiselle, avez-vous vu mon madrigal?

COLOMBINE. — Non, madame; cela n'est pas venu jusqu'à moi.

MADAME PINDARET. — Vous n'êtes donc pas de ce monde ? C'est une pièce qui a déjà souffert la troisième édition, et qui a marié les trois filles de mon libraire. Je vais vous le lire.

COLOMBINE. — Vous me ferez, je vous assure, un sensible plaisir.

MADAME PINDARET, *parcourant plusieurs papiers.*—Ce n'est pas cela : c'est un rondeau sur une absence, que je laisse quelque temps mitonner sur le fourneau de la réflexion... Ni cela : c'est la vie de Thémistocle en vers burlesques. Je tiens un poëme épique aux cheveux, qui surprendra tout Paris. Ah! voici notre madrigal.

(*Elle lit.*)

MADRIGAL

Sur l'inconstance d'une maîtresse qui changea d'amant, par ce qu'il avait soupiré par le derrière.

Vous entendez bien cela.

COLOMBINE. — Oui! oui, cela s'entend de reste; peu s'en faut que je ne le sente.

MADAME PINDARET continue de lire.

Quoi! pour avoir laissé sauver un prisonnier,
Qui n'a de voix que pour crier,
Votre cœur fait la pirouette,
Et se fait un nouvel amant!
On dira, volage Lisette,
Que ce cœur est si girouette,
Qu'il change au moindre petit vent.

COLOMBINE. — Ah! madame, quel merveilleux talent vous avez pour la poésie!

MADAME PINDARET. — J'ai d'assez belles humanités, comme vous voyez; mais je vais me donner à la physique.

COLOMBINE. — A la physique, madame!

MADAME PINDARET. — Oui, mademoiselle. C'est une des plus nobles sciences qu'il y ait; elle a pour objet tout ce qui tombe sous les sens, et par conséquent le corps humain, qui est la plus belle et la plus parfaite de toutes les structures humaines. Adieu, mademoiselle; je sens que ma colique veut me reprendre.

COLOMBINE. — Quoi! sitôt, madame?

MADAME PINDARET. — Je ne me prostitue jamais à une longue conversation, et j'aime les visites brèves et laconiques.

SCÈNE VI

ARLEQUIN en marquis ridicule; COLOMBINE, MADAME PINDARET.

ARLEQUIN entre en chantant et en dansant. — Eh bien, morbleu! madame, les airs de cour nous sont-ils naturels? (Il fredonne.) La, lore, la. Vous allez voir comme je vous

chamarre une danse sérieuse. Hé ! laquais ! laquais ! lâche-nous un coup de chanterelle. (A Colombine.) Je veux tracer un menuet avec vous.

COLOMBINE. — Je vous prie, monsieur, de m'en dispenser; je suis d'une fatigue outrée, et voilà huit nuits de suite que je cours le bal.

ARLEQUIN. — Il faut donc que madame danse à votre place.

MADAME PINDARET. — Moi, monsieur! Excusez-moi, s'il vous plaît; je ne danse point, je fais des vers.

ARLEQUIN. — Parbleu ! madame, vous danserez en vers, ou vous crèverez en prose.

COLOMBINE. — Allons, courage, madame. Voulez-vous qu'on envoie quérir votre Juvénal?

(Arlequin danse avec madame Pindaret ; madame Pindaret se laisse tomber.)

ARLEQUIN. — Voilà un vers à qui il manque un pied.

MADAME PINDARET. — Ah! ah! voilà un menuet qui m'a mise sur les dents. J'aimerais mieux faire vingt sonnets que de... Ah ! ah ! souffrez, mademoiselle, que je vous quitte pour aller me mettre au lit.

ARLEQUIN. — Adieu, madame ; allez vous faire tirer trois palettes d'épigrammes de la veine poétique.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN. — Eh bien! mademoiselle, ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait guère de marquis plus ridicule que moi ?

COLOMBINE. — A vous parler sincèrement, pour un marquis de nouvelle impression, vous ne jouez pas mal votre rôle, et l'on croirait que vous l'auriez étudié toute votre vie.

ARLEQUIN. — Etudié! moi, étudié! Palsambleu ! vous ne le prenez pas mal. Etudié! vous ne savez donc pas que je suis homme de qualité ? A peine sais-je écrire mon nom.

COLOMBINE. — Vous voulez vous divertir; je sais ce que je dois croire, et j'appelle de votre modestie.

ARLEQUIN. — Cela est, parbleu! comme je vous le dis, et je veux que le diable m'emporte si jamais j'ai eu d'autres livres qu'un Almanach avec un Parfait Maréchal. Bon! que nous faut-il à nous autres gens de cour? Beaucoup de bonne opinion, saupoudrée de quelques grains d'effronterie. Voilà toute notre science auprès des femmes. (Il se promène.)

COLOMBINE. — Mais, où allez-vous donc? Vous avez des inquiétudes horribles dans les jambes, et vous ne sauriez vous tenir un moment en place.

ARLEQUIN. — Ma foi, mademoiselle, il faut du plain-pied à un marquis. Je voudrais que vous vissiez à la comédie le terrain que j'occupe sur le théâtre. Oh! parbleu! la scène n'est jamais vide avec moi. Il n'y a que le théâtre de l'Opéra où je me trouve un peu en brassière; je ne saurais y pirouetter à ma fantaisie.

COLOMBINE. — C'est-à-dire que vous n'oseriez pas y faire le fanfaron comme ailleurs.

ARLEQUIN. — Je suis pourtant toujours sur le bord du théâtre. Il y a longtemps que j'ai secoué la pudeur de ces demi-gens de qualité qui commencent à se donner au public. Ventrebleu! je ne tâte point des coulisses; sur l'orchestre, morbleu! sur l'orchestre!

COLOMBINE. — Je ne sais pas, pour moi, quel plaisir prennent certaines gens à la comédie, de venir étouffer un acteur jusque sur les chandelles. Comment voulez-vous qu'un pauvre diable de comédien se fasse entendre au bout de la salle? Il faut donc qu'il crève?

ARLEQUIN. — Parbleu! qu'il crève s'il veut, il est payé pour cela.

COLOMBINE. — Mais de bonne foi, monsieur le marquis, croyez-vous que ce soit pour voir peigner votre perruque, prendre du tabac, et faire votre carrousel sur le théâtre, que le parterre donne ses quinze sous?

ARLEQUIN. — N'est-ce pas bien de l'honneur pour lui de voir des gens de qualité? Ma foi! quand il n'aurait que ce plaisir-là, cela vaut bien une mauvaise comédie.

COLOMBINE. — Assurément ; c'est ce qui fait qu'il s'est mis en droit de vous siffler aussi bien que les méchantes pièces.

ARLEQUIN. — Il est vrai que le parterre devient horriblement orgueilleux : ce sont ces Italiens qui ont achevé de le gâter. Savez-vous bien que cet été ils l'ont traité de monseigneur dans un placet? Le parterre monseigneur! j'enrage!

COLOMBINE. — Vous avez beau pester, le parterre fait du bien à tout le monde : il redresse les auteurs, il tient les comédiens en haleine ; un fat ne se campe point impunément devant lui sur les bancs du théâtre; en un mot, c'est l'étrille de tous ceux qui exposent leurs sottises au public. Que ne vous mettez-vous dans les loges? on ne vous examinera pas de si près.

ARLEQUIN. — Moi, dans les loges! Je vous baise les mains : je n'entends point la comédie dans une loge comme un sansonnet; je veux, morbleu! qu'on me voie de la tête aux pieds, et je ne donne mon écu que pour rouler pendant les entr'actes et voltiger autour des actrices.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. — Mademoiselle, voilà votre couturière.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, COLOMBINE, MARGOT.

COLOMBINE. — Eh bien! Margot, m'apportez-vous mon manteau?

MARGOT. — Oui, mademoiselle; j'espère qu'il vous habillera parfaitement bien : depuis que je travaille, je n'ai jamais vu d'habit si bien taillé.

ARLEQUIN. — Ni moi de fille si ragoûtante. Voilà, mordi, une petite créature bien émérillonnée. Ecoutez, ma fille, où demeurez-vous?

MARGOT. — Pas loin d'ici.

ARLEQUIN. — Tant mieux.

COLOMBINE prend le manteau. — Vous voulez bien, monsieur le marquis, me permettre d'essayer mon manteau?

ARLEQUIN. — Oui-da, mademoiselle; vous pouvez vous habiller jusqu'à la chemise inclusivement. (Margot habille Colombine; Arlequin badine.) Margot est, ma foi, toute des plus jolies, et il y aurait plaisir de lui margotter le cœur; je m'assure qu'elle n'a pas quinze ans. Peut-on voir votre minois, petite femelle ténébreuse?

(Il veut lever sa coiffe; Margot se défend.)

COLOMBINE. — Allons donc, monsieur le marquis, soyez sage. Que ne vous laissez-vous voir aussi, Margot, vous qui êtes si jolie?

MARGOT.—Je n'oserais, mademoiselle.

COLOMBINE. — Pourquoi?

MARGOT. — C'est que M. Harpillon m'a défendu de regarder les hommes; et il serait fâché s'ilsavait que je me fusse montrée.

COLOMBINE. — Qui est donc ce M. Harpillon?

MARGOT. — C'est un des gros fermiers qui est mon parrain; il fait du bien à toute notre famille, et il a déjà donné un bon emploi à mon grand frère.

ARLEQUIN. — J'entends, j'entends; M. Harpillon a mis le frère dans un bureau, et mettra, s'il peut, la sœur en chambre.

MARGOT. — Oh! monsieur, il n'y a point de ce que vous pensez à son fait: c'est un homme qui n'a que de bons desseins; il m'a promis de m'épouser, et pour preuve de cela, il m'a déjà envoyé une housse verte et une bergame.

ARLEQUIN.—Fi! une bergame à une fille comme vous! Si tu voulais, Margot, m'épouser à la Harpillon, j'irais, moi, jusqu'à une verdure.

MARGOT. — Je vous remercie, monsieur; cela ferait jaser le monde. Tenez, monsieur, pour avoir été un jour promener avec mon cousin, vous ne sauriez croire tous

les contes qu'on a faits. Il y a les plus maudites langues dans notre montée.

ARLEQUIN. — Ecoute, Margot; votre montée a peut-être raison, et il pourrait bien y avoir quelque chose à refaire à votre réputation.

COLOMBINE. — Margot peut aller partout, monsieur le marquis; elle est sage, et j'en réponds corps pour corps.

ARLEQUIN. — La bonne caution! Croyez-moi, les environs de Paris sont terriblement dangereux. N'allez-vous point quelquefois au bois de Boulogne?

MARGOT. — Dieu m'en garde, monsieur! ma mère me l'a défendu, et m'a dit que c'était un vrai coupe-gorge pour une fille.

ARLEQUIN. — C'est peut-être là que votre mère a été égorgée. Ma foi! cette fille me plaît. M'amie, me voudrais-tu tailler une chemise et quelques caleçons?

MARGOT. — Je suis votre servante monsieur; on ne travaille point en homme au logis.

ARLEQUIN. — Eh bien! viens les faire chez moi.

COLOMBINE. — Justement! on vous garde des filles de cet âge-là pour votre commodité! vous n'avez qu'à vous y attendre. Mais, il me semble, Margot, que ce manteau-là monte bien haut; on ne voit point ma gorge.

MARGOT. — Ce n'est peut-être pas la faute du manteau, mademoiselle.

COLOMBINE. — Taisez-vous, Margot; vous êtes une sotte : remportez votre manteau; j'y suis faite comme une je ne sais quoi.

ARLEQUIN, à Margot. — Plus je vois cette enfant-là, plus elle me plaît... Un petit mot : j'ai besoin d'une fille de chambre; je crois que tu serais assez mon fait. Sais-tu raser?

MARGOT. — Moi, raser! Je vois bien que vous êtes un gausseur : je mourrais de peur, si je touchais un homme seulement du bout du doigt. Adieu, mademoiselle; dans un quart d'heure je vous rapporterai votre manteau, avec de la gorge.

ARLEQUIN. — Adieu, adieu, petite nymphe du bois de Boulogne.

SCÈNE X

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN. — Elle n'est, morbleu! pas sotte, et je l'aimerais presque autant que vous. Nous autres gens de qualité, nous aimons quelquefois à rabattre sur la grisette. Et de notre mariage, qu'en dirons-nous?

COLOMBINE. — Je vous dirai, monsieur le marquis, qu'avant que de vous épouser, je vous demande encore une grâce. Nous sommes un certain nombre de filles qui avons fait serment de ne point prendre de mari qui n'ait été reçu auparavant dans notre académie. Il faut vous y faire recevoir.

ARLEQUIN. — Moi, dans votre académie de filles! vous vous moquez, j'ai des empêchements plus que légitimes, Et que faut-il faire pour cela?

COLOMBINE. — Ne vous mettez pas en peine; on vous habillera en femme; on vous fera peut-être faire serment d'être un époux commode, de laisser faire à votre femme tout ce qui lui plaira, de n'être point de ces maris coquets qui vivent de rapine, et laissent leurs femmes pour aller picorer sur le commun.

ARLEQUIN. – Quand on a de cette besogne-là toute taillée chez soi, on n'a guère envie d'aller travailler en ville. Allons, faisons ce qu'il vous plaira. Voilà qui est bien drôle, qu'il faille, pour vous épouser, commencer par se déshumaniser!

SCÈNE XI

ARLEQUIN, MEZZETIN, en sibylle; plusieurs fourbes de la suite de Mezzetin.

(Cette scène du travestissement d'Arlequin consiste en jeu purement italien; les fourbes chantent et dansent, pendant que Mezzetin dépouille Arlequin et l'habille en femme; et Mezzetin chante ce qui suit:)

MEZZETIN chante.

O toi qui veux épouser Colombine,
Reçois l'honneur que sa main te destine:

SCÈNE XII

ARLEQUIN, TRAFIQUET, COLOMBINE ISABELLE.

TRAFIQUET. — Que veux donc dire, s'il vous plaît, cette mascarade-ci?

ARLEQUIN. — Monsieur, je vous prie de me dire si je suis mâle ou femelle; car, ma foi, je n'y connais rien.

TRAFIQUET. — Vous êtes un fou, voilà ce que vous êtes.

PIERROT, riant. — Ah! ah! ah! essuyez-vous, monsieur le bailli; vous êtes tout barbouillé.

COLOMBINE. — Je suis, mon père, disposée à vous obéir; mais je ne crois pas que vous vouliez me donner pour mari un homme qui est capable de pareilles extravagances.

ARLEQUIN. — Oh! oh! voilà qui est assez drôle. Par ma foi! s'il y en a, c'est vous qui les avez faites, et qui avez voulu que je me sois fait et marquis et ce que me voilà.... Voyez, ne me voilà-t-il pas bien dessiné?

COLOMBINE. — Moi, je vous ai fait faire ces extravagances-là? Ma foi, monsieur le bailli, vous rêvez.

PIERROT. — Monsieur, quand je vous ai dit que j'étais mieux le fait de votre fille que cet homme-là, est-ce que je me trompais? Il faudra pourtant que vous y veniez.

TRAFIQUET. — Ce que j'ai vu tantôt, et ce que je vois présentement, m'oblige de vous dire, monsieur le bailli, que vous pouvez, tout de ce pas, vous en retourner dans le Bas-Maine manger vos chapons; car, pour ma fille vous n'en croquerez que d'une dent.

Tu n'étais qu'un vilain magot,
Un ostrogot,
Un escargot;
Tu vas être aussi beau qu'une fille
Gentille,
Ou peu s'en faut.

LE CHŒUR.

Tu n'étais qu'un vilain magot, etc.

MEZZETIN.

Reçois cette coiffur. en malice féconde;
Avec cet ornement,
Tu peux facilement
Insulter hardiment
Et la brune et la blonde;
Avec cet ornement,
Tu charmeras tout le monde.

(Il fait des gestes en dansant et chante.)

Micropoli, chariba, charistac.
Ministres de mon art,
Versez tout votre fard
Sur ce nez en pied de marmite,
Barbouillez vite ce museau,
Et nettoyez votre pinceau
Sur cette trogne hermaphrodite.

(Deux fourbes s'approchent d'Arlequin : l'un tient un pot de rouge et l'autre un pot de blanc, et ils lui barbouillent les deux côtés du visahe.)

ARLEQUIN. — Je peux présentement résister à la pluie : me voilà bien peint.

MEZZETIN chante.

Ah ! qu'il est beau !.... oh! oh!
Le damoiseau
Au museau
De couleur de pruneau;
Faisons le pied de veau :
Ah ! qu'il est beau ! oh! oh!

LE CHŒUR.

Ah ! qu'il est beau ! oh ! oh !

(Ils s'en vont tous en chantant.)

PIERROT. — Que d'une dent, monsieur le bailli, que d'une dent.

ARLEQUIN. — Allez-vous-en au diable, vous et votre fille, petit vilain grigou raccourci. Adieu, la belle ; je ne crois pas qu'il y ait au monde un animal plus méchant que vous. Il faut qu'un provincial ait le diable au corps pour venir s'équiper d'une femme à Paris.

COLOMBINE. — Et qu'une fille à Paris soit bien près de ses pièces pour épouser un bailli du Bas-Maine.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

REGNARD

LE JOUEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC

NOTICE SUR REGNARD

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1696

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE JOUEUR

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Valère.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, amante de Valère.
LA COMTESSE, sœur d'Angélique.
DORANTE, oncle de Valère et amant d'Angélique.
LE MARQUIS.
NÉRINE, suivante d'Angélique.
MADAME LA RESSOURCE revendeuse à la toilette.
HECTOR, valet de Valère.
M. TOUTABAS, maître de trictrac.
GALONNIER, tailleur.
MADAME ADAM, sellière.
UN LAQUAIS d'Angélique.
TROIS LAQUAIS du Marquis.

(La scène est à Paris, dans un hôtel garni.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

HECTOR, dans un fauteuil, près d'une toilette.

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier!
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier?
Je ronflerais mon soûl la grasse matinée,
Et je m'enivrerais le long de la journée :
Je ferais mon chemin; j'aurais un bon emploi;
Je serais dans la suite un conseiller du roi,
Rat-de-cave ou commis, et que sait-on? peut-être
Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître.
J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants;
De ma rotondité j'emplirais le dedans :
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune;
Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du sceau couvert
Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert.
Quelqu'un vient.

SCÈNE II

NÉRINE, HECTOR.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie?

NÉRINE.

Que fait Valère?

HECTOR.

Il dort.

NÉRINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix ! ne parle pas si fort.

NÉRINE.

Oh ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE.

Tes sots raisonnements sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrais-tu voir mon maître *in naturalibus ?*

NÉRINE.

Quand se lèvera-t-il?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se lève,
Il faudra qu'il se couche, et, franchement...

NÉRINE.

Achève.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NÉRINE.

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non. Il ne tardera guère :
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan, ton maître joue et perd,
Ou bien, réduit à sec, d'une âme familière,
Peut-être il parle au ciel d'une étrange manière.
Par ordre très-exprès d'Angélique, aujourd'hui,
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des serments les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé :
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et, quand cela serait, n'aurais-je pas raison ?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre nous, serait extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante :
Lui, c'est un homme d'ordre, et qui vit congrûment.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le déréglement.

NÉRINE.

Un amant fait et mûr.

HECTOR.

Les filles, d'ordinaire,
Aiment mieux le fruit vert.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère
Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage, morbleu !
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue steinkerque à replis tortueux,
Un haut-de-chausse bas, prêt à tomber sous eux;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure?

HECTOR.

C'est le goût d'à présent; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus :
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse
Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, et dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paraît un tant soit peu brutal;
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coiffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare !
Elle est dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon! bon!

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine et la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire :
Dans les femmes, s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espèce plaisante!
Son amour peut passer pour fièvre intermittente :
Son feu pour Angélique est un flux et reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui, c'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoûras qu'il est amoureux comme un fou.

NÉRINE.

Oh! j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guère,
Et ta maîtresse, encore hier, promit à Valère
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillants tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt; mais ce n'est pas pour lui,
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres!

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valère,
Étant fils de famille, ayant encor son père,

Qu'il vive comme il fait, et que, comme un banni,
Depuis un an il loge en un hôtel garni?

HECTOR.

Eh! vous y logez bien, et vous et votre clique!

NÉRINE.

Est-ce de même, dis? Ma maîtresse Angélique
Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de père à Paris.

HECTOR.

Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et, si monsieur son père avait voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne te point mentir.
Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

Il a tort, en effet, d'être si peu traitable.
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte, et je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il joûra toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bonjour.

SCÈNE III

HECTOR, seul.

Autant que je m'y puis connaître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé.
Qui...

SCÈNE IV

VALÈRE, HECTOR.

(Valère paraît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.)

HECTOR.

Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé!

On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.

VALÈRE.

Quelle heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALÈRE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, monsieur.

VALÈRE.

Je suis las
De tes mauvais discours et tes impertinences...

HECTOR, à part.

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE.

Ma robe de chambre.

(A part.)

Euh!

HECTOR, à part.

Il jure entre ses dents.

VALÈRE.

Eh bien! me faudra-t-il attendre encor longtemps?

(Il se promène.)

HECTOR.

Eh! la voilà, monsieur.

(Il suit son maître, tenant sa robe toute déployée.)

VALÈRE, se promenant.

Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie,
Mais me faire payer, parbleu! je t'en défie :
Car je n'ai pas un sou

HECTOR, tenant toujours la robe.

Vous plairait-il, monsieur...

VALÈRE, se promenant.

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR

Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALÈRE.

Va te coucher, maraud ; ne me romps point la tête.
Va-t'en.

HECTOR.

Tant mieux!

SCÈNE V

VALÈRE, se mettant dans un fauteuil.

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux! Je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector!... Que ce coquin est heureux de dormir!
Hector!

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, derrière le théâtre.

Monsieur?

VALÈRE.

Eh bien! bourreau, veux-tu venir
(Hector entre à moitié déshabillé
N'es-tu pas las encor de dormir, misérable?

HECTOR.

Las de dormir, monsieur? Hé! je me donne au diable
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, à part.

Il a le diable au corps.

VALÈRE.

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier; de plus un gros visage,

Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré...

HECTOR.

Qui? cette honnête usurière
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu?

VALÈRE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher, maintenant, l'argent à la jeunesse!
Mais, enfin, j'ai tant fait avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant,
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÈRE.

J'aurais les mille écus! O ciel! quel coup de grâce!
Hector, mon cher Hector, viens ça, que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre!

VALÈRE.

Et tu crois qu'en effet
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet?

HECTOR.

Qui le refuserait serait bien difficile :
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages :
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE.

Des gages?

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Mais y penses-tu bien?
Où les prendrai-je, dis?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance;
Et, dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÈRE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne :
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique?

VALÈRE.

Si je l'aime? Ah! ce doute et m'outrage et me pique :
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis : c'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux;
Et, quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALÈRE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALÈRE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante, votre oncle, en ce moment s'explique;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÈRE.

Dieux! que me dis-tu là?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Bon! cela ne se peut; on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paraît.

VALÈRE.

Point. Sans présomption,
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout allait comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALÈRE.

En ce cas,
Je prends le parti... mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvait, qu'une passion neuve...

VALÈRE.

En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,
La comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort :
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort;
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne serait point cruelle;
Ce serait une éponge à presser au besoin.

VALÈRE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractère, une espèce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser : c'est là sa passion.

VALÈRE.

Épouser?

HECTOR.

Un marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALÈRE.

Et quel est ce marquis?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un marquis de hasard fait par le lansquenet;
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires,
Qui croit de ses appas les femmes tributaires;
Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis,
Était valet de chambre avant d'être marquis.
Mais sauvons-nous, monsieur : j'aperçois votre père.

SCÈNE VII

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Doucement ! j'ai deux mots à vous dire, Valère.
(A Hector.)
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, monsieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure là, maraud.

HECTOR, à part.

Il n'est pas temps de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage
Et ne saurais souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier-né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage;
Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux : être dupe ou fripon.

HECTOR

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galants où l'esprit se déploie.
(A Géronte.)
C'est, monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GÉRONTE, à Hector.

Tais-toi.

(A Valère.)

Non, à présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, et perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh! nous ne risquons pas, monsieur, de tels bijoux.

GÉRONTE.

Votre conduite, enfin, m'enflamme de courroux;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte;
J'étais las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit et de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune
Dans leurs déréglements ressemblent à la lune,
Se couchant le matin et se levant le soir.

GÉRONTE.

Vous me poussez à bout; mais je vous ferai voir
Que, si vous ne changez de vie et de manière,
Je saurai me servir de mon pouvoir de père;
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, à Valère.

Votre père a raison.

GÉRONTE.

Comme le voilà fait!
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine,
On croirait qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, à part.

On croirait vrai de lui :
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite?

VALÈRE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,

Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, à part.

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÈRE.

J'ai de l'argent encore, et, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, bas à Valère.

Vous acquitter, monsieur! avec quelle monnoie?

VALÈRE, bas à Hector.

Te tairas-tu?

(Haut à son père.)

Mon oncle aspire, dans ce jour,
A m'ôter d'Angélique et la main et l'amour :
Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui, je sais sa pensée.
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, à Géronte.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE.

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers...

VALÈRE.

J'y vais, j'y cours...

(Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.)

Mon père.

GÉRONTE.

Hé! plaît-il?

VALÈRE.

Pour sortir entièrement d'affaire,

il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, monsieur...

GÉRONTE.

Ah! ah! je vous entends.
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non! comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE.

Mais, mon père, croyez...

GÉRONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à Géronte.

Nous paîrons l'intérêt
Au denier un.

VALÈRE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALÈRE.

Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous surprendre;
Et, pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR.

Ah! parbleu! pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable?

VALÈRE.

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE.

La somme n'y fait rien?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense;
Et nous ferons, monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE.

Écoutez : je veux bien faire un dernier effort;
Mais, après cela, si...

VALÈRE.

Modérez ce transport;
Que sur mes sentiments votre âme se repose.
Je vais voir Angélique, et mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà près d'éclater.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires et positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCÈNE IX

GÉRONTE, seul.

Mon frère en son amour n'aura pas trop beau jeu;
Non, quand ce ne serait que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire,
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis :
De chagriner mon frère, et marier mon fils.

SCÈNE X

M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac :
Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, à part.

Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.
(Haut.)
Quoi! vous montrez, monsieur, un tel art dans Paris
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
D'un brevet d'espalier?

TOUTABAS, à part.

A quel homme ai-je affaire?

(Haut.)

Comment! je vous soutiens que dans tous les États
On ne peut de mon art assez faire de cas;
Qu'un enfant de famille et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudrait vous loger aux Petites-Maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville?
Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
Chanter ré mi fa sol, ou danser un menuet?
Paîra-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville ou bien une courante?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier?
Qu'il sache, quand il perd, d'une âme non commune,
A force de savoir, rappeler la fortune?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants;
Des Gascons à souper dans les brelans fidèles;
Des chevaliers sans ordre, et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,

Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art :
En suivant mes leçons, on court peu ce hasard :
Je sais quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un sort injurieux corriger la malice;
Je sais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés ;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudents et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Eh! monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science?

TOUTABAS.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras
Qui, le long de vos reins...

TOUTABAS.

Monsieur, point de colère;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE, le poussant.

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE.

A moi, leçon?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t'en!

(Il le prend par les épaules.)

TOUTABAS.

Puisque aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE.

Reviens!

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois?

GÉRONTE, le poussant tout à fait dehors.

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence!

SCÈNE XI

GÉRONTE, seul.

Je ne puis respirer, et j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenait pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait, et, sans plus de mystère,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur serait bien lâche, après tant de serments,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvements.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas, au moins, parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valère! Il faudrait être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole!

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit;
Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit! lui, madame!
Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment, et sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE.

Madame, croyez-moi, je connais le grimoire :
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venait à l'instant
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connaissez; que, d'un ton pathétique,

(Elle se met à ses pieds.)

Il vous dît à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux
Qu'un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que vous.
Votre âme en ma faveur n'est-elle point émue?
Vous ne me dites rien! vous détournez la vue!

(Elle se relève.)

Vous voulez donc ma mort? Il faut vous contenter. »
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se souffletera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera, de rage, un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ses airs fougueux

Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà, grâce au ciel, bien instruite sur tout :
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCÈNE II

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE.

On dit partout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épousez Dorante ?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi. Valère est un vrai fou
Qui joûrait votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, était une faiblesse.
Il faut se dégager de ces attachements
Que la raison condamne, et qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre, dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerais mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colère,
Que d'être un emporté joueur comme est Valère.

ANGÉLIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? non : dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NÉRINE.

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisque enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire :
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime?
J'avais fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portais son portrait, et cette vive image
Me soulageait un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien fort?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure?

NÉRINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connaisseuse en maris, vous deviez mieux choisir :
Vous unir à Valère !

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGÉLIQUE.

Mais, vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui! s'il m'aime! Ah! quel aveuglement!
On a certains attraits, un certain enjoûment,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE.

Après un si long temps de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valère pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur :
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage;
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits;
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentiments, ma sœur, sont différents des vôtres;
Si je connais l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :
Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
Dorante, le marquis, briguent mon alliance;
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valère?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer? mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auraient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.

Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, et des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du temps.

NÉRINE.

Madame est prévoyante : elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à la comtesse.

Le marquis, madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le marquis? Hé! non, non; il n'est pas sur mon compte.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE MARQUIS, se rajustant, à la comtesse.

Je suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas;
Et j'y serais encor dans des peines mortelles,
Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que monsieur le marquis est galant sans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.
(Apercevant Angélique.)
Ah! juste ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur! vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle;
On la prendrait, parbleu! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour!
Qu'il est sincère! On voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS.

Homme de cour, moi! non. Ma foi, la cour m'ennuie.
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie;
Sitôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir;
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que seigneur de France;
Je joue, et j'y ferais fort bonne contenance :
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous est obligé, monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plus tôt, soudain je perds haleine,
Ces fades compliments sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités,
Ces serrements de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassements dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bonjour que par convulsion.

ANGÉLIQUE, au marquis.

Les dames de la cour sont bien mieux votre affaire?

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur plaire :
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de cour mettre un injuste taux.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, et conte mes raisons.
Là, toute la maison s'offre à me faire fête:
Valet, filles de chambre, enfants, tout est honnête :
L'époux, même discret, quand il entend minuit,

Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
Je veux bien déroger...

NÉRINE.

La manière est facile;
Et ce commerce-là me paraît assez doux.

LE MARQUIS, à la comtesse.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, et j'aime la franchise :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc! petit badin, un peu de retenue!
Vous me parlez, marquis, une langue inconnue :
Le mot d'amour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en serait pas peut-être si fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe,
Et ce mot, dit à cru, lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE.

Dans la bouche d'un autre, il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE.

Comment? Qu'est-ce? Plaît-il? Parlez; expliquez-vous
Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur?

ANGÉLIQUE.

Mais Valère vous aime : et souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,
Valère? Un autre ici conjointement soupire!
Ah!... si je le savais, je lui ferais, morbleu!...
Où loge-t-il?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS *fait semblant de s'en aller et revient.*
Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.
Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS.
Quel droit, ma reine?
Le droit de bienséance avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.
Vous êtes fou, marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.
Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte!

LA COMTESSE.
Sommes-nous donc liés par quelque engagement?

LE MARQUIS.
Non, pas autrement... mais...

LA COMTESSE.
Qu'est-ce à dire? comment?
Parlez.

LE MARQUIS.
Je ne sais point prendre en main des trompettes
Pour publier partout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE.
Hé, ma sœur!

NÉRINE.
Des faveurs!

LE MARQUIS.
Suffit, je suis discret;
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.
On ne connaît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.
Ah! parbleu! je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses désirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS,
NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, rendant un billet au marquis.
Monsieur, c'est de la part de la grosse comtesse.

LE MARQUIS, le mettant dans sa poche.
Je le lirai tantôt.

(Le laquais sort.)

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS,
NÉRINE, UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.
Cette jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.
Qu'elle attende.

(Le second laquais sort.)

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS,
NÉRINE, UN TROISIÈME LAQUAIS.

LE TROISIÈME LAQUAIS.
Monsieur...

LE MARQUIS.
Encore! Ah! palsambleu!
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIÈME LAQUAIS.
Je viens de voir, monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que, cette nuit, son mari couche aux champs,
Et que, ce soir, sans bruit...

LE MARQUIS.
Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau, fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille; et tantôt, sur la brune,

Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Je sais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

Il faudrait avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez; mais je m'en veux distraire.
(A la comtesse.)
Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur était libre, il pourrait être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet : à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, à la comtesse.

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, à la comtesse.

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime, et son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle :
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première...

SCÈNE X

VALÈRE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je crois

Voir Valère.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide,

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,

Cela marque un bon fonds.

(A Valère.)

Approchez, approchez!

Ouvrez de votre cœur les sentiments cachés.

(A Angélique.)

Vous allez voir, ma sœur.

VALÈRE, à la comtesse.

Ah! quel bonheur, madame,

Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon âme;

(A Angélique.)

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,

Que mon cœur vous adore et n'adore que vous!

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Eh quoi! que faites-vous, Valère?

VALÈRE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, à part.

Voici du quiproquo.

VALÈRE, à Angélique.

Que je serais heureux

S'il vous plaisait encor de recevoir mes vœux!

LA COMTESSE, à Valère.

Vous vous méprenez.

VALÈRE, à la comtesse.

Non. Enfin, belle Angélique,

Entre mon oncle et moi que votre cœur s'explique.
Le mien est tout à vous; et jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique!

VALÈRE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire?

VALÈRE.

Madame, en ce moment, je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur: et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre âme n'est éprise!

VALÈRE.

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amants trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALÈRE, à la comtesse.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat;
Vous êtes belle, riche, et...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat!

ANGÉLIQUE.

La modération, qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux?
C'est un extravagant; il est tout fait pour vous.

(Elle sort.)

SCÈNE XI

VALÈRE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, à part.

Elle connaît ses gens.

VALÈRE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, bas à Angélique.

Allons, madame, allons, ferme; voici le choc :
Point de faiblesse au moins! ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, bas à Angélique.

Non, non ; laissez-moi faire.

VALÈRE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfère?
Que sert à mon amour un si sincère aveu?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des désirs partagés;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez :
Mais...

ANGÉLIQUE.

Cette passion est trop forte en votre âme
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportements;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentiments.

NÉRINE, bas à Angélique.

Optime!

VALÈRE.

Désormais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse;
Tout ce qui n'est point vous me paraît odieux.

ANGÉLIQUE, d'un ton plus tendre.

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, bas à Angélique.

Vous mollissez?

VALÈRE.

Jamais! quelle rigueur extrême!
Jamais! Ah! que ce mot est cruel quand on aime!
Eh quoi! rien ne pourra fléchir votre courroux?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux?

ANGÉLIQUE.

Je prends peu d'intérêt, monsieur, à votre vie.

NÉRINE, bas à Angélique.

Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALÈRE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, bas à Angélique.

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit!

VALÈRE.

Vous le voulez? Eh bien! il faut vous satisfaire,
Cruelle! il faut mourir.

(Il veut tirer son épée.)

ANGÉLIQUE, l'arrêtant.

Que faites-vous, Valère?

NÉRINNE, bas à Angélique.

Eh bien! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge! Euh!

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue,
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, à part.

Que les amants sont sots!

VALÈRE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore au jour d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie;
Il faut que, par l'amour, désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur, sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Nérine, qu'en dis-tu?

NÉRINE, bas à Angélique.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALÈRE.

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALÈRE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon âme,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, à part.

Pour faire des serments il est toujours tout prêt...

ANGÉLIQUE

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALÈRE, baisant la main à Angélique.

Ah! quelle joie extrême!

ANGÉLIQUE.

Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.

(Elle lui donne son portrait enrichi de diamants.)

NÉRINE, à part.

Hélas! de mes sermons voilà quel est l'effet!

VALÈRE.

Quel excès de faveurs!

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALÈRE, le baisant.

Que je le garde, ô ciel! Le reste de ma vie...
Que dis-je? je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, à part.

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre!

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valère, et que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALÈRE.

Fiez-vous aux serments de mon âme amoureuse.

NÉRINE, à part.

Ah! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse!

SCÈNE XII

VALÈRE, seul.

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur; elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire..

VALÈRE.

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire :
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillants sont gros! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse :
Une usurière.

VALÈRE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCÈNE XIV

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE, embrassant madame la Ressource.

Hé! bonjour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va, dans mon cœur, le plaisir de te voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage!
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALÈRE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour?

MADAME LA RESSOURCE.

Oh! monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connais bien, pourtant, qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais, pour moi, je n'ai point cette sotte manie;
Et si mon pauvre époux était encore en vie...

(Elle pleure.)

VALÈRE.

Quoi! monsieur la Ressource est mort?

MADAME LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, pleurant.

Subitement? Hélas! j'en suis fâché vraiment.
(Bas à Valère.)
Au fait.

VALÈRE.

J'aurais besoin, madame la Ressource,
De mille écus.

MADAME LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALÈRE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

MADAME LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALÈRE.

Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici-bas des routes incertaines;
Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.

MADAME LA RESSOURCE.

Sur des gages, monsieur? c'est une médisance;
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
Pour des nantissements qui valent bien leur prix,

De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamants usés et qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALÈRE.

Je n'ai pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh! parbleu, nous marchons sans crainte des filous.

MADAME LA RESSOURCE.

Eh bien! nous attendrons, monsieur, qu'il vous en vienne.

VALÈRE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

MADAME LA RESSOURCE.

Ah! monsieur,
Je voudrais les avoir; ce serait de grand cœur.

VALÈRE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma tout adorable.

HECTOR, à genoux.

Par pitié!

MADAME LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah! que nous sommes fous!
Tous ces gens-là, monsieur, ont des cœurs de cailloux:
Sans des nantissements il ne faut rien prétendre.

VALÈRE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main?

VALÈRE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi; je cherche en ma boutique.

VALÈRE, bas à Hector.

Écoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider

HECTOR, bas à Valère.

Ah ! que dites-vous là ? Vous devez le garder.

VALÈRE, bas à Hector.

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

MADAME LA RESSOURCE.

Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.

VALÈRE, à madame la Ressource.

Attendez donc.

(Bas à Hector.)

Tu sais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins ?

HECTOR, bas à Valère.

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...

VALÈRE, bas à Hector.

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

MADAME LA RESSOURCE.

Adieu.

VALÈRE, à madame la Ressource.

Demeurez donc : où voulez-vous aller ?

(Bas à Hector.)

Je ferai de l'argent ; ou celui de mon père,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, bas à Valère.

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

VALÈRE, bas à Hector.

Et qui le lui dira ?
Dans une heure, au plus tard, nous irons le reprendre.

HECTOR, bas à Valère

Dans une heure ?

VALÈRE, bas à Hector.

Oui vraiment,

HECTOR, bas à Valère.

Je commence à me rendre.

VALÈRE, bas à Hector.

Je me mettrais en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, bas à Valère, le considérant.

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALÈRE, bas à Hector.

On ne perd pas toujours: je gagnerai sans doute.

HECTOR, bas à Valère.

Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALÈRE, bas à Hector

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en repond.

(A madame la Ressource, montrant le portrait d'Angélique.)

Peut-on, sur ce bijou, sans trop de complaisance...

MADAME LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience :
Je vois des diamants qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALÈRE.

Je vous suis obligé, madame la Ressource.
Au moins, ne manquez pas de revenir tantôt.
Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

MADAME LA RESSOURCE

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte.
Adieu, messieurs! Je suis tout à vous à ce prix.

(Elle sort.)

HECTOR, à madame la Ressource.

Adieu, juif, le plus juif qui soit dans tout Paris!

SCÈNE XV

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Vous faites là, monsieur, une action inique.

VALÈRE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique:
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Quel est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire?

NÉRINE.

Nous n'avons pas, monsieur, tous deux, sujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.

NÉRINE.

Il faut aller, monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque pièce
Qui t'aurait fait sitôt chasser de ta maîtresse?

NÉRINE, pleurant plus fort.

Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion,
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu?

NÉRINE.

Qu'Angélique est une âme légère,
Et s'est mieux que jamais, rengagée à Valère.

DORANTE.

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant tout entière l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe;
Et, lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, et rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeler ici ses serments, ses parjures:
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE.

Si vous saviez, monsieur, ce que j'ai fait pour vous!

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague, et dis à ta maîtresse
Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE, prenant la bague en pleurant.

Ah! ah! je n'en puis plus: vous me fendez le cœur!...

SCÈNE II

GÉRONTE, HECTOR, DORANTE, NÉRINE.

HECTOR, à Géronte.

Oui, monsieur, Angélique épousera Valère :
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE, à Hector.

Tant mieux!

(A Dorante.) Bonjour, mon frère!
Qu'est-ce? Eh bien! qu'avez-vous? Vous êtes tout changé!
Allons, gai! Vous a-t-on donné votre congé?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne!
On ne me verra point violenter personne;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

Voilà les sentiments d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous puissiez l'emporter.

DORANTE.

Non: je ne sus jamais jusque-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles;
L'Amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devrait réprimer.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre;
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire. (Il sort.)

GÉRONTE.

Allez, consolez-vous! c'est fort bien fait, mon frère.
Adieu!

SCÈNE III

GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE.

Le pauvre enfant! son sort me fait pitié.

NÉRINE, s'en allant.

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme!

SCÈNE IV

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.

Voilà, monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. (L'honnête homme de père!)
Ah! qu'à notre secours à propos vous venez!
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre;
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix;
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc!

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.

« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes
Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis
Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE.

Que je les paie ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, monsieur, ce que je m'en vais faire.
« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix sous.
Pour gage de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts. »

GÉRONTE.

Quel est ce Richard?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, mon maître, de nouveau
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

Le beau nom! Il devrait appeler Angélique
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR.

« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, juif de religion... »

GÉRONTE.

Tout beau! n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires:
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Eh bien! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers
Sont déduits plus au long avecque les parties
Et assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche, un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, *faisant sauter les papiers que tient Hector.*

Désaltéré, porté! Que le diable t'emporte!

Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte!

HECTOR, après avoir ramassé les papiers.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

La belle cour!

HECTOR.

« De plus, à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante et jouissante,
Est dû loyalement deux cent cinquante écus,
Pour ses appointements de deux quartiers échus. »

GÉRONTE.

Quelle est cette Margot?

HECTOR.

Monsieur... c'est une fille...
Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille!

GÉRONTE.

Deux cent cinquante écus!

HECTOR.

Ce n'est, ma foi, pas cher,
Demandez; c'est, monsieur, un prix fait en hiver.

GÉRONTE.

Et tu prétends, bourreau...

HECTOR, tournant le rôle.

Monsieur, point d'invectives!
Voici le contenu de nos dettes actives:
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement, se monte à presque autant.

GÉRONTE.

Voyons.

HECTOR.

« Premièrement, Isaac de la Serre... »
Il est connu de vous.

GÉRONTE.

Et de toute la terre:
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux;
Cela sent comme baume. Or donc, ce de la Serre,

Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GÉRONTE.

Comment !

HECTOR.

Mais un de ces parents,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs,

GÉRONTE.

Voilà certainement un effet fort bizarre !

HECTOR.

Oh ! s'il n'était pas mort, c'était de l'or en barre.
« Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac. »

GÉRONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cents pistoles ;
C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud ! le voilà.
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE.

Impertient ! maraud ! va, je t'apprendrai bien
Avecque ton trictrac...

HECTOR.

Il a dix trous à rien,

SCÈNE V

HECTOR, seul.

Sa main est à frapper, non à donner, légère,
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR.

(Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.)

HECTOR, à part.

Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent:
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.
(Haut.)
Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte:
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante:
Morbleu ! qu'il est fâché !

VALÈRE, comptant toujours.

Mille deux cent cinquante.

HECTOR, à part.

La flotte est arrivée avec les galions,
Cela va diablement hausser nos actions.
(Haut.)
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique.
Elle m'a dit...

VALÈRE, frappant du pied.

Morbleu! ce dernier coup me pique;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR.

Cette fille, monsieur, de votre amour est folle.

VALÈRE, à part.

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, le tirant pas la manche.

Monsieur, écoutez-moi; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps.

VALÈRE, avec distraction.

Ah ! d'Angélique? Eh bien ! comment suis-je avec elle?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah! monsieur, qu'elle est belle!
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché!

VALÈRE, avec distraction.
A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.
Comment ! quelle froideur s'empare de votre âme !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez en fonds: *ergo* plus de maîtresse.

VALÈRE.
Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parents, des enfants, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.
Et le libertinage.

VALÈRE.
Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable ;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
Tabatières, bijoux : sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.
Et l'or devient à rien.

VALÈRE.
Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles :
La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battants.
Là, vous trouvez toujours des gens divertissants ;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche.
Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;

Des Lucrèces du temps, là, de ces filles veuves,
Qui veulent imposer et se donner pour neuves ;
De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
Des plaisants qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie?

HECTOR.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRE.

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent marquis, le paisible bourgeois.
La femme du banquier, dorée et triomphante,
Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair
Le laquais d'un commis avec un duc et pair ;
Et, quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.
Tant mieux! Pour se conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez...

VALÈRE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE.

Oh ! non: c'est un dépôt...

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages.

VALÈRE.

Quoi ! je te dois?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE.

Mon père te paiera ; l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre père? Ah ! monsieur, c'est une mer à boire :
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALÈRE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre sellière.
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, mettant promptement son argent dans sa poche.

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE.

Quel contre-temps !

SCÈNE VII

Madame ADAM, M. GALONIER, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

Je suis votre humble serviteur.
Bonjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu ! qu'il me souvienne.

MADAME ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALÈRE.

C'est pour cette calèche à velours à ramage ?

MADAME ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Je suis fort content de l'ouvrage ;
Il faut vous la payer...

(Bas à Hector.)

Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

(Haut.)

Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène?

M. GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, à Valère.

Vous...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, à Valère.

Si...

HECTOR, à M. Galonier.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, à Valère.

Je...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous cousez si mal...

MADAME ADAM.

Nous marions ma fille.

VALÈRE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive et gentille,
Et son époux futur doit en être content.

MADAME ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALÈRE.

Je veux, madame Adam, mourir à votre vue
Si j'ai...

MADAME ADAM.

Depuis longtemps cette somme m'est due.

VALÈRE.

Que je sois, en maraud, déshonoré cent fois
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois !

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, monsieur, sur le point d'accoucher :
Donnez-moi cent écus sur et tant moins des dettes.

HECTOR, à M. Galonier.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfants?
Faites-moi des habits.

M. GALONIER.

Seulement deux cents francs.

VALÈRE.

Et mais... si j'en avais... Comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR.

S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me paîrait-il pas mes gages de cinq ans?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

MADAME ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je revienne?

VALÈRE.

Mais... quand il vous plaira... Dès demain; que sait-on?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER.

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, à part.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALÈRE.

Écoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.
Je vais me marier tout à fait; et mon père
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

MADAME ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monsieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt?

HECTOR.

Tout au plus tôt. J'enrage.

MADAME ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'espérons. Adieu.
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

MADAME ADAM.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

Allez, laissez-moi faire.

MADAME ADAM et M. GALONIER, ensemble.

Mais, monsieur...

HECTOR, les mettant dehors.

Que de bruit ! Oh ! parbleu ! détalez.

SCÈNE VIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, riant.

Voilà des créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALÈRE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR, TROIS LAQUAIS.

HECTOR.

Mais voici le marquis, ce héros de tendresse.

VALÈRE.

C'est là le soupirant?

HECTOR.

Oui, de notre comtesse.

LE MARQUIS, vers la coulisse.
Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi :
Je suis *incognito*. (Les laquais sortent.)

SCÈNE X

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, à Valère.
Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS, à Valère.
N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez Valère?

VALÈRE.
Oui, monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.
Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu! charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE, à Hector.
Va-t'en.

HECTOR.
Monsieur...

VALÈRE.
Va-t'en : faut-il te le redire?

SCÈNE XI

LE MARQUIS, VALÈRE.

LE MARQUIS.
Savez-vous qui je suis?

VALÈRE.
Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, à part.
Courage; allons, marquis, montre de la vigueur :
Il craint.

(Haut.)
Je suis pourtant fort connu dans la ville,
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis,
Et tout ce que la cour offre de plus exquis;
Petits-maîtres de robe à courte et longue queue.

J'évente les beautés et leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître architriclin;
Je suis le chansonnier et l'âme du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue;
Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé;
J'ai la botte trompeuse et le jeu très-brouillé.
Mes aïeux sont connus, ma race est ancienne;
Mon trisaïeul était vice-bailli du Maine.
J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis gentilhomme manceau.

VALÈRE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, sur certaine femme,
Jeté, sans y songer, quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de soi;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine : on est fait d'un modèle
A prétendre hypothèque, à fort bon droit, sur elle;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALÈRE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE.

Moi?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velléité
De me barrer son cœur.

VALÈRE.

C'est pure médisance;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, bas.

Il tremble.

(Haut.)

Savez-vous, monsieur du lansquenet,

Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet?

VALÈRE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALÈRE.

Moi, monsieur?

LE MARQUIS, bas.

Il me craint.

(Haut.)

Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

(Valère enfonce son chapeau.)

(Bas.)

Je crois qu'il a du cœur.

(Haut.)

Je retiens ma colère :
Mais...

VALÈRE, mettant la main sur son épée.

Vous le voulez donc? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon! bon! je ris.

VALÈRE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolents ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Il faut voir sur-le-champ si les vice-baillis
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire?

VALÈRE.

Oh! le vin est tiré, monsieur; il faut le boire.

LE MARQUIS, criant.

Ah! ah! Je suis blessé.

SCÈNE XII
LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR

HECTOR, accourant.

Quels desseins emportés...

LE MARQUIS, mettant l'épée à la main.

Ah! c'est trop endurer.

HECTOR, au marquis.

Ah! monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, à Hector.

Laissez-moi donc.

HECTOR, au marquis.

Tout beau!

VALÈRE, à Hector.

Cesse de le contraindre:
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, au marquis.

Quel sujet...

LE MARQUIS, fièrement à Hector.

Votre maître a certains petits airs...

(Valère s'approche du marquis.)

(Le marquis effrayé dit doucement.)

Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et monsieur prend la chèvre ; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh! cela n'est pas bien.

HECTOR, au marquis.

Mais encor quel sujet?

LE MARQUIS, à Hector.

Quel sujet? Moins que rien.
L'amour de la comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, au marquis.

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, monsieur, d'un cœur ambitieux,

Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux !
Attaquer la comtesse, et nous le dire encore !

LE MARQUIS, à Hector.

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALÈRE, au marquis.

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira :
C'est un bien que jamais on ne vous envîra :
Vous êtes en effet un amant digne d'elle.
Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oui, les droits sur le cœur, mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, à part, mettant son épée dans le fourreau.

Je le savais bien, moi, que j'en aurais raison ;
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, au marquis.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE MARQUIS, à Valère.

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur. Vous et moi, nous en valons deux autres.
Je suis de vos amis.

VALÈRE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

Voilà donc ce marquis, cet homme dangereux ?

HECTOR.

Oui, monsieur, le voilà.

VALÈRE.

C'est un grand malheureux.
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte ;
Ils ont trop attendu : j'y retourne au plus vite.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment ;
Et je dois aujourd'hui gagner, assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, monsieur, toujours insatiable.

Ces inspirations viennent souvent du diable;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALÈRE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALÈRE.

Paix! Tu veux contredire:
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, monsieur, de votre amour.

VALÈRE.

Non.

SCÈNE XIV

HECTOR, seul.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

En vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'est point fait pour être votre époux;
Il ressent pour le jeu des fureurs nonpareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le temps le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le temps augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante:

Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante;
Il est des nœuds formés sous des astres malins
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.
La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire :
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Eh bien! madame, soit; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire.
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle;
Qui va revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger,
Quand, après quelque temps, d'intérêts surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple et des plats argentés;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret et son lit à l'encan!

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime, aimera
Et quiconque a joué, toujours joue, et joûra.
Certain docteur l'a dit, ce n'est point menterie;
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, et mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector, qu'ici je vois paraître.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est ton maître ?

HECTOR, embarrassé.

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur :
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE.

Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, voulant s'échapper.

Maraud ! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux ! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hasard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas ; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent,

HECTOR.

Oh ! ma foi,
Il est bien revenu de cette folle rage
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nérine, eh bien ! tu vois.

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE.

Il joûrait donc ?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, madame;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme.
On voit qu'il se défait de son argent, exprès
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, à Angélique.

Eh bien! ai-je raison?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi!...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté!
Il sait que l'homme est faible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ton maître jouerait, au mépris d'un serment?

HECTOR.

C'est la dernière fois, madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille;
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille;
Il se défend, madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste:
De sa bourse expirante il ramassait le reste;
Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR.

Comme un aide de camp, je viens en diligence
Appeler du secours: il faut faire approcher
Notre corps de réserve, et je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE.

Eh bien! madame, eh bien, êtes-vous satisfaite?

HECTOR.

Les partis sont aux mains; à deux pas on se bat,

Et les moments sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE.

Vous l'entendez, madame! Après cette action,
Pour Valère armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile ; épousez-le. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux.
Je ne puis me résoudre à paraître à ses yeux.

SCÈNE IV

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE,

DORANTE, à Angélique, qui sort.

Hé quoi! vous me fuyez? Daignez au moins m'apprendre...

SCENE V

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur?

NÉRINE.

Non, Monsieur; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCENE VI

DORANTE, seul.

O ciel! ce trait me désespère.
Je veux approfondir un si cruel mystère.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VII

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous, Dorante?

DORANTE, à part.

O contre-temps fâcheux!
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire; et votre âme contente...
Mais non retirez-vous; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, allant pour sortir.

J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps, les amants
Près du sexe d'abord sont si gesticulants...
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paraître;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnaisse vos feux :
Et si je n'avais pas une vertu sévère,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,
Je pourrais bien... Mais non, je ne puis vous ouïr :
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis et tendre,
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse; il faut la supprimer.
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, monsieur, femme à manquer d'amant?
jai mille adorateurs qui briguent ma conquête;
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! vous le prenez là sur un fort joli ton.
En vérité!

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon!

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirants pouvaient me négliger.
Je ne vous prendrais pas pour m'en dédommager.
Du respect! du respect! Ah! le plaisant visage!

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais monsieur le marquis, qui paraît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, seule.

Je suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le marquis vient : il faut m'assurer un parti ,
Et je ne prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A mon bonheur enfin, madame, tout conspire :
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je suis et serai votre seul conquérant ;
Que, si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi! que l'on m'escalade?

LE. MARQUIS

Entre nous, sans façon,
A Valère de près j'ai serré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avait sur votrs âme.

LA COMTESSE.

Hé! le petit poltron!

LE MARQUIS.

Oh! palsambleu! madame,
Il serait un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirais poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'âme ravie.
Vous ne connaissez pas, marquis, tout votre mal :
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure;
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or : l'hôtel Damis?
Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte :
Bureau du pied-fourché, chair salée, et chair morte;
Qui dans mille portraits expose ses aïeux.
Son père, son grand-père, et les place en tous lieux.
En sa maison de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des comtes de Champagne
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelait Champagne et l'autre Poitevin?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,
Ce docteur en soupers, qui se tait au palais,
Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts;
Qui juge sans appel, sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos ou bien de la montagne;
Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non, marquis, c'est Dorante; et J'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi! Dorante! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Eh parbleu! vous deviez m'avertir;
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donnèr le temps seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourrait...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On aurait avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! volontiers. Vous me chatouillez l'âme.
Par affaire de cœur qu'entendez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même, assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE.

Quoi! vous prétendriez, si j'avais la faiblesse...

LE MARQUIS.

Ah! ma foi! l'on a plus tant de délicatesse;
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut;
Le mariage suit, et vient après, s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que par devant notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu! Fasse le ciel, marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour!

SCÈNE X

LE MARQUIS, seul.

Eh bien! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite:
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite!
Tu dois être content de toi par tout pays:
On le serait à moins. Allons, saute, marquis;
Quel bonheur est le tien! Le ciel à ta naissance
Répandit sur tes jours sa plus douce influence;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es-tu pas fait à peindre? Est-il homme à la cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'esprit, parbleu! tu l'as des plus exquis:
Que te manque-t-il donc? Allons, saute, marquis:
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits;
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais;
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles.
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis, et tu vainquis;
Que ton sort est heureux! Allons, saute, marquis!

SCÈNE XI

LE MARQUIS, HECTOR.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte!
Hé quoi! monsieur, tout seul vous sautez de la sorte!

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là? ton maître!

HECTOR.

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paraître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus longtemps m'arrêter;
Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable.
Il est brutal, je suis emporté comme un diable;
Il manque de respect pour les vice-baillis,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute, marquis!

SCÈNE XII

HECTOR, seul.

Allons, saute, marquis! Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte;
Il vient de la Garonne. Oh! parbleu! dans ce temps
Je n'aurais jamais cru les marquis si prudents.
Je ris : et cependant mon maître à l'agonie
Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits:
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô Destin, de tes coups redoublés!
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi: cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(Il prend Hector à la cravate.)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les partis,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase
A vos seules bontés je veux avoir recours!
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR à part

Notre bourse est à fond; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(Hector approche un fauteuil.)

(Valère assis.)

Va me chercher un livre.

HECTOR,

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu: prends dans ma bibliothèque.

HECTOR sort, et rentre tenant un livre.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Eh ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR lit.

« Chapitre six. Du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillants mensongers ;
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage. (Il s'assied.)
Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher,
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il... »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout près pour m'empêcher de vivre ;
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ?
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau ?
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor.
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

SCÈNE XIV

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort?
(A Hector.)
Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport?

VALÈRE.

Non pas, monsieur.

HECTOR, à Géronte.

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, et que Sénèque exhale.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire Sénèque?

HECTOR.

Oui, monsieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, et voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

GÉRONTE.

Tant mieux : il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos âmes...
Ah ! que ce livre-là connaissait bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GÉRONTE, à Valère.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
Je quitte le notaire, et j'ai vu les parents,
Qui, d'une et d'autre part, me paraissent contents.
Vous avez vu, je crois, Angélique? et j'espère
Que son contentement...

VALÈRE.

Non, pas encor, mon père,
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, et l'embrasser...

HECTOR, à Géronte.

Tout doux!
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALÈRE, à Géronte.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCÈNE XV

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE.

Oui-da! laisse-moi faire.
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc, sur ce pied, vous visiter demain.

SCÈNE XVI

GÉRONTE, seul.

Grâces au ciel, mon fils est dans le bon chemin ;

Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînait du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un père est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE.

Hé ! madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre inconstance.
Faire éclater ici mes sentiments jaloux,
Ni par des mots piquants exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez, mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, madame, d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devrais mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on dise

Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valère est un indigne; et, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon faible il faut lui faire grâce :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Hélas! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui?

DORANTE.

Ces feux son, trop charmants pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse; et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCÈNE II

MADAME LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Madame La Ressource ici! Qu'y viens-tu faire?

MADAME LA RESSOURCE.

Je cherche un cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connaît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connaissance.
C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen embauché.
Vend son argent bien cher, marie à bon marché;

MADAME LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle :
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,

Je vous en avertis. En bijoux et brillants,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, à madame La Ressource.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir, dans le silence...

NÉRINE.

Bon, bon ! tous les filous sont de sa connaissance.

MADAME LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, à madame La Ressource.

Montrez-nous votre écrin.

MADAME LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main :
Regardez ce brillant; je vais en faire affaire
Avec et par-devant un conseiller notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

NÉRINE.

Mais voici la comtesse.

MADAME LA RESSOURCE.

On m'attend ; je vous quitte.

NÉRINE.

Non, non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à Angélique.

Votre choix est-il fait? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir?

ANGÉLIQUE,

Oui, ma sœur, il est fait ; et ce choix doit vous plaire,
Puisque avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE,

Apparemment monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.

Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurais pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande et se peut réparer.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, MADAME LA RESSOURE, NERINE. LE MARQUIS,

LE MARQUIS, à la comtesse.

Charmé de vos beautés, je viens enfin, madame,
Ici mettre à vos pieds et mon corps et mon âme.
Vous serez, par ma foi, marquise cette fois;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix,

MADAME LA RESSOURCE, à part.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis du déluge.

MADAME LA RESSOURCE, à part.

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfants de tout point mieux conditionnés.
Vous verrez si je mens.

(Apercevant madame La Ressource.)

Ah ! vous voilà, madame !

A la comtesse.

Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NÉRINE, au marquis.

Vous la connaissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne sais ce que c'est.

MADAME LA RESSOURCE, au marquis.
Ah ! je vous connais trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, monsieur le gentilhomme
Fait du temps du déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.
Pour me les demander vous prenez bien le temps !

MADAME LA RESSOURCE.
Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.
Eh ! vous rêvez, ma mie.

MADAME LA RESSOURCE.
Voici le grand merci d'obliger des ingrats.
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste !...

LA COMTESSE, à madame la Ressource.
Parlez, parlez.

MADAME LA RESSOURCE.
Non, non ; il est trop rude
D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE.
Comment donc?

LE MARQUIS, à part.
Ah ! je grille.

MADAME LA RESSOURCE.
Au Châtelet, sans moi,
On le verrait encor vivre aux dépens du roi.

NÉRINE.
Quoi ! monsieur le marquis...

MADAME LA RESSOURCE.
Lui, marquis ! c'est l'Épine.
Je suis marquise donc, moi qui suis sa cousine ?
Son père était huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.
Vous en avez menti !

(A part.)
Maugrebleu des parents !

MADAME LA RESSOURCE.

Mon oncle n'était pas huissier? Qu'il t'en souvienne.

LE MARQUIS.

Son nom était connu dans le haut et bas Maine.

NÉRINE.

Votre père était donc un marquis exploitant?

ANGÉLIQUE.

Vous aviez là, ma sœur, un fort illustre amant.

MADAME LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois, sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon père était huissier,
Mais huissier à cheval; c'est comme chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme:
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent!

LE MARQUIS.

Insolent? moi qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux! porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de cour!
On reconnaît si mal le rang et le mérite!
J'en suis, parbleu! ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talents acquis;
Je vais m'en consoler. Allons, saute, marquis!

(Il sort.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, et je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse;

Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais, pour toujours je renonce aux humains.

SCÈNE VI

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE,
MADAME LA RESSOURCE.

DORANTE.

Il prennent leur parti.

MADAME LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante!
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrais faire autant à tous les faux marquis.

NÉRINE.

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.
Il est tant de traitants qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achète un marquisat.

ANGÉLIQUE, à madame La Ressource.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

MADAME LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière?
Mais, aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie?

NÉRINE.

Oui, vraiment, dès ce soir.

MADAME LA RESSOURCE, fouillant dans sa poche.

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pend nts de brillants que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE.

Faites-le voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Non, non; on doit me le reprendre.

NÉRINE, le lui arrachant.

Oh! je suis curieuse; il faut me montrer tout.
Que les brillants sont gros! ils sont fort de mon goût.

Mais que vois-je, grands dieux ! quelle surprise extrême!
Aurais-je la berlue? Eh! ma foi, c'est lui-même.
Ah!,..

(Elle fait un grand cri.)

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine? et te trouves-tu mal?

NÉRINE.

Votre portrait, madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait! Es-tu folle!

NÉRINE, pleurant.

Ah! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse?

MADAME LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci?

ANGÉLIQUE, à Nérine.

Tu te trompes: vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine, c'est lui-même;
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.

MADAME LA RESSOURCE.

Votre portrait! Il est à moi, sans vous déplaire;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel!

NÉRINE.

Le fripon!

DORANTE, prenant le portrait.

Je veux aussi le voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, à madame La Ressource.

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, à Angélique.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Etant encore amant, il vous vendra, madame,
A beaux deniers comptants, quand vous serez sa femme.
Mais le voici qui vient.

(A madame La Ressource.)

A trois ou quatre pas,
De grâce, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

MADAME LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...?

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

MADAME LA RESSOURCE, se retirant au fond de la scène.

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII

VALÈRE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, au fond du théâtre.

VALÈRE.

Quel bonheur est le mien ! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais, ciel ! quelle tristesse,
Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE.

Bon ! ne savez-vous pas ?
Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE.

Hé quoi ! changer si tôt !

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALÈRE.

Que ce tendre discours me calme et me rassure !

NÉRINE, à part.

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALÈRE.

Madame, en ce moment que mon âme est contente !

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qu'il vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche, madame, a prononcé sans feindre ;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, bas à Valère.

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE.

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALÈRE, fouillant dans sa poche.

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle ; en voyant de votre amour ce gage,
Il joûrait, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a...

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer.
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE, fouillant toujours dans sa poche.

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, apercevant madame La Ressource.

Ah! nous sommes perdus! j'aperçois l'usurière.

VALÈRE.

C'est votre faute, si...

(A Hector.)

Qu'as-tu fait du portrait?

HECTOR.

Du portrait?

VALÈRE.

Oui, maraud! parle, qu'en as-tu fait?

HECTOR, tendant la main par derrière, dit bas à madame La Ressource :

Madame La Ressource, un moment, sans paraître,
Prêtez-nous notre gage.

VALÈRE.

Ah! chien! ah! double traître!
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Il faut que ton trépas...

HECTOR, à genoux.

Ah! monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas!
Voyant dans ce portrait madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre; il m'en fait la copie.

VALÈRE.

Tu l'as mis chez un peintre!

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Ah! maraud!
Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, montrant le portrait.

Épargnez-lui ces pas; il n'est plus temps de feindre.
Le voici.

HECTOR, à part.

Nous voilà bien achevés de peindre!
Ah! carogne!

VALÈRE, à Angélique.

Le peintre...

ANGÈLIQUE, à Valère.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE.

Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes!
Ce portrait, que tantôt je vous avais donné
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos serments, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage!

VALÈRE.

Ah! qu'à vos yeux je meure...

ANGÉLIQUE.

Ah! cessez de vouloir plus longtemps m'outrager.
Cœur lâche!

HECTOR, bas à Valère.

Nous devions tantôt le dégager;
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

MADAME LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plait.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder; j'en paîrai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, HECTOR

GÉRONTE, à Angélique.

Que mon âme est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉRINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire;
Et l'hymen de madame, à vous en parler net,
N'était, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, à Angélique.

Le notaire en ce lieu va se rendre;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu'un rat
Et le notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la faiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé.
Me font ouvrir les yeux, et, contre mon attente,
En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.
(A Dorante.)
Acceptez-vous ma main?

DORANTE.

Ah! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, à Hector.

Parle, toi, si tu veux,
Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh! par ma foi, je n'ose;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame une heure en pension
(Montrant madame La Ressource.)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger ;
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite ;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction. (Il sort.)

SCÈNE IX

ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

Le beau présent de noce !

ANGÉLIQUE, à Valère, donnant la main à Dorante.

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

MADAME LA RESSOURCE, à Dorante.

Et mon portrait, monsieur, vous plaît-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'auriez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.
(A Valère.)
Quelque autre fois, monsieur, vous serez plus heureux.
(Il sort.)

SCÈNE X

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, NÉRINE, HECTOR.

MADAME LA RESSOURCE, faisant la révérance à Valère.

En toute occasion soyez sûr de mon zèle. (Elle sort.)

HECTOR, à madame La Ressource.
Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

SCÈNE XI

NÉRINE, VALÈRE, HECTOR.

NÉRINE, à Valère.
Grâce au ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu :
Vous épouser, monsieur, c'était jouer gros jeu.
(Elle sort en lui faisant la révérance.)

SCÈNE XII

VALÈRE, HECTOR.

(Hector fait la révérence à son maître, et va pour sortir.)

VALÈRE.
Où vas-tu donc?

HECTOR.
Je vais à la bibliothéque
Prendre un livre, et vous lire un traité de Sénèque.

VALÈRE.
Va, va consolons-nous, Hector : et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN

Notice sur Regnard

Jean-François REGNARD, le disciple le plus illustre de Molière, naquit en 1655, à Paris. Son père, honnête négociant, lui laissa de bonne heure un riche patrimoine, et, mieux que cela, il lui avait fait donner une excelllente éducation.

Nature ardente et romanesque, il aimait les excursions aventureuses : au retour d'un deuxième voyage en Italie, il risqua sa vie et perdit la liberté.

C'était en 1678 : les pirates algériens infestaient les mers ; deux vaisseaux barbaresques attaquèrent l'embarcation, entre Nice et Villefranche, et la capturèrent malgré une vigoureuse défense où notre futur poëte combattit en héros.

Conduit à Constantinople, et vendu comme esclave, il s'acquit les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine. Après deux années de captivité, et moyennant une rançon de 12,000 francs, Regnard revint en France.

En 1681, accompagné de deux amis, il visita la Flandre, la Hollande, le Danemarck, la Suède, la Laponie, où, au sommet de la montagne de Metawara, les trois voyageurs gravèrent *en latin*, sur un rocher cette inscription dont voici la traduction :

« *La France nous a donné naissance; l'Afrique nous a* « *vus; nous avons bu les eaux du Gange et étendu nos* « *regards sur toute l'Europe. Après beaucoup d'aventures,* « *sur terre et sur mer, nous nous sommes arrêtés en* « *cet endroit, où le monde nous a manqué.* »

Les rois de Suède et de Pologne accueillirent avec faveur le touriste français, qui les charma au récit de ces voyages entrepris par l'entraînement de sa curiosité et de la turbulence de son tempérament, qu'il juge ainsi lui-même :

« Il est d'ordinaire, aux voyageurs qui passent les mers, de « faire naître des orages ; tout ce qui n'est point calme est pour « eux une tempête continuelle qui brise leurs vaisseaux contre « le firmament, et tantôt les jette jusque dans les enfers ; ce

« sont les manières de parler de quelques-uns. Pour moi, sans
« amplifier les choses, je vous dirai que la mer Baltique est cé-
« lèbre en naufrages, et qu'il est rare d'y passer pendant l'au-
« tomne sans être pris du mauvais temps. Nous avons dû relâcher
« en cinq ou six endroits, et ce passage, qu'on fait ordinaire-
« ment en trois ou quatre jours, nous a retenus plus longtemps.

« Ces disgrâces ont servi à quelque chose, et le temps que
« nous sommes demeurés à l'ancre n'a pas été le plus mal em-
« ployé de ma vie : j'allais tous les jours passer quelques heures
« sur des rochers escarpés, où la hauteur des précipices et la vue
« de la mer entretenaient mes rêveries. Ce fut dans ces con-
« versations intérieures que je m'ouvris tout entier à moi-
« même, et que j'allai chercher dans les replis de mon cœur les
« sentiments les plus cachés et les déguisements les plus secrets,
« pour me mettre la vérité devant les yeux sans fard, telle qu'elle
« était en effet. Je jetai d'abord la vue sur les agitations de ma
« vie passée, les desseins sans exécution, les résolutions sans
« suite, les entreprises sans succès. Je considérai l'état de ma
« vie présente, les voyages vagabonds, les changements de lieux,
« la diversité des objets et les mouvements continuels dont j'étais
« agité. Je me reconnus tout entier dans l'un et dans l'autre de
« ces états, où l'inconstance avait plus de part que toute autre
« chose, sans que l'amour-propre vînt flatter le moindre trait qui
« pût m'empêcher de me reconnaître dans cette peinture. Je
« jugeai sainement de toutes choses. Je conçus que tout cela était
« directement opposé à la société de la vie, qui consiste unique-
« ment dans le repos, et que cette tranquillité d'âme si heureuse
« se trouve dans une douce possession qui nous arrête comme
« l'ancre fait au vaisseau retenu au milieu de la tempête. Tous
« ces desseins vagues, ces vues qui s'étendent sur l'avenir, ces
« chimères, ces imaginations de fortune, sont des fantômes qui
« nous abusent, que nous prenons plaisir à nous former, et avec
« lesquels notre esprit nous joue. »

Qui reconnaîtrait dans ces mélancoliques réflexions le jovial auteur de tant de spirituelles comédies!...

A son retour (1683), Regnard acheta à Paris une charge de trésorier, et fit *du théâtre* pour se distraire. — Puis il acquit, à Dourdan, la terre de Grillon, où la chasse et la table se partagèrent son existence, comme il le dit lui-même :

« Selon mes revenus je règle ma dépense :
Et je ne vivrais pas content
Si, toujours en argent comptant,
Je n'en avais au moins deux ans d'avance.
Les dames, le jeu, ni le vin
Ne m'arrachent point à moi-même ;
Et cependant je bois, je joue et j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, voilà tout mon système. »

Regnard tient, parmi nos littérateurs, le premier rang après Molière! S'il n'a pas la raison supérieure, ni l'esprit d'observation, ni la puissance du style qu'on admire dans l'auteur du *Misanthrope*, si les situations de son théâtre sont moins fortes, elles sont plus comiques.

Un de nos excellents critiques s'exprime ainsi :

« Il ne faut pas rechercher dans les pièces de Regnard le sens honnête qui préside à celles de Molière : ses Crispins sont de véritables échappés des galères, brouillés avec toutes les justices, plus encore que Scapin; et ses chevaliers, les amoureux auxquels il accorde sa protection, se montrent trop peu scrupuleux. Mais que de gaieté et d'esprit! Comme l'auteur sait se faire pardonner ses défauts!... »

Le *Joueur* est le chef-d'œuvre de Regnard, qui s'est peint lui-même dans ce rôle. Quant au *Légataire universel*, le sujet, traité par lui d'une façon si originale, est tiré d'une pièce latine.

Après avoir fait les délices du Théâtre Italien et du Théâtre Français pendant près de trente ans, Regnard, dans toute la puis-

sance de son talent et la force de l'âge (il n'avait que cinquante-quatre ans), mourut subitement au château de Grillon, en 1716.

Le buste de Regnard que possède la Comédie-Française révèle bien le caractère du poëte : il y a dans l'œil cette audace qui rappelle les voyages de sa jeunesse aventureuse. Nous donnons ce que Regnard a fait de plus remarquable :

Nº 26.	Le Joueur, comédie en 5 actes.
27.	Le Légataire universel, comédie en 5 actes. La Critique du Légataire, comédie en un acte.
28.	Le Distrait, comédie en 5 actes. La Naissance d'Amadis, comédie en un acte.
29.	Attendez-moi sous l'orme, comédie en un acte. La Coquette, comédie en 3 actes.
30.	Le Retour imprévu, comédie en un acte. Le Bal ou le Bourgeois de Falaise, comédie en un acte. La Sérénade, comédie en un acte.
31.	Arlequin homme a bonnes fortunes, en 3 actes. La Critique de l'Homme a bonnes fortunes.
32.	Les Vendanges, œuvre posthume. Descente de Mezzétin aux Enfers, comédie 3 actes.
33.	Le Carnaval de Venise, opéra-ballet en 3 actes. Orféo, divertissement. Le Divorce, comédie en 3 actes.
34.	Les Folies Amoureuses, comédie en 3 actes. Le Mariage de la Folie, comédie en 3 actes. Les Souhaits, comédie.
35.	Les Ménechmes, comédie en 5 actes.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, r. du Four-Saint-Germain. 43.

REGNARD

LE CARNAVAL DE VENISE

OPÉRA-BALLET EN TROIS ACTES

Avec intermède de

ORPHÉO

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1699

LE DIVORCE

COMÉDIE EN TROIS ACTES (1688)

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ETRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE

CARNAVAL DE VENISE

PERSONNAGES

UN ORDONNATEUR.
MINERVE.
UN SUIVANT DE LA DANSE.
UN SUIVANT DE LA MUSIQUE.
CHOEUR D'OUVRIERS.
TROUPE DE GÉNIES qui président aux arts.

PROLOGUE

Le théâtre représente une salle où l'on doit donner un spectacle : tout y est encore en désordre; le lieu est plein de morceaux de bois et de décorations imparfaites; plusieurs ouvriers travaillent pour mettre tout en état.

SCÈNE I

UN ORDONNATEUR, CHŒUR D'OUVRIERS.

L'ORDONNATEUR.

Hâtez-vous, préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des moments précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des moments précieux.

L'ORDONNATEUR.

Redoublez vos efforts, dépêchez, le temps presse ;
Tout accuse votre lenteur,
On ne peut travailler avec assez d'ardeur,
Quand au plaisir on s'intéresse.
Hâtez-vous, préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des moments précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des moments précieux.

L'ORDONNATEUR.

Quelle divinité s'empresse
A descendre des cieux ?
Minerve paraît à nos yeux.

SCÈNE II

MINERVE, L'ORDONNATEUR, CHŒUR D'OUVRIERS.

MINERVE.

Je quitte sans regret la demeure immortelle,
Pour venir en ce jour,
Dans une aimable cour,
Partager les plaisirs d'une fête nouvelle.

Mais quel désordre affreux règne de toutes parts ?
Quelle main téméraire
Ote à ces lieux leur éclat ordinaire ?
Est-ce ainsi qu'on prétend mériter mes regards ?

L'ORDONNATEUR.

Par nos soins empressés, par notre diligence,
Nous allons satisfaire à votre impatience.
Hâtez-vous, préparez ces lieux ;
Ne perdez pas des moments précieux.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous, préparons ces lieux ;
Ne perdons pas des moments précieux.

MINERVE.

Pour attirer les yeux d'un grand prince que j'aime,
Vos soins me paraissent trop lents.
Retirez-vous, ministres négligents ;
Je prétends m'employer moi-même.

Accourez, dieux des arts ; embellissez ces lieux ;
Qu'à ma voix votre ardeur réponde ;
Servez le fils du plus grand roi du monde ;
C'est un emploi digne des dieux.

SCÈNE III

Les divinités qui président aux arts, la Musique, la Danse, la Peinture, l'Architecture, etc., viennent à la voix de Minerve, avec leurs suivants, et élèvent un théâtre magnifique.

LE CHŒUR.

Servons le fils du plus grand roi du monde ;
C'est un emploi digne des dieux.

(Entrée des Génies qui président aux arts.)

UN SUIVANT de la Musique.

Qu'Amour dans nos fêtes
Fasse des conquêtes ;
Où ce dieu n'est pas
Trouve-t-on des appas ?

Venez, cœurs sensibles,
Dans ces lieux paisibles ;
Il garde pour vous
Les plaisirs les plus doux.

Qu'Amour, etc.

Il cause des larmes,
Des soins, des alarmes,
Mais ses biens parfaits
Nous vengent de ses traits.

Qu'Amour, etc.

L'ORDONNATEUR.

Les dieux seuls en ce jour auront-ils l'avantage
De divertir le maître de ces lieux ?
Entre les mortels et les dieux,
Il faut que ce bien se partage.

L'ORDONNATEUR, UN SUIVANT de la Musique et UN SUIVANT de la Danse, ensemble.

Joignons nos voix, nos jeux et nos désirs ;
Que l'on donne aux mortels le soin de ses plaisirs,
Et dans le temple de Mémoire
Les dieux prendront soin de sa gloire.

(Les Génies des arts recommencent leur danse.)

MINERVE.

Jeunes chœurs, échappés à la fureur de Mars,
Venez, venez de toutes parts [belles ;
Faire au champ de l'Amour les moissons les plus
Venez vous délasser de vos travaux guerriers ;
Faites ici des conquêtes nouvelles :
Les myrtes quelquefois valent bien les lauriers.

Célébrez un roi plein de gloire ;
Ses travaux vous ont fait un repos précieux :
Mille exploits éclatants consacrent sa mémoire.
Il sait à ses drapeaux enchaîner la victoire ;
La paix descend pour lui des cieux.

LE CHŒUR.

Célébrons au roi plein de gloire ;
Ses travaux nous ont fait un repos précieux :
Mille exploits éclatants consacrent sa mémoire.
Il sait à ses drapeaux enchaîner la victoire ;
La paix descend pour lui des cieux.

MINERVE.

Vous qui suivez mes pas, remplissez mon attente ;
Montrez, par les attraits d'un spectacle pompeux,
Tout ce que Venise a de jeux
Dans la saison la plus charmante.

LE

CARNAVAL DE VENISE

ACTE PREMIER

PERSONNAGES

LÉANDRE, cavalier français, amoureux d'Isabelle.
ISABELLE, Vénitienne, amante de Léandre.
LÉONORE, Vénitienne, amante de Léandre.
RODOLPHE, noble vénitien, amoureux d'Isabelle.
TROUPE DE BOHÉMIENNES, D'ARMÉNIENS ET D'ESPAGNOLS.
LA FORTUNE.
TROUPE DE JOUEURS de différentes nations, suivants de la Fortune.
TROUPE DE CASTELLANS ET DE BARQUEROLLES.
LE CARNAVAL.
TROUPE DE MASQUES.

Le théâtre représente la place Saint-Marc de Venise.

SCÈNE I

LÉONORE, seule.

J'ai fait l'aveu de l'ardeur qui m'enflamme,
L'Amour a vaincu la fierté ;
Cet aveu, qui m'a tant coûté,
D'un nouveau trouble agite encor mon âme.

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pou quoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on souffre tant à le dire ?

Je cherche en vain de toutes parts,
Léandre ne vient point s'offrir à mes regards.

Depuis qu'il connaît ma faiblesse,
Je ne vois plus le même empressement.
Hélas ! ce qui devrait animer un amant
Fait bien souvent expirer sa tendresse.

Amour, toi qui peux tout charmer,
Pourquoi faut-il, sous ton empire,
Qu'on ait tant de plaisir d'aimer,
Et qu'on risque tant à le dire ?
Isabelle paraît ; un soudain mouvement
Augmente ma crainte fatale.
Ciel ! n'est-ce point une rivale ?
Ah ! qu'un cœur amoureux est jaloux aisément !

SCÈNE II

ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE.

Dans ces beaux lieux, où tout enchante,
Je viens donner quelques moments
Aux jeux, aux spectacles charmants
Qu'ici la saison nous présente.

LÉONORE.

Dans ces spectacles, dans les jeux,
Ce n'est point cet éclat pompeux
Qui toujours nous attire ;
Sous ce prétexte, dans ces lieux
L'Amour prend soin de nous conduire,
Pour y voir quelque objet qui nous plaît encor mieux.

ISABELLE.

Je ne veux point faire un mystère
De l'Amour qui peut m'engager :
J'aime un jeune étranger,
Et je cherche en ces lieux l'objet qui m'a su plaire.

LÉONORE.

A vous faire un pareil aveu
Cette confidence m'engage ;
Et pour un étranger j'ai senti naître un feu

Que son cœur avec moi partage.
De ses tendres regards je me sens enchanter.

ISABELLE.

A ses discours flatteurs je n'ai pu résister.

LÉONORE.

Il m'aime d'une ardeur extrême ;
Il m'a juré de m'aimer constamment.

ISABELLE.

Le tendre amant que j'aime
M'a fait cent fois même serment.

LÉONORE.

Apprenez-moi le nom de cet amant fidèle.

ISABELLE.

Nommez-moi cet objet de votre amour nouvelle.

Ensemble.

C'est Léandre. Qu'entends-je ? ô dieux !

LÉONORE.

Le perfide !

ISABELLE.

L'ingrat !

LÉONORE.

Il faut briser nos nœuds ;
Que mon dépit fasse éclater le vôtre ;
Il nous abuse l'une ou l'autre.

ISABELLE.

Peut-être que l'ingrat nous trompe toutes deux.

LÉONORE.

Il vient ; pénétrons dans son âme
Le secret de sa flamme.

SCÈNE III

LÉANDRE, ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE, à Léandre.

Puis-je croire que votre cœur
Pour une autre que moi soupire ?

LÉONORE, à Léandre.

Ingrat, ne m'as-tu pas mille fois osé dire
Que tu brûlais pour moi d'une sincère ardeur?

LÉANDRE.

Quand je vous vois ensemble,
L'Amour, qui dans vos yeux tous ses charmes ras-
Est également triomphant; [semble,
Entre deux beaux objets, qui tous deux savent plaire,
Le choix est difficile à faire,
Et l'un de l'autre me défend.

LÉONORE, à Léandre.

Explique-toi sans artifice.

ISABELLE, à Léandre,

Il est temps enfin de parler.

LÉONORE, à Léandre.

Il ne faut pas dissimuler.

LÉANDRE.

Quelle contrainte! quel supplice!
De vos tendres regards j'ai senti les attraits;
Je vous aimai, charmante Léonore;
Mais des yeux plus puissants encore
Ont soumis mon cœur à leurs traits;
C'est Isabelle que j'adore,
Pour ne changer jamais.

LÉONORE.

Ciel! que viens-je d'entendre? et que ma peine est
Oses-tu déclarer ton infidélité? [rude!

ISABELLE.

En amour bien souvent un peu d'incertitude
Flatte plus que la vérité.

LÉONORE.

Jouis de ta victoire, orgueilleuse rivale;
Insulte encore à mon malheur:
Et toi, perfide amant, crois-tu voir dans mon cœur
Dissiper en regrets ma tendresse fatale?
Non, ingrat! je prétends que mon courroux égale
Et surpasse encor mon ardeur;
Je veux qu'à ma vengeance offert en sacrifice,
L'un ou l'autre périsse;

J'en atteste le ciel, en ce funeste jour
La haine vengera l'amour.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Que ces vains projets de vengeance
Ne servent qu'à serrer nos nœuds.
De divers étrangers une troupe s'avance;
Écoutons leurs concerts, prenons part à leurs jeux.

SCÈNE V

Une troupe de Bohémiennes, d'Arméniens et d'Ésclavons, avec des guitares, vient dans la place Saint-Marc prendre part aux plaisirs du carnaval.

UNE BOHÉMIENNE.

Amor, amor, te'l giuro a fè,
Tuo crudo stral non fa più per me.

LE CHŒUR répète ces deux vers, et les reprend à chaque couplet.

UN ESCLAVON.

Lungi da me, vaga beltà;
Non mi giova la crudeltà.
Chi vuol sospirar,
Pùo s'innamorar:
Amor, non la voglio con te;
Lascia mio cuore in libertà.

LE CHŒUR.

Amor, etc.

L'ESCLAVON.

Grata merce di constante fè,
Indarno vien a consolar me:
Col fuoco non voglio più scherzar,
Amor per me gioco non è;
Voglio ridere, non avvampar.

LE CHŒUR.

Amor, etc.

TRADUCTION DES VERS ITALIENS

UNE BOHÉMIENNE.

Amour, je t'en donne ma foi,
Tes traits ne sont plus faits pour moi.

LE CHŒUR.

Amour, etc.

UN ESCLAVON.

Loin de moi, sévère beauté ;
Je renonce à la cruauté ;
Qui voudra soupirer s'enflamme :
Plus de commerce, Amour, fuis : laisse dans mon âme
Et le calme et la liberté.

LE CHŒUR.

Amour, etc.

L'ESCLAVON.

En vain, pour me flatter un peu,
La constance me montre un prix que je désire :
L'on ne badine point en vain avec le feu ;
L'amour pour moi n'est pas un jeu ;
Je ne veux point brûler, si je puis ; je veux rire.

LE CHŒUR.

Amour, etc.

(La troupe continue les jeux, et danse la villanelle.)

UNE MUSICIENNE de la troupe.

Formons, s'il est possible,
Les plus doux concerts ;
Ce séjour est paisible
Dans le sein des mers.

LE CHŒUR répète les quatre vers précédents à chaque couplet.

LA MUSICIENNE.

Neptune, plus tranquille,
Pour flatter nos vœux,
Sert, dans ce doux asile,
De théâtre aux jeux.

LE CHŒUR.

Formons, s'il est possible, etc.

LA MUSICIENNE.

Nous ressentons dans l'onde
Le flambeau d'Amour ;
Il est plus cher au monde
Que celui du jour.

LE CHŒUR.

Formons, s'il est possible, etc.

(On recommence la danse.)

UNE BOHÉMIENNE.

Tout plaît, tout rit dans ce beau séjour ;
Vénus y tient sa brillante cour.

LE CHŒUR répète en deux vers à chaque couplet.

UN ARMÉNIEN.

Dans ces beaux lieux remplis d'attraits,
L'Amour n'a que d'aimables traits :
Tout vient, jeunes cœurs, flatter vos désirs ;
Si l'hiver chasse les zéphirs,
Il vous ramène les doux plaisirs.

LE CHŒUR répète :

Tout plaît, tout rit, etc.

L'ARMÉNIEN.

Malgré la glace et les noirs frimas,
Nous ressentons des feux pleins d'appas,
Et les jeux suivent partout nos pas.
Quel printemps fait de plus beaux jours ?
Au lieu de fleurs il naît des amours.

LE CHŒUR répète :

Tout plaît, tout rit, etc.

SCÈNE VI

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Vous brillez à mes yeux d'une grâce nouvelle,
Et je brûle pour vous d'une nouvelle ardeur :

La mère des Amours ne fut jamais plus belle ;
Tout le feu de vos yeux a passé dans mon cœur.

ISABELLE.

Je crains une rivale ; et mon ardeur fidèle
Me fait sentir de mortelles terreurs.

LÉANDRE.

Ne craignez rien de ses fureurs.

ISABELLE.

Je crains plus de votre inconstance.

LÉANDRE.

Ah ! que cette crainte m'offense !

ISABELLE.

Pourquoi vous offenser de la juste frayeur
Dont je sens les atteintes ?
Les troubles et les craintes
Sont les premiers effets d'une naissante ardeur.

LÉANDRE.

De ce tendre discours que mon âme est ravie !

ISABELLE.

D'un jaloux odieux je crains la barbarie :
Si notre amour éclatait à ses yeux,
Rien ne pourrait calmer ses transports furieux.

LÉANDRE.

L'amour armé de la constance
Ne craint ni rivaux, ni jaloux :
Si nos cœurs sont d'intelligence,
Rien n'est plus à redouter pour nous.
D'un jaloux importun tromper la vigilance,
C'est goûter par avance
Ce que l'amour a de plus doux.

ISABELLE.

Brûlerez-vous pour moi d'une flamme sincère ?

LÉANDRE.

Pouvez-vous vous connaître, et me le demander ?

ISABELLE.

La conquête d'un cœur est plus aisée à faire,
Qu'elle n'est facile à garder.

LÉANDRE.

Bannissez ces alarmes,
Rendez le calme à votre cœur ;
Vos beaux yeux et vos charmes
Vous répondront de mon ardeur.

Ensemble.

Goûtons, sans nous contraindre,
Les plaisirs les plus doux.
Ah ! que pouvons-nous craindre,
Si l'amour est pour nous ?

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente la salle des Réduits de Venise, qui est un lieu destiné pour le jeu pendant le Carnaval.

SCÈNE I

RODOLPHE, seul.

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux,
Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amants, que votre sort est doux !

Deux tyrans dans mon cœur exercent leur furie :
L'amour, le tendre amour
Y fait naître la jalousie ;
Et mes jaloux transports, par un cruel retour,
Y font mourir l'amour qui leur donna la vie.

Vous qui ne souffrez point les peines
Qui déchirent les cœurs jaloux,

Quel que soit le poids de vos chaînes,
Amants, que votre sort est doux !

SCÈNE II

LÉONORE, RODOLPHE.

LÉONORE.

Maglré toute l'ardeur qui règne dans votre âme,
On vous séduit, on trahit votre flamme.

RODOLPHE.

Ah ! je m'en doutais bien ; et mes soupçons jaloux
M'en avaient instruit avant vous.

LÉONORE.

Un autre amant, sans résistance,
Remporte le prix le plus doux
Que méritait votre constance.

RODOLPHE.

Nommez-moi seulement le rival qui m'offense,
Et laissez agir mon courroux.

LÉONORE.

L'affront est égal entre nous,
Je veux partager la vengeance.
Un ingrat me jurait de vivre sous mes lois.
Je me flattais de ce bonheur extrême ;
On se laisse aisément tromper par ce qu'on aime,
Lorsque l'on est trompé pour la première fois.
A ce perfide amant Isabelle a su plaire,
Et Léandre à ses yeux...

RODOLPHE.

O ciel ! que dites-vous ?

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colère.
Vengeons-nous, hâtons nos coups ;
La vengeance qu'on diffère
Perd ce qu'elle a de plus doux.

LÉONORE à part.

Et toi, sors de mon cœur, indigne et faible reste

D'une impuissante ardeur ;
Ne me parle plus en faveur
D'un perfide que je déteste.

RODOLPHE à part.

J'étoufferai la voix d'une pitié funeste
Qui crie en vain dans le fond de mon cœur.

Ensemble.

Que l'amour dans nos cœurs se transforme en colère :
Vengeons-nous, hâtons nos coups ;
La vengeance qu'on diffère
Perd ce qu'elle a de plus doux.

RODOLPHE.

Rien ne peut s'opposer à mon impatience ;
Allons, courons à la vengeance.

SCÈNE III

LA FORTUNE parait suivie d'une troupe de Joueurs de toutes nations.

CHŒUR de suivants de la Fortune.

Suivons tous, d'une ardeur fidèle :
C'est la fortune ici qui nous appelle ;
Son pouvoir peut combler nos vœux.
Tous les biens volent autour d'elle ;
C'est elle qui nous rend heureux.

LA FORTUNE.

Je suis fille du sort, inconstante et légère,
Tout fléchit sous ma loi.
De tous les dieux que le monde révère,
Quel autre a plus d'encens que moi ?

Je traîne à mon char la victoire ;
Je brise, quand je veux, des trônes éclatants ;
Et je puis, à tous les instants ;
Par quelque événement éterniser ma gloire.

Venez implorer mon secours,
Amants qu'un triste sort accable ;
Je fais naître à mon gré le moment favorable

Que, sans moi, l'on attend toujours.

(Entrée de suivants de la Fortune.)

UN MASQUE.

De tes rigueurs,
Ni de tes faveurs,
Fortune inconstante,
Je ne crains rien, rien ne me tente ;
Tout ton pouvoir
Ne fait ni ma crainte, ni mon espoir.
Le bien qui peut enchanter mon âme
Est de brûler d'une constante flamme,
Et d'allumer de semblables feux.
Deux yeux
Touchants,
Charmants
Élèvent mon sort aux cieux ;
Sans cesse je les implore,
Je les adore ;
Ce sont mes rois, ma fortune, et mes dieux.

SCÈNE IV

Le théatre change et représente une vue de plusieurs palais ou balcons. Le reste de l'acte se passe pendant la nuit.

RODOLPHE seul.

De ces voiles épais la nuit couvre les cieux.
Je sais que mon rival, dans l'ardeur qui le presse,
Doit ici, par ses chants, exprimer sa tendresse ;
Pour l'observer, cachons-nous en ces lieux.

(Il se retire dans un coin du théâtre.)

SCÈNE V

LÉANDRE conduti une troupe de musiciens, pour donner une sérénade à Isabelle.

LÉANDRE.

Doux charme des ennuis et des peines pressantes,
Favorable divinité,
Sommeil, qui, dans la fausseté
De tes illusions charmantes,
Nous fais goûter la vérité
De cent douceurs des plus touchantes,
Viens verser sur cette beauté
De tes pavots les vapeurs les plus lentes ;
Et fais que son cœur enchanté
Jouisse du repos que ses yeux m'ont ôté.

(Les musiciens se joignent à Léandre, et chantent le trio italien qui suit.)

TRIO ITALIEN

Luci belle, dormite ;
Deh ! per pietà, un momento cessate,
Con i dardi
De' vostri sguardi,
Di rinnovar al cuor le mie ferite.

TRADUCTION DU TRIO ITALIEN

Dormez, beaux yeux, dormez sans craintes ;
Et cessez un moment, avec vos traits vainqueurs,
De renouveler les atteintes
Dont vous percez les cœurs.

LÉANDRE, apercevant quelqu'un au balcon d'Isabelle.

L'Amour me favorise, et je vois dans ces lieux
Une clarté nouvelle ;
N'en doutez point, mes yeux,
C'est l'aurore, ou c'est Isabelle.

SCÈNE VI

ISABELLE, *sur le balcon.*

Mi dice la speranza
Ch' il tormento
In contento
Si cangerà.
Tra le spine nascosa
Si ritrova la rosa;
E fra le pene amor trionferà.

TRADUCTION DE L'AIR ITALIEN

L'espérance me dit que nos peines mortelles
Se changeront en des plaisirs charmants.
Parmi les épines cruelles
On voit les roses les plus belles;
L'Amour doit triompher au milieu des tourments.

LÉANDRE.

Quelle félicité peut égaler la mienne?
Il faut quitter ce lieu charmant;
Un jaloux s'endort avec peine,
Mais il se réveille aisément.

SCÈNE VII

RODOLPHE, *sortant du lieu où il était caché.*

Je me suis fait trop longtemps violence.
Je ne puis plus cacher mes transports furieux.
Où donc est cet audacieux?
Mais il fuit en vain ma présence;
Avant que le soleil paraisse dans ces lieux,
Les ministres de ma vengeance
Éteindront dans son sang des feux injurieux.

SCÈNE VIII

ISABELLE, RODOLPHE.

ISABELLE, *croyant parler à Léandre.*

Je cède à mon impatience ;
Et, tandis que la nuit triomphe encor du jour,
Cher Léandre, je viens, conduite par l'amour,
Vous dire de mes feux toute la violence.
Quel plaisir de tromper et les soins et les yeux
D'un jaloux importun qui m'obsède en tous lieux !
Que je le hais! que son amour me gêne !
Rien n'est comparable à la haine
Que je ressens pour ce jaloux,
Que l'amour violent dont je brûle pour vous.

RODOLPHE.

Ingrate !

ISABELLE.

Au ciel !

RODOLPHE.

Ma voix t'étonne.
Je sais les trahisons où ton cœur s'abandonne.

ISABELLE.

Si le sort trahit votre espoir,
C'est à vous qu'il faut vous en prendre :
Pourquoi cherchez-vous à savoir
Ce qu'on ne veut pas vous apprendre?

RODOLPHE.

O dieux !

ISABELLE.

Ne m'aimez plus; rompez, rompez des nœuds
Qui ne sauraient vous rendre heureux.

RODOLPHE.

Puis-je briser la chaîne qui m'accable?
Mon cœur par vos attraits s'est trop laissé charmer ;
Si vous ne voulez pas m'aimer,
Souffrez du moins que je vous trouve aimable.
Je veux vous adorer malgré moi, malgré vous ;
J'espère que le temps rendra mon sort plus doux.

ISABELLE.

Dans mes yeux vous avez pu lire
Le sort que vous gardait mon cœur :
Jamais d'aucun regard flatteur
Ai-je entrepris de vous séduire?
Ah ! quand on ressent quelque ardeur,
Les yeux sont-ils si longtemps à le dire?

RODOLPHE.

Pour rendre le calme à mes sens,
Et pour payer l'amour dont mon âme est atteinte,
Dites que vous m'aimez, trompez-moi, j'y consens;
Cette fausse pitié, cette cruelle feinte
Peut-être calmeront les douleurs que je sens.

ISABELLE.

C'est une peine, quand on aime,
D'avouer un penchant qu'on trouve plein d'appas ;
Ce serait un supplice extrême
De déclarer des feux que l'on ne ressent pas.

RODOLPHE.

Mon tendre amour, de votre haine
Ne sera-t-il jamais victorieux ?
Vous gardez le silence ; insensible ! inhumaine !

ISABELLE.

L'aurore va paraître, il faut quitter ces lieux.

SCÈNE IX

RODOLPHE, seul.

Pour trouver un amant qu'en vain ton cœur adore,
La nuit n'a point d'horreur pour toi ;
Et tu crains avec moi
Le retour de l'aurore !
Va, cours chercher ce rival odieux
Qui de ton cœur s'est rendu maître ;
Tes mépris trop injurieux
Étouffent tout l'amour que j'ai pris dans tes yeux !
Mais mon juste dépit te fera bien connaître
Que, si je sais aimer, je hais encore mieux.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une place de Venise, environnée de palais magnifiques, où se rendent quantité de canaux couverts de gondoles.

SCÈNE I

LÉONORE, seule.

Transports de vengeance et de haine,
Succédez à l'amour qui régnait dans mon cœur ;
Mon ingrat va périr, et sa mort est certaine ;
Peut-être en ce moment une main inhumaine...
Je tremble... je frémis d'horreur.
Barbares... arrêtez... votre fureur est vaine ;
L'ingrat que vous percez cause encor ma langueur.
Transports de vengeance et de haine,
Ne chassez point l'amour qui flatte encor mon cœur.
Mais il vit pour une autre ! Une pitié soudaine
Doit-elle s'opposer à mon dépit vengeur ?
Ministres, qui servez le courroux qui m'entraîne,
Frappez... et qu'en mourant cet infidèle apprenne
Que je l'immole à ma fureur.
Transports de vengeance et de haine,
Succédez à l'amour qui régnait dans mon cœur.

SCÈNE II

RODOLPHE, LÉONORE.

RODOLPHE.

A la fin vous êtes vengée :
J'ai servi le juste transport
De notre tendresse outragée :
Votre ingrat ne vit plus, et mon rival est mort.

LÉONORE.

Il est mort, justes dieux ! ma bouche impitoyable
A prononcé l'arrêt de son trépas.
Qu'ai-je fait, malheureuse ? hélas !

RODOLPHE.

Il ne vit plus ; et le ciel redoutable,
S'il respirait encor, ne le sauverait pas.

LÉONORE.

Tu l'as souffert, ô ciel ! et ta main équitable
Ne punit point ces attentats !
Que ferais-tu ? qui retient ton bras ?
Lance ta foudre épouvantable ;
Sur ce traître ou sur moi fais voler ses éclats,
Tu ne saurais manquer de frapper un coupable.

Ensemble.

LÉONORE.

C'est toi qui lui perces le cœur.

RODOLPHE.

C'est vous qui lui percez le cœur.

LÉONORE.

Cruel, dis-moi quel est son crime.

RODOLPHE.

Vous demandiez une victime.

Ensemble.

LÉONORE

Devais-tu croire mon ardeur ?

RODOLPHE.

Deviez-vous armer ma fureur ?

LÉONORE.

C'est toi qui lui perces le cœur.

RODOLPHE.

C'est vous qui lui percez le cœur

RODOLPHE.

Calmez les déplaisirs dont votre âme est saisie.
Pour oublier leur perfidie,
Aimons-nous, unissons nos cœurs ;
Et qu'un amour formé par nos communs malheurs
Soit le fruit de la jalousie.

LÉONORE.

Que je m'unisse à toi,
Monstre sorti de l'infernal empire !

Va... fuis... je frémis d'effroi,
Que le jour que je voi,
Que l'air que je respire
Me soient communs avec toi.

SCÈNE III

RODOLPHE, seul.

Laissons de ses regrets calmer la violence.
(On entend un bruit de réjouissances.)
Mais le parti victorieux
Du combat que le peuple a donné dans ces lieux
Vient montrer sa réjouissance.
Allons faire savoir à l'objet qui m'offense
Un trépas dont son cœur sera saisi d'effroi ;
Je perds le prix de ma vengeance,
Si l'ingrate l'apprend d'un autre que de moi.

SCÈNE IV

Divertissement de Castellans et de Barquerolles, avec le fifre et le tambourin.

Les Castellans et les Nicolotes sont deux partis opposés daus Venise, qui donnent pendant le carnaval, pour divertir le peuple, un combat à coups de poing pour se rendre maîtres d'un pont. Le parti victorieux se promène dans toute la ville avec des cris de joie et des acclamations publiques.

UN CHEF DE CASTELLANS

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre ;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre :
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire,

Des chansons d'amour
Au son du tambour.

LE CHŒUR.

Nous triomphons sur les eaux, sur la terre ;
Nous mêlons dans nos jeux l'image de la guerre :
Mêlons aussi dans ce beau jour,
Qui nous comble de gloire,
Des chansons d'amour
Aux chants de victoire,
Des chansons d'amour
Au son du tambour.

(Des Castellans et des Castellanes témoignent, par leur danse, la joie qu'ils ont de leur victoire.)

UNE CASTELLANE.

Entre la crainte et l'espérance,
Sur le sein de Neptune, on est à tous moments ;
L'empire de l'Amour n'a pas plus de constance,
Et l'on y voit flotter sans cesse les amants
Entre la crainte et l'espérance.

(Le parti victorieux recommence la danse.)

UN BARQUEROLLE.

Embarquez-vous,
Amants, sans faire résistance,
Embarquez-vous,
L'Empire de l'Amour est doux.
C'est une mer toujours sujette à l'inconstance,
Que quelque orage à tout moment vient agiter ;
Malgré ces maux, le calme de l'indifférence
Est cent fois plus encor à redouter.

(Entrée de gondoliers et de gondolières.)

LE CHŒUR.

Tout rit à nos désirs,
Ne songeons qu'aux plaisirs ;
Que le vent gronde,
Que la mer soulève les flots,
Que le ciel en feu leur réponde,
Nous goûtons ici le repos.

SCÈNE V

ISABELLE, seule.

Mes yeux fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.
Le jour est pour moi désormais
Un sujet de peine et d'alarmes.
Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.
Je suis coupable de vos charmes,
J'ai trop fait briller vos attraits ;
Et je veux, par les mêmes armes,
Me punir des maux que j'ai faits.
Mes yeux, fermez-vous à jamais,
Ou ne vous ouvrez plus que pour verser des larmes.
Mais que servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Cher Léandre, tu ne vis plus.
Quand tu descends pour moi dans la nuit éternelle.
Doit-il m'être permis de voir encor le jour?
Non, non : pour me rejoindre à cet amant fidèle,
La plus affreuse mort me paraîtra trop belle,
Et ce fer doit ouvrir un chemin à l'amour.

(Elle tire son stylet pour s'en frapper.)

SCÈNE VI

LEANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE, lui arrêtant le bras.
Ciel ! que voulez-vous entreprendre ?

ISABELLE.
Dois-je en croire mes yeux ? est-ce vous, cher Léandre?

LÉANDRE.
Quelle aveugle fureur vous arrache le jour ?

ISABELLE.
Le bruit de votre mort causait seul mes alarmes,
Mon sang versé, mieux que mes larmes,
Vous allait prouver mon amour.

LÉANDRE.

Quoi! vous mouriez pour moi! dieux! quelle barbarie
De votre sort hâtait le cours?
Hélas ! toute ma vie
Ne vaut pas un seul de vos jours.
Un jaloux, que la rage anime,
Vient de faire éclater son barbare courroux ;
Il a porté les mains sur une autre victime,
Et la nuit et l'Amour m'ont sauvé de ses coups.

ISABELLE.

Je revois enfin ce que j'aime ;
L'excès de mon bonheur peut-il se concevoir?
Je crains que le plaisir extrême
Que je sens à vous voir
Ne fasse sur mes jours l'effet du désespoir.

LÉANDRE.

Vivons pour nous aimer, vivons, malgré l'envie ;
Nous triomphons des jaloux et du sort.
Que notre crainte soit suivie
Du plus tendre transport.
Aimez-moi, tout vous y convie :
Si vous vouliez donner votre sang à ma mort,
Hélas ! que pourriez-vous refuser à ma vie?

Ensemble.

Suivons nos doux emportements,
Aimons-nous d'une ardeur nouvelle ;
Quand l'Amour au jour nous rappelle,
Nous lui devons tous nos moments.

LÉANDRE.

Fuyons un lieu funeste à de tendres amants.

ISABELLE.

Je fais mon bonheur de vous suivre.
Je vous allais chercher dans le sein du trépas;
Lorsque pour moi l'amour vous fait revivre,
Qui pourrait m'enpêcher de voler sur vos pas?

LÉANDRE.

On doit donner au peuple, en ce jour favorable,
Un spectacle où d'Orphée on retrace la fable ;
Un bal pompeux doit suivre ces plaisirs ;

Le tumulte et la nuit serviront nos désirs.
    Je vais en ce lieu vous attendre :
Un vaisseau par mes soins dans le port va se rendre,
  Pour nous porter en des climats plus doux,
Où nous pourrons braver la fureur des jaloux,
Et goûter les douceurs de l'hymen le plus tendre.

(Pendant que les violons jouent l'entr'acte, on voit descendre un théâtre fermé d'une toile, qui occupe toute l'étendue du premier. Ce qui reste d'espace jusqu'à l'orchestre contient plusieurs rangs de loges pleines de différentes personnes placées pour voir un opéra.)

ORFEO NELL' INFERNO

PERSONAGGI

PLUTONE.	UN' OMBRA.
ORFEO.	CORO DI NUMI INFERNALI.
EURIDICE.	CORO DI FOLETTI.

Il teatro rappresenta la reggia di Plutone.

SCENA I

PLUTONE, fra numi infernali.

Tartarei numi, all' armi!

CORO.

All' armi! all' armi!

PLUTONE.

Un mortal insolente,
Al dispetto della sorte.
Passa vivo nel regno della Morte,
Per turbarmi.
All' armi!
Freme il Tartaro,
Geme l' Erebo,
Stride Cerbero.
Tartarei numi,
All' armi!

CORO.

All' armi! all' armi!

(Si sente sinfonia pianissima.)

PLUTONE.

Ma qual nuova armonia!
Qual soave sinfonia
Dal cuor di Plutone
L'ira depone!

ORPHÉE AUX ENFERS

PERSONNAGES

PLUTON.
ORPHÉE.
EURYDICE.

UNE OMRBE.
TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES
TROUPE D'ESPRITS FOLLETS.

Le théâtre représente le palais de Pluton.

SCÈNE I

PLUTON, au milieu d'une troupe de divinités infernales.

Dieux des enfers, aux armes !

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes !

PLUTON.

Un mortel insolent, malgré la loi du sort,
Dans les royaumes de la mort
Descend encor vivant, et cause mes alarmes.
Aux armes ! aux armes !

Le Tartare frémit,
L'Érèbe gémit ;
Cerbère mugit ;
Dieux des enfers, aux armes !

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes !

(On entend une symphonie très-douce.)

PLUTON.

Mais quels chants remplis de douceur !
Quelle douce harmonie
Chasse la barbarie
D'un cœur comme le mien, ouvert à la fureur !

SCENA II

ORFEO, PLUTONE

ORFEO.

Dominator dell' Ombre,
Al tuo soglio Amor m' invita :
Euridice è morta,
Ahi ! dure pene !
O toglimi la vita,
O rendimi il mio bene.

PLUTONE.

Troppo da te si prega ;
Ma, se Amore le vuol, Pluto nol nega.
Parti, ma con tal patto,
Che non miri Euridice,
Sin ch' al regno del giorno
Il varco ti sia fatto.

SCENA III

ORFEO.

Vittoria, mio cuore :
Ha vinto Amore.
Il riso, il canto,
Al duol succede :
Al dolce incanto
D'un vago ciglio l'Inferno cede.

(Segue il ballo de' numi infernali e spiriti folletti.)

SCENA IV

UN' OMBRA fortunata.

Al lampo
D'un bel volto resista chi puó ;
Penetra il ciel un vago sembiante,
E dell' inferno stesso apre le porte.

(Si recomincia il ballo

SCÈNE II

ORPHÉE, PLUTON.

ORPHÉE.

Puissant maître des Ombres,
A ton trône enflammé l'Amour conduit mes pas :
La charmante Eurydice, hélas !
A passé les rivages sombres ;
Rends-moi cet objet plein d'appas,
Ou, par pitié, donne-moi le trépas.

PLUTON.

Plus loin que ton espoir tu portes ta demande ;
Mais Pluton y consent, si l'Amour le commande.
Pars ; sors du ténébreux séjour ;
Mais je prétends qu'une loi s'accomplisse :
Ne regarde point Eurydice,
Que tu ne sois rendu dans l'empire du jour.

SCÈNE III

ORPHÉE.

Mon cœur, chantez votre victoire,
L'Amour est couronné de gloire.
Les ris et les chants
A la douleur succèdent,
Les enfers cèdent
Aux charmes de deux yeux touchants.
(Entrée de divinités infernales et d'esprits follets.)

SCÈNE IV

UNE OMBRE heureuse.

Soutienne qui pourra les traits et les éclairs
Qu'on voit partir d'un beau visage ;
La beauté dans les cieux trouve un aisé passage,
Et e fait même ouvrir les portes des enfers
(On recommence la danse.)

SCENA V

EURIDICE.

Per piacer al mio ben,
Amori, volatemi in sen,
Fugite, martiri;
Fugite, so spiri;
Non turbate dell' alma il bel seren.

(De capo.)

SCENA VI

ORFEO, EURIDICE.

Orfeo passa senza mirar Euridice.

EURIDICE.

Deh ! per pietà, mira, Orfeo, chi t' adora.

ORFEO, riguardando Euridice.

Euridice, mio ben, ti vedo ancora.

SCENA VII

PLUTONE, ORFEO, EURIDICE.

PLUTONE.

Fuggi, temerario,
Giache del decreto mio
Violasti la fé;
Qui rimanga Euridice.

ORFEO.

O dio !

PLUTONE.

Su, ch' un diligente stuol
Porti quel perfido
A reveder il suol;
Cosi Pluto lo vuol.

ORFEO.

O rigor! o crudeltà !

SCÈNE V

EURYDICE, seule.

Pour plaire à l'objet qui m'enflamme,
Amour, volez tous dans mon âme;
Fuyez, peines, soupirs, ne revenez jamais
De mon cœur amoureux interrompre la paix.
(On recommence.)

SCÈNE VI

ORPHÉE, EURYDICE.

Orphée passe sans regarder Euridice.

EURYDICE.

Jette, Orphée, un regard sur celle qui t'adore.

ORPHÉE, regardant Eurydice.

Chère Eurydice, enfin, je vous revois encore !

SCÈNE VII

PLUTON, ORPHÉE, EURYDICE

PLUTON.

Va, fuis loin de mes yeux,
Mortel trop téméraire,
Puisque des dieux
Tu violes l'arrêt sévère ;
Qu'Eurydice reste en ces lieux.

ORPHÉE.

O dieux !

PLUTON.

Qu'une troupe rapide
De démons empressés
Dans l'empire des airs reporte ce perfide
Pluton commande, obéissez.

ORPHÉE.

Quelle rigueur impitoyable !

EURIDICE.

Colpa d' amore merta pietà.

(I demoni portano Orfeo.)

SCÈNE VIII

PLUTONE.

Voi, per fugar sua noja,
Spirti d'Averno, mostrate la gioja.
Si canti, si goda,
Si balli, si rida ;
Non si parli di dolor
Dove splende la face d'Amor.

CORO.

Si canti, si goda,
Si balli, si rida ;
Non si parli di dolor
Dove splende la face d'Amor.

EURYDICE.

Un crime de l'amour n'est-il point pardonnable ?

(Les démons enlèvent Orphée.)

SCÈNE VIII

PLUTON

Esprits infernaux, en ce jour,
Pour chasser le chagrin qui la presse,
Riez, chantez, dansez, montrez votre allégresse ;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

LE CHŒUR.

Rions, chantons, dansons, montrons notre allégresse;
Qu'on ne parle plus de tristesse
Où brille le flambeau d'Amour.

SCÈNE IX

LÉANDRE, ISABELLE

LÉANDRE.

Il est temps de partir, l'occasion est belle ;
Tout conspire pour nous, et la mer, et les vents ;
Profitons bien de ces heureux moments,
Allons où l'Amour nous appelle.

LE BAL

DERNIER DIVERTISSEMENT

Le théâtre représente une salle magnifique, préparée pour donner le bal.

LE CARNAVAL paraît, conduisant une troupe de masques de différentes nations.

LE CARNAVAL.

L'hiver a beau s'armer d'aquilons furieux,

Et fixer des torrents la course vagabonde ;
En vain ses noirs frimas, pour attrister le monde,
Dérobent le flambeau qui brille dans les cieux :
Sitôt que je parais, je bannis la tristesse ;
J'ouvre la porte aux jeux, aux festins, à l'amour :
A mon départ le plaisir cesse ;
Et, pour mieux s'y livrer, on attend mon retour.
Vous qui m'accompagnez, montrez votre allégresse ;
Par vos jeux, par vos chants, célébrez ce beau jour.

(Les masques commencent un bal sérieux.)

LE CARNAVAL.

Je veux joindre à ces jeux une nouvelle danse;
Venez, aimables enjouements;
Redoublez en ces lieux notre réjouissance
Par de nouveaux déguisements.
En ce temps de plaisir le plus sage s'oublie,
Et permet un peu de folie.

(On tire un rideau, et l'on voit arriver du fond du théâtre un char magnifique traîné par des masques comiques, et rempli de figures de même caractère, qui se mêlent en dansant avec les masques sérieux.)

LE CARNAVAL.

Chantez, dansez, profitez des beaux jours ;
L'heureux temps des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CHŒUR.

Chantons, dansons, profitons des beaux jours ;
L'heureux temps des plaisirs ne dure pas toujours.

LE CARNAVAL.

La raison vainement voudrait vous interdire
Des passe-temps si doux;
Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

LE CHŒUR.

Les moments que l'on passe à rire
Sont les mieux employés de tous.

FIN

LE DIVORCE

PROLOGUE

PERSONNAGES.

JUPITER. *Pierrot.*
MERCURE. *Mezzetin.*
ARLEQUIN.

SCÈNE I

ARLEQUIN, seul, sortant en colère.

Hé! que diable, messieurs, ne sauriez-vous mieux prendre votre temps pour être malades? Cela est de la dernière impertinence, de se trouver mal quand il faut gagner de l'argent. Que voulez-vous que je fasse de tout ce monde-là? (Aux auditeurs.) Messieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira peut-être; mais, en vérité, j'en suis plus fâché que vous, et personne n'y perd tant que moi. Nous ne pouvons pas jouer la comédie aujourd'hui; voilà notre portier qui vient de se trouver mal, et Pantalon, qui devait faire un rôle de Patrocle, est indisposé. On va vous rendre votre argent à la porte. Vous voyez, messieurs, que nous ne suivons pas les mauvais exemples, et que nous rendons l'argent, quoique la comédie soit commencée.

SCÈNE II

MERCURE, ARLEQUIN

MERCURE chante.

Terminez vos regrets, que votre douleur cesse;

Dans votre sort Jupiter s'intéresse,
Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent.

SCÈNE III

JUPITER, MERCURE, ARLEQUIN

MERCURE continue de chanter.

Je le vois qui descend.
(Jupiter descend monté sur un dindon.)
Qu'un changement favorable
Nous arrête dans ces lieux,
Pour voir un spectacle aimable ;
C'est l'ordre irrévocable
Du souverain des dieux.

JUPITER. — Arlequin !

ARLEQUIN. — Jupiter !

JUPITER. — Je descends exprès des cieux pour voir une répétition de la pièce nouvelle qu'il y a si longtemps que tu promets. On dit que l'on y sépare un mari d'avec sa femme; et comme Junon est une carogne qui me fait enrager, je pourrai bien en faire venir la mode là-haut.

ARLEQUIN. — Mais, monsieur Jupiter, quelle apparence? Nous ne la savons pas encore: il va venir un débordement de sifflets de tous les diables.

JUPITER. — Ne te mets pas en peine; j'ai fait provision de quantité de foudres de poche ; et le premier siffleur qui branlera, par la mort! je lui brûlerai la moustache.

ARLEQUIN. — Oh ! tout doucement, monsieur Jupiter; ne choquons point le parterre, s'il vous plaît; nous en avons besoin : cela ne se gouverne pas comme votre tête. (Au parterre.) Messieurs, puisque Jupiter l'ordonne, et que d'ailleurs..... l'occasion..... de la faveur..... votre bonté..... votre argent..... qu'on a de la peine à rendre ;..... vous voyez bien, messieurs, que nous vous allons donner le Divorce.

JUPITER. — Je vais me placer aux troisièmes loges pour mieux voir.

ARLEQUIN. — Ah! monsieur Jupiter, un gentilhomme comme vous aux troisièmes loges?

JUPITER. — Je me suis amusé, en venant, à jouer à la boule aux Petits-Carreaux, contre quatre procureurs qui ne m'ont laissé que trente sous.

ARLEQUIN. — Où diables vous êtes-vous fourré là? Ces messieurs-là savent aussi bien rouler le bois que ruiner une famille. (Jupiter remonte en l'air et Arlequin le rappelle.) Monsieur Jupiter, si vous vouliez me laisser votre monture, je la ferais mettre mettre à la daube : aussi bien les dieux de l'Opéra, qui sont bien montés quand ils viennent, s'en retournent toujours à pied.

MERCURE.

O déplorable coup du sort!
O malheur!

ARLEQUIN.

Je frémis· parle.

MERCURE.

Patrocle est mort.

LE DIVORCE

PERSONNAGES.

SOTINET, vieillard, mari d'Isabelle. *Le Docteur.*
ISABELLE, femme de Sotinet.
AURÉLIO, frère d'Isabelle.
ARLEQUIN, intrigant.
COLOMBINE, suivante d'Isabelle.
MEZZETIN, } valets de
PIERROT, } Sotinet.
PASQUARIEL, valet de Sotinet.
M. de TROTENVILLE, maître à danser. *Arlequin.*
M. AMILARÉ, maître à chanter. *Mezzetin.*
Le chevalier DE FONDSEC, Gascon. *Arlequin.*
LAQUAIS.

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I (ITALIENNE)

AURELIO, MEZZETIN

(Aurélio fait part à Mezzetin du chagrin que lui cause l'union ma assortie de sa sœur avec Sotinet, et lui dit qu'il vient à Paris dans le dessein de prendre des mesures pour opérer leur séparation. Mezzetin offre de seconder ses vues, avec d'autant plus de plaisir qu'il en veut à Sotinet, parce qu'il l'a surpris dans sa cave avec la servante du logis, et lui a donné des coups de bâton. Mezzetin regrette d'avoir perdu son ami Arlequin, dont le génie intrigant lui aurait été d'un grand secours ; mais le pauvre garçon s'est avisé de se faire pendre...)

SCÈNE II

ARLEQUIN, MEZZETIN

ARLEQUIN en habit de voyage, avec une méchante soubreveste, un chapeau de paille, des bottes, et un bâton à la main. Vers la canto-

nade.—Oui, messieurs, étranger, étranger arrivé tout à l'heure dans cette ville. Le diable emporte toute la race badaudique! Je n'ai jamais vu de gens plus curieux, ni plus insolents; il crient après moi : Il a chié au lit, il a chié au lit, comme si j'étais un masque. Mais...

(Il aperçoit Mezzetin.)

MEZZETIN, regardant Arlequin. — Je crois...

ARLEQUIN. — Il me semble...

MEZZETIN. — Que j'ai vu cet homme-là pendu quelque part.

ARLEQUIN. — D'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

MEZZETIN. — Arl...

ARLEQUIN. — Mez...

MEZZETIN. — Arlequin.

ARLEQUIN. — Mezzetin.

(Ensemble.)

Ah! parente! parente!

(Ils s'approchent. Mezzetin, levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau; Arlequin, qui fait semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau, et s'en va.)

MEZZETIN, l'arrêtant. — Mais ce manteau-là m'appartient.

ARLEQUIN. — Je l'ai trouvé à terre.

MEZZETIN. — En vérité, je suis ravi de te voir. Je parlais tout à l'heure de toi. Tu arrives fort à propos pour rendre service à monsieur Aurélio, dans une affaire de conséquecce.

ARLEQUIN. — Qui? monsieur Aurélio, mon ancien maître? celui qui a tant de noblesse, et qui n'a jamais le sou?

MEZZETIN. — Lui-même: il est aussi gueux à présent comme il était du temps que tu le servais.

ARLEQUIN. — Tant pis: car je ne suis pas aussi sot que je l'ai été, moi; et je ne m'emploierai jamais pour qui que ce soit, qu'auparavant je ne sois assuré de la récompense.

MEZZETIN. — Va, va, le seigneur Aurélio est honnête

homme. Sers-le bien, et ne te mets point en peine : tes gages te seront bien payés; et si l'affaire que j'ai en tête réussit, je te réponds d'une bonne récompense. Mais tire-moi d'un doute: il a couru un bruit que tu avais été pendu, et je te croyais dejà bien sec.

ARLEQUIN. — Eh! point du tout; je me porte le mieux du monde: il est vrai que j'ai eu quelque petite indisposition, et que j'ai été sur le point de mourir de la courte haleine; mais je m'en suis bien guéri.

MEZZETIN. — Conte-moi donc ta maladie.

ARLEQUIN. — Oui-da. Tu sais bien que j'ai toujours aimé les grandes choses: dès le temps même que nous avions l'honneur de servir ensemble le roi sur ses galères...

MEZZETIN. — Ne parlons point de cela; je sais que tu as toujours été homme d'esprit.

ARLEQUIN. — Je n'eus pas plus tôt quitté la rame, que je me jetai malheureusement dans les médailles.

MEZZETIN. — Comment, dans les médailles? dans les antiques?

ARLEQUIN. — Non, dans les médailles; c'est-à-dire que quand je n'avais rien à faire, pour me désennuyer, je m'amusais à mettre le portrait du roi sur des pièces de cuivre, que je couvrais d'argent, et que je donnais à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, et autres choses nécessaires; mais comme il y a toujours des envieux dans le monde (voyez, je vous prie, comme on empoisonne les plus belles actions de la vie), on fut dire à la justice que je me mêlais de faire de la fausse monnaie.

MEZZETIN. — Quelle apparence?

ARLEQUIN. — D'abord la justice m'envoya prier de lui aller parler.

MEZZETIN. — Qui envoya-t-elle? des pages?

ARLEQUIN. — Nenni, diable! c'étaient tous gens de distinction et qualifiés. Il avaient des épées, des plumets bleus, des mousquetons.

MEZZETIN. — Je vous entends; poursuivez.

ARLEQUIN. — Ces messieurs montèrent donc dans

ma chambre, et, le plus honnêtement du monde, me prièrent, de la part de la justice, de lui aller parler tout à l'heure; qu'il y avait un carrosse à la porte, qui m'attendait.

MEZZETIN. — Et vous?

ARLEQUIN. — Et moi, j'eus beau dire que j'avais affaire, que je ne pouvais pas sortir, que j'irais une autre fois, il me fut impossible de résister aux honnêtetés et aux empressements de ces messieurs-là.

MEZZETIN, à part. — Aux honnêtetés des pousse-culs.

ARLEQUIN. — Oh! pour cela, rien n'est plus vrai; je n'ai jamais vu de gens plus honnêtes. L'un m'avait pris un bras, aussi m'avait fait l'autre, en me disant le plus obligeamment du monde: Oh! puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous échapperez pas, et nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous; et à force de civilités, ils m'entraînèrent dans leur carrosse, et me conduisirent à la justice. D'abord que je fus arrivé, on me présenta à cinq ou six visages vénérables, qui étaient assis sur des fleurs de lis.

MEZZETIN. — Fort bien! et ces messieurs ne vous prièrent-ils point de vous asseoir?

ARLEQUIN. — Assurément. Celui qui était au milieu d'eux me dit: N'est-ce point vous, monsieur, qui vous mêlez de médailles? A quoi je répondis fort modestement: Oui, monsieur, pour vous rendre mes très-humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajouta-t-il; tout à l'heure nous allons parler à vous; asseyez-vous toujours en attendant.

MEZZETIN. — Et où t'asseoir? dans un fauteuil?

ARLEQUIN. — Bon! sur une petite chaise de bois qu'on avait mise à côté de moi. Ces messieurs donc, après s'être parlé à l'oreille, me demandèrent encore si véritablement c'était moi qui avait cet heureux talent. Je leur répliquai qu'oui, que je leur demandais excuse si je ne faisais pas aussi bien que je l'aurais souhaité; mais que j'avais grande envie de travailler, et qu'avec le temps, j'espérais devenir plus habile.

MEZZETIN. — Fort bien. Et eux parurent fort contents de votre déclaration?

ARLEQUIN. — Vous l'avez dit. Je remarquai que mon discours les avait réjouis ; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu et étranglé à la Croix du Trahoir.

MEZZETIN. — Quel malheur!

ARLEQUIN. — Quand j'entendis qu'on m'allait pendre, je commençai à crier: Mais, messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre, moi! je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde; et d'ailleurs, je n'ai pas l'âge compétent pour être pendu.

MEZZETIN. — C'était une bonne raison celle-là.

ARLEQUIN. — Aussi y eurent-ils beaucoup d'égards; et pour faire les choses dans l'ordre, ils me firent expédier une dispense d'âge. Me voilà donc dans la charrette. Je ne disais mot, mais j'enrageais comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la Croix du Trahoir, au pied de cette fatale colonne qui devait être le *non plus ultrà* de ma vie, et qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étais fort fatigué du voyage, j'avais soif, je demandai à boire : on me proposa si je voulais de la bière. Je dis que non, et que cela pourait par la suite me donner la gravelle ; je priai seulement les archers de me laisser boire à la fontaine. On se range en haie; je m'approche de la fontaine; je donne un coup d'œil autour de moi, et zest! je m'élance la tête en avant dans le robinet de la fontaine. Les archers, surpris, courent à moi, et me tirent par les pieds; et moi je m'enfonce toujours avec les mains, de manière que j'entrai tout entier dans le tuyau de la fontaine, et il ne resta aux archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la fontaine, je descendis dans la Seine; de là, je fus à la nage jusqu'au Havre-de-Grâce, je m'embarquai pour les Indes, d'où me voilà présentement de retour; et voici mon histoire achevée.

MEZZETIN. — Il ne me reste qu'une difficulté, qui est

de savoir comment, gros comme tu es, tu as pu te fourrer dans le robinet de la fontaine.

ARLEQUIN. — Va, va, mon ami, quand on est près d'être pendu, on est diablement mince.

MEZZETIN. — Tu as, ma foi, raison. Va m'attendre au Petit Trianon; dans un moment je suis à toi, et je te mènerai chez M. Aurélio. Mais d'où vient que tu n'enfonces point tes pieds jusqu'au fond de tes bottes, et que tu marches sur la tige?

ARLEQUIN. — Je le fais exprès pour épargner les semelles.

(Il s'en va.)

SCÈNE III

MEZZETIN, seul.

Je tire bon augure de l'affaire de monsieur Aurélio et la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien Mon maître m'a ordonné tantôt de lui amener un barbier : il ne faut pas manquer cette occasion pour lui voler sa bourse; elle servira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.

SCÈNE IV

Le théâtre représente l'appartement de M. Sotinet.

SOTINET, PIERROT

SOTINET. — Entends-tu bien ce que je te dis?

PIERROT. — Oui, monsieur; vous me dites d'empêcher que madame n'entre dans la maison, et de lui fermer la porte au nez.

SOTINET. — Animal, c'est tout le contraire: je te dis de ne laisser entrer personne pour voir ma femme, et de fermer la porte au nez de tous ceux qui se présenteront.

PIERROT. — Eh bien ! monsieur, n'est-ce pas ce que je dis? Mais à propos, vous êtes donc jaloux?

SOTINET. — Ce ne sont pas là tes affaires.

PIERROT. — Ah, ah, ah ! cela est plaisant ! De quoi diable vous êtes-vous avisé de vous marier à l'âge que vous avez? Ne savez-vous pas bien qu'un vieux mari est comme ces arbres qui ne portent point de bons fruits, et qui ne servent que d'ombre?

SOTINET. — Impertinent, tes épaules te démangent bien.

PIERROT. — Il y a là dedans un barbier.

SOTINET. — Fais-le entrer.

SCÈNE V

SOTINET, ARLEQUIN, en barbier; MEZZETIN, en maître Jacques.

ARLEQUIN, à Sotinet. — On m'a dit, monsieur, que vous aviez besoin d'un homme de ma profession ; je viens vous offrir mes services.

SOTINET. — Ah! monsieur, je suis ravi de vous voir ; faites-moi, s'il vous plaît, la barbe le plus promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN. — Ne vous mettez pas en peine, monsieur; dans deux petites heures votre affaire sera faite.

SOTINET. — Comment, dans deux heures! Je crois que vous vous moquez.

ARLEQUIN. — Oh ! que cela ne vous étonne pas : j'ai bien été trois mois entier après une barbe, et tandis que je rasais d'un côté, le poil revenait de l'autre ; mais présentement je suis plus habile: vous allez voir.

(Il déploie ses outils, ôte son manteau, et le met au cou de Sotinet, au lieu de linge à barbe.)

SOTINET. — Mais qu'est-ce donc que vous m'avez mis au cou?

ARLEQUIN. — Ah! ma foi, je vous demande pardon : l'empressement de vous raser m'a fait prendre mon manteau pour votre linge à barbe. Allons, toi, donne-moi le linge, vite.

(Mezzetin lui donne le linge.)

SOTINET, regardant Mezzetin. — Qui est cet homme-là?

ARLEQUIN. — C'est maître Jacques, celui qui accommode mes outils. Venez, maître Jacques, repassez-moi ce rasoir pour faire la barbe à monsieur.

MEZZETIN prend le rasoir, et contrefaisant le rémouleur, d'une jambe figure la roue de la meule, et avec la bouche il contrefait le bruit que fait le rasoir quand on le pose sur la meule pour le repasser, et celui que font les gouttes d'eau qui tombent sur la roue pendant qu'on repasse ; ce qu'Arlequin explique à mesure à Sotinet. A la fin, après plusieurs lazzis de cette nature, Mezzetin chante un air italien ; puis donnant le rassoir à Arlequin, lui dit :

La bourse est de ce côté-ci : ne la manque pas

(Il s'en va.)

SOTINET. — Voilà un plaisant homme!

ARLEQUIN. — Allons, allons, monsieur, je n'ai point de temps à perdre. Mettez-vous là.

(Il le pousse rudement dans un fauteuil, et lui prenant le nez, lui met des morailles.)

SOTINET, criant. — Hai, hai, hai ! (Il arrache les morailles et les jette par terre.) Eh ! que diable faites-vous là! Me prenez-vous pour un cheval?

ARLEQUIN. — Point du tout, monsieur; mais c'est qu'il y a des gens qui sont terriblement rétifs sous le fer, et avec cet instrument-là, on leur couperait la gorge, qu'ils ne diraient mot.

SOTINET. — Vraiment, je le crois bien.

ARLEQUIN prend un bassin fait en forme de pot de chambre, et le met sous le nez de Sotinet pour le raser.

SOTINET, prenant le bassin. — Qu'est-ce que cela?

ARLEQUIN. — C'est un bassin à deux mains.

(Arlequin le lave, en lui donnant de temps en temps des soufflets ; puis il tire une grosse boule, dont il se sert pour savonnette, et après en avoir bien frotté le visage de Sotinet, il la lui laisse tomber sur un pied.)

SOTINET. — Qu'est-ce donc que cela signifie? Avez-vous entrepris de m'estropier?

(Il se lève.)

ARLEQUIN, repoussant violemment Sotinet sur le fauteuil. — Que

de babil! Tenez-vous donc, si vous voulez; croyez-vous que je n'aie que vous à raser?

(Il le rase avec un rasoir d'une grandeur à faire peur.)

SOTINET. — Allez tout doucement; vous m'écorchez tout vif.

ARLEQUIN. — C'est que vous avez le cuir si dur, que vous ébréchez tous mes rasoirs.

(Il prend le cuir à repasser, et l'accroche par un bout au cou de Sotinet, tenant l'autre bout de la main gauche; et pour avoir plus de force à repasser son rasoir qu'il tient de la main droite, il lève un de ses pieds et l'appuie rudement sur l'estomac de Sotinet; puis tirant le bout du cuir de toute sa force, il repasse dessus son rassoir, de manière qu'il étrangle Sotinet, qui à peine peut crier.)

SOTINET. — Miséricorde! je suis mort! au secours! on m'étrangle!

(Il se lève pour appeler du monde.)

ARLEQUIN, le prenant et l'obligeant de nouveau à se ra. ir dans le fauteuil. — La peste m'étouffe, si vous branlez, je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc?

SOTINET, bas. — Il faut filer doux; ce coquin-là le ferait comme il le dit: il a une mauvaise physionomie. (Haut, pendant qu'Arlequin le rase.) Dis-moi, mon ami, de quel pays es-tu?

ARLEQUIN. — Limousin, monsieur, pour vous rendre service.

SOTINET. — Limousin! Et y a-t-il des barbiers de ce pays-là? Je croyais qu'il n'y en avait que de gascons.

ARLEQUIN. — Je crois aussi être le premier de mon pays qui ait embrassé le parti de la savonnette. J'étais auparavant tailleur de pierres; et comme on disait que j'avais beaucoup de légèreté dans la main, je crus que je serais plus propre à ce métier-ci. (Il lui met la main dans la poche); et de tailleur de pierres, je me suis fait tailleurs de barbes.

SOTINET, lui surprenant la main dans sa poche. — Il me semble que vous avez la main gauche bien plus légère que la droite.

ARLEQUIN. — Ah! monsieur, vous vous moquez! Ce

sont de petits talents qu'on reçoit de la nature, et dont un honnête homme peut se glorifier.

SOTINET. — Avez-vous bien des pratiques?

ARLEQUIN. — Tant, que je n'y saurais suffire. C'est moi qui fais la barbe et les cheveux à tous les Limousins qui viennent ici travailler, et j'ai une pension de la ville pour faire tous les quinze jours le crin au cheval de bronze. (Il lui vole sa bourse sans qu'il s'en aperçoive, et cesse de le raser en criant:) Hai ! hai !

SOTINET. — Qu'avez-vous ? vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN. — Point, point; voilà qui est passé. (Il le rase, puis se met à crier:) Hai! hai !

SOTINET. — Comment donc? Mais vous avez quelque chose?

ARLEQUIN. — Oh! pour le coup, je n'y puis plus tenir. Hai! hai! hai! Une colique épouvantable qui me prend... Je suis à vous tout à l'heure. Hai! hai! hai!

(Il s'en va et revient sur ses pas.)

SOTINET. — Je n'ai jamais vu un pareil original... Mais vous voilà ? Avez vous déjà été à la garde-robe?

ARLEQUIN. — Point du tout, monsieur ; cela n'en valait pas la peine: j'ai changé d'avis, et j'ai mieux aimé insulter la doublure de ma culotte que de vous faire attendre plus longtemps.

SOTINET, portant sa main devant son nez. — Comment, impudent? je vous trouve bien hardi de vous approcher de moi en l'état où vous êtes.

ARLEQUIN. — Que dites-vous, monsieur, s'il vous plaît? Chacun ne fait-il pas de sa culotte ce qu'il lui plaît ?

SOTINET. — Sortez, insolent! si je faisais bien, je vous ferais jeter par les fenêtres.

ARLEQUIN. — Comment, mordi, par les fenêtres ! Est-ce ainsi qu'on insulte un officier public ?

(Il s'approche de Sotinet, qui veut le battre, et lui fait un collier de son bassin qu'il lui casse sur la tête, et s'enfuit.)

SOTINET. court après, en criant : — Arrête ! arrête ! arrête !

SCÈNE VI

Le théâtre représente l'appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE. — Ah! Colombine, quel bruit épouvantable! quelle rumeur! Mais il faut qu'on ait perdu l'esprit, de faire un tintamarre semblable dans mon antichambre! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il est! Non, je ne crois pas qu'il soit encore midi; il n'y a pas trois heures que je suis rentrée. Je crois, Colombine, que je suis faite d'une jolie manière. (Elle se regarde dans un miroir.) Ah! l'horreur! quelle extinction de teint!

COLOMBINE. — Eh! la, la; consolez vous, madame; vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoi vous embarrassez-vous de votre teint? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour réparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

ISABELLE. — Ah! fi, Colombine, avec ton rouge! tu me mets au désespoir. Crois-tu que je puisse me résoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas? J'ai une conscience si délicate, que je me reprocherais les conquêtes qui ne se seraient pas faites de bonne guerre, et je crois que je mourrais de honte d'avoir dix années de plus que mon visage.

COLOMBINE. — Bon, bon, mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule; la beauté que l'on achète n'est-elle pas à soi? Qu'importe que vos joues portent les couleurs d'un marchand ou les vôtres, pourvu que cela vous fasse honneur? Pour moi, je trouve quelques femmes d'aujourd'hui d'un parfaitement bon goût; de toute l'année elles en ont fait un carnaval perpétuel : elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'être connues.

ISABELLE. — Mon Dieu! les femmes ne sont-elles pas assez déguisées sans se masquer encore? Et pourquoi veulent-elles peindre leur peu de sincérité jusque sur leur visage? Pour moi, je ne suis point de ce nombre-

là; j'aime mieux qu'on me trouve un peu moins jolie, et être un peu plus vraie.

COLOMBINE. — Ho! par ma foi, voilà une belle délicatesse de sentiments. Il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette qui marque la pudeur des femmes d'aujourd'hui; elles ne rougiraient jamais sans cela. Et que serait-ce donc, madame, s'il vous fallait peler avec de certaines eaux, comme la dernière maîtresse que je servais, qui changeait tous les six mois de peau.

ISABELLE. — Bon! tu te moques, Colombine: est-ce que tu as vu cela?

COLOMBINE. — Si je l'ai vu? C'était moi qui faisais l'opération; elle me faisait prendre la peau de son front, que je tirais de toute ma force: elle criait comme un beau diable, et moi je riais comme une folle: il me semblait habiller un levraut; mais ce qui est de meilleur, c'est qu'elle portait toujours sur elle dans une boîte, la peau de son dernier visage calcinée, et disait qu'il n'y avait rien de si bon pour les élevures et les bourgeons.

ISABELLE. — Tu veux t'égayer, Colombine.

UN LAQUAIS. — Mademoiselle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE. — Qu'on le fasse entrer.

SCÈNE VII

ISABELLE, COLOMBINE; M. DE TROTENVILLE, maître à danser, sur un petit cheval.

TROTENVILLE. — Je crois, mademoiselle, que vous n'avez pas l'honneur de me connaître; mais quand vous saurez que je m'appelle monsieur de la Gavotte, sieur de Trotenville, vous devinerez aisément que je suis maître à danser.

ISABELLE. — Votre nom, monsieur, est assez connu dans Paris; et j'espère devenir une bonne écolière, ayant pour maître le plus habile homme du métier.

TROTENVILLE. — Ah! madame! vous mettez ma modestie hors de cadence; et quand on n'a, comme moi,

qu'un mérite léger et cabriolant, pour peu qu'on l'élève par des louanges un peu fortes, il court risque, en tombant, de se casser le cou.

COLOMBINE. — Miséricorde ! que monsieur de Trotenville a d'esprit !

ISABELLE. — Il est vrai que voilà une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre ; c'est un brillant.

TROTENVILLE. — Pour de l'esprit, mademoiselle, les gens de notre profession en regorgent. Eh ! qui en aurait, si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors présentement de chez la femme d'un élu, où je me suis fait admirer par mon esprit ; j'ai deviné une énigme du Mercure galant. Vous savez, madame, que c'est là présentement la pierre de touche du bel esprit.

COLOMBINE. — Ah ! par ma foi, les beaux esprits sont donc bien communs ? car la moitié du Mercure n'est renplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, monsieur, vous n'avez pas besoin que l'on imprime le vôtre, pour faire connaître votre mérite au public ; on sait assez que vous êtes l'honneur de l'escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoi vous avez un si petit cheval.

TROTENVILLE. — J'avais autrefois un carrosse à un cheval ; mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture, afin de ne pas causer une erreur dans le public, qui prend souvent, dans cet équipage-là, un maître à danser pour un lévrier d'Hippocrate.

COLOMBINE. — Vous devriez bien avoir un carrosse à deux chevaux : depuis que l'on ne joue plus, il y a tant de chevaliers qui en ont à vendre.

TROTENVILLE. — Je ne donnerais pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris ; c'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m'emmène à Vincennes. Nous appelons ces petits animaux-là, parmi nous, *un tendre engagement*.

COLOMBINE. — Comment donc ! qu'est-ce que cela veut dire, un tendre engagement ?

TROTENVILLE. — Vraiment oui. Est-ce que vous ne savez pas « qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense? »

(Il chante ces derniers mots.)

COLOMBINE. — Ah ! ah ! on voit bien que monsieur sait son opéra, et qu'il en est.

TROTENVILLE. —Moi, de l'Opéra? moi? Fi ! fi !

COLOMBINE — Comment donc, fi, fi !

TROTENVILLE. — Hé fi! vous dis-je : j'en ai été autrefois; mais il m'a fallu plus de vingt lavements et autant de médecines pour me purifier du mauvais air que j'y avais respiré.

ISABELLE. — Vous me surprenez, monsieur : j'avais toujours cru que l'Opéra était le lieu du monde où l'on prenait le meilleur air.

COLOMBINE. — Bon, bon ! monsieur de Trotenville a beau dire, il voudrait y être rentré, comme tous ceux qui en sont sortis: c'est un Pérou; il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'aient des justaucorps bleus galonnés.

TROTENVILLE. — Je veux que le premier entrechat que je ferai me coupe le cou, si jamais j'y mets le pied ! Vous moquez-vous de moi ? Quand on me donnerait un tiers dans l'Opéra, je n'y rentrerais pas. Pour quelques... quelques femmes, que l'on achète bien, de par tous les diables ! j'irais prostituer ma gloire, et figurer avec le premier venu ! Nous sommes glorieux comme tous les diables dans notre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement ? L'Opéra n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes gens. C'est une fureur, mademoiselle, et toutes les coquettes s'en plaignent hautement, et disent que l'Opéra leur enlève le meilleur de leurs pratiques, et qu'elles sont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE. — Je le crois bien: ces personnes-là ont grande raison; et si j'étais d'elles, je leur ferais rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles auraient reçue.

TROTENVILLE. — Eh! la, la, donnez-vous patience;

on leur fera peut-être tout rendre: mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs priviléges; et un amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges et des bas de soie, se morfond dix ans derrière leur porte.

ISABELLE, regardant l'habit de Trotenville. — Mon Dieu, que voilà un joli habit! Je vous trouve un fonds de bon air que vous répandez sur tout.

TROTENVILLE. — Fi, madame! vous vous moquez; c'est une guenille. Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles? Je voudrais que vous vissiez ma garde-robe; elle est des plus magnifiques; et si, sans vanité, elle ne me coûte guère.

COLOMBINE. — Ho! bien, monsieur, nous la verrons une autre fois; mais présentement je vous prie de danser un menuet avec moi.

TROTENVILLE. — Oui-da, très-volontiers : allons.

COLOMBINE. — Qui est cet homme-là qui est avec vous?

TROTENVILLE. — C'est ma poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui; il ferait danser, s'il l'avait entrepris, tous les invalides et leur hôtel. Vous allez voir. (L'homme prend la poche dans la queue du cheval, et en joue ; Colombine et Trotenville dansent.) Eh bien, madame! que ditesvous de ma danse?

ISABELLE. — J'en suis charmée.

TROTENVILLE. — Ne voulez-vous point que j'aie l'honneur de danser avec vous?

ISABELLE. — Pour aujourd'hui, monsieur, il n'y a pas moyen: je suis d'une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois.

TROTENVILLE.—Par mois, madame! c'est bon pour les maîtres à danser fantassins. On me donne une marque chaque visite; et je veux vous montrer quel a été le travail de cette semaine. Hé! qu'on m'apporte ma valise. Vous allez voir. Allez donc.

(On détache une valise, que l'on apporte pleine de marques faites de cartes.)

COLOMBINE. — Ah, mon Dieu! vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là?

TROTENVILLE. — Bon, bon! c'est le travail d'une semaine: et si, ce que je vous montre là c'est de l'argent comptant. Je n'ai qu'à aller chez le premier banquier, je suis sûr de toucher un demi-louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE. — Un demi-louis d'or pour une leçon? On ne donnait autrefois aux meilleurs maîtres qu'un écu par mois.

TROTENVILLE. — Il est vrai; mais dans ce temps-là les maîtres à danser n'étaient pas obligés d'être dorés dessus et dessous, comme à présent, et une paire de galoches était la voiture qui les menait par toute la ville. Mais présentement on ne nous regarde pas, si nous n'avons le cheval et le laquais.

COLOMBINE. — Ah! mademoiselle, voilà votre maître à chanter, M. Amilaré-Bécarre.

ISABELLE, à Trotenville. — Ne vous en allez pas, monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là; c'est un Italien.

TROTENVILLE. — Très-volontiers madame; cela me fera bien du plaisir: car tel que vous me voyez, je suis à deux mains, et je chante aussi bien que je danse.

SCÈNE VIII

ISABELLE, COLOMBINE, M. DE TROTENVILLE, M. AMILARÉ.

TROTENVILLE, après avoir examiné Amilaré. — Voilà un visage bien baroque! Les musiciens italiens sont de plaisants originaux. Ne dirait-on pas que ce serait là un Siamois échappé d'un écran? Comment vous appelez-vous, monsieur? (Amilaré répète une douzaine de noms.) Voilà bien des noms: il faut, monsieur, que vous ayez bien des pères. C'est un calendrier que cet homme-là.

ISABELLE. — Je suis ravie, messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand

on peut unir deux illustres. (Au maître à danser.) Je vous prie, monsieur, de vouloir bien chanter un air.

AMILARÉ, bégayant. — Je, je, je, je, le, le veux bien.

TROTENVILLE. — Quoi! c'est là un maître à chanter? Miséricorde!

(Amilaré chante.)

ISABELLE, après qu'il a chanté. — Eh bien! monsieur, que dites-vous de ce chant-là?

TROTENVILLE. — Ah! ah! voilà une voix d'un assez beau métal; cela n'est pas mal.

COLOMBINE. — Comment, pas mal? il faut se jeter par les fenêtres, quand on a entendu chanter ainsi.

TROTENVILLE. — Ho! tout doucement, s'il vous plaît; je ne sais point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, mademoiselle, je ne suis point de ces gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a été toute sa vie nourri de dièses et de bémols, est diablement délicat en musique.

AMILARÉ, bégayant. — Monsieur apparemment n'aime pas l'italien; mais j'ai fait depuis peu un petit duo en français, que je veux chanter avec lui, et je suis sûr qu'il ne lui déplaira pas.

(Il lui présente un papier de musique.)

TROTENVILLE. — Voyons! Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouche qui sont au commencedes lignes?

AMILARÉ. — Ce sont des dièses, pour montrer que c'est un a mi la ré bécarre. Je ne compose jamais que sur ce ton, et c'est pour cela que j'en porte le nom.

TROTENVILLE. — Ah! ah! vous composez donc toujours sur ce ton-là?

AMILARÉ. — Oui, monsieur.

TROTENVILLE, rendant le papier. — Et moi, monsieur, je n'y chante jamais.

AMILARÉ. — Eh bien! monsieur, voilà un autre air en d la ré sol.

TROTENVILLE. — La Rissole vous-même! Je vous trouve bien admirable de me donner des sobriquets.

AMILARÉ. — Voilà un homme qui est bien fâcheux!

Je vous dis, monsieur, que cet air-là est en d la ré sol, et qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

TROTENVILLE. — Qui n'est pas si difficile que l'autre! Croyez-vous, mon ami, que la musique m'embarrasse? Je vous trouve plaisant.

AMILARÉ. — Je ne dis pas cela... Allons.

(Ils chantent ensemble.)

Cupidon ne sais plus de quel bois faire flèche.

Cela ne vaut pas le diable. (Bégayant.) Bu, cu, cu.

TROTENVILLE. — Cu, cu, cu... Voilà un air bien puant.

AMILARÉ. — Allons, monsieur, tout de bon: Cu, cu, cu... Chantez donc juste si vous voulez.

TROTENVILLE, lui jetant le papier au nez. — Oh! chantez juste vous-même; je sais bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance, et que l'octave s'entre-choquant avec l'unisson vient à former un dièse bémol. Mais, voyez cet ignorant!

AMILARÉ. — Monsieur, avec votre permission, si les musiciens n'en savent pas plus que vous, ce sont de grands ânes.

TROTENVILLE. — Plaît-il, mon ami? Savez-vous que vous êtes un sot par nature, par bémol et par bécarre? Je vous apprendrai à insulter ainsi la croche française.

AMILARÉ. — Un sot! à moi!

(Il donne de son chapeau dans le visage de Trotenville.)

TROTENVILLE, mettant la main sur son épée. — Par la mort! par le sang!... Mesdames, je vous donne le bonsoir.

(Il s'en va d'un côté et Amilaré de l'autre.)

SCÈNE IX

COLOMBINE, seule, riant.

Ah! ah! ah! de la manière qu'il s'y prenait, je croyais qu'il allait tout tuer.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE I

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN. — Oh çà ! je vous dis encore une fois que nous nous brouillerons, si vous ne me tenez parole. J'ai fait le barbier ; j'ai volé la bourse ; il y avait cent louis d'or dedans ; vous m'en avez promis dix : je prétends les avoir, ou je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN. — Que tu es impatient ! Je te les ai promis, et tu les auras ; et de plus, je te promets de te faire épouser Colombine ; mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN. — Pour épouser Colombine, j'en ferais cinquante ; des fourberies.

MEZZETIN. — Oh çà ! tiens-toi un peu en repos, et laisse-moi rêver au moyen de t'introduire chez monsieur Sotinet, pour rendre cette lettre à Isabelle.

ARLEQUIN, pendant que Mezzetin rêve. — J'aurai Colombine, au moins ?

MEZZETIN. — Oui, vous dis-je, vous l'aurez.

(Il rêve.)

ARLEQUIN. — Et Colombine m'aura-t-elle aussi ?

MEZZETIN. — Eh morbleu, oui ! vous l'aurez, et elle vous aura. Laissez-moi en repos.

(Il rêve.)

ARLEQUIN, comptant les boutons de son justaucorps. — Je l'aurai, je ne l'aurai pas ; je l'aurai, je ne l'aurai pas ; je l'aurai, je ne l'aurai pas : je ne l'aurai pas.

(Il pleure.)

MEZZETIN. — Qu'est-ce ? qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

ARLEQUIN. — Je n'aurai pas Colombine: hi, hi, hi!

MEZZETIN. — Qui est-ce qui vous a dit cela?

ARLEQUIN, montrant ses boutons. — C'est la boutonomancie.

MEZZETIN. — Que le diable t'emporte, toi et la boutonomancie! Laisse-moi songer en repos. Je t'assure, encore une fois, que tu auras Colombine, le colombier, les pigeons, et tout ce qui a relation à elle. Console-toi donc, et ne m'interromps pas davantage.

(Il rêve.)

ARLEQUIN. — Voilà Colombine (Il montre le doigt index de sa main droite.) et voici Arlequin (Il montre le doigt index de sa main gauche.) Arlequin dit: Bonjour, ma colombelle. Colombine répond: Bonjour, mon pigeonneau...Adieu, ma belle... Adieu, mon...

MEZZETIN, lui donnant un coup de pied au cul. — Adieu, vilain magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos?

ARLEQUIN. — Je répétais le compliment de noce.

MEZZETIN. — Pour vous empêcher de complimenter davantage, venez çà. (Il lui prend les mains, et les lui fourre dans sa ceinture.) Si vous ôtez vos mains de là, vous n'épouserez point Colombine.

(Il rêve.)

ARLEQUIN, les mains dans sa ceinture. — Mezzetin!

MEZZETIN. — Que vous plaît-il?

ARLEQUIN. — Y aura-t-il des violons à ma noce?

MEZZETIN. — Oui, il y aura des violons, des vielles et de toutes sortes d'instruments.

(Il rêve.)

ARLEQUIN. — Mezzetin!

MEZZETIN. — J'enrage! Que vous plaît-il?

ARLEQUIN. — Et y dansera-t-on, à la noce?

MEZZETIN. — On y dansera, oui, bourreau. Ne te tairas-tu jamais?

(Il rêve.)

ARLEQUIN. — On dansera à ma noce, et je danserai avec Colombine! Ah! quel plaisir!

(Il danse.)

MEZZETIN. — Oh ! pour le coup, c'en est trop. Couchez-vous vite. (Arlequin se couche par terre.) Nous verrons un peu à présent si vous vous tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous êtes dans un lit, et que vous dormez.

ARLEQUIN. — Je suis dans un lit ?

MEZZETIN. — Oui, dans un lit, et Colombine est couchée avec vous.

(Il rêve.)

ARLEQUIN. — Mezzetin !

MEZZETIN. — A la fin, il faudra que je change de nom. Que voulez-vous ?

ARLEQUIN. — Fermez les rideaux du lit, de peur du vent.

MEZZETIN, faisant semblant de tirer les rideaux du lit. — Quelle patience !

(Il rêve.)

ARLEQUIN. — Mezzetin !

MEZZETIN. — Encore ! qu'est-ce qu'il y a, double enragé chien ?

ARLEQUIN. — Donnez-moi le pot de chambre.

MEZZETIN prend sont bonnet et le met auprès de la tête d'Arlequin. — Tiens, voilà le pot de chambre ; puisse-tu pisser la parole !

ARLEQUIN. — Ah ! ma chère Colombine, que je t'embrasse, mon petit cœur, m'amour.

(Il se roule sur le théâtre.)

MEZZETIN. — Tenez, tenez ! si je prends un bâton, je te romprai bras et jambes à la fin. Veux-tu t'arrêter ? Lève tes pieds. (Il lui fait lever les pieds, et s'assied sur ses genoux, un bâton à la main.) Si tu remues à présent, ou que tu parles, nous allons voir beau jeu. (Après avoir rêvé, il dit à lui-même :) J'habillerai Arlequin en chevalier ; il ira heurter à la porte de Sotinet ; d'abord, voilà Colombine.

ARLEQUIN. — Colombine ! et où est-ce qu'elle est ? (Il ouvre ses genoux, et se lève pour voir Colombine. Mezzetin tombe, se relève et court après Arlequin pour le frapper.)

SCÈNE II

Le théâtre représente l'appartement d'Isabelle.

M. SOTINET, ISABELLE, COLOMBINE.

SOTINET. — Madame, je vous déclare, pour la dernière fois, que je ne veux plus tout ce train-là dans ma maison. Je ne sais plus qui y est maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez? et pourquoi faut-il que j'aie tous les jours la tête rompue de vos folles dépenses, qui me mènent à l'hôpital? Je ne vois ici que des marchands qui apportent des parties, ou des maîtres qui demandent des mois.

ISABELLE. — Ah! vraiment, je vous trouve plaisant! J'aime assez vos airs de reproches! Et depuis quand les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes? Sachez, s'il vous plaît, monsieur, qu'un homme comme vous, qui a épousé une fille de qualité comme moi, est trop heureux quand elle veut bien s'abaisser à porter son nom. Mon mérite n'est-il pas bien soutenu d'avoir pour piédestal le nom de monsieur Sotinet! Madame Sotinet! ah! quelle mortification! Je sens un soulèvement de cœur quand j'entends seulement prononcer le nom de monsieur Sotinet.

COLOMBINE. — Et que n'en changez-vous, madame? n'est-ce pas la mode? Je connais un homme qui s'appelle monsieur Josset, et sa femme se fait appeler la marquise de Bas-Aloi.

SOTINET. — Taisez-vous, impertinente; on ne vous parle pas. Est-ce à vous à mettre là votre nez? Vous n'êtes pas plus sage que votre maîtresse.

ISABELLE. — Pourquoi voulez-vous qu'elle se taise quand elle a raison? Ne sait-on pas assez dans le monde l'honneur que je vous ai fait quand je vous ai épousé? Mais vous devez vous mettre en tête que je vous ai plutôt pris pour mon homme d'affaires que pour mari; et je vous prie de ne plus vous mêler de ma conduite.

COLOMBINE. — Madame parle comme un oracle : toutes les paroles qu'elle dit sont des sentences que toutes les femmes devraient apprendre par cœur.

SOTINET. — Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre chose que de votre jeu et de vos dépenses. Nous demeurons dans la même maison, et il y a huit jours que je ne vous ai rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche, et vous ne vous couchez que quand je me lève.

ISABELLE. — Ah ! Colombine, ne te souviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier monsieur le marquis? Je l'ai oublié.

COLOMBINE. — Non, madame ; mais si vous voulez, je vais vous en chanter un que je viens d'apprendre. La, la, la.

SOTINET. — Te tairas-tu donc, coquine? Il y a longtemps que je suis las de tes impertinences. C'est toi qui me la gâtes, et un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'ici. Mais j'empêcherai bien que cela ne dure, et je veux que tu sortes tout présentement de chez moi. Allons, qu'on déniche tout à l'heure.

COLOMBINE. — Moi? je n'en ferai rien.

SOTINET. Tu n'en sortiras pas ?

COLOMBINE. — Non, je n'en sortirai pas.

SOTINET.— Comment donc? est-ce que je ne suis pas le maître ici?

COLOMBINE. — Pardonnez-moi.

SOTINET. — Je ne pourrai pas mettre dehors une coquine de servante quand il me plaira ?

COLOMBINE. — Je ne dis pas cela.

SOTINET. — Eh ! pourquoi dis-tu donc que tu ne sortiras pas ?

COLOMBINE. — C'est que je vous aime trop.

SOTINET. — Je ne veux pas que tu m'aimes, moi ; je veux que tu me haïsses.

COLOMBINE. — Il m'est impossible ; je sens pour vous une tendresse..... Allez, cela n'est guère bien de n'avoir pas plus de naturel pour des gens qui vous affectionnent. (Elle pleure.)

SOTINET. — Oh! la bonne bête!

ISABELLE. — Eh bien! monsieur, aurez-vous bientôt fait? Savez-vous que je ne m'accommode point de tous vos dialogues. Je vous prie, monsieur, de vous en aller dans votre appartement, et de me laisser en repos dans le mien. Sitôt que je suis un moment avec vous, mes vapeurs me prennent d'une violence épouvantable.

SOTINET. — Je m'ennuie bien aussi d'y être, madame, et je voudrais...

ISABELLE. — Ah! Colombine, je n'en puis plus. Soutiens-moi. De l'eau de la reine dê Hongrie. Hai!

COLOMBINE. — Hé! monsieur, retirez-vous; voilà madame qui trépasse, et je la garantis morte, si vous ne décampez tout à l'heure.

SCÈNE III

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE. — La, la, revenez; il est parti: cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la reine de Hongrie. Ma foi! madame, jene sais pas ce que vous faites de cet homme-là; mais je sais bien, moi, ce que j'en ferais si j'étais à votre place. Quel moyen de vivre avec lui? Il a toute la journée le gosier ouvert pour faire enrager tout le monde.

ISABELLE.—A vrai dire, Colombine, je suis bien lasse de la vie que je mène. C'est un homme qui n'est jamais dans la route de la raison; il a des travers d'esprit qui me désolent. Mais que veux-tu? Je suis mariée; c'est un mal sans remède. Toute ma consolation est que nous nous ferons bien enrager tous deux.

COLOMBINE. — Mariée! voilà une belle affaire! est-ce là ce qui vous embarrasse? Bon, bon! on se démarie aussi facilement qu'on se marie; et je savais toujours bien, moi, que tôt ou tard il en fallait venir là; il n'y avait pas de raison autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager les femmes, sous prétexte

qu'elles sont douces et qu'elles n'aiment pas le bruit. Oh! vous en aurez menti, messieurs les maris; et quand il n'y aurait que moi, j'y brûlerai mes livres, ou cela sera autrement. Donnez-moi la conduite de cette affaire-là; vous verrez comme je m'y prendrai.

ISABELLE. — Mon Dieu! Colombine, je voudrais bien n'en point venir là: je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque estime pour monsieur Sotinet; mais je ne saurais en venir à bout. Je voudrais, Colombine, que tu fusses mariée; tu verrais si c'est une chose si aisée que d'aimer un mari.

COLOMBINE. — Bon! est-ce que je ne le sais pas bien? N'allez pas aussi vous mettre en tête de le vouloir faire; vous y perdriez vos peines et votre temps.

ISABELLE. — Et va, va! je n'y tâche que de bonne sorte. Mais nous perdons bien du temps. Je dois aller passer l'après-dînée chez la marquise: viens achever de m'habiller dans mon cabinet.

COLOMBINE. — Mais, madame, qui est-ce qui entre là?

SCÈNE IV

ISABELLE, COLOMBINE, LE CHEVALIER DE FONDSEC.

LE CHEVALIER. — Un dévoiement, madame, causé à ma bourse par les fréquentes crudités d'une fortune indigeste, m'a obligé d'avoir recours au remède astringent d'un petit billet payable au porteur, que j'apportais à monsieur votre époux; mais n'y étant pas, j'ai cru qu'un homme de ma qualité pouvait entrer de volée chez les dames, et que vous ne seriez pas fâchée de connaître le chevalier de Fondsec.

(Tout ce rôle du chevalier se prononce en gascon.)

ISABELLE. — Je suis ravie, monsieur, de l'honneur que je reçois; mais je voudrais que ce ne fût pas une suite de votre malheur, et devoir à ma bonne fortune, et non pas à votre mauvaise, la visite que je reçois : mais il faut espérer que vous serez plus heureux.

LE CHEVALIER. — Comment voulez-vous, madame? Pour être heureux, il faut jouer; pour jouer, il faut avoir de l'argent; et pour avoir de l'argent, que diable faut-il faire? Car nous autres chevaliers de Gascogne; nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE. — Il est vrai que, de mémoire d'homme, on n'a jamais vu venir une lettre de change de ce pays-là.

ISABELLE. — Monsieur le chevalier voudra bien passer toute l'après-dînée avec nous?

LE CHEVALIER. — Ma foi, madame, je ne sais pas si je pourrai me prostituer à votre visite; car c'est aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes tablettes. (Il tire ses tablettes et lit.) Le mercredi, à cinq heures, chez Dorimène. Oh! ma foi, il est trop tard. A cinq heures et un quart, chez la comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. (En riant.) Ah! ah! la sotte prétention! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pèse que soixante louis! Non, madame, je n'irai pas, vous dis-je; j'y perdrais. A six heures et demie, promis à Toinon, au troisième étage, rue Tire-boudin. Oh! ma foi, cette visite-là se peut remettre. Allons, madame, je suis à vous pendant toute l'après-dînée, et pendant toute la nuit, si vous voulez: il en coûtera la vie à trois ou quatre femmes; mais qu'y faire? le moyen d'être partout?

SCÈNE V

ISABELLE, COLOMBINE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. — Monsieur, vos laquais sont là-bas, qui demandent à vous parler.

LE CHEVALIER. — Dis-leur que je n'ai rien à leur dire.

LE LAQUAIS. — Ils font un bruit du diable; ils disent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

LE CHEVALIER. — Voilà de plaisants marauds; est-ce

à faire à ces coquins-là à manger? Et que feront donc les maîtres? (*Vers Isabelle.*) Madame, voyez là-bas s'il y a quelque chose de reste, et qu'on leur donne seulement pour les empêcher de crier.

ISABELLE, *au laquais.* — Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

SCÈNE VI

ISABELLE, COLOMBINE, LE CHEVALIER.

COLOMBINE. — Il faut dire la vérité; monsieur le chevalier est d'un bon naturel: il ôterait volontiers le morceau de sa bouche pour le donner à ses gens.

LE CHEVALIER. — Ces gueux-là sont trop heureux avec moi. C'est une commission que de me servir.

COLOMBINE. — Ils sont quelquefois trois jours sans manger; mais aussi je crois que vous leur donnez de gros gages.

LE CHEVALIER. — Je le crois, vraiment; au bout de trois ans je leur donne congé pour récompense.

COLOMBINE. — Ils ne sont pas malheureux. Voilà le meilleur de votre condition.

ISABELLE. — Oh ça! monsieur le chevalier, voilà un chagrin qui me saisit. Que ferons-nous après la collation? Quand je n'ai plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour, je suis dans une langueur mortelle; et je m'ennuie presque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bientôt. Il faut envoyer voir ce que l'on joue aux Italiens. Broquette, Broquette!

SCÈNE VII

ISABELLE, COLOMBINE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. — Madame?

ISABELLE. — Allez voir ce que l'on joue aujourd'hui à l'hôtel de Bourgogne.

SCÈNE VIII

ISABELLE, COLOMBINE, LE CHEVALIER.

COLOMBINE. — Je ne sais, madame, ce que vous voulez faire; mais je vous avertis que monsieur a enfermé une roue du carrosse dans son cabinet, pour vous empêcher de sortir.

ISABELLE. —Qu'importe? nous irons dans le carrosse de monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER. — Cela ne se peut pas, madame; mon cocher s'en sert: c'est que je lui donne mon carrosse un jour la semaine pour ses gages; c'est aujourd'hui son jour, et il l'a loué à des dames qui sont allées au bois de Boulogne.

COLOMBINE. — Cela ne doit pas nous arrêter. Si madame veut aller à l'Opéra, je trouverai bien un carrosse.

ISABELLE. — Ah! fi, Colombine, avec ton Opéra. Peut-on revenir à la demi-hollande, quand on s'est si longtemps servi de batiste? J'y allai dès deux heures à la première représentation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant que l'on commençât, ce fut bien pis quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE. — Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opéra; les habits y sont beaux.

ISABELLE. — Je vois bien que nous ne sommes pas engouées de musique aujourd'hui, et qu'il faudra nous en tenir à la comédie italienne.

LE CHEVALIER.—En vérité, madame, je ne sais pas quel plaisir vous trouvez à vos comédies italiennes; les acteurs y sont détestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit? C'est une pitié. Excepté cet homme qui parle normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'étais dernièrement à une pièce nouvelle; elle n'était pas encore commencée, que j'entendis accorder les sifflets au parterre, comme on fait les violons à l'Opéra. Je m'en allai aussitôt, pestant

comme un diable contre ces nigauds-là, et je n'en voulus pas voir davantage.

ISABELLE. — Vous n'attendîtes donc pas que la toile fût levée ?

LE CHEVALIER. — Hé ! vraiment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une pièce ne vaut rien ?

SCÈNE IX

ISABELLE, COLOMBINE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

ISABELLE, au laquais. — Approchez, petit garçon. Eh bien ! quelle pièce joue-t-on ?

LE LAQUAIS. — Madame, on joue le Sirop pour purger.

LE CHEVALIER. — Ne vous l'avais-je pas bien dit, madame ? Ces gens-là ne jouent que de vilaines choses,

LE LAQUAIS. — Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE. — Deux : un pour monsieur le chevalier, et l'autre pour moi.

LE LAQUAIS. — N'en mettra-t-on pas aussi un pour monsieur ?

ISABELLE. — Non. Ne savez-vous pas bien que monsieur ne mange point à table quand il y a compagnie ?

LE CHEVALIER, au laquais. — Parle, mon ami ; mets deux couverts pour moi ; je mangerai bien pour deux personnes.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I (ITALIENNE)

(Aurélio dit à Mezzetin que sa sœur Isabelle est presque déterminée à souffrir qu'on la sépare d'avec son mari ; que Colombine, qui travaille

de concert avec lui, est après elle pour la déterminer entièrement; qu'on plaidera devant le dieu d'Hymen, et que lui-même sera la divinité qui prononcera l'arrêt. Mezzetin s'en réjouit, et dit qu'il cherchera un avocat pour plaider en faveur d'Isabelle : après quoi ils s'en vont.)

SCÈNE II

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE. — Dieu merci, madame, ce que je demandais est enfin arrivé : nous plaiderons, morbleu ! nous plaiderons ! la gueule du juge en pétera, et je ne souffrirai pas que vous soyez plus longtemps le rendez-vous des violences de monsieur Sotinet. Vous ne serez plus madame Sotinet, ou j'y perdrai mon latin. Je viens de consulter un avocat de mes amis sur votre affaire. Bon ! il dit que cela ira son grand chemin, et qu'il y aurait là de quoi faire casser aujourd'hui vingt mariages.

ISABELLE. — En vérité, Colombine, j'ai eu bien de la peine à me résoudre à ce que tu as voulu. On va me tympaniser par la ville, et je vais donner la comédie à tout Paris.

COLOMBINE. — Ah ! vraiment, nous y voilà, on va vous tympaniser ! Eh ! mort non pas de ma vie, madame, c'est vous éterniser, que de faire un coup d'éclat comme celui-là ! Dites-moi, je vous prie, aurait-on tant d'empressement à lire l'histoire galante de certaines femmes, si une séparation ne les avait rendues célèbres ? Saurait-on la magnificence de madame Lycidas, en justaucorps de soixante pistoles, les discrétions qu'elle perd avec son galant, si elle n'avait pas plaidé contre son mari ? et l'on n'aurait jamais connu tout l'esprit d'Artémise, sans ses lettres, qui ont été produites à l'audience. Je vous le dis, madame, il n'y a rien de tel que de bien débuter dans le monde, et voilà le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'audience qu'en vingt années de galanterie ; et vous me remercierez dans peu des bons avis que je vous donne.

ISABELLE. — Il fallait donc, Colombine, que j'apprisse de longue main à mépriser, comme ces femmes dont tu me parles, les chimères et les fantômes de réputation et d'honneur qui font peur aux esprits simples comme le mien. Je conviens, avec toi, qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier et de leur mari ; mais du moins elles n'en instruisent pas la ville par la bouche d'un avocat, et ne se font point d'éclarer fieffées coquettes par arrêt de la cour.

COLOMBINE. — C'est qu'elles n'ont pas un mari aussi bourru que vous en avez un. Vous êtes trop bonne, et vous gâtez les maris. Une bonne séparation, madame, une bonne séparation; et le plus tôt, c'est le meilleur. Il y a déjà près de deux ans que vous êtes femme de monsieur Sotinet ; et quand ce serait le meilleur mari du monde, il serait gâté depuis le temps.

ISABELLE. — Fais donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aille solliciter toutes ces jeunes barbes de juges, qui me riront au nez, et qui sont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là ?

COLOMBINE. — Oh ! madame, ne vous mettez point en peine, vous n'irez point aux juridictions ordinaires : le dieu d'Hymen est arrivé depuis quelque temps en cette ville, pour démarier toutes les personnes qui sont lasses du mariage. Il aura de la pratique, comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous. Laissez-moi faire ; j'ai une peste de tête...

SCÈNE III

ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE. — Ah ! mon pauvre Arlequin, tu viens ici bien à propos. (A Isabelle.) Tenez, madame, voilà l'avocat que je vous veux donner. (A Arlequin.) Viens çà, sais-tu plaider ?

ARLEQUIN. — Si je sais plaider ? J'ai été quatre ans cocher du plus fameux avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en sa place pour un homme qui avait fait

quelque petite friponnerie. Il devait naturellement, et suivant toutes les règles de la justice, aller droit aux galères : je lui épargnai la fatigue du chemin : je fis tant qu'il n'alla qu'à la Grève. Je criai comme un diable.

COLOMBINE. — Tu plaides donc bien. Il n'en faut pas davantage pour gagner le procès le plus désespéré. Allons, viens ; suis-moi ; je te dirai ce qu'il faut que tu fasses.

ISABELLE. — Je ne sais pas, Colombine, dans quelle affaire tu m'embarques là.

COLOMBINE. — Ne vous mettez pas en peine, madame; je vous en tirerai. Je ne vous dis pas ce que j'ai envie de faire.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN. — Je te cherchais. Colombine m'a dit que tu avais servi chez un avocat.

ARLEQUIN. — Cela est vrai.

MEZZETIN. — Etais-tu clerc ?

ARLEQUIN. — Non. C'était moi qui recousais les sacs et les étiquettes,

MEZZETIN. — J'ai besoin de toi. Voici la dernière fourberie que tu feras : il faut que tu plaides la cause de mademoiselle Isabelle devant le dieu de l'Hyménée.

ARLEQUIN. — Et comment m'y prendre ? la profession d'avocat n'est pas si aisée.

MEZZETIN. — Bon ! il n'y a rien au monde de si aisé. (A part.) Il le faut prendre par la gueule. (Haut.) Un avocat va le matin en robe au palais. Dès qu'il y est, il entre à la buvette, où il mange des saucisses, des rognons, des langues, et boit du meilleur.

ARLEQUIN. — Un avocat mange des saucisses ? Oh ! si cela est, je serai avocat, et bon avocat; car je mangerai plus de saucisses qu'un autre : je les aime à la folie.

MEZZETIN. — D'abord, tu commenceras ton plaidoyer en disant : Messieurs, je parle pour mademoiselle Isa-

belle, contre son mari, qui est un débauché, un puant, un fou, et autres choses semblables.

ARLEQUIN. — Laisse-moi faire, pourvu que les saucisses marchent...

MEZZETIN. — Oh! cela s'en va sans dire. Oh! çà, prends que je sois le juge; commence par plaider

ARLEQUIN. — Je ne puis pas.

MEZZETIN. — Et d'où vient?

ARLEQUIN. — C'est que je n'ai pas encore été à la buvette.

MEZZETIN. — Nous irons après: répétons toujours auparavant.

ARLEQUIN. — Mais répétons donc aussi la buvette.

MEZZETIN. — Voilà une buvette qui te tient bien au cœur! Tiens, prends que je sois le juge. (*Il fait semblant de s'asseoir dans un fauteuil, puis dit* :) Avocat, plaidez.

ARLEQUIN. — Messieurs...

MEZZETIN. — Fort bien.

ARLEQUIN. — Messieurs... Messieurs... Messieurs, je conclus...

MEZZETIN. — A quoi concluez-vous?

ARLEQUIN. — Je conclus à ce que nous allions manger les saucisses avant qu'elles refroidissent.

(*Il s'en va, Mezzetin court après.*)

SCÈNE V

M. SOTINET, PIERROT.

SOTINET. — Eh bien! que t'a dit monsieur de la Griffe, mon avocat? Viendra-t-il bientôt?

PIERROT. — Monsieur, il est bien malade; il ne pourra pas venir: en taillant sa plume, il s'est coupé un peu le doigt; il dit qu'il ne pourra pas plaider dans l'état où il est.

SOTINET. — Comment! est-il fou?

PIERROT. — Il m'a dit qu'il allait envoyer un jeune homme en sa place, qui plaide comme un diable, et qui vous fera aussi bien perdre votre procès que lui-même.

SOTINET. — Cette affaire-là me fera mourir; je n'en sortirai jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait assigner devant le dieu d'Hymen; on n'est guère favorable aux maris à ce tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c'est que l'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ai point reçus. Allons.

PIERROT. — Hé! monsieur, consolez-vous : il y a bien des gens qui voudraient être quittes de leurs femmes à ce prix-là.

SCÈNE VI

Le théâtre représente le temple de l'Hyménée, au milieu duquel est un tribunal soutenu de bois de cerfs et de cornes d'abondance. Le dieu de l'Hymen, vêtu de jaune, avec une très-grande mante, doublée de souci et parsemée de petits croissants, sort au son des instruments. Il est précédé de la Joie et des Plaisirs, et suivi du Chagrin et de la Tristesse. Après qu'il a fait le tour du théâtre, il va se mettre sur son tribunal, qui est entouré tout aussitôt par une infinité d'enfants et de nourrices, qui tiennent des berceaux, des poêlons, des langes et autres ustensiles qui servent à élever les petits enfants.

AURÉLIO, en dieu de l'Hymen; COLOMBINE, en avocat, sous le nom de BRAILLARDET; ARLEQUIN, en avocat, sous le nom de CORNICHON; M. SOTINET, ISABELLE; PLUSIEURS ASSISTANTS.

BRAILLARDET, plaidant. — Pour messire Mathurin-Blaise Sotinet, sous-fermier, contre la dame Sotinet, sa femme, demanderesse en séparation.

Je ne suis pas surpris, messieurs, de voir à ce nouveau tribunal une femme qui veut secouer le joug d'un mari; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON. — Donnez-vous un peu de patience; nous n'aurons pas plus tôt démarié la première, qu'elles y viendront toutes les unes après les autres.

BRAILLARDET. — En effet, messieurs, une femme qui épouse un vieillard, dans l'espérance de l'enterrer six mois après, n'est-elle pas en droit de lui demander rai-

son de son retardement; et n'est-elle pas bien fondée à faire rompre son mariage, puisque son mari n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel du contrat, par lequel il s'est obligé tacitement à ne pas passer l'année? Celui pour qui je parle, après avoir longtemps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux époux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage; et quand il fit ce solécisme en conduite, qu'il souffrit cette léthargie de bon sens, cette éclipse de raison, s'il se fût mis une corde au cou, ou qu'il se fût jeté dans la rivière, il n'aurait jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON. — Ni sa femme aussi.

BRAILLARDET. — Il fit ce qu'ont accoutumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent des jeunes filles, c'est-à-dire qu'il confessa avoir reçu vingt mille écus, quoiqu'elle ne lui eût jamais apporté en mariage qu'un fonds de galanterie outrée, et une fureur effrénée pour le jeu : voilà la dot de la dame Sotinet.

CORNICHON. — Avec votre permission, maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu si je vous dis que vous en avez menti : il a reçu vingt mille bons écus.

BRAILLARDET. — Des démentis, messieurs, des démentis ! il est vrai que voilà le style ordinaire de maître Cornichon.

CORNICHON. — Eh ! allez, allez votre chemin ; je vous vois venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu ! une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET. — Oui, oui, messieurs, quand je dis que voilà la dot de la dame Sotinet, je n'avance rien que de véritable; mais ne croyez pas que, parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des vieillards achètent en même temps le droit de les envoyer à l'hôpital promptement, par leurs dépenses extravagantes : c'est ce qu'a presque fait la dame Sotinet; car enfin le pauvre homme ne fut pas plus tôt marié, qu'il

vit bien (comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice) qu'il avait fait une sottise; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie; qu'un bon singe et la meilleure femme sont souvent deux méchants animaux; et que ce grand philosophe avait bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes pendues à un arbre : Que les hommes seraient heureux si tous les arbres portaient de semblables fruits !

CORNICHON. — Ce fruit-là serait diablement âcre, et il ne serait bon, tout au plus, qu'en compote.

BRAILLARDET. — Il vit, dès le jour même de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux lits, usage condamné par nos pères, inventé par la discorde, et fomenté par le libertinage; usage que je puis nommer ici la perte du ménage, l'ennemi mortel de la réconciliation, et le couteau fatal dont on égorge sa postérité.

CORNICHON. — Est-ce que l'on se marie pour coucher avec sa femme ? fi ! cela est du dernier bourgeois.

BRAILLARDET. — Il vit fondre chez lui, dès le lendemain, tous les fainéants de la ville, chevaliers sans ordre, beaux esprits sans aveu; cents petits poëtes crottés, vrais chardons du Parnasse ; de ces fades blondins, minces colifichets de ruelles; en un mot, il vit faire de sa maison une académie de jeux défendus, et fut obligé de payer une grosse amende, à quoi il fut condamné. Oui, oui, messieurs, je n'avance rien que de véritable; et, malgré toutes les précautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée Pallot. Mais qui fut le dénonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de laquais, enragé d'avoir été chassé de la maison; ou quelque joueur, outré d'avoir perdu son argent ? Non, messieurs, non; ce fut la dame Sotinet. La dame Sotinet ! oui, messieurs, ce fut elle qui, ne sachant plus où trouver de l'argent pour jouer, alla dénoncer elle-même que l'on jouait chez elle : elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mari les

paya : elle reçut son tiers comme dénonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage?

> Quid non muliebria pectora cogis,
> Auri sacra fames ?

CORNICHON. — Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du latin de perdu. S'il ne tient qu'à parler latin...

BRAILLARDET. — Hé ! je parle bon français, maître Cornichon ; on m'entend bien. Mais ce n'était là qu'un prélude des pièces qu'elle devait faire par la suite à son mari. Les pierreries engagées; la vaisselle d'argent vendue; des tableaux d'un prix extraordinaire enlevés : car le sieur Sotinet a toujours été extrêmement curieux d'originaux, et se connaissait parfaitement en peinture.

CORNICHON. — Je le crois bien : il a porté les couleurs assez longtemps pour s'y connaître...

BRAILLARDET. — Cela est faux : il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires, et cela s'appelle apprenti sous-fermier, et non pas laquais, maître Cornichon, et non pas laquais. Mais, messieurs, s'il n'y avait que de la dissipation dans la conduite de la dame Sotinet, vous n'entendriez pas retentir votre tribunal des plaintes de son mari; mais puisqu'il est aujourd'hui obligé d'avouer sa honte et son malheur, approchez, financiers, plumets, chevaliers, et vous, godelureaux les plus déterminés; paraissez sur la scène. Oui, oui, messieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la dame Sotinet, équipage qu'elle promène scandaleusement par toute la ville, et la nuit et le jour. Mais que dis-je, le jour ! non, ce n'est point pour elle que le soleil éclaire, elle méprise cette clarté bourgeoise; elle ne sort de chez elle qu'avec les oublieurs, et n'y rentre qu'à la faveur des crieurs d'eau-de-vie.

CORNICHON. — La pauvre femme y est bien obligée.

Son mari a la cruauté de lui refuser un flambeau; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET. — On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je suis est un brutal; j'en tombe d'accord : un homme même qui est quelquefois attaqué de vertiges ; cela est vrai : mais, messieurs...

SOTINET. — Mais, monsieur l'avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela?

BRAILLARDET. — Hé ! taisez-vous, ignorant : ce sont des figures de rhétorique qui persuadent. (Aux juges.) Quand tout cela serait, dis-je, messieurs, sont-ce des raisons pour faire rompre un mariage? Si je vous parlais des intrigues de la dame Sotinet, de ses aventures galantes, de ses subtilités pour tromper son mari; mais...

Ante diem clauso componet vesper olympo.

Vous rougiriez, illustres et vieilles coquettes de notre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissées bien loin après elle dans la carrière de la galanterie, et j'apprendrais aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse (elles n'en savent déjà que trop). Et après cela, messieurs, une femme, qui est le précis, l'élixir, la mère-goutte de la transcendante coquetterie, viendra vous demander une séparation ! Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles détorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mari soit déclaré veuf, avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme? Non, non, vous n'autoriserez point une telle injustice. Nous espérons, au contraire, que vous obligerez la dame Sotinet à retourner avec son mari, pour mieux vivre avec lui, s'il est possible. C'est à quoi je conclus.

CORNICHON. — Voilà une belle conclusion. Oh ! çà, çà, nous allons voir. (Il plaide.) Messieurs, je parle pour damoiselle Zorobabel de Roqueventrousse, demande-

resse en séparation contre Mathurin-Blaise Sotinet, sous-fermier, ci-devant laquais, et défendeur.

L'aspect de ce sénat cornu, pompe digne de l'Hymen; cet attirail funeste et menaçant, tout cela, je l'avoue, m'inspire quelque terreur; mais, d'un autre côté, l'équité de ma cause *me recreat et reficit ;* puisque je parle ici pour quantité de femmes, qui vous disent par ma bouche qu'un mari est à présent un meuble fort inutile; et que quand il n'y en aurait point, le monde ne finirait pas pour cela.

Le mois de mars 87, Mathurin-Blaise Sotinet, âgé de soixante-dix ans, sentit un prurit pour la noce, une démangeaison pour le mariage ; cette vieille rosse, refaite et maquignonnée, cette mèche sèche et ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épousa, et il ne tint qu'à lui de voir qu'il avait mis dans sa maison un trésor de sagesse et de prudence, puisqu'elle ne dépensa, en se mariant, que les vingt mille écus qu'elle avait eus en mariage. Rare exemple de modération pour les femmes d'aujourd'hui, qui montent insolemment sur une grosse dot, pour insulter à l'économie de leurs maris.

BRAILLARDET, en riant. — Ah, ah, ah ! l'économie de la dame Sottinet ! J'avais oublié de vous dire, messieurs, que le mariage fut presque rompu, parce que le futur n'avait envoyé qu'un carreau de cinq cents écus.

CORNICHON. — Je le crois bien : je connais la fille d'un drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres; et si, dans ce temps-là, les drapiers n'avaient pas gagné leur procès contre les marchands de soie.

BRAILLARDET. — La femme d'un sous-fermier, un carreau de cinq cents écus!

CORNICHON. — Oh! taisez-vous donc, si vous pouvez. Si on n'impose silence à maître Braillardet, je n'achèverai jamais ma plaidoirie. C'est une femme que cet homme-là : il ne débabille pas.

Vous la voyez, messieurs, à votre tribunal, cette

innocente opprimée, cette femme qui engage ses pierreries, vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela? Pour tirer son mari de prison.

Le sieur Sotinet était entré malheureusement dans l'affaire du bois carré. Tout ses associés sont en fuite. On l'appréhende au corps; on l'entraîne au For-l'Evêque. Cette chaste tourterelle, privée de son tourtereau, que d'impitoyables sergents lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoi, messieurs? pourquoi encore une fois? Pour tirer son mari d'un cul de basse fosse.

BRAILLARDET. — En vérité, messieurs, voilà une calomnie atroce. Le sieur Sotinet n'a jamais été en prison. Je demande réparation.

CORNICHON. — Un sous-fermier, jamais en prison! Eh bien! donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bientôt aller.

Mais que dirons-nous, messieurs, de ses débauches, ou, pour mieux dire, que n'en dirons-nous pas? Car, jusques à quel excès de crapule cet homme-là ne s'est-il point laissé emporter? Mais, que dis-je, un homme? non, messieurs, c'est plutôt une futaille, ou, pour mieux dire, un rapé qui ne fait que se remplir et se vider à tous moments. C'est un bouchon ambulant; c'est une éponge toute dégouttante de vin, dont les vapeurs obscurcissent et soufflent enfin la chandelle de sa raison.

BRAILLARDET. — Je vous arrête là. C'est une calomnie diabolique... Le sieur Sotinet ne boit que de l'eau; cela est de notoriété publique.

CORNICHON. — Un homme qui a été toute sa vie dans les aides ne boit que de l'eau! N'avait-il bu que de l'eau, maître Braillardet, quand, sortant tout chancelant d'un cabaret, pour assister à l'enterrement d'un de ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la fosse, où il serait encore, si, par malheur pour sa femme, on ne l'en eût retiré? N'a-t-il bu que de l'eau, quand il revient chez lui le soir, amenant avec soi

des femmes d'une vertu délabrée, et qu'il maltraite celle pour qui je suis de paroles et de coups?

BRAILLARDET. — Des coups! Ah! messieurs, on ne sait que trop que c'est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chandelier que sa femme lui a donné.

SOTINET, en pleurant. — Çela est vrai. Je ne saurais m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON. — Vous êtes sous-fermier, monsieur, et vous pleurez! Mais, s'il n'y avait que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrais pas; car on sait bien qu'une femme veut être un peu pansée de la main; mais de se voir, à tous moments, exposée aux extravagances d'un fou!

SOTINET. — Moi, fou!

CORNICHON. — Oui, messieurs, je vous le garantis tel, et des plus fous qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore vu aujourd'hui courir les rues à pied, la barbe faite d'un côté, et le bassin à son cou.

SOTINET. — Je n'ai jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé! morbleu, plaidez votre cause si vous voulez.

(Il lève sa canne et en menace Cornichon.)

CORNICHON. — Vous voyez, messieurs, que votre présence ne saurait servir de gourmette à ce furieux. Que serait-ce si cette pauvre innocente se trouvait toute seule avec lui? Approchez, malheureuse opprimée; venez, épouse infortunée: c'est à l'ombre de ce tribunal que vous trouverez un asile assuré contre la pétulance de votre persécuteur. Souffrirez-vous, messieurs, qu'une femme qui (comme dit fort élégamment un savant philosophe) doit être *vas dignitatis*, *non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing? qu'une femme, qui doit être la soucoupe des plaisirs d'un mari, soit le ballon de ses emportements? Non, messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si

cruellement égorgées par ces loups ravissants! Eh! qui voudrait dorénavant se mettre en ménage, si vous fermiez le porte aux séparations?

Le divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prématurée que vous allez servir à la dame Sotinet, va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris : elles en voudront tâter. Songez, messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir! *cornuum quanta seges!* Vous aurez plus d'affaires que toutes les juridictions de la France. L'hôtel de Bourgogne crèvera de monde; vous en aurez toute la gloire, et les comédiens italiens tout le profit. *Dixi.*

(Pendant que le dieu de l'Hymen va aux opinions, les avocats parlent tous deux à la fois.)

BRAILLARDET. — Quand il aurait quelque petit grain de folie, il y a des intervalles...

CORNICHON. — Ah! taisez vous, taisez-vous.

(Cela se dit à haute voix.)

JUGEMENT

LE DIEU DE L'HYMEN. — Ayant aucunement égard à la requête de la partie de maître Cornichon, le dieu de l'Hymen a ordonné que la dame Sotinet demeurera séparée de corps et de biens d'avec son mari; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportés en mariage; qu'elle jouira, dès à présent, de son douaire, étant réputée veuve, et d'une pension de trois mille livres; et attendu la démence avérée du sieur Sotinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites-Maisons, ou à Saint-Lazare!

SOTINET. — Moi, enfermé! moi, à Saint-Lazare!

CORNICHON. — Bon! il y a dix ans que vous devriez y être.

(On emmène le sieur Sotinet. Aurélio se découvre à Isabelle.)

ARLEQUIN. — Monsieur l'Hyménée, ce n'est pas tout: vous venez de défaire un mariage, mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine et moi.

COLOMBINE. — Ah! très-volontiers, à condition que l'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN. — Je le veux bien; car j'ai toujours ouï dire qu'une femme et un almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

FIN

Religion.

9. Fleury. *Catéchisme* et *Doctrine chrétienne.*
10 Les Bienfaits du Christianisme. 5e édition.
11. Histoires édifiantes (les plus célèbres Missions).

Géographie.

12. GÉOGRAPHIE du Monde (Races, Religions, Divisions des Etats, etc.; l'Ancien Monde et le Nouveau).
13. Le Monde a vol d'oiseau. 6e édition.
14. La France a vol d'oiseau. 5e édition.
15. GEOGRAPHIE de la FRANCE (avec carte). 7e édit.

Histoire.

16. HISTOIRE SAINTE jusqu'à l'avénement du Christianisme. 5e édition.
17. HISTOIRE ancienne, avec tableaux chronologiques.
18. — du Moyen-Age. 3e édition.
19. — moderne de l'Europe. 3e édition.
20. — de France jusqu'a nos jours. 8e édit.
21. — universelle (Tablettes chronologiques.)

Lectures choisies.

22. LA FONTAINE. *Fables morales*. 5e édition.
23. Fénelon, avec 365 Maximes s'appliquant aux actions de chaque jour de l'année. 3e édition.
24. ART ÉPISTOLAIRE (Bons Auteurs), suivi d'un traité de Ponctuation. 3e édition.
25. Cent Lectures choisies. 7e édition.
26. Cinquante Lectures pour le Dimanche (Chateaubriand, Buffon, Racine, Lamartine, etc.).
27. BOILEAU. Art poétique et *Poésies diverses*.
28. RACINE. Athalie et Esther (ces 2 chefs-d'œuvre réunis pour 10 centimes).

Commerce.

29. Arithmétique simplifiée : *toutes les Règles*. 10e éd.
30. TENUE de LIVRES (en partie simple et en partie double). 8e édition.

Lectures choisies.

31. MYTHOLOGIE (revue avec soin). 3e édition.
32. CENT Récits. Bons exemples. *Hommes utiles*. 5e éd.
33. FLORIAN. Fables choisies (avec notes). 3e édit.

Connaissances utiles.

34. Travaux a l'aiguille : Couture, — Tricot, — Crochet, — Broderie, — Tapisserie, — Machine à coudre, avec 50 figures, 3e édition.
35. La Musique a la portée de tout le monde. 8e édit.

Avec 600 figures.

36. Eléments d'algèbre,
37. Exercices d'algèbre,
38. Chimie,
39. Physique,
40. Agriculture,
41. Jardinage,
42. Dessin linéaire,
43. Dessin d'imitation,
44. Géométrie,
45. Mécanique,
46. Arpentage,
47. Exercices. arithmét.
48. Exercices géométrie.

49. Dictionnaire de la Conversation. *Pourquoi et Parce que. De tout un peu.* (Faits curieux.)
50. Le Livre de la Santé (*le Médecin de la Famille.*)

Lectures.

51. Buffon (Choix),
52. Etudes de la nature,
53. Chateaubriand,

Sciences.

54. Astronomie,
55. Géologie,
56. Minéralogie.

Un Livre utile.

57. Contre l'Ivrognerie, l'Abus du Tabac et l'Ignorance. 73e édition Œuvre COURONNÉE.

Histoire naturelle.

58. L'Homme.
59. Les Mammifères.
60. Les Oiseaux.
61. Les Poissons.
62. Les Insectes.
63. La Botanique.
64. Instinct des animaux.
65. La Création.

L'Agréable et l'Utile.

66. Solfége de Rodolphe, à la portée de tout le monde.)
67. Atlas du Dessinateur en tous genres 120 modèles).
68. La GYMNASTIQUE pour Tous (*Ecole du Soldat, Escrime*), avec 200 figures.

Histoire.

69. Les Croisades (12 Lectures).
70. Histoire de la Marine et des Armées françaises.
71. L'Algérie jusqu'a nos jours (Description, etc.).
72. PARIS Ancien et Nouveau (1878,) avec gravures.

Lectures choisies.

POÉSIE

73. La Gerbe poétique (jusqu'à la fin du XVIIIe siècle).
74. La Corbeille poétique (XIXe siècle). 3e édition.
75. L'Abeille poétique (les meilleurs Poëtes anciens et modernes). 3e édition.
76. La Mosaïque (les meilleurs Fabulistes). 6e édit.

PROSE

77. Ornements de la Mémoire, } avec nombreuses notes.
78. Le Trésor littéraire, } avec nombreuses notes.
79. Le Lépreux de la Cité d'Aoste et la Jeune Sibérienne. 3e édition.
80. Voyage autour de ma chambre et les Prisonniers du Caucase. 3e édition.

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Ah! riguingo! — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Ah! si j'étais p'tite alouette grise!	—	—
Ah! s'il est dans notre village un berger . . .	CHARDINI	FLORIAN
Ah! tu sortiras, biquette, biquette	Anonyme	Anonyme
Ah! voilà la vie suivie que les moines font. .	—	—
Ah! vous dirai-je, maman?	RAMEAU	—
Aimable et belle, à ma voix, un cœur fidèle.	DALAYRAC	*Adolp. Clara*
Aimez, vous avez quinze ans	ROUSSEAU	MONCRIF
A la fête du hameau.	DUMINIL	DUMINIL
Alexis, depuis deux ans adorait Glycère. . .	ROUSSEAU	DELABORDE
Allez-vous-en, gens de la noce, chacun chez vous.	RAMEAU	Anonyme
Allons danser sous les ormeaux.	ROUSSEAU	*Devin*
Amant (l') discret. — Dans ma cabane obscure.	—	Latteignant
Amants qui vous plaignez des rigueurs, etc.	GRÉTRY	*Midas*
Amaryllis. — Tu crois, ô beau soleil.. (1620).	LOUIS XIII	Anonyme
Ami (l') du plaisir.—Je ne suis né roi ni prince.	MOURET	HAGUENIER
Ami, laisse la tendresse.	MONSIGNY	*Roi et Ferm.*
Amis, ne vous effrayez pas	DALAYRAC	*Camille*
Amitié (l') vive et pure.	GRÉTRY	*Colinette*
Amour (l') captif. — Sous un ormeau.	PHILIDOR	FAVART
Amour (l') charmait ma vie.	ALBANÈSE	LA HARPE
Amour (l') est un enfant trompeur	MARTINI	BOUFFLERS
Amour (l') fuit les lambris dorés	MONSIGNY	*Aline*
Amour me tient en servage	ROUSSEAU	DE LEYRE
Annette, à l'âge de quinze ans.	MARTINI	*Annette*
A Paris, loin de sa mère.	GAVEAUX	*Traité nul*
A peine aux autels.	SALIERI	*Danaïdes*
A quatorze ans qu'on est novice!	Anonyme	GRESSET
Arbre charmant qui me rappelle	DEVIENNE	FLORIAN
Arlequin et Polichinelle. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
A Roncevaux.—Chœur, avec notice historique.	GRÉTRY	*Guil. Tell*
A Toulouse il fut une belle. Clémence Isaure.	DEVIENNE	FLORIAN
A trompeur trompeur et demi.	Anonyme	PANARD
Au bien suprême je touchais..	GRÉTRY	*Lucile*
Au bord d'une fontaine.	ALBANÈSE	BERTAUT
Au cabaret. — A boire je passe ma vie. . . .	ERMEL	LUCET
Au clair de la lune, mon ami Pierrot	LULLI	LULLI
Au joli mois de mai, vive la rose!	Anonyme	Anonyme
Au noir chagrin qui me dévore.	PICCINNI	*Didon*
Auprès de Barcelone.—Un jour de cet automne	DALAYRAC	*La Soirée*
Aussitôt que je t'aperçois mon cœur bat, etc.	—	*Azémia*
Aussitôt que la lumière a redoré nos coteaux.	Anonyme	M^tre ADAM
Autant en emporte le vent.	CAMPRA	DORAT
Auvergnats (les). — Au fond d'un bois. . . .	GRÉTRY	*Le Rival*
Aux plaisirs! aux délices!	GUÉDRON	Anonyme
Avant d'avoir vu ce mortel	DALAYRAC	*Roméo*
Aventure (l') de Manon.	DUMINIL	AUDE
Avoine (l'). — Ancienne ronde populaire. .	Anonyme	Anonyme
A voyager passant sa vie, un vieillard. . . .	SOLIÉ	SÉGUR
Avril, l'espoir des mois et des bois	ROUSSEAU	Gal BERNARD

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
B		
Babet, que t'es gentille!	PHILIDOR	SEDAINE
Bacchus chez Grégoire	RAMEAU	PANARD
Ballet (le) des Savoyards	Anonyme	Anonyme
Barque (la) à Caron. — Ah! que l'amour...	—	GOUFFÉ
Beau (le) laurier de France. Ronde enfantine.	—	Anonyme
Beau (le) Léandre	—	—
Bégayeur (le). — Pour nous mettre en train.	Anonyme	PANARD
Bélisaire (la romance de)	GARAT	LEMERCIER
Belle Bourbonnaise (la)	Air italien	Anonyme
Belle (la) lavandière	—	DE LOULAY
Belle rose que j'arrose	FLOQUET	DE CHABANE
Béni soit Dieu : l'année est bonne! (16e siècle).	Anonyme	VOITURE
Berger (le) patient. — J'aime une ingrate	LUSSE	FAVART
Berger (le) roi. — Sur un trône de fougère	Anonyme	Anonyme
Bizarreries (les)	ROUSSEAU	COLLÉ
Bois épais, redouble ton ombre	LULLI	*Amadis*
Bois (le) joli, Mesdames. — Devinez!	Anonyme	Anonyme
Bonjour, mon ami Vincent, la tante, etc.	—	—
Bonne aventure (la), o gué!	CHARDINI	DANCOURT
Bonnet (le). — Air du Ballet des Pierrots	Anonyme	ARTIGNAC
Bon roi Dagobert (le). — Avec notice.	—	Anonyme
Bonsoir, la Compagnie!	PHILIDOR	Latteignant
Bon (le) vieux temps. — Chacun, etc. (1482).	Anonyme	D'AUVERGNE
Bon (le) vin, la franche gaîté sont à table	—	Anonyme
Bossus. — Depuis longtemps je me suis aperçu.	—	SANTEUIL
Boudoir d'Aspasie (le)	CAMPRA	DUMINIL
Boulangère (la) a des écus	Mondouville	GALLET
Bouquet (le) à ma mère	ET. DUCRET	ET. DUCRET
Bouton de rose, tu seras plus heureux que	PRADHER	Mme BOURDIC
Brigitte la fleurie. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Buveur (le) latiniste	—	PANARD
Buvons! — Air : Ah! le bel oiseau, maman	—	MOREL
Buvons, mes chers amis, buvons!	LULLI	MOLIÈRE
C		
Cadet Rousselle est bon enfant	Anonyme	Anonyme
Ça fait toujours plaisir	PROPIAC	—
Canne (la) de st Pierre. — Légende populaire.	Anonyme	Anonyme
Ça n' se peut pas. — Un jour Lucas, etc.	DUMINIL	DUMINIL
Cécilia. — Mon père n'avait d'enfant que moi.	Anonyme	Anonyme
Ce mouchoir, belle Raimonde	DUMINIL	—
C'en est fait : je succombe, ô fortune inhumaine.	ALBANÈSE	FLORIAN
Ce que je désire et ce que j'aime	—	SÉGUR aîné
Ce qui plaît aux dames	PHILIDOR	BOUFFLERS
Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit guère	Anonyme	PANARD
C'est bien à tort	GRÉTRY	*Colinette*
C'est dans la ville de Bordeaux	Anonyme	Anonyme
C'est ici que Rose respire	MONSIGNY	*Rose et Colas*

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
C'est la façon de faire qui fait tout.	Anonyme	Anonyme
C'est l'amour qui fait le monde à la ronde	Constantin	D'Artois
C'est le bieau Thomas qu'est l' passeux.	Propiac	*Cadichon*
C'est par la messagerie.—Air : Ronde de Metz.	Anonyme	Rabutin
C'est toujours la même chose.—Ballet Pierrots.	—	Antignac
C'est un enfant, c'est un enfant.	Rousseau	*Devin*
Cette fleur qui fut l'amante de l'Astre.	Mouret	*Triomp. Sens*
Cet étang, qui s'étend. — Menuet d'Exaudet.	Philidor	Favart
Chacun avec moi l'avoûra.	Dalayrac	*Philippe*
Chacun le sien n'est pas de trop.	Anonyme	Panard
Chacun soupire.	Grétry	*Panurge*
Chaque chose a son temps.	Champein	Beaunoir
Chanson (la) de la mariée. — Ronde.	Anonyme	Anonyme
Chanson (la) des rues. — Tirlitaine !	—	Panard
Chansonniers, mes confrères.	Gillier	Anonyme
Chanson (la) des quenouilles.	Anonyme	—
Chanter, aimer et boire.	—	Gallet
Chantons deux époux.	Grétry	*Lucile*
Chantons Cœtamini.	Anonyme	Latteignant
Charbonnier est maître chez lui.	Monsigny	*Arsène*
Charmante Gabrielle, percé de mille dards	Du Cauroy	Henri IV
Chevalier (le) du Guet. — Qu'est-c' qui passe	Anonyme	Anonyme
Chœurs *d'Athalie.* / *d'Esther.* Musique célèbre (1690).	Moreau	Racine
Chose (la) impossible.	Anonyme	Panard
Ciel (le), mes sœurs.	Devienne	Piis
Cigale (la) et la Fourmi.	Et. Ducret	Et. Ducret
Cinq (les) Sens. — C'est par les yeux, etc.	Judin	Lefebvre
Cinquantaine (la).	DellaMaria	Gallet
Clarette. — Sur Clarisse, notre amie.	Anonyme	Anonyme
Cloches (les). — Alleluia.	—	Piis
Cloches (les) du monastère.	Gatayes	Anonyme
Cœurs (les). — Voyez là-bas ces enfants, etc.	Anonyme	Boufflers
Cœurs sensibles, cœurs fidèles.	Paisiello	*Le Barbier*
Colas, Colas, sois-moi fidèle.	Judin	Anonyme
Colinette au bois s'en alla, la tradéridéra.	C. Jacques	C. Jacques
Colin voulut à Périnette.	Salieri	*Tarare*
Combien j'ai douce souvenance !	Anonyme	Chateaubriand
Combien vendez-vous vos oignons ? — Ronde.	—	Anonyme
Comédie (la) et la Parodie.	—	Panard
Commencement (le), le milieu, la fin	Salieri	*Tarare*
Comment Colin sait-il ?	Anonyme	Marmontel
Comment goûter quelque repos ?	Dalayrac	*Renaud d'Ast*
Comme un enfant.	Piccinni	*Le Dormeur*
Compagnons de la marjolaine. — Ronde flam.	Anonyme	Anonyme
Compère qu'as-tu vu ? (Les Menteurs)—Ronde.	—	—
Complainte (la) de s[t] Louis. — Un jour, etc.	—	—
Comte (le) Ory.	—	—
Confiteor (le).—Mon père, je viens devant vous.	Doche	*Belle Dorm.*
Conscrit (le) de Corbeil. — Chant populaire.	Anonyme	Anonyme

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Contrat (le).	MOURET	DUFRESNY
Conservez bien la paix du cœur.	GAVEAUX	*Le Bouffe*
Contentous-nous d'une simple bouteille. . . .	MOURET	Anonyme
Couci, couci.—Dans ce village un beau berger.	DUMINIL	DUMINIL
Courtisan (le) désabusé.	CAMPRA	PANARD
Croisée (la). — D'autre nuit je réfléchissais.	LE GAT	D'ARNAUD
Culture (la). — Que la terre d'une prude. . .	Anonyme	PANARD
Curé de Pomponne. — Il m'en souviendra, etc.	—	Anonyme
D		
Dame Jacinthe	Mme de Vismes	CAZOTTE
Dame Tartine. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Damon et Henriette, un dimanche matin. . . .	—	—
Dans ce château que Dieu confonde.	DALAYRAC	*Léon*
Dans ces doux asiles soyez couronnés.	RAMEAU	Gal BERNARD
Dans l'asile de l'innocence.	DEVIENNE	PICARD
Dans la vigne à Claudine	CAMPRA	DUFRESNY
Dans le bois l'amoureux Myrtil avait pris, etc.	ALBANÈSE	FLORIAN
Dans le printemps de mes années.	GARAT	Anonyme
Dans le sein d'un père.	GRÉTRY	*Sylvain*
Dans les gardes-françaises j'avais un amoureux	Anonyme	Anonyme
Dans ma cabane obscure.	ROUSSEAU	*Le Devin*
Dans quel canton est l'Huronie?	GRÉTRY	*Le Huron*
Dans de riches appartements	CHAMPEIN	BOUFFLERS
Dans un bois solitaire et sombre.	ALBANÈSE	LA MOTTE
Dans une forêt des Ardennes	DALAYRAC	*Léon*
Dans une tour obscure un roi puissant languit.	GRÉTRY	*Richard*
Dans un verger Colinette.	AUDINOT	*Le Tonnelier*
Dans vos mains qu'un verre a d'attraits! . .	Anonyme	PANARD
Daphnis et Chloé.—Dans les flots argentés, etc.	ET. DUCRET	ET. DUCRET
De l'amour je reçus la loi.	HAYDN	Anonyme
De ma Céline amant modeste	LAMBERT	—
Dents (les)	JADIN	Charlemagne
Départ (le) du conscrit.	Anonyme	Anonyme
Dès que l'aurore	—	—
Descends des Cieux, dieu du verre	C. JACQUES	PANARD
Dessert (le). — On rit, on babille.	Anonyme	Anonyme
Dessur le pont de Nantes. — Vieille chanson.	—	—
Deux Bergères pour faire usage.	ROUSSEAU	—
Dieu d'amour, en ce jour. — Marche célèbre.	GRÉTRY	—
Dieu d'Israël.	GAVEAUX	*Enf. prodig.*
Digne objet de mes vœux	GARAT	COUPIGNY
Dîner de Madelon (le).	PORRO	Anonyme
Donne-le-moi pour nos adieux	GRÉTRY	*Céphale*
Doris au lever de l'aurore.	Anonyme	Anonyme
Dors, mon enfant, clos ta paupière.	GOSSEC	*Rosine*
Douce (la) clarté de l'aurore.	KREUTZER	*Lodoïska*
Doux charme de la vie.	GRÉTRY	*Midas*
Doux sentiment.	—	*2 Couvents*
Du calme de la nuit	STEIBELT	*Rom. Juliette*

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Duc (le) de Bourbon. — Un enfant dodu.	MOURET	PANARD
Du destin qui t'opprime	GRÉTRY	*Midas*
D'une fausse pitié je ne suis point séduite.	MOSART	*Jéricho*
D'une plaintive tourterelle.	Anonyme	Anonyme
Durant l'hiver au coin de l'âtre.—Autre temps.	ET. DUCRET	ET. DUCRET
D'un époux chéri la tendresse.	DALAYRAC	*Adolphe*
Du rivage de Vaucluse. — Pétrarque.	ROUSSEAU	MARMONTEL
Du serin qui te fait envie	DORAT	DORAT
E		
Ecole buissonnière (l'). — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Écoute, écoute, écoute!.	DOCHE	—
Eh! mais ne fait-il pas la mine?.	PERGOLÈSE	*La Servante*
Eh! ma mère, est-ce que j' sais ça?.	C. JACQUES	D'AVALLON
Eh! quoi! déjà je vois le jour?	Anonyme	LOUPETIÈRE
Eh! quoi! personne ici?—Babet, ouvre, etc.	HAYDN	Anonyme
Eh! zig, eh! zig, eh! zig, eh! zog	GRÉTRY	*Richard*
Eh! zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.	LAMBERT	Latteignant
Elle aime à rire, elle aime à boire.—Fanchon.	Anonyme	G[al] LASALLE
Eloge (l') de Robin	ALBANÈSE	Beaumarchais
Encens (l') des fleurs embaume cet asile.—Air.	Anonyme	Anonyme
Enfant (l') prodigue. — Je suis enfin résolu.	—	—
En revenant de noce j'étais bien fatigué.	—	—
Enrhumés (les). — Maris, quand la peur.	—	PANARD
Entendez-vous le tambourin? vite à la danse.	—	Anonyme
Ermite, bon ermite.	DUMINIL	SEWRIN
Escouta, Jeannetto.	DALAYRAC	*Savoyards*
Eternueur (l').	Anonyme	PANARD
Et moi, de m'encourir. — Ancienne ronde enf.	—	Anonyme
F		
Fagot (le). — Très-ancienne chanson.	Anonyme	Anonyme
Fais dodo, Pierrot, mon p'tit frère.—Ronde.	—	—
Faridondaine (la). — A la façon de barbari.	—	—
Faut attendre avec patience.	DEZÈDE	*Fermiers*
Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.	—	*Erreur*
Faut l'oublier, disait Colette.	ROMAGNESI	Anonyme
Femme sensible, entends-tu le ramage?	MÉHUL	*Ariodant*
Femmes, voulez-vous éprouver?.	SOLIÉ	*Le Secret*
Fenotte (la). — Ronde enfantine populaire.	Anonyme	Anonyme
Fête (la) du peuple.	CAMPRA	PANARD
Feuille (la) sèche.—Toi que les vents ont détac.	Anonyme	MICHAUD
Fidèle époux, franc militaire.—L'officier, etc.	BRUNI	PATRAT
Fiez-vous aux vains discours des hommes	DALAYRAC	A. DUVAL
Filant sa quenouille de laine.	Anonyme	ARAQUY
Fille (la) d'un prince. — Ronde ancienne.	—	Anonyme
Fille (la) du savetier.	—	TACONET
Filles du Styx, cruelles Euménides.	SACCHINI	*Œdipe*
Fils (le) des dieux, le successeur d'Hercule.	—	—
Fin (la) du monde.	PHILIDOR	DESPRÉAUX

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Fleurettes (les). — On voit encore des belles .	PHILIDOR	FAVART
Fleurs (les). — Air du menuet de Granval. .	GRANVAL	PANARD
Fleuve (le) d'oubli.— Aux soins que je prends.	PICCINNI	De la Madelaine
Fleuve du Tage, je fuis tes bords heureux. .	POLLET	DE MEUN
Folâtrons, rions sans cesse.	LAUJON	LAUJON
Fournissez un canal au ruisseau	MONSIGNY	*Rose et Colas*
Frère Etienne. — Le fond de la besace. . . .	Anonyme	Anonyme
Frère Jacques, dormez-vous? Sonnez Matines.	—	—
Fualdès (la gde complainte de).—Écoutez, etc.	—	CATALAN
Fuite (la) inutile.— L'autre jour j'aperçus, etc.	DORAT	DORAT
Fumeur (le). — A cet emploi tranquille. . .	Anonyme	PANARD
Furet (le) du bois joli. — Ronde enfantine.	—	Anonyme
Fuyons le triste breuvage.	—	PANARD
G		
Gai! nos outres sont pleines.	—	Anonyme
Garde (la) passe.	GRÉTRY	*Deux Avares*
Gare le pot au noir.	GILLIER	PANARD
Gaze (la).	CHARDINI	SÉGUR
Geneviève de Brabant.— Avec notice historiq.	Anonyme	Anonyme
Gentil coquelicot, mesdames. Ronde enfantine.	—	—
Gentille Annette, tu vas seulette.	FIRMIN	FIRMIN
Gentille boulangère	PHILIDOR	Duc de Nivernais
Giroflé, girofla! que t'as d' belles filles. . . .	Anonyme	Anonyme
Grand (le) Colas.—L'autre jour, le biau Colas.	—	DELABORDE
Grande (la) et la petite mesure.	DEZÈDE	PANARD
Grand (le) défaut. — Je sens pour la jeune, etc.	Anonyme	PATIN
Grandes (les) vérités.— Oh! le bon siècle, etc.	—	A. Charlemagne
Guérir un homme fou	MONSIGNY	*Ile sonnante*
Guilleri. — Il était un p'tit homme.	Anonyme	Anonyme
Guillot un jour trouva Lisette.	—	—
Guirlande (la), ...	RAMEAU	—
H		
Hélas! c'est près de vous.	PAËR	*Sargines*
Hélas! maman, c'est bien dommage.	Anonyme	Anonyme
Heureux convive (l').—Que l'on goûte ici, etc.	BLAISE	Duc de Nivernais
Heureux moment! bonheur suprême!	DALAYRAC	*Camille*
Heureux philosophe (l'). — Je n'ai pour, etc.	Mondouville	HAGUENIER
Hirondelle (l'). — Quand l'hirondelle, etc. .	Anonyme	GALLET
Histoire de Manon Giroux	—	Anonyme
Histoire de la création du monde.	—	PELLEGRIN
Homme tranquille (l').	CHARDINI	PONTEAU
Humble cabane de mon père.	ALBANÈSE	BERQUIN
Hymen (l') est un lien charmant.	NICOLO	*Léonce*
I		
Ici, lorsqu'on est heureux.	GRÉTRY	*Rival confid.*
Iris, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle. .	ROUSSEAU	Beaumarchais
Ile (l') de Cythère.—Nocturne.	GRÉTRY	Anonyme

PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

REGNARD

LE RETOUR IMPRÉVU

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1700

LE BAL OU LE BOURGEOIS DE FALAISE

COMÉDIE EN UN ACTE (1700)

LA SÉRÉNADE

COMÉDIE EN UN ACTE (1694)

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE RETOUR IMPRÉVU

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Clitandre.
CLITANDRE, amant de Lucile.
MADAME BERTRAND, tante de Lucile.
LUCILE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
LISETTE.
M. ANDRÉ, usurier.
MERLIN, valet de Clitandre.
JACQUINET, valet de Géronte.

(La scène est à Paris.)

SCÈNE I

MADAME BERTRAND, LISETTE.

MADAME BERTRAND. — Ah ! vous voilà ! Je suis fort aise de vous rencontrer. Parlons ensemble un peu sérieusement, je vous prie, mademoiselle Lisette.

LISETTE. — Aussi sérieusement qu'il vous plaira, madame Bertrand.

MADAME BERTRAND. — Savez-vous bien que je suis fort mécontente de la conduite et des manières de ma nièce ?

LISETTE. — Comment donc, madame ! Que fait-elle de mal, s'il vous plaît ?

MADAME BERTRAND. — Elle ne fait rien que de mal ; et le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conseils, et qui la poussez dans un précipice où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

LISETTE. — Voilà un discours très-sérieux au moins, madame ; et si je répondais aussi sérieusement, la fin de la conversation pourrait bien faire rire ; mais le

respect que j'ai pour votre âge, et pour la tante de ma maîtresse, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

MADAME BERTRAND. — Vous avez bien de la modération!

LISETTE. — Il serait à souhaiter, madame, que vous en eussiez autant : vous ne seriez pas la première à scandaliser votre nièce, et à la décrier, comme vous faites, dans le monde, par des discours qui n'ont point d'autre fondement que le déréglement de votre imagination.

MADAME BERTRAND. — Comment, impudente! le déréglement de mon imagination! C'est le déréglement de vos actions qui me fait parler ; et il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE. — Comment donc, madame! quelle vie faisons-nous, s'il vous plaît?

MADAME BERTAND. — Quelle? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours? une fille qui n'a pas un sou de revenu!

LISETTE. — Nous avons du crédit, madame.

MADAME BERTRAND. — C'est bien à elle d'avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques!

LISETTE. — Est-il défendu de faire fortune?

MADAME BERTRAND. — Et comment la fait-elle, cette fortune?

LISETTE. — Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, joue, se promène; les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.

MADAME BERTRAND. — Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qui lui arrivera; elle n'aura pas un sou de mon bien. Premièrement, ma fille unique ne veut plus être religieuse : je m'en vais la marier ; mon frère le chanoine, qui lui en veut depuis longtemps, la déshéritera, car il est vindicatif. Patience, patience; elle ne sera pas toujours jeune.

LISETTE. — Eh! vraiment, c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

MADAME BERTRAND. — Oui! fort bien! et tout le profit

qui vous en demeurera, c'est que vous mourrez toutes deux à l'hôpital, et déshonorées encore.

LISETTE. — Oh! pour cela, non, madame; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

MADAME BERTRAND. — Un bon mariage! Elle va se marier?

LISETTE. — Oui, madame.

MADAME BERTRAND. — A la bonne heure, je ne m'en mêle point; je la renonce pour ma nièce, et je ne prétends pas aider à tromper personne. Adieu!

LISETTE. — Nous ferons bien nos affaires sans vous; ne vous mettez pas en peine.

MADAME BERTRAND. — Je crois que ce sera quelque belle alliance!

LISETTE. — Ce sera un mariage dans toutes les formes; et quand il sera fait, vous serez trop heureuse de nous faire la cour, et d'être la tante de votre nièce.

SCÈNE II

MERLIN, LISETTE.

MERLIN. — Bonjour, ma chère enfant. Qui est cette vieille madame avec qui tu étais en conversation?

LISETTE. — Quoi! tu ne connais pas madame Bertrand, la tante de ma maîtresse?

MERLIN. — Si fait vraiment, je ne connais autre; je ne l'avais pas bien envisagée.

LISETTE. — C'est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la ville, des maisons à Paris. Lucile est fort bien apparentée, au moins.

MERLIN. — Oui, mais elle n'en est pas plus riche.

LISETTE. — Il ne faut désespérer de rien; cela peut venir. S'il lui mourait trois oncles, deux tantes, trois couples de cousins germains, deux paires de neveux et autant de nièces, elle se trouverait une fort grosse héritière.

MERLIN. — Comment diable! Mais sais-tu bien qu'en temps de peste cette fille-là pourrait devenir un très-gros parti?

LISETTE. — Le parti n'est pas mauvais dès à présent; et la beauté...

MERLIN. — Tu as raison, sa beauté tient lieu de tout; et mon maître est absolument déterminé à l'épouser.

LISETTE. — Et elle, absolument déterminée à épouser ton maître.

MERLIN. — Il y aura peut-être quelque tribulation à essuyer au retour de notre bonhomme de père : mais il ne reviendra pas si tôt; nous aurons le temps de nous préparer; et mon maître ne sera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de son mariage.

LISETTE. — Comment donc? que veux-tu dire?

MERLIN. — Le mariage est sujet à de grandes révolutions.

LISETTE. — Ah! ah! tu es encore un plaisant visage, de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir épousé Lucile, une fille que j'ai élevée!

MERLIN. — Tant pis.

LISETTE. — Une fille belle, jeune, et bien faite!

MERLIN. — Il n'y a pas là de quoi se rassurer.

LISETTE. — Une fille aisée à vivre!

MERLIN. — La plupart des filles ne le sont que trop.

LISETTE. — Une fille sage et vertueuse!

MERLIN. — Et c'est toi qui l'as élevée?

LISETTE. — Parle donc, maraud; que veux-tu dire?

MERLIN. — Tiens, veux-tu que je te parle franchement? cette alliance ne me plaît point du tout, et je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépense, parce qu'il est amoureux : l'amour rend libéral; le mariage corrige l'amour. Si mon maître devenait avare, où en serions-nous?

LISETTE. — Il est d'un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui?

MERLIN. — Je t'en réponds. Trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuisine; Camel, le fameux Camel, marchait à leur

tête. L'illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n'y en a point : il l'a fait lui-même.

LISETTE. — Tant mieux ; j'aime la bonne chère.

SCÈNE III

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE, à Merlin. — Mais voici ton maître.

CLITANDRE. — Eh ! bonjour, ma chère Lisette. Comment te portes-tu, mon enfant? Que fait ta belle maîtresse?

LISETTE. — Elle est chez elle avec Cidalise.

CLITANDRE. — Va, cours, ma chère Lisette, la prier de se rendre au plus tôt ici; je n'ai d'heureux moments que ceux que je passe avec elle.

LISETTE. — Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre! Elle s'ennuie à la mort quand elle ne vous voit point : elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCÈNE IV

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN. — Eh bien ! monsieur, vous allez donc épouser? Vous voici, grâce au ciel, bientôt à la conclusion de votre amour, et à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait de terminer ainsi toutes ses affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire en attendant le retour de monsieur votre père, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce? et que ferons-nous quand il sera revenu?

CLITANDRE. — Que tu es impertinent avec tes réflexions! Eh ! mon ami, jouissons du présent; n'ayons point de regret au passé, et ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours passés?

MERLIN. — Il n'y a que trois semaines que j'ai touché une demi-année d'avance de ce fermier à qui vous avez donné quittance de l'année dernière.

CLITANDRE. — Bon.

MERLIN. — J'ai reçu, l'autre semaine, dix-huit cents livres de ce curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre père avait refusé deux mille écus quelque temps avant que de partir.

CLITANDRE. — Bôn.

MERLIN. — Bon? J'ai encore eu deux cents louis d'or de ce fripier pour cette tapisserie que monsieur votre père avait achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.

CLITANDRE. — Bon.

MERLIN. — Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant son absence, n'est-ce pas?

CLITANDRE. — Voilà un petit rafraîchissement qui nous mènera quelque temps, et nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN. — Travaillez-y donc vous-même; car pour moi je fais conscience d'être l'instrument et la cheville ouvrière de votre ruine : c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus, sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams, usuriers, ou notaires (c'est presque la même chose), qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE. — Celui qui m'embarrasse le plus, c'est ce persécutant monsieur André; et si, je ne lui dois que trois mille cinq cents livres.

MERLIN. — Il ne nous a prêté que cela; mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a, depuis quatre jours, obtenu contre vous une sentence des consuls ; et il ne serait pas plaisant que, le jour de la noce, il vous fît coucher au Châtelet.

CLITANDRE. — Nous trouverons des expédients pour parer de cet inconvénient.

MERLIN. — Eh! quel expédient trouver? Nous avons fait argent de tout : les revenus sont touchés d'a-

vance; la maison de la ville est démeublée à faire pitié ; nous avons abattu les bois de la maison de campagne, sous prétexte d'avoir de la vue. Pour moi, je vous avoue que je suis à bout.

CLITANDRE. — Si mon père peut être encore cinq ou six mois sans venir, j'aurai tout le temps de réparer, par mon économie, les premiers désordres de ma jeunesse.

MERLIN. — Assurément. Et monsieur votre père, de son côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-là ?

CLITANDRE. — Sans doute.

MERLIN. — Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises-là de son vivant qu'après sa mort : il ne serait plus en état d'y remédier.

CLITANDRE. — Tu as raison, Merlin.

MERLIN. — Allez, monsieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on dirait bien. Monsieur votre père fera un gros profit pendant son voyage ; vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence : quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre ? Ce sera comme s'il n'avait bougé de chez lui ; et, au pis aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE. — Que tu parles aujourd'hui de bon sens, mon pauvre Merlin !

MERLIN. — Entre nous, ce n'est pas un grand génie que monsieur votre père : je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous savez ; je lui fais accroire ce que je veux ; et quand il reviendrait présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, monsieur, grande chère et bon feu ; le courage me revient. Combien serez-vous à table aujourd'hui?

CLITANDRE. — Cinq ou six.

MERLIN. — Et votre bon ami le marquis, soi-disant tel, qui vous aide à manger si généreusement votre bien, et qui n'est qu'un fat au bout du compte, y sera-t-il?

CLITANDRE. — Il me l'a promis.

SCÈNE V

LUCILE, CIDALISE, CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE, à Merlin. — Mais voici la charmante Lucile et sa cousine.

LUCILE. — Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir; et je serais entièrement perdue dans le monde, si le mariage ne mettait fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE. — Je n'ai jamais eu d'autres sentiments, belle Lucile; et voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CIDALISE à Clitandre. — Je suis caution de la bonté de votre cœur, et vous touchez au moment de la justifier par vous-même. Mais moi qui n'entre pour rien dans l'aventure, et qui n'ai point en vue de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout ceci? et que dira-t-on, je vous prie?

MERLIN, à Cidalise. — On dira qu'on se fait pendre par compagnie; et par compagnie, il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser : mon maître a tant d'amis! vous n'avez qu'à dire.

LISETTE, à Cidalise. — Prenez-en quelqu'un, madame : plus on est de fous, plus on rit. Allons, déterminez-vous.

MERLIN. — Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moi; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE, à Cidalise. — Je voudrais que le nôtre la pût engager à nous imiter; et j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN, à Cidalise. — Voilà le vra moyen de le raccommoder. Le cœur vous en dit-il?

CIDALISE. — Non; ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point. Je ne dépends de personne; je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.

MERLIN. — C'est bien fait; il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS. — Serviteur, mon ami. Ah! mesdames, je suis ravi de vous voir. Vous m'attendez, c'est bien fait : je suis l'âme de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs, je le sais. Où en sommes-nous ? Le souper est-il prêt ? Epouserons-nous ? Aurons-nous du vin abondamment? Allons, de la gaieté ; je ne me suis jamais senti de si belle humeur, et je vous défie de m'ennuyer.

CIDALISE. — En vérité, monsieur le marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE. — Cela serait beau, qu'un marquis fût le premier au rendez-vous! On croirait qu'il n'aurait rien à faire.

LE MARQUIS. — Je vous assure, mesdames, qu'à moins de voler, on ne peut pas faire plus de diligence : il n'y a pas, en vérité, trois quarts d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connaissez ce cheval barbe et cette jument arabe que je mets ordinairement à ma chaise; il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE, au marquis. — Quelle affaire si pressée?...

LE MARQUIS. — Et un postillon... un postillon, qui n'est pas plus gros que le poing, et qui va comme le

vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là, nous manquerions la moitié de nos occasions.

LUCILE. — Et depuis quand, monsieur le marquis, vous mêlez-vous d'aller à Versailles ? Il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS, *à Clitandre.* — Eh bien ! qu'est-ce, mon cher ? Te voilà au comble des plaisirs ; tu vas nager dans les délices : tu sais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle félicité, lorsque deux cœurs bien épris approchent du moment attendu... là, qu'on se voit à la queue du roman.

(*Il chante.*)

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

CLITANDRE. — Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais, dis-moi, je te prie, as-tu passé, comme tu m'avais promis, chez ce joaillier, pour ces diamants ?

LE MARQUIS, *à Cidalise.* — Et vous, la belle cousine, qu'est-ce ? le cœur ne vous en dit-il point ? Il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour et à la nature ? Fi ! que cela est vilain d'être une grande inutile dans le monde !

CIDALISE. — L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS. — Ce sera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur ensemble : je suis fait pour les dames ; et les dames, sans vanité, sont aussi faites pour moi. Je veux être déshonoré, si je ne vous trouve fort à mon gré ; je me sens même de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur ; mais point de mariage au moins, point de mariage : j'aime les amours sans conséquence : vous m'entendez bien ?

LISETTE. — Vraiment, ce discours-là est assez clair ; il n'a pas besoin de commentaire. Quoi ! monsieur le marquis...

LE MARQUIS, à Clitandre. — Il n'est pas connaissable depuis qu'il me hante, ce petit homme. Il est vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pousser dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mène un peu raide ; mais ces petits messieurs-là ne sont-ils pas trop heureux qu'on leur inspire les manières de cour, et qu'on leur apprenne à se ruiner en deux ou trois ans ?

LUCILE, au marquis. — Avez-vous bien des écoliers ?

LE MARQUIS. — A propos, où est Merlin ? je ne le vois point ici : c'est un joli garçon; je l'aime; je le trouve admirable pour faire une ressource, pour écarter les créanciers, amadouer des usuriers, persuader des marchands, démeubler une maison en un tour de main. (A Clitandre.) Que ton père a eu de prévoyance, d'esprit, de jugement, de te laisser un gouverneur aussi sage, un économe aussi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente, comme un sou, à un enfant de famille.

SCÈNE VII

MERLIN, LUCILE, CIDALISE, LE MARQUIS, CLITANDRE, LISETTE.

MERLIN. — Messieurs et mesdames, quand vous voudrez entrer, le souper est tout prêt.

LE MARQUIS. — Oui, c'est bien dit; ne perdons point de temps. Je vous disais bien que Merlin était un joli garçon. Je me sens en disposition louable de bien boire du vin; vous allez voir si j'en tiens raisonnablement. Allons, mesdames, qui m'aime me suive.

CLITANDRE. — Les moments sont trop chers aux amants; n'en perdons aucun.

SCÈNE VIII

MERLIN, seul.

Voilà, Dieu merci, les affaires en bon train : nos amants sont en joie; fasse le ciel que cela dure longtemps !

SCÈNE IX

JACQUINET, MERLIN.

MERLIN. — Mais que vois-je? Voilà, je crois, Jacquinet, le valet de notre bonhomme.

JACQUINET. — A la fin, me voilà. Eh! bonjour, Merlin; soyez le bien retrouvé. Comment te portes-tu?

MERLIN, à part. — Et vous le mal revenu. (Haut.) Monsieur Jacquinet, comment t'en va?

JACQUINET. — Tu vois, mon enfant, le mieux du monde. A la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN. — Comment, vous avez fait un bon voyage! Tu n'es donc pas venu tout seul!

JACQUINET. — La belle question! Vraiment non; je suis arrivé avec mon maître; et pendant qu'il est allé avec le carrosse de voiture faire visiter à la douane quelques ballots de marchandises, il m'a fait prendre les devants pour venir dire à monsieur son fils qu'il est de retour en parfaite santé.

MERLIN. — Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (A part.) Qu'allons-nous faire?

JAQUINET. — Qu'as-tu? Il semble que tu ne me fais guère bonne mine! et tu ne me parais pas trop content de notre arrivée.

MERLIN, à part. — Je ne suis pas celui qu'elle chagrinera le plus. Tout est perdu. (Haut.) Et dis-moi, le bonhomme a-t-il affaire pour longtemps à cette douane?

JACQUINET. — Non; il sera ici dans un moment.

MERLIN, à part. — Dans un moment! Où me fourrerai-je?

JACQUINET. — Mais que diable as-tu donc? Parle.

MERLIN. — Je ne saurais. (A part.) Ah! le maudit vieillard! Revenir si mal à propos, et ne pas avertir qu'il revient, encore! Cela est bien traître!

JACQUINET. — Te voilà bien intrigué! Ce retour imprévu ne dérangerait-il point un peu vos petites affaires?

MERLIN. — Oh ! non; elles sont toutes dérangées, de par tous les diables.

JACQUINET. — Tant pis.

MERLIN. — Jacquinet, mon pauvre Jacquinet, aide-mo un peu à sortir d'intrigue, je te prie.

JACQUINET. — Moi? que veux-tu que je fasse?

MERLIN. — Va te reposer; entre au logis, tu trouveras bonne compagnie : ne t'effarouche point, on te fera boire de bon vin de Champagne.

JACQUINET. — Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN. — Dis à mon maître que son père est de retour, mais qu'il ne s'embarrasse point : je vais l'attendre ici, et tâcher de faire en sorte que nous puissions... (A part.) Je me donne au diable, si je sais comment m'y prendre. (Haut.) Dis-lui qu'il se tienne en repos; et toi, commence par t'enivrer, et tu t'iras coucher. Bonsoir.

JACQUINET. — J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets pas en peine.

SCÈNE X

MERLIN, seul.

Allons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit. Ceci est violent : un père qui revient en impromptu d'un long voyage; un fils dans la débauche, sa maison en désordre, pleine de cuisiniers; les apprêts d'une noce prochaine! Il faut se tirer d'embarras pourtant.

SCÈNE XI

GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN. — Ah! le voici. Tenons-nous un peu à l'écart, et songeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

GÉRONTE, à lui-même. — Enfin, après bien des travaux et des dangers, voilà, grâce au ciel, mon voyage heu-

reusement terminé; je retrouve ma chère maison, et je crois que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN. — Nous le serions bien davantage à celui de te savoir encore bien loin d'ici.

GÉRONTE. — Les enfants ont bien de l'obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN, à part. — Oui; mais ils n'en ont guère à ceux qui reviennent si mal à propos.

GÉRONTE. — Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, et à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me voyant.

MERLIN, à part. — Je le tiens déjà plus que demi-mort. Mais il faut l'aborder. (Haut.) Que vois-je? juste ciel! suis-je bien éveillé? Est-ce un spectre?

GÉRONTE. — Je crois, si je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN. — Mais vraiment! c'est monsieur Géronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure. Sérieusement parlant, serait-ce vous, mon cher maître?

GÉRONTE. — Oui, c'est moi, Merlin. Comment te portes-tu?

MERLIN. — Vous voyez, monsieur, fort à votre service, comme un serviteur fidèle, gai, gaillard, et toujours prêt à vous obéir.

GÉRONTE. — Voilà qui est bien. Entrons au logis.

(Il va pour entrer chez lui.)

MERLIN, l'arrêtant. — Nous ne vous attendions point, je vous assure, et vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GÉRONTE. — Non; je suis venu par le carrosse de Bordeaux, où mon vaisseau est heureusement abordé depuis quelques jours... Mais nous serons aussi bien...

(Il va pour entrer chez lui.)

MERLIN, l'arrêtant. — Que vous vous portez bien! Quel visage! quel embonpoint! Il faut que l'air du pays d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de

votre âge. Vous y deviez bien demeurer, monsieur, pour votre santé, (A part.) et pour notre repos.

GÉRONTE. — Comment se porte mon fils ? A-t-il eu grand soin de mes affaires, et mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains ?

MERLIN. — Oh ! pour cela, je vous en réponds; il s'en est servi d'une manière... Vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent : il a mis vos affaires dans un état... dont vous serez étonné, sur ma parole.

GÉRONTE. — Que tu me fais ds plaisir, Merlin, de m'apprendre une si bonne nouvelle ! Je trouverai donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée ?

MERLIN. — Point du tout, monsieur.

GÉRONTE. — Comment, point du tout !

MERLIN.—Eh! non, vous dis-je : ce garçon-là est bien meilleur ménager que vous ne pensez; il suit vos traces; il fatigue son argent à outrance; et sitôt qu'il a dix pistoles, il les fait travailler jour et nuit.

GÉRONTE. — Voilà ce que c'est de donner aux enfants de bonnes leçons et de bons exemples à suivre. Je me meurs d'impatience de l'embrasser : allons, Merlin.

MERLIN. — Il n'est pas au logis, monsieur; et si vous êtes si pressé de le voir...

SCÈNE XII

MONSIEUR ANDRÉ, GÉRONTE, MERLIN.

MONSIEUR ANDRÉ. — Bonjour, monsieur Merlin.

MERLIN. — Votre valet, monsieur André, votre valet. (A part.) Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l'argent!

MONSIEUR ANDRÉ. — Savez-vous bien, monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre maître ; et que, s'il ne me paye aujourd'hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le sachiez ?

MERLIN, bas. — Nous voilà gâtés.

GÉRONTE, à Merlin. — Quelle affaire avez-vous donc ?

MERLIN, bas à Géronte. — Je vous l'expliquerai tantôt : ne vous mettez pas en peine.

MONSIEUR ANDRÉ, à Géronte. — Une affaire de deux mille écus qui me sont dus par son maître, dont j'ai le billet, et, en vertu d'icelui, une bonne sentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

GÉRONTE. — Qu'est-ce que cela veut dire, Merlin?

MERLIN. — C'est un maraud qui le ferait comme il le dit.

GÉRONTE, à monsieur André. — Clitandre vous doit deux mille écus?

MONSIEUR ANDRÉ, à Géronte. — Oui, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le père est allé je ne sais où, et qui sera bien surpris, à son retour, quand il apprendra la vie que son fils mène pendant son absence.

MERLIN, à part. — Cela va mal.

MONSIEUR ANDRÉ. — Autant que le fils est joueur, dépensier et prodigue, autant le père, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-Mathieu.

GÉRONTE. — Que voulez-vous dire avec votre ladre et votre fesse-Mathieu?

MONSIEUR ANDRÉ. — Ce n'est pas de vous dont je veux parler; c'est du père de Clitandre, qui est un sot, un imbécile.

GÉRONTE. — Merlin...

MERLIN, à Géronte. — Il vous dit vrai, monsieur; Clitandre lui doit deux mille écus.

GÉRONTE. — Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite !

MERLIN. — Oui monsieur; c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GÉRONTE. — Comment, emprunter deux mille écus d'un usurier ! car je vois bien, à la mine, que monsieur est du métier.

MONSIEUR ANDRÉ, à Géronte. — Oui, monsieur; et je vous crois aussi de la profession.

MERLIN, à par t — Comme les honnêtes gens se connaissent

GÉRONTE, à Merlin. — Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite?

MERLIN, bas, à Géronte. — Paix, ne dites mot. Quand vous saurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de M. votre fils; il a acheté une maison de dix mille écus.

GÉRONTE. — Une maison de dix mille écus!

MERLIN, bas, à Géronte. — Qui en vaut plus de quinze; et comme il n'avait que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête fripon que vous voyez. Vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage?

GÉRONTE. — Au contraire, je ne me sens pas de joie. (A monsieur André.) Oh çà! monsieur, ce Clitandre, qui vous doit de l'argent, est mon fils.

MERLIN, à monsieur André. — Et monsieur est son père, entendez-vous?

MONSIEUR ANDRÉ. — J'en ai bien de la joie.

GÉRONTE, à monsieur André. — Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus; j'approuve l'emploi que mon fils en a fait. Revenez demain, c'est de l'argent comptant.

MONSIEUR ANDRÉ. — Soit. Je suis votre valet.

SCÈNE XIII

GÉRONTE, MERLIN.

GÉRONTE. — Eh! dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t-il acheté cette maison?

MERLIN. — Dans quel endroit?

GÉRONTE. — Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres; celui-ci, par exemple...

MERLIN. — Mais vraiment, c'est aussi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GÉRONTE. — Bon, tant mieux! Où cela?

MERLIN. — Tenez, voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoise, dont les fenêtres sont reblanchies depuis peu?

GÉRONTE. — Oui. Eh bien ?

MERLIN. — Ce n'est pas celle-là; mais un peu plus loin, à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle, là... dans cette autre rue.

GÉRONTE. — Je ne saurais voir cela d'ici.

MERLIN. — Ce n'est pas ma faute.

GÉRONTE. — Ne serait-ce point la maison de madame Bertrand ?

MERLIN. — Justement, de madame Bertrand ; la voilà : c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas ?

GÉRONTE. — Oui, vraiment. Mais pourquoi cette femme-là vend-elle ses héritages ?

MERLIN. — On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui est survenu un grand malheur: elle est devenue folle.

GÉRONTE. — Elle est devenue folle !

MERLIN. — Oui, monsieur. Sa famille l'a fait interdire; et son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. (*A part.*) Je m'embourbe ici de plus en plus.

GÉRONTE. — Mais elle n'avait point de fils quand je suis parti.

MERLIN. — Elle n'en avait point ?

GÉRONTE. — Non assurément.

MERLIN. — Il faut donc que ce soit sa fille.

GÉRONTE. — Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse ici trop longtemps; fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN, *à part.* — Ouf ! nous voilà dans la crise.

GÉRONTE. — Te voilà bien consterné ! serait-il arrivé quelque accident à mon fils ?

MERLIN. — Non, monsieur.

GÉRONTE. — M'aurait-on volé pendant mon absence?

MERLIN. — Pas tout à fait... (*A part.*) Que lui dirais-je ?

GÉRONTE. — Explique-toi donc; parle.

MERLIN. — J'ai peine à retenir mes larmes. N'entrez pas, monsieur. Votre maison, cette chère maison que vous aimez tant... depuis six mois...

GÉRONTE. — Eh bien ! ma maison, depuis six mois...

MERLIN. — Le diable s'en est emparé, monsieur; il nous a fallu déloger à mi-terme.

GÉRONTE. — Le diable s'est emparé de ma maison?

MERLIN. — Oui, monsieur : il y revient des lutins si lutinants... C'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GÉRONTE. — Tu te moques de moi; cela n'est pas croyable.

MERLIN. — Il n'y a sorte de niches qu'ils ne m'aient faites : tantôt ils me chatouillaient la plante des pieds, tantôt ils me faisaient la barbe avec un fer chaud; et toutes les nuits régulièrement, ils me donnaient des camouflets qui puaient le soufre...

GÉRONTE. — Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

MERLIN. — Point du tout, monsieur : qu'est-ce qu'il m'en reviendrait? Nous avons vu là-dessus les meilleures devineresses de Paris, la Duverger même; il n'y a pas moyen de les faire déguerpir : ce diable-là est furieusement tenace; c'est celui qui possède ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GÉRONTE. — Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave?

MERLIN. — Hélas! monsieur, ils ont fourragé partout.

GÉRONTE. — Ah! je suis perdu; j'ai caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN. — Vingt mille francs! Quoi! monsieur, il y a vingt mille francs dans votre maison?

GÉRONTE. — Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN. — Ah! voilà ce que c'est; les diables cherchent les trésors, comme vous savez. Et en quel endroit?

GÉRONTE. — Dans la cave.

MERLIN. — Dans la cave? Justement, c'est là où ils

font leur sabbat. (A part.) Ah! si nous l'avions su plus tôt... (Haut.) Et de quel côté, s'il vous plaît?

GÉRONTE. — A gauche en entrant, sous une grande pierre noire qui est à côté de la porte.

MERLIN. — Sous une grande pierre noire! vingt mille francs! Vous deviez bien nous en avertir; vous nous eussiez épargné bien de l'embarras. C'est à gauche en entrant, dites-vous?

GÉRONTE. — Oui; l'endroit n'est pas difficile à trouver.

MERLIN, à part. — Je le trouverai bien. (Haut.) Mais savez-vous bien, monsieur, que vous jouiez là à nous faire tordre le cou? Et toute la somme est-elle en or?

GÉRONTE. — Toute en louis vieux.

MERLIN, à part. — Bon! elle en sera plus aisée à emporter. (Haut.) Oh çà! monsieur, puisque nous savons la cause du mal, il ne sera pas difficile d'y remédier; je crois que nous en viendrons à bout: laissez-moi faire.

GÉRONTE. — J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis: cependant on fait tant de contes sur ces matières-là, que je ne sais qu'en croire. Je m'en vais au-devant de mes hardes, et je reviens sur mes pas, pour voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a de traverses dans la vie! On ne saurait avoir un peu de bien que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

SCÈNE XIV

MERLIN, seul.

Le diable n'aura pas celui-ci.

SCÈNE XV

LISETTE, MERLIN.

LISETTE. — Ah! mon pauvre Merlin, est-il vrai que le père de ton maître est arrivé?

MERLIN. — Cela n'est que trop vrai. Mais pour nous en consoler, j'ai trouvé un trésor.

LISETTE. — Un trésor!

MERLIN. — Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, sous une grande pierre noire, un sac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE. — Vingt mille francs!

MERLIN. — Oui, mon enfant; je te dirai cela plus amplement: cours au sac, au sac; c'est le plus pressé.

LISETTE. — Mais si...

MERLIN. — Que le diable t'emporte avec tes si et tes mais. J'entends M. Géronte qui revient sur ses pas: sauve-toi au plus vite. Au sac, au sac.

SCÈNE XVI

MERLIN, seul.

Nous voilà dans un joli petit embarras! et vogue la galère!

SCÈNE XVII

MERLIN, GÉRONTE.

GÉRONTE. — Je n'ai pas tardé, comme tu vois. J'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici, et je les ai fait demeurer parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes ballots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN, à part. — Nouvel embarras!

GÉRONTE. — Je ne la remets pas bien; viens-t'en m'y conduire toi-même.

MERLIN. — Je le veux bien, monsieur; mais...

GÉRONTE. — Quoi! mais?

MERLIN. — Le diable ne s'est pas emparé de celle-là; mais madame Bertrand y loge encore.

GÉRONTE. — Elle y loge encore!

MERLIN. — Oui, vraiment. On est convenu qu'elle achèverait le terme; et, comme elle a l'esprit faible,

elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison; c'est là sa plus grande folie, voyez-vous.

GÉRONTE. — Je lui en parlerai d'une manière qui ne lui fera pas de peine. Allons, viens.

MERLIN, à part. — Oh! pour le coup, tout est perdu.

GÉRONTE. — Tu me fais perdre patience. Je veux absolument lui parler, te dis-je.

SCÈNE XVIII

MADAME BERTRAND, GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN. — Eh bien! monsieur, parlez-lui donc: la voilà qui vient heureusement: mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

MADAME BERTRAND. — Comment! voilà monsieur Géronte de retour, je pense.

MERLIN, bas, à madame Bertrand. — Oui, madame, c'est lui-même; mais il est revenu fou. Son vaisseau a péri, il a bu de l'eau salée un peu plus que de raison; cela lui a tourné la cervelle.

MADAME BERTRAND, bas. — Quel dommage! le pauvre homme!

MERLIN, bas à madame Bertrand. —S'il s'avise de vous accoster par hasard, ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira; nous allons le faire enfermer. (Bas à Géronte.) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa faiblesse; songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GÉRONTE, bas, à Merlin. — Laisse-moi faire.

MADAME BERTRAND, à part. — Il a quelque chose d'égaré dans la vue.

GÉRONTE, à part. — Comme sa physionomie est changée! elle a les yeux hagards.

MADAME BERTRAND, haut. — Eh bien! qu'est-ce, monsieur Géronte? vous voilà donc de retour en ce pays-ci?

GÉRONTE. — Prêt à vous rendre mes petits services.

MADAME BERTRAND. — J'ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous est arrivé.

GÉRONTE. — Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des esprits dans ma maison ; il faudra bien qu'ils en délogent, quand ils seront las d'y demeurer.

MADAME BERTRAND, à part. — Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire, cela redoublerait son mal.

GÉRONTE. — Je voudrais bien, madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

MADAME BERTRAND, à part. — Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri. Quelle pitié ! (Haut.) Je suis à votre service, et ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

GÉRONTE. — Ah ! madame, je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. (A part, à Merlin.) Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'est pas si folle que tu disais.

MERLIN, bas, à Géronte. — Elle a quelquefois de bons moments, mais cela ne dure pas.

GÉRONTE. — Dites-moi, madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent?

MADAME BERTRAND. — Je ne pense pas, monsieur Géronte, qu'on m'ait jamais vue autrement.

GÉRONTE. — Mais, si cela est, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

MADAME BERTRAND. — De me faire interdire, moi ! de me faire interdire !

GÉRONTE, à part. — Elle ne connaît pas son mal.

MADAME BERTRAND. — Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GÉRONTE. — Me faire enfermer ! (A part.) Voilà la machine qui se détraque. Çà, çà! changeons de propos. (Haut.) Eh bien ! qu'est-ce, madame Bertrand ? êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maison ?

MADAME BERTRAND. — On a vendu ma maison ?

GÉRONTE. — Du moins vaut-il mieux que mon fils

l'ait achetée qu'un autre, et que nous profitions du bon marché.

MADAME BERTRAND. — Mon pauvre monsieur Géronte, ma maison n'est point vendue, et elle n'est point à vendre.

GÉRONTE. — La, la, ne vous chagrinez point; je prétends que vous y ayez toujours votre appartement comme si elle était à vous, et que vous fussiez dans votre bon sens.

MADAME BERTRAND. — Qu'est-ce à dire, comme si j'étais dans mon bon sens? Allez, vous êtes un vieux fou; un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites-Maisons, mon ami.

MERLIN, à part, à madame Bertrand. — Êtes-vous sage, de vous emporter contre un extravagant ?

GÉRONTE. — Oh! parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de ma maison; elle m'appartient, et j'y ferai mettre mes ballots malgré vous. Mais voyez cette vieille folle !

MERLIN, à part, à Géronte. — A quoi pensez-vous de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l'esprit ?

MADAME BERTRAND. — Vous n'avez qu'à y venir; je vais vous y attendre. Hom! l'extravagant! (A Merlin.) Hâtez-vous de le faire enfermer: il devient furieux, je vous en avertis.

SCÈNE XIX

GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN, à part. — Je ne sais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCÈNE XX

LE MARQUIS, ivre; GÉRONTE, MERLIN.

LE MARQUIS. — Que veut donc dire tout ce tintamarre-là? Vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, et scandaliser toute une populace ?

GÉRONTE, bas, à Merlin. — Merlin, qu'est-ce que cela veut dire?

MERLIN, bas, à Géronte. — Les diables de chez vous sont un peu ivrognes; ils se plaisent dans la cave.

GÉRONTE, à Merlin. — Il y a ici quelque fourberie; je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS, à Géronte. — Il nous est revenu que le maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage: serait-ce vous par aventure?

GÉRONTE. — Oui, monsieur, c'est moi-même.

LE MARQUIS. — Je vous en félicite. C'est quelque chose de beau que les voyages, et cela façonne bien un jeune homme: il faut savoir comme M. votre fils s'est façonné pendant le vôtre; les jolies manières... Ce garçon-là est bien généreux : il ne vous ressemble pas; vous êtes un vilain, vous,

GÉRONTE. — Monsieur, monsieur!...

MERLIN, bas, à Géronte. — Ces lutins-là sont d'une insolence!...

GÉRONTE. — Tu es un fripon.

LE MARQUIS. — Nous avons eu bien du chagrin, bien du souci, bien de la tribulation de votre retour; je veux dire de votre absence: votre fils en a pensé mourir de douleur, en vérité; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût; il s'est défait de toutes les vanités qui pouvaient l'attacher à la terre: richesses, meubles, ajustements. Ce garçon-là vous aime, cela n'est pas croyable.

MERLIN. — Il serait mort, je crois, de chagrin pendant votre absence, sans cet honnête monsieur-là.

GÉRONTE, au marquis. — Eh! que venez-vous faire chez moi, monsieur, s'il vous plaît?

LE MARQUIS. — Ne le voyez-vous pas sans que je vous le dise? J'y viens de boire du bon vin de Champagne, et en fort bonne compagnie. Votre fils est encore à table, qui se console de votre absence du mieux qu'il est possible.

GÉRONTE. — Le fripon me ruine. Il faut aller...

(Il va pour rentrer chez lui.)

LE MARQUIS, l'arrêtant. — Halte-là! s'il vous plaît, je ne souffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GÉRONTE. — Je n'entrerai pas dans ma maison?

LE MARQUIS. — Non; les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GÉRONTE. — Qu'est-ce à dire?

LE MARQUIS. — Il serait beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une si longue absence, un fils qui sait vivre, et que j'ai façonné, eût l'impolitesse de recevoir son très-cher et honoré père dans une maison où il n'y a que les quatre murailles!

GÉRONTE. — Que les quatre murailles! Et ma belle tapisserie, qui me coûtait près de deux mille écus, qu'est-elle devenue?

LE MARQUIS. — Nous en avons eu dix-huit cents livres ; c'est bien vendre.

GÉRONTE. — Comment, bien vendre! une tenture comme celle-là!

LE MARQUIS. — Fi! le sujet était lugubre; elle représentait la brûlure de Troie : il y avait là-dedans un grand vilain cheval de bois qui n'avait ni bouche ni éperons: nous en avons fait un ami.

GÉRONTE, à Merlin. — Ah! pendard!

LE MARQUIS. — N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui représentaient quelque chose?

GÉRONTE. — Oui vraiment; ce sont deux originaux d'un fameux maître, qui représentent l'enlèvement des Sabines.

LE MARQUIS. — Justement: nous nous en sommes aussi défaits, mais par délicatesse de conscience.

GÉRONTE. — Par délicatesse de conscience!

LE MARQUIS. — Un homme sage, vertueux, religieux comme monsieur Géronte! Ah! il y avait là une immodeste Sabine, décolletée, qui... Fi! ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCÈNE XXI

MADAME BERTRAND, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN.

MADAME BERTRAND. — Ah! vraiment, je viens d'apprendre de jolies choses, monsieur Géronte ; et votre fils, à ce qu'on dit, engage ma nièce dans de belles affaires.

GÉRONTE. — Je ne sais ce que c'est que votre nièce; mais mon fils est un coquin, madame Bertrand.

MERLIN. — Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conseils, et qui est cause...

LE MARQUIS, *à Merlin.* — Ne nous plaignons point les uns des autres, et ne parlons point mal des absents; il ne faut point condamner les personnes sans les entendre. Un peu d'attention, monsieur Géronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... D'ailleurs, comme dans tout ceci il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GÉRONTE. — Allez au diable, avec votre galimatias.

SCÈNE XXII

Les Mêmes, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

Lisette sort de la maison de Géronte, tenant un sac de louis ; elle est suivie de Lucile et de Cidalise, qui traversent la scène et se retirent.

GÉRONTE. — Mais que vois-je? mon sac et mes vingt mille francs qu'on emporte!

MADAME BERTRAND. — C'est cette coquine de Lisette et ma nièce.

SCÈNE XXIII

CLITANDRE, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN, MADAME BERTRAND.

GÉRONTE. — Et mon fripon de fils! ah! misérable!

CLITANDRE. — Il ne faut pas, mon père, abuser plus longtemps de votre crédulité. Tout ceci est un effet du zèle et de l'imagination de Merlin, pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'étais avec Lucile dans le dessein de l'épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée: consentez à ce mariage, je vous prie: on vous rendra votre argent; et je promets que vous serez content de moi dans la suite.

GÉRONTE, à Merlin. — Ah ! pendard, tu te moquais de moi !

MERLIN. — Cela est vrai, monsieur.

MADAME BERTRAND. — Lucile est ma nièce; et si votre fils l'épouse, je lui donnerai un mariage dont vous serez content.

GÉRONTE. — Pouvez-vous donner quelque chose ? et n'êtes-vous pas interdite ?

MERLIN. — Elle ne l'est que de ma façon.

GÉRONTE. — Quoi ! la maison...

MERLIN, se touchant le front. — Tout cela part de là.

GÉRONTE. — Ah ! malheureux ! Mais... qu'on me rende mon argent; je me sens assez d'humeur à consentir à ce que vous voulez; c'est le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS. — C'est bien dit ; cela me plaît. Touchez là, monsieur Géronte : vous êtes un brave homme; je veux boire avec vous: allons nous mettre à table. Cela est heureux que vous soyez venu à propos pour être de la noce.

FIN

LE BAL

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Léonor.
LEONOR.
VALÈRE, amant de Léonor.
M. DE SOTENCOUR, bourgeois de Falaise.
LISETTE, servante de Léonor.
MERLIN, valet de Valère.
FIJAC, Gascon, sous le nom du baron d'Aubignac.
MATHIEU CROCHET, cousin de M. de Sotencourt.
M. GRASSET, rôtisseur.
M. LA MONTAGNE, marchand de vins.
GILLETTE.
TROUPE DE MASQUES.

(La scène est à Charonne.)

SCÈNE I

MERLIN, seul.

Me voici dans Charonne, et voilà le logis
Où l'amour nous conduit : gardons d'être surpris.
Il fait, ma foi, bien chaud, j'ai bien eu de la peine,
Je suis venu sans boire. Ouf! je suis hors d'haleine.
Je risque dans ce lieu bien plus qu'au cabaret.
Monsieur Géronte a l'air d'un petit indiscret;
S'il me voit, ce vieillard m'éconduira peut-être
Fort incivilement. D'ailleurs aussi mon maître
Est un autre brutal qui n'entend point raison,
Et veut être introduit ce soir dans la maison.
Entre ces deux écueils, je le donne au plus sage
A pouvoir se sauver ici de quelque orage.
Qu'on est fou! pour un autre aller risquer son dos!
Ah ! qu'un grand philosophe a dit bien à propos
Qu'un bon valet était une pièce bien rare!
On dit que pour la noce ici tout se prépare.

Je veux, en tapinois, faire la guerre à l'œil.
Déjà la nuit commence à s'habiller de deuil.
Lisette dans ces lieux m'a promis de se rendre,
Pour savoir quel parti mon maître pourra prendre.
Mais j'entrevois quelqu'un.

SCÈNE II

MERLIN, M. GRASSET, tenant un plat de rôt;
M. LA MONTAGNE, tenant un panier de bouteilles.

M. GRASSET, à Merlin.
Monsieur, voilà le rôt.

M. LA MONTAGNE, à Merlin.
Monsieur, voilà le vin.

MERLIN.
Vous venez à propos.

(A part.)
Ils me prennent sans doute ici pour l'économe :
Profitons de l'erreur, faisons le majordome.

M. GRASSET.
Voilà douze poulets à la pâte nourris ;
Autant de pigeons gras, dont les culs sont farcis ;
Poules de Caux, pluviers, une demi-douzaine
De râles de genêt, six lapins de garenne ;
Deux jeunes marcassins, avec quatre faisans :
Le tout est couronné de soixante ortolans ;
Et des perdrix, morbleu! d'un fumet admirable.
Sentez plutôt. Quel baume !

MERLIN.
Oui, je me donne au diable,
Ce gibier est charmant ; et je le garantis
Bourgeois, et né natif en plaine Saint-Denis.

M. GRASSET.
Monsieur !

MERLIN.
Oh! je connais vos tours. Qu'il vous souvienne
Qu'un jour, étant chez vous, par malheur la garenne

S'ouvrit et qu'aussitôt on vit tous vos garçons
S'armer habilement de broches, de bâtons,
Et qu'ils eurent grand'peine, avec cet air si brave
A faire rembûcher au fond de votre cave,
Et dans votre grenier, tous les lapins fuyards,
Qu'on voyait dans la rue abondamment épars.

M. GRASSET.

Je ne mérite pas, monsieur, un tel reproche.

MERLIN prend deux perdrix qu'il met dans sa poche.

Donnez-moi deux perdrix : allez coucher en broche,
Et souvenez-vous bien, vous et vos galopins,
De mieux, à l'avenir, enfermer vos lapins.
(A M. la Montagne.)
Entrez. Pour vous, monsieur, qui portez la vendange,
Vous ne valez pas mieux; on ne perd rien au change.
C'est là tout mon vin?

M. LA MONTAGNE.

Tout; on n'est pas un fripon.
Il faut être en ce monde, ou marchand, ou larron.

MERLIN, tirant une bouteille.

On est bien tous les deux. Voyons. Sans vous déplaire,
Cette bouteille-ci me paraît bien légère.
Vous êtes un fripon, un scélérat.

M. LA MONTAGNE.

Monsieur,
Vous me rendez confus.

MERLIN.

Un Arabe, un voleur.

M. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontés !

MERLIN.

Sans parler de la colle,
Ni des ingrédients dont votre art nous désole...
Je vous y tiens : voilà, monsieur le gargotier,
Des bouteilles qui sont faites d'un triple osier.
Ah! monsieur le pendard!

(Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre osiers, en sorte qu'il n'en demeure qu'un fort petit)

M. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute.
Le marchand...

MERLIN.

Se peut-il volerie aussi haute?
De l'or et des grandeurs, je n'en demande pas :
Juste ciel! seulement fais qu'avant mon trépas
Je puisse de mes yeux voir trois de ces corsaires,
Ornant superbement trois bois patibulaires,
Pour prix de leurs larcins, en public élevés,
Danser la sarabande à deux pieds des pavés.
Voilà les vœux ardents que fait pour votre avance
Le plus sincère ami que vous ayez en France.
Adieu... Laissez-m'en deux, comme un échantillon,
Pour montrer qu'à bon droit vous passez pour fripon.

(Il les met dans ses poches, et en prend une troisième.)

M. LA MONTAGNE.

Vous avez pris mon vin !

M. GRASSET.

Qui me payera ma viande?

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein. Hippocrate commande
Et dit en quelque endroit que, pour se bien porter,
Il se faut quelquefois dérober un souper.

SCÈNE III

MERLIN, seul.

Si toute cette troupe, et celui qui l'envoie,
Etait au fond de l'eau, que j'en aurais de joie!
Voilà la noce en branle.

(Il boit.)

SCÈNE IV

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah ! Merlin, te voilà
La bouteille à la main ! que diantre fais-tu là?

MERLIN. Il boit.

En t'attendant, tu vois que je me désennuie.

LISETTE.

Tout est perdu, Merlin; Léonor se marie.
Monsieur de Sotencour, pour nous faire enrager,
De Falaise à Paris vient par le messager :
Il arrive en ce jour, et pour lui faire fête,
Hors ma maîtresse et moi, tout le monde s'apprête.

MERLIN. Il boit.

Que j'en ai de chagrin !

LISETTE.

Pour faire un plein régal,
Ce soir, avant la noce, on donne ici le bal.

MERLIN, vidant sa bouteille.

On donne ici le bal? L'affaire est donc finie?

LISETTE.

Autant vaut, mon enfant.

MERLIN.

Morbleu! j'entre en furie,
En songeant qu'un morceau si tendre et si friand
Doit tomber sous la main d'un maudit Bas-Normand,
Et de Falaise encor. Dis-moi : monsieur Géronte,
Père de Léonor, ne meurt-il point de honte ?

LISETTE.

Ce Normand a, dit-il, plus de cent mille écus ;
Et, pour faire un mari, c'est autant de vertus.

MERLIN.

Et que dit ta maîtresse ?

LISETTE.

Elle se désespère,
S'arrache les cheveux.

MERLIN.

Autant en fait Valère.
A table, aux Entonnoirs, dans un grand embarras,
Le pauvre diable attend sa vie ou son trépas.

LISETTE.

Il peut donc maintenant, puisque l'affaire est faite,
Mourir quand il voudra.

MERLIN.

Quoi ! ma pauvre Lisette.
Laisserons-nous crever un pauvre agonisant ?

LISETTE.

N'as-tu point de remède à ce mal si pressant,
Quelque élixir heureux, quelque once d'émétique ?

MERLIN.

Mais toi, ne peux-tu rien tirer de ta boutique ?
J'ai fait le diable à quatre.

LISETTE.

Et j'ai fait le dragon,
Moi. J'attends même encore un mien parent gascon,
A qui j'ai fait le bec, et qui, ce soir, s'engage
A venir traverser ce maudit mariage.

MERLIN.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi ?

LISETTE.

C'est un fourbe, un fripon, à peu près comme toi.

MERLIN.

Comme moi, des fripons ! Fijac seul me ressemble.

LISETTE.

C'est lui.

MERLIN.

Je le verrai, nous agirons ensemble.
Si Valère pouvait seulement se montrer...

LISETTE.

Bon ! cela ne se peut. Comment pouvoir entrer?
Tout le monde au logis vous connaît l'un et l'autre.

MERLIN.

Ne sais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre
On m'a dit que ce soir on doit danser, chanter.

LISETTE.

On me l'a dit ainsi.

MERLIN.

J'en saurai profiter.
Aide-nous seulement.

LISETTE.

Je suis prête à tout faire.

MERLIN.

Et moi, je te promets que si, dans cette affaire,
Mon maître, plus heureux, épouse *incognito*,
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

LISETTE.

Depuis que mon mari, par grâce singulière,
D'un surtout de sapin, que l'on appelle bière,
Dont on sort rarement, a voulu se munir,
J'ai fait vœu d'être veuve, et je le veux tenir.

MERLIN.

Oui-dà, l'état de veuve est une douce chose :
On a plusieurs amants sans que personne en glose,
Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun, à chaque pièce on tâte :
On laisse celui-ci de peur qu'il ne se gâte ;
On ne veut pas de l'un, parce qu'il est trop vert,
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.
D'un tel vin la couleur est malade et bizarre ;
Cet autre, dans le chaud, peut tourner à la barre :
L'un est trop plat au goût, l'autre trop pétillant;
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.
Ainsi, sans rien choisir, de tout on fait épreuve :
Et voilà justement comme fait une veuve.

LISETTE.

Une veuve a raison. J'aime mieux, prix pour prix,
Deux amants comme il faut, que cinquante maris,
Un époux est un vin difficile à revendre ;
On peut en essayer, mais il n'en faut point prendre.

MERLIN.

Si tu voulais de moi faire un petit essai,
J'ai du montant de reste, et le vin assez gai.
Mais je m'arrête trop, et je laisse mon maître
Se distiller en pleurs et s'enivrer peut-être.
Je te quitte et je vais arrêter ses transports.
Si Lisette est pour nous, nous sommes assez forts.

SCÈNE V

LISETTE, *seule.*

Je veux à les servir m'employer tout entière :
Ce monsieur Bas-Normand me choque la visière.

SCÈNE VI

GILLETTE, LISETTE.

GILLETTE.

De la joie! Ah, Lisette ! A la fin, dans la cour,
Arrive avec fracas monsieur de Sotencour :
Monsieur de Sotencour !

LISETTE.

Au diantre la bégueule,
Avec son Sotencour : voyez comme elle gueule !

GILLETTE.

Je l'ai vu de mes yeux descendre de cheval :
Il amène un cousin, un grand original,
Qu'on avait mis en croupe ainsi qu'une valise.
Mais les voici tous deux.

LISETTE.

L'affaire est dans sa crise.

SCÈNE VII

SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, *en guêtres ;*
UN VALET, *qui porte une lanterne et un sac.*

SOTENCOUR.

Trop heureuse maison, et vous, murs trop épais,
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets,
Qui, dans vos noirs détours, recélez Léonore,
Faites de votre pis, cachez-la mieux encore :
Mais bientôt, malgré vous, je verrai ses appas
Cap à cap, sans réserve, et du haut jusqu'en bas.

Je verrai son nez... son... Mais j'aperçois Lisette.
Maîtresse subalterne, adorable soubrette,
Tu me vois en ces lieux, en propre original;
Pour serrer le doux nœud du lien conjugal.

LISETTE, *à part.*

Le bourreau t'en fasse un, qui te serre la gorge,
Maudit provincial!

SOTENCOUR.

De plaisir je regorge,
En songeant... Ah! cousin, qu'elle a le nez joli,
Le minois égrillard, le cuir fin et poli!
Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent,
Qui pourtant, à l'envi, sans cesse vont et viennent,
Et qui font que d'amour je suis presque enragé.
Pour le reste, cousin, quel heureux préjugé!
L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET, *en Normand.*

Est-elle brune ou blonde?

SOTENCOUR.

Oh! non, elle est bai-clair; ses cheveux sont en onde,
Et fort négligemment flottent à gros bouillons
Sur sa gorge d'albâtre et vont jusqu'aux talons.
Son teint est... tricolor : elle est, ma foi, charmante.
(*A Lisette.*)
La belle de me voir est bien impatiente?
Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

Assez mal : elle dit
Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son lit.

SOTENCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure,
Et nous l'empêcherons de tourner, je te jure.

LISETTE.

Sans cesse elle soupire.

SOTENCOUR.

Eh bien! cousin, tu voi :
Ai-je tort, quand je dis qu'elle est folle de moi?

LISETTE.

Tout est feinte, monsieur, souvent dans une fille :
Ne vous y fiez pas. L'une paraît gentille,
Pour savoir se servir d'une beauté d'emprunt,
Mettre un visage blanc sur un visage brun ;
L'autre de faux cheveux compose sa coiffure ;
Cette autre de ses dents bâtit l'architecture ;
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur,
Et l'autre ses tétons à l'art de son tailleur,
Des charmes apparents on est souvent la dupe,
Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-jupe.

SOTENCOUR.

Léonor aurait-elle aucun de ces défauts ?

LISETTE.

Je ne dis pas cela ; mais le monde est si faux.
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! cousin, n'allez pas acheter chat en poche.
Pour savoir si la belle est droite ou de travers,
Faites-la visiter avant par des experts.

SOTENCOUR.

Bon, bon : va, s'il fallait que cette marchandise
Fût sujette à visite avant que d'être prise,
Malgré tant d'acheteurs, je te jure, cousin,
Qu'elle demeurerait longtemps au magasin.
Mais je la vois paraître.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, LÉONOR, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, LISETTE

GÉRONTE, à Sotencour.

Ah ! serviteur, mon gendre :
Soyez le bien-venu. Vous vous faites attendre :
Votre retardement allait m'inquiéter,
Et ma fille était prête à s'impatienter.

SOTENCOUR.

J'en suis persuadé. Mais vous aussi, madame,
D'impatients transports vous bourrelez mon âme :

Mon cœur tout pantelant, comme un cerf aux abois,
Par avance à vos pieds vient apporter son bois.
Vos beaux yeux désormais sont le nord ou le pôle
Où de tous mes désirs tournera la boussole :
Vos appas, vos attraits..... qui vous font tant d'honneur...
Vous ne répondez rien, doux objet de mon cœur ?

GÉRONTE.

La joie et le plaisir...

SOTENCOUR.

Je vous entends, beau-père;
Le plaisir de me voir la gonfle de manière
Qu'elle ne peut parler.

GÉRONTE.

Justement.

SOTENCOUR.

Dans ce jour
Nous ne ferons plus qu'un, vous et moi Sotencour.

LISETTE, à part.

Ah ! la belle union !

SOTENCOUR.

Moi bien fait, vous gentille,
Nous allons mettre au monde une belle famille.
Beau-père, on dit bien vrai : quant à moi, j'y souscris :
On a beau faire, il faut prendre femme à Paris,
L'on y taille en plein drap. Nos femmes de province
Ont l'abord repoussant, la mine plate et mince,
L'esprit sec et bouché, le regard de hibou,
L'entretien discourtois et l'accueil loup-garou ;
Mais le sexe, à Paris, a la mine jolie,
L'air attractif, surtout la croupe rebondie :
Mais il est diablement sujet à caution.

MATHIEU CROCHET.

On dit qu'à forligner il a la propension.

SOTENCOURT.

Je veux croire pourtant, malgré la destinée,
Que je pourrai toujours aller tête levée ;
Que malgré votre nez, et cet air égrillard,
Mon front, entre vos mains, ne court point de hasard.

Voudriez-vous, mignonne, à la fleur de mon âge,
Mettre inhumainement mon honneur au pillage?
Me réserveriez-vous pour un tel accident?
Hein ! vous ne dites mot?

LISETTE, à part.

Qui ne dit mot, consent.

SOTENCOUR.

Beau-père, jusqu'ici, s'il faut que je le dise,
La future n'a point encore dit de sottise;
Peut-être qu'elle en pense : en tout cas, j'avertis
Qu'elle a l'entretien maigre et le discours concis.

GÉRONTE.

Tant mieux pour une femme.

SOTENCOUR.

Oui, quand par retenue
Elle caquette peu : mais si c'est une grue...
Dans ma famille, au moins, on ne voit point de sots.
Lui, par exemple, il a plus d'esprit, qu'il n'est gros.

MATHIEU CROCHET.

Le cousin me connaît. Oh! je ne suis pas cruche,
Tel que vous me voyez.

SOTENCOUR.

Lui... c'est la coqueluche
Des filles de Falaise. Il étudie en droit,
Et sait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh! quand on a du Code acquis quelque teinture,
Près des femmes de reste on sait la procédure :
Nous autres du barreau, nous sommes des gaillards.

LISETTE.

Vous êtes avocat?

MATHIEU CROCHET.

Et de plus, maître ès-arts.

SOTENCOUR.

Très-altéré, beau-père, au moins ne vous déplaise :
On a soif volontiers, quand on vient de Falaise.
Allons tâter du vin.

GÉRONTE.

Allons, c'est fort bien dit.

SOTENCOUR.
Je me sens là-dedans un terrible appétit,
MATHIEU CROCHET.
Depuis trois jours je jeûne, afin d'être capable
De pouvoir dignement faire figure à table.
LISETTE.
Monsieur est prévoyant.
SOTENCOUR.
Vraiment, c'est fort bien fait.
Allons, suivez-moi donc, cousin Mathieu Crochet.
Bientôt nous reviendrons, ô beauté, mon idole !
Voir si vous n'avez point retrouvé la parole.

SCÈNE IX

LÉONOR, LISETTE, regardant partir Mathieu Crochet.

LISETTE.
Voilà ce qui s'appelle un garçon fait au tour!
LÉONOR.
Lisette, que dis-tu de monsieur Sotencour?
LISETTE.
Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous, madame?
LÉONOR.
De monsieur Sotencour je deviendrais la femme
A ne t'en point mentir, je suis au désespoir.
LISETTE.
Oh! qu'il ne vous tient pas encore en son pouvoir!
Valère n'est pas homme à quitter la partie;
Il faut qu'il vous épouse ou j'y perdrai la vie.

SCÈNE X

LÉONOR, LISETTE, MERLIN, en maître de musique avec des porteurs d'instruments, dausl'un desquels est Valère.

MERLIN chante.
Pour attraper un rossignol,
Ré mi fa sol,
Je disais un jour à Nanette :

Il faut aller au bois ; mais chut!
Mi fa sol ut.
Je me trouvai dans sa cachette;
Le rossignol y vint aussi,
Mi ré ut si;
Et, sitôt qu'il fut sur la branche,
Prêt à chanter de son bon gré,
Sol fa mi ré,
Elle le prit de sa main blanche,
Et puis dans sa cage le mit,
La sol fa mi.

LISETTE

Que cherchez-vous, monsieur, avec cet équipage?

MERLIN.

Vous voyez un Breton prêt à vous rendre hommage.
Depuis plus de vingt ans je rôde l'univers,
Où je fais admirer l'effet de mes concerts.

LISETTE.

Tant mieux pour vous, monsieur, j'en ai l'âme ravie;
Mais nous ne sommes point en goût de symphonie :
Laissez-nous, s'il vous plaît, avec tous nos ennuis.

MERLIN.

Quand vous me connaîtrez... vous saurez qui je suis.

LISETTE.

Je le crois bien.

MERLIN.

Je suis un musicien rare,
Charmé de mon savoir, gueux, ivrogne et bizarre.

LISETTE.

Pour la profession, voilà de grands talents!

MERLIN, à Léonor.

Voudriez-vous m'entendre?

LÉONOR.

Oh! je n'ai pas le temps.
De chagrins trop cuisants j'ai l'âme pénétrée.

MERLIN.

Tant mieux : je vous voudrais encor désespérée.

LISETTE.

Elle n'en est pas loin.

MERLIN.

C'est comme je la veux,
Pour donner à mon art un exercice heureux.

LÉONOR.

Pour des Bretons, monsieur, gardez votre science.

MERLIN.

J'ai tout ce qu'il vous faut autant qu'homme de France.
Tout Breton que je suis, je sais votre besoin.

LISETTE, à Léonor.

Ne le renvoyons pas, puisqu'il vient de si loin.

MERLIN.

Dans un concert d'hymen, lorsque quelqu'un discorde,
Je sais juste baisser ou hausser une corde :
Nul ne sait de l'amour mieux le diapason,
Ni mettre, comme moi, deux cœurs à l'unisson.

LISETTE.

Oh! vous aurez grand' peine, avec votre industrie,
A faire ici chanter deux amants en partie.

MERLIN.

J'ai dans cet étui-là, madame, un instrument
Qui calmerait bientôt vos maux assurément :
Il est doux, amoureux, insinuant et tendre ;
Il va tout droit au cœur.

LISETTE.

Ne peut-on point l'entendre?

LÉONOR.

Ah! laisse-moi, Lisette, en proie à mon malheur.

LISETTE.

Madame, un air ou deux calment bien la douleur.

MERLIN.

Écoutez-le, de grâce, un seul moment sans peine;
Et, s'il ne vous plaît pas, soudain je le rengaîne.

(Il ouvre l'étui dans lequel est Valère.

Cet instrument, madame, est-il de votre goût?

LÉONOR.

Que vois-je? c'est Valère!

LISETTE.

Et Merlin!

MERLIN.

Point du tout.

Je suis un Bas-Breton.

VALÈRE.

Non, belle Léonore,
Je n'ai pu résister au feu qui me dévore;
Et puisqu'on rompt les nœuds qui nous avaient liés,
Je viens, dans un moment, expirer à vos pieds.

LÉONOR.

A quoi m'exposez-vous?

VALÈRE.

Pardonnez à mon zèle.

LÉONOR.

Mon père va venir.

LISETTE.

Je ferai sentinelle.

LÉONOR.

Mais que prétendez-vous?

VALÈRE.

Vous prouver mon amour.
Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en ce jour,
Souffrez que cet amour soit en droit de tout faire.

LISETTE.

Gare! tout est perdu, j'aperçois votre père.

MERLIN, à Valère.

Rentrez vite.

(Valère rentre dans l'étui.)

LISETTE.

Non, non, ce n'est pas encor lui.

MERLIN.

Maugrebleu de la masque! Allons rouvrir l'étui.
C'est Lisette, monsieur, qui cause ce vacarme.
(A Lisette.)
Fais mieux le guet au moins : une seconde alarme
Démonterait, morbleu, l'instrument pour toujours.

VALÈRE, sortant de l'étui.

Ah! madame, aujourd'hui secondez nos amours;
Évitez d'un rival l'odieuse poursuite;
Ce soir, pendant le bal, livrez-vous à la fuite.

LÉONOR.

Mais comment?

VALÈRE.

De Merlin vous saurez pleinement...

LISETTE.

Vite, vite, rentrez, monsieur de l'instrument.
Ah! Merlin, pour le coup, c'est Géronte en personne.

VALÈRE.

Ah! madame...

MERLIN, à Valère.

Eh! rentrez.

(Valère rentre dans l'étui.)

LÉONOR, à Merlin.

A toi je m'abandonne.

(Elle sort.)

SCÈNE XI

GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, MERLIN; VALÈRE, dans l'étui.

MERLIN, feignant d'être en colère.

Oui, vous êtes un sot en bécare, en bémol,
Par la clef d'F ut fa, C sol ut, G ré sol.
De la sorte insulter la musique bretonne!

SOTENCOUR.

Lisette, quelle est donc cette mine bouffonne?

LISETTE.

C'est un musicien bas-breton!

SOTENCOUR.

Bas-breton!
Cet homme doit chanter sur un diable de ton
Je crois dès à présent sa musique enragée :
Jamais, de son pays, il n'est venu d'Orphée;
Pour des doubles bidets, passe.

MERLIN.

Fat animal,
Vil carabin d'orchestre, atome musical,
Par la mort...

SOTENCOUR, l'arrêtant
Doucement.

MERLIN.
Tenez-moi, je vous prie;
Si j'échappe une fois, je veux avoir sa vie.
Laissez...

(Il donne sur les doigts de Sotencour.)

SOTENCOUR.
Si je te tiens! je veux être empalé.

MERLIN, revenant.
Comment! me soutenir que mon air est pillé !
Un air délicieux, que j'estime, que j'aime.
Et que j'ai pris plaisir à composer moi-même
Dans Quimper-Corentin.

GÉRONTE.
Il a tort.

LISETTE.
Entre nous,
Cela ne se dit point.

SOTENCOUR.
Là, là, consolez-vous,
Ce n'est pas un grand mal; on ne voit point en France,
Punir de ces larcins la fréquente licence.
Mais que vois-je? est-ce à vous ce petit instrument?

MERLIN.
Pour vous servir, monsieur.

SOTENCOUR.
J'en joue élégamment;
Je vais vous régaler d'un petit air.

MERLIN, l'arrêtant.
De grâce,
Je ne puis m'arrêter... Il faut...

SOTENCOUR.
Sur cette basse,
Je veux que l'on m'entende un moment préluder

MERLIN.
Vous seriez trop longtemps, monsieur, à l'accorder;
Et, de plus, mon valet a la clef dans sa poche.

SOTENCOUR.

Tous ces gens-là sont faits de croche et d'anicroche.
Je vous dis que je veux...

LISETTE.

Vous en jouerez fort mal;
L'instrument est breton.

MERLIN.

Et tant soit peu brutal :
Vous l'entendrez tantôt, je me ferai connaître;
Et vous verrez pour lors quel homme je puis être.

SOTENCOUR.

Quoi! vous voulez, monsieur, donner concert céans?

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

SOTENCOUR.

Vous venez tout à point. Ce soir je me marie,
De la noce et du bal souffrez que je vous prie.

MERLIN.

Volontiers : j'y prétends figurer comme il faut.

LISETTE, à Merlin.

Faites toujours porter votre instrument là-haut.

SOTENCOUR, à Merlin.

Allons, venez, monsieur; je m'en vais vous conduire :
Moi-même, dans le bal, je veux vous introduire.

MERLIN, en reportant son etui.

Et je m'introduirai de moi-même au soupé.
(A part.)
Ma foi, nous et l'étui, l'avons bien échappé.

SCÈNE XII

SOTENCOUR, LISETTE

SOTENCOUR.

Eh bien! que dirons-nous? Où donc est ta maîtresse?
Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse.
Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers,
Je ne lui promets pas grand nombre d'héritiers.

LISETTE.

Bon, je sais des maris qui, pour éviter noise,
N'ont jamais approché leur femme d'une toise,
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison
Un grand nombre d'enfants qui portent tous leur [nom.

SOTENCOUR

Je sais que Léonor aime un certain Valère,
Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de lui plaire
Que par son air pincé ; mais c'est un petit fou,
Sans esprit, sans mérite, et qui n'a pas un sou :
On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Eh ! que faut-il de plus pour toucher une fille !

SOTENCOUR.

Oui!... Dis à Léonor, en termes clairs et nets,
Que je ne veux pas être époux *ad honores*.
Vois-tu, je ne suis pas de ces gens débonnaires
Qui font valoir leur femme en des mains étrangères ;
Et, mettant à profit un salutaire affront,
Lèvent, à petit bruit, un impôt sur leur front.

SCÈNE XIII

LE BARON D'AUBIGNAC, Gascon; LISETTE, SOTENCOUR

LE BARON.

Ah ! monsieur, jé vous cherche. Eh ! permettez dé [grâce
Qué, sans plus différer, ici jé vous embrasse.

SOTENCOUR.

Pour la première fois, l'accueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez un tel?

SOTENCOUR.

Oui, je me nomme un tel, mais j'ai, ne vous déplaise,
Encore un autre nom.

LE BARON.

Jé viens vous montrer l'aise
Qué j'ai d'avoir appris qué vous vous mariez.

SOTENCOUR.

Je ne mérite pas, monsieur, tant d'amitiés.

LE BARON.

Nul né prend plus qué moi dé part à cette affaire.

SOTENCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire?

LE BARON.

Pourquoi? cetté démande est bonne! Maintenant
Qué vous allez rouler déssus l'argent comptant,
Vous né ferez, jé crois, loyal comme vous êtes,
Nullé difficulté dé bien payer vos dettes.

SOTENCOUR.

Grâces au ciel, monsieur, je ne dois nul argent,
Et vais le front levé sans crainte du sergent.

LE BARON.

Cinq cents louis pour vous, c'est une vagatelle;
Allons, payez-les-moi.

SOTENCOUR.

La demande est nouvelle!
Sotencour est mon nom, me connaissez-vous bien?

LE BARON.

Sotencour... Justement, c'est pour vous qué jé vien.

SOTENCOUR.

Je vous dois quelque chose?

LE BARON.

Eh donc! lé tour est drôle!
C'est cet argent, monsieur, qué sur votre parole
Jé vous ai très-gagné, l'autre hiver, à trois dés.

SOTENCOUR.

A moi, monsieur?

LE BARON.

A vous.

SOTENCOUR.

Eh, parbleu! vous rêvez :
Pour connaître vos gens, mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment! chétif mortel, vous déniez vos dettes?
Vous né connaissez plus lé baron d'Aubignac,
Vicomté dé Dougnac, Croupignac, Foulignac,

Gentilhomme gascon, plus noblé qué personne,
D'uné race ancienne autant que la Garonne?

SOTENCOUR.

Quand elle le saurait tout autant que le Nil,
Votre propos, monsieur, n'est ni beau ni civil.
Je ne vous connais point, ni ne veux vous connaître.

LE BARON.

Il né mé connaît pas! lé scélérat! lé traître!
Né vous souvient-il plus dé cet hiver dernier,
Quand notré régiment fut chez vous en quartier,
Un jour dé carnaval, chez cette conseillère
Qui m'adorait... Eh donc! vous mémorez l'affaire?

SOTENCOUR.

Pas plus qu'auparavant : je ne sais ce que c'est.

LE BARON, *mettant la main à son épée.*

Ah! jé vous en ferai souvenir, s'il vous plaît;
Car, cadédis, jé veux qué le diable mé scie...

LISETTE, *l'arrêtant.*

Ah! tout beau : dans ce lieu point de bruit, je vous [prie.
Monsieur est honnête homme, et qui vous paîra bien.

SOTENCOUR.

Moi, payer! eh pourquoi, si je ne lui dois rien?

LE BARON.

Vous né mé devez rien ?

LISETTE.

Un gascon n'est pas homme
A venir, sans sujet, demander une somme.

SOTENCOUR.

Un Gascon! un Gascon a grand besoin d'argent;
Et pourvu qu'il en trouve, il n'importe comment.
Jamais de son pays ne vint lettre de change;
Et, quoiqu'il mange peu, si faut-il bien qu'il mange.

LISETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cents écus.

SOTENCOUR.

J'aimerais mieux cent fois vous voir tous deux pendus.

LE BARON, *l'épée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma colère.

LISETTE, au baron.

Eh ! de grâce, monsieur!

LE BARON.

Non, non, laissez-moi faire,

Qué jé le perce à jour.

SOTENCOUR crie.

A l'aide ! je suis mort.

SCÈNE XIV

GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LE BARON D'AUBIGNAC.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, messieurs, criez-vous donc si fort?

LE BARON.

Un atomé bourgeois qui perd sur sa parole,
Et né veut pas payer !... Mais cé qui mé console
Jé veux dévénir nul, ou j'en aurai raison.

GÉRONTE.

Que veut dire cela ?

SOTENCOUR, à Géronte.

Monsieur, c'est un fripon,
Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre

LE BARON, à Géronte, voulant percer Sotencour.

Rétirez-vous, monsieur.

GÉRONTE.

Ah ! tout beau, c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votre gendre ?

GÉRONTE.

Il le sera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux : vous mé paîrez cé qu'il mé doit au jeu.
Jé fais arrêt sur vous, sur la fille et la dote.

GÉRONTE, à Sotencour.

Quoi ! vous avez perdu ?

SOTENCOUR.

Je vous dis qu'il radote.

Je ne sais...

LE BARON, à Géronte.

Nuit et jour il hanté les brélans ;
Il doit encore au jeu plus dé vingt millé francs.

GÉRONTE.

Plus de vingt mille francs.

LE BARON.

Oui, monsieur.

SOTENCOUR.

Je vous jure.
Foi de vrai Bas-Normand, que c'est une imposture ;
Que je ne comprends rien à ce maudit jargon,
Et ne sais, pour tout jeu, que l'oie et le toton.

LE BARON.

Vous mé gâtez ici bien du temps en paroles,
Monsieur, jé veux toucher mes quatré cents pistoles,
Ou, cadédis, jé veux lé saigner à l'instant.

GÉRONTE.

Si mon gendre vous doit...

LE BARON.

S'il mé doit !

GÉRONTE.

Je prétends
Que vous soyez payé; mais, sans plus de colère,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire.
Je marie aujourd'hui ma fille, et retiendrai
Sur sa dot cet argent, que je vous donnerai.

LE BARON.

C'est parler comme il faut. Quand on est raisonnable,
Tout Gascon qué jé suis, jé suis doux et traitable.
Adieu. Jusqu'à démain. Mais souvenez-vous-en,
Qué j'ai votré parole et grand besoin d'argent.

SCÈNE XV

GÉRONTE, LISETTE, SOTENCOUR.

GÉRONTE.

Vous êtes donc joueur ?

SOTENCOUR.

Que l'on me pilorie,
Si j'ai hanté ni vu ce Gascon de ma vie.

GÉRONTE.

Mais pourquoi viendrait-il?...

SOTENCOUR.

C'est un fourbe; et, sans vous
J'allais vous le bourrer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous,
Vous avez d'un joueur acquis la renommée;
Et le feu, comme on dit, ne va point sans fumée.

SOTENCOUR.

Oh! quittons ce propos, et ne songeons qu'au bal.
J'aperçois le cousin; il n'est, ma foi, point mal.

SCÈNE XVI

MATHIEU CROCHET, en habit de Cupidon; GÉRONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LÉONOR, couverte d'une grande mante de taffetas, un masque à la main; UNE TROUPE DE DIFFÉRENTS MASQUES.

MATHIEU CROCHET.

Me voilà, mon cousin, dans mon habit de masque.

SOTENCOUR.

L'équipage est galant, et l'attirail fantasque.
Ma prétendue aussi n'est pas mal, sur ma foi;
Mon cœur, en la voyant, me dit je ne sais quoi.

LÉONOR.

Oh! qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le cousin est masqué mieux que personne en France;
Il est tout à manger : les femmes, dans le bal,
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vrai?

SOTENCOUR.

Parbleu, plus d'une curieuse,
De l'aîné des Amours va tomber amoureuse,
Et voudra de plus près connaître le cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frotte... on verra.

LISETTE.

O le petit lutin !
Qu'il va blesser de cœurs !

SCÈNE XVII

MERLIN, GÉRONTE, LÉONOR, LISETTE, LE BARON D'AUBIGNAC, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, et TOUS LES MASQUES.

MERLIN.

Monsieur, je viens vous dire
Que mon concert est prêt.

SOTENCOUR.

Çà, ne songeons qu'à rire
Cousin, il faut ici remuer le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laissez-moi faire, allez, je ne suis pas un sot.
Je vais plus qu'on ne veut, quand on m'a mis en danse.
(A Merlin.)
Allons, ferme, monsieur, il est temps qu'on commence.
C'est à nous de danser et d'entamer le bal.

(Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le bal, le baron, couvert d'une pareille mante que Léonor, prend sa place, et Sotencour danse avec lui. Léonor et Lisette sortent pendant leur danse.)

SOTENCOUR.

Qu'en dites-vous, beau-père ? Eh ! cela va-t-il mal ?

SCÈNE XVIII

GILLETTE, GÉRONTE, SOTENCOUR, MERLIN, LE BARON, et TOUS LES MASQUES.

GILLETTE.

Au secours ! au secours ! votre fille, on l'emporte,
Des carêmes-prenants lui font passer la porte.

GÉRONTE.

Que dis-tu là ?

GILLETTE.

Je dis que quatre hommes, là-bas,
La font aller, monsieur, plus vite que le pas.

GÉRONTE.

Quoi ! ma fille...

GILLETTE.

Oui, monsieur...

SOTENCOUR.

La plaisante nouvelle !
Tu rêves : tiens, voilà que je danse avec elle.

MERLIN.

Monsieur, laissez-la dire ; elle a perdu l'esprit.

GILLETTE.

Non, vous dis-je.

SOTENCOUR.

On te dit que dessous cet habit
C'est Léonor.

GILLETTE.

Et non, je n'ai pas la berlue,
Je viens de la quitter à l'instant dans la rue.

SOTENCOUR.

Au diable la pécore avec ses visions !
Il faut te détromper de tes opinions.
Tiens, voilà Léonor.

(Il ôte le masque à la prétendue Léonor, et on reconnaît le baron.)

LE BARON.

Serviteur.

SOTENCOUR.

C'est le diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter, mais pourtant fort traitable.
Vous mé dévez, cherchons quelque accommodement.
J'ai votré Léonor pour mon nantissement,
Et jé la fais conduire au château dé la Garde :
Dé l'argent, jé la rends ; point d'argent, jé la garde.

GÉRONTE.

On m'enlève ma fille ! au secours ! au voleur !

SCÈNE XIX.

VALÈRE, GÉRONTE, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, MERLIN, LE BARON, et TOUS LES MASQUES.

VALÈRE.

Monsieur, pour Léonor, n'ayez aucune peur;
Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,
Contre un hymen injuste on a pris sa défense.

GÉRONTE.

Ah ! Valère, c'est vous.

SOTENCOUR.

Quoi ! Valère... Comment !
Que veut dire ceci ?

VALÈRE.

Que très-civilement
Je viens ici vous dire, en parlant à vous-même,
Que Léonor, pour vous, sent une haine extrême;
Qu'elle mourrait plutôt que...

SOTENCOUR.

Léonor me hait?

VALÈRE.

Si vous ne m'en croyez, croyez-en ce billet.

SOTENCOUR lit.

« Pour éviter l'hymen dont mon amour murmure,
« Et pour ne jamais voir votre sotte figure,
« J'irais au bout du monde, et plus loin même encor.
« On ne peut vous haïr plus que fait Léonor. »
En termes clairs et nets cette lettre s'explique,
Et le tour n'en est point trop amphibologique.
Oh bien ! la belle peut revenir sur ses pas;
Elle aurait beau courir, je ne la suivrais pas.
Je vous cède les droits que j'ai sur l'accordée,
Et ne me charge point de fille hasardée.

GÉRONTE.

Oh ! ma fille est à vous.

SOTENCOUR.

Non, parbleu, par bonheur :
Je lui baise les mains et la rends de bon cœur.

GÉRONTE.

Vous me faites plaisir, monsieur, de me la rendre.

SOTENCOUR.

Oh! vous ne manquerez, sur ma foi, pas de gendre,
Ni vos petits-enfants de père. Allons, Mathieu,
Retournons à Falaise.

MATHIEU CROCHET.

Adieu, messieurs, adieu.

MERLIN.

Place à Mathieu Crochet.

SCÈNE XX

LÉONOR, GÉRONTE, VALÈRE, LISETTE, LE BARON, et TOUS LES MASQUES.

LÉONOR.

A vos genoux, mon père...

GÉRONTE.

Oublions le passé, ma fille; en cette affaire,
Je n'ai point prétendu forcer tes volontés.

LÉONOR.

Que ne vous dois-je point pour de telles bontés!

GÉRONTE.

Pour vous, dont je connais le bien et la famille,
Valère, je veux bien que vous ayez ma fille.

VALÈRE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Nous vous devons assez en ce moment
De nous avoir défait de ce couple normand.

MERLIN.

L'honnête homme, morbleu! vive monsieur Géronte!
Ma foi, sans moi, la belle en avait pour son compte.
Puisque tout est d'accord maintenant entre vous,
Rions, chantons, dansons, et divertissons-nous.

(Tous les masques qui sont sur le théâtre font une espèce de bal; et, après qu'on a dansé un passe-pied, le baron chante l'air gascon suivant.)

LE BARON.

Cadédis, vive la Garonne !
En valur on n'y craint personne;
Les faquins y sont des héros :
Jé vous lé dis en quatré mots,
En amour, comme au jeu, jé vrille,
Et, comme un dé, j'escamote une fille.

(On reprend la danse, après laquelle Merlin chante un passe-pied breton.)

MERLIN.

Un jour de printemps,
Tout le long d'un verger,
Colin va chantant,
Pour ses maux soulager :
Ma bergère, laisse-moi,
La la la, rela, rela !
Ma bergère, laisse-moi
Prendre un tendre baiser.

(Les masques se prennent par la main, et dansent en chantant :)

Ma bergère, laisse-moi,
La la la la, etc.

MERLIN.

La belle, à l'instant,
Répond à son berger :
Tu veux, en chantant,
Un baiser dérober ?

UNE BERGÈRE.

Non, Colin, ne le prends pas.
La la la la, rela, rela!
Non, Colin, ne le prends pas,
Je vais te le donner.

LE CHŒUR.

Non, Colin, ne le prends pas.
La la la la, rela, rela :
Non, Colin, ne le prends pas,
Je vais te le donner.

(Tous les masques ayant formé une danse en rond, se retirent, et Merlin chante au parterre le couplet suivant :)

MERLIN.

Si mon air breton
A su vous divertir.
Messieurs d'un haut ton
Daignez nous applaudir :
Mais s'il ne vous plaisait pas
La la la la, rela, rela :
Mais s'il ne vous plaisait pas,
Dites-le-nous tout bas.

FIN

LA SÉRÉNADE

PERSONNAGES

M. GRIFON, père de Valère.
VALÈRE, amant de Léonor.
MADAME ARGANTE, mère de Léonor.
LÉONOR.
M. MATHIEU.
SCAPIN, valet de Valère.
MARINE, servante de Mme Argante.
CHAMPAGNE, valet de M Mathieu
MUSICIENS.
DANSEURS.

(La scène est à Paris.)

SCÈNE I

M. MATHIEU, MARINE.

MARINE. — Je vous dis encore une fois que madame n'est pas au logis, et qu'il faut que vous reveniez, si vous voulez lui parler.

M. MATHIEU. — A la bonne heure, je reviendrai. Cependant, Marine, dis-lui que j'ai vendu un collier à la personne qui doit épouser mademoiselle sa fille.

MARINE. — Je voudrais, monsieur Mathieu, que vous fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de collier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire? Ne devriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont point de votre compétence? Un courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, et laisser les honnêtes filles en repos.

M. MATHIEU. — A Dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon ! Je ne fais point faire de marché à vie; c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne saurait garantir, et l'on n'en a pas plus tôt fait l'emplette qu'on voudrait en être défait à moitié de perte.

MARINE. — Oui, mais ceux qui font des mariages ne s'embarrassent guère du succès ; et quand ils ont reçu leur pot-de-vin, et que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connaissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un collier ?

M. MATHIEU. — Je vais le lui livrer, et en recevoir de l'argent.

MARINE. — Ce n'est pas là ce que je demande. Quel homme est-ce ?

M. MATHIEU. — C'est un fort honnête homme, for riche, fort vieux et fort goutteux.

MARINE. — Que la peste te crève !

M. MATHIEU. — Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoûtantes ; mais, comme vous savez, entre l'utile et l'agréable, il n'y a pas à balancer.

MARINE. — Oui, pour des ladres comme vous, qui ne connaissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien, et de faire travailler leur argent à gros et très-gros intérêt : mais pour une jeune personne comme Léonor, qui cherche à passer ses jours dans le plaisir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous et madame sa mère, qu'elle préfère l'agréable à l'utile ; et que moi, de mon côté, je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

M. MATHIEU. — Hélas ! ma pauvre enfant, romps, casse, brise le mariage en mille pièces, je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même, en cas de besoin pourvu que tu me fasses payer de mes peines un pe grassement.

MARINE. — Un peu grassement ! Eh ! mort de ma vie, n'êtes-vous pas déjà assez gras ! Allez, vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

M. MATHIEU. — Marine est toujours railleuse. Mais je ne songe pas que mon homme m'attend : il veut donner tantôt une sérénade à sa maîtresse. Musiciens et filles de chambre ont volontiers commerce en-

semble ; n'y en a-t-il point quelqu'un de tes amis à qui tu voulusses faire gagner cet argent-là ?

MARINE. — Qu'il aille au diable, avec sa sérénade ! Je vais songer à lui donner l'aubade, moi.

M. MATHIEU. — Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrais bien rester plus longtemps avec toi, je ne m'y ennuie jamais.

MARINE. — Et moi, je m'y ennuie toujours.

M. MATHIEU. — Adieu !

SCÈNE II

MARINE, *seule.*

Je prie le ciel qu'il te conduise, et que tu te puisses casser le cou. Il n'y aurait pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là seraient au fond de la rivière avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valère ! il ne sait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de sa maîtresse. Voici son valet à propos.

SCÈNE III

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN. — Bonjour, ma charmante.

MARINE. — Bonjour, mon adorable.

SCAPIN. — Comment se porte ta maîtresse ?

MARINE. — Mal.

SCAPIN. — Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE. — Et ton maître ?

SCAPIN. — Il se porterait assez bien, s'il avait un peu plus d'argent.

MARINE. — Je n'ai jamais connu un gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN. — M. Grifon, son père, est bien riche, mais il est bien ladre.

MARINE. — Nous nous en apercevons.

SCAPIN. — Tel que tu me vois, je sers mon maître sans gages, et *incognito*.

MARINE. — Comment, *incognito?*

SCAPIN. — Oui : monsieur Grifon ne sait pas que son fils a l'honneur d'être à moi : il ne me connaît pas même. Je loge en ville, et je vis d'emprunt.

MARINE. — Tu fais souvent mauvaise chère.

SCAPIN. — Assez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon maître quand il est mal avec son père.

MARINE. — Voilà un beau ménage!

SCAPIN. — Eh! dis-moi un peu...

MARINE. — Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

SCAPIN. — Comme tu fais, Marine! Regarde-moi un peu.

MARINE. — Eh bien! que me veux-tu?

SCAPIN. — Vous plairait-il seulement, ô beauté léoparde! me dire le contenu de cette lettre?

MARINE. — Je n'ai pas le temps.

SCAPIN. — Tu me romps si souvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot.

MARINE. — J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN. — Le beau naturel! Je te prie donc de te taire, Marine : c'est le moyen de te faire parler.

MARINE. — Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN. — Et tant qu'il te plaira.

MARINE. — Et me tairai, si je veux.

SCAPIN. — Dis si tu peux, mon enfant; cela est difficile.

MARINE. — Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de parler!

SCAPIN. — Je n'ai garde.

MARINE. — Voilà encore un plaisant visage, pour fermer la bouche à une femme!

SCAPIN. — Fort bien.

MARINE. — Ni toi, ni ton père, ni ta mère, ni toute ta peste de génération, ne me ferait rabattre une syllabe.

SCAPIN. — Qu'elle est agréable!

MARINE. — Quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

SCAPIN. — Tu ne devrais pas parler souvent.

MARINE. — Va, va, quand je serai morte, je me tairai assez.

SCAPIN. — Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE. — Tu voudrais donc savoir le contenu de la lettre?

SCAPIN. — Moi? point du tout; je ne veux rien savoir.

MARINE et SCAPIN ensemble.

MARINE. — Oh! tu sauras pourtant, malgré que tu en aies, que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vu; que sa mère a terminé l'affaire; qu'elle prie Valère... Que la peste te crève! Adieu.

SCAPIN. — Oh! tu auras menti, et il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien savoir; laisse-moi en repos; garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler! Adieu.

SCÈNE IV

SCAPIN, seul.

Par ma foi, c'est une charmante chose qu'une femme! Quelle docilité d'esprit! quelle complaisance! Voilà une des plus raisonnables que je connaisse. Mais je m'amuse ici, et je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître; car il est diablement amoureux. Qui dit amoureux, dit impatient, et qui dit impatient, suppose un homme qui a plus tôt donné un coup de pied au cul que le bonjour. Mais le voilà.

SCÈNE V

VALÈRE, SCAPIN.

VALÈRE. — Eh bien ! Scapin, apprends-moi des nouvelles de Léonor. L'as-tu vue ? Que t'a dit Marine ?

SCAPIN. — Marine ? rien du tout. C'est une fille dont on ne saurait tirer une parole.

VALÈRE. — Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant?

SCAPIN. — C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien ; mais tout ce que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renoncer à Léonor ; et le pis que j'y trouve, c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

VALÈRE. — Quoi ? que dis-tu ? parle, explique-toi. Renoncer à Léonor ?

SCAPIN. — Oui, monsieur.

VALÈRE. — Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement ?

SCAPIN. — Non, monsieur.

VALÈRE. — Quoi ! tu n'as pu pénétrer ?...

SCAPIN. — Oh ! monsieur, Marine est une fille impénétrable.

VALÈRE. — Que je suis malheureux !

SCAPIN. — Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALÈRE. — Eh ! donne donc, maraud, donne donc.

(Il lit.)

« Si vous m'aimez autant que je vous aime, nous
« sommes les plus malheureuses personnes du monde.
« Ma mère prétend me marier à un homme que je ne
« connais point. Détournez le malheur qui nous me-
« nace ; et soyez certain que je choisirai plutôt la mort
« que d'être jamais à d'autre qu'à vous. »

Scapin !

SCAPIN. — Monsieur ?

VALÈRE. — Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN. — Je dis, monsieur, que ce n'est pas là une lettre de change.

VALÈRE. — Et je me laisserai enlever Léonor ! Non, non, Scapin; à quelque prix que ce soit, il faut empêcher...

SCAPIN. — Monsieur, le ciel m'a donné des talents merveilleux pour faire des mariages; et je puis dire, sans vanité, qu'il n'y a guère de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés; mais j'aime trop la propagation de l'espèce, pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALÈRE. — Que tu fais mal à propos le mauvais plaisant. Il faut...

SCÈNE VI

M. GRIFON, M. MATHIEU, VALÈRE, SCAPIN.

SCAPIN, bas. — Paix ! voici votre père. Le vilain usurier qui nous vendit si cher l'argent l'année passée est avec lui.

VALÈRE, bas. — Vient-il lui demander ce que je lui dois ?

SCAPIN, bas. — Il serait mal adressé. Écoutons.

(Valère et Scapin se retirent au fond du théâtre.)

M. GRIFON, à M. Mathieu, — Je vous donnai, il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU. — Cela est vrai, monsieur Grifon.

SCAPIN, bas à Valère. — Le bonhomme négocie avec les usuriers aussi bien que nous; mais ce n'est pas de la même manière.

M. GRIFON. — Nous sommes convenus à trois mille huit cents livres; ce sont encore deux cents louis qu'il faut vous donner pour le collier, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU. — Oui, monsieur Grifon.

SCAPIN, bas à Valère. — Cela nous accommoderait bien.

VALÈRE, bas. — Paix ! tais-toi.

M. GRIFON. — Passez tantôt chez moi, ou envoyez-y

quelqu'un de votre part, avec un billet de votre main ; cela suffira : c'est de l'argent comptant, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU. — Je n'en suis point en peine, et je vous laisse le collier, monsieur Grifon.

SCAPIN, à part. — Un collier de trois mille huit cents livres ! Le friand morceau !

(M. Mathieu sort.)

SCÈNE VII

M. GRIFON, VALÈRE, SCAPIN.

M. GRIFON. — Ah ! vous voilà, mon fils. Que faites-vous là ? Y a-t-il longtemps que vous y êtes ?

VALÈRE. — Je ne fais que d'arriver.

M. MATHIEU, montrant Scapin. — Qui est cet homme-là?

VALÈRE. — C'est, mon père...

M. GRIFON. — Quoi ! c'est...

VALÈRE. — Un musicien de l'Opéra.

M. GRIFON. — Mauvaise connaissance qu'un musicien de l'Opéra ! Ils mènent les gens au cabaret, et il faut toujours payer pour eux.

SCAPIN, bas à Valère. — De quoi diantre vous avisez-vous de me faire musicien ? J'atmerais mieux être toute autre chose.

VALÈRE, bas à Scapin. — Tais-toi.

M. GRIFON. — Oh çà ! mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre; la présence du musicien ne gâtera rien, et peut-être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN, bas à Valère. — Votre imagination m'a fait musicien par hasard ; vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

M. GRIFON. — Je vais me marier.

VALÈRE. — Vous marier ! vous, mon père !

M. GRIFON. — Moi-même, en propre personne.

SCAPIN, à part. — Je ne m'attendais pas à celui-là.

M. GRIFON. — Que dit M. le musicien ?

SCAPIN. — Je ne puis que vous louer, monsieur, de

former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hasardez d'en prendre une seconde; le péril ne vous rebute point : cela est fier, cela est grand, cela est héroïque; et, pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

M. GRIFON. — Voilà un joli garçon.

VALÈRE. — Ce que j'en dit, mon père, n'est que par l'intérêt que je prends à votre santé.

M. GRIFON — Ne t'en mets point en peine; ce sont mes affaires.

SCAPIN, à Valère. — Oui, monsieur, que monsieur votre père vous donne seulement une belle-mère bien faite, belle, jeune, et laissez-le faire; vous serez ravi qu'il se soit remarié, sur ma parole.

M. GRIFON. — Oh! je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrais de vous maintenant, monsieur de l'Opéra, ce serait que vous m'aidassiez à donner une petite sérénade à ma maîtresse.

SCAPIN. — Une sérénade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique italienne, française; je suis un homme à deux mains.

M. GRIFON. — Tout de bon?

SCAPIN. — Demandez à monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les sérénades : il m'en doit encore deux ou trois.

VALÈRE. — Oui, mon père.

SCAPIN. — Ce n'est pas pour me vanter, mais en cas de chanteurs, symphonistes, violistes, téorbistes, clavecinistes, opéra, opérateurs, opératrices, madelonistes, catinistes, margotistes, si difficiles qu'elles soient, j'ai tout cela dans ma manche.

M. GRIFON. — Je voudrais une sérénade à bon marché.

SCAPIN. — Je ménagerai votre bourse; ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six

violons, vingt hautbois, douze basses, six trompettes, vingt-quatre tambours, cinq orgues et un flageolet.

M. GRIFON. — Et fi donc! voilà pour donner une sérénade à tout un royaume.

SCAPIN. — Pour les voix, nous prendrons seulement douze basses, huit concordants, six basses-tailles, autant de quintes, quatre hautes-contre, huit faussets, et douze dessus, moitié entiers et moitié hongres.

M. GRIFON. — Vous nommez là de quoi faire un régiment de musique.

SCAPIN. — Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instruments. Laissez-nous faire. Je veux qu'il y ait dans cette musique là une espèce de petit charivari qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons, monsieur votre fils et moi, donner maintenant les ordres pour...

M. GRIFON. — Attendez. On doit m'amener ma maîtresse; je suis bien aise que vous la voyiez, et que vous m'en disiez votre sentiment l'un et l'autre.

SCAPIN. — Prenez-la belle et jeune, au moins, surtout d'humeur complaisante; tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALÈRE, bas à Scapin. — Allons-nous-en; je me meurs d'inquiétude.

SCÈNE VIII

M. GRIFON, VALÈRE, SCAPIN, MADAME ARGANTE, LÉONOR, MARINE.

M. GRIFON. — Ne vous avais-je pas bien dit qu'on devait l'amener? Voilà la mère et la fille de chambre.

VALÈRE, bas à Scapin. — Que vois-je, Scapin? C'est Léonor.

SCAPIN, à part. — Autre incident.

MADAME ARGANTE. — Allons, ma fille, approchez, et saluez le mari que je vous ai destiné.

(Elle entend parler de M. Grifon.)

LÉONOR, croyant que c'est Valère. — Quoi! madame, voilà la personne!...

MADAME ARGANTE. — Qu'avez-vous donc, mademoiselle? est-ce que monsieur ne vous plaît pas?

LÉONOR. — Je ne dis pas cela, madame, et je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres.

VALÈRE, bas à Scapin. — Scapin, elle obéit à sa mère, je suis perdu.

MARINE, à part. — Il y a de l'erreur de calcul.

MADAME ARGANTE. — Je suis ravie, ma fille, de vous voir des sentiments raisonnables, et j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me désobéir.

LÉONOR. — Vous désobéir! moi? j'aimerais mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

M. GRIFON, à Scapin. — Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai?

SCAPIN, à part. — Il y a ici du *quiproquo*, sur ma parole.

LÉONOR. — Tout ce que j'ai à me reprocher, madame, c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion; et les choses sont dans un état à me permettre d'avouer, sans honte, que votre choix et mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

M. GRIFON, à part. Comme elle m'aime déjà! Cela n'est pas croyable.

LÉONOR. — Mais j'ai lieu de vous plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valère, aux bontés que ma mère a pour nous?

MADAME ARGANTE. — Comment donc, Valère? A qui en avez-vous?

M. GRIFON. — Qu'est-ce que cela signifie?

SCAPIN, à part. — Nous approchons du dénoûment.

MADAME ARGANTE. — Que voulez-vous dire avec votre Valère?

LÉONOR. — Ne m'avez-vous pas dit, madame, que vous aviez conclu mon mariage?

MADAME ARGANTE. — Qu'a de commun Valère avec votre mariage? C'est à nonsieur Grifon, que voilà, que je vous marie.

M. GRIFON, *à Léonor.* — Oui, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur de...

LÉONOR. — Vous, monsieur ?

MADAME ARGANTE. — Je voudrais bien, pour voir, que vous ne le trouvassiez pas bon !

M. GRIFON. — Monsieur mon fils, par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci ?

VALÈRE. — Par une aventure fort naturelle, mon père.

M. GRIFON. — Comment une aventure fort naturelle ?

MARINE. — Oui, monsieur; mademoiselle est fille, monsieur est garçon; elle est aimable, il est joli homme; ils ont fait connaissance, ils s'aiment, ils sont dans le goût de s'épouser : y a-t-il rien là que de fort naturel ?

SCAPIN. — Il n'est point question de la nature là-dedans; c'est la raison et l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le père, madame est la mère; la raison est de leur côté, la nature est une sotte, et vous aussi, ma mie.

MADAME ARGANTE. — Il a raison.

LÉONOR. — Quoi! à l'âge que j'ai, ma mère, vous voudriez me faire épouser un homme comme monsieur? Vous n'y songez pas.

VALÈRE. — Quoi! à l'âge que vous avez, mon père, vous voudriez vous marier à une fille comme mademoiselle ? Je crois que vous rêvez.

LÉONOR. — En vérité, ma mère, vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi une chose aussi éloignée de bon sens.

VALÈRE. — Sérieusement parlant, mon père, vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

MADAME ARGANTE. — Ouais ! Et où sommes-nous donc? Allons, petite ridicule, qu'on donne tout à l'heure la main à monsieur.

VALÈRE. — Non pas, madame, s'il vous plaît.

M. GRIFON. — Qu'est-ce à dire?

VALÈRE. — Avec votre permission, mon père, cela ne sera pas, je vous assure.

M. GRIFON. — Cela ne sera pas! Que dites-vous à cela, monsieur le musicien?

SCAPIN. — Vous avez là un grand garçon bien mal morigéné, monsieur.

M. GRIFON. — Pendard!

VALÈRE. — Que dirait-on dans le monde, si, en ma présence, je vous laissais faire une action aussi extravagante que celle-là?

M. GRIFON. — Quoi donc extravagante? Comment donc? A ton père, malheureux?

MARINE. — A votre père!

SCAPIN. — A votre propre père!

VALÈRE. — Quand il serait mon père cent fois plus qu'il ne l'est encore, je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

M. GRIFON. — Mais quelle comédie jouons-nous donc ici? Je vous demande pardon pour mon fils, madame.

MADAME ARGANTE. — Cela n'est rien; j'ai bien des excuses à vous faire pour ma fille, monsieur.

MARINE. — Voilà des enfants bien obstinés. Mais aussi pourquoi vous exposer à vous marier, sans savoir si monsieur votre fils le voudra bien?

M. GRIFON. — S'il le voudra bien?

SCAPIN. — Monsieur, avec trois ou quatre cents pistoles ne pourrions-nous point le mettre à la raison?

M. GRIFON. — Je l'y mettrai bien sans cela.

MADAME ARGANTE. — Et moi, je vous réponds de cette petite impertinente-là; elle vous épousera, ou je la mettrai dans un lieu d'où elle ne sortira de longtemps.

LÉONOR. — J'y demeurerai plutôt toute ma vie que d'épouser un homme que je n'aime point.

SCÈNE IX

MADAME ARGANTE, M. GRIFON, VALÈRE, SCAPIN.

M. GRIFON. — Elle s'en va, madame.

MADAME ARGANTE. — Ne vous mettez pas en peine; je saurai la réduire : elle sera votre femme aujourd'hui, ou vous mourrez de mort subite.

SCÈNE X

M. GRIFON, VALÈRE, SCAPIN.

M. GRIFON. — De mort subite! Voilà à quoi vous m'exposez, monsieur le coquin. Laisse-moi faire, je veux l'épouser à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon bien pour m'en faire aimer; je lui donnerai des présents, des bijoux, des maisons, des contrats, des cadeaux, des festins, des sérénades; des sérénades, monsieur le musicien; et je lui ferai des enfants pour te faire enrager.

SCAPIN, *à part*. — Oh! pour celui-là, on vous en défie.

SCÈNE XI

VALÈRE, SCAPIN.

VALÈRE. — Non, Scapin, il n'y a point d'extrémité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN. — Doucement, monsieur; nous abaisserons ces fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le soin d'une sérénade; il vient de négocier un certain collier : laissez-moi faire. Mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

VALÈRE. — Ah! mon pauvre Scapin, cherche, imagine, invente des moyens pour en trouver; engage tout, vends tout, donne tout.

SCAPIN. — Eh! que diable engager? que vendre? Pour tout meuble et immeuble, vous n'avez que votre habit et le mien; encore le tailleur n'est-il pas payé.

VALÈRE. — Quoi! tu ne peux trouver?...

SCAPIN. — Depuis que je travaille pour vous, les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usés...

VALÈRE. — Mais quoi!

SCAPIN. — Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma sérénade en tête; si je pouvais avoir seulement de quoi payer les musiciens dont je me veux servir...

VALÈRE. — A quoi bon?

SCAPIN. — J'ai besoin de me recueillir, vous dis-je; laissez-moi en repos, et allez fortifier Léonor dans le dessein de ne point épouser votre père.

VALÈRE, à part. — Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai besoin de lui.

SCÈNE XII

SCAPIN, seul.

Ce n'est pas une petite affaire, pour un valet d'honneur, d'avoir à soutenir les intérêts d'un maître qui n'a point d'argent. On s'accoquine à servir ces gredins-là, je ne sais pourquoi; ils ne payent point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois; on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne sont tout au plus que de moitié; et avec tout cela nous sommes les valets, et ils sont les maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétends, à l'avenir, travailler pour mon compte; ceci fini, je veux devenir maître à mon tour.

SCÈNE XIII

CHAMPAGNE, SCAPIN.

SCAPIN. — Mais, que vois-je?

CHAMPAGNE. — Eh !c'est toi, mon pauvre Scapin!

SCAPIN. — Le beau Champagne en ce pays-ci!

CHAMPAGNE. — Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN. — Pourquoi donc?

CHAMPAGNE. — Par une espèce de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avait défendu de paraître à la ville, elle me prescrivait un temps pour voyager; mes voyages sont finis, je reparais sur nouveaux frais.

SCAPIN. — Et que fais-tu à présent? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison, et, soit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE. — J'ai quitté tout cela, mon ami. La justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné; il n'y a plus rien à faire dans le commerce; elle prend toujours les choses du mauvais côté. J'ai renoncé aux vanités du monde, et je me suis jeté dans la réforme.

SCAPIN. — Toi, dans la réforme?

CHAMPAGNE. — Oui, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré, je prête sur gages.

SCAPIN. — La retraite est méritoire.

CHAMPAGNE. — Ma foi, il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, que d'en aider des particuliers dans leurs nécessités pressantes.

SCAPIN. — Voilà un motif fort charitable!

CHAMPAGGE. — Je me suis associé d'un fort honnête homme, qui est, je pense, lui, associé d'un autre fort honnête homme chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cents livres.

SCAPIN, à part. — Deux mille huit cents livres! Serions-nous assez heureux!... Cela serait admirable. (Haut). Tu es associé avec M. Mathieu?

CHAMPAGNE. — Avec M. Mathieu; mais je suis un peu subalterne, à la vérité. Nous demeurons ensemble; il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages; mais ce que je prends c'est pour moi.

SCAPIN. — Voilà une bonne condition! Et, dis-moi, es-tu toujours aussi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet?

CHAMPAGNE. — Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN. — Tu vas donc recevoir deux mille huit cents livres?

CHAMPAGNE. — Deux mille huit cents livres?

SCAPIN. — Chez M. Grifon?

CHAMPAGNE. — C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit?

SCAPIN. — Pour le surplus d'un collier que M. Mathieu lui a vendu?

CHAMPAGNE. — Je l'ai ouï dire ainsi.

SCAPIN. — Et tu as un billet de monsieur Mathieu, pour marque que tu ne viens pas à faux?

CHAMPAGNE. — Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Eh! d'où diantre sais-tu tout cela?

SCAPIN. — Je suis l'associé du fils de Grifon, moi.

CHAMPAGNE. — Quoi ! tu te mêles aussi ?...

SCAPIN. — Nous ne sommes associés que pour emprunter, nous autres. Le connais-tu, monsieur Grifon?

CHAMPAGNE. — Non.

SCAPIN. — Te connaît-il ?

CHAMPAGNE. — Je ne crois pas.

SCAPIN, à part. — Tant mieux. (Haut.) M. Grifon n'est pas au logis ; et, en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveler connaissance au cabaret.

CHAMPAGNE. — De tout mon cœur : je ne refuse point des parties d'honneur.

SCAPIN. — Morbleu! j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne sera que pour un moment. Va-t'en m'attendre ici près, aux Barreaux verts, et faire tirer bouteille.

SCÈNE XIV

SCAPIN, seul.

Voilà un fripon que je friponnerai, sur ma parole, si je puis seulement attraper le billet.

SCÈNE XV

M. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE, à M. Grifon. — Je vous dis, monsieur, que

vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN. — Ah! monsieur, je vous cherchais pour vous dire que dans peu votre sérénade sera en état.

M. GRIFON. — Bon. Voilà ma maison, et voilà celle de ma maîtresse.

SCAPIN, à part. — Tant mieux ; cela est fort commode pour mon dessein.

SCÈNE XVI

M. GRIFON, MARINE

M. GRIFON. — Tu dis donc, Marine, que u viens de la part de Léonor?

MARINE. — Oui, monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

M. GRIFON. — Elle revient à elle, j'en suis bien aise.

MARINE. — Elle est au désespoir de n'avoir pu se contraindre devant madame sa mère : mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

M. GRIFON. — Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

MARINE. — Elle sait trop bien vivre pour manquer à la civilité. Elle m'a aussi chargée de vous prier de ne point presser madame sa mère sur votre mariage, et de lui donner du temps pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

M. GRIFON. — Vous êtes une impertinente, ma mie; et je ne sais...

MARINE. — Je vous demande pardon, monsieur; je vous respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaise. Ce sont les sentiments de ma maîtresse que je vous explique le plus clairement et le plus succinctement qu'il m'est possible.

M. GRIFON. — Je ne veux point savoir ses sentiments, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE. — Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change ; et, quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire.

Vous n'avez que votre âge, votre air et votre visage contre vous : dans le fond, je gagerais que vous avez les meilleures manières du monde.

M. GRIFON, *à part*. — Voilà une insolente qui, à mon nez, me vient chanter pouille.

MARINE. — C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée : elle en reviendra peut-être, et vous aimera à la folie; que sait-on ? Vous ne seriez pas le premier magot qui aurait épousé une jolie fille.

M. GRIFON, *à part*. — Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher; elle peut me rendre service. (*Haut.*) Tu me parais d'agréable humeur.

MARINE. — Je suis assez franche, comme vous voyez.

M. GRIFON. — C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis; et, si le mariage se fait, ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu, en confidence, quelle sorte de caractère est-ce que Léonor, et que faudrait-il que je fisse pour lui plaire ?

MARINE. — Vous n'avez qu'à mourir, monsieur; c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

M. GRIFON. — Ce n'est pas là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

MARINE. — Ah ! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connais qu'un petit défaut.

M. GRIFON. — Quel est-il ?

MARINE. — C'est, monsieur, que, quand elle s'est mis quelque chose en tête, et qu'on s'avise de la contredire, elle crie, elle peste, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estropie même en cas de besoin; mais, dans le fond, c'est une bonne enfant.

M. GRIFON. — Voilà une humeur bien douce vraiment ! Et avec cela n'a-t-elle point quelque passion dominante?

MARINE. — Non, monsieur, rien ne la domine. Elle a du goût pour toutes les belles manières; elle vend, pour jouer, tout ce qu'elle a; elle met ses nippes en gage pour aller à l'opéra et à la comédie; elle court le bal sept fois la semaine seulement; elle fesse son vin de Champagne à merveille, et sur la fin du repas elle devient fort tendre.

M. GRIFON. — Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer?

MARINE. — Oui, monsieur, sur la fin d'un repas; et je vais lui faire entendre que, pour un mari, vous valez cent fois mieux qu'un autre.

M. GRIFON. — Cela est vrai, au moins.

MARINE. — Assurément. Dans ce siècle-ci, quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable; on ne peut pas lui demander autre chose.

M. GRIFON. — Ah! mon enfant, tu peux l'assurer de ma part que, si jamais elle est ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

MARINE. — Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions; et, comme il n'y a rien dans ces articles-là qui répugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

SCÈNE XVII

M. GRIFON, seul.

Cette fille-là a quelque chose de bon dans ses manières.

SCÈNE XVIII

M. GRIFON, SCAPIN, déguisé, ayant un emplâtre sur l'œil.

M. GRIFON. — Ah! ah! voilà une plaisante figure d'homme!

SCAPIN. — Ne pourriez-vous point, monsieur, me faire le plaisir et l'honneur de m'enseigner le logis de M. Grifon?

M. GRIFON. — Que lui voulez-vous à M. Grifon?

SCAPIN. — Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que M. Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit sieur Grifon me fasse la grâce de me compter deux mille huit cents livres, restant à payer pour un collier que ledit sieur Grifon a acheté dudit sieur Mathieu.

M. GRIFON. — C'est moi qui suis M. Grifon. Et où est le billet?

SCAPIN. — Le voilà, monsieur; je ne viens qu'à bonnes enseignes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

M. GRIFON. — Oui, voilà l'écriture de M. Mathieu : mais je ne vous connais pas pour être à lui.

SCAPIN. — C'est une gloire que je ne mérite pas, monsieur; je suis seulement son compère, Isaac-Jérôme-Boisme Rousselet, maître marchand fripier ordinaire privilégié suivant la cour : si l'on peut vous y rendre quelque service, vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

M. GRIFON. — Je vous suis obligé.

SCAPIN. — J'ai des amis en ce pays-là : mon frère est apprenti partisan chez le commis du secrétaire de l'intendant d'un homme d'affaires, et mon oncle est le sous-portier de l'hôtel des Fermes.

M. GRIFON. — Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN. — Il est vrai, monsieur. J'ai autrefois, par leur moyen, tiré mon parrain des galères, et je sauvai l'année passée une amende honorable à M. Mathieu; c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

M. GRIFON, à part. — Voilà un garçon bien ingénu; c'est dommage qu'il lui manque un œil.

SCAPIN. — J'abuse de votre loisir, monsieur, mais ce n'est pas ma faute; avec deux mille huit cents livres, vous serez débarrassé de mes importunités, et je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

M. GRIFON, à part. — Quel original ! (Haut.) Oui, oui, je vais vous apporter de l'argent, vous n'avez qu'à attendre

SCÈNE XIX

SCAPIN, seul.

Par ma foi, voilà qui ne va pas mal.

SCÈNE XX

SCAPIN, VALÈRE, LÉONOR, MARINE.

SCAPIN. — Mais voici mon maître avec sa maîtresse : l ne me reconnaîtra pas.

LÉONOR. — Comptez, Valère, que rien ne peut me faire changer.

VALÈRE. — Ah ! charmante Léonor, que vous de- me paraître adorable avec de pareils sentiments!

SCAPIN. — Monsieur, je vous donne le bonjour. Y a-t-il longtemps que vous êtes en cette ville ? Vos affaires vont-elles bien ? Comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant ?

VALÈRE. — Que me veut cet ivrogne-là? Qui êtes-vous, mon ami?

SCAPIN. — Je suis un honnête garçon qui connaît vos besoins, et qui vient vous offrir deux cents pistoles que me va donner M. votre père.

(Il ôte son emplâtre)

VALÈRE. — C'est toi, Scapin ? Qui t'aurait reconnu ?

SCAPIN. — Vous voyez, monsieur, ce qu'on fait pour vous.

MARINE. — Par ma foi, voilà un méchant borgne.

VALÈRE. — Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cents pistoles de mon père ?

SCAPIN. — Il va me les livrer. J'ai encore un collier à escamoter; mais j'aurais besoin tout à l'heure de quelques gens de main.

VALÈRE. — Tout à l'heure ? Et où veux-tu que je les cherche à présent.

MARINE. — Monsieur, je suis à votre service. Pour la main, je l'ai aussi bonne que la langue.

SCAPIN. — Toi? mais serais-tu fille à travailler de nuit ?

MARINE. — Pourquoi non? c'est dans ce temps-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN. — Bon, bon ; il ne me faut pas de plus vail-

lants champions pour mon dessein. Mais j'entends monsieur Grifon. Allez m'attendre au prochain détour; je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

SCÈNE XXI

M. GRIFON; SCAPIN, qui voyant arriver M. Grifon, remet son emplâtre sur l'autre œil.

M. GRIFON. — Il y a deux cents louis neufs dans cette bourse : voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN, prenant la bourse. — Vous êtes trop exact, et vous savez trop bien compter.

M. GRIFON. — Il n'importe, monsieur; pour plus grande sûreté...

SCAPIN. — Je ne regarderai point après vous, monsieur ; le compère Mathieu me l'a défendu.

M. GRIFON. — Vous êtes le maître. Serviteur.

SCAPIN, à part. — Voilà de quoi payer la sérénade.

SCÈNE XXII

M. GRIFON, seul.

M. Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devais, me voilà quitte. Je ne sais ce que cela signifie mais je n'ai pas bonne opinion de mon mariage. Moi qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour! La nuit devient obscure, et le musicien devrait être ici.

SCÈNE XXIII

M. GRIFON; CHAMPAGNE, ivre.

CHAMPAGNE chante. — Lera, lera, lera.

M. GRIFON. — J'entends quelqu'un qui chante : serait-ce lui?

CHAMPAGNE. — Par la sambleu ! je suis bien nourri. Ce monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. GRIFON. — Qui va là? Est-ce vous, monsieur le musicien?

CHAMPAGNE. — Oui, à peu près ; c'est un ivrogne.

M. GRIFON. — Passez votre chemin, mon ami.

CHAMPAGNE. — Que je passe mon chemin ?

M. GRIFON. — Oui.

CHAMPAGNE. — Oui, qui le pourrait,

M. GRIFON. — Quel maraud est-ce ci?

CHAMPAGNE. — Maraud! Voilà quelqu'un qui me connaît. Je suis plus pesant que de coutume, et je ne sais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

M. GRIFON, à part. — Ne serait-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils, qui viendrait ici pour troubler la fête? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE. — Holà ! l'ami, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moi, par parenthèse !

M. GRIFON. — Où loges-tu?

CHAMPAGNE. — Hé! palsembleu, si je le savais, je ne le demanderais pas.

M. GRIFON. — Que cherches-tu dans ce quartier?

CHAMPAGNE. — Je ne sais, je ne m'en souviens pas. Je suis pourtant venu pour quelque chose. Ah!... M. Grifon, le connaissez-vous!

M. GRIFON, a part. — Je ne me trompais pas, c'est un fripon.

CHAMPAGNE. — Justement, un fripon, un vilain, un fesse-mathieu.

M. GRIFON. — A qui penses-tu parler? C'est moi qui suis M. Grifon.

CHAMPAGNE. — Le diable emporte si je l'aurais deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, M. Mathieu, cet autre vilain, ce ladre...

M. GRIFON. — Ce pendard-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE. — Patience, oui, c'est bien dit, allons doucement. Ce M. Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que, par la concomitance d'un collier... enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

M. GRIFON. — Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite.

Combien te donne-t-on pour jouer le personnage que tu fais ?

CHAMPAGNE. — Comme M. Mathieu est un vilain, je ne gagne pas grand'chose; mais je suis sobre.

M. GRIFON. — Il y paraît.

CHAMPAGNE. — Venons à l'explication. Vous êtes M. Grifon, je suis M. Champagne : donnez-moi de l'argent au plus vite, car j'ai hâte.

M. GRIFON. — Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE. — Oui, parbleu, de l'argent; je ne perds point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cents deux mille et quelques livres : j'ai le billet de M. Mathieu ; vous allez voir, car je n'y vois goutte.

M. GRIFON, à part. — Voilà justement l'enclouure. (Haut.) Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami : si tu as le billet de M. Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE. — Cela est fort judicieux et fort raisonnable ; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON. — Cherche bien.

CHAMPAGNE. — Je ne trouve rien, la peste m'étouffe. Je l'avais pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON. — Trouve-le donc.

CHAMPAGNE. — Oh ! vous en demandez trop. Quand on a bu, on ne peut pas retrouver sa maison, vous voulez que je retrouve un billet; il n'y a pas de raison à cela.

M. GRIFON. — Tu en as beaucoup, toi.

CHAMPAGNE. — Ecoutez, ne nous brouillons point. J'étais de sang-froid quand je l'ai perdu, je le retrouverai quand je serai de sang-froid; cela est infaillible. Jusqu'au revoir.

M. GRIFON. — Il n'est pas si ivre qu'il paraît.

SCÈNE XXIV

M. GRIFON, seul

Monsieur mon fils choisit mal ses gens. Il est plus malaisé de m'attraper qu'on ne s'imagine. Quelque nuit qu'il fasse, je connais les fourbes d'une lieue.

SCÈNE XXV

SCAPIN, M. GRIFON.

SCAPIN. — Allons, monsieur, de la joie. Vive l'amour et la musique! Je vous amène ici tout un opéra.

M. GRIFON. — Que voulez-vous faire de ces flambeaux?

SCAPIN. — Pour nous éclairer, monsieur : ma musique est une musique de conséquence; il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, messieurs de la symphonie.

M. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS SYMPHONISTES, DANSEURS et MUSICIENS.

UN VÉNITIEN chante.

Or che più belle
Splendon le stelle,
Il sonno sbandite; amanti;
Con suoni, con canti,
La cruda svegliate :
Fate, fate
Che veda suoi rigori;
E miei dolori.

UNE VÉNITIENNE.

Forse ch'il lungo piangere,
Potrà frangere
Sua crudeltà,
Ed un dì mercè
La tua fè ritroverà.

UN VÉNITIEN.

Amanti
Costanti
Soffrite le pene,
Portate catene,
Sperate merce;
Fra dogli e martiri,
Fra pianti e sospiri,
Si prova la fè.
Amanti
Costanti,
Sperate merce.

UNE VÉNITIENNE.

Spero, spero ch'un dì l'amor
Darà pace al dolor :
Il mio fedel ardor.
Può ben far
Trionfar
Questo misero cuor.

SPAPIN. — Peut-être que l'italien ne vous plaît pas? Il faut vous servir à la française.

(Il va chercher six femmes déguisées avec des manteaux rouges qui viennent en dansant et font un spectacle. Léonor et Marine sont du nombre.

SCAPIN.

Amis, tenez-vous tous prêts;
La bête est dans nos filets.
Lorsqu'un vieux fou s'échappe
D'être amoureux sur ses vieux ans,
Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

CHŒUR.

Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

AIR.

Vive la jeunesse !
Vive le printemps !
C'est le temps

De la tendresse.
Fuyez d'ici, sombre vieillesse,
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou
Se mit dans la cervelle
D'épouser une hirondelle
Jeune et belle
Dont l'amour l'avait rendu fou.
Il pria les oiseaux de chanter à la fête :
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête;
Il n'y resta que le coucou.

M. GRIFON. — Monsieur le musicien, voilà de vilaines paroles.

SCAPIN. — Pardonnez-moi, monsieur; ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus et de Vulcain. Mais allons au fait.

(Les violons jouent un air sur lequel les femmes de la sérénade dansent, et en dansant elles mettent le pistolet sous le nez de M. Grifon et de Scapin.)

M. GRIFON. — Miséricorde ! des pistolets, monsieur le musicien !

SCAPIN. — Paix, paix, ne faisons point de bruit; nous ne sommes pas les plus forts.

M. GRIFON. — Ils prennent mon chapeau, monsieur le musicien.

SCAPIN. — Et paix, paix, ils prennent le mien, et je ne dis mot.

M. GRIFON. — Ils me déshabillent, monsieur le musicien.

SCAPIN. — Hé ! comme vous criez ! faut-il faire tant de bruit pour un méchant justaucorps ?

M. GRIFON. — Ils fouillent dans mes poches, monsieur le musicien, et prennent ma bourse.

SCAPIN. — Ils fouillent aussi dans les miennes, mais il n'y a rien; ils seront bien attrapés.

M. GRIFON. — Ils me prennent un collier de quatre cents pistoles, monsieur le musicien.

(Léonor et Marine se retirent.)

SCAPIN. — Bon, bon, ils ne tueront personne.

M. GRIFON. — Ah ! la maudite sérénade!

SCÈNE XXVI

VALÈRE, SCAPIN, M. GRIFON, LÉONOR, MARINE, DANSEURS.

VALÈRE. — Ah ! mon père, comme vous voilà ! et d'où venez-vous?

SCAPIN. — Nous venons de donner une sérénade.

M. GRIFON. — Ah ! Valère, je suis mort : on vient de me voler un collier de quatre cents pistoles.

VALÈRE. — Ne vous alarmez point, mon père; je vous amène vos voleurs.

(Léonor et Marine jettent leurs manteaux.)

M. GRIFON. — Miséricorde ! Léonor ! Marine!

MARINE. — Oui, monsieur, c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN. — Ah ! coquine, tu iras aux galères.

VALÈRE, à M. Grifon. — Si vous voulez consentir que j'épouse Léonor, je vous montrerai votre collier.

M. GRIFON. — Mon collier? Ah ! je te promets que, si je le retrouve, je consens à tout.

VALÈRE, tirant le collier de sa poche. — Je n'irai pas plus loin.

M. GRIFON, voulant prendre le collier. — Ah ! mon cher collier.

VALÈRE. — Ah ! tout beau, s'il vous plaît, mon père; je vous ai dit que je vous le ferais voir, mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrais. Quand une fille se marie, elle a besoin d'un collier. En voilà un tout trouvé. (A Léonor.) Je vous prie, mademoiselle, de l'accepter pour l'amour de moi.

M. GRIFON. — Comment donc?

SCAPIN. — Vous voulez bien, monsieur, que je vous fasse mes petites excuses, et que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantôt donné deux cents louis, c'était moi; que je ne suis qu'une façon de musicien.

M. GRIFON. — Double pendard! Ah! je suis assassiné! Quelle maudite journée! Non, je ne veux jamais entendre parler, ni de fils, ni de maîtresse, ni d'amour, ni de mariage, et je vous donne à tous les diables!

(Il sort.)

MARINE. — Tant mieux : voilà peut-être la première chose qu'il ait donnée de sa vie.

SCAPIN, chante, et le chœur répète.

J'offre ici mon savoir-faire
A tous ceux qui n'ont point d'argent.
Je crois que le nombre en est grand,
Et je n'aurai pas peu d'affaire.
Malgré toute ma ressource,
Gardez-vous d'un sexe enchanteur :
Non content de prendre le cœur,
Il en veut encore à la bourse.

FIN

ON DIT, d'un LIVRE

accepté par les Écoles et les Familles,

« C'EST UN BON LIVRE. »

De là, notre titre :

100 BONS LIVRES AD. RION à 10c

NOUS DISONS : « Il faut à chaque Famille, SA BIBLIOTHÈQUE : C'est facile, puisqu'il suffit de donner aux **ENFANTS** chaque semaine, **DIX** c. pour acheter l'un des

CENT BONS LIVRES

Lecture.

1. ALPHABET PROGRESSIF, l'INSTRUCTION PRIMAIRE POUR 10 C. : *Six A, B, C, Syllabaires, Types d'Ecritures, Religion, Arithmétique, Géographie, Jardinage, Dessin, Musique, Gymnastique*, AVEC 80 GRAVURES. (Tout cela pour 10 c.)
2. CIVILITÉ et RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE, 8e édition.
3. EXEMPLES D'ÉCRITURES : *tous les genres.*

Langue française.

4. LHOMOND. *Grammaire française* (excellente édition), suivie du SYSTÈME MÉTRIQUE, avec figures.
5. LHOMOND. *Exercices sur chacune des Règles de la Grammaire.* (Livre de l'Elève.)
6. LHOMOND. *Corrigé des Exercices.* (Livre du Maître.)
7. LHOMOND. *Analyse appliquée à la Grammaire.*
8. DEUX MILLE LOCUTIONS ET FAUTES CORRIGÉES. *Ne Dites pas*, mais *Dites* (d'après l'Académie) 8e édit.

Religion.

9. FLEURY. *Catéchisme* et *Doctrine chrétienne.*
10 LES BIENFAITS DU CHRISTIANISME. 5e édition.
11. HISTOIRES ÉDIFIANTES (les plus célèbres Missions).

Géographie.

12. GÉOGRAPHIE DU MONDE (Races, Religions, Divisions des Etats, etc.; l'Ancien Monde et le Nouveau).
13. LE MONDE A VOL D'OISEAU (Mœurs, Usages, Coutumes de tous les peuples). 6e édition.
14. LA FRANCE A VOL D'OISEAU. 5e édition.
15. GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE (avec carte). 7e édit.

Histoire.

16. HISTOIRE SAINTE jusqu'à l'avénement du Christianisme. 5e édition.
17. HISTOIRE ANCIENNE, avec tableaux chronologiques.
18. — DU MOYEN-AGE. 3e édition.
19. — MODERNE DE L'EUROPE. 3e édition.
20. — DE FRANCE JUSQU'A NOS JOURS. 8e édit.
21. — UNIVERSELLE (Tablettes chronologiques.)

Lectures choisies.

22. LA FONTAINE. *Fables morales.* 5e édition.
23. FÉNELON, avec 365 MAXIMES s'appliquant aux actions de chaque jour de l'année. 3e édition.
24. ART ÉPISTOLAIRE (BONS AUTEURS), suivi d'un traité de PONCTUATION. 3e édition.
25. CENT LECTURES CHOISIES. 7e édition.
26. CINQUANTE LECTURES POUR LE DIMANCHE (Chateaubriand, Buffon, Racine, Lamartine, etc.).
27. BOILEAU. ART POÉTIQUE et *Poésies diverses.*
28. RACINE. ATHALIE et ESTHER (ces 2 chefs-d'œuvre réunis pour 10 centimes).

Commerce.

29. Arithmétique simplifiée : *toutes les Règles*. 10e éd.
30. TENUE DE LIVRES (en partie simple et en partie double). 8e édition.

Lectures choisies.

31. MYTHOLOGIE (revue avec soin). 3e édition.
32. CENT Récits. Bons exemples. *Hommes utiles*. 5e éd.
33. FLORIAN. Fables choisies (avec notes). 3e édit.

Connaissances utiles.

34. Travaux a l'aiguille : Couture, — Tricot, — Crochet, — Broderie, — Tapisserie, — Machine à coudre, avec 50 figures, 3e édition.
35. La Musique a la portée de tout le monde. 8e édit.

Avec 600 figures.

36. Eléments d'algèbre,
37. Exercices d'algèbre,
38. Chimie,
39. Physique,
40. Agriculture,
41. Jardinage,
42. Dessin linéaire,
43. Dessin d'imitation,
44. Géométrie,
45. Mécanique,
46. Arpentage,
47. Exercices. arithmét.
48. Exercices géométrie.

49. Dictionnaire de la Conversation. *Pourquoi et Parce que. De tout un peu.* (Faits curieux)
50. Le Livre de la Santé (*le Médecin de la Famille.*)

Lectures.

51. Buffon (Choix),
52. Etudes de la nature,
53. Chateaubriand,

Sciences.

54. Astronomie,
55. Géologie,
56. Minéralogie.

Un Livre utile.

57. Contre l'Ivrognerie, l'Abus du Tabac et l'Ignorance. 73e édition Œuvre COURONNÉE.

Histoire naturelle.

58. L'Homme.
59. Les Mammifères.
60. Les Oiseaux.
61. Les Poissons.
62. Les Insectes.
63. La Botanique.
64. Instinct des animaux.
65. La Création.

L'Agréable et l'Utile.

66. Solfége de Rodolphe, à la portée de tout le monde.)
67. Atlas du Dessinateur en tous genres 120 modèles).
68. La GYMNASTIQUE pour Tous (*Ecole du Soldat, Escrime*), avec 200 figures.

Histoire.

69. Les Croisades (12 Lectures).
70. Histoire de la Marine et des Armées françaises.
71. L'Algérie jusqu'a nos jours (Description, etc).
72. PARIS Ancien et Nouveau (1878,) avec gravures.

Lectures choisies.

POÉSIE

73. La Gerbe poétique (jusqu'à la fin du XVIIIe siècle).
74. La Corbeille poétique (XIXe siècle). 3e édition.
75. L'Abeille poétique (les meilleurs Poëtes anciens et modernes). 3e édition.
76. La Mosaïque (les meilleurs Fabulistes). 6e édit.

PROSE

77. Ornements de la Mémoire, } avec nombreuses notes.
78. Le Trésor littéraire, } avec nombreuses notes.
79. Le Lépreux de la Cité d'Aoste et la Jeune Sibérienne. 3e édition.
80. Voyage autour de ma chambre et les Prisonniers du Caucase. 3e édition.

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

REGNARD

LA FOIRE SAINT-GERMAIN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1500

LA SUITE DE LA FOIRE

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1500

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion
fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LA
FOIRE SAINT-GERMAIN

PERSONNAGES

ARLEQUIN, intrigant.
COLOMBINE, intrigante.
LE DOCTEUR, tuteur et amoureux d'Angélique.
ANGÉLIQUE.
OCTAVE, amant d'Angélique.
PIERROT, valet du docteur.
NIGAUDINET, provincial amoureux d'Angélique. *Mezzetin.*
FANTASSIN, valet de Nigaudinet. *Pierrot.*
UN MARQUIS. *Léandre.*
LE CHEVALIER. *Octave.*
UNE COQUETTE. *Arlequin.*
CASCARET, laquais de la coquette.
MARCHAND D'ÉTOFFES. *Scaramouche.*
GARÇON PATISSIER. *Mezzetin.*
ASTHMATIQUE. *Scaramouche.*
FEMME DE L'ASTHMATIQUE. *Angélique.*
UN DORMEUR. *Scaramouche.*
LA TRICHARDIÈRE, filou. *Scaramouche.*
UN LIMONADIER, en Arménien. *Léandre.*
UN OFFICIER SUISSE. *Scaramouche.*
UN PETIT-MAITRE. *Mezzetin.*
MUSICIEN ITALIEN. *Mezzetin.*
CARICACA, apothicaire, *Mezzetin.*
UN PORTEUR DE CHAISE.
UNE JEUNE FILLE. *Colombine*
LA CHANTEUSE.
UNE LINGÈRE.
PLUSIEURS MARCHANDS ET MARCHANDES DE LA FOIRE.
UN VALET DE THEATRE. *Pierrot.*
UNE PETITE FILLE en cage.
UN FILOU ET PLUSIEURS AUTRES PERSONNAGES MUETS.

(La scène est à Paris, dans l'enclos de la foire Saint-Germain.)

(Le théâtre représente la foire Saint-Germain.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARLEQUIN, UNE LINGÈRE, UN GARÇON PATISSIER; MARCHANDS ET MARCHANDES DANS LEURS BOUTIQUES.

LES MARCHANDS crient. — Des robes de chambre de Marseille; venez voir ici de très-belles chemises de toile de Hollande; des robes de chambre à la mode; des

bonnets à la siamoise; du fromage de Milan, messieurs; venez chez nous : toutes sortes de vins d'Italie, de la Verdée, du Grec, de la Malvoisie.

LE GARÇON PATISSIER, tenant sur sa tête un clayon de ratons. — Des ratons tout chauds, messieurs ; des ratons, à deux liards. Que ces marchands font de bruit! je m'en vais me divertir en les contrefaisant tous dans une chanson.

(Il chante, et change de ton à chaque différent cri.)

Oranges de la Chine, oranges;
Des rubans, des fontanges;
Faïence à bon marché;
Thé, chocolat, café;
Vous faut-il rien du nôtre?
L'on va commencer, venez tôt;
Des peignes, des couteaux;
Des étuis, des ciseaux :
Ne prenez rien à d'autres,
J'ai tout ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN, après avoir écouté avec attention ces différents cris. — O désir insatiable de l'homme! j'entends crier à la foire tout ce qu'il y a de beau et de bon dans Paris; je voudrais bien acheter tout ce que j'entends crier, et je n'ai qu'une petite pièce pour ma foire.

LE GARÇON PATISSIER, au fond du théâtre. — Des ratons tout chauds, à deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN. — Commençons par le plus nécessaire. Le plus nécessaire à la vie c'est le manger. Holà! hé! les ratons.

LA LINGÈRE, dans sa boutique. — Chemises de Hollande.

LE GARÇON PATISSIER, au fond du théâtre. — A deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN. — Des chemises de Hollande à deux liards! Je n'ai point de chemises; voilà mon affaire. Holà! hé! chemises de Hollande! (La marchande lui met une chemise.)

UN MARCHAND, dans sa boutique. — Des indiennes à la mode, de très-belles robes de chambre.

LE GARÇON PATISSIER, toujours derrière. — A deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN. — Des robes de chambre à deux liards! Il

faut qu'il les ait voiées. L'homme aux robes de chambre! (Le marchand lui met une robe de chambre.)

UNE MARCHANDE. — Des couvertures de Marseille, voyez ici.

LE GARÇON PATISSIER. — A deux liards.

ARLEQUIN. — Encore! il faut que l'on ait taxé toutes les nippes de la foire à deux liards, à cause de la disette d'argent. Parlez donc, hé! couvertures de Marseille!

(On lui donne une couverture de Marseille qu'il met sous son bras.)

UN MARCHAND. — Des olives de Vérone, du fromage de Milan, messieurs.

LE GARÇON PATISSIER. — A deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN. — Le fromage de Milan à deux liards! *O che fortuna!* L'homme au fromage! (Il prend un fromage.)

LE GARÇON PATISSIER, passant devant Arlequin. — Ratons tout chauds, tout fumants, tout sortants du four, à deux liards, deux liards.

ARLEQUIN. — Hé! l'homme aux ratons! voyons ta marchandise.

LE GARÇON PATISSIER. — Tenez, monsieur, les voilà tout chauds.

ARLEQUIN. — Donnes-tu le treizième?

LE GARÇON PATISSIER. — Oui, monsieur.

ARLEQUIN, prenant un raton. — Eh bien! je le prends; demain j'en achèterai une douzaine.

LE GARÇON PATISSIER, reprenant son raton. — Doucement, s'il vous plaît, il faut payer avant que de manger.

ARLEQUIN, tirant une petite pièce de sa poche. — Attends. Voyons si j'ai de quoi payer tout cela. Deux liards de chemise, deux liards de robe de chambre, deux liards de couverture de Marseille, deux liards de fromage : voilà qui fait deux sols. Il me faudra avec cela pour deux liards de filles : cela fera six blancs. Malepeste! que l'argent va vite! N'importe, j'avais besoin de cette petite réparation. (Au garçon pâtissier.) Tiens, mon ami, voilà une petite pièce que je te donne, et voilà trois ratons que je prends : du surplus, paye ces marchands. Serviteur. (Il s'en va; les marchands courent après lui.)

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, COLOMBINE.

COLOMBINE. — Eh! bonjour, mademoiselle ; quel bon vent vous amène à la foire? et que je suis heureuse de vous rencontrer!

ANGÉLIQUE. — Ah! Colombine, te voilà! que fais-tu dans ce pays-ci ?

COLOMBINE. — Ma foi, madame, il faut qu'une fille, pour vivre honnêtement, sache plus d'un métier. Je fais prêter de l'argent à des enfants de famille qui n'en ont point; je le fais dépenser à ceux qui en ont; je raccommode des ménages disloqués; j'en brouille d'autres, et quantité de petits négoces de cette nature-là. Et vous, mademoiselle, que faites-vous présentement ?

ANGÉLIQUE. — Toujours la même chose, Colombine; j'aime.

COLOMBINE. — Tant pis ! L'amour est un métier bien ingrat pour les honnêtes filles qui se font scrupule d'en tirer toute la quintessence.

ANGÉLIQUE. — Tu vois, Colombine, une fille bien embarrassée, et qui a déjà pensé se perdre à la foire.

COLOMBINE. — Cela est fort honnête de se perdre toute seule dans un lieu public.

ANGÉLIQUE. — Une fille vertueuse se retrouve toujours.

COLOMBINE. — La fille se retrouve, mais quelquefois la vertu ne se retrouve plus avec elle.

ANGÉLIQUE. — Tu connais ma sagesse, Colombine.

COLOMBINE. — Je la connaissais autrefois; mais les choses changent, et on ne voit guère de cette marchandise-là à la foire, quoiqu'on ne laisse pas que d'y en vendre.

ANGÉLIQUE. — Je cherche un asile contre les mauvais traitements de mon tuteur. Tu connais ses caprices.

COLOMBINE. — Nous avons assez demeuré ensemble pour nous connaître réciproquement.

ANGÉLIQUE. — Tu ne sais pas qu'il est devenu amoureux de moi ?

COLOMBINE. — C'est donc depuis que je n'y suis plus ? Le petit inconstant !

ANGÉLIQUE. — Il veut m'épouser.

COLOMBINE. — Un tuteur épouser sa pupille ! C'est une manière abrégée de rendre ses comptes. Mais à ces comptes-là, quand le tuteur est vieux, la pupille trouve de grandes erreurs de calcul.

ANGÉLIQUE. — Il y a encore un nigaud de Normand, de Pont-l'Évêque, qui se nomme Nigaudinet, qui est venu à Paris exprès pour se marier, et qui a du goût pour moi.

COLOMBINE. — Vous voilà bien lotie, entre un docteur et un Bas-Normand.

ANGÉLIQUE. — Je ne veux ni de l'un ni de l'autre ; et je suis sortie de la maison de mon tuteur dans le dessein de n'y point rentrer que je n'aie épousé Octave.

COLOMBINE. — Pour l'amant de Pont-l'Évêque, nous lui jouerons quelques tours pour vous en débarrasser. A l'égard du docteur, quelque appétit qu'il ait pour vous, je sais bien un moyen sûr pour l'en dégoûter. Le vieux penard ne vous épouse que parce qu'il croit qu'il n'y a que vous de fille sage au monde. Laissez-moi faire ; avant qu'il soit une heure, je veux que vous passiez dans son esprit pour la fille de la foire la plus équivoque.

ANGÉLIQUE. — Il est si prévenu en ma faveur, et il me croit si sage, qu'il sera difficile de lui faire croire le contraire.

COLOMBINE. Bon ! bon ! je fais bien pis ; je fais tous les jours passer pour sages des filles qui ne l'ont jamais été.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE ; UN PORTEUR ivre.

OCTAVE, au porteur. — Va, mon ami, laisse-moi en repos, tu n'es pas en état de me porter.

LE PORTEUR. — Mais, monsieur, un porteur..., il faut qu'il porte ; nous savons la règle.

OCTAVE, à Angélique. — Ah ! madame, il y a une heure que je vous cherche ; mais, puisque j'ai le plaisir de vous voir, je suis trop bien payé de mes peines.

LE PORTEUR, croyant qu'Octave lui parle. — Payé de mes peines ? Eh ! palsambleu, je n'ai encore rien reçu.

ANGÉLIQUE. — Vous voyez, Octave, ce que je fais pour vous. Voilà Colombine qui nous secondera pour rompre les mariages dont nous sommes menacés.

OCTAVE. — Ah ! ma chère Colombine, que je te serai obligé ! Dispose de ma bourse, ne l'épargne point ; combien te faut-il ?

COLOMBINE. — Ah ! monsieur...

LE PORTEUR. — Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez moins donner qu'un écu pour le principal, et quatre francs pour boire.

OCTAVE, à Angélique. — Vous me promettez donc, charmante Angélique, d'être toujours dans les mêmes sentiments, et de ne jamais changer.

LE PORTEUR. — Changer ? changer ? Oh ! monsieur, si vous voulez changer, je trouverai de la monnaie. Mais ces officiers n'ont jamais de monnaie ; j'en sais bien la raison.

COLOMBINE. — Ah ! mademoiselle, voilà votre tuteur : entrons dans ma loge, et nous verrons ensemble ce qu'il faudra faire. (Ils s'en vont ; le porteur reste.)

SCÈNE IV

LE PORTEUR, LE DOCTEUR ; PIERROT, avec une échelle et des affiches.

PIERROT. — Je vous dis, monsieur, que vous me laissiez gouverner cela ; je vous retrouverai Angélique.

LE PORTEUR, au docteur, croyant parler à Octave. — Allons, monsieur, dépêchons, je n'ai pas le temps d'attendre ; j'ai chaud et je pourrais m'enrhumer.

LE DOCTEUR. — Que veux-tu donc, mon ami ?

LE PORTEUR le regarde. — Ah ! j'étais bien nigaud ! Je croyais parler à un officier, et ce n'est qu'un bourgeois. Je m'en vais prendre mon ton pour les bourgeois. (Haut.) Allons, de l'argent.

LE DOCTEUR. — De l'argent ? Pourquoi donc de l'argent ?

LE PORTEUR. — Parbleu, la question est drôle ! Pour vous avoir porté en chaise.

PIERROT. — Monsieur le docteur ne monte jamais en chaise.

LE PORTEUR. — Oh ! morgué, point tant de raisons, avec ma houssine je vous redresserai.

PIERROT. — Comment ! coquin ! lever la main sur monsieur le docteur !

LE PORTEUR. — Ah ! morgué, il n'y a docteur qui tienne ; il me faut de l'argent. (Il veut les battre, le docteur et Pierrot le chassent.)

SCÈNE V

LE DOCTEUR, PIERROT.

PIERROT. — Pour venir donc à la conclusion, je vous dis encore une fois, monsieur, que je vous ferai retrouver Angélique, fût-elle dans les Indes, dans le Ponotapa.

LE DOCTEUR. — Quelle cruauté de perdre une pauvre enfant qui m'aime si tendrement !

PIERROT. — Quel âge avait-elle ce matin, quand vous l'avez perdue ?

LE DOCTEUR. — Vingt-deux ans.

PIERROT. — C'est votre faute.

LE DOCTEUR. — Comment ?

PIERROT. — C'est votre faute, vous dis-je. Il faut tenir les filles présentement par la lisière jusqu'à trente ans ; encore a-t-on bien de la peine à les empêcher de faire quelque faux pas.

LE DOCTEUR. — Ah ! Pierrot ! perdre une fille avec laquelle j'allais me marier ! Cela est bien dur.

PIERROT. — Je vous dis que vous ne vous mettiez pas en peine ; je vous la ferai retrouver peut-être au double.

LE DOCTEUR. — Que veux-tu donc dire, au double ?

PIERROT. — Oui, monsieur, et peut-être au triple. J'avais autrefois une doguine que je perdis; six semaines après, je la retrouvai avec trois petits doguins dans le ventre.

LE DOCTEUR. — Les trois doguins sont de trop; je me contente bien de retrouver Angélique comme je l'ai perdue.

PIERROT. — C'est pour vous dire comme j'ai la main heureuse pour les retrouvailles. Tenez, monsieur, voilà quatre mille affiches toutes prêtes.

LE DOCTEUR. — Mets-en de tous les côtés, au moins.

PIERROT. — Laissez-moi faire; je l'afficherai où il faut: aux cafés, aux cabarets, dans les chambres garnies, enfin dans tous les endroits où l'on trouve les filles perdues. Voulez-vous que je vous lise l'affiche ? C'est un petit ouvrage d'esprit que j'ai fait entre la poire et le fromage. (Il lit.)

Fille perdue, trente pistoles à gagner.

« Il a été perdu, entre chien et loup, entre Boulogne et Vincennes, une fille entre deux âges, qui était entre deux tailles, les cheveux entre bruns et blonds, l'œil entre doux et hagard. Quiconque la trouvera, la mette entre deux portes, et avertisse M. le docteur, qui demeure entre un maréchal et un médecin. Fait à Paris, entre deux tréteaux, par Pierrot, entre deux vins. »

LE DOCTEUR. — Voilà bien de l'entre-deux.

PIERROT. — Monsieur, tandis que je serai en train d'afficher, ne voulez-vous point que j'affiche aussi votre esprit ? Je ferai d'une pierre deux coups.

LE DOCTEUR. — Que veux-tu dire, afficher mon esprit?

PIERROT. — Vraiment oui, monsieur; il faut que vous l'ayez perdu, à votre âge, de vouloir épouser une jeune fille qui s'échappe comme une anguille.

LE DOCTEUR. — Tiens, voilà ce que j'ai perdu et ce que tu as retrouvé. (Il lui donne un soufflet.)

PIERROT. — Je ne veux point du bien d'autrui; puisque je l'ai trouvé, je vous le rends.

(Il veut lui donner un soufflet, le manque et s'en va.)

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

COLOMBINE. — Ah! monsieur le docteur, vous voilà! J'ai bien du plaisir de vous revoir en ce pays.

LE DOCTEUR. — Tu vois un homme au désespoir: j'étais sur le point de me marier avec Angélique...

COLOMBINE. — C'est un point fatal; je sais mille fripons d'amants qui n'attendent que ce moment-là pour se faire payer de leurs services passés.

LE DOCTEUR. — Que me dis-tu là, Colombine? Je voudrais avoir des marques de son infidélité, pour me guérir de l'amour que j'ai pour l'ingrate.

COLOMBINE. — Allez m'attendre au premier détour, et dans un moment je suis à vous.

LE DOCTEUR, s'en allant.—Ah! la traîtresse! la traîtresse!

SCÈNE VII

COLOMBINE, seule. — Le bonhomme avale assez bien la pilule. Je veux conduire Angélique dans tous les lieux de la foire les plus suspects : j'ai concerté ce stratagème avec les parties intéressées.

SCÈNE VIII

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE. — Mais qui est cet homme-là?

ARLEQUIN, sans voir Colombine. — A deux liards, à deux liards. Voyez le peu de bonne foi qu'il y a dans le commerce! on voulait ravoir les nippes qu'on m'avait vendues deux liards... Quelque sot!... (Il aperçoit Colombine.) N'est-ce point là de la marchandise à deux liards? (Il passe devant elle et l'examine.) Voilà apparemment quelque aventurière foraine. (Haut.) Mademoiselle, ne seriez vous point par hasard de ces chauves-souris appri

voisées, qui gracieusent le bourgeois et lui proposent la collation?

COLOMBINE. — En vérité, monsieur, vous me faites plus d'honneur que je n'en mérite. Et vous, ne seriez-vous point par aventure de ces chevaliers déshérités par la fortune, qui retrouvent leur patrimoine dans la bourse des passants?

ARLEQUIN. — Ah! pour cela, mademoiselle, vous mettez ma pudeur hors des gonds. Je suis un gentilhomme, qui ai depuis peu quitté le service pour prendre de l'emploi à la foire.

COLOMBINE. — Sans trop de curiosité, peut-on vous demander si vous avez été longtemps dans le service?

ARLEQUIN. — Dix ans.

COLOMBINE. — En Flandre, ou en Allemagne?

ARLEQUIN. — A Paris. J'y ai été trois ans cuirassier du Guet, après avoir servi volontaire dans le régiment de l'Arc-en-Ciel.

COLOMBINE. — Je n'ai jamais ouï parler de ce régiment-là.

ARLEQUIN. — C'est pourtant un des gros régiments du royaume; les soldats y sont tantôt fantassins et tantôt carrossiers, et sont habillés de vert, de rouge et de jaune, suivant la fantaisie des capitaines.

COLOMBINE. — Je commence présentement à avoir quelque teinte de votre régiment.

ARLEQUIN. — Comment diable! c'est la milice la plus nécessaire à l'Etat, et c'est le régiment où l'on fait le plus vite son chemin; c'est de là qu'on tire des officiers pour remplir les postes les plus lucratifs. Je connais vingt commis en chef qui n'ont jamais fait leur exercice que dans ce corps-là.

COLOMBINE. — Je suis ravie, monsieur, de trouver en vous un gentilhomme qui ait étudié dans une académie si florissante. Apparemment que vous savez faire l'exercice du flambeau.

ARLEQUIN. — J'ai eu l'honneur d'éclairer, chemin faisant, une femme de robe, une femme garde-note et la concierge d'un abbé.

COLOMBINE. — La concierge d'un abbé? Voilà une plaisante condition! Et quel était l'emploi de cette concierge-là?

ARLEQUIN. — Elle avait soin des meubles de monsieur; elle lui faisait de la gelée, bassinait son lit et le frisait tous les soirs.

COLOMBINE. — Il n'y a pas grand ouvrage à friser des cheveux courts comme ceux-là.

ARLEQUIN. — Plus que vous ne pensez : j'aimerais mieux coiffer dix femmes en boucles, que de mettre une tête d'abbé en marrons.

COLOMBINE. — Vous avez raison, il y a plus à faire auprès de ces messieurs-là qu'auprès des femmes.

ARLEQUIN. — Je me suis pourtant assez bien trouvé des femmes, et, dans le fond, ce sont de bonnes personnes : on en dit la rage, mais moi je ne les trouve pas si dévergondées que les hommes.

COLOMBINE. — Assurément on peut dire, pour les excuser, qu'elles sont plus exposées au péril. Pour peu qu'une femme ait d'enjouement, un soupirant lui donne vivement la chasse : elle évite un temps l'écueil dangereux des présents; elle résiste à la tempête; mais à la fin il vient une bourrasque de pleurs et de soupirs; un amant fait force de voiles, il double le cap de Bonne-Espérance : une femme veut se sauver, elle donne contre un rocher; voilà la barque renversée; et dans cette extrémité-là, l'honneur a bien de la peine à se sauver à la nage.

ARLEQUIN. — L'honneur d'à-présent est pourtant bien mince et bien léger; il devrait aller sur l'eau comme du liége.

COLOMBINE. — Cette femme de robe, par exemple, que vous avez éclairée, son honneur savait-il nager?

ARLEQUIN. — Il faisait quelquefois le plongeon; mais d'ailleurs c'était une brave femme; elle faisait l'extrait de tous les procès dont monsieur était le rapporteur; elle n'avait jamais étudié, et elle savait plus de latin que son mari.

COLOMBINE. — Et cette femme garde-note, n'a-t-elle jamais fait de faussetés dans son ministère?

ARLEQUIN. — Ah! Il ne faut jamais dire de mal de gens dont on a mangé le pain; mais si l'on avait gardé minute dans l'étude de tout ce qui se faisait dans la chambre, il aurait fallu plus de vingt clercs pour en délivrer des expéditions; et, pour dire la vérité, je crois qu'il se passait moins d'actes par-devant monsieur que par-devant madame.

COLOMBINE. — C'est-à-dire qu'il y avait toujours quelqu'un dans le logis qui signait en second.

ARLEQUIN. — Justement.

COLOMBINE. — Pour moi, dans toutes les conditions que j'ai faites, tout ce que je voyais m'échauffait si fort la bile, que je me suis faite limonadière, pour me rafraîchir la conscience.

ARLEQUIN. — C'est-à-dire que vous avez présentement la conscience à la glace. Pour moi, pour le repos de la mienne, j'attrape ici l'argent du badaud; c'est moi qui suis le maître de la Bouche de Vérité, des trois théâtres, du cadran du Zodiaque, du sérail de l'empereur du Cap-Vert, et autres sottises lucratives de cette nature-là.

COLOMBINE. — Quoi! c'est toi qui...

ARLEQUIN. — Oui, moi-même.

COLOMBINE. — Voilà cinquante pistoles qui te sautent au collet, si tu veux être de concert avec nous pour tromper un vieux docteur, lui faire voir sa maîtresse dans toutes tes boutiques, et renvoyer un provincial à Pont-l'Évêque.

ARLEQUIN. — Vous vous moquez de moi : je ne suis point intéressé; l'argent ne m'a jamais dominé; mais je n'ai jamais rien refusé pour cinquante pistoles.

COLOMBINE. — Je vais envoyer le docteur à ta Bouche de Vérité, et je te dirai après ce qu'il faudra faire.

ARLEQUIN. — Va vite, et moi, de mon côté, je vais faire ouvrir mon magasin. Holà, hé! qu'on ouvre.

SCÈNE IX

(La ferme s'ouvre; on voit trois bustes, posés sur trois tables différentes, au milieu du théâtre.)

ARLEQUIN, seul.

Voici le rendez-vous de tous les curieux ;
C'est ici qu'on voit tout, pourvu qu'on ait des yeux ;
Ici l'on entend tout, quand on a des oreilles
Et de l'argent, s'entend. O têtes sans pareilles !
Vous, effort de mon art, miracle de ma main,
Vous ne cesserez pas d'être mon gagne-pain
Tant que la ville
En badauds sera fertile.
Vous êtes, il est vrai, de bois et de carton,
Vides de sens commun, sans esprit, sans raison :
Cependant vous allez prononcer des oracles ;
Mais on voit tous les jours de semblables miracles.
Que de cervelles à ressorts
Voyons-nous dans les plus grands corps,
Former de graves assemblées,
Décider de nos destinées !
En un mot, combien voyons-nous
De ces têtes tant consultées
Qui n'ont pas plus d'esprit que vous !

(Une des têtes représentées par la chanteuse, chante :)

Venez à nous,
Accourez tous ;
Rien n'est si doux
Que d'apprendre sa destinée ;
Mais dans l'hyménée,
L'ignorance est d'un grand secours.
Époux, ignorez toujours.

SCÈNE X

ARLEQUIN, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. — Une nommée Colombine m'a dit, mon-

sieur, que j'aurais ici des nouvelles d'une fille égarée que j'ai fait afficher.

ARLEQUIN, à part. — Voilà le docteur dont on m'a parlé; il faut le turlupiner. (Haut.) De quoi vous embarrassez-vous de chercher une fille? Et qu'en ferez-vous quand vous l'aurez retrouvée?

LE DOCTEUR. — Ce que j'en ferai? Je l'épouserai.

ARLEQUIN rit et le regarde sous le nez. — Vous, l'épouser? Et de quelle profession êtes-vous, monsieur l'épouseur?

LE DOCTEUR. — Je suis docteur, monsieur, à votre service.

ARLEQUIN. — *Benè.* Voilà une qualité d'une bonne ressource pour une femme. Et quel âge?

LE DOCTEUR. — Je cours ma soixante-dixième.

ARLEQUIN. — *Optimè.* C'est une année bien glissante, et vous courrez risque de vous y casser le cou. Et la fille est âgée?...

LE DOCTEUR. — De vingt ans, ou environ.

ARLEQUIN. — Ah! que cela est bien fait! Quand on n'a plus de dents, on ne saurait prendre la viande trop tendre.

LE DOCTEUR. — Je voudrais bien savoir, monsieur, par le moyen de votre Bouche de Vérité, quel sera mon sort dans le mariage?

ARLEQUIN. — C'est-à-dire que vous voudriez bien savoir si votre future ne vous enregistrera point dans le grand catalogue où Vulcain est à la tête.

LE DOCTEUR. — Vous l'avez dit; et j'aurais une petite démangeaison d'apprendre ma destinée sur ce chapitre-là.

ARLEQUIN. — C'est agir prudemment; il vaut mieux s'en éclaircir avant le mariage, que de vouloir en être instruit quand on est marié. Il faut aller à la Bouche de Vérité, et vous essayer le bonnet.

LE DOCTEUR. — Comment! qu'est-ce que cela veut dire?

ARLEQUIN prend le bonnet. — Voilà un bonnet qui ne s'est jamais trompé en sa vie; et s'il change de figure sur votre tête, c'est que vous serez coiffé à la moderne.

LE DOCTEUR. — Oh! mettez, mettez; je ne crains rien.
(Arlequin lui met le bonnet, qui aussitôt se change en croissant.)

LA BOUCHE DE VÉRITÉ chante.

Console-toi d'avoir sur ton turban
Les armes qu'on révère en l'empire ottoman;
On les porte par tout le monde,
Et j'en voi
Qui, malgré leur perruque blonde,
Ne sont pas mieux coiffés que toi.

(Le docteur se regarde dans un petit miroir qui est sur la table de la Bouche de Vérité, jette de dépit le bonnet et s'en va.)

SCÈNE XI

ARLEQUIN, UNE JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE. — Il y a longtemps, monsieur, que la curiosité m'aurait amenée ici, si la crainte ne m'avait retenue.

ARLEQUIN. — La curiosité mènerait les filles bien loin, si la crainte ne les retenait; mais c'est une bride qui n'est pas toujours la plus forte.

LA JEUNE FILLE. — Je ne crois pas qu'il y ait une fille plus craintive que moi; je n'oserais demeurer seule, et la nuit, j'ai si peur des esprits, qu'il faut que j'aille coucher avec ma mère pour me rassurer.

ARLEQUIN. — Si vous aviez fait connaissance avec de certains esprits palpables, vous auriez moins peur d'eux que de votre mère. Puisque vous êtes si timide, il faut donc que je devine le sujet qui vous conduit ici. Voulez-vous savoir si votre beauté durera longtemps?

LA JEUNE FILLE. — Mais, monsieur, je crois qu'elle durera autant que ma jeunesse.

ARLEQUIN. — Les femmes d'aujourd'hui poussent la jeunesse bien loin; et j'en vois tous les jours qui, selon leur calcul, sont encore plus jeunes que leurs filles.

LA JEUNE FILLE. — Il est vrai, et j'ai une vieille tante qui veut à toute force passer pour ma sœur, et qui dernièrement cassa de dépit son miroir, en disant

que la glace en était ridée, et qu'on n'en faisait plus d'aussi belles qu'au temps passé.

ARLEQUIN. — Laissez-moi faire; je suis après à établir une manufacture de glaces exprès pour les vieilles.

LA JEUNE FILLE. — Je trouve cela si ridicule, que je renoncerai à la jeunesse dès que j'aurai vingt ans.

ARLEQUIN. — Oui, vous compterez de bonne foi jusqu'à dix-huit; mais vous serez terriblement longtemps sur la dix-neuvième. Ce n'est donc pas le soin de votre jeunesse ni de votre beauté qui vous amène ici?

LA JEUNE FILLE. — Non, monsieur.

ARLEQUIN. — Cela m'étonne; car c'est d'ordinaire le seul soin qui occupe les femmes. Vous voulez peut-être savoir si vous aurez des amants?

LA JEUNE FILLE. — Des amants? Qu'est-ce que c'est que des amants?

ARLEQUIN. — Un amant! c'est une espèce d'animal soumis qui s'insinue auprès des filles en chien couchant, les mord en mâtin et s'enfuit en lévrier.

LA JEUNE FILLE. — Si c'est cela que vous appelez des amants, j'en ai bien de cette espèce-là. J'ai entre autres un grand cousin qui me suit toujours, qui me baise les mains quand il peut les attraper, et qui me dit qu'il se tuera si je ne l'aime.

ARLEQUIN. — Voilà le chien couchant, cela : prenez garde qu'il ne devienne mâtin; car je suis bien trompé si ce cousin-là n'a envie de faire avec vous une alliance plus étroite.

LA JEUNE FILLE. — Je connais encore un jeune monsieur, qui va à l'armée, qui me fait toujours quelque petit présent.

ARLEQUIN. — Voilà le lévrier; prenez garde à vous.

LA JEUNE FILLE. — C'est lui qui m'a apporté de Flandre les cornettes et les engageantes que vous voyez.

ARLEQUIN. — Des cornettes et des engageantes! Quand une fille est prise par la tête et par les bras, elle a bien de la peine à se défendre; je vous en avertis.

LA JEUNE FILLE. — Je voudrais savoir de vous si... Mais... n'y a-t-il là personne?

ARLEQUIN. — Non, non; parlez hardiment.

LA JEUNE FILLE. — Je voudrais savoir si... Mais... je n'ose vous le dire.

ARLEQUIN. — Ah! que de si et de mais!

LA JEUNE FILLE. — Je voudrais donc savoir si je serai mariée cette année.

ARLEQUIN. — Je ne puis pas vous dire cela bien positivement; mais je sais qu'il ne tiendra qu'à vous de vous faire passer un vernis de mariage.

LA JEUNE FILLE. — Oh! fi, monsieur; le vernis me fait mal à la tête.

ARLEQUIN. — Pour vous dire cela bien sûrement, il faudrait savoir auparavant si vous êtes fille.

LA JEUNE FILLE. — Si je suis fille?

ARLEQUIN. — Mais fille-fille. Il y en a bien qui usurpent ce nom-là : de tous les titres, c'est le plus aisé à falsifier; et telle porte un losange en écusson, qui pourrait entourer ses armes de bien des cordons de veuve. *A la prova.* Mettez votre main dans la Bouche de Vérité : si vous êtes aussi fille que vous le dites, elle répondra à votre demande; mais si vous n'êtes que demi-fille, elle vous mordra si fort qu'elle ne vous lâchera peut-être pas de dix ans.

LA JEUNE FILLE. — Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, qu'une demi-fille?

ARLEQUIN. — Mais, une demi-fille, c'est une fille qui... dans l'occasion... Avez-vous jamais vu des castors?

LA JEUNE FILLE. — Oui, monsieur.

ARLEQUIN. — Eh bien? il y a des castors et des demi-castors. Une demi-fille, c'est comme qui dirait un demi-castor; il y entre un certain... mélange, qui fait... que... Tout le monde vous dira cela. Mettez, mettez seulement votre main dans la Bouche de Vérité.

LA JEUNE FILLE. — Oh! monsieur, je ne crains rien; y eût-il vingt bouches, j'y mettrais mon bras jusqu'au coude.

ARLEQUIN. — Allons, voyons. Qu'est-ce? Vous résistez? C'est-à-dire qu'il y a du demi-castor.

LA JEUNE FILLE. — Ce n'est pas que j'aie peur; mais

si votre bouche était une gourmande qui m'allât mordre sans sujet ?

ARLEQUIN. — Ne craignez rien ; c'est une bouche fort sobre, et qui ne mord que bien à propos.

(La jeune fille approche sa main ; la bouche remue comme si elle voulait mordre.)

LA BOUCHE DE VÉRITÉ chante.

Prends garde à mes dents,
Crains ma colère ;
J'ai mordu ta mère
A quinze ans :
Car en ce temps
Une fille n'est guère
Plus fille que sa mère.

LA JEUNE FILLE. — Je suis la très-humble servante de la Bouche de Vérité ; mais j'ai trop peur de ces vilaines dents-là.

SCÈNE XII

ARLEQUIN, seul.

C'est fort bien fait, prends garde à ses dents.
Si mainte fille que je vois
Etait mise à pareille épreuve,
Il n'en serait point de si neuve
Qui n'y pensât plus d'une fois.

SCÈNE XIII

ARLEQUIN, UN ASTHMATIQUE, enveloppé d'un manteau fourré.

L'ASTHMATIQUE. — Ouf! je me meurs ! Ouf! je suis mort ! Ouf! je veux parler.

ARLEQUIN. — Vous êtes mort, et vous voulez parler? Vous ne viendrez jamais à bout de cette affaire-là.

L'ASTHMATIQUE. — Je voudrais consulter la Bouche

de Vérité... J'ai un a... as... ame, un ame qui m'étouffe. (Il se plaint comme un homme qui souffre beaucoup.)

ARLEQUIN. — Votre âme vous étouffe ? Consolez-vous ; dans peu vous en serez délivré.

L'ASTHMATIQUE. — Et non, monsieur ; c'est un asthme.

ARLEQUIN. — Ah ! je vous entends.

L'ASTHMATIQUE. — Je voudrais savoir si ma femme, qui n'a que dix-huit ans, et qui se porte bien, mourra avant moi.

ARLEQUIN. — Si elle veut mourir avant vous, il faudra qu'elle se dépêche.

L'ASTHMATIQUE. —Mais mon mal vient de mélancolie ; ma femme m'avait promis de la joie.

ARLEQUIN. — Et quelle espèce de joie une femme peut-elle donner à un asthmatique?

L'ASTHMATIQUE. — Elle chante, elle danse, elle joue de la guitare; mais, par malheur, elle en joue si bien, qu'on ne peut l'entendre sans danser, et je ne saurais danser sans étouffer.

SCÈNE XIV

(La femme de l'asthmatique entre avec une guitare, chante un air gai, et danse.)

ARLEQUIN, L'ASTHMATIQUE, LA FEMME DE L'ASTHMATIQUE.

L'ASTHMATIQUE. — Ah ! monsieur, la voilà qui me poursuit.

ARLEQUIN. — Je crois que c'est la femme d'Orphée ; elle met tout en mouvement. Dites-moi, je vous prie, madame, avez-vous le diable au corps de vouloir faire danser un pauvre asthmatique?

LA FEMME. — J'ai mes raisons pour cela, monsieur. Mon mari m'a donné, par contrat de mariage, mille pistoles après sa mort; depuis que nous sommes mariés, il m'a promis mille autres pistoles si je le guérissais de sa mélancolie asthmatique : j'ai affaire d'argent; il faut aujourd'hui qu'il danse, ou qu'il crève. Allons, danse. (Elle fredonne.) La, la, la.

ARLEQUIN. — Elle a raison. Pourquoi lui promettiez-vous mille pistoles? Il faut que vous la dansiez.

LA FEMME chante en s'accompagnant de sa guitare.

Qu'un mari soit pulmonique,
Léthargique, hydropique, asthmatique :
Qu'il soit ce qu'il vous plaira,
Tire, lire, lira, liron, fa, fa, fa,
Tire, lire, lira, liron fa.
Malgré sa résistance,
Si sa femme veut qu'il danse,
Il a beau faire, il dansera,
Tire, lire, lira, etc.

(Pendant que l'on chante cet air, les Termes qui forment la décoration du fond du théâtre s'animent, dansent et s'en vont en chantant tire, lire, lira, etc.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

COLOMBINE. — Il me semble, monsieur, que vous devriez présentement être un peu moins ardent pour la noce.

LE DOCTEUR. — A te dire la vérité, ce que j'ai vu ne m'échauffe guère.

COLOMBINE. — Tout franc, vous n'êtes pas heureux dans vos consultations : et ce diable de bonnet a pris une vilaine figure sur votre tête.

LE DOCTEUR. — J'ai été aussi étonné que si les cornes me fussent venues.

COLOMBINE. — Ç'a été presque la même chose.

LE DOCTEUR. — Quoi! le front d'un docteur serait sujet à ces accidents-là?

COLOMBINE. — J'en vois tous les jours d'aussi savants que vous qui ne l'évitent pas.

LE DOCTEUR. — C'est un bétail bien trompeur que les filles!

COLOMBINE. — J'en tombe d'accord; mais aussi elles n'ont pas tout le tort. Voulez-vous qu'une fille aille s'enterrer toute vive avec un vieillard qui est le bureau d'adresse de toutes les fluxions et rhumatismes qui se distribuent par la ville?

LE DOCTEUR. — Je n'en suis pas encore là.

COLOMBINE. — Non, mais vous y serez bientôt; et c'est un bonheur qu'Angélique soit une égrillarde, pour vous empêcher de donner la dernière cérémonie à votre amour.

LE DOCTEUR. — Colombine, au moins... bouche cousue; ne va pas la décrier. Il y a un Bas-Normand qui me l'a demandée en mariage : si l'envie d'Angélique me passe, j'en ferai un ami.

COLOMBINE. — Songeons à vous faire voir Angélique dans son naturel; et vous en ferez après ce que vous voudrez.

LE DOCTEUR. — Allons, je te suis.

COLOMBINE, à part. — Voilà un vrai ours à mener par le nez.

SCÈNE II

UN MARQUIS, UN CHEVALIER, UNE COQUETTE RIDICULE, UN MARCHAND D'ÉTOFFES; CASCARET, laquais.

LE MARQUIS. — Non, chevalier, vous ne payerez pas; c'est à moi à mettre la main à la bourse.

LE CHEVALIER. — Je vous dis, marquis, que je payerai absolument; car je le veux...

LA COQUETTE. — Non, messieurs, s'il vous plaît; vous

ne payerez ni l'un ni l'autre, et je ne veux point que vous vous ruiniez en ma compagnie.

LE MARQUIS. — L'occasion de la foire autorise ce petit présent.

LA COQUETTE. — Non, vous dis-je, je ne veux point de votre étoffe. Cascaret, portez cela à mon tailleur, et dites-lui qu'il m'en fasse une innocente; et qu'il la garnisse jusqu'aux pieds de rubans couleur de feu rouge. (Le laquais emporte l'étoffe.)

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COQUETTE, LE MARCHAND.

LA COQUETTE. — Je ne prends jamais rien des hommes.

LE CHEVALIER. — Mais, madame, ce n'est qu'une bagatelle.

LE MARQUIS. — Vous ne sauriez, madame, refuser cette discrétion-là de ma part; et je vous ai d'ailleurs tant d'obligations...

LA COQUETTE. — Oh! oh! monsieur, vous vous moquez.

LE CHEVALIER. — Il faudrait que je fusse le dernier des coquins si, dans les occasions, je ne cherchais à donner à madame des marques de ma reconnaissance.

LA COQUETTE. — Monsieur le chevalier est généreux.

LE MARQUIS. — Si nous nous mettons sur les obligations, je crois que personne n'en doit avoir à madame de plus essentielles que moi : c'est elle qui me nourrit; et, depuis que je suis revenu de l'armée, je n'ai point d'autre auberge que sa maison.

LA COQUETTE. — L'auberge est mauvaise, monsieur le marquis; mais l'hôtesse est bien votre petite servante.

LE CHEVALIER. — Je n'oublierai jamais le contrat de rente que madame vient de vendre pour remonter ma compagnie et la fournir de buffles et de cocardes.

LA COQUETTE. — Ah! fi donc, chevalier!

LE MARQUIS. — Les présents pour moi ne sont pas ce qui me touche le plus. Madame m'a fait l'honneur de

passer huit jours chez moi à ma maison de campagne, où assurément je n'ai pas eu lieu de me plaindre de ma mauvaise fortune.

LA COQUETTE. — Monsieur le marquis est toujours obligeant.

LE CHEVALIER. — Les faveurs de campagne sont des coups de hasard; mais un tête-à-tête...

LA COQUETTE. — Taisez-vous donc, petit indiscret; je ne hais rien tant que les babillards.

LE MARQUIS. — Tu diras, chevalier, tout ce qu'il te plaira; mais je payerai assurément.

LE CHEVALIER. — Tu le prendras, marquis, comme tu voudras; mais absolument je donnerai de l'argent.

LE MARCHAND. — Entre vous le débat; il n'importe qui paye, pourvu que je sois payé.

LE MARQUIS. — C'est fort bien dit.

LE CHEVALIER. — Tu as raison, mon ami.

LE MARQUIS, fouillant dans ses poches. — Et une marque certaine que je veux payer... Chevalier, prête-moi dix louis.

LE CHEVALIER, fouillant dans ses poches. — Dix louis! Je te les prêterais volontiers, si je les avais; mais je veux être déshonoré si j'ai un sou.

LE MARQUIS. — Ni moi, ou le diable m'emporte.

LA COQUETTE. — Je le savais bien, moi, que vous ne payeriez ni l'un ni l'autre.

LE MARCHAND. — Ce n'était pas la peine de tant disputer à qui payerait.

LA COQUETTE. — Il faut dire la vérité; les gens de cour font les choses d'une manière bien plus noble que les autres.

LE CHEVALIER, au marchand. — Mon ami, que cela ne t'embarrasse point; je vais chez moi chercher de l'argent, et dans un moment je suis ici. (Il sort.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COQUETTE, LE MARCHAND.

LE MARQUIS, au chevalier. — Non, parbleu! chevalier, tu

ne payeras pas, ou j'aurai une affaire avec toi. Le banquier de notre régiment demeure à deux pas d'ici, et j'y cours. (Il sort précipitamment.)

SCÈNE V

LA COQUETTE, LE MARCHAND.

LA COQUETTE, faisant une grande révérence. — Monsieur, je suis votre très-humble servante; je vous donne le bonjour. (Elle veut s'en aller.)

LE MARCHAND, la retenant. — Doucement, s'il vous plaît, madame; vous avez mon étoffe, et vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez payé.

LA COQUETTE. — Quel incivil! mais je crois que ce brutal-là veut me faire violence.

LE MARCHAND. — Non, madame, mais je veux que vous me donniez de l'argent.

LA COQUETTE, — De l'argent? Quelle grossièreté ! demander de l'argent à une femme de qualité? Fi! je n'ai pas un sou, ou la peste m'étouffe!

LE MARCHAND. — Laissez-moi donc des gages!

LA COQUETTE. — Des gages! des gages! Une femme comme moi laisser des gages? Tenez, mon ami, voilà mon collier. (Elle lui donne son collier.)

LE MARCHAND. — Votre collier, madame? Je n'en veux point; il n'est que de verre.

LA COQUETTE. — Il n'est que de verre! il est... il est comme les femmes de qualité les portent. Voyez un peu l'impertinent!

LE MARCHAND. — Point tant de raisonnements, madame; il faut me contenter. (Il prend l'écharpe, le manteau, la jupe et le manchon de la coquette, qui demeure en corset et en jupon de Marseille.)

SCÈNE VI

LA COQUETTE, seule. — En vérité, la galanterie d'aujourd'hui est bien gueuse. Hé! laquais, prenez ma queue-

SCÈNE VII

NIGAUDINET, COLOMBINE; FANTASSIN, valet de Nigaudinet.

(Un filou vient doucement auprès de Nigaudinet, lui ôte son épée et s'en va.)

COLOMBINE. — C'est donc vous, monsieur, qui êtes monsieur Nigaudinet de Pont-l'Evêque?

NIGAUDINET. — Oui, m'amie.

COLOMBINE. — Et qui cherchez mademoiselle Angélique à la foire?

NIGAUDINET. — Assurément.

COLOMBINE. — Si vous voulez venir dans ma loge, je vous la ferai voir.

NIGAUDINET. — Dans votre loge! (Apart.) Voilà quelque libertinage qui veut me mettre à mal. (Haut.) Je vous remercie, mademoiselle; je n'aime point à être seul avec les filles.

COLOMBINE. — Venez, monsieur Nigaudinet: quoique vous soyez beau, jeune et bien fait, je vous assure que je ne suis point du tout tentée de votre personne.

NIGAUDINET. — Ah! que je ne suis pas si niais! Il faut un rien pour débaucher un garçon.

COLOMBINE. — Au diantre soit le benêt. Puisque vous ne voulez pas venir, je vais dire à mademoiselle Angélique que vous êtes ici. Votre servante, monsieur de Pont-l'Evêque.

SCÈNE VIII

NIGAUDINET, FANTASSIN.

NIGAUDINET. — On m'avait bien dit de prendre garde à moi quand je viendrais à Paris. Comme les femmes de ce pays-ci aiment les gens de notre province! Mais

elles n'ont qu'à venir, comme diable je les galvaudrai! Fantassin?

FANTASSIN. — Mon maître?

NIGAUDINET. — Petit garçon, ne laissez approcher ni fille, ni femme auprès de moi.

FANTASSIN. — S'il en vient quelqu'une, je lui dirai que vous êtes retenu, et que mademoiselle Angélique n'attend plus qu'après vous.

NIGAUDINET, se fouillant. — Je crois, Dieu pardonne, qu'ils m'ont pris mon épée. N'as-tu vu personne rôder à l'entour de moi?

FANTASSIN. — Oui-dà, monsieur; j'ai vu un grand homme, habillé de rouge, qui a pris le couteau avec la gaîne : j'attendais qu'il la remît ; il n'est point revenu la remettre.

NIGAUDINET. — Comment, petit fripon! d'où vient que tu ne m'as pas averti?

FANTASSIN. — Il me faisait signe de n'en rien dire, et tirait cela si drôlement, que j'étais ravi de le voir faire.

NIGAUDINET. — Je vous rabattrai cela sur vos appointements.

FANTASSIN. — Je croyais que cela était de la foire, et je l'ai déjà vu faire à trois ou quatre personnes qui n'en ont rien dit.

NIGAUDINET. — Le petit sot!

FANTASSIN. — Dame? monsieur, je ne suis pas obligé de savoir cela, et tout le monde ne peut pas avoir autant d'esprit que vous.

NIGAUDINET. — Oh bien! va chercher cet homme dans la foire, et dis-lui qu'il me rapporte mon épée; car j'en ai affaire.

SCÈNE IX

NIGAUDINET, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, à part. — Voilà notre nouveau débarqué; il faut que je l'accoste. (Haut.) Serviteur, monsieur.

NIGAUDINET. — Voilà un homme qui a mauvaise façon (Il regarde derrière lui.) Fantassin ! (Il recule et tremble.)

ARLEQUIN. — Voilà, ma foi, le premier homme à qui j'ai fait peur.

NIGAUDINET. — N'est-ce point vous, monsieur, qui avez pris mon épée ?

ARLEQUIN. — Comment donc, monsieur, pour qui me prenez-vous? Par la vertubleu, j'ai envie de vous couper les oreilles.

NIGAUDINET. — Couper les oreilles ! Prenez garde à ce que vous ferez. Je me fais homme d'épée, une fois ; et je viens à Paris pour acheter une charge dans l'armée. Ne savez-vous pas quelque régiment de hasard à vendre ?

ARLEQUIN, à part. — Voilà un homme bien tourné pour acheter un régiment. (Haut.) Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par un régiment de hasard?

NIGAUDINET. — Mais c'est un vieux régiment qui aurait déjà servi, et que je pourrais avoir à meilleur marché qu'un autre.

ARLEQUIN. — Il faudra voir à la friperie. Et quel nom portera votre régiment?

NIGAUDINET. — Oh ! le mien.

ARLEQUIN. — Et comment vous appelez-vous?

NIGAUDINET. — Christophe Nigaudinet, à votre service.

ARLEQUIN. — Diable! voilà un nom bien martial. Si tous les nigauds de Paris prennent parti dans votre régiment, il sera bientôt complet.

NIGAUDINET. — Oh ! je l'espère.

ARLEQUIN. — Quand vous voudrez faire vos recrues, vous n'aurez qu'à faire battre la caisse aux Tuileries pendant l'été.

NIGAUDINET. — Pourquoi donc battre la caisse aux Tuileries?

ARLEQUIN. — C'est que, pendant la canicule, c'est là le rendez-vous de la plus fine valeur. Vous voyez, d'un côté, sur le déclin du jour, un petit maître d'été se promener fièrement sur le champ de bataille de la grande allée, affronter le serein, et se couvrir d'une

noble poussière; de l'autre, vous apercevez un grand oisif insultant aux marronniers, passant en revue les coquettes de la ville, et brûlant d'ardeur d'en venir aux mains avec quelque nymphe accostable qu'il aura détournée dans les bosquets.

NIGAUDINET. — Voilà des soldats comme je les veux. Mais, avant d'enrôler ce régiment-là, je serais bien aise d'enrôler une fille en mariage.

ARLEQUIN. — Prenez garde qu'elle ne vous enrôle aussi à votre tour.

NIGAUDINET. — Oh! oh! je ne crains rien; elle est sage : c'est une belle fille, oui. On la nomme Angélique. On m'a dit qu'elle était à la foire, et je voudrais bien la voir.

ARLEQUIN, à part. — Je ne crois pas que ce bonheur-là t'arrive. (Haut.) Quoi! monsieur! celle que vous cherchez ici, et que vous devez épouser, s'appelle Angélique, nièce du docteur?

NIGAUDINET. — Oui, monsieur. Est-ce que vous la connaissez?

ARLEQUIN. — Oh! monsieur, permettez que je vous embrasse. C'est la meilleure de mes amies; elle m'a parlé de vous plus de cent fois; elle vous attend avec impatience: elle est ici à quatre pas; je vais lui dire que vous la cherchez. Serviteur, monsieur Christophe Nigaudinet, de Pont-l'Evêque.

(Arlequin, en sortant, fait signe à un filou qui paraît au fond du théâtre; ils se parlent à l'oreille et ils sortent.)

SCÈNE X

NIGAUDINET, seul. — D'abord je croyais que ce homme était un voleur; mais je commence à m'apercevoir que c'est un honnête homme.

SCÈNE XI

NIGAUDINET, UN FILOU.

NIGAUDINET. — Mais que cherche celui-ci?

LE FILOU, enveloppé d'un manteau rouge, compte de l'argent. — Cinq et quatre font neuf, et vingt sont vingt-neuf; deux tabatières, qui en valent encore dix, sont trente-neuf; une montre de vingt-cinq; le tout fait à peu près soixante et quatre ou cinq pistoles : cela n'est pas mauvais à prendre.

NIGAUDINET, qui a écouté tout cela. — Qu'est-ce, monsieur? Pourrait-on savoir quel compte vous faites là?

LE FILOU. — Eh! ce n'est rien, ce sont soixante-dix pistoles que j'ai gagnées au jeu chez Lafrenaye le curieux.

NIGAUDINET. — Diable! soixante-dix pistoles! c'est un fort bon gain.

LE FILOU. — Bon! si je voulais, j'en gagnerais dix mille; mais j'ai de la conscience; je me passe à peu.

NIGAUDINET. — Comment donc, monsieur, vous avez de la conscience! Est-ce qu'il y a de la conscience à jouer?

LE FILOU. — Et oui, monsieur, quand on est sûr de gagner.

NIGAUDINET. — Vous êtes donc sûr de toujours gagner? Et comment cela?

LE FILOU, mystérieusement. — C'est que je vous dirai en confidence que je suis un filou. Je joue aux dés; j'ai toujours des dés pipés sur moi, et je fais râfle de six quand je veux.

NIGAUDINET. — Voilà un merveilleux talent! que vous êtes heureux! Vous faites râfle quand vous voulez?

SCÈNE XII

NIGAUDINET, LE FILOU, ARLEQUIN, en filou, un manteau rouge sur le nez.

ARLEQUIN, à part. — Je m'en vais renvoyer monsieur de Pont-l'Évêque d'une étrange manière. (Haut, à l'autre filou.) Ah! mons de la Trichardière, soyez le bien trouvé. Il y a longtemps que je vous cherche : vous m'avez filouté mon argent au jeu; voilà cent pistoles que j'ai

été prendre chez moi : allons, ma revanche, ou il faut nous couper la gorge ensemble.

LE FILOU. — Parbleu! mons de la Filoutière, vous le prenez sur un ton bien haut! Par la mort! (Il met la main sur son épée.)

NIGAUDINET, se mettant entre eux. — Eh! messieurs, point de bruit. (A Arlequin.) Comment, monsieur, il vous a donc gagné beaucoup d'argent aux dés?

ARLEQUIN. — C'est un filou, monsieur, il ne m'a pas gagné, il m'a filouté : je prétends qu'il me rende mon argent, ou qu'il rejoue encore avec moi.

NIGAUDINET. — Et combien avez-vous à perdre?

ARLEQUIN. — J'ai encore cent pistoles que voilà. (Il montre une bourse.)

NIGAUDINET. — Attendez, je m'en vais lui parler et tâcher de vous faire donner satisfaction. (Au filou.) Allons, monsieur, il y a encore cent pistoles, il faut les lui gagner.

LE FILOU. — Je ne le ferai pas, monsieur; j'ai de la conscience.

NIGAUDINET. — Eh! morbleu! jouez pour moi : je n'ai point de conscience, moi : je suis Normand.

LE FILOU. — Le voulez-vous?

NIGAUDINET. — Je vous en conjure, et surtout les dés pipés, et toujours râfle.

LE FILOU. — Laissez-moi faire. (A Arlequin.) Oh! çà, mons de la Filoutière, puisque vous avez tant envie de jouer, faites donc apporter une table.

ARLEQUIN. — Allons vite, qu'on apporte une table, un cornet et des dés.

NIGAUDINET. — Allons, vite, vite. (A Arlequin.) Sans moi, monsieur, il n'aurait jamais joué.

ARLEQUIN. — Je vous suis obligé, monsieur, car j'étais résolu de lui faire tirer l'épée, et vous m'épargnez une affaire. (On apporte une table, un cornet et des dés. Le filou s'assied à l'un des bouts de la table, Arlequin à l'autre; Nigaudinet se tient debout au milieu.)

ARLEQUIN prend le cornet et remue les dés. — Allons, monsieur, massez.

LE FILOU prend la bourse de Nigaudinet, et en tire vingt louis — Masse à vingt louis d'or.

ARLEQUIN. — Tope. (Il jette les dés.) J'ai gagné.

LE FILOU en prend autant. — Masse à la poste.

ARLEQUIN. — Tope. J'ai gagné.

NIGAUDINET, à demi-chagrin, bas au filou. — Mais, monsieur, vous n'y songez pas.

LE FILOU. — Laissez-moi faire, c'est pour la lui donner belle. (A Arlequin.) Masse au reste de la bourse.

ARLEQUIN. — Tope. J'ai gagné.

NIGAUDINET, d'un ton pleureur. — Vos dés pipés ne pipent point. Où sont donc les râfles?

LE FILOU. — Ne vous fâchez point; je vais prendre le dé; vous allez voir. N'avez-vous point d'autre argent?

NIGAUDINET, se fouillant. — J'ai encore trois louis d'or que voilà.

ARLEQUIN se lève comme pour s'en aller. — Serviteur, messieurs : puisque vous n'avez plus d'argent...

NIGAUDINET, l'arrêtant. — Doucement, monsieur, voilà encore trois louis.

ARLEQUIN. — Belle gueuserie, vraiment! Mais, tenez, je suis beau joueur; masse aux trois louis.

LE FILOU, prenant les dés. — Tope. (Il jette les dés.) Râfle de six : j'ai gagné.

NIGAUDINET, riant et sautant. — Râfle de six! Nous avons gagné; ah! ah! ah! (Au filou.) Les dés pipés, n'est-ce pas?

LE FILOU. — Oui, vous allez voir beau jeu.

NIGAUDINET, à Arlequin. — Allons, monsieur, jouez gros jeu, s'il vous plaît, à cette heure qu'il y a des dés pipés.

ARLEQUIN. — Masse à six louis.

LE FILOU. — Tope. J'ai gagné.

NIGAUDINET, éclatant de rire. Râfle de six, et toujours râfle de six. (Il embrasse le filou.) — Le brave homme!

ARLEQUIN. — Masse à douze louis.

LE FILOU. — Tope.

ARLEQUIN. — J'ai gagné. Serviteur, messieurs.

NIGAUDINET, l'arrêtant. — Attendez, monsieur, attendez. (Au filou, en pleurant.) Mais, monsieur, qu'est-ce que cela

veut donc dire? Est-ce que vos dés pipés se moquent! Ils ne râflent que les petits morceaux.

LE FILOU. — Il faut bien qu'il gagne quelquefois, pour l'amorcer seulement. Il n'est pas encore dehors; voyez si vous avez quelque chose sur vous.

NIGAUDINET. — Voilà une montre de douze louis, et un diamant de cinquante. (A Arlequin.) Allons, monsieur, à mon diamant et à ma montre, cela vaut bien soixante louis d'or.

ARLEQUIN. — Je ne joue jamais de nippes; mais, à cause que c'est vous, je le veux bien. Masse à soixante louis d'or.

LE FILOU. — Tope.

ARLEQUIN. — J'ai gagné. (Il prend la montre et la bague, et veut s'en aller.)

NIGAUDINET, l'arrêtant. — Mais, monsieur, écoutez: j'ai...

ARLEQUIN. — Je n'écoute rien. Le jeu est libre : je ne veux plus jouer. Serviteur.

SCÈNE XIII

NIGAUDINET, LE FILOU.

NIGAUDINET, pleurant de toute sa force. — Vous m'avez ruiné, monsieur, avec vos dés pipés. Je n'ai plus ni argent, ni montre, ni bague. Comment voulez-vous donc que je fasse? (Pendant cette tirade, le filou s'esquive.)

SCÈNE XIV

NIGAUDINET, seul. — Au voleur! au voleur! (Il aperçoit le manteau que le filou a laissé sur sa chaise, et le prend.) Ils m'ont volé mon argent, ma montre et ma bague; mais je ne leur rendrai pas leur manteau. Le diable emporte la foire, les filous et la ville! Je m'en vais dans mon pays : de ma vie je ne reviendrai à Paris.

SCÈNE XV

(Arlequin revient en riant, et regarde de loin Nigaudinet.)

ARLEQUIN, seul. — Laissez-le passer, laissez-le passer. C'est M. Christophe Nigaudinet, de Pont-l'Évêque, qui s'en retourne. Ah! ah! ah! quel animal! quel animal!

Pour un homme d'esprit, pour un adroit filou,
Disons la vérité, Paris est un Pérou.
Mais, de tous les métiers qu'on exerce à la ville,
Un intrigant d'amour est bien le plus utile.
Voici mon argument : il est certains métiers,
Perruquiers, fourbisseurs, armuriers, chapeliers,
Qui seulement à l'homme offrent leur ministère;
Les autres seulement à la femme ont affaire.
Mais dans ce beau métier, dans cet emploi si doux,
Vous tirez des deux mains; vous êtes propre à tous.
S'il est vrai, comme on dit, que la moitié du monde
Pourchasse l'autre part en la machine ronde,
Si tous ceux que l'on voit exercer cet emploi
Etaient, par un arrêt, habillés comme moi,
On verrait dès demain, dans ce pays fertile,
Grand nombre d'Arlequins embarrasser la ville.

SCÈNE XVI

ARLEQUIN, UN VALET DE THÉATRE.

LE VALET. — Monsieur, l'heure se passe; les trois théâtres sont pleins. Voulez-vous qu'on commence?
ARLEQUIN. — Si la salle est pleine, commencez. Je vais me préparer pour jouer mon rôle.

SCÈNE XVII

(On ouvre la ferme; le fond du théâtre représente un bois agréable Le Docteur et autres spectateurs se placent sur le devant.)

LE VALET DE THÉATRE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. — Qu'allons-nous voir, monsieur?

LE VALET. — Vous allez voir d'abord la parodie d'Acis et Galatée; ensuite Lucrèce, tragédie. Mais faites silence, on va commencer.

(Le théâtre change; on voit la mer avec des rochers.)

PARODIE

D'ACIS ET GALATÉE

PERSONNAGES

POLYPHÈNE. *Arlequin.* — GALATÉE. *Mezzetin.* — ACIS. *Scaramouche.*

SCÈNE I

GALATÉE, seule.

Qu'une fille, à Paris, a peine à se défendre
De la poursuite des galants!
La plus fière en ces lieux, en proie à mille amants,
Perd sa coiffe et ses gants dès l'âge le plus tendre.
Mais, quoiqu'ils soient perdus, veut-elle les revendre,
Elle y trouve encor des marchands.
Qu'une fille, à Paris, a peine à se défendre
De la poursuite des galants!

SCÈNE II

(Polyphème arrive, suivi de chaudronniers qui tiennent des poêles, des enclumes et des marteaux.)

POLYPHÈME, GALATÉE.

POLYPHÈME.

Quand veux-tu donc, ma tigresse,
Réciproquer mon amour?
(Les chaudronniers l'accompagnent en frappant sur leurs enclumes.)
Je sens où le bât me blesse;
Mon âme est percée à jour.
(Les chaudronniers, etc.)
Défais-toi de ta sagesse;
Car c'est un harnais trop lourd.
(Les chaudronniers, etc.)
Je suis discret, ma princesse,
Comme le bruit d'un tambour.
(Les chaudronniers, etc.)

SCÈNE III

POLYPHÈME, GALATÉE, ACIS.

ACIS.

Princesse, me voilà, mais je ne puis rien dire.

GALATÉE.

Allez, éloignez-vous, faut-il vous le redire?
(Elle se plonge dans la mer.)

SCÈNE IV

POLYPHÈME, ACIS.

ACIS.

Vous me fuyez, par où l'ai-je donc mérité?

POLYPHÈME.

Traître! reçois le prix de ta témérité.
(Il lui jette un rocher en forme de tonneau, qui le couvre entièrement, à la réserve de la tête, qui lui sort par la bonde.)

ACIS.

Déesse, c'en est fait; je vous perds et j'expire.

POLYPHÈME.

Il est mort, l'insolent; cette tonne le cache :
Je suis content de l'avoir fait crever.
Le drôle ici croyait me l'enlever
Jusque dessous la moustache.

(Le théâtre change et représente un palais magnifique.)

LUCRÈCE

TRAGÉDIE

PERSONNAGES.

TARQUIN, *Arlequin.* — LUCRÈCE, *Colombine.*
L'ÉCUYÈRE DE TARQUIN, *Mezzetin.*

SCÈNE I

LUCRÈCE, seule, à sa toilette.

Quel bruit injurieux ose attaquer ma gloire!
Quel horrible attentat! O ciel! puis-je le croire?
Quoi! Tarquin, méprisant les dieux et leurs autels,
Nourrirait dans son sein des désirs criminels!
Dieux! pourquoi m'accorder les traits d'un beau visage,
A moi qui ne veux point en faire aucun usage?
A moi qui ne veux point d'un souris, d'un regard,
Enchaîner chaque jour quelque amant à mon char?
A moi qui ne suis point de ces femmes coquettes
Qui tirent intérêt de leurs faveurs secrètes;
Et, mettant à profit les charmes de leurs yeux,
Trafiquent un présent qu'elles doivent aux dieux?
Mais pourquoi faire au ciel une injuste querelle?

Des amours de Tarquin suis-je pas criminelle?
C'est moi qui, ce matin, par des soins imprudents,
Ai voulu me parer de ces ajustements;
C'est moi qui par ces nœuds, dont l'appareil m'offense,
De mes cheveux épars ai dompté la licence.
Dangereux ornements, pernicieux attraits,
Cherchez une autre main, quittez-moi pour jamais;
Périsse un ornement à ma vertu contraire.

(Elle veut ôter sa coiffure.)

SCÈNE II

LUCRÈCE, L'ÉCUYER DE TARQUIN.

LUCRÈCE.

Mais quel mortel ici porte un pas téméraire?

L'ÉCUYER.

Princesse, pardonnez, si, d'un pas indiscret,
Je m'offre devant vous crotté comme un barbet;
Excusez, si forcé du zèle qui me presse...
Madame, par hasard, seriez-vous point Lucrèce?

LUCRÈCE.

Oui, seigneur, je la suis.

L'ÉCUYER.

L'empereur des Romains
Me dépêche vers vous pour vous remettre ès mains
Des signes assurés de l'amour qui le perce;
Un poulet des plus grands, escorté d'un sesterce.
Un sesterce, en français, fait mille écus et plus.
Ma princesse, il est bon de peser là-dessus.

(Il lui présente un grand papier.)

LUCRÈCE.

A moi, seigneur?

L'ÉCUYER.

A vous.

LUCRÈCE.

O dieux!

L'ÉCUYER.

Savez-vous lire?

Lisez.

LUCRÈCE.

D'étonnement je ne saurais rien dire.

L'ÉCUYER.

Ne vous y trompez pas; il est signé *Tarquin*,
Scellé de son grand sceau; et plus bas, *Mezzetin*.

LUCRÈCE lit.

Il n'est rien que l'amour ici ne vous soumette;
Vous remuez les cœurs par des ressorts secrets.
En argent bien comptant je conte la fleurette,
Et je ne prends point garde aux frais;
Car mon cœur, navré de vos traits,
A pris feu comme une allumette.
Le style en est pressant.

L'ÉCUYER.

Et surtout laconique;
Mais mieux que le papier cette bourse s'explique.

(Il lui présente une bourse que Lucrèce prend.)

LUCRÈCE.

Que dites-vous, seigneur? L'ai-je bien entendu?
Connaît-il bien Lucrèce?

L'ÉCUYER.

Oui, que je sois pendu
Haut et court par mon col, il vous connaît, madame.
Jugez en ce moment de l'excès de sa flamme,
D'acheter des faveurs trois cents louis comptants,
Qu'il pourrait obtenir ailleurs pour quinze francs.

LUCRÈCE.

N'était tout le respect que j'ai pour votre maître,
Vous pourriez bien, seigneur, sortir par la fenêtre.

L'ÉCUYER.

Moi, madame?

LUCRÈCE.

Oui, seigneur: car enfin, pour le roi,
Vous vous chargez ici d'un fort vilain emploi.

L'ÉCUYER.

C'est l'emploi le plus sûr pour brusquer la fortune.

LUCRÈCE.

Seigneur, votre présence en ces lieux m'importune:
llez, retirez-vous.

L'ÉCUYER.

Voici Tarquin qui vient;
Faites votre devoir, je vais faire le mien.
Souvenez-vous toujours, beauté trop dessalée,
Quand on reçoit l'argent, que l'on est enrôlée.

SCÈNE III

LUCRÈCE, TARQUIN; GARDES, qui se retirent pendant le cours de la scène.

TARQUIN.

Avant que de venir vous découvrir mon cœur,
J'ai fait sonder le gué par mon ambassadeur;
Mon garde du trésor l'a fait partir en poste :
Aussi, sans un moment douter de la riposte,
Et poussé des transports d'un feu séditieux,
Je me suis transporté moi-même sur les lieux.
Mon amour, à la fin, a rompu sa gourmette,
Et mon valet de chambre apporte ma toilette.

LUCRÈCE.

Seigneur, que ce discours pour Lucrèce est nouveau !
Moi que l'on vit dans Rome, au sortir du berceau,
Etre un exemple à tous d'honneur et de sagesse !

TARQUIN.

On peut bien en sa vie avoir une faiblesse;
Le soleil quelquefois s'éclipse dans les cieux,
Et n'en est pas moins pur revenant à nos yeux.
Plus d'une femme ici, dont la vertu, je gage,
A souffert mainte éclipse, y passe encor pour sage;
Toute l'adresse gît à bien cacher son jeu :
Vous pouvez avec moi vous éclipser un peu.

LUCRÈCE.

Quoi donc! oubliez-vous, seigneur, quelle est Lucrèce?

TARQUIN.

Oui, je veux l'oublier; car enfin, ma princesse,
Quand on peut regarder ce corsage joli,
Ce minois si bien peint, ce cuir frais et poli,

Cette bouche, ces dents, cette vive prunelle,
Qui, comme un gros rubis, charme, brille, étincelle;
Surtout ces petits monts, faits d'un certain *métail*,
Tenus sur l'estomac par deux clous de corail;
Que l'on a vu ce nez... Ah ! divine princesse,
On oublie aisément que vous êtes Lucrèce,
Pour se ressouvenir qu'en ce pressant destin
Toute femme est Lucrèce, et tout homme est Tarquin.

(Il veut lui baiser la main.)

LUCRÈCE.

Quelle entreprise ! ô ciel ! quelle ardeur téméraire !
Seigneur, que faites-vous?

TARQUIN.

Rien qu'on ne puisse faire.
D'un amour clandestin mon foie est rissolé;
Jusques aux intestins je me sens grésillé.
Ah ! madame, souffrez que mon amour vous touche.
Que d'appas, que d'attraits ! l'eau m'en vient à la bouche.

LUCRÈCE.

On pourrait, par bonté, d'un amour mutuel...
Mais, seigneur, vous allez d'abord au criminel.

TARQUIN.

Madame, j'aime en roi, cela veut dire en maître;
Ma tendresse est avide et veut de quoi repaître :
Un regard, un soupir affriole un amant ;
Mais c'est viande trop creuse à mon amour gourmand.

LUCRÈCE.

Seigneur, à quel excès vous porterez mon âme.

TARQUIN.

Madame, à quelque excès vous pousserez ma flamme.
Assez, et trop longtemps, vous attisez mon feu ;
J'ai trop fait pour tirer mon épingle du jeu.

LUCRÈCE.

Avant qu'à tes desseins mon cœur se détermine,
Ce fer de mille coups m'ouvrira la poitrine.

TARQUIN.

Il n'est pas temps encor d'accomplir ce désir :
Vous vous poignarderez après, tout à loisir.

LUCRÈCE.

Quoi! seigneur! ma vertu, cette fleur immortelle...

TARQUIN.

Avec votre vertu, vous nous la baillez belle!
Holà! gardes à moi.

SCÈNE IV

TARQUIN, LUCRÈCE, L'ÉCUYER, GARDES.

L'ÉCUYER.

Que voulez-vous, seigneur?

LUCRÈCE.

Puisque rien ne saurait arrêter ta fureur,
Approche et vois en moi l'action la plus rare
Dont jamais l'univers ouït parler. Barbare!
Contre tes noirs desseins en vain j'ai combattu,
Eh bien! connais Lucrèce et toute sa vertu.

(Elle se poignarde, et on l'emporte.)

SCÈNE V

TARQUIN, SON ÉCUYER.

TARQUIN.

Que vois-je? Juste ciel!

L'ÉCUYER.

Bon! ce n'est que pour rire.

TARQUIN.

Non, la peste m'étouffe : elle tombe, elle expire;
Et c'est moi, dieux cruels, qui suis son assassin!
C'est moi qui lui plongeai ce poignard dans le sein!
Que la terre irritée, après tant d'injustices,
S'ouvre pour m'engloutir dans ses creux précipices!
Que la foudre du ciel sur moi tombe en éclats!
Mais, quoi! pour me punir n'ai-je donc pas un bras?

(Il prend le poignard dont Lucrèce s'est percée.)

Que ce poignard, encor tout fumant de sagesse,
Immole, en même temps, et Tarquin et Lucrèce.

Frappons ce lâche cœur. Qui me retient la main ?
Perçons... Non, remettons cette affaire à demain.
Je sens mollir mon bras ; je sens couler mes larmes,
Et ma main, de faiblesse, abandonne les armes :
Je deviens tout perplex. Viens-t'en me soutenir.

(Il s'appuie sur son écuyer.)

O temps ! ô siècle ! ô mœurs ! que dira l'avenir ?
D'un chimérique honneur le sexe s'infatue !
Plutôt que forligner, une femme se tue !
Ah ! Lucrèce, m'amour ! vous donnez aujourd'hui
Un exemple étonnant, qui sera peu suivi.

L'ÉCUYER.

Pleurez, seigneur, pleurez l'excès de vos fredaines.

TARQUIN.

Ah ! toi qui sais pleurer, épargne-m'en les peines.

L'ÉCUYER.

Chantez du moins un air sur son triste tombeau.

TARQUIN.

C'est bien plutôt à toi d'enfler le chalumeau...

(Il chante.)

Car je t'ai pris pour mon valet,
A cause de ton flageolet.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — OCTAVE, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, à Pierrot. — Otez-vous de là, vous dis-je, j'ai commencé l'affaire, et je prétends la finir.

OCTAVE. — Mais laisse-le parler. Voyons.

ARLEQUIN. — Oh ! je le veux bien ; qu'il parle : je ne dis plus rien, moi. Une bête, parler ! morbleu ; cela me désole.

PIERROT. — Oui, parler, parler, et mieux que toi.

OCTAVE, à Arlequin. — Que sait-on ? écoutons-le. L'envie qu'il a de parler vient peut-être...

ARLEQUIN. — Oh! l'envie qu'il a de parler ne me surprend pas; mais je suis surpris que vous vouliez l'écouter.

OCTAVE. — Oh çà! mon pauvre Pierrot, parle donc, et laisse dire Arlequin. Comment ferons-nous pour avoir le consentement du docteur pour mon mariage avec Angélique? Tu sais que nous en avons besoin.

PIERROT. — Tenez, monsieur, je sais une manière sûre...

ARLEQUIN. — Pour aller aux Petites-Maisons.

PIERROT. — Une manière sûre pour avoir ce consentement-là. Tenez; mais c'est que cela part de là. (Il se touche le front.) Il faut tâcher de rendre le docteur muet.

ARLEQUIN. — Il vaudrait mieux te rendre muet toi-même, tu ne dirais pas tant de sottises.

OCTAVE. — Patience, Arlequin; laisse-le parler. (A Pierrot.) Et pourquoi rendre le docteur muet? Je ne te comprends pas.

PIERROT. — Pourquoi? Voici comment j'argumente : Qui est muet ne dit mot; qui ne dit mot, consent. *Ergo*, en rendant le docteur muet, nous aurons son consentement. Hem?

ARLEQUIN, riant. — Voilà un argument *in balordo*.

OCTAVE. Hé! va-t'en au diable avec ton argument. (A Arlequin.) Mon pauvre Arlequin, je suis perdu sans toi.

ARLEQUIN. — Moi, monsieur, je me donnerai bien de garde de vous rien dire. Pierrot a envie de parler : écoutez-le; que sait-on?...

OCTAVE. — J'ai tort de l'avoir écouté; mais que veux-tu? Le désir de sortir de l'embarras où je suis m'a fait tomber dans l'erreur. Je conviens que tu as plus d'esprit que lui, et que tu es le seul qui peux me tirer de peine. Mon cher Arlequin, de grâce...

ARLEQUIN. — Si je parle, ce n'est point pour l'amour de vous; c'est pour confondre ce bélître-là, qui se croit un docteur, et veut parler argument. (A Pierrot.) Va-t'en argumenter dans l'écurie, mon ami, va. (A Octave.) Ecoutez, monsieur, voici comme l'on argumente quand on veut prouver quelque chose.

OCTAVE. — Que tu me fais plaisir!

ARLEQUIN. — Pour avoir Angélique, il faut que vous

alliez vous-même la demander au docteur. D'abord vous l'aborderez d'un air grave et soumis.

OCTAVE. — D'un air grave et soumis.

ARLEQUIN. — Oui, pour marquer, par la gravité, que vous êtes de qualité; et, par la soumission, que vous venez pour le prier. (Il fait un lazzi pour exprimer la gravité et la soumission en même temps.) Et puis, dans cette attitude, vous direz au docteur : Je viens vous supplier de m'accorder mademoiselle Angélique en mariage.

OCTAVE. — Et lui, qui ne veut point consentir à cela, me répondra d'abord : Non, vous ne l'aurez pas.

ARLEQUIN. — Tant mieux : je serais bien fâché qu'il dît oui. Aussitôt vous répliquerez sans changer de posture : Hé! de grâce, monsieur le docteur, accordez Angélique en mariage au pauvre Octave.

OCTAVE. — Mais il dira encore : Non, je ne veux pas vous la donner.

ARLEQUIN. — Voilà où je l'attends. Dès qu'il aura dit encore une fois non, vous le remercierez, et vous irez épouser Angélique.

OCTAVE. — Tu te moques de moi. Quand le docteur aura dit deux fois non, je serai aussi avancé que je l'étais avant de lui parler.

ARLEQUIN. — Que vous avez l'intelligence épaisse! Ma foi, je ne m'étonne pas si vous aimez Pierrot. Est-ce que vous ne savez pas qu'en bonne école deux négations valent une affirmation? *Ergò*, quand le docteur aura dit deux fois non, cela voudra dire une fois oui; et par conséquent vous aurez son consentement.

OCTAVE. — Ton argument est aussi impertinent que celui de Pierrot, et...

ARLEQUIN. — Ne voyez-vous pas, monsieur, que ce que je vous en dis n'est que pour rire et pour contrecarrer Pierrot? Mais le moyen d'avoir le consentement du docteur est sûr. Allez vous préparer pour votre déguisement en sauvage. Trouvez-vous au sérail de l'empereur du Cap-Vert; j'y serai; le docteur y viendra, et nous le ferons donner dans le panneau. Mais, auparavant, allez-vous-en avec Angélique dans le

cadran du Zodiaque : Colombine m'a assuré que le docteur doit y venir.

PIERROT. — C'est bien dit; sans moi vous n'auriez jamais trouvé cela.

SCÈNE II. — OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE. — Je crois effectivement que c'est le plus sûr. Je vais me préparer à tout.

ARLEQUIN. — Allez, je reste ici, moi, en attendant le docteur.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, à la porte de sa loge, crie après avoir tiré plusieurs papiers de sa poche. — C'est ici, messieurs, que l'on voit tout ce qu'il y a de plus curieux à la foire.

SCÈNE IV. — ARLEQUIN, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN continue de crier. — Sauts périlleux; un Basque derrière un carrosse, qui saute dedans sans attraper la roue; un greffier qui saute à pieds joints par-dessus la justice; une vieille femme qui saute à reculons de cinquante ans à vingt-cinq; une jeune fille qui saute en avant de l'état de fille à celui de veuve, sans avoir passé par le mariage. Qui est-ce qui veut voir, messieurs?

Monstres naturels : un animal moitié médecin de la ceinture en haut, et moitié mule de la ceinture en bas; un autre animal moitié avocat, moitié petit-maître; un anthropophage qui mange les hommes tout crus, et qui n'a plus faim dès qu'il voit des femmes. On voit cela à toute heure, messieurs; l'on n'attend point.

Ouvrage merveilleux qui fait l'étonnement de tous les curieux; c'est une pendule qui marque l'heure d'emprunter, et jamais celle de rendre, ouvrage utile à la plupart des officiers revenus de l'armée.

LE DOCTEUR, après avoir écouté attentivement. Monsieur, je voudrais bien voir cette pendule; et, si

elle est comme vous le dites, je l'achèterai, à quelque prix que ce soit.

ARLEQUIN. — Oh! monsieur, ces pendules-là ne se vendent pas; on en fait des loteries.

LE DOCTEUR. — Eh bien! je prendrai des billets de loterie.

ARLEQUIN. — Vous ferez fort bien; vous avez la physionomie heureuse, et je crois que vous gagnerez le gros lot; mais, avant que de recevoir votre argent, je veux vous faire voir le gros lot de ma loterie. Qu'on ouvre.

SCÈNE V.

(La ferme s'ouvre; on voit un grand cadran en émail et les signes du zodiaque, figurés par des personnes naturelles.)

ARLEQUIN, LE DOCTEUR; LE TEMPS, figuré par Mezzetin.

LE DOCTEUR examine les signes du zodiaque. Voilà bien des signes que je ne connais pas.

ARLEQUIN. — Je le crois bien. Ce sont tous signes symboliques et mystérieux que j'ai mis à la place des anciens. Je réforme le zodiaque comme il me plaît, moi.

LE DOCTEUR. — Un procureur? Et qui a pu mettre un procureur parmi les astres?

ARLEQUIN. — C'est moi qui l'ai mis à la place du *cancer*.

Celui que vous voyez en signe,
Ce fut un procureur insigne,
Que j'ai nommé cancre ou vilain,
Pour m'avoir fait mourir de faim
Quand j'étais clerc sous sa férule.
On entendait à sa pendule
Sonner l'heure du coucher
Avant celle du souper.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que c'est que cette fille avec un trébuchet à la main?

ARLEQUIN.

Au lieu de signe, on a pris soin
De mettre en cet endroit l'épicière du coin.
La balance autrefois servait à la justice :

Maintenant au palais ce meuble est superflu;
Et l'on ne s'en sert presque plus
Qu'à peser le sucre et l'épice.

LE DOCTEUR. — Ah! ah! voilà un homme qui me ressemble.

ARLEQUIN.

C'est le capricorne.
Quoique ce chef cornu contienne une satire,
Je ne veux rien vous dire
Sur un sujet si beau.
Pour un époux content que mes vers feraient rire,
Mille enrageraient dans leur peau.

LE DOCTEUR. — Est-ce qu'il y a des malades dans le firmament, que j'y vois un carabinier de la faculté?

ARLEQUIN.

J'ai mis, au lieu de sagittaire,
Ce vénérable apothicaire.
Tout visage sans nez frémit à son aspect;
Et lui, s'agenouillant de civile manière,
Tire la flèche avec respect.

LE DOCTEUR. — Est-ce qu'il y a quelque signe de mort, que je vois une place vacante dans votre zodiaque?

ARLEQUIN.

J'ai cherché vainement, dans tout notre hémisphère,
Une fille pour mettre au signe de Virgo;
Mais, par le premier ordinaire,
Il m'en vient une de Congo.
Mais que dites-vous de ces deux jumeaux-là?

LE DOCTEUR. — Comment! c'est Octave et Angélique qui s'embrassent!

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, docteur; les Gémini sont morts;
Mais ces deux grands jumeaux que vous voyez paraître
Ne faisant plus qu'un en deux corps,
Malgré vous en feront renaître.

LE DOCTEUR, en colère. — Allez-vous-en au diable avec votre zodiaque. Je vous trouve bien insolent.

ARLEQUIN. — Doucement, ne nous fâchons point, monsieur le docteur. Pour vous dépiquer, je vais vous faire entendre quelque chose de beau.

LE DOCTEUR. — Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre. Vous êtes un suborneur de la jeunesse.

ARLEQUIN. — Vous ne sauriez pourtant vous en dédire (Le Temps, représenté par Mezzetin, quitte le cadran et s'avance sur le devant du théâtre.) Voilà le Temps qui s'avance pour chanter; il faut que vous l'écoutiez paisiblement; il y va de votre vie. Si vous l'interrompiez, il vous couperait le cou avec sa faux.

LE DOCTEUR. — La malepeste! j'aime mieux l'écouter.

MEZZETIN, représentant le Temps, chante au nez du docteur.

> Ton temps est passé;
> Ton timbre est cassé.
> Tu t'en vas finir ta carrière :
> Ne prends point de femme, car,
> Au lieu de sonner l'heure entière,
> Tu ne sonnerais que le quart.

(Le fond du théâtre se referme, et tous les acteurs sortent.)

SCÈNE VI

UN LIMONADIER, UN OFFICIER SUISSE.

L'OFFICIER. — Holà! ho! quelqu'un! Bastien, François, Ambroise! N'y a-t-il là personne?

LE LIMONADIER. — Me voilà, me voilà, monsieur; que vous plaît-il?

L'OFFICIER. — Que la peste vous crève, mon ami! vous me faites égosiller deux heures. Vite, du ratafia.

LE LIMONADIER. — Qu'on apporte du ratafia à monsieur. (On apporte une carafe de demi-setier.)

L'OFFICIER, après avoir avalé la carafe tout d'une haleine. — Ton ratafia est-il bon?

LE LIMONADIER. — C'est à vous à m'en dire des nouvelles.

L'OFFICIER. — Je ne le trouve pas assez coulant. Donne-m'en encore. (On apporte une seconde carafe qu'il boit comme la première.)

LE LIMONADIER. — Vous le faites pourtant bien couler. Du ratafia à monsieur, vite.

L'OFFICIER, avalant une troisième carafe. — Il n'y a pas assez de noyau.

LE LIMONADIER. — De la manière que vous l'avalez, s'il y avait des noyaux, ils vous étrangleraient. Encore du ratafia à monsieur.

L'OFFICIER, buvant une quatrième carafe. — Ton ratafia est-il naturel comme il sort de la vigne?

LE LIMONADIER. — Aussi naturel que le vin de Champagne des cabaretiers de Paris.

L'OFFICIER. — C'est-à-dire que vous autres, vendeurs de ratafia, vous êtes aussi honnêtes gens que les marchands de vin.

LE LIMONADIER. — C'est à peu près la même chose; et dans peu nous espérons ne faire qu'un corps, comme les violons et les maîtres à danser. Vous en plaît-il encore?

L'OFFICIER. — Belle demande. (On lui donne encore une carafe, qu'il boit comme les autres.) Je commence à m'apercevoir que ton ratafia ne vaut pas le diable, ce qui s'appelle pas le diable.

LE LIMONADIER. — Et qu'y trouvez-vous, monsieur? vous ne l'avez peut-être pas bien goûté. En voudriez-vous encore une carafe?

SCÈNE VII

L'OFFICIER, LE LIMONADIER, UN PETIT-MAITRE

LE LIMONADIER. — Mais voici quelqu'un.

LE PETIT-MAITRE entre en fredonnant, et se promène d'un air distrait. — Tout comme il vous plaira, la rira; tout comme il vous plaira.

LE LIMONADIER. — Monsieur, que vous plaît-il? du thé, du café, du chocolat?

LE PETIT-MAITRE, toujours distrait. — Tout comme il vous plaira, la rira, etc.

LE LIMONADIER. — Voulez-vous aller là-haut, ou demeurer ici?

LE PETIT-MAITRE, sans y prendre garde, heurte l'officier. — Tout comme il vous plaira, la rira, etc.

L'OFFICIER. — Monsieur, prenez garde à vous, s'il vous plaît. Si vous poussez si fort il faudra que je sorte.

LE PETIT-MAITRE. — Tout comme il vous plaira, la rira, etc.

L'OFFICIER. — Ventrebleu, monsieur! je ne sais comment je dois prendre votre procédé.

LE PETIT-MAITRE. — Tout comme il vous plaira, la rira, etc.

L'OFFICIER, mettant l'épée à la main. — Allons, morbleu! l'épée à la main.

LE PETIT-MAITRE, tirant l'épée. — Tout comme il vous plaira, la rira, etc.

L'OFFICIER, étant blessé. — Ah! je suis blessé : à l'aide, au secours, au guet!

LE PETIT-MAITRE, le poursuivant. — Tout comme il vous plaira, la rira, etc.

L'OFFICIER, se sauvant. — Ah! coquin, tu m'as tué; mais tu seras pendu.

LE PETIT-MAITRE. — Tout comme il vous plaira, la rira, tout comme il vous plaira.

SCÈNE VIII. — LE DOCTEUR, PIERROT.

PIERROT. — De la joie, monsieur, de la joie. Je vous l'avais bien dit que vous retrouveriez Angélique.

LE DOCTEUR. — J'ai promis vingt pistoles à qui me la ferait retrouver, j'en donnerais présentement cinquante à qui me la ferait perdre.

PIERROT. — Payez-moi toujours la retrouvaille, et après nous ferons marché pour la reperdaille.

LE DOCTEUR. — Est-ce que tu l'as rencontrée en ton chemin?

PIERROT. — Non, monsieur; mais mes correspondants m'ont donné des avis. Un oublieux m'a dit qu'on avait vu, dans le Marais, entre onze heures et minuit, une fille sortir en habit de bain, pendant qu'on précipitait

son déménagement par les fenêtres... Est-ce Angélique?

LE DOCTEUR. — Je ne crois pas cela.

PIERROT. — Un crocheteur de la douane m'a donné avis qu'on avait retrouvé, parmi les sacs d'un caissier, une petite femme qui s'était perdue la veille au lansquenet. Est-ce Angélique?

LE DOCTEUR. — Ce n'est pas elle : elle est trop grosse et ne pourrait se cacher que derrière des sacs de blé.

PIERROT. — Un vendeur d'eau-de-vie m'a assuré qu'il avait vu entrer, à quatre heures du matin, une jolie solliciteuse chez un jeune rapporteur, et qu'il l'avait menée, l'après-midi, au Port-à-l'Anglois pour instruire son procès.

LE DOCTEUR. — Angélique n'a point de procès.

PIERROT. — Attendez, monsieur, on m'a donné encore un avis.

LE DOCTEUR. — Je ne veux plus entendre parler d'Angélique, ni de tes avis; et je la méprise si fort, que si je trouvais à me marier avec une autre, je l'épouserais dès aujourd'hui.

PIERROT. — Mais, monsieur, puisque l'appétit de la noce vous gourmande si fort, allez voir le sérail de l'empereur du Cap-Vert. On dit qu'il fait l'inventaire de ses femmes : vous en trouverez peut-être quelqu'une à votre convenance.

LE DOCTEUR. — Quoi! que me dis-tu? On vend des femmes à la foire?

PIERROT. — Oui, monsieur; c'est la grande nouvelle de Paris : on y court des quatre coins de la ville.

LE DOCTEUR. — Allons voir ce que c'est que ce commerce-là.

PIERROT. — Je vais vous mener. J'en prendrai peut-être une pour mon compte, si j'en trouve à ma propice, et qui soit digne de mon mérite.

SCÈNE IX

(La ferme s'ouvre, et le théâtre représente l'intérieur du sérail de l'empereur du Cap-Vert; on y voit plusieurs berceaux de fleurs, gardés par des eunuques. L'empereur du Cap-Vert, représenté par Arlequin, est debout sur un trône de fleurs, soutenu par des singes, et entouré de perroquets, de serins de Canarie, etc. L'orchestre joue une marche, et les eunuques passent en revue devant Arlequin, qui, ensuite, danse seul une entrée.)

ARLEQUIN, seul.

Je suis prince de la verdure,
Le teinturier en vert de toute la nature :
On ne me prend jamais sans vert.
Singes et perroquets sont dans ma seigneurie :
Roi des serins de Canarie,
Je m'appelle, en un mot, l'empereur du Cap-Vert.
C'est ici que l'on voit un sérail à louer;
Femme à vendre, ou femme à donner.
Si je voulais en acheter,
Je ne saurais auquel entendre.
Combien en ce lieu de maris
M'amèneraient leurs femmes vendre,
Et m'en feraient fort juste prix!

(Aux eunuques.)

Vous, geôliers bistournés, qui, pour ma sûreté,
De mes menus plaisirs gouvernez les serrures,
A mes oiseaux privés donnez la liberté :
Qu'ils viennent chercher leurs pâtures.

(Les berceaux se changent en de grands fauteuils, sur chacun desquels une femme est assise.)

SCÈNE X. — ARLEQUIN, LE VALET DE THÉATRE.

LE VALET. — Monsieur, voilà un homme qui dort, et qui demande une femme.

ARLEQUIN. — Un homme qui dort et qui demande une femme! Il rêve donc. Voilà quelque habitant du pays de Papimanie.

SCÈNE XI. — ARLEQUIN, UN DORMEUR.

LE DORMEUR, enveloppé d'un manteau fourré.
Toujours je dors, toujours je bâille.
(Il bâille à plusieurs reprises.)

ARLEQUIN.
Qui vous fit sous le nez une si longue entaille?

LE DORMEUR.
En mariage ici je viens m'appareiller.

ARLEQUIN.
Il faut vous marier avec un oreiller.

LE DORMEUR.
Non, monsieur; il me faut une femme gaillarde,
Quelque jeune égrillarde,
Qui chante pour me réveiller.

ARLEQUIN.
Femme trop éveillée et mari qui sommeille
Ne peuvent longtemps s'accorder.
Toujours au chant du coq la poule se réveille;
Mais quand le coq s'endort, la poule a beau chanter,
Elle n'est jamais entendue;
Et l'époux, en ronflant la basse continue,
L'oblige bien à déchanter.

LE DORMEUR.
Plus d'un mari qui m'écoute
Voudrait, en certain temps, pouvoir dormir bien fort;
Car quand on dort,
On ne voit goutte.

ARLEQUIN.
Dormir trop fort aussi donne un autre chagrin :
Car souvent la femme irritée,
Voyant que son époux dort d'un sommeil malin,
S'en va, n'étant point écoutée,
Chercher, pour l'éveiller, le secours d'un voisin.

Mais je m'en vais faire avancer toutes mes sultanes : vous les verrez; et, s'il y en a quelqu'une de votre

goût, vous la prendrez. (Les sultanes s'avancent. — Il réveille le dormeur.) Hé ! il ne faut pas dormir quand il est question de choisir une femme ; les plus claivoyants n'y voient pas assez clair. Réveillez-vous donc. Tenez, en voilà une qui fera bien votre fait, car elle chante toujours. Avancez, la belle.

LA CHANTEUSE, en sultane, chante.

Époux qui possédez un objet plein d'appas,
Ne vous endormez pas ;
Gardez bien votre conquête
Contre les veilles d'un amant :
Car, bien souvent,
Le mari se réveille avec un mal de tête
Qu'il n'avait pas en s'endormant.

ARLEQUIN, chante sur l'air de Pierre-Bagnolet.

La femme est une place ennemie,
Que tôt ou tard on assiégera :
Il faut toujours qu'un mari crie :
Qui vive? qui vive? qui va là ?
Veille qui pourra !
Si la sentinelle est endormie,
Dans le corps de garde on entrera.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, UN MUSICIEN ITALIEN.

L'ITALIEN. — Vous voyez, monsieur, un homme au désespoir. Ah ! ah ! ah ! (Il rit.)

ARLEQUIN. — A vous voir, on ne le croirait jamais.

L'ITALIEN. — Je ne saurais m'empêcher de rire, quand je songe que je vais me marier. (Il pleure.)

ARLEQUIN. — Ce n'est pas là un sujet de tristesse.

L'ITALIEN. — J'ai perdu, depuis peu, un procès qui m'afflige beaucoup. (Il rit.)

ARLEQUIN. — Il n'y pas de quoi rire.

L'ITALIEN. — Mais ce qui me réjouit, c'est que je suis délivré, par arrêt, de ma première femme. (Il pleure.)

ARLEQUIN. — Quel diable d'homme est-ce là? Il rit quand il faut pleurer, et il pleure quand il faut rire.

L'ITALIEN. — La coquine m'a perdu de réputation :

elle m'a accusé en justice de n'être un mari seulement que pour la forme, et m'a fait déclarer vieux à la fleur de mon âge.

ARLEQUIN. — J'entends votre affaire; on vous a mis sur la liste *de frigidis et maleficiatis.*

L'ITALIEN. — Oui, monsieur; mais vous allez rire. Une goguenarde de servante a demandé, en justice, que je fusse obligé de nourrir son enfant, dont elle dit que je suis le père, parce qu'il me ressemble.

ARLEQUIN. — S'il fallait adopter tous les enfants qui ressemblent, et désavouer tous ceux qui ne ressemblent pas, on verrait un beau brouillamini dans les familles.

L'ITALIEN. — Ne suis-je pas malheureux? Je me flattais que de ces deux procès il fallait que j'en gagnasse un.

ARLEQUIN. — J'en aurais mis ma main au feu.

L'ITALIEN. — Je les ai perdus tous les deux.

ARLEQUIN. — Tous les deux! cela n'est pas juste.

L'ITALIEN. — Non, assurément; car ou je suis, ou je ne suis pas; ma servante dit oui, ma femme dit non: cependant, le même jour, les mêmes juges ont déclaré que j'étais oui et non tout à la fois, et on m'a condamné aux dépens. Ah! ah! ah! (Il rit.)

ARLEQUIN chante.

Après un pareil procès,
Crois-moi, ne plaide jamais.
Dans la même occasion,
Tantôt on dit oui, tantôt on dit non.
Par arrêt te voilà donc
Déclaré coq et chapon.

Mais, de ta seconde femme, qu'en as-tu fait?

L'ITALIEN. — Hélas! monsieur, elle est morte: l'on m'avait accusé de l'avoir tuée; et sans l'argent et des amis, j'aurais été pendu pour une femme.

ARLEQUIN. — Comment donc? conte-moi un peu cela.

L'ITALIEN. — Le vrai de la chose est que ma femme est morte parce que je n'ai pas eu assez de complaisance pour elle.

ARLEQUIN. — Voilà qui est extraordinaire! Cette femme-là prenait donc les choses bien à cœur?

L'ITALIEN. — Un jour d'hiver, elle revient à la maison à deux heures après minuit, heurte comme tous les diables; mais je n'eus jamais la complaisance d'aller lui ouvrir : elle coucha dehors.

ARLEQUIN. — Et pour cela, elle mourut?

L'ITALIEN. — Oh! que nenni.

ARLEQUIN. — Je m'en étonnais aussi; jamais femme n'est morte pour avoir couché dehors.

L'ITALIEN. — Une autre fois, je l'enfermai deux jours et deux nuits dans la cave, avec un pain de six livres; et, quoi qu'elle pût dire, je n'eus jamais la complaisance de lui ouvrir.

ARLEQUIN. — Et elle en mourut?

L'ITALIEN. — Point du tout. Elle but tout un quartaut de vin de Champagne, et mangea les deux tiers d'un jambon de quinze livres.

ARLEQUIN. — Cette femme-là était bien en colère.

L'ITALIEN. — Voyant donc qu'elle ne se corrigeait pas, je l'emmenai promener sur l'eau, dans un petit bateau, du côté de Charenton; et comme elle était assise sur le bord du bateau, je la poussai tant soit peu en passant, et elle tomba dans la rivière. La voilà qu'elle commence à crier : « A moi! miséricorde! au secours! » Je n'eus jamais la complaisance de lui tendre la main.

ARLEQUIN. — Elle en mourut?

L'ITALIEN. — Non, monsieur, elle se noya.

ARLEQUIN. — Comme s'il y avait de la différence entre mourir et se noyer! Mais de quelle vcation êtes-vous?

L'ITALIEN. — Je suis musicien italien, monsieur.

ARLEQUIN. — Je ne m'étonne pas s'il y a quelque *déficit* à votre personne, et si vous êtes si peu complaisant. Oh! bien, j'ai justement ici votre affaire : j'ai une fille qui a été serin de Canarie autrefois. Vous ferez ensemble des concerts admirables.

L'ITALIEN. — Serin de Canarie! Vous vous moquez.

ARLEQUIN. — Non. Pythagore lui a révélé cela : elle le croit; c'est sa folie.

SCÈNE XIII. — ARLEQUIN, LE MUSICIEN ITALIEN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, à Colombine.

Parlez, n'est-il pas vrai, belle visionnaire,
Que vous avez jadis chanté dans ma volière?

COLOMBINE.

Oui, seigneur; et c'est aujourd'hui
Ce qui fait mon mortel ennui.
Lorsque j'étais serin de Canarie,
Je passais plaisamment la vie :
J'étais l'honneur de ce séjour.
Je chantais tout le long du jour.
Aux opéras d'oiseaux j'avais les premiers rôles :
J'étais Armide, Arcabonne, Didon;
Je me pâmais en poussant un fredon;
Et rien ne me manquait, enfin, que la parole.
On m'a, croyant me faire un plaisir singulier,
Naturalisé fille. Ah! le triste métier!

ARLEQUIN.

Vous avez tort d'avoir tant d'amertume,
La belle, autrefois bête à plume;
C'est un sort plein d'attraits
D'être jeune fille au teint frais;
D'avoir un nez, un front. Ma foi, vous êtes folle
De vouloir retourner à votre ancienne peau.
Une fille, en tout temps, se vend mieux qu'un oiseau;
Je vous en donne ma parole :
Pour trois ou quatre écus, j'achète le plus beau;
Mais en cas d'une fille, un peu friand morceau,
Vous n'avez pas grand'chose avec une pistole.

COLOMBINE.

Lorsque j'étais serin, il m'en souvient encore,
Rien ne contraignait mes désirs:
De mes chants amoureux je saluais l'aurore;
J'allais sur l'aile des zéphyrs,
Dès le matin caresser Flore;
Et lorsque du soleil la lumière inégale
Sur la terre s'affaiblissait,

Sans redouter l'éclat, sans craindre le scandale,
Je couchais où bon me semblait.

ARLEQUIN.

On trouve toujours assez vite
Quelque charitable passant
Qui vous loge chemin faisant.
Fille porte toujours de quoi payer son gîte.

COLOMBINE.

A mon réveil, en dépit des filets,
Je voltigeais dans les forêts,
Avec quelque serin du plus joli plumage :
Tantôt dans les jardins nous passions tout le jour
A gazouiller sous un feuillage,
Et nous n'interrompions jamais notre ramage
Que par des silences d'amour.

ARLEQUIN.

On vit de même encor ; c'est ici la coutume :
Les bois et les jardins sont des écueils d'honneur,
Des coupe-gorges de pudeur.
On voit certains oiseaux, non des oiseaux à plume,
Femelles à maintien suspect,
Qui, sans aller chercher les îles Canaries,
Trouvent à faire un nid le soir aux Tuileries,
Avec des serins à gros bec.

COLOMBINE.

Je ne conduisais point une intrigue en cachette ;
J'écoutais mille oiseaux murmurer tour à tour,
Et ne passais point pour coquette,
Quoique avec tout venant je parlasse d'amour.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'est encor la méthode ;
Sans être trop coquette, on a plusieurs amants,
D'été, d'hiver et de printemps,
Dont on change suivant la mode.
Une fille aujourd'hui, sans sonner le tocsin,
Attire un garçon d'une lieue,
Et l'on ne trouve point de femelle en chemin
Qui n'ait maint mâle après sa queue.

COLOMBINE.

Lorsque le printemps, de retour,
Excite nos cœurs à l'amour,
Sans appeler ni parents, ni notaire,
Je choisissais l'époux qui savait mieux me plaire;
Nous goûtions un heureux destin,
Et mon époux était certain
Que de tous ses petits il était le vrai père.

ARLEQUIN.

Ceux que le dieu d'hymen a pris au trébuchet
Ne sont pas si sûrs de leur fait;
Et tel se voit d'enfants une longue couvée,
Qui ne fait que prêter son nom à la nichée.

COLOMBINE.

Sans aller en justice exposer les défauts
De ces maris froids et brutaux,
Quand un nouveau venu me plaisait davantage,
Je rompais net mon mariage.
Sans craindre que, par des arrêts,
On eût droit de me mettre en cage;
Et le printemps suivant, j'allais dans un bocage
Me marier sur nouveaux frais.

ARLEQUIN, à l'Italien.

Prends vite de ma main cette femme prudente;
Pour ne pas effleurer ta réputation,
Tu la verras changer de maris plus de trente,
Avant de demander la séparation.

L'ITALIEN. — Monsieur, je la prendrai; mais souvenez-vous que... (Il chante.)

Je suis oui, je suis non;
Selon l'occasion,
La chose est incertaine :
Je suis toujours oui
Chez la femme d'autrui;
Mais je suis non avec la mienne.

ARLEQUIN chante,

Dedans tes champs sème, arrose, défriche;
Plante en tout temps si tu veux être riche :
Mais
A laisser sa femme en friche,
On ne s'appauvrit jamais.

L'ITALIEN. — Mais si l'incomplaisance me prenait?

ARLEQUIN. — Oh! pour cela, suis cette leçon; écoute. (Il chante.)

Sois complaisant, affable et débonnaire;
Traite ta femme avec douce manière :
Mais
Quand elle est dans la rivière,
Ne l'en retire jamais.

SCÈNE XIV. — ARLEQUIN, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, épouvanté. — Au secours! à l'aide! Prenez garde à moi.

ARLEQUIN. — Qu'y a-t-il donc, monsieur le docteur? Le feu est-il à la foire?

LE DOCTEUR. — Ah! pis que cela cent fois. Ce sauvage, qu'on montre à la foire, cet anthropophage qui mange les hommes, s'est échappé de sa loge, et me poursuit pour me dévorer. Il ne s'arrête que quand il voit des femmes. N'en avez-vous point ici?

SCÈNE XV

ARLEQUIN, LE DOCTEUR; OCTAVE, en sauvage.

OCTAVE, poursuivant le docteur, et voulant se jeter sur lui. — *Branas sigyda peristacq, ourda chiribistacq.*

LE DOCTEUR. — Miséricorde! je suis mort! Lâchez-lui une femme au plus vite.

SCÈNE XVI

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, OCTAVE, ANGÉLIQUE.

ARLEQUIN présente Angélique à Octave. — Tenez, monsieur l'anthropophage, voilà de quoi rabattre vos fumées.

ANGÉLIQUE, apercevant le docteur. — Le docteur! ah! ciel!

OCTAVE. — *Astrador, ourda caristac.* Que vois-je? quel objet agréable se présente à ma vue! Je me sens tran-

quille. (A Arlequin, montrant Angélique.) Qu'est-ce que cela?

ARLEQUIN. — C'est une femme.

OCTAVE. — Une femme! et qu'est-ce que c'est qu'une femme!

ANGÉLIQUE. — Une femme, c'est une machine parlante qui met tout l'univers en mouvement, et qui se meut par les ressorts de la tendresse.

ARLEQUIN. — Ce n'est pas là la définition d'une femme. Une femme est un petit animal doux et malin, moitié caprice et moitié raison; c'est un composé harmonique où l'on trouve quelquefois bien des dissonnances.

OCTAVE. — Je n'entends point cela.

ARLEQUIN. — La femme est un animal timide, et qui ne laisse pas de se faire craindre; il ne combat que pour être vaincu, et fait demander quartier en cessant de se défendre. Entendez-vous, à cette heure?

OCTAVE approche d'Angélique. — La jolie petite figure! plus je la regarde, plus elle me fait plaisir. (A Arlequin.) Dites-moi, je vous prie, à quoi cela est-il bon?

ARLEQUIN. — A tout. La femme est, dans la société, ce que le poivre concassé est dans les ragoûts. Veut-on rire, chanter, danser, boire, se marier, il faut des femmes; enfin, il entre de la femme partout où il y a des hommes.

LE DOCTEUR. — Vous avez fait la définition d'une femme; je vais faire celle d'une fille. Une fille est un petit oiseau farouche, qu'il faut tenir en cage; et voilà ce que je vais faire. (Il se saisit d'Angélique.)

OCTAVE, se jetant sur lui. — *Chauriby musala cheriesi peristacq.*

ARLEQUIN. — Miséricorde! Relâchez-lui cette fille.

OCTAVE. — Je sens revenir ma tranquillité; et si l'on me voulait donner ce joli animal-là, je ne mangerais plus d'hommes, je vous assure; je m'en tiendrais à ce mets-là pour toute ma vie.

ANGÉLIQUE. — Vous vous en lasseriez bientôt.

ARLEQUIN. — Il n'y en a point de plus friand; mais il n'y en a point aussi qui rassasie plus vite. (Au docteur.) Monsieur le docteur, donnez-lui ce qu'il vous demande.

LE DOCTEUR. — Que je donne Angélique à un mangeur de chair humaine !

ANGÉLIQUE. — Ne craignez rien; et afin qu'il ne vous fasse point de mal, je veux toujours être auprès de lui.

LE DOCTEUR. — Comment ! malheureuse !

ANGÉLIQUE. — Ne vous fâchez point, monsieur le docteur; si vous me donnez à ce sauvage-là, il ne vous demandera jamais compte de mon bien.

LE DOCTEUR. — Il ne me demandera point de compte? Qu'il l'emmène donc au pays d'Anthropophagie, et que je n'en entende jamais parler.

ARLEQUIN. — Vous rendez un grand service au genre humain : ce mangeur d'hommes-là ne s'occupait qu'à le détruire, et il va s'occuper à le peupler. (Il chante.)

> Pour vous, monsieur le sauvage,
> Qui faites tant le méchant,
> Quatre jours de mariage
> Vous rendront moins violent :
> Quand on voit un beau visage,
> On croit d'abord faire rage ;
> Mais son approche nous rend
> Doux et souple comme un gant.

LE DOCTEUR. — Mais, monsieur l'empereur, donnez-moi donc une femme comme aux autres, car j'ai envie de me remarier.

ARLEQUIN. — Je crois effectivement que vous n'en avez que l'envie ; car je vous crois trop vieux pour en avoir les forces. Allons, il faut vous faire deux plaisirs à la fois, vous marier et vous rajeunir.

LE DOCTEUR. — Me rajeunir ?

ARLEQUIN. — Oui, vous rajeunir. Je m'en vais vous faire piler dans le mortier de mon apothicaire ; et trois jours après, vous en sortirez gai et gaillard, et aussi vigoureux que vous l'étiez à dix-huit ans. Qu'on fasse venir Caricaca, mon apothicaire.

SCÈNE XVII. — ARLEQUIN, LE DOCTEUR, ANGÉLIQUE, OCTAVE; CARICACA, apothicaire, un mortier sur la tête, dont un chat tient le pilon entre ses pattes.

CARICACA. — Qu'est-ce qu'il y a, monsieur? De quoi s'agit-il?

ARLEQUIN. — De rajeunir monsieur que voilà. Faites-lui voir comme vous vous y prendrez.

CARICACA. — Tout à l'heure. Allons hé! Gille, pilez. (Il chante.)

Je suis un apothicaire,
Qui place bien un clystère,
Laire la, laire lanla :
N'est-il pas vrai, Caricaca?
Pile, Gille; Gille, pile,
Pile moi du quinquina;
Pile donc, Caricaca,
La femme de maitre Gille,
Quelque jour on la croquera.
Pile donc, Caricaca;
Pile-moi du quinquina.

(Le chat pile pendant que l'apothicaire chante.)

SCÈNE XVIII. — ARLEQUIN, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN. — Eh bien! monsieur, que dites-vous de mon apothicaire et de son garçon?

LE DOCTEUR. — Je dis que vous n'avez rien que de merveilleux.

ARLEQUIN. — Je m'en vais vous faire voir la femme que je vous destine. Faites avancer Charlotte.

LE DOCTEUR. — Monsieur, est-elle jolie!

ARLEQUIN. — C'est la meilleure et la plus jolie pièce de mon sac. Elle m'a servi longtemps de guenon, et j'espère que vous ferez de beaux singes ensemble. Elle sait chanter, elle sait danser. Vous allez voir.

SCÈNE XIX

ARLEQUIN, LE DOCTEUR; UNE PETITE FILLE en cage.

(Quatre Indiens apportent une cage, dans laquelle est une petite fille qui chante ce qui suit.)

LA PETITE FILLE.

Vous qui vous moquez, par vos ris,
De ma figure en cage;
Parmi vous autres, beaux esprits,
Il s'en trouve, je gage,
Qui voudraient bien, au même prix,
Revenir à mon âge.

(Après qu'elle a chanté, elle sort de sa cage, et elle danse seule une entrée.)

VAUDEVILLE.

LA CHANTEUSE.

La foire est un sérail fécond,
Qui peuplerait la France :
Force mariages s'y font,
Sans contrat ni finance.
Messieurs, la foire est sur le pont,
Venez en abondance.

ARLEQUIN.

Par quelque agréable chanson
Filouter l'auditoire,
Et lui couper bourse et cordon,
Voilà notre grimoire :
Car ici nous nous entendons
Comme larrons en foire.

COLOMBINE.

Tel qui sa femme, tous les jours,
A la foire accompagne.
Ne voit pas, en certains détours,
Les rivaux en campagne.
Un mari ne sait pas toujours
Les foires de Champagne.

LA CHANTEUSE, au docteur.

Il faut que tout vieillard usé
Renonce au mariage.
Si vous en êtes entêté,

Prenez fi... ...e à cet âge;
(Elle montre la petite fille.)
Et pour plus grande sûreté,
Vous la mettrez en cage.

ARLEQUIN, au parterre.
Messieurs, de bon cœur recevez
La pièce qu'on vous donne:
Demain vos vœux seront comblés,
Si votre argent foisonne.
Si les marchands sont assemblés,
La foire sera bonne.

(Les couplets suivants ont été ajoutés à l'occasion d'une comédie qui fut donnée dans le même temps, et sous le même titre que celle-ci. Cette pièce, dont Dancourt est l auteur, avait été faite pour contrebalancer le succès de la pièce italienne.)

MEZZETIN.
Deux troupes de marchands forains
Vous vendent du comique;
Mais si pour les Italiens
Votre bon goût s'explique,
Bientôt l'un de ces deux voisins
Fermera sa boutique.

ARLEQUIN.
Quoique le pauvre Italien
Ait eu plus d'une crise,
Les jaloux ne lui prennent rien
De votre chalandise.
Le parterre se connaît bien
En bonne marchandise.

AVERTISSEMENT SUR LES DEUX SCÈNES QUI SUIVENT

Les deux scènes que nous donnons n'appartiennent point à la comédie de la Foire Saint-Germain, mais y ont été seulement ajoutées à la représentation. Comme il est incertain que Regnard en soit l'auteur, nous les avions supprimées; mais nos lecteurs en ayant témoigné quelque regret, nous les leur restituons.

La première de ces scènes est intitulée *Scène des Carrosses*. Une anecdote du temps y a donné lieu. Deux femmes, chacune dans son carrosse, s'étant rencontrées dans une rue étroite, ne voulurent reculer ni l'une ni l'autre, et la rue fut ainsi embarrassée jusqu'à l'arrivée du commissaire qui, pour les mettre d'accord, les fit reculer toutes les deux en même temps. Tel est le sujet de cette scène, qui est plaisamment dialoguée.

La seconde scène est intitulée *Le Procureur en robe rouge*. Le sujet est plus comique, et l'anecdote qui y a donné lieu pouvait fournir le sujet d'une vraie comédie; la voici telle que la rapporte Ghérardi: « Certain procureur traitant d'une charge de greffier en chef, sur les « espérances qu'on lui avaient données de lui faire trouver les sommes « nécessaires pour cela, avait déjà fait faire son portrait en robe rouge, « et l'avait envoye à une fille très-riche qu'il recherchait en mariage; « mais comme les bourses lui manquèrent et qu'il ne put plus acheter « la charge, il ne voulut pas payer son portrait au peintre, disant « qu'il l'avait peint en greffier et qu'il n'était que procureur. »

Au reste, ces scènes étaient si peu liées à l'action principale de la pièce, que l'on les ajoutait tantôt à une pièce, tantôt à une autre.

SCÈNE DES CARROSSES

ARLEQUIN ET MEZZETIN en femmes, chacune dans une petite vinaigrette; UN COMMISSAIRE qui survient.

PREMIER HOMME, qui traîne une vinaigrette. Reculez, vivant.

DEUXIÈME HOMME, qui traîne une vinaigrette. — Recule toi-même, hé!

PREMIER HOMME. — Holà! l'ami, hors du passage.

DEUXIÈME HOMME. — Hors du passage toi-même.

MEZZETIN, à l'homme qui le traîne. — Qu'est-ce donc, cocher? Est-ce que vos chevaux sont fourbus?

ARLEQUIN, à l'homme qui le traîne. — Fouettez donc, maraud, fouettez donc. Avez-vous oublié mes allures?

PREMIER HOMME. — Madame, il y a un carrosse qui empêche de passer.

ARLEQUIN. — Un carrosse? eh! marchez-lui sur le ventre, mon ami.

MEZZETIN, la tête à la portière. — Quelle est donc l'impertinente qui arrête mon équipage dans sa course?

ARLEQUIN, la tête hors de la portière. — C'est moi, madame: je vous trouve bien ridicule de borner avec votre fiacre les rues où je dois passer!

MEZZETIN. — Fiacre vous-même! Notre famille n'a jamais été sans carrosse ni sans chevaux.

ARLEQUIN. Ni sans bourriques, madame.

MEZZETIN. — Savez-vous bien qui je suis, ma petite mie?

ARLEQUIN. — Me connaissez-vous bien, ma petite mignonne?

MEZZETIN. — Apprenez, si vous ne le savez, que je suis la première cousine du premier clerc du premier huissier à verge au Châtelet de Paris.

ARLEQUIN. — Et moi je suis la femme du premier marguillier du premier œuvre de la Villette.

MEZZETIN. — Quand vous seriez le diable, vous reculerez.

ARLEQUIN. — Que je recule? reculez vous-même; on n'a jamais reculé dans ma famille.

MEZZETIN. — Oh bien! madame, je vous déclare que je ne recule point, et que je reste ici jusqu'à soleil couchant.

ARLEQUIN. — Et moi, j'y demeure jusqu'à lune levante.

MEZZETIN. — Je n'ai rien à faire: pourvu que je sois aux Tuileries entre chien et loup.

ARLEQUIN. — Ni moi non plus, pourvu que je sois demain au lever de monsieur le marquis de la Virgouleuse.

MEZZETIN. — Petit laquais, allez me chercher à dîner à la gargote, et faites apporter du foin pour mes chevaux.

ARLEQUIN. — Pour moi, je n'ai que faire d'envoyer rien chercher; je porte toujours sur moi tout ce qu'il me faut, et je ne marche jamais sans des vivres pour trois jours. Qu'on me donne ma cuisine. (Un laquais lui aide à prendre une petite cuisine de fer-blanc, qui est faite comme un garde-manger, d'où Arlequin tire des assiettes, une salade, un poulet, des burettes pleines d'huile et de vinaigre, des fourchettes, des couteaux, des serviettes et autres ustensiles propres à garnir une table. Il pose tout cela sur le devant de la vinaigrette, et mange; et de temps en temps boit en saluant tantôt la dame sa voisine, et tantôt le parterre. Après plusieurs lazzis de cette nature, arrive le commissaire.)

LE COMMISSAIRE. — Quelle cohue est-ce donc, mesdames? Voilà un embarras terrible! Un enterrement, un troupeau de bœufs, et deux charrettes de foin qui ne sauraient passer. Otez-vous de là, et au plus vite.

MEZZETIN, au commissaire. — Oh bien! monsieur, je sécherai plutôt sur pied que d'en branler.

ARLEQUIN. — Pour moi, je n'en démarrerai pas, dussé-je arrêter la circulation de Paris. A votre santé, monsieur le commissaire. (Il boit.)

MEZZETIN. — Je souffrirai bien, vraiment, qu'une sous-roturière insulte ma calèche en pleine rue!

ARLEQUIN. — Nous verrons si une arrière-bourgeoise me mangera la laine sur le dos!

LE COMMISSAIRE. — Il faut pourtant quelque accommodement à cela.

ARLEQUIN. — Qu'est-ce à dire, monsieur le praticien? Est-ce que vous me prenez pour une femme d'accommodement?

LE COMMISSAIRE. — Eh! madame, entrez mieux dans ce que je dis. Je dis qu'il faut vider ce différend et sortir d'affaire.

ARLEQUIN. — Vider! Mais voyez un peu quelle insolence? Oh! apprenez, monsieur le commissaire, que je ne vide rien, moi; allez chercher vos videuses d'affaires ailleurs.

LE COMMISSAIRE. — Il faut pourtant que vous reculiez. (Il se met entre les deux vinaigrettes, et les fait reculer toutes les deux en même temps.)

MEZZETIN. — Que je recule! Morbleu! cela ne sera pas vrai. (Il saute sur le commissaire.)

ARLEQUIN. — Que je recule? Parbleu! vous en aurez menti. (Il saute sur le commissaire, qui s'esquive. Les deux femmes se prennent au collet, se décoiffent et s'en vont; ce qui finit la scène.)

SCÈNE DU PROCUREUR EN ROBE ROUGE.

ANGÉLIQUE, COLOMBINE; ARLEQUIN, en procureur; UN PEINTRE, UN PRÊTEUR sur gages, UN LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.— Ah! Colombine, que me dis-tu? Quoi! monsieur Griffon, que j'ai tant de fois rebuté, est présentement avec mon père, et il lui parle de mariage?

COLOMBINE.— Il est trop vrai, madame; et le pis de l'affaire, c'est que votre père l'écoute, parce qu'il dit qu'il n'est plus procureur. Je l'ai vu entrer d'un air des plus magistrats : une perruque flottante, le raba

en cravate, les bras en zigzag, une robe troussée jusqu'au quatrième bouton, dont un grand laquais portait la queue *cum comento ;* enfin avec tous les airs d'un petit-maître de palais.

ANGÉLIQUE. — Ah ciel ! je suis perdue si mon père l'écoute.

COLOMBINE. — Oui, c'est un terrible contre-temps ; votre affaire était en bon train avec Octave. Mais ne désespérons encore de rien. Voici l'homme.

ARLEQUIN, en monsieur Griffon. — Tortille, tortille ma queue. Tortille, tortille, tortille.

LE LAQUAIS.— Mais, monsieur, c'est encore votre robe de procureur ; elle est trop courte de cinq quartiers.

ARLEQUIN.— Tortille, tortille.

LE LAQUAIS.—Mais, monsieur, je tortille tant que je puis.

ARLEQUIN. — Tortille, tortille encore ; il ne faut pas qu'elle soit plus grosse qu'une saucisse, cela a l'air magistrat. (Apercevant Angélique.) Ah ! ma princesse ! (Vers son laquais.) Etale, étale. (Vers Angélique.) Vous voyez, ma princesse. (Vers Angélique.) Excusez, madame ; c'est que ce maraud-là n'est pas encore stylé à l'exercice de la robe. Vous voyez, charmante Angélique, un échappé de la chicane, que le désir de vous plaire a fait voler à un rang où il semble qu'un procureur n'eût jamais osé prétendre. Je vous pardonne, belle mignonne, dont je voudrais faire mainte expédition, je vous pardonne tous les contredits que vous avez faits à ma passion. C'était trop peu pour vous qu'un procureur, quoiqu'il y ait des femmes de procureurs qui, au sac d'or et au carreau près, le portent aussi haut que les plus huppées de la robe. Mais on peut dire, charmant tiret qui enfilez tous les rôles de mon amour, que quand on n'a pas ce que l'on aime, le diable emporte ce qu'on a.

COLOMBINE.— Comment, monsieur ! vous pouvez donc donner le sac d'or et le carreau à madame votre épouse? Oh ! pour cela, c'est un grand avantage d'avoir le droit de se laisser tomber de son haut sur les genoux, sans être en risque de se blesser.

ARLEQUIN. — Ce n'est rien que tout cela. J'ai le droit de porter la robe rouge.

ANGÉLIQUE et COLOMBINE, ensemble. — La robe rouge !

ARLEQUIN. Ah ! ma foi, c'est une jolie chose. Je n'avais jusqu à présent connu que les plaisirs que causent les profits d'une bonne étude ; mais les honneurs chatouillent le cœur de bien près. Mon marchand m'a apporté pour ma robe le plus beau drap écarlate rouge qu'on ait jamais vu; c'est du même que sont habillés les mousquetaires gris et noirs.

COLOMBINE. — Mais, monsieur, êtes-vous déjà en possession de votre charge ?

ARLEQUIN.— Non, pas tout à fait : il y manque encore quelques petites formalités qu'il faut terminer; mais, comme tous les plaisirs ne sont que dans la jouissance, je les prends toujours par *interim*. Et, à vous dire le vrai, je ne me fais encore porter la queue que chez mes bons amis et dans les rues détournées. J'ai aussi fait faire par avance mon portrait, que je ferai graver au burin au premier jour.

COLOMBINE. — Comment ! monsieur Griffon gravé au burin ? Savez-vous bien qu'il n'y a que les hommes illustres qui se fassent graver ?

ARLEQUIN. — Oh ! je ne serai pas le premier greffier qui se soit fait graver en robe magistrale ; et d'un bon original, on ne peut trop multiplier les copies. Savez-vous comment j'y suis représenté ? En robe rouge, ma princesse, en robe rouge. Ma foi, on a beau avoir du mérite, il faut pour l'indiquer mettre une enseigne à sa porte.

COLOMBINE. — Monsieur Griffon, les emplois sont justement comme ces lierres qui ruinent souvent les murailles qu'ils parent.

ARLEQUIN.— J'ai du crédit, ma bonne, j'ai du crédit ; et un procureur adroit qui exerce une charge de greffier a de grandes ressources. Voulez-vous voir mon portrait ?

ANGÉLIQUE. — L'avez-vous ici?

ARLEQUIN. — Je fais toujours venir mon peintre avec moi. Car, comme j'y suis peint *in magistralibus*, je suis bien aise de le faire voir à tout le monde pour en avoir leur avis. Entrez, monsieur le peintre. Vous allez voir

un portrait achevé ; il me ressemble parfaitement. (Le peintre expose le portrait en vue.)

ARLEQUIN, vers Angélique. — Eh bien ! madame, que vous semble de la robe ?

LE PEINTRE. — Monsieur, je l'ai fait voir à toutes les personnes chez qui vous m'avez envoyé, et il n'y a personne qui n'ait dit qu'il n'y manquait que la parole, et que ce n'était pas ce qui en était le plus mauvais. On vous a, à cela près, fort bien reconnu.

ARLEQUIN. — Avec cette robe ? Mais cela est admirable, que cette affaire-là ait déjà fait un si grand bruit dans le monde ! Elle me fera honneur. Oh ! ma foi, il faut avouer que cela distingue bien un homme.

ANGÉLIQUE. — Il me semble que vous êtes peint un peu trop jeune.

ARLEQUIN.— Point, point, ma princesse ; c'est la robe rouge qui le fait paraître : ce n'est pas que depuis que je suis à traiter de cette affaire, je me sens rajeuni de plus de dix ans.

COLOMBINE. — Il me semble aussi que vous avez les yeux plus petits et plus éraillés, le nez plus épaté, le menton plus long, la bouche plus ouverte, et tout le visage un peu plus baroque que votre portrait.

ARLEQUIN. — C'est ce diable d'habit noir qui fait cela ; et quoique ma charge me revienne à trois cent mille livres, je donnerais volontiers cent mille francs davantage si je pouvais avoir le reste de l'équipage aussi rouge que la robe. Mais, monsieur le peintre, vous avez mis du noir à ma robe rouge ?

LE PEINTRE.— C'est l'ombre, monsieur.

ARLEQUIN. — C'est tout ce qu'il vous plaira, il faudra l'ôter. Je ne veux point de noir, je ne veux que du rouge.

LE PEINTRE.— Mais, monsieur, permettez-moi de vous dire que ce qui est de relief doit être dans sa couleur naturelle, et que ce qui est dans le fond doit être obscurci par l'ombre. Ce sont là les principes.

ARLEQUIN.— Oh ! monsieur, les principes en ont menti, et il ne sera pas dit que je serai magistrat dans le relief, et procureur dans le fond. Il ne faudrait pour

l'achever que lui mettre sur les bras trois ou quatre sacs à procès ; et tout le monde dirait : Voilà monsieur Griffon, le procureur, qui va au Châtelet obtenir une sentence par défaut. Je veux me distinguer, entendez-vous, monsieur le peintre? Ainsi ôtez-moi tout ce noir-là, et m'y mettez du rouge, et bien rouge.

LE PEINTRE. — Mais, monsieur, la peinture...

ARLEQUIN.— Oh ! monsieur, la peinture, la peinture... Mais cet homme-là me ferait perdre l'esprit. C'est que vous autres vous n'entrez point dans toutes les beautés d'une robe rouge ; et, afin que vous le sachiez, il n'y a rien de si beau que le rouge, car le rouge est une couleur... Enfin, rien ne distingue tant que le rouge, et quand on peut avoir du rouge, il faut être du dernier fou pour ne pas prendre du rouge.

GRAPILLE, entrant, bas à Griffon. — Monsieur, j'ai trouvé monsieur Grippe-sou ; il dit comme cela que votre affaire est rompue, et que les bourses sur lesquelles il avait compté lui ont manqué de parole.

ARLEQUIN. — Cet homme vient ici bien mal à propos. (Il le tire à quartier.) Mais, monsieur Grapille, d'où vient donc ce changement? Ne leur a-t-on pas fait entendre que je prendrais les précautions pour leur en faire une constitution sur le pied que les gens d'affaires font leurs billets.

GRAPILLE.— Oui, monsieur ; mais ils disent qu'il n'y a plus de sûreté pour l'emploi.

ARLEQUIN. — Il n'y a plus de sûreté pour l'emploi ! sur une charge de greffier qui est entre les mains d'un procureur, d'un procureur qui hypothèque les gages de sa charge et même le tour du bâton qu'il prétend faire valoir à cent pour cinq !

GRAPILLE. — Cependant ils n'en ont voulu rien faire. Il leur a même fait entendre, quoique sans fondement, mais c'était pour les résoudre plus tôt, que vous étiez sans quartier, inflexible, sans pitié, et il leur a même promis que vous seriez sans justice.

ARLEQUIN. — Et avec tout cela?

GRAPILLE. — Ils n'en ont voulu rien faire.

ARLEQUIN. — Les marauds! ils veulent me tenir le

pied sur la gorge; mais je leur ferai bien connaître... Serviteur, mesdames. (Il veut s'en aller.)

LE PEINTRE.— Et votre portrait, monsieur ?

ARLEQUIN. — J'ai autre chose en tête présentement que mon portrait. Adieu.

LE PEINTRE. — Comment, monsieur ? Je prétends que vous me payiez. Le portrait vaut trente pistoles en robe rouge ; c'est un prix fait.

ARLEQUIN.— Je n'ai plus besoin de la robe rouge ; je n'ai plus la charge, et je ne regarde plus cela comme mon portrait.

GRAPILLE. — Pourquoi, monsieur? Il vous ressemble si bien! faites-y mettre une robe noire.

LE PEINTRE. — Cela ne se pourrait pas; la tête est faite pour une robe rouge, et il faudrait refaire un autre portrait.

ARLEQUIN — Eh bien! gardez votre portrait, je n'en ai que faire. Quand une paire de souliers ne m'accommode pas, je la laisse au cordonnier, et il la vend à un autre.

LE PEINTRE. — Il n'en est pas de même d'un portrait, monsieur: tous les visages ne se ressemblent pas; et d'ailleurs un procureur en robe rouge n'est pas de défaite, et il me faut de l'argent.

ARLEQUIN. — De l'argent! de l'argent! Mais voyez donc cet impertinent! Traiter ainsi un homme qui a pensé être de qualité! Savez-vous bien, mon petit ami, que si je prends mon écritoire...

LE PEINTRE. — Savez-vous bien, monsieur le procureur, que je veux être payé, et en justice même!

ARLEQUIN. — Oui-dà, en justice! c'est où je t'attends, en justice.

LE PEINTRE. — Oui, morbleu! nous plaiderons, et je ferai voir à l'audience un procureur en robe rouge.

(Il se jette sur Arlequin, lui prend sa perruque et s'enfuit.)

ARLEQUIN. — Ah! coquin, je te ferai manger tes couleurs, ta toile, ta palette, tes pinceaux. (A son laquais.) Tortille, tortille, mon ami, vite... Ton chevalet, tes...

(Il s'en va et finit la scène.)

LA SUITE

DE LA

FOIRE SAINT-GERMAIN

OU

LES MOMIES D'ÉGYPTE

COMÉDIE

PERSONNAGES

ARLEQUIN, intrigant, sous le nom du baron de Groupignac.
COLOMBINE, intrigante, sous le nom de Léonore.
M. JACQUEMARD, procureur. *Le Docteur.*
Mme JACQUEMARD. *Mezzetin.*
L'ÉPINE. *Scaramouche.*
OSIRIS, dieu des Égyptiens. *Scaramouche.*
UNE SIBYLLE. *La chanteuse.*
UN LIMONADIER *Pierrot.*
PLUSIEURS GARÇONS LIMONADIERS, ET AUTRES PERSONNAGES MUETS.

(La scène est dans une boutique de la foire Saint-Germain.)

SCÈNE I. — ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, à part. — *Alessandro magno, quel grand filosofo, aveva ragione di dire, chez l'amore d'una dona* est un sable mouvant, sur lequel on ne peut bâtir que des châteaux en Espagne.

COLOMBINE, à part. — *Lucrezia Romana, di castissima memoria, aveva costume di dire, ch'il cuore d'un uomo* était bien trigaud, et qu'il ne s'y fallait non plus fier qu'à un almanach.

ARLEQUIN. — *La dona* est une girouette d'inconstance; un moulin à vent de légèreté; une belle de nuit qui n'est bonne que du soir au matin.

COLOMBINE. — *L'amor d'un uomo* est un petit brouil-

lard d'été, qui se dissipe avec le soleil; un coq sur un clocher, qui tourne au moindre petit zéphyr.

ARLEQUIN, apercevant Colombine. — *Ecco* la belle de nuit inconstante, qui me fait tant pester contre le genre féminin.

COLOMBINE, apercevant Arlequin. — *Ecco* le petit brouillard d'été qui me fait haïr les hommes comme des mahométans. (Ils passent fièrement, et se rencontrent nez à nez.)

ARLEQUIN. — Mademoiselle, rangez-vous de mon chemin, s'il vous plaît.

COLOMBINE. — Avec votre permission, monsieur, n'embarrassez pas le passage.

ARLEQUIN. — Une ingrate comme vous ne sera jamais un remora capable d'arrêter un vaisseau comme le mien, qui cingle à pleines voiles sur l'océan des bonnes fortunes.

COLOMBINE. — Un perfide comme vous ne sera jamais une ornière capable de m'empêcher de rouler dans le grand chemin des prospérités. Quand une fille a quelque savoir-faire, elle ne manque pas d'adorateurs.

ARLEQUIN. — Quand un homme est tourné d'une certaine manière, il ne manque point d'adoratrices.

COLOMBINE. — J'ai refusé d'être commis chez un commis de la douane, qui m'aurait fait bien des gracieusetés, et où j'aurais tenu la caisse.

ARLEQUIN. — Il ne tient qu'à moi d'être gouverneur des filles d'honneur d'une honnête dame qui demeure dans la rue Froidmanteau.

COLOMBINE. — Je passe sous silence les avances que me fait un procureur moderne, qui me signifie tous les jours quelque avenir amoureux, et qui veut m'associer à sa pratique

ARLEQUIN. — Je ne fais point mention d'une ancienne procureuse qui me donne toujours quelque exploit galant, et qui m'a accordé la préférence sur quatre grands clercs.

COLOMBINE, d'un ton radouci. — Peut-on savoir le nom de votre ancienne procureuse?

ARLEQUIN, du même ton. — Peut-on apprendre comment s'appelle votre procureur moderne?

COLOMBINE. — Si vous n'étiez pas un petit indiscret...
ARLEQUIN. — Si vous n'étiez pas une grande babillarde...
COLOMBINE. — *Io vi dirie* que c'est monsieur Jacquemard.
ARLEQUIN. — *Io vi dirie* que c'est madame Jacquemard.
COLOMBINE. — Madame Jacquemard! *E possibile? Ah! caro Arlichino.* Nous négocions l'un et l'autre dans la même boutique.
ARLEQUIN. — *Ah! carissima Colombina!* embrassez-moi. Nous travaillons tous deux dans le même atelier.
COLOMBINE. — J'ai fait croire à M. Jacquemard que je suis une fille de qualité de province, nommée Léonore, et que je suis à Paris pour solliciter un procès.
ARLEQUIN. — Et moi, je me suis introduit auprès de la procureuse, sous le nom du baron de Groupignac, *e che sono venuto à Parigi per sollecitar un dono.*
COLOMBINE. — Quel est-il ce don?
ARLEQUIN. — C'est de pouvoir seul avoir des haras de mulets dans les montagnes d'Auvergne.
COLOMBINE. — Il faut de cette affaire faire notre fortune. Tu sais que notre mariage n'est retardé que par notre indigence : il faut que nous plumions ces oisons. J'assigne dès à présent ma dot sur les malversations du procureur.
ARLEQUIN. — Et moi, ton douaire sur les malversations de la procureuse. L'Epine est dans mes intérêts.
COLOMBINE. — Il est aussi dans les miens, et son secours ne nous sera pas inutile.

SCÈNE II. — COLOMBINE, ARLEQUIN, L'ÉPINE.

COLOMBINE. — Mais le voici.
L'ÉPINE. — Je vous trouve à propos : vos affaires sont en bon train. (A Colombine.) Votre procureur ne manquera pas de se trouver tantôt dans ma boutique, pour voir mes momies, où il vous prépare une collation magnifique,

(A Arlequin.) Et, pour la procureuse, je l'attends ici, et je vais faire en sorte de la faire trouver aussi chez moi.

ARLEQUIN. — Tant mieux. Si les parties sont assemblées, nous plaiderons contradictoirement.

L'ÉPINE. — Dès qu'ils seront tous dans ma boutique, je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez. (A Colombine.) En attendant, Colombine, il faut que tu te déguises en Egyptienne : je te cacherai dans ma boutique, et... (Il lui parle à l'oreille.) Mais allez-vous-en : voici madame Jacquemard qui vient.

SCÈNE III

L'ÉPINE ; MADAME JACQUEMARD, vêtue d'un brocart d'or sur un fond écarlate et chargé de beaucoup de rubans.

L'ÉPINE. — Serviteur à madame Jacquemard. Que vous êtes brillamment et élégamment mise ! quel bel habit !

MADAME JACQUEMARD. — Vous voyez, monsieur de l'Epine ; c'est un petit déshabillé à bonnes fortunes, que je me suis donné exprès pour venir à la foire.

L'ÉPINE. — Ah ! madame, vous êtes si belle, que vous n'avez pas besoin de toutes ces parures-là pour plaire.

MADAME JACQUEMARD. — On a beau être jeune, mignonne, pouponne, ces fripons d'hommes sont si intéressés, qu'à moins qu'ils ne voient briller l'or dessus et dessous, ils s'imaginent qu'une femme est un garde-magasin, et ils veulent l'avoir pour moitié de ce qu'elle vaut.

L'ÉPINE. — Il est vrai qu'on aime assez l'étalage ; et, dans les boutiques bien parées, on y vend une fois plus cher qu'ailleurs.

MADAME JACQUEMARD. — On attrape assez l'air de qualité, comme vous voyez. Mon mari ne sait pas que j'ai ce petit déshabillé-ci. C'est le surtout des menus plaisirs : il est déjà tout fripé.

L'ÉPINE. — Mais si votre mari vous trouve avec cet ajustement, il pourra bien jeter l'habit par les fenêtres, sans songer que vous seriez dedans.

MADAME JACQUEMARD. — Oh! je ne crains rien.

L'ÉPINE. — Il faudra, madame, que vous veniez voir mes momies d'Egypte. Elles sont très-rares, et M. le baron de Groupignac m'a promis qu'il s'y trouverait: je sais qu'il ne vous est pas indifférent.

MADAME JACQUEMARD. — Je n'ai rien de caché pour M. de l'Epine; je connais sa discrétion, et je lui avouerai que je me sens si frappée de ce M. de Groupignac, que si mon bâtier de mari était mort, je n'en ferais pas à deux fois; et je l'épouserais d'abord en lui donnant tout mon bien.

L'ÉPINE. — Vous ne sauriez mieux faire; c'est un homme d'un vrai mérite. J'ai une Egyptienne dans ma boutique, qui pourrait bien deviner le temps que vous l'épouserez. Mais je crois que je l'entends. Madame, je vous laisse pour me rendre chez moi. Si l'Egyptienne vous tente, venez-y, et je vous promets que je vous ferai parler à elle en toute sûreté. Serviteur.

MADAME JACQUEMARD. — Je vous réponds que j'irai dans un moment chez vous.

SCÈNE IV

MADAME JACQUEMARD; ARLEQUIN, en baron de Groupignac.

ARLEQUIN, vers la cantonade.

Holà, quelqu'un! Basque, Champagne, La Fleur, Poitevin, Coupejarret! Laquais *major*, autrement mon secrétaire, j'ai laissé sur mon bureau vingt ou trente billets doux; allez les ouvrir, et y faites réponse; mais d'un style tigre et cruel; j'ai d'autres amours en tête. Laquais *minor*, allez dire à cette veuve que je n'irai point la voir qu'elle n'ait reçu ce remboursement. Laquais *minimus*, vous irez chez la vieille baronne de Trancot, savoir si son visage est pleinement rentré des crevasses de la petite vérole. Mon suisse, venez ça : vous, dont le bras est aguerri à soutenir l'assaut des créanciers, redoublez de force aujourd'hui, et repoussez vigoureusement toutes les femmes qui viendront m'as-

siéger. (A madame Jacquemard.) Ah ! madame, vous voilà? Que de beautés! Que d'appas ! Quelle fourmilière de charmes ! Que ces yeux, ce nez, ces dents, ce teint, que tout cela est bien travaillé ! Avez-vous acheté cela tout fait?

MADAME JACQUEMARD. — Ah! monsieur, je n'achète point de charmes; la nature y a assez pourvu : je suis toute naturelle, moi.

ARLEQUIN. — Que cela est artistement élabouré ! Je me donne au diable, si je n'aimerais pas mieux avoir fait ce visage-là que la machine de Marly.

MADAME JACQUEMARD. — On serait bien heureuse, monsieur le baron, si l'on pouvait, auprès de vous, mettre à profit ses petits appas.

ARLEQUIN. — Petits appas, madame? Ah ciel ! quelle hérésie ! voilà les plus gros que j'ai vus de ma vie. Vous me charmez, vous m'enchantez, vous m'enlevez, vous m'enthousiasmez. Non, je n'y saurais tenir; il faut que je vous embrasse. (Il veut l'embrasser et la remplit de poudre.)

MADAME JACQUEMARD. — Ah ! petit séducteur, vous ne cherchez qu'à me jeter de la poudre aux yeux ! Ah ! ah! (Elle minaude.)

ARLEQUIN. — L'éclat de vos charmes m'éblouit bien davantage, beau soleil de mon âme ! plus je vous vois, plus je vous trouve adorable. M'aimez-vous ?

MADAME JACQUEMARD. — Ah ! fi donc, aimer ! je m'évanouis quand j'entends seulement prononcer le mot d'amour; mais on aurait quelques bontés pour vous, si vous n'étiez pas si dissipé.

ARLEQUIN. — Il faut bien qu'un homme de qualité remplisse ses devoirs. On se lève tard. Avant qu'on ait écarté des créanciers, fait quelque affaire avec les usuriers, qu'on se soit montré dans les lansquenets, on est tout étonné que la nuit est bien avancée, et qu'il faut aller rosser le guet.

MADAME JACQUEMARD. — Vous êtes, à ce qu'il me paraît, fort régulier à vos exercices.

ARLEQUIN. — Pour me rendre plus assidu auprès de vous, je me suis un peu relâché cette semaine; et voilà

déjà cinq hommes qu'on a tués, où je n'ai aucune part. Mais que ne fait-on pas pour vous ? Que vous êtes ensorcelante ! (Il lui baise la main.)

MADAME JACQUEMARD. — Fi donc, fi donc, monsieur le baron !

ARLEQUIN. — Où est donc ce diament que vous mettez d'ordinaire à votre petit doigt, et qui me va si bien au pouce ?

MADAME JACQUEMARD. — Je vous l'apporterai tantôt.

ARLEQUIN. — N'y manquez donc pas. Que vous parlez élégamment, ma princesse ! En vérité, je ne vois personne qui ait une tournure d'esprit aussi arrondie. Le diable m'emporte, vous l'avez comme le corps.

MADAME JACQUEMARD. — Tout de bon ? me trouvez-vous de votre goût ? Mon tailleur dit qu'il y a de l'honneur à m'habiller. Je ne suis pas des plus menues ; mais si vous y prenez garde, je suis assez bien prise dans ma taille.

ARLEQUIN. — Vous êtes à charmer. Fi ! je n'aime pas ces grandes tailles de fuseau, qui sont toujours prêtes à rompre. Je veux, morbleu, des tailles épaisses et renforcées, comme la vôtre. J'ai eu autrefois un roussin breton, qui était le meilleur animal qui fut jamais : il avait la côte tournée comme vous. Je crois que vous avez la jambe d'un beau volume ! souffrez que j'en voie un échantillon.

MADAME JACQUEMARD. — Fi donc, arrêtez-vous, petit entreprenant. Sans vanité, je ne l'ai pas mal tournée. (Elle fait voir un peu sa jambe.)

ARLEQUIN. — Le joli petit balustre ! Ah ! madame, votre beauté durera longtemps ; elle est bâtie sur pilotis. (Il veut lui toucher la jambe.)

MADAME JACQUEMARD. — Tout beau, tout beau, monsieur ! un peu de modestie.

ARLEQUIN. — Oh ! plus que vous ne voudrez. Vos jambes sont les colonnes d'Hercule : c'est pour moi le *non plus ultrà*.

MADAME JACQUEMARD. — Je vous laisse, et vais de ce pas aux momies, consulter une Égyptienne sur la mort

de mon mari et notre futur mariage, Adieu, petit Hercule.

ARLEQUIN. — Adieu, charmante colonne qui soutiens l'architrave de mon amour.

SCÈNE V

ARLEQUIN seul. — Il me semble que la procureuse ne donne pas mal dans le panneau. Allons nous déguiser, pour l'attraper, elle et son mari, et la faire venir à nos fins.

SCÈNE VI

Le théâtre change, et représente une ruine; on voit dans l'enfoncement des pyramides et des tombeaux, entre autres ceux de Marc-Antoine et de Cléopâtre.

(Osiris paraît au milieu de ces tombeaux, frappe de sa baguette une sibylle qui était couchée au pied d'une pyramide; la sibylle se lève, avance sur le bord du théâtre et chante.)

OSIRIS, LA SIBYLLE.

LA SIBYLLE chante.

Sous ces beaux monuments, d'éternelle mémoire,
Je ranime la cendre, et trouble le repos
De ces rois et de ces héros
Qui jadis, dans l'Egypte, ont signalé leur gloire.
Je garde aussi, sous ces tombeaux fameux,
Les mânes précieux
De ces femmes charmantes,
Qui firent jusque dans les cieux
Elever ces masses pesantes,
Et par des histoires brillantes,
Signalèrent leur nom dans l'empire amoureux.

(On joue une ritournelle gaie, et la sibylle continue de chanter.)

Si, dans ces lieux, toutes les belles,
Qui ne sont pas cruelles,
Pour immortaliser leur sort,
Laissaient de quoi bâtir, après leur mort,
Des monuments aussi solides,
On verrait bien des pyramides.

SCÈNE VII

OSIRIS, MADAME JACQUEMARD, LA SIBYLLE.

MADAME JACQUEMARD. — Monsieur, n'est-ce point vous qui montrez les momies?

OSIRIS. — Je suis Osiris, le dieu de l'Égypte.

MADAME JACQUEMARD. — Puisque vous êtes le dieu de l'Égypte, ne pourriez-vous point me faire parler à quelqu'une de vos Egyptiennes, pour lui demander son avis sur une petite affaire?

ORISIS. — Volontiers. Je veux, en votre faveur, rappeler à la lumière une des plus illustres.

(Il frappe de sa baguette une pyramide, Colombine sort.)

SCÈNE VIII

OSIRIS, MADAME JACQUEMARD, COLOMBINE, en Égyptienne ; LA SIBYLLE.

MADAME JACQUEMARD. — On m'a dit, madame, que vous étiez une Bohémienne fort habile dans votre métier, et que vous deviniez à merveille.

COLOMBINE. — On vous a dit vrai; il y a plus de six mille ans que nous devinons dans notre famille, de père en fils. Je suis la première femme du monde pour crocheter les cadenas de l'avenir. En voyant votre taille et votre moustache, je devine que vous êtes menacée d'une longue stérilité.

MADAME JACQUEMARD. — M. Jacquemard, mon mari, ne se plaint point de moi. Je l'ai fait père de dix-huit Jacquemardeaux, tous portant barbe.

COLOMBINE. — J'ai deviné qu'au printemps prochain, plusieurs femmes payeraient aux officiers leur quote-part des frais de la campagne pour éviter les exécutions militaires.

MADAME JACQUEMARD. — Je le crois bien; mais...

COLOMBINE. — J'ai deviné qu'au renouveau le sang des procureuses serait terriblement petillant; et que si

elles jouaient au lansquenet, leurs maris seraient les premiers pris.

MADAME JACQUEMARD. — Madame, je suis procureuse, et...

COLOMBINE. — En voyant une sultane d'opéra troquer ses diamants bâtards contre des légitimes, j'ai deviné qu'elle avait fait de furieuses exactions sur quelque gros bacha sous-fermier.

MADAME JACQUEMARD. — D'accord ; mais vous saurez...

COLOMBINE. — En voyant deux Gascons entrer au cabaret, j'ai deviné que ce serait le cabaretier qui payerait l'écot.

J'ai deviné qu'à la Saint-Martin, tout homme de robe et tout abbé feraient suspension d'armes; mais qu'au départ des officiers, on verrait écrit en lettres d'or, sur la porte des coquettes : *Cedant arma togæ.*

MADAME JACQUEMARD. — Il n'est pas question de cela.

COLOMBINE. — J'ai deviné que les bals de cette année seraient dangereux ; et que les hommes seraient si bien masqués, que mainte femme y prendrait quelque aventurier pour son mari.

J'ai deviné que beaucoup de mères coquettes, voyant chaque jour leur visage menacer ruine, tâcheraient de faire recevoir leur fille en survivance.

MADAME JACQUEMARD. — Je n'ai que deux mots.

COLOMBINE. — J'ai deviné qu'il y aurait cet été aux Tuileries plus de nymphes bocagères que de faunes et de chèvres-pieds, et que les Apollons de ce pays-là ne trouveraient point de Daphné assez cruelle pour se laisser métamorphoser en laurier. En voyant tant de galanteries mercenaires, j'ai deviné que l'amour était devenu courtier de change, et que les cœurs se négociaient à présent de place en place.

MADAME JACQUEMARD. — Mais laissez-moi donc parler.

COLOMBINE. — J'ai deviné, en voyant un milord de la rue des Bourdonnais, qui avait perdu son argent contre une jolie femme, qu'il ne serait pas longtemps à se racquitter.

J'ai deviné que les carrosses de deux bourgeoises de

qualité se rencontreraient tête à tête dans une petite rue, et qu'après avoir fait repaître leurs personnes et leurs chevaux, on en ferait une scène lucrative à l'hôtel de Bourgogne.

MADAME JACQUEMARD. — Vous avez deviné juste; mais...

COLOMBINE. — J'ai deviné qu'il y aurait cette année bien des filous qui voudraient changer d'état; bien des maris qui voudraient porter le deuil de leurs femmes, et encore plus de femmes qui postuleraient des emplois de veuve.

MADAME JACQUEMARD. — Ah! voilà la question, madame.

COLOMBINE. — Comment? est-ce que vous voudriez que votre mari fût mort?

MADAME JACQUEMARD. — Non, pas tout à fait; mais je voudrais savoir si je serai mariée en secondes noces.

COLOMBINE. — Donnez-moi votre main. Diantre! voilà une main bien nuptiale. Vous avez bien des soupirants; entre autres, un certain baron de Grou...

MADAME JACQUEMARD. — Groupignac, n'est-ce pas?

COLOMBINE. — Groupignac, oui; un échappé des montagnes de l'Auvergne. Il vous a horriblement égratigné le cœur.

MADAME JACQUEMARD. — Cela est vrai. (A part.) Comme elle devine cela! (Haut.) Il m'a promis de m'épouser aussitôt que la place serait vacante. Mais, vous le savez, les barons d'aujourd'hui sont si inconstants!

COLOMBINE, à part. — Et les mesdames Jacquemard si laides!

MADAME JACQUEMARD. — Dites-moi un peu ce qu'il faudrait faire pour le fixer dans le goût de me tenir un jour sa parole.

COLOMBINE. — Avez-vous des bijoux, des diamants, de l'argent comptant?

MADAME JACQUEMARD. — Oh! oui : je suis très-bien nippée et très-riche.

COLOMBINE. — Eh bien! écoutez la Sibylle : elle va vous dire ce qu'il faudra faire,

LA SIBYLLE chante.

Quand on a passé sa jeunesse,
On achète bien cher les fruits de la tendresse.
Il ne faut pas qu'une vieille prétende
Faire l'amour à communs frais;
Et trop heureuse encor que son argent lui rende
Ce que l'âge sur elle a moissonné d'attraits!

SCÈNE IX

OSIRIS, MADAME JACQUEMARD, M. JACQUEMARD, LA SIBYLLE.

M. JACQUEMARD, apercevant sa femme. — Que faites-vous donc ici, madame?

MADAME JACQUEMARD. — Qu'y faites-vous, vous? Que je suis malheureuse! Est-ce que je rencontrerai toujours ce petit brutal-là en mon chemin?

M. JACQUEMARD. — Est-ce que vous venez à la foire pour y donner la comédie? Quel habit de folle avez-vous donc là? Est-ce là l'habit d'une procureuse?

MADAME JACQUEMARD. — Procureuse, moi? Apprenez, mon ami, que je suis la femme d'un procureur, mais que je ne suis point procureuse, et que je puis porter l'or et l'argent à meilleur titre que de vieilles comtesses qui doivent encore leur habit de noce.

M. JACQUEMARD. — Il n'y a pas un de ces diamants-là qui ne m'ait coûté un procès, et peut-être une fausseté.

MADAME JACQUEMARD. — Je serais bien malheureuse d'être lardée de faussetés depuis les pieds jusqu'à la tête! Mais, monsieur, consolez-vous : ces diamants-là ne vous coûtent rien.

M. JACQUEMARD. — Ils ne vous coûtent pas grand'-chose non plus.

MADAME JACQUEMARD. — Comment! que voulez-vous dire? Ils ne me coûtent pas grand'chose! Je veux bien que vous sachiez que je n'ai jamais rien fait pour de l'argent.

M. JACQUEMARD. — Tant pis, madame; il y a de certains métiers où il vaut mieux recevoir que donner.

MADAME JACQUEMARD. — Plutôt que de censurer ma conduite, vous feriez mieux de réformer la vôtre, et de ne pas faire tous les jours le petit libertin.

M. JACQUEMARD. — Je n'ai rien à réformer à ma conduite, et je souhaiterais que la vôtre fût aussi régulière dans le fond et dans la forme.

MADAME JACQUEMARD. — Cela est étrange! Ces gens de pratique ont toujours quelque petit ménage par apostille, et ils ne regardent leur femme que comme un inventaire de production.

OSIRIS. — Doucement. Il n'est pas question de se disputer ici. Vous êtes venus pour voir les momies, et non pour quereller. Faites donc silence, et regardez; vous allez voir Marc-Antoine et Cléopâtre.

SCÈNE X

(Un grand tableau s'ouvre, et laisse voir Marc-Antoine et Cléopâtre couchés, l'un tenant une épée, l'autre un serpent; ils sont vêtus en momies.)

OSIRIS, M. JACQUEMARD, MADAME JACQUEMARD; ARLEQUIN, en Marc-Antoine; COLOMBINE, en Cléopâtre.

M. JACQUEMARD. — Je crois que voilà Léonore ma maîtresse.

MADAME JACQUEMARD. — Je crois que voilà mon baron de Croupignac!

COLOMBINE, en Cléopâtre, sort de sa tombe et dit d'un ton tragique :

Quel éclat vient frapper ma débile paupière?
Quel dieu cruel me force à revoir la lumière,
Moi qui, me dérobant aux rigueurs de mon sort,
Trouvai tant de douceur à me donner la mort?
J'ai triomphé du coup dont vous vouliez m'abattre,
Grands dieux! que voulez-vous encor de Cléopâtre?

Mais, que vois-je en ces lieux? l'ombre de mon époux?
Marc-Antoine, est-ce vous?

ARLEQUIN, en Marc-Antoine, se lève, étend les bras, se frotte les yeux, et dit d'un ton comique :

Ah! que j'ai bien dormi! Bonjour, Cléopâtrine.
Quelle heure est-il? J'ai soif et faim.
Va vite me tirer chopine;
Mais ne la bois pas en chemin.

COLOMBINE.

Cet indigne discours rend ma douleur plus vive.
Ne te souvient-il plus que tu fus roi des rois;
Un héros?

ARLEQUIN.

Moi, héros! Dame! j'ai quelquefois
La mémoire un peu laxative.
Etions-nous morts tous deux? Par ma foi, je croyois
Qu'en bons et francs époux bourgeois,
Tous deux au même lit, le ragoût d'Hyménée
Nous avait fait dormir la grasse matinée.

COLOMBINE.

De son esprit troublé que puis-je soupçonner?

ARLEQUIN.

Déchausse le cothurne, et songe au déjeuner.
Ton œil me met en goût, et me sert d'échalote.
Cette anguille est dodue, et vaut bien un poulet;
Au lieu d'en faire un bracelet,
Va m'en faire une matelote.

COLOMBINE.

J'ai toujours conservé, sur mon bras étendu,
Ce sûr témoin de ma vertu.
Quand ta mort eut brisé nos conjugales chaînes,
Cet aspic fit glisser son venin dans mes veines.

ARLEQUIN.

On a fait courir ce bruit-là;
Mais tu connais la médisance :
L'un le crut, l'autre s'en moqua;
Dis-moi la chose en conscience.
Fût-ce un aspic qui te piqua;

Ou bien si tu mourus de rage
De n'avoir pu chanter un *bis* de mariage?

COLOMBINE.

Tout l'univers a su mon trépas éclatant.

ARLEQUIN.

Je le tiens apocryphe. Euh! petit charlatan.
A quelque autre que moi va vendre ta vipère,
Pour faire de l'orviétan,
Ou pour pendre au plancher de quelque apothicaire.
Si de cette vipère on faisait, à Paris,
De la poudre à guérir les coquettes fieffées,
On en vendrait moins, prix pour prix,
Pour les estomacs affaiblis
Que pour les vertus délabrées,

COLOMBINE.

Pour sauver ma vertu, j'employai le poison.

ARLEQUIN.

Ouiche, tarare, ponpon!

COLOMBINE.

Auguste est mon garant; je méprisai sa couche.

ARLEQUIN, d'un ton héroïque.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!
A ce nom, de courroux je me sens embrasé.
Et je suis à présent dé-Marc-Antonisé.
Tu veux m'en imposer par ton récit tragique.

COLOMBINE prend le ton badin.

Mon bichon, mon Antonichon,
Je prendrai, si tu veux, le ton tragi-comique.
Les femmes de certain renom
Savent chanter sur chaque ton;
Même sur celui du flon flon.

ARLEQUIN.

Telle qu'une coquette, en superbe ordonnance,
Vient étaler au cours le plus fin de son art,
Pour ranger sous son étendard
Quelque colonel de finance;
Telle, et plus belle encore, on vous vit dans un char,

Aller pompeusement au-devant de César.
Là vous mîtes en batterie
Soupirs, roulement d'yeux, mines, minauderies,
Pour faire encore échec et mat
Les débris du triumvirat.
Mais, avec tout l'effort de votre artillerie,
Croyant prendre un héros, vous ne pîtes qu'un rat.

COLOMBINE.

Quand je voudrai mettre un amant en cage,
J'y réussirai, sur ma foi :
Princesse aussi riche que moi
Perd rarement son étalage.
Ingrat! pour tes beaux yeux j'ai, contre le Romain,
Mis cent fois l'épée à la main.

ARLEQUIN.

Fi! vous n'êtes qu'une bretteuse.

COLOMBINE.

Cœur de caillou, sang de macreuse!
Par une marotte amoureuse,
Pour toi, j'ai trotté sur les mers;
J'ai rôdé par tout l'univers;
J'ai galopé l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique.

ARLEQUIN.

On n'avait point encor découvert l'Amérique.
Ce fut pour toi le plus grand des bonheurs;
Car, ma foi, pour te rendre sage,
On t'eût fait commander, dans ce chétif voyage,
L'arrière-ban des Noseurs.

COLOMBINE.

Venons au fait : veux-tu me reprendre pour femme?

ARLEQUIN.

Nenni, ventre saint-gris! madame.

COLOMBINE.

Petit mouton d'amour, doux objet de mes vœux!

ARLEQUIN.

Je sens que je m'en vais retomber amoureux.
Marc-Antoine, point de faiblesse.

COLOMBINE reprend le ton héroïque.

Cléopâtre, plus de tendresse.
Rentrons dans nos tombeaux. Adieu, perfide, adieu.

ARLEQUIN.

Venez çà, petit boute-feu.
Qu'on m'aille chercher un notaire;
La femme est un mal nécessaire.

COLOMBINE.

Et l'homme est un faible animal.

ARLEQUIN.

Nouons à double nœud le lien conjugal.
Donne-moi la main, scélérate.

COLOMBINE.

Mon cher Toinon, mets-là ta patte.

MADAME JACQUEMARD. — Tout beau, s'il vous plaît; je mets empêchement à ce mariage-là, et j'ai hypothèque sur Marc-Antoine.

M. JACQUEMARD, à Colombine. — Comment donc, mademoiselle! ne m'avez-vous pas promis de m'épouser quand ma femme serait crevée?

MADAME JACQUEMARD. — Comment, merci de ma vie! quand je serai crevée? Je veux vivre cent ans, pour te faire enrager, et pour t'empêcher d'épouser ta demoisillon.

M. JACQUEMARD. — A la bonne heure; mais vous n'épouserez pas non plus votre baron.

MADAME JACQUEMARD. — Je ne l'épouserai pas; mais je lui donnerai tout mon bien. Tenez, monsieur le baron, voilà déjà un diamant que je vous donne. (Elle tire un diamant de son doigt et le donne à Arlequin.)

M. JACQUEMARD. — Je n'épouserai pas Léonore; mais je lui donnerai tout ce que j'ai. Tenez, mademoiselle, voilà une bourse de cent louis.

MADAME JACQUEMARD, à Arlequin. — Tenez, voilà un collier de mille écus.

M. JACQUEMARD, à Colombine. — Voilà un petit contrat de cinq cents livres de rente.

MADAME JACQUEMARD. — Et moi je vous donne ma maison de la rue de la Huchette.

M. JACQUEMARD. — Et moi, ma terre de la Pissotte, la maison de Paris, l'étude, les trois grands clercs... Ah! j'étouffe.

ARLEQUIN. — Et nous, nous vous donnons le bonsoir. Présentement que nous tenons de quoi faire la noce, il est bon de vous dire que la prétendue Léonore s'appelle Colombine; qu'elle est une friponne de sa profession; et que le baron de Croupignac, autrement dit Marc-Antoine, est Arlequin, autre fourbe de son métier.

MADAME JACQUEMARD. — Quoi!... N'importe, je suis contente, pourvu que mon benêt de mari n'épouse pas sa grisette.

M. JACQUEMARD. — Et moi aussi, pourvu que vous n'épousiez pas votre baron.

ARLEQUIN. — Puisque tout le monde est content, divertissons-nous, et faisons la noce de Marc-Antoine.

SCÈNE XI

(Osiris frappe, et le théâtre change : on voit un jardin orné de bufe fets de cristal. Le tombeau de Marc-Antoine se change en un table, et les momies viennent servir. M. Jacquemard lave ses mains, ôte son manteau et sa perruque, met un petit bonnet et se met à table le premier.)

OSIRIS, M. JACQUEMARD, ARLEQUIN, COLOMBINE, LA SIBYLLE; MOMIES servant à table; GARDES de Marc-Antoine armés de mousquetons.

ARLEQUIN. — Comment, ventrebleu! mon petit praticien français, vous êtes bien hardi de vous mettre à table devant Marc-Antoine romain! (Il le fait sortir de table en le prenant par le bras et lui donnant un coup de pied, et il chante :)

Monsieur Jacquemard, faites Gille,
Ce n'est point aux procureurs
A donner des cadeaux aux filles.
Prenez votre sac et vos quilles :

Faites Gille, faites Gille:
Allez chercher fortune ailleurs.

(Jacquemard veut se fâcher ; deux gardes de Marc-Antoine le mettent sous la table, et le couchent en joue pendant tout le repas ; tout le monde mange, et Arlequin chante :)

Monsieur Jacquemard est benin,
Docile et débonnaire :
Il nous fait boire de bon vin ;
Mais il n'en boira guère.

LE CHŒUR répète.

Il nous fait boire de bon vin ;
Mais il n'en boira guère.

ARLEQUIN.

Il plaide comme un Cicéron ;
En procès, c'est un diable ;
Mais, quand il voit un mousqueton,
Il plaide sous la table.

LE CHŒUR.

Mais quand il voit un mousqueton,
Il plaide sous la table.

ARLEQUIN.

Aux frais du plaideur indiscret
Il boit à la buvette ;
Mais il défraye au cabaret
Et plumet et grisette.

LE CHŒUR.

Mais il défraye au cabaret
Et plumet et grisette.

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; UN LIMONADIER.

LE LIMONADIER, suivi de plusieurs garçons. — Messieurs, voilà les liqueurs que vous avez demandées. Vin muscat, vin de Saint-Laurent; des eaux de cannelle, des eaux de Forges, des eaux de Bourbon.

ARLEQUIN. — Mets tout cela sur le buffet, mon ami.

LA SIBYLLE chante.

Les rois d'Egypte et de Syrie
Voulaient qu'on embaumât leurs corps
Pour durer plus longtemps morts;
Quelle folie!
Avant que de nos corps notre âme soit partie,
Avec du vin embaumons-nous :
Que ce baume est doux!
Embaumons-nous, embaumons-nous,
Pour rester plus longtemps en vie.

LE LIMONADIER. — Messieurs, il faut que je m'en aille; mais, avant que de partir, dites-moi, s'il vous plaît, qui me payera.

ARLEQUIN. — Cela est juste. M. Jacquemard payera. Va : il répond de tout.

M. JACQUEMARD, sous la table. — Moi! je ne réponds de rien : je n'en payerai pas un sou.

ARLEQUIN. — Vous ne payerez pas! Mousquetaires, remettez-vous; tirez.

M. JACQUEMARD. — Ne tirez pas, j'aime mieux payer : mais qu'on me laisse donc sortir.

ARLEQUIN. — Volontiers, laissez-le aller; après qu'il aura payé, s'entend.

(Jacquemard sort de dessous la table, et paye le limonadier avant que de quitter la scène. Ils sortent tous les deux.)

DIVERTISSEMENT

(Tous les acteurs se lèvent, tenant chacun leur verre plein, et chantent les couplets suivants, qui sont accompagnés de trompettes et de tambours.)

LA SIBYLLE.

Verse-moi du vin dans mon verre.
Choquons, faisons un bruit de guerre
Qui puisse durer toujours.
Répondez-moi, trompettes et tambours.

(Les trompettes et les tambours se font entendre.)

Et tandis que Mars, sur la terre,
Ne fait point gronder son tonnerre,

Chantons le vin et nos amours.
Répondez-moi, trompettes et tambours.
(Les trompettes, etc.)

MEZZETIN.

Si notre pièce a su vous plaire,
Quoique en carême encor, nous ferons bonne chère;
Le carnaval pour nous va reprendre son cours.
Répondez-moi, trompettes et tambours.
(Les trompettes, etc.)

ARLEQUIN.

A la santé du parterre :
Le ciel veuille allonger ses jours !
Et que dans notre gibecière
Son argent foisonne toujours.
Répondez-moi, trompettes et tambours.
(Les trompettes, etc.)

6 30

FIN

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, rue du Four Saint-Germain, 43.

REGNARD

LES FOLIES AMOUREUSES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Précédée d'un PROLOGUE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1704

SUIVIE DU

MARIAGE DE LA FOLIE

DIVERTISSEMENT

LES SOUHAITS

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LES

FOLIES AMOUREUSES

PERSONNAGES

ALBERT, jaloux et tuteur d'Agathe.
ÉRASTE, amant d'Agathe.
AGATHE, amante d'Éraste.
LISETTE, servante de M. Albert.
CRISPIN, valet d'Éraste.

(La scène est dans une avenue, devant le château d'Albert.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein.
Eraste est de retour.

LISETTE.

Éraste ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où savez-vous cela, madame, je vous prie ?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paraître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'est un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

J'étais à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais que pour flatter l'espoir
Qui pourrait attirer Eraste pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir ; et vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
J'ai trop longtemps langui sous son cruel empire :
Je lève enfin le masque ; et, quoi qu'il puisse dire,
Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais
Comme je prétends vivre, et combien je le hais.

LISETTE.

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable.
Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat,
J'aurais quelque repos. Mais, dans mon triste état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni trêve :
Si cela dure encore, il faudra que je crève.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais ceci, fais cela ; va, viens ; monte, descends ;
« Fais bien la guerre à l'œil ; ferme porte et fenêtre ;
« Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paraître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où ;

Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle ;
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerais mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que servir plus longtemps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Eraste est différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmants
De nous unir encor par ses engagements.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
Je serais fille à prendre un parti violent ;
Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert et de ses lois si dures,
J'irais par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh ! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sais pas encore quel est mon caractère,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
La contrainte où je suis irrite mes désirs.
Présentement qu'Eraste à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison ;
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte est-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbère est à la découverte ;
Faut-il le demander ? Il rôde dans les champs :
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans,
Et sur le point du jour il va battre l'estrade.

S'il pouvait, par bonheur, choir en quelque embuscade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient : écoutons.

SCÈNE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, à part.

J'ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grâce au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
Je vis hier rôder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'âme, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit ; et, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. Qui va là ? Personne ne répond
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, bas.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui, c'est moi, c'est moi. Mais, à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, à part.

Que ce serait bien fait !

ALBERT, à Lisette.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, et qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, à Albert.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend d'autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.
Je veux me rendormir, mais point: un juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
Commence son vacarme, et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

LISETTE.

Vous

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
Venaient de quelque esprit qui voulait des prières ;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'était âme ou corps qui faisait ce sabbat,
Je mis, un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle
J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle :
Je n'y fus pas longtemps, qu'aussitôt, patatras !
Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font, avec le nez, mesurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide ! je suis mort !
A ces cris redoublés, et dont je riais fort,
J'accours, et je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face ;
Et votre nez cassé me fit voir par écrit
Que vous étiez un corps et non pas un esprit.

ALBERT.

Ah ! malheureuse engeance ! apanage du diable !
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable :
Tu voulais me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE, le retenant.

Eh ! monsieur, doucement.

ALBERT, à Agathe.

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaît.

(A part.)

Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.

(A Lisette.)

Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, feignant de pleurer.

Juste ciel ! quel arrêt !
Monsieur...

ALBERT.

Non ; dénichons au plus tôt, s'il vous plaît.

LISETTE, riant.

Ah ! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un écolier qui sort d'avec son précepteur ;
Une fille longtemps au célibat liée,
Qui quitte ses parents pour être mariée ;
Un esclave qui sort des mains des mécréants ;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'âme ;
Un époux, quand il suit le convoi de sa femme ;
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ! Puisqu'il est ainsi, je change de désir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
Tu resteras ici, pour faire pénitence.

(A Agathe.)

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

(Agathe rentre en faisant la révérence, Lisette en fait autant ; Albert laretient, et continue.)

Demeure, toi : je veux te parler sans témoins.

SCÈNE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, à part.

Il faut l'amadouer, j'ai besoin de ses soins.

(Haut.)

Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !
Mais je pardonne tout, et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

ALBERT.

Tu sais depuis longtemps que sur le fait d'Agathe
J'ai, comme on doit avoir, l'âme un peu délicate.
La donzelle bientôt prendrait le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :
Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
L'amour, depuis ce temps, s'est glissé dans mon âme,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? fi donc !

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton ?

LISETTE.

Fi ! vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Eh ! fi ! fi ! vous dit-on.

Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfants de mon hymen passé ;
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des héritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira :
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que sais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilége ?
Dis donc, parle, réponds.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien :
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine :
Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah ! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sais bien qu'ici-bas
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des piéges qu'on me tend mon âme est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissants rôdent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver :
Et, pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout autour,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour.

J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon désir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui? moi!

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paraisse être l'effet de ma précaution.
Agathe, avec raison, pourrait être alarmée
De se voir, par mes soins, de la sorte enfermée;
Cela pourrait causer du refroidissement :
Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule, et lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre,
Et que, la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, monsieur, avec ce stratagème,
Et bien d'autres encore dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire; il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans,
Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste;
Mais si j'avais amant ou mari de ce goût,
Ils en auraient, parbleu, sur la tête et partout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.

Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous [terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs habitants de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus [aimables,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCÈNE IV.

ALBERT, seul.

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On dirait qu'ils n'ont tous pas de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien ; mais, de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCÈNE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, à part.

Mon maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de sorte...

ALBERT.[1]

Que faites-vous ici seul, et devant ma porte ?

CRISPIN.

Bonjour, monsieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire ?
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurais peine à le dire,
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeler un homme universel.
J'ai couru l'univers ; le monde est ma patrie :
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la marine ;
Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibustier,
Un mien parent me fit apprenti maltôtier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne ;
Et j'étais miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

Voilà bien des métiers !

A part.[2]

Du bas jusques en haut.
Cet homme me paraît avoir l'air d'un maraud.

Haut.

Que faites-vous ici? parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, à part.

Je ne sais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connaissez mal ; j'ai d'autres soins en tête.
Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples?

CRISPIN.

Oui, monsieur, tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos :
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère ;
On m'a même accusé d'avoir un caractère.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

CRISPIN.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serais pas réduit d'être valet,
Si je n'avais eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous...

CRISPIN.

Voyez la médisance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troisième, et le jour étant sur son déclin,
En un certain bourbier j'aperçus certain coche :
En homme secourable aussitôt je m'approche ;
Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtait,

J'ôtai des magasins les paquets qu'il portait.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable :
Le prévôt s'en mêlait; c'est pourquoi mes amis
Me conseillèrent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanais, payé de ma personne.
Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone?

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi ?

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici sans offenser personne.

ALBERT.

Oui : mais il ne faut pas trop longtemps y rester.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être
Le château que voilà ?

ALBERT.

Mais... il est à son maître.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut sitôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au gîte :
Y serons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vite.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les conversations.

Haut.

Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars ; et dites-moi quelle heure il pourrait être.

ALBERT.

La demande est plaisante ! A ce qu'on peut connaître,
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux pas-
[sants.
Allez l'apprendre ailleurs; partez; je vous conseille
De ne pas plus longtemps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu : bonjour.

SCÈNE VI.

CRISPIN, *seul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paraît un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'est où je brille, et j'aime à ferrailler.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais j'aperçois mon maître.

ÉRASTE.

Eh bien ! quelle nouvelle,
Cher Crispin ! Dans ces lieux as-tu vu cette belle?
As-tu vu ce tuteur ? et vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'était pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,

Pour nous en retourner d'abord du même train;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce mont Cenis est un pas ridicule!
Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta par malice en ce trou si profond ?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point; parle d'autre manière.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous dirai, monsieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise et qu'il fasse;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour, de ce brutal, vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurais pour le succès assez bonne espérance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours :
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'aurait rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui semblaient l'un pour l'autre être
[faits,
Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mère mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
Par avis de parents, d'Agathe s'empara.
Je ne le connais point ; et lui, comme je pense,
De moi, ni de mon nom, n'a nulle connaissance.

On m'a dit qu'il était d'un très-fâcheux esprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siége ouvert, ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires ;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siége réussisse,
Il faut, premièrement, s'emparer des dehors,
Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche : aussitôt
On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut ;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille.
C'est de même à peu près quand on prend une fille :
N'est-il pas vrai, monsieur ?

ÉRASTE.

A quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ÉRASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre ;
Et, pour ne point donner des soupçons dangereux,
Évitons de rester plus longtemps en ces lieux.

SCÈNE VIII.

CRISPIN, seul.

Moi, comme ingénieur et chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie
Pour battre en brèche Albert, et l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

ALBERT, seul.

Un secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays et comment il se nomme),
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder :
Cependant, n'en déplaise à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeler, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier, libre et seul, puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà! quelqu'un.

SCÈNE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

Venez sous ces arbres épais,
Pendant quelques moments, prendre avec moi le frais.

LISETTE, à Albert.

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux et l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie :
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, à Albert.

Sous quelque autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux
Je ne sais pas pourquoi; mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, à Agathe.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font, au seul nom d'époux, d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais désirs et répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent :
Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,
Qui ne trouve en cela ni crime ni faiblesse,
J'ai le cœur plus sincère, et je vous dis sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivants ?
Il était des maris bien avant des couvents;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, et la plus à la mode.

Le parti d'un époux est le plus ancien,
Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En personnes d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre :
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis
Qui paraissent pour moi d'un très-grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage ;
(A Agathe.)
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire, et que, de ton côté
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc !

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur
Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur.

AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne paraît guère.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non ; mais, en récompense,
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le sait?

On aime sans raison, et sans raison on hait.

LISETTE, à Albert.

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincère.

ALBERT, à Agathe.

Après ce que j'ai fait, basilic, pour vous plaire!

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche;
Elle n'a pas seize ans, et vous êtes fort vieux;
Elle se porte bien, vous êtes catarrheux;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle
Et doit être emportée à la première toux :
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par la sambleu, mériter cette haine,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vite, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt; marchons, sans tant parler.

SCÈNE III.

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

(Éraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert, et le salue.)

ALBERT, à part.

Quel triste contre-temps dans cette conjoncture!

Au diable le fâcheux, et sa sotte figure!

Haut à Éraste.

Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi?

LISETTE, bas à Agathe.

C'est Éraste.

AGATHE, bas.

Paix donc, je le vois mieux que toi.

Éraste continue à saluer.

ALBERT.

A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites?
Parlez donc; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue:
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, monsieur; l'air qu'ici l'on respire
Est tout à fait malsain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtemps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passants.

AGATHE.

Hélas! rien n'est plus vrai : depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,

Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards; et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi;
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée :
Votre chaise à présent doit être accommodée;
Votre présence ici ne fait aucun besoin :
Partez; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.

(A Agathe et à Lisette.)

Rentrez! rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on!

ÉRASTE.

Je me retirerai, plutôt que d'être cause
Que madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, monsieur, demeurez, et, jusques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin,
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie!

(Agathe rentre.)

SCÈNE IV.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Lisette.

Allons, vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :
Mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai
Que le ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite :
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin :
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, lui mettant la main sur la bouche, et la faisant rentrer.

Ah! je t'arracherai ta langue de vipère.

SCÈNE V.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, bas.

Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.
Leurs plaintes et leurs cris me toucheraient peut-être.

Haut.

Çà, de quoi s'agit-il? Parlez, vous voilà maître :
Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE.

Je suis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille?

ÉRASTE.

Est-ce donc votre femme?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ÉRASTE.

J'en suis ravi dans l'âme.

Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes !...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne suive la manière et le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! Je suis si soûl des femmes !...
Et je suis si ravi, quand quelques bonnes âmes
Se servent de mainmise un peu de temps en temps...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle;
Suivre partout ses pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encore plus haut.
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matières-là;
Qui pourra m'attraper, bien habile sera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.
Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans,
Débonnaires maris, doucereux courtisans,
Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et tendre?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.

Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle :
Sans relâche agité de fureur et d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudrait qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais, pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Céder à ce penchant, et qu'il faut, dans la vie,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, monsieur, par votre esprit ;
Je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez vous, monsieur : là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écrirai tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT.

Je vous suis obligé; je m'en souviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire :
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

SCÈNE VI.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au secours ! aux voisins ! Quel accident terrible !
Quelle triste aventure ! Ah ciel ! est-il possible?
Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ÉRASTE.

Eh bien! Agathe?

LISETTE.

Agathe, en ce moment,
Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle!

ÉRASTE.

Ah ciel!

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah! monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit serrurier, venu pour nous griller;
Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître,
Dont ce noir forgeron condamnait sa fenêtre,
J'ai, dans le même instant, vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout à l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large calotte [1] et votre grande robe;
Puis, prenant sa guitare, elle a, de sa façon,
Chanté différents airs en différent jargon.
Enfin, c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

1 C'est ainsi que portent l'édition originale, celle de 1728 et celle de 1750. Dans les autres éditions, on lit *culotte* au lieu de *calotte*.

ÉRASTE.

Qu'entends-je ? juste ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ;
C'était des hurlements qu'on ne peut exprimer :
De rage elle battait les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l'arrête,
Mais je la vois venir.

SCÈNE VII.

AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Hélas ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

AGATHE, *en habit de Scaramouche, avec une guitare, faisant le musicien, chante :*

Toute la nuit entière,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttière.
Ah ! qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ÉRASTE, *bas à Crispin.*

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage !

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerais encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE *chante.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?
Vous êtes du métier, musiciens, s'entend:

Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant;
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique.
Enfant de *g ré sol;* et de plus, je m'en pique;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *duo*, que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi; je veux, sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah! ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi? Ne vous l'ai-je pas dit?

Agathe chante un petit prélude.

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l'autre à Éraste.)

Touchez là, touchez là.
L'air que vous entendez est fait en *a mi la ;*
C'est mon ton favori : la musique en est vive,
Bizarre, pétulante, et fort récréative ;
Les mouvements légers, nouveaux, vifs, et pressés.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès longtemps au lit paralytique :
Dès que j'eus mis en chant un certain rigodon,
Trois sages médecins venus dans la maison,
La garde, le malade, un vieil apothicaire
Qui venait d'exercer son grave ministère,
Sans respect du métier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, à Éraste.

Voir une Faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,
Cela doit être beau, monsieur!

ÉRASTE, bas à Crispin.

Quoi! malheureux,
Tu peux rire, et la voir en cet état affreux!

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de musique
M'agite, me saisit... Je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...
Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons [1] heureux ma verve se dégorge.

(Elle tousse beaucoup et crache au nez d'Albert.)

Pouah! c'est un diésis que j'avais dans la gorge.
Or donc, dans le *duo* dont il est question,
Vous y verrez du vif et de la passion :
Je réussis des mieux et dans l'un et dans l'autre.

Elle donne un papier de musique à Albert, et une lettre à Éraste.

Voilà votre partie; et vous, voilà la vôtre.

Elle tousse pour se préparer à chanter.

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu; je crains les diésis.

LISETTE, à part.

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Eh bien! je chanterai;
Et, si c'est ton désir encor, je danserai.

ÉRASTE, ouvrant son papier, à part.

Une lettre, Crispin.

CRISPIN, bas à Éraste.

Ah! ciel! quelle aventure!
Le maître de musique entend la tablature.

1. Dans plusieurs éditions modernes, on lit *tours* au lieu de *tons*.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos temps, pour partir : cette fois,
C'est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux, trois.

Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert, et frappe du pied sur le sien avec colère.

Partez donc, partez donc, musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécarre.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton art les premières leçons?
Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant rien,
Interrompre un concert où ta seule présence
Cause des contre-temps et de la discordance?
Vit-on jamais un âne essayer des bémols,
Et se mêler au chant des tendres rossignols?
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,
Troubla-t-il des serins l'agréable ramage?
Et jamais, dans les bois, un sinistre hibou,
Pour chanter un concert, sortit-il de son trou?
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN, à Agathe.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie;
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce soir,
Dans une sérénade il montre son savoir;
Qu'il fasse une musique et prompte, et vive, et tendre,
Qui m'enlève.

LISETTE, à Crispin.

Entends-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'est... comme qui dirait une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup.

Bas à Agathe.

Nous n'avons pas un double.

AGATHE, bas à Crispin.

Nous pourvoirons à tout ; qu'aucun soin ne vous trouble.

ÉRASTE, à Agathe.

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE chante.

L'uccelletto,
No, non è matto,
Che, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà :
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa sol, fa sol la.

Al dispetto
D'un vecchio bruto,
E cercando di quà, di là,
L'uccelletto si salverà :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.

(Elle sort en chantant et en dansant autour d'Éraste.)

SCÈNE VIII.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Lisette, suivons-la ; voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCÈNE IX.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! j'ai le cœur si saisi !
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

(Elle sort en dansant et en chantant autour de Crispin.)

SCÈNE X.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, ouvrant la lettre.

Il est entré. Lisons...

« Vous serez surpris du parti que je prends ; mais « l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque « jour, j'ai cru qu'il m'était permis de tout entre» prendre. Vous, de votre côté, essayez tout pour me « délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais au« tant que je vous aime. »

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, et de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

Il faut que, cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce serait le plus sûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais vous rendant service,
Je crains après cela...

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La justice.

ÉRASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.
Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un dessein... Tu connais bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-da.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
Me choisir un asile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons et l'Hymen et l'Amour.

SCÈNE XI.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Éraste.*

Ah ! monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous ?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grâce, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence :
Il a mille secrets pour guérir bien des maux ;
Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière...

ALBERT, *à Crispin.*

Ah ! monsieur !

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en priait,
De dire le chemin, et l'heure qu'il était !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant sans lui donner secours ?

A Éraste.

Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.

A Albert.

Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT.

Quoi ! vous pourriez...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remède qu'il est plus à propos de suivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation ;
Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCÈNE XII

ERASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Que veut dire cela ? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu médecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux ;
Que j'avais pour tous maux des secrets admirables,
Et faisais tous les jours des cures incurables ;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter, et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout ; mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent : qui nous en donnera ?

ÉRASTE, montrant sa lettre.

L'amour y pourvoira.

SCÈNE XIII.

CRISPIN, seul.

L'amour y pourvoira.
Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I.

ÉRASTE seul.

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour, une fois s'emparant de son âme,

Lui peut communiquer son génie et sa flamme !
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doi,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous serait nécessaire.

SCÈNE II.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, à part.

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble;
Son accès de folie à chaque instant redouble.
(A Éraste.)
Ah ! monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science
Veut-il de ses secrets faire l'expérience?
En l'état où je suis, je dois tout accorder;
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre;
J'ai voulu sur le mal le sonder et l'entendre.
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En me développant la cause et les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre !
Comme le ciel envoie ici, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

ÉRASTE.

Je ne garantis point sa science profonde;

Vous savez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des trésors :
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire :
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essai.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, dessecrets surprenants

SCÈNE III.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT,

LISETTE.

Ah ciel ! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

SCÈNE IV.

AGATHE, en vieille; LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

AGATHE.

Bonjour, mes doux amis; Dieu vous gard', mes enfants !
Eh bien ! qu'est-ce ? comment passez-vous votre temps?
Que le ciel pour longtemps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie !
Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits;
Il faut se divertir : c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante; et, malgré sa vieillesse,
On trouverait encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez ! vous êtes ébaubis
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.

Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau;
Je fais rubis sur l'ongle, et n'y mets jamais d'eau.
Je vide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste!

AGATHE.

Oui vraiment, du champagne encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complète.

AGATHE.

Tout autant : mais je suis encore verdelette;
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, et qui m'en content, dà.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise?
Les hommes d'aujourd'hui, c'est piètre marchandise,
Ils ne valent plus rien; et, pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser.

ÉRASTE, bas à Albert.

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée?

ALBERT, bas à Éraste.

Hélas! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfants cependant m'ont beaucoup fait de tort :
Je ne paraîtrais pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avait mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre sitôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vrai, j'étais assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avais déjà quatorze enfants.

LISETTE.

Quelle fécondité! quatorze?

AGATHE.

Oui, tout grouillants,
Et tous garçons encor; je n'en avais point d'autres,
Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal :
Les malheureux voudraient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père,
Ils m'ont, jusqu'à présent, chicané mon douaire ?
Un douaire gagné si légitimement !

ALBERT, à part.

Hélas ! peut-on plus loin pousser l'égarement ?

LISETTE, à part.

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

AGATHE, à Albert.

J'aurais très-grand besoin de quelque cent pistoles;
Prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te satisfaire,
J'avancerai les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme;
Ne me refusez pas, de grâce, cette somme.

ALBERT, bas à Éraste.

Je veux flatter son mal.

ÉRASTE, bas à Albert.

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, bas à Albert.

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être
A s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

ALBERT, bas.

D'accord.

LISETTE, bas.

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peut s'en faut :
Quel risque à ses désirs de vouloir condescendre ?

ALBERT, bas.

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.
(Haut, à Agathe.)
Tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon succès !

AGATHE, prenant la bourse.

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :
Mais ce secours m'était tout à fait nécessaire.
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ÉRASTE.

Comptez aussi, madame,
Que je veux vous servir, et de toute mon âme.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon juge, et demander justice.
(A Albert.)
Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tourments,
Quand elle a mis au jour de mauvais garnements !

SCÈNE V.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE, bas à Éraste, lui remettant la bourse.

Voilà de quoi, monsieur, avancer votre affaire.

ÉRASTE, bas à Lisette.

J'aurai soin du procès : je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, à Lisette qui sort.

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin;
J'en réponds corps pour corps, il est en bonne main.

SCÈNE VI.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne sais qui l'arrête : il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

SCÈNE VII

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Crispin.

Eh ! monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant philosophe a dit élégamment :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement. »
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes
Réside dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non;
Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle serait beaucoup mieux dans les siennes;
Mais j'espère employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi ? si j'en ai guéri ? Ah ! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.
Je laisse aux médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon art est plus noble; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrais qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaisir de vous rendre, demain,
Sage comme je suis, et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, monsieur, d'un si grand zèle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, l'arrêtant.

Non, s'il vous plaît, monsieur, il n'en est pas besoin;
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptants.

CRISPIN.

Comment donc?

ÉRASTE.

Tu sauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage,
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi; je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous; mais qu'importe ?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrais la guérir de cette maladie,
Si quelque autre voulait prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laisse-moi faire après le reste seulement :
Va, si de belle peur le vieillard ne trépasse,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main?

ÉRASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystère,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCÈNE IX.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, à part.

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port!

ALBERT.

Ah ! messieurs, sa folie à chaque instant augmente;
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet excès fatal [1].
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats :
Mon argent doit servir à lever des soldats;
Elle veut m'enrôler.

SCÈNE X.

ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, en justaucorps, avec un bonnet de dragon.

Morbleu, vive la guerre!
Je ne puis plus rester inutile sur terre.
Mon équipage est prêt.

A Éraste.

Ah! marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu! les officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles!
Celui qui m'a prêté son argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien

1. Ce vers est conforme à l'édition originale et à celle de 1728. Dans les autres éditions, on lit :

De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme. En cet excès fatal,
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre, etc.

Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrais que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Partout où vous irez, je suis de la partie.

Bas à Albert.

Il faut, avec prudence, entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour.
Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières;
Je sais l'art de réduire aisément les plus fières.
Mais quoi! que voulez-vous? je ne suis point leur fait,
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant; cette gloire inhumaine
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.

(A Crispin.)

Amène mes chevaux. L'occasion est belle;
Partons, courons, volons.

Éraste parle bas à Agathe.

CRISPIN, à Albert.

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.

Albert surprend Éraste parlant bas à Agathe.

ÉRASTE, à Albert.

J'examinais ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vitement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deuil! que d'amantes en pleurs!
Enfants, suivez-moi tous; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.

Que tout ressente ici l'horreur et le carnage.
La baïonnette au bout du fusil. Ferme; bon :
Frappez. Serrez vos rangs; percez cet escadron.
Les coquins n'oseraient soutenir notre vue.
Ah! marauds, vous fuyez! Non, point de quartier! tue.

(Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.)

CRISPIN.

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien; je la vois qui repose.

(Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Éraste parle bas à Agathe.)

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment! la pauvre fille est-elle possédée?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il la faut sauver,
Est bien fort, et pourrait dans peu nous l'enlever.
Si j'avais un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrais bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, et vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ÉRASTE, à Crispin.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

Malepeste! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne saurait agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance,

Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ÉRASTE, à Albert.

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet; et je croi
Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh! non; comme cela,
Un genou contre terre, et vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.

(A Albert.)

Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

(Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amants, en disant : *Microc, salam, hypocrata.*)

AGATHE, se levant de sou fauteuil.

Ciel! quel nuage épais se dissipe à mes yeux!

ÉRASTE, se levant.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux!

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble!

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble!
Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas!
Quel dragon me poursuit! Ah! traître, tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

(Il poursuit Albert l'épée à la main.)

CRISPIN, se mettant au-devant d'Éraste, à Albert.
Ah! monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ÉRASTE.
Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, retenant Éraste.
Aux accents violents dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE.
Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, de même.
N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon esprit-de-vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, tirant sa clef.
Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef; va, cours vite là-haut;
Prends la fiole où...

LISETTE.
Je crains en ce désordre extrême,
De faire un *quiproquo;* vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, de même.
Courez donc au plus tôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir?

LISETTE, poussant Albert.
Allez vite; allez donc.

ALBERT, sortant.
Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE.
Ne perdons point de temps, quittons cette demeure
Ce bois nous favorise; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin! et *vivat* la folie!
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCÈNE XII.

ALBERT, seul, tenant une fiole.

J'apporte un élixir d'une force étonnante...
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante?
Lisette! Agathe! O ciel! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur! à la force! au secours! Je succombe.
Où marcher? où courir? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte folie, ils m'ont enfin séduit;
Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah! maudite bouteille, et vieillard trop crédule!
Allons, suivons leurs pas; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.
Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.

LE

MARIAGE DE LA FOLIE

PERSONNAGES

CLITANDRE, ami d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Agathe.
AGATHE, amante d'Éraste.
ALBERT, jaloux, et tuteur d'Agathe.
LISETTE, servante d'Albert.
CRISPIN, valet d'Éraste.
MOMUS.
LA FOLIE.
LE CARNAVAL.
TROUPE DE GENS MASQUÉS.
UNE PAGODE.

SCÈNE I

CLITANDRE, ÉRASTE.

CLITANDRE.

Tu ne pouvais, ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune beauté ravit, enlève, enchante :
Aux yeux de tout le monde elle est toute charmante;
Et je te trouve heureux de vivre sous ses lois.

ÉRASTE.

Je le suis d'autant plus que, selon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toi,
Un ami généreux, une âme bienfaisante,
Qui prend à mon bonheur la même part que moi;
Et l'accueil qu'ici je reçois
Est une faveur éclatante,
Que je ressens comme je dois.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie :
Nous sommes amis de longtemps;
Bannissons la cérémonie.
Je suis ravi de t'avoir dans un temps
Où se trouve chez moi si bonne compagnie.
Attendant que tes feux soient tout à fait contents,

Pendant que votre hymen s'apprête,
A vous désennuyer nous travaillerons tous,
Et nous honorerons la fête
Des amusements les plus doux.

ÉRASTE.

Tout respire chez toi la joie et l'allégresse;
Y peut-on manquer de plaisirs?
A-t-on même le temps de former des désirs?
De tous les environs la brillante jeunesse
A te faire la cour donne tous ses loisirs.
Tu la reçois avec noblesse;
Grand'chère, vin délicieux,
Belle maison, liberté tout entière,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici, le moindre domestique
A du talent pour la musique :
Chacun, d'un soin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au château,
Semblent du maître épouser le génie.
Toujours société choisie :
Et, ce qui me paraît surprenant et nouveau,
Grand monde et bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
Je me suis fait une façon de vie
A qui les souverains pourraient porter envie;
Et, tant qu'il se pourra, je la continuerai.
Selon mes revenus je règle ma dépense;
Et je ne vivrais pas content,
Si, toujours en argent comptant,
Je n'en avais au moins deux ans d'avance.
Les dames, le jeu, ni le vin,
Ne m'arrachent point à moi-même;
Et cependant je bois, je joue et j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, voilà tout mon système;
Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

ÉRASTE.

Sur ce pied-là, ton bonheur est extrême.
Heureux qui peut jouir d'un semblable destin!

CLITANDRE.

J'en suis content.

SCÈNE II

CLITANDRE, ÉRASTE; CRISPIN, en habit de médecin.

CLITANDRE.

Mais que vous veut Crispin?
Comme le voilà fait!

ÉRASTE, à Crispin.

Que veux-tu? qui t'amène?
Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, monsieur; mais je suis hors d'haleine,
Je n'en puis plus.

ÉRASTE.

Eh bien?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment?

CRISPIN.

Dans ce château l'on a suivi nos pas.

ÉRASTE.

Ah! ciel!

CLITANDRE, à Éraste.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Hélène
Tant de monde ne courut pas.

ÉRASTE.

Traître! de quoi ris-tu? dis.

CRISPIN.

De votre embarras.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?
Qui nous a suivis? Parle. Est-ce notre jaloux?

CRISPIN.

Non pas, monsieur ; ce sont des folles et des fous ;
Aux environs d'ici la campagne en est pleine;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus, qui vous les amène,
A fait de ce château le lieu du rendez-vous.

ÉRASTE.

Mais toi-même es-tu fou? dis le moi, je te prie.
Quel habit as-tu là ? Que viens-tu nous conter?

CRISPIN.

Non, par ma foi, monsieur, ce n'est point rêverie.
Le Carnaval, Momus et la Folie,
Viennent, avec leur suite, ici vous visiter ;
Et j'ai cru devant eux devoir me présenter
En habit de cérémonie.
Suis-je bien?

CLITANDRE, à Éraste.

C'est sans doute une galanterie
Que quelqu'un de la compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris soin d'inventer.
Chacun, selon son goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'est la Folie en propre original,
Vous dit-on ; de mes yeux moi-même je l'ai vue.
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenue,
Riant, dansant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois suivis d'une cohue.
Oh ! vous allez chez vous avoir un joli bal.

CLITANDRE.

C'est justement ce que je pense.

CRISPIN.

On sent déjà l'effet de sa puissance.
Je ne vous dirai point ni comment ni par où;
Mais je sais bien qu'à sa seule présence
Dans le château tout est devenu fou.

ÉRASTE.

Oh! pour toi, je vois bien que tu n'es pas trop sage

SCÈNE III

LISETTE, ÉRASTE, CLITANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, que voilà, ne l'est pas davantage.

ÉRASTE, à Lisette.

Qu'est-ce que tout ceci?

LISETTE.

Me le demandez-vous?
Que pourrait-ce être que la suite
De ce que la Folie a déjà fait pour nous?
Par elle ma maîtresse évite
L'hymen et les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de mérite
Dans cette heureuse invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'est par admiration
Qu'elle vient vous rendre visite
Avec un cortége de fous
Les plus divertissants de tous.
A la bien recevoir, messieurs, on vous invite.
Jusqu'au jour de votre union,
Ma maîtresse consent d être sa favorite;
Mais ce n'est qu'à condition
Que l'hymen fait, elle vous quitte.

ÉRASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira :
Je n'ai de son pouvoir aucune défiance;
Et je prévois que sa présence,
En nous divertissant, même nous servira.

CRISPIN.

Avec Momus la voici qui s'avance.
Joie, honneur, salut, et silence.

(Marche fort courte pour Momus et la Folie.)

SCENE IV

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, ÁGATHE, ÉRASTE, LISETTE, CLITANDRE, CRISPIN.

MOMUS chante.

Cette foule qui suit nos pas

Est moins folle qu'elle ne semble.
Les plus fous des mortels ne sont pas
Ceux que le plaisir rassemble.

LA FOLIE chante.

De ces agréables demeures
Le galant seigneur veut-il bien
Nous recevoir chez lui pour quelques heures,
Pour quelques jours, s'il est moyen?

(Elle parle.)

Avec entière garantie
De n'occuper que son château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.

(Elle chante.)

Je le promets foi de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de votre envie.
Vous m'offrez un parti qui me paraît trop beau;
Avec plaisir je l'accepte, et vous êtes
La maîtresse chez moi. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez; ce qui vous conviendra
Nous servira de lois; on vous obéira.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendrai tenir, tous les ans désormais
Les états de mon vaste empire.
J'y viendrai, je vous le promets.
Pour aujourd'hui j'amène ici l'élite
De mes plus fidèles sujets,
De qui la troupe favorite
De mes noces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquitte.

LA FOLIE.

Allons mon fiancé, monsieur du Carnaval,
Un petit air, en attendant le bal.

LE CARNAVAL chante.

Tandis, que pour quelque temps,
L'hiver interrompt la guerre,
Et que, jusques au printemps,
Mars a quitté son tonnerre,
Je viens avec vous, sur la terre,
Partager ces heureux instants.
Venez, enfants de la gloire,
Vous ranger sous mes drapeaux,
Après des chants de victoire,
Qui couronnent vos travaux,
Chanter des chansons à boire.
Évitez les trompeurs appas
Dont l'amour voudra vous surprendre :
Fuyez, et ne l'écoutez pas;
Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.

(On danse.)

MOMUS.

C'est se trémousser hardiment;
Et voilà des folles fringantes,
Qui pourraient mettre en mouvement
Les cervelles les plus pesantes;
Témoin monsieur du Carnaval.
Voyez de quoi cet animal s'avise,
De se charger de telle marchandise!
Baste! l'hymen est sûr, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen est sûr? Pas tout à fait, je pense.

LE CARNAVAL, à la Folie.

Comment donc?

LA FOLIE, au Carnaval.

Rien n'est moins certain.

MOMUS.

Ah! ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence :
Mais je ne le voudrais peut-être pas demain.
(Elle chante.)
La, la, la.

MOMUS, à la Folie.

Tu n'as pas résolu de lui donner la main?

LA FOLIE.

Oui-dà, très-volontiers : qu'il la prenne en cadence.

(Elle chante.)

La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.
Oh bien! je vais danser aussi par complaisance.
Nous verrons qui s'en lassera.
Allons gai, quelque contredanse.

(Il danse.)

MOMUS, après avoir dansé.

Ma foi, je n'en puis plus.

LA FOLIE, au Carnaval.

A toi mon gros bedon,
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point.

LA FOLIE.

Un petit rigodon :
Je t'en aimerai mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Oui, vous le prenez sur ce ton!
Il vous sied bien d'être en colère!
Fi ! le vilain, le triste Carnaval!
Je serais bien lotie avec cet animal!
Est-ce donc en grondant que tu prétends me plaire?
Va, je renonce à l'union,
Et j'ai mauvaise opinion
D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le suis que par réflexion.

LA FOLIE.

Eh ! quand on se marie, est-ce qu'il en faut faire?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, et d'humeur légère,
Avec esprit de contradiction,

Ma divine moitié, soit dit sans vous déplaire,
Vous me semblez un peu sujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord. Rien n'est conclu, veux-tu rompre la paille ?
Ce n'est point un affront pour moi que tes refus.
Je m'en moque; et voilà Momus,
Qui, tout dieu qu'il est...

MOMUS.

Tout coup vaille.
Je suis toujours prêt d'épouser;
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniser,
S'encanaille et se mésallie,
Et qu'un simple mortel prétende en abuser
Jusqu'au point de la mépriser.
Monsieur du Carnaval...

LE CARNAVAL.

Chacun sait son affaire,
Monsieur Momus. Personne, que je croi,
Dans tout pays n'est instruit mieux que moi
Des bons tours qu'aux maris les femmes savent faire;
Et le temps où je règne est celui d'ordinaire
Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
Depuis que je suis dans l'emploi,
J'ai vu l'Hymen traité de gaillarde manière;
Et ce que tous les jours je voi,
Seigneur Momus, fait que je désespère
D'être exempté de la commune loi.

MOMUS.

Pauvre sot! Pourquoi donc songer au mariage?

LE CARNAVAL.

Je suis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux sans devenir mari.

MOMUS.

Épouse donc sans tarder davantage ;
Et de l'amour bientôt tu te verras guéri.

LE CARNAVAL.

Eh bien soit! ferme, allons, courage ;

Je veux bien n'en pas appeler;
Et je suis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Holà, petit mari, lorsque de jalousie
Je te verrai l'âme saisie,
Je saurai bien t'en garantir :
Elle ne se nourrit que dans l'incertitude;
Et moi, qui ne sais point mentir,
Si je fais par hasard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquiétude,
J'aurai soin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand merci.

MOMUS.

Rien n'est plus honnête.

LA FOLIE.

Je suis franche.

LE CARNALAL.

Achevons la fête,
Au hasard de m'en repentir.
Je sais le monde, et ne suis pas si bête
Que, lorsqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aisément de quoi le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moi s'allie.

LA FOLIE.

Il va se mettre en train. Ah! le joli garçon!

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu?

LA FOLIE.

C'est selon la chanson.

LE CARNAVAL chante.

L'hymen en ma faveur allume son flambeau.
Je suis charmé de ma conquête.
Amour, viens honorer la fête,
Et couronner un feu si beau.

MOMUS chante au Carnaval.

L'hymen en ce beau jour t'apprête
Une couronne de sa main;

Tu t'en repentiras peut-être dès demain.
Souvent, quoique l'Amour soit prié de la fête,
Il ne l'est pas du lendemain.

LE CARNAVAL chante.

Si l'amour volage s'envole,
Et veut me quitter sans retour,
Viens, Bachus, c'est toi qui console
De l'inconstance de l'Amour.

MOMUS.

La chanson est jolie.

LA FOLIE.

Oui, j'en suis fort contente.
Il me plaît assez quant il chante;
Et, s'il ne s'était pas présenté pour mari,
J'en aurais fait peut-être un favori :
La musique me prend, j'ai du faible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour : prenez bien votre ton.

Entrée.

LA FOLIE chante.

Mortels, que le sort le plus doux
Sous mon vaste empire a fait naître,
Quelle fortune est-ce pour vous,
Quand vous savez bien le connaître ?
Les plus heureux sont les plus fous ;
Gardez-vous de cesser de l'être,

Entrée.

(Danse en dialogue entre Momus et la Folie.)

LA FOLIE.

Momus !

MOMUS.

Plaît-il ?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toi j'avais l'âme charmée.

MOMUS.

Pourquoi donc prendre un autre amant?

LA FOLIE.

J'ai dû changer.

MOMUS.

Pourquoi, je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuse est jolie!

LA FOLIE.

Volage!

MOMUS.

Ingrate!

LA FOLIE.

Ah! ah!

MOMUS.

Tu ris de mon tourment?

LA FOLIE.

Bon! si j'en usais autrement,
Je ne serais pas la Folie.

MOMUS.

S'il est des fous heureux, il ne le sont pas tous :
Et vous allez en voir un d'une espèce
Autant à plaindre...

LA FOLIE.

Qui serait-ce?

MOMUS.

Monsieur Albert.

ÉRASTE.

Ah ciel!

AGATHE.

C'est mon jaloux.

MOMUS.

Justement; un vieux fou qui cherche sa maîtresse;
Et cette maîtresse c'est vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh quoi! madame, au lieu de le faire chasser...

ÉRASTE, a la Folie.

Je vous conjure au nom de l'amour le plus tendre...

LA FOLIE, a Éraste.

Vous l'avez prise, il faut la rendre.
Mon pauvre ami.

ÉRASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer;
Et le plus fou des deux de moi doit tout attendre.

ÉRASTE.

Je suis perdu, ciel!

LA FOLIE.

Non, vous y devez prétendre
Plus que vous ne pouvez penser.
Je me déclare en ceci votre amie;
Et c'est être plus fou qu'un autre, assurément,
De prendre sérieusement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ÉRASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embarrasser.

LISETTE.

La chose n'était pas trop facile à comprendre.
Voici le loup-garou.

SCÈNE V

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Momus.

Je crains de me méprendre.
A qui monsieur, me faut-il adresser?

MOMUS.

Vous voyez votre souveraine.

LA FOLIE.

Ah! le plaisant magot! Que veux-tu? qui t'amène?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, et qu'un godelureau
Est venu m'enlever jusque chez moi, madame.
On m'a dit qu'elle était ici; je la réclame.
Je la vois; permettez...

AGATHE, à Albert.

Tout beau monsieur, tout beau!
Dans vos prétentions quel droit vous autorise?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parents vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup, vraiment!
Mais, pour réparer leur sottise,
La Folie et l'Amour ont fait adroitement
Réussir l'heureuse entreprise
Qui m'a rendue à mon premier amant :
Il m'a conduite en ce lieu de franchise,
Où sans crainte on peut dire vrai :
Je l'aime autant que je vous hai.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE, à Agathe.

La favorite,
C'est parler net et clairement;
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite
Qui s'explique si sensément.

(A Albert.)

Sais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre?

ALBERT.

Parlez. De vos conseils je me fais une loi.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler!

LA FOLIE.

Je parle contre moi.
D'extravagant je veux te rendre sage.
Te consoler est le meilleur pour toi :
Te pendre nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me consoler que faut-il faire?

LE CARNAVAL.

Boi.

(Le Carnaval chante à Albert.)

Infortuné, veux-tu m'en croire?
Renonce aux plaisirs amoureux :
Prend le parti de boire;
Laisse là l'hymen et ses feux.
La jeunesse a seule en partage
L'amour et les tendres désirs;
Mais tu peux encore à ton âge
Suivre Bacchus et ses plaisirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux passer le reste de ma vie
Sans être amoureux ni jaloux.

(A la Folie.)

Madame, je vous remercie.

LA FOLIE, à Éraste.

Monsieur, de mon aveu vous serez son époux.

ALBERT.

Le bon vin désormais sera seul mon envie;
Il faut que ce soit lui qui nous réconcilie :
Je brûle d'en boire avec vous;
Dure éternellement ma nouvelle folie!

Chanson en branle.

Tous les mortels nous font hommage,
Les plus sages et les plus fous;
En tous lieux, tout temps, et tout âge,
Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
Lorsque l'on change dans la vie
De goût, d'humeur ou de façon,
Est-ce devenir sage? non;
Ce n'est que changer de folie.

Damon, jeune, avait la manie
De vouloir mourir vieux garçon;
A trente ans, il passait sa vie
Plus retiré qu'un vieux barbon:
Puis à soixante il se marie,
Et devient courtisan, dit-on.
Est ce devenir sage? non;
Ce n'est que changer de folie.

Un amant las d'une cruelle,
Dont il essuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pourelle
Et se donne tout à Bacchus;
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla sa raison.
Est-ce devenir sage? non;
Ce n'est que changer de folie.

Un blondin à leste équipage,
Grand adorateur de Vénus,
Dissipe d'un gros héritage
Le fonds avec les revenus;
Puis à la vieille riche il s'allie,
Afin de se remettre en fond.
Est-ce devenir sage? non;
Ce n'est que changer de folie

Chacun où son plaisir l'appelle
Se porte dans le carnaval,
Soit au jeu, soit près d'une belle,
L'un au cabaret, l'autre au bal.
Vous venez à la comédie
Quand un opéra n'est pas bon.
Est-ce devenir sage ? non ;
Ce n'est que changer de folie.

FIN

LES SOUHAITS

PERSONNAGES

MERCURE.
UNE NOUVELLE MARIÉE.
UNE SUISSESSE.
UNE FILLE, en cavalier gascon.
UN NAIN, en vieillard.
L'HOMME DE BONNE CHÈRE.
POISSON, } comédiens
LA THORILLIÈRE. } de campagne
MARS, joué par La Thorillière.
VULCAIN, joué par Poisson.
VÉNUS.
SUITE DE CYCLOPES.

Le théâtre représente une foire ou une assemblée de plusieurs personnes de différentes nations. Mercure entre, suivi de tous ceux qui viennent lui demander l'accomplissement de leurs souhaits.

MARCHE.

MERCURE, chantant.

Venez, venez, peuples divers,
Accourez à ma voix des bouts de l'univers :
Le dieu qui lance le tonnerre
Remet aujourd'hui dans mes mains
Le bonheur de la terre,
Et le sort de tous les humains.
Ne vous plaignez donc plus des malheurs de la vie,
Mortels ; je veux vous rendre heureux :
Formez tous des souhaits au gré de votre envie ;
Je comblerai vos vœux,
Si pour votre repos ils sont avantageux.

SCÈNE I

UNE NOUVELLE MARIÉE, MERCURE.

LA MARIÉE.

Je m'offre la première, étant la plus pressée.
En vous disant d'abord que je suis mariée,

Vous devinez assez que je viens vous prier
De vouloir me démarier.
Ne rendez point ma demande frivole,
Et, pour le bien commun, changez tous les maris ;
Je vous porte ici la parole
Pour tout le corps des femmes de Paris.

MERCURE.

Je le crois aisément ; mais je me persuade
Que, de leur côté, les époux,
Pour obtenir même grâce que vous,
Vont m'envoyer même ambassade.

LA MARIÉE.

Ils n'en ont pas tant de raisons que nous.

MERCURE.

Comptez-vous bien du temps depuis que l'hyménée
Au sort de votre époux joint votre destinée ?

LA MARIÉE.

Quinze jours ; mais, avant ce choix si malheureux,
J'étais, en moins d'un mois, déjà veuve de deux :
Sitôt que l'un fut mort, par grâce singulière,
Un autre à succéder aussitôt fut admis ;
Celui-ci mort, un autre en sa place fut mis,
Croyant mieux trouver et mieux faire :
Mais, hélas ! j'ai toujours été de pis en pis.
Le premier se trouva brutal jusqu'à l'extrême ;
Le second plus brutal, et très-jaloux, de plus ;
L'autre est jaloux, brutal, ivrogne au par-dessus ;
Je veux voir si le quatrième
Pourrait avoir quelques vertus,
Sauf à recourir au cinquième.

MERCURE.

Mais pour vous fournir de maris
Seulement pendant une année,
De l'humeur dont vous êtes née,
Vous épuiseriez tout Paris.

LA MARIÉE.

Je veux, pour en trouver un à ma fantaisie,
En changer, si je puis, tous les jours de ma vie.

MERCURE.

Je rebute vos vœux, et j'ai pitié de vous ;
Il vous arriverait, dans votre rage extrême,
Si vous preniez un quatrième,
Qu'il aurait à lui seul tous les défauts de tous,
Et qu'il pourrait encor vous assommer de coups,
Et ferait bien, cela ne soit dit qu'entre nous,
Pour vous ôter l'espoir de songer au cinquième.

LA MARIÉE.

De mon sort, en un mot, vous plaît-il d'ordonner?

MERCURE.

Votre vœu n'est pas impétrable.
Faisant place à quelqu'un qui soit plus raisonnable,
Ecoutez le conseil que je vais vous donner.

AIR :

Le mariage
Est un hommage
Que chacun à son tour
Peut rendre à l'Amour.
Mais quand un doux veuvage
Assure un heureux sort,
Ce n'est pas être sage
D'affronter de nouveau l'orage,
Quand on est au port.

SCÈNE II

UNE SUISSESSE; UN NAIN, en vieillard ; MERCURE.

LA SUISSESSE, à Mercure.

Vous voyez deux amants dont la taille diffère :
La nature dans l'un prodigua sa matière,
Et dans l'autre elle fut avare de ses biens ;
Cependant, ne pouvant mieux faire,
Nous voulons de l'hymen contracter les liens.
Mais chacun, par avance,
Rit de cette alliance ;
Et je viens vous prier, par un souhait nouveau,
De vouloir bien tous deux nous mettre de niveau.

MERCURE.

Voilà du dieu d'amour l'ordinaire injustice;
Il se plaît, sous un joug d'airain,
D'asservir bien souvent deux amants de sa main,
Fort différents d'humeur, de taille et de caprice;
Puis il en rit le lendemain.

LE NAIN.

Je ne sais pas pourquoi dans mon choix on me blâme.
Un grand homme souvent épouse un avorton :
Je puis, par la même raison,
Epouser une grande femme,
Sans crainte du qu'en-dira-t-on.
Je sais qu'elle n'est pas sur ma forme taillée;
Mais je ne suis pas le premier
Qui prend pour femme, et sans s'en méfier,
Une fille dépareillée.

LA SUISSESSE.

Nous craignons fort que nos enfants
N'aient pas la forme ordinaire.
Si la nature un jour les mesure à leur mère,
Ils pourront être des géants;
Si d'ailleurs ils tiennent du père,
Les risques n'en sont pas moins grands;
Ce ne seront que des idées,
Ou du moins des nains étonnants,
Et qui n'auront pas deux coudées.
Mais, pour nous égaler dans un tel différend,
Faites-moi plus petite, ou le faites plus grand.

MERCURE.

La raison est choquée aux souhaits que vous faites :
Mariez-vous tels que vous êtes.
A porter des géants ses flancs sont destinés :
Et de là je conclus, sans être philosophe,
Que sa fécondité doit vous fournir assez
Ce qui, de votre part, pourra manquer d'étoffe,
Et vos enfants seront bien proportionnés.

LE NAIN.

Mais cependant, sans vous déplaire.

Cela gâterait-il quelque chose à l'affaire,
Si j'avais sur ma tête encore un pied de plus ?

MERCURE.

Sur ce point laisse agir ta femme :
Si j'en juge aux regards de cette bonne dame,
Tes vœux ne seront point déçus;
Quand tu seras époux, tu deviendras peut-être
Plus grand que tu ne voudrais être.
(A la Suissesse.)
Pour vous, écoutez bien ma chanson là-dessus.

AIR :

Un mari toujours embarrasse :
Heureuse celle qui s'en passe !
On n'en a pas comme on les veut.
Vous en pourrez trouver qui seront plus de mise :
Mais de mauvaise marchandise
Il ne s'en faut charger que le moins que l'on peut.

SCÈNE III

UN HOMME de bonne chère, ou un buveur, MERCURE.

L'HOMME de bonne chère.

Vous voyez un garçon qui du bien fait usage,
Assez bien nourri pour son âge :
Je n'ai pas encore vingt ans,
Et j'espère dans peu profiter davantage.
Cet embonpoint des plus brillants,
Qui fidèlement m'accompagne,
Est pétri de mets succulents,
Et byroé de vin de Champagne.

MERCURE.

La teinture en est bonne, et durera longtemps.

L'HOMME de bonne chère.

Cependant, croiriez-vous ce que je vais vous dire ?
Avec cet embonpoint des autres souhaité,
Souvent je manque de santé.

MERCURE.

Bon ! je crois que vous voulez rire :
Vous n'avez point d'affaire avec la Faculté.

L'HOMME de bonne chère.

Mon plaisir unique est la table ;
Je m'y plais à passer les nuits :
Mais, lorsque trop longtemps j'y suis,
Un désir de dormir m'accable.
En vain, pour le chasser, je fais ce que je puis.
Quand j'ai seulement bu mes neuf ou dix bouteilles,
Certain mal de tête me prend,
Sous moi mon pied est chancelant,
Et j'ai des vapeurs sans pareilles ;
Il me prend un dégoût pour tout ce qu'on me sert,
Plus de faim, plus de soif, plus d'appétit ouvert.
Dans cette affreuse maladie,
Je me traîne à mon lit sans me déshabiller :
Là, je dors sans donner aucun signe de vie ;
Et je demeure en cette léthargie
Jusques au lendemain, sans pouvoir m'éveiller.

MERCURE.

S'il est ainsi, vous êtes bien malade.
Et ce mal vous prend-il bien ordinairement?

L'HOMME de bonne chère.

Une fois par jour réglément.

MERCURE.

Oui! vous êtes plus mal qu'on ne se persuade.

L'HOMME de bonne chère.

Je viens vous demander, pour vivre heureusement,
Un meilleur estomac, un ventre plus capable.
Une faim qui s'irrite à table.
Et qui puisse porter l'effroi dans tous les plats,
Et surtout une soif que rien ne puisse éteindre.

MERCURE.

Homme, ou tonneau, je ne t'écoute pas ;
Serait-ce t'obliger qu'avancer ton trépas ?
Eh ! de moi tu devrais te plaindre.
Ton souhait est impertinent ;
Cherche une demande meilleure.
Tu crèveras avant qu'il soit un an ;
Et, si j'étais à tes vœux complaisant,
Tu crèverais avant qu'il fût une heure.

L'HOMME de bonne chère.
Quoi ! je n'aurai donc point de vous d'autre raison ?

MERCURE.
A ce propos, écoute ma chanson.

AIR :
Ami, je condamne l'usage
De ceux qui mettent tous leurs soins
A voir dans un repas qui boira davantage,
Et qui vivra le moins.
Buvez tant que d'Iris vous perdiez la mémoire,
Vous gagnerez beaucoup ;
Alors je vous permets de boire,
Pour célébrer votre victoire,
Encore un coup.

SCÈNE IV

UNE FILLE, en cavalier gascon ; MERCURE.

LE GASCON.
Cadédis, monsieur de Mercure,
Je ne viens point faire de vœux,
Comme font tous ces malheureux ;
J'ai tout reçu de la nature.
Je suis plus noble que le roi,
Et je ne le cède à personne ;
Ma noblesse est plus vieille et plus pure, je croi,
Que les sources de la Garonne.
J'ai plus d'esprit cent fois qu'il ne me faut ;
Ma taille est des plus à la mode ;
Je ne vois en moi nul défaut ;
Mais trop de valeur m'incommode.

MERCURE.
Oh ! oh ! cet homme a le sang chaud.
En ce temps de désordre, où l'on voit sur la terre
Régner le démon de la guerre,
Vous avez de quoi batailler.

LE GASCON.
D'accord ; mais les hivers on ne peut chamailler.
Ce repos m'ennuie et me gêne :
Le sang me bout de veine en veine ;
Je voudrais qu'il me fût permis,

Pour me tenir bien en haleine,
De me battre en duel contre mes ennemis,
Trois fois seulement par semaine.

MERCURE.

Vous êtes-vous battu parfois ?

LE GASCON.

Non, ou je mens ;
Mais, certes, je m'en meurs d'envie.

MERCURE.

Ce métier à la longue ennuie,
Lasse, et ne nourrit pas son maître bien longtemps.

LE GASCON.

Lorsque je l'aurai fait dix ans,
Je me reposerai le reste de ma vie.

MERCURE.

Ce souhait est vraiment nouveau,
Et je ne vois rien de si beau
D'aller à tout venant offrir la carte blanche :
Mais, si vous commenciez lundi
Ce jeu digne d'un étourdi,
A peine iriez-vous au dimanche.

LE GASCON.

Vous vous raillez, je crois. Remplissez mon souhait :
Ce m'est un jeu quand je m'exerce
A pousser la quarte et la tierce,
Et faire une passe au collet :
Du sort d'un ennemi je suis toujours le maître ;
Et, dans un combat singulier,
Je force à demander quartier,
Quelque brave que ce puisse être.

MERCURE.

Quelque mortels que soient vos coups,
Je connais, à votre visage,
Que bien des gens voudraient posséder l'avantage
D'en venir aux mains avec vous.
Malgré l'habit qui me cache vos charmes,
Vous ne sauriez m'imposer en ce jour :
Vous vous imaginez être fait pour les armes,
Et vous êtes fait pour l'amour.

LE GASCON.

Il faut donc que je me retranche
Aux exploits que ce dieu m'offrira désormais,
Et que je prenne ma revanche
Sur des cœurs qui n'en pourront mais.

SCÈNE V

POISSON, LA THORILLIÈRE, comédiens de campagne; MERCURE.

LA THORILLIÈRE.

Avec tous les respects que la divinité
Exige de l'humanité,
Nous venons rendre notre hommage,
Et profiter de l'avantage
Qui par vous nous est présenté.

POISSON.

Seigneur Mercure, en vérité,
En voyant ce noble équipage
Qui vous sert à faire voyage,
On ne vous prendra pas, à moins d'être hébété,
Pour un messager de village;
Mais cette noble majesté
Qui... je n'en dis pas davantage,
De crainte de prolixité.

MERCURE.

Venons au fait, et point tant de langage.

LA THORILLIÈRE.

Des bords fameux du Pô, jusqu'aux rives du Rhin,
Dans les troupes toujours cherchant un beau destin,
De lauriers éclatants nous avons ceint nos têtes,
Et près du sexe même étendu nos conquêtes.
Le sceptre est souvent en nos mains;
Et vous voyez en nous, par le fruit de nos peines,
Ce que les Grecs et les Romains
Ont eu de plus grands capitaines.

MERCURE.

Oui! mais, s'il est ainsi, comme on n'en peut douter,
Que vous peut-il encor rester à souhaiter?

LA THORILLIÈRE.

Rassasiés de gloire et de ses dons frivoles,
Comme sont enfin les héros,
Ayant dans l'univers joué les premiers rôles,
Nous cherchons un peu de repos.
L'honneur partout nous accompagne ;
Mais nous sommes d'ailleurs fort dénués de biens,
Car nous sommes comédiens.

POISSON.

Et comédiens de campagne.

MERCURE.

J'aime les gens de cet emploi.
Parlez, que voulez-vous de moi ?

LA THORILLIÈRE.

Vous savez que notre espérance,
Le but de nos travaux est d'être un jour admis
Dans cette troupe de Paris
Où l'on vit avec abondance :
On emploie à cela l'argent et les amis.

POISSON.

C'est pour nous le bâton de maréchal de France.

LA THORILLIÈRE.

C'est donc où se bornent nos vœux,
Et ce qui peut nous rendre heureux.

MERCURE.

Pour m'assurer si le vœu que vous faites
Vous est avantageux ou non,
Il faudrait de ce que vous êtes
Me donner quelque échantillon.
Quel rôle faites-vous ?

POISSON.

Jadis dans le comique
Mon camarade et moi nous avions du crédit ;
Mais, pour faire en tout genre admirer notre esprit,
Nous chaussons maintenant le cothurne tragique,
Et je fais le héros des mieux, à ce qu'on dit.

LA THORILLIÈRE.

Pour peu que vous vouliez en passer votre envie,
Nous jouerons un fragment pris d'une tragédie,

Dont les vers, faits par moi, furent très-bien reçus :
Elle a nom, *Les Amours de Mars et de Vénus.*
Et ce n'est proprement qu'un trait de parodie
D'une scène d'Iphigénie,
Quand Achille en fureur insulte Agamemnon.
Pour moi, quand je travaille,
J'aime mieux imiter certains auteurs de nom,
Qu'en produisant de moi, ne rien faire qui vaille.

MERCURE.

Vous avez fort bonne raison.

POISSON.

Ordonnez donc, seigneur Mercure,
Que les musiciens, avec leurs violons,
Vous fredonnent une ouverture,
Et dans peu nous commencerons.

SCÈNE VI

VÉNUS, VULCAIN, Suite de cyclopes.

PARODIE

VULCAIN.

Assez et trop lengtemps ma lâche complaisance
De vos déportements entretient la licence,
Madame ; je ne puis les souffrir plus longtemps :
Et Mars fait voir pour vous des feux trop éclatants.

VÉNUS.

Ne cesserez-vous point, dans votre humeur farouche,
De m'immoler sans cesse à vos transports jaloux ?

VULCAIN.

Vous immolez ma tête aux malheurs d'un époux,
Et le mal d'assez près me touche.

VÉNUS.

Vous ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

VULCAIN.

On ne m'abuse point par de fausses caresses ;
Je sais ce que je dois croire de vos discours.

VÉNUS.

Que manque-t-il à vos tendresses ?
Vous avez épousé la mère des Amours.

VULCAIN.

Et c'est là ma douleur amère !
Des Amours vous êtes la mère ;
Et moi, Vulcain, qui suis par malheur votre époux,
J'en devrais être aussi le père, ce me semble:
Cependant, au dire de tous,
De tant d'enfants aucun ne me ressemble;
Et les mortels, dans leurs discours,
Ne m'appellent jamais le père des Amours.

VÉNUS.

Il serait beau, vraiment, que de votre visage
Mes enfants eussent quelques traits;
Vous n'avez pas assez d'attraits
Pour leur souhaiter votre image.
Que dirait tout le genre humain,
Si, de notre couche féconde,
Il voyait voler dans le monde
Des Amours forgés par Vulcain ?

VULCAIN.

C'est trop insulter à ma peine.
A son appartement, gardes, qu'on la ramène.
Et qu'on l'empêche d'en sortir.

VÉNUS.

Quoi ! vous voulez, par cette violence,
Forcer mon cœur à vous haïr !

VULCAIN.

Vous avez trop longtemps lassé ma patience.
Je parle, j'ai parlé ; c'est à vous d'obéir.

(Les deux cyclopes emmènent Vénus.)

SCÈNE VII

VULCAIN, seul.

Faut-il, cruel hymen, que, tout dieux que nous som-
[mes,
Nous ressentions tes coups comme les autres hom-
[mes ?

SCÈNE VIII

MARS, VULCAIN.

MARS.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'exerçant sur Vénus un rigoureux empire,
Et vous-même étouffant tout sentiment d'époux,
Vous voulez l'immoler à vos transports jaloux.
Contre ses volontés par vos soins retenue,
Vous la faites, dit-on, ici, garder à vue.
On dit plus; on prétend que cette dure loi
N'est donnée en ces lieux, n'est faite que pour moi.
Qu'en dites-vous, seigneur? que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous point taire un bruit qui nous offense?

VULCAIN.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins:
Ma femme ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle soit enfermée,
Vous en serez instruit avec la renommée.

MARS.

Et vous pourriez, cruel, la maltraiter ainsi!

VULCAIN.

De vos secrets complots je suis trop éclairci:
Vos discours me font voir ce que j'avais à craindre,
Et vos lâches amours ne sauraient se contraindre.

MARS.

Seigneur, je ne rends point compte de mes amours:
Vénus ignore encor quel en sera le cours;
Et, quand il sera temps, par vous ou par un autre,
Elle apprendra son sort, et vous saurez le vôtre.

VULCAIN.

Ah! je sais trop le sort que vous me réservez.

MARS.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

VULCAIN.

Pourquoi je le demande! ô ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des ardeurs avouer la plus noire?

Vous pensez qu'approuvant vos feux injurieux,
Je vous laisse achever ce complot à mes yeux?
Que ma foi, mon honneur, mon amour y consente?

MARS.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

VULCAIN.

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez?

MARS.

C'est pour le bien commun qu'ici mon zèle brille.

VULCAIN.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Avez-vous sur ma femme acquis des droits d'époux?
Et ne pourrai-je...

MARS.

Non, elle n'est pas à vous.
En épousant Vénus, cette belle déesse,
Vous saviez que son cœur, sensible à la tendresse,
Ne se refusait pas aux transports les plus doux :
A ces conditions vous fûtes son époux.
Si, depuis, des amants la troupe favorite
A pris chez vous des droits dont votre cœur s'irrite,
Accusez-en le sort et le ciel tout entier,
Jupiter, Apollon, et vous tout le premier.

VULCAIN.

Moi!

MARS.

Vous qui, dès longtemps, mari doux et docile,
Pour moi seul aujourd'hui devenez difficile:
Vous vous avisez tard de devenir jaloux;
Et Mars peut, comme un autre, être reçu chez vous.

VULCAIN.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au mépris on ajoute l'outrage?
Moi, pour le bien commun, j'aurais pris femme exprès,
Et serais seulement époux *ad honores !*
Des plaisirs du public lâche dépositaire,
Je ferais de l'hymen un trafic mercenaire

Je ne connais ni dieux, ni mortels favoris ;
Ma femme est à moi seul, et n'en veux qu'à ce prix.

MARS.

Fuyez donc; retournez dans vos grottes ardentes
Forger à Jupiter des armes foudroyantes ;
Fuyez. Mais si Vénus ne paraît aujourd'hui,
Malheur à qui verra tomber mon bras sur lui!

VULCAIN.

Je tiens à Jupiter par un nœud qui l'engage
A me mettre à l'abri de votre vaine rage:
Mais, lorsque je voudrai la cacher à vos yeux,
Je percerai le sein des antres les plus creux.
Là, bravant vos efforts, et nageant dans la joie,
Je saurai de vos mains arracher cette proie.

MARS.

Rendez grâce au seul nœud qui retient mon courroux ;
De votre femme encor je respecte l'époux.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.
J'ai mon amour ensemble et ma gloire à défendre:
Pour aller jusqu'aux lieux que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin il vous faudra passer.

SCÈNE IX

VULCAIN, seul.

Et voilà ce qui doit avancer ma vengeance.
Ton insolent amour aura sa récompense.
Holà, gardes, à moi. Mais tout beau, mon courroux!
Ne précipitons rien.

(Aux cyclopes.)

Venez, suivez-moi tous.

SCÈNE X

MERCURE, LA THORILLIÈRE, POISSON

LA THORILLIÈRE.

Vous voyez maintenant si c'est nous faire grâce
De nous accorder une place
Que le mérite seul peut nous faire espérer.

MERCURE.

Messieurs, je ne sais que vous dire :
Vos talents n'ont pas su sur moi trop opérer.
Le métier d'un tragique est de faire pleurer;
Et chacun, vous voyant, s'est éclaté de rire.
Retournez en province; et suivez mon avis;
Là, vous serez admirés et chéris:
Vous n'auriez pas peut-être ici cet avantage.
Il vaut mieux être enfin le premier au village,
Qu'être le dernier à Paris.

POISSON.

Après une telle injustice,
Paris de mes talents ne profitera pas;
Et je m'en vais, tout de ce pas,
Me faire comédien suisse.

MERCURE.

Mortels, jusqu'à présent nul n'a demandé rien
Que je lui puisse accorder pour son bien.
Je vois bien que chacun s'empresse
De requérir, avec grand soin,
Les plaisirs, le bon vin, les honneurs, la richesse:
Mais nul n'a souhaité la vertu, la sagesse:
Et c'est dont vous avez tous le plus de besoin.
Ne formez donc plus tant de souhaits inutiles:
Les dieux vous trahiraient, s'ils étaient trop faciles.
Sans redouter le sort, mettez tout dans sa main:
Riez, chantez, dansez, livrez-vous à la joie;
Profitez chaque jour des biens qu'il vous envoie;
Laissez à Jupiter le soin du lendemain.

(Les suivants de Mercure forment une contredanse qui finit la comédie.)

FIN

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Ah! riguingo! — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Ah! si j'étais p'tite alouette grise!	—	—
Ah! s'il est dans notre village un berger . . .	CHARDINI	FLORIAN
Ah! tu sortiras, biquette, biquette	Anonyme	Anonyme
Ah! voilà la vie suivie que les moines font. .	—	—
Ah! vous dirai-je, maman?	RAMEAU	—
Aimable et belle, à ma voix, un cœur fidèle.	DALAYRAC	*Adolp. Clara*
Aimez, vous avez quinze ans	ROUSSEAU	MONCRIF
A la fête du hameau.	DUMINIL	DUMINIL
Alexis, depuis deux ans adorait Glycère. . .	ROUSSEAU	DELABORDE
Allez-vous-en, gens de la noce, chacun chez vous.	RAMEAU	Anonyme
Allons danser sous les ormeaux.	ROUSSEAU	*Devin*
Amant (l') discret. — Dans ma cabane obscure.	—	Latteignant
Amants qui vous plaignez des rigueurs, etc.	GRÉTRY	*Midas*
Amaryllis. — Tu crois, ô beau soleil... (1620).	LOUIS XIII	Anonyme
Ami (l') du plaisir.—Je ne suis né roi ni prince.	MOURET	HAGUENIER
Ami, laisse la tendresse.	MONSIGNY	*Roi et Ferm.*
Amis, ne vous effrayez pas	DALAYRAC	*Camille*
Amitié (l') vive et pure.	GRÉTRY	*Colinette*
Amour (l') captif. — Sous un ormeau.	PHILIDOR	FAVART
Amour (l') charmait ma vie.	ALBANÈSE	LA HARPE
Amour (l') est un enfant trompeur	MARTINI	BOUFFLERS
Amour (l') fuit les lambris dorés	MONSIGNY	*Aline*
Amour me tient en servage	ROUSSEAU	DE LEYRE
Annette, à l'âge de quinze ans.	MARTINI	*Annette*
A Paris, loin de sa mère.	GAVEAUX	*Traité nul*
A peine aux autels.	SALIERI	*Danaïdes*
A quatorze ans qu'on est novice!	Anonyme	GRESSET
Arbre charmant qui me rappelle	DEVIENNE	FLORIAN
Arlequin et Polichinelle. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
A Roncevaux.—Chœur, avec notice historique.	GRÉTRY	*Guil. Tell*
A Toulouse il fut une belle. Clémence Isaure.	DEVIENNE	FLORIAN
A trompeur trompeur et demi.	Anonyme	PANARD
Au bien suprême je touchais.	GRÉTRY	*Lucile*
Au bord d'une fontaine.	ALBANÈSE	BERTAUT
Au cabaret. — A boire je passe ma vie. . . .	ERMEL	LUCET
Au clair de la lune, mon ami Pierrot	LULLI	LULLI
Au joli mois de mai, vive la rose!	Anonyme	Anonyme
Au noir chagrin qui me dévore.	PICCINNI	*Didon*
Auprès de Barcelone.—Un jour de cet automne	DALAYRAC	*La Soirée*
Aussitôt que je t'aperçois mon cœur bat, etc.	—	*Azémia*
Aussitôt que la lumière a redoré nos coteaux.	Anonyme	M^tre ADAM
Autant en emporte le vent.	CAMPRA	DORAT
Auvergnats (les). — Au fond d'un bois. . . .	GRÉTRY	*Le Rival*
Aux plaisirs! aux délices!	GUÉDRON	Anonyme
Avant d'avoir vu ce mortel	DALAYRAC	*Roméo*
Aventure (l') de Manon.	DUMINIL	AUDE
Avoine (l'). — Ancienne ronde populaire. .	Anonyme	Anonyme
A voyager passant sa vie, un vieillard. . . .	SOLIÉ	SÉGUR
Avril, l'espoir des mois et des bois	ROUSSEAU	Gal BERNARD

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
B		
Babet, que t'es gentille!	PHILIDOR	SEDAINE
Bacchus chez Grégoire	RAMEAU	PANARD
Ballet (le) des Savoyards.	Anonyme	Anonyme
Barque (la) à Caron. — Ah! que l'amour... .	—	GOUFFÉ
Beau (le) laurier de France. Ronde enfantine.	—	Anonyme
Beau (le) Léandre.	—	—
Bégayeur (le). — Pour nous mettre en train.	Anonyme	PANARD
Bélisaire (la romance de)	GARAT	LEMERCIER
Belle Bourbonnaise (la).	Air italien	Anonyme
Belle (la) lavandière.	—	DE LOULAY
Belle rose que j'arrose.	FLOQUET	DE CHABANE
Béni soit Dieu : l'année est bonne! (16e siècle).	Anonyme	VOITURE
Berger (le) patient. — J'aime une ingrate. . .	LUSSE	FAVART
Berger (le) roi. — Sur un trône de fougère. .	Anonyme	Anonyme
Bizarreries (les).	ROUSSEAU	COLLÉ
Bois épais, redouble ton ombre.	LULLI	*Amadis*
Bois (le) joli, Mesdames. — Devinez!	Anonyme	Anonyme
Bonjour, mon ami Vincent, la tante, etc. . .	—	—
Bonne aventure (la), o gué!	CHARDINI	DANCOURT
Bonnet (le). — Air du Ballet des Pierrots. .	Anonyme	ARTIGNAC
Bon roi Dagobert (le). — Avec notice. . . .	—	Anonyme
Bonsoir, la Compagnie!	PHILIDOR	Latteignant
Bon (le) vieux temps. — Chacun, etc. (1482).	Anonyme	D'AUVERGNE
Bon (le) vin, la franche gaîté sont à table . .	—	Anonyme
Bossus. — Depuis longtemps je me suis aperçu.	—	SANTEUIL
Boudoir d'Aspasie (le).	CAMPRA	DUMINIL
Boulangère (la) a des écus	Mondonville	GALLET
Bouquet (le) à ma mère	ET. DUCRET	ET. DUCRET
Bouton de rose, tu seras plus heureux que	PRADHER	Mme BOURDIC
Brigitte la fleurie. — Ronde enfantine. . . .	Anonyme	Anonyme
Buveur (le) latiniste.	—	PANARD
Buvons! — Air : Ah! le bel oiseau, maman	—	MOREL
Buvons, mes chers amis, buvons!	LULLI	MOLIÈRE
C		
Cadet Rousselle est bon enfant.	Anonyme	Anonyme
Ça fait toujours plaisir.	PROPIAC	—
Canne (la) de st Pierre. — Légende populaire.	Anonyme	Anonyme
Ça n' se peut pas. — Un jour Lucas, etc. . .	DUMINIL	DUMINIL
Cécilia. — Mon père n'avait d'enfant que moi.	Anonyme	Anonyme
Ce mouchoir, belle Raimonde.	DUMINIL	—
C'en est fait : je succombe, ô fortune inhumaine.	ALBANÈSE	FLORIAN
Ce que je désire et ce que j'aime.	—	SÉGUR aîné
Ce qui plaît aux dames.	PHILIDOR	BOUFFLERS
Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit guère. . .	Anonyme	PANARD
C'est bien à tort.	GRÉTRY	*Colinette*
C'est dans la ville de Bordeaux.	Anonyme	Anonyme
C'est ici que Rose respire.	MONSIGNY	*Rose et Colas*

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
C'est la façon de faire qui fait tout.	Anonyme	Anonyme
C'est l'amour qui fait le monde à la ronde .	CONSTANTIN	D'ARTOIS
C'est le bieau Thomas qu'est l' passeux. . . .	PROPIAC	*Cadichon*
C'est par la messagerie.—Air: Ronde de Metz.	Anonyme	RABUTIN
C'est toujours la même chose.—Ballet Pierrots.	—	ANTIGNAC
C'est un enfant, c'est un enfant.	ROUSSEAU	*Devin*
Cette fleur qui fut l'amante de l'Astre. . . .	MOURET	*Triomp. Sens*
Cet étang, qui s'étend. — Menuet d'Exaudet.	PHILIDOR	FAVART
Chacun avec moi l'avoûra.	DALAYRAC	*Philippe*
Chacun le sien n'est pas de trop.	Anonyme	PANARD
Chacun soupire.	GRÉTRY	*Panurge*
Chaque chose a son temps.	CHAMPEIN	BEAUNOIR
Chanson (la) de la mariée. — Ronde.	Anonyme	Anonyme
Chanson (la) des rues. — Tirlitaine !	—	PANARD
Chansonniers, mes confrères.	GILLIER	Anonyme
Chanson (la) des quenouilles.	Anonyme	—
Chanter, aimer et boire.	—	GALLET
Chantons deux époux.	GRÉTRY	*Lucile*
Chantons CŒTAMINI.	Anonyme	Latteignant
Charbonnier est maître chez lui.	MONSIGNY	*Arsène*
Charmante Gabrielle, percé de mille dards .	DU CAUROY	HENRI IV
Chevalier (le) du Guet. — *Qu'est-c' qui passe*	Anonyme	Anonyme
CHŒURS { *d'Athalie.* / *d'Esther.* } Musique célèbre (1690).	MOREAU	RACINE
Chose (la) impossible.	Anonyme	PANARD
Ciel (le), mes sœurs.	DEVIENNE	PIIS
Cigale (la) et la Fourmi.	ET. DUCRET	ET. DUCRET
Cinq (les) Sens. — *C'est par les yeux, etc.* .	JUDIN	LEFEBVRE
Cinquantaine (la).	DELLA MARIA	GALLET
Clarette. — *Sur Clarisse, notre amie.*	Anonyme	Anonyme
Cloches (les). — Alleluia.	—	PIIS
Cloches (les) du monastère.	GATAYES	Anonyme
Cœurs (les). — *Voyez là-bas ces enfants, etc.*	Anonyme	BOUFFLERS
Cœurs sensibles, cœurs fidèles.	PAISIELLO	*Le Barbier*
Colas, Colas, sois-moi fidèle.	JUDIN	Anonyme
Colinette au bois s'en alla, la tradéridéra. .	C. JACQUES	C. JACQUES
Colin voulut à Périnette.	SALIERI	*Tarare*
Combien j'ai douce souvenance !	Anonyme	Chateaubriand
Combien vendez-vous vos oignons ? — Ronde.	—	Anonyme
Comédie (la) et la Parodie.	—	PANARD
Commencement (le), le milieu, la fin	SALIERI	*Tarare*
Comment Colin sait-il?	Anonyme	MARMONTEL
Comment goûter quelque repos?	DALAYRAC	*Renaud d'Ast*
Comme un enfant.	PICCINNI	*Le Dormeur*
Compagnons de la marjolaine. — Ronde flam.	Anonyme	Anonyme
Compère qu'as-tu vu? (Les Menteurs)—Ronde.	—	—
Complainte (la) de s[t] Louis. — *Un jour, etc.* .	—	—
Comte (le) Ory.	—	—
Confiteor (le).—*Mon père, je viens devant vous.*	DOCHE	*Belle Dorm.*
Conscrit (le) de Corbeil. — Chant populaire.	Anonyme	Anonyme

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Contrat (le).	MOURET	DUFRESNY
Conservez bien la paix du cœur.	GAVEAUX	*Le Bouffe*
Contentous-nous d'une simple bouteille. . . .	MOURET	Anonyme
Couci, couci.—Dans ce village un beau berger.	DUMINIL	DUMINIL
Courtisan (le) désabusé.	CAMPRA	PANARD
Croisée (la). — D'autre nuit je réfléchissais.	LE GAT	D'ARNAUD
Culture (la). — Que la terre d'une prude. . .	Anonyme	PANARD
Curé de Pomponne. — Il m'en souviendra, etc.	—	Anonyme
D		
Dame Jacinthe	Mme de Vismes	CAZOTTE
Dame Tartine. — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Damon et Henriette, un dimanche matin. . . .	—	—
Dans ce château que Dieu confonde.	DALAYRAC	*Léon*
Dans ces doux asiles soyez couronnés.	RAMEAU	Gal BERNARD
Dans l'asile de l'innocence.	DEVIENNE	PICARD
Dans la vigne à Claudine	CAMPRA	DUFRESNY
Dans le bois l'amoureux Myrtil avait pris, etc.	ALBANÈSE	FLORIAN
Dans le printemps de mes années.	GARAT	Anonyme
Dans le sein d'un père.	GRÉTRY	*Sylvain*
Dans les gardes-françaises j'avais un amoureux	Anonyme	Anonyme
Dans ma cabane obscure.	ROUSSEAU	*Le Devin*
Dans quel canton est l'Huronie?	GRÉTRY	*Le Huron*
Dans de riches appartements	CHAMPEIN	BOUFFLERS
Dans un bois solitaire et sombre.	ALBANÈSE	LA MOTTE
Dans une forêt des Ardennes	DALAYRAC	*Léon*
Dans une tour obscure un roi puissant languit.	GRÉTRY	*Richard*
Dans un verger Colinette.	AUDINOT	*Le Tonnelier*
Dans vos mains qu'un verre a d'attraits! . .	Anonyme	PANARD
Daphnis et Chloé.—Dans les flots argentés, etc.	ET. DUCRET	ET. DUCRET
De l'amour je reçus la loi.	HAYDN	Anonyme
De ma Céline amant modeste	LAMBERT	—
Dents (les)	JADIN	Charlemagne
Départ (le) du conscrit.	Anonyme	Anonyme
Dès que l'aurore	—	—
Descends des Cieux, dieu du verre	C. JACQUES	PANARD
Dessert (le). — On rit, on babille.	Anonyme	Anonyme
Dessur le pont de Nantes. — Vieille chanson.	—	—
Deux Bergères pour faire usage.	ROUSSEAU	—
Dieu d'amour, en ce jour. — Marche célèbre.	GRÉTRY	—
Dieu d'Israël.	GAVEAUX	*Enf. prodig.*
Digne objet de mes vœux	GARAT	COUPIGNY
Dîner de Madelon (le).	PORRO	Anonyme
Donne-le-moi pour nos adieux	GRÉTRY	*Céphale*
Doris au lever de l'aurore.	Anonyme	Anonyme
Dors, mon enfant, clos ta paupière.	GOSSEC	*Rosine*
Douce (la) clarté de l'aurore.	KREUTZER	*Lodoïska*
Doux charme de la vie.	GRÉTRY	*Midas*
Doux sentiment.	—	2 *Couvents*
Du calme de la nuit	STEIBELT	*Rom.Juliette*

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Duc (le) de Bourbon. — Un enfant dodu. . .	Mouret	Panard
Du destin qui t'opprime	Grétry	*Midas*
D'une fausse pitié je ne suis point séduite. .	Mosart	*Jéricho*
D'une plaintive tourterelle.	Anonyme	Anonyme
Durant l'hiver au coin de l'âtre.—Autre temps.	Et. Ducret	Et. Ducret
D'un époux chéri la tendresse.	Dalayrac	*Adolphe*
Du rivage de Vaucluse. — Pétrarque.	Rousseau	Marmontel
Du serin qui te fait envie	Dorat	Dorat
E		
Ecole buissonnière (l'). — Ronde enfantine.	Anonyme	Anonyme
Écoute, écoute, écoute!.	Doche	—
Eh! mais ne fait-il pas la mine?	Pergolèse	*La Servante*
Eh! ma mère, est-ce que j' sais ça?	C. Jacques	D'Avallon
Eh! quoi! déjà je vois le jour?	Anonyme	Loupetière
Eh! quoi! personne ici?—Babet, ouvre, etc. .	Haydn	Anonyme
Eh! zig, eh! zig, eh! zig, eh! zog	Grétry	*Richard*
Eh! zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette. . . .	Lambert	Latteignant
Elle aime à rire, elle aime à boire.—Fanchon.	Anonyme	G[al] Lasalle
Eloge (l') de Robin	Albanèse	Beaumarchais
Encens (l') des fleurs embaume cet asile.—Air.	Anonyme	Anonyme
Enfant (l') prodigue. — Je suis enfin résolu.	—	—
En revenant de noce j'étais bien fatigué. . .	—	—
Enrhumés (les). — Maris, quand la peur. . .	—	Panard
Entendez-vous le tambourin? vite à la danse.	—	Anonyme
Ermite, bon ermite.	Duminil	Sewrin
Escouta, Jeannetto.	Dalayrac	*Savoyards*
Eternueur (l').	Anonyme	Panard
Et moi, de m'encourir. — Ancienne ronde enf.	—	Anonyme
F		
Fagot (le). — Très-ancienne chanson. . . .	Anonyme	Anonyme
Fais dodo, Pierrot, mon p'tit frère.—Ronde. .	—	—
Faridondaine (la). — A la façon de barbari. .	—	—
Faut attendre avec patience.	Dezède	*Fermiers*
Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.	—	*Erreur*
Faut l'oublier, disait Colette.	Romagnesi	Anonyme
Femme sensible, entends-tu le ramage? . . .	Méhul	*Ariodant*
Femmes, voulez-vous éprouver?.	Solié	*Le Secret*
Fenotte (la). — Ronde enfantine populaire. .	Anonyme	Anonyme
Fête (la) du peuple.	Campra	Panard
Feuille (la) sèche.—Toi que les vents ont détac.	Anonyme	Michaud
Fidèle époux, franc militaire.—L'officier, etc.	Bruni	Patrat
Fiez-vous aux vains discours des hommes . .	Dalayrac	A. Duval
Filant sa quenouille de laine.	Anonyme	Araquy
Fille (la) d'un prince. — Ronde ancienne. .	—	Anonyme
Fille (la) du savetier.	—	Taconet
Filles du Styx, cruelles Euménides.	Sacchini	*Œdipe*
Fils (le) des dieux, le successeur d'Hercule.	—	—
Fin (la) du monde.	Philidor	Despréaux

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Fleurettes (les). — On voit encore des belles .	PHILIDOR	FAVART
Fleurs (les). — Air du menuet de Granval. .	GRANVAL	PANARD
Fleuve (le) d'oubli.— Aux soins que je prends.	PICCINNI	De la Madelaine
Fleuve du Tage, je fuis tes bords heureux. .	POLLET	DE MEUN
Folâtrons, rions sans cesse.	LAUJON	LAUJON
Fournissez un canal au ruisseau	MONSIGNY	*Rose et Colas*
Frère Etienne. — Le fond de la besace. . . .	Anonyme	Anonyme
Frère Jacques, dormez-vous? Sonnez Matines.	—	—
Fualdès (la g^de complainte de).—Écoutez, etc.	—	CATALAN
Fuite (la) inutile.— L'autre jour j'aperçus, etc.	DORAT	DORAT
Fumeur (le). — A cet emploi tranquille. . .	Anonyme	PANARD
Furet (le) du bois joli. — Ronde enfantine.	—	Anonyme
Fuyons le triste breuvage.	—	PANARD
G		
Gai! nos outres sont pleines.	—	Anonyme
Garde (la) passe.	GRÉTRY	*Deux Avares*
Gare le pot au noir.	GILLIER	PANARD
Gaze (la).	CHARDINI	SÉGUR
Geneviève de Brabant.— Avec notice historiq.	Anonyme	Anonyme
Gentil coquelicot, mesdames. Ronde enfantine.	—	—
Gentille Annette, tu vas seulette.	FIRMIN	FIRMIN
Gentille boulangère	PHILIDOR	Duc de Nivernais
Giroflé, girofla! que t'as d' belles filles. . . .	Anonyme	Anonyme
Grand (le) Colas.—L'autre jour, le biau Colas.	—	DELABORDE
Grande (la) et la petite mesure.	DEZÈDE	PANARD
Grand (le) défaut. — Je sens pour la jeune, etc.	Anonyme	PATIN
Grandes (les) vérités.— Oh! le bon siècle, etc.	—	A. Charlemagne
Guérir un homme fou	MONSIGNY	*Ile sonnante*
Guilleri. — Il était un p'tit homme.	Anonyme	Anonyme
Guillot un jour trouva Lisette.	—	—
Guirlande (la), ...	RAMEAU	—
H		
Hélas! c'est près de vous.	PAËR	*Sargines*
Hélas! maman, c'est bien dommage.	Anonyme	Anonyme
Heureux convive (l').—Que l'on goûte ici, etc.	BLAISE	Duc de Nivernais
Heureux moment! bonheur suprême!.	DALAYRAC	*Camille*
Heureux philosophe (l'). — Je n'ai pour, etc.	Mondouville	HAGUENIER
Hirondelle (l'). — Quand l'hirondelle, etc. .	Anonyme	GALLET
Histoire de Manon Giroux	—	Anonyme
Histoire de la création du monde.	—	PELLEGRIN
Homme tranquille (l').	CHARDINI	PONTEAU
Humble cabane de mon père.	ALBANÈSE	BERQUIN
Hymen (l') est un lien charmant.	NICOLO	*Léonce*
I		
Ici, lorsqu'on est heureux.	GRÉTRY	*Rival confid.*
Iris, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle. .	ROUSSEAU	Beaumarchais
Ile (l') de Cythère. — Nocturne.	GRÉTRY	Anonyme

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Il est donc vrai, Lucile	DELABORDE	PLUMETEAU
Il est minuit! zéphyr léger. — Nocturne. . .	ROUSSEL	Anonyme
Il est temps, ma chère sonnette.	JADIN	Mme PERRIER
Il est vrai que Thibault mérite qu'on l'aime. .	Mme GAIL	*Deux Jaloux*
Il était là. — Autrefois tout dans la nature.	GARAT	Anonyme
Il était un' bergère, et ron ron ron, etc. . . .	Anonyme	—
Il était une fille d'honneur	BLAISE	*Annette*
Il était un oiseau gris comme souris.	MONSIGNY	*Rose et Colas*
Il faut des époux assortis dans les liens, etc.	DELLA MARIA	*Prisonnier*
Illustre (l') Diogène, philosophe d'Athènes. .	LALANDE	DE LA GARDE
Il n'est point d'amour sans peine (1650). . .	LAMBERT	BENSERADE
Il n'y a plus d'enfants. —A côté d' nous, etc.	VIMEUX	ANTIGNAC
Il pleut, bergère, rentre tes blancs moutons.	SIMON	D'EGLANTINE
Impromptu (l'). — D'un impromptu un auteur.	Anonyme	PANARD
Il y a temps pour tout. — Faut-il qu'en, etc.	GILLIER	—
Insomnie (l').—Il est minuit au monastère. .	MARMONTEL	HODDE
Ivresse (l'). — Air : *J'ons un curé patriote.* .	Anc. vaudev.	SÉGUR
J		
Jadis un célèbre empereur.	GRÉTRY	*P. le Grand*
J'ai du bon tabac dans ma tabatière, j'ai, etc.	PHILIDOR	Latteignant
J'aime à te voir, cher médecin, goûter, etc. .	FAVART	PANARD
J'aime Bacchus, j'aime Manon. Air : *Confiteor.*	Anonyme	—
J'aimerai qui m'aime.—Mam'selle, entrez, etc.	—	Anonyme
J'aime Rosine à la folie.	GARAT	—
J'ai perdu mon Eurydice : rien n'égale, etc.	GLUCK	*Orphée*
J'ai vu la meunière du moulin à vent.	Anonyme	Anonyme
J'ai vu Lise hier au soir.	GUICHARD	GARNIER
Jamais nous ne verrions briller.	MARTINI	FLORIAN
J'arrive à pied de province	VIMEUX	VOITURE
Jean de Nivelle. — Avec notice	Anonyme	Anonyme
Jean de Vert. — Petits enfants qui pleurera.	*A. brabançon*	—
Je crains de lui parler la nuit...	GRÉTRY	*Richard*
Je jure à toute la terre.	PAISIELLO	*Tulipatan*
Je l'aimais d'un amour si tendre celle qui, etc.	ROUSSEAU	Anonyme
Je l'ai planté, je l'ai vu naître, ce beau rosier.	—	DE LEYRE
Je le tiens, ce nid de fauvette. — ils sont, etc.	ALBANÈSE	BERQUIN
Je loge au 4e étage, c'est là que finit l'escalier.	BOUFFET	*Mén. Garçon*
Je m'en moque comme de Colin-Tampon. . .	C. JACQUES	ANTIGNAC
Je méprisais l'amour (Tibulle et Délie)	Mlle Beaumesnil	FUZELLIER
Je m'unis à ce que j'aime, est-il un destin, etc.	DALAYRAC	*Léon*
Je n'aimais pas le tabac beaucoup.—Diable à 4.	SOLIÉ	SEDAINE
Je ne déserterai jamais que pour boire, etc.	MONSIGNY	*Déserteur*
Je ne veux pas me presser. — L'amour, etc.	Anonyme	Duc de Nivernais
Je ne vous dirai pas : « J'aime ! » votre rang, etc.	HAYDN	Cte D'ARTOIS
Je sais attacher des rubans, je sais comment.	DOURLEN	*Fr. Philippe*
Je suis Lindor, ma naissance est commune. .	DEZÈDE	*Le Barbier*
Je suis militaire : c'est un bel état !	DALAYRAC	*Maison isolée*
Je suis né natif de Ferrare.— Air de *Calpigi.* .	SALIERI	*Tarare*
Je t'aimerai tant qu'on verra l'aurore	Anonyme	Anonyme

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Je t'aime tant! Je t'aime tant!	GARAT	D'EGLANTINE
Je t'ai vu dans tes gros souliers.	SCHAUNE	De CHATILLON
Je te perds, fugitive espérance.	SOLIÉ	*Le Secret*
J'étions trois matelots de Groix. — Ronde. .	Anonyme	Anonyme
Je trouve une femme jolie sans en être amour.	DALAYRAC	*Gulnare*
Jeune épouse, chantez	TESSIER	*Figaro*
Jeunes amants, cueillez des fleurs.	GAVEAUX	*Amour filial*
Jeunes femmes, que je vous plains!	GRÉTRY	*Panurge*
Jeunes filles qu'on marie, que votre sort, etc.	DALAYRAC	*Adolphe*
Jeux (les). — En jouant, la Providence. . .	C. JACQUES	ANTIGNAC
Je vais te voir	MONSIGNY	*On ne s'avise*
Joli (le) bas de laine. — Ronde villageoise.	Anonyme	Anonyme
Jolie (la) boudeuse. — Air : *Du haut en bas.* .	—	Latteignant
Joseph vendu par ses frères. — Permettez, etc.	RAMEAU	Anonyme
Jugements (les) difficiles. — Qui des deux, etc.	Anonyme	PANARD
Juif errant (le). — Est-il rien sur la terre. .	—	Anonyme
Jupiter, prête-moi ta foudre.	ALBANÈSE	Gal BERNARD
Jupiter, un jour, en fureur, ayant banni, etc.	D'AUVERGNE	SÉGUIER père
L		
Laissons les amants. — Air : *Du seigneur bienf.*	FLOQUET	CHABANNE
Laissons-nous charmer du plaisir d'aimer. .	REBEL	*Pyrame*
Langueurs (les). — Célèbre nocturne, à 2 voix.	Mme GAIL	Anonyme
L'art surpasse ici la nature.	MONSIGNY	*Arsène*
Las! en mon doux printemps en fleur, etc. (1560).	D. RIZZIO	MAR. STUART
Las! il n'a nul mal qui n'a le mal d'amour. .	LEFÈVRE	—
Las! si j'avais pouvoir d'oublier.	Anonyme	Cte THIBAUT
Lettre (la)	BUTIGNOT	BOUFFLERS
Linval aimait Arsène. — Romance.	MARTINI	FLORIAN
Lise chantait dans la prairie	DEZÈDE	*Blaise-Babet*
Lise et Mainfroi. — Romance historique. .	LUSSE	LAPLACE
Lison dormait dans un bocage.	DEZÈDE	*Julie*
Lison revenait au village. — La Peureuse. .	Anonyme	Anonyme
Lodoïska, ma tendre amie.	KREUTZER	*Lodoïska*
Loin de nous, ennuyeux souci!	CHARDINI	Gal BERNARD
Lois (les) de la Table. — Point de gêne, etc.	Anonyme	PANARD
Lorsque dans une tour obscure	DELLA MARIA	*Prisonnier*
Lorsque vous verrez un amant.	SOLIÉ	*Le Jockey*
Loups (les) ne se mangent pas entre eux. . . .	DOCHE	ANTIGNAC
Lucrèce et Tarquin ou *C'est trop fort.* . . .	Anonyme	DESPRÉAUX
M		
Ma barque légère portait mes filets.	GRÉTRY	*La Rosière*
Ma Fanchette est charmante	Mme GAIL	*Deux Jaloux*
Ma femme et mon chien. — J'aime et je, etc.	MONSIGNY	SÉGUR
Ma femme est morte. — Paysannerie. . . .	Anonyme	Anonyme
Malbrough s'en va-t'en guerre, mironton. . .	—	—
Malgré la bataille. — Les adieux de Latulipe.	—	MANGENOT
Ma mère, mariez-nous. — Air : *Souvenez-vous.*	MOREAU	*Ecosseuses*
Ma mie, ma douce amie.	JADIN	Latteignant

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Ma morale. — Rions, chantons, aimons, buvons.	DALAYRAC	SÉGUR
Manon de Nivelle. — Histoire drolatique. .	Anonyme	Anonyme
Ma philosophie. — Bon vin, que ton pouvoir.	DUFRESNY	DUFRESNY
Ma philosophie. — A quoi bon former, etc. .	LE GAT	Duc de Nivernais
Marchand (le) de chansons. — Vous qui, etc.	D'ORVILLE	FAVART
Margoton et son âne. — Ronde auvergnate.	Anonyme	Anonyme
Marmotte (la) en vie.	DUMINIL	DUMINIL
Mascarade (la) de Versailles.	LULLI	JODELLE
Matelot de Bordeaux. — Ronde maritime. .	Anonyme	Anonyme
Maximes (les) de la sagesse.	—	FÉNELON
Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme. . . .	MARTINI	Anonyme
Merci, de mon fol errement (1180).	Ch. de Coucy	—
Mère (la) Bontemps	PROPIAC	MADELAINE
Mère (la) Godichon.	LAMBERT	PIIS
Mère (la) Michel et son chat.	Anonyme	MAUGENOT
Merveilles (les) de l'Opéra.	DUFRESNY	PANARD
Merveille (la) sans pareille.—Chanson (1695).	Anonyme	DU CERCEAU
Mes chers enfants, unissez-vous	GAVEAUX	*Amour filial*
Mignonne, allons voir si la rose.	—	RONSARD.
Mistenlaire (la). — Que savez-vous faire? .	Anonyme	Anonyme
Mode (la). — C'est la mode qui nous fait, etc.	—	—
Moi, je flâne, moi, je flâne	—	MÉNÉTRIER
Moineau (le) de Lesbie. — Grâces, pleurez!	LE GAT	JUVIGNY
Monaco (la). — C'est l'espérance	Anonyme	CHAMPRIOU
Mon cœur soupire dès l'aurore	DALVIMARE	Anonyme
Mon cœur se recommande à vous, tout, etc. .	DE LASSUS	—
Mon coursier hors d'haleine.	Anonyme	—
Mon Dieu! quel homme, qu'il est petit! . .	—	—
Mon honneur dit que je serais coupable . .	—	*Amours d'été*
Mon joli château vert. — Ronde enfantine	—	Anonyme
Mon joli laurier danse, mon joli laurier .	—	—
Mon père, dans sa jeunesse	GRÉTRY	*Méprises*
Mr d' La Palisse est mort en perdant la vie	Anonyme	LA MONNOYE
Mr Dumollet. — Bon voyage, cher Dumollet	Désaugiers père	DÉSAUGIERS
Mr et Mme Denis.—Quoi! vous ne me dites rien	Anonyme	—
Mont-Parnasse (le) au cabaret.	—	Anonyme
Montre (la).	GAVEAUX	*Le Club*
Moyen (le) de réussir.— Vous que l'on assigne	CAMPRA	PANARD
Musette. — Depuis qu'Amour m'inquiète. .	RAMEAU	—
N		
Nenni-da! — Le mari de la prude Ismène. .	Anonyme	PANARD
Ne point s'engager sur-le-champ.	LAUJON	Anonyme
Nescio vos!—Belles, si vous voulez m'entendre.	MOURET	PANARD
Ne vous affligez pas d'être dans l'esclavage.	DALAYRAC	*Gulnare*
Ne vous lassez jamais d'aimer.	GUINET	D'ORBEIL.
Ni jamais, ni toujours, la devise des amours.	Mlle DELLOUX	Anonyme
Non, ma reine, ne pensez pas.	MONSIGNY	*Cadi dupé*
Non, je ne dois plus me contraindre.	DALAYRAC	*Adèle.*
Non, Colette n'est point trompeuse.	ROUSSEAU	*Devin*

TITRES DES CHANSONS, TIMBRES DES AIRS.	MUSIQUE DE	PIÈCES, AUTEURS.
Non, non, Doris, ne pense pas	DUMINIL	LAVALLÉE
Notre meunier chargé d'argent s'en allait, etc.	DALAYRAC	*Camille*
Nous étions trois filles à marier	Anonyme	Anonyme
Nous n'avons qu'un temps à vivre	MONDOUVILLE	BONNEVAL
Nous n'irons plus au bois, les lauriers, etc. .	Anonyme	Anonyme
Nouvelle (la) Bourbonnaise. (1768).	—	—
Nuit (la), quand je pense à Jeannette.	—	—
O		
O douleur! ô peine mortelle! je ne puis, etc.	DALAYRAC	*Léon*
O Fontenay, qu'embellissent les roses	DOCHE	Gal BERNARD
Oh! ma femme, qu'avez-vous fait?	GRÉTRY	*Lucile*
O ma patrie, ô fortuné rivage!	SACCHINI	*Evelina*
O ma tendre musette, musette mes amours. .	MONSIGNY	LAHARPE
O mon Dieu, je vous supplie.	GRÉTRY	*D'Albert*
On compterait les diamants.	Anonyme	Anonyme
On dit qu'à quinze ans on plaît, on aime. . .	GRÉTRY	*Lucile*
On dit que le grave Apollon.	Anonyme	PATIN
On dit (les) sur Thémire.—Vous voulez savoir?	BLAISE	BOUFFLERS
On maria un avocat: saute, l'avocat de paille!	Anonyme	Anonyme
On ne rit plus, on ne boit guère.	—	GALLET
On n'est pas pendu pour ça.	C. JACQUES	ANTIGNAC
O Nuit, déesse.	PICCINNI	*Faux Lord*
On vous en souhaite, des galants.	GILLIER	PANARD
Orage (l'). — Lise, entends-tu l'orage? . . .	ALBANÈSE	COLARDEAU
Ordre (l') du jour.—Quand l'ordre du jour. .	Anonyme	ANTIGNAC
Ores que l'ai sous ma loi	ROUSSEAU	FRANÇOIS Ier
O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne. .	GRÉTRY	*Richard*
Original (l') et la copie.— C'est un original.	MOURET	PANARD
O toi dont ma mémoire a conservé les traits. .	DEVIENNE	Anonyme
O toi qui n'eus jamais dû naître.	—	BOUFFLERS
O triste départir de moi tant regretté! . . .	FRANÇOIS Ier	FRANÇOIS Ier
Où est la Marguerite? Oh gai! franc cavalier.	Anonyme	Anonyme
Oui, ceci est fait; je me marie!	DELLA MARIA	*Prisonnier*
Oui, la conquête est brillante, triomphez, etc.	GRÉTRY	*Colinette*
Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.	—	*Lucile*
O vous que j'aime	PAISIELLO	*Le Barbier*
P		
Paille (la).— Sur tout on a fait des chansons.	DESARGUS	SERVIÈRES
Panpan (le) bachique: Lorsque le champagne.	DOCHE	DÉSAUGIERS
Pan! pan! qu'est-c' qu'est là? c'est Polichinelle.	Anonyme	Anonyme
Pardonnez, belle Clémentine	GRÉTRY	*Magnifique*
Par un beau jour, la jeune Annette.	DEZÈDE	*Cécile*
Pauvre d'atours, riche d'attraits.	PAISIELLO	*Tulipatan*
Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi. .	DIRDIN	Mse de Travanet
Pavane (année 1579).—*Belle, qui tiens ma vie.*	Anonyme	Anonyme
Pêche (la) des moules.—Je ne veux plus aller.	—	—
Petit bonhomme vit encore!	WICHT	ANTIGNAC
Petite Isabelle.— Air: *Nicodème dans la lune.*	C. JACQUES	C. JACQUES

sera suivi

PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

REGNARD

LES MÉNECHMES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1705

LE MARCHAND RIDICULE

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ETRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LES MÉNECHMES

PROLOGUE

PERSONNAGES

APOLLON. MERCURE. PLAUTE.

(La scène est sur le Parnasse).

SCÈNE I

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

Honneur au seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah! dieu vous gard', seigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au sacré vallon?

MERCURE.

Vous savez, grand dieu du Parnasse,
Que je ne me tiens guère en place.
J'ai tant de différents emplois,
Du couchant jusqu'aux lieux où l'aurore étincelle,
Que ce n'est pas chose nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand dieu du tonnerre;
Votre peine est utile aux hommes comme aux dieux;
Et c'est par vos soins que la terre
Entretient quelquefois commerce avec les cieux.

MERCURE.

Ce travail me lasse et m'ennuie,
Lorsque je vois tant de dieux fainéants
Qui ne songent là-haut qu'à respirer l'encens,
Et qu'à se gonfler d'ambroisie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi.
S'il vous fallait donc, comme moi,
Eclairer la machine ronde,
Rendre la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Risquer de tomber avec eux
Et de faire un bûcher du monde;
Dans ce métier pénible et dangereux
Vous auriez sujet de vous plaindre.
Depuis que l'univers est sorti du chaos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos?
Quoi qu'il en soit, parlons sans feindre;
A vous servir je serai diligent.
Le seigneur Jupiter, dont vous êtes l'agent,
Honnête ou non, c'est dont fort peu je m'embarrasse,
Pour goûter des plaisirs nouveaux,
A quelque nymphe du Parnasse
Voudrait-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muses, ailleurs destinées,
Sont pour lui par trop surannées :
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos faiseurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épousé quelqu'une.
Il faut à Jupiter des morceaux plus friands :
La qualité n'est pas ce qui plus l'inquiète;
Une bergère, une grisette,
Lui fait souvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela son épouse?

MERCURE.

Elle suit les transports de son humeur jalouse;
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas :
Et là-haut, c'est comme ici-bas;
Quand un époux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va son train.
Quand la dame, en revanche, a formé le dessein
De se dédommager d'un époux infidèle,

Et qu'un galant se rend patron
De la femme et de la maison,
L'époux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en passe par là
Et qu'il avale la pilule,
Ainsi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle est donc la raison nouvelle
Qui près d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire; écoutez :
Vous savez qu'au ciel et sur terre
On me donne cent qualités.
Je suis l'agent du dieu qui lance le tonnerre;
Je conduis les morts aux enfers.
Mon pouvoir s'étend sur les mers.
Je suis le dieu de l'éloquence.
Ma planète préside aux fous,
Aux marchands ainsi qu'aux filous;
Fort petite est la différence.
Je donne aux chimistes la loi.
Des pâles médecins la cohorte assassine
M'appelle, suivant mon emploi,
Le furet de la médecine;
Heureux qui se passe de moi!

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourraient fatiguer quatre dieux comme vous,
C'est celui de porter, je crois, les billets doux
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon crédit est tombé, je suis de bonne foi.
Chacun, depuis un temps, de ce métier se pique;
Et tant d'honnêtes gens exercent mon emploi,
Que je leur laisse ma pratique;
Ils y sont presque tous aussi savants que moi.

APOLLON.

Vous avez trop de modestie.
Mais venons donc au fait dont il est question.

MERCURE.

Les spectacles, la comédie,
Me donnent, à Paris, quelque occupation;
Je les ai pris sous ma protection.
Pour célébrer une fête publique,
J'aurais aujourd'hui grand besoin
D'avoir quelque pièce comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé quoi! sans vous donner la peine
De venir ici de si loin,
N'est-il point là d'auteurs amoureux de la scène,
Qui du théâtre encor puissent prendre le soin?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tôt la Parque meurtrière
Enleva le fameux Molière,
Le censeur de son temps, l'amour des beaux esprits,
La comédie en pleurs, et la scène déserte,
Ont perdu presque tout leur prix :
Depuis cette cruelle perte,
Les plaisirs, les jeux et les ris
Avec ce rare auteur sont presque ensevelis.

APOLLON.

Il faut réparer le dommage
Que le destin a fait au théâtre français,
Et tirer du tombeau quelque grand personnage,
Pour paraître encore une fois.
Plaute fut, en son temps, les délices de Rome,
Tel que Molière fut le charme de Paris;
Il tient ici son rang parmi les beaux esprits :
Il faut consulter ce grand homme.
Qu'on le fasse venir.

MERCURE.

Certes, je suis confus
Des bontés que pour moi...

APOLLON.

Finissons là-dessus.
Entre des dieux tels que nous sommes,
Il ne faut pas de longs discours.

Laissons les compliments aux hommes;
Ils en sont les dupes toujours.

SCÈNE II

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON, à Plaute.

Pendant que tu vivais, je t'ai comblé de gloire,
Autant que de son temps auteur le fut jamais;
J'ai fait graver ton nom au temple de Mémoire,
Et t'ai prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il est vrai. Mais enfin quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux esprits prodigue votre main
N'ont rien de réel, de solide,
Et n'ôtent pas toujours les soins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier insipide
Court risque de mâcher à vide,
Et souvent de mourir de faim;
Et si j'avais à reprendre naissance,
J'aimerais mieux être portier
D'un traitant ou d'un sous-fermier,
Que mignon de votre excellence.

MERCURE.

C'est faire peu de cas, et mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon dispense aux beaux esprits;
Et mon avis n'est pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrais mieux parler qu'un autre.
Croiriez-vous que, sur mon déclin,
Laissant le dieu des vers, que j'étais las de suivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me suis vu réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin?

MERCURE.

Vous!

PLAUTE.

Moi.

MERCURE.

Cet illustre poëte
Finir ses jours au moulin!

PLAUTE.

Oui.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu sa retraite,
Où donc renverrons-nous nos rimeurs d'aujourd'hui?

APOLLON.

Un poëte aisément s'endort dans la mollesse.
L'abondance souvent, unie à la paresse,
Sèche sa veine et la tarit;
Mais la nécessité réveille son esprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre sort domestique,
Je viens, charmé de vos talents,
Vous demander une pièce comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps,
Pour savoir si le goût antique
Trouverait à Paris encor ses partisans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caractères,
Les esprits, les mœurs, les manières,
En près de deux mille ans ont bien changé, je croi.
Et, par exemple, dites-moi,
A Paris aujourd'hui de quel goût sont les dames?

MERCURE.

Mais... elles sont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon temps, libres dans leurs soupirs,
Elles ne trouvaient point l'hymen un esclavage;
Et, faisant du divorce un légitime usage,
Elles changeaient d'époux au gré de leurs désirs.

MERCURE.

Oh! ce n'est plus le temps. Une loi plus austère
Fixe une femme au premier choix :
Elle ne peut avoir qu'un époux à la fois;
Mais un usage moins sévère

Aux coquettes du temps permet encor parfois
D'avoir autant d'amants qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'est un tempérament; et, comme je le voi,
L'usage adoucit bien la rigueur de la loi.

PLAUTE.

Mais voit-on encor, par la ville,
Une troupe lâche et stérile
De fades et mauvais plaisants
Qui chez les grands de Rome allaient chercher à vivre,
Et qui ne cessaient de les suivre,
Soit à la ville, soit aux champs?
De ces lâches flatteurs, des complaisants serviles,
Que dans mes vers j'ai souvent exprimés?
Des parasites affamés,
De ces importants inutiles,
Qui tous les jours dans les maisons,
A l'heure du dîner, font de sûres visites?

MERCURE.

Non; mais l'on y voit des Gascons
Qui valent bien des parasites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le vois,
Une pièce de moi, je crois, ne plairait guère;
A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un auteur comique et français,
Qui pût accommoder le tout à sa manière,
Porter la scène ailleurs, changer, faire et défaire.
S'il pouvait réussir dans ce noble dessein,
Moitié français, moitié romain,
Je pourrais peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me souviens qu'un de ces jours
Un auteur, qui parfois erre dans ces détours,
Me fit voir un sujet qu'on nomme
Les Ménechmes, qu'il dit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout auteur que je sois, je ne suis point jaloux

Que mon travail lui soit utile.
Le sujet qu'il a pris
Divertit autrefois un peuple difficile;
Et peut-être aura-t-il même sort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui sera nécessaire
Pour mettre la pièce en état.

APOLLON.

Et moi, je vais commencer ma carrière,
Et rendre au monde son éclat.

SCÈNE III

MERCURE, seul.

Messieurs, ne soyez point en peine
Comment je puis si promptement
Ajuster cette pièce, et faire en un moment
Qu'elle paraisse sur la scène.
Nous autres dieux, d'un coup de main,
Nous passons tout effort humain.
Agréez donc mes soins, et, pour reconnaissance
D'avoir voulu vous divertir,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarterai de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourse adroits, médecins, usuriers,
Avocats babillards, insolents créanciers;
Tous ces gens sont sous mon empire.
Et s'il est parmi vous quelqu'un
Possédant femme ou maîtresse fidèle
(C'est un cas qui n'est pas commun),
Je n'emploierai jamais près d'elle,
Pour corrompre son cœur et sa fidélité,
Ni mon art, ni mon éloquence :
C'est payer trop, en vérité,
Quelques moments de complaisance;
Mais un dieu doit user de générosité.

FIN DU PROLOGUE.

LES MÉNECHMES

PERSONNAGES

MÉNECHME, } frères
Le chevalier MÉNECHME, } jumeaux.
DÉMOPHON, père d'Isabelle.
ISABELLE, amante du chevalier.
ARAMINTE, vieille tante d'Isabelle, amoureuse du chevalier.
FINETTE, suivante d'Araminte
VALENTIN, valet du chevalier
ROBERTIN, notaire.
UN MARQUIS gascon.
M. COQUELET, marchand.

(La scène est à Paris, dans une place publique.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE CHEVALIER, seul.

Je suis tout hors de moi. Maudit soit le valet!
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait :
Je ne puis plus longtemps souffrir sa négligence;
Tous les jours le coquin lasse ma patience;
Il sait que je l'attends.

SCÈNE II

VALENTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais enfin je le voi.
D'où viens-tu donc, maraud? Dis, parle, réponds-moi.

VALENTIN met à terre une valise qu'il portait, et s'assied dessus.

Quant à présent, monsieur, je ne vous puis rien dire;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire :
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir et me jouer ces tours?
Je ne sais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi! maraud! pour aller jusques à la douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps?

VALENTIN.

Ah! monsieur, ces commis sont de terribles gens!
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont sont moins durs, moins [arabes :
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Oui. Non. Paix! Quoi? Monsieur... Je n'ai pas le loisir.
Mais, monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir...
Vous me rompez la tête; allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi! tu serais resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la douane?

VALENTIN.

Oh! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le commis qui gardait ma valise
Usait depuis une heure avec moi de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrais beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN.

Vous savez que chacun, monsieur, a sa faiblesse;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraud?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage

De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé;
Assez souvent, d'un vin bien pris et mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main et vous conduire au lit.
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts, comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerais d'aimer un peu le vin,
Si je te connaissais à ce seul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte;
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah! si je joue un peu, c'est pour passer le temps.
Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure comme vous quand le jeu me transporte;
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre et moi sur l'escalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez; je bois, je joue et j'aime :
Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
Consommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
Faisant rafle, partout, de la brune à la blonde.
Isabelle à présent vous retient sous sa loi;
Vous l'aimez, dites-vous : je ne sais pas pourquoi...

LE CHEVALIER.

Tu ne sais pas pourquoi? Se peut-il qu'à ses charmes
A ses yeux tout divins on ne rende les armes?
Je la vis chez sa tante, où j'en fus enchanté;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois, cependant, pour sa tante Araminte,
Toute folle qu'elle est, vous aviez l'âme atteinte.
J'approuvais fort ce choix : outre que ses ducats
Nous ont plus d'une fois tirés de mauvais pas,

J'y trouvais mon profit; vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchassais Finette la suivante.
Ainsi vous voyez bien.

LE CHEVALIER.

Oui; je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur et que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, et chez moi va porter ma valise.

VALENTIN, *redressant la valise pour la mettre sur son épaule.*

J'obéis : cependant, si je voulais parler,
Sur un si beau sujet je pourrais m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre,

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai longtemps, comme vous, été dans le soupçon;
Mais de votre cachet la figure et l'empreinte,
Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte.
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits :
C'est « A monsieur Ménechme, à présent à Paris. »

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais enfin, quoi que tu puisses dire,
Je ne reconnais point cette façon d'écrire;
Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais me prenez-vous donc, monsieur, pour une bête.

En revenant de Flandre, où par trop brusquement
Vous avez pris congé de votre régiment,
Et passant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poste; et pour aller plus vite,
Vous me fîtes porter au coche, qui partait,
Votre malle assez lourde, et qui nous arrêtait :
J'obéis à votre ordre avec zèle et vitesse;
Je fis, par le commis, mettre dessus l'adresse :
Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi, dans l'instant, je veux être éclairci.
Ouvre vite, et voyons quel est tout ce mystère,

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, monsieur, je vais vous satisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne et cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.
Or sus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? Tu me regardes!

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux?

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux.
Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraud, qui faisaient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimait son ardeur,
Qui me les rendra? dis.

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs et les mauvais plaisants
D'ordinaire avec moi passent fort mal leur temps?

(*Le chevalier lit les lettres.*)

VALENTIN.

Mon dessein n'était pas de vous mettre en colère.
Mais sans perdre de temps faisons notre inventaire.

(*Il examine les hardes de la valise et tire un sac de procès.*)

Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque bas-Normand.

(*Il tire un habit de campagne.*)

L'habit est vraiment leste et des plus à la mode.
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

Oh ciel!

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur? Est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.
Tu sais qu'ayant perdu père, mère et parents,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frère seul resta de toute la maison,
Avec un oncle avare, et riche, disait-on.
En différents pays j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;

Et je sais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très-longtemps mon frère me croit mort.

VALENTIN.

Je le sais; et, de plus, je sais que votre mère
Mourut en accouchant de vous et de ce frère:
Que vous êtes jumeaux, et que votre portrait
En toute sa personne est rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les siens sont si reconnaissables,
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompaient aisément;
Et notre père même, en commençant à croître,
Nous attachait un signe afin de nous connaître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'âme surprise,
Valentin. A ce frère appartient la valise;
Et j'apprends en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt, et qu'il laisse ses biens
A ce frère jumeau qui doit ici se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Écoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

(Il lit.)

« Je vous attends, monsieur, pour vous remettre « comptant les soixante mille écus que votre oncle « vous a laissés par testament, et pour épouser « mademoiselle Isabelle, dont je vous ai plusieurs fois « parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort, et « son père Démophon souhaite cette affaire avec pas- « sion. Ne manquez donc point de vous rendre au plus « tôt à Paris, et faites-moi la grâce de me croire « votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« ROBERTIN. »

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire
Qui travaillait pour nous du vivant de mon père.
La date, le dessus, et le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frère, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi sa valise au coche aura fait mettre;
Et dans le même temps, ce rapport de grandeur,
De cachet et de nom a causé ton erreur :
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frère est déjà peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourrait bien être; et je suis stupéfait
Des effets surprenants que le hasard a fait.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré :
Un frère qui reçoit tous ces biens qu'on lui laisse,
Et qui vient enlever encor votre maîtresse.
Voilà tout à la fois cinq ou six incidents
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus feraient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frère·
Mais il faut déterrer le frère et le notaire.
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connaissez mon zèle et mon empressement;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles,
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sait mon retour;
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flamme.

Tu sais le caractère et l'esprit la dame;
Elle est vieille, et jalouse à désoler les gens;
Ses airs et ses discours sont tous impertinents;
Enfin, c'est une folle, et qui veut qu'on la flatte :
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je la veux ménager.
Retourne à la douane, au coche, au messager.
Mais Araminte sort. Va vite où je t'envoie.

(Valentin emporte la malle et sort.)

SCÈNE III

ARAMINTE, FINETTE; LE CHEVALIER, à part.

ARAMINTE.

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui : quelle joie!
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empressement doit l'agiter, je croi.
Comment me trouves-tu ? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté surprend, ravit, enlève, enchante.
Il semble que l'amour, dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.

(Apercevant le chevalier qui s'approche.)

Ah! monsieur, vous voilà! Quel destin favorable,
Plus que je n'espérais, presse votre retour ?
Et quel dieu près de moi vous ramène?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour! Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence
Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
Non, je ne vois que vous qui, sans art, sans secours,
Puissiez paraître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin! L'amour quelquefois, quoique absente,
A votre souvenir me rendait-il présente?
Votre portrait charmant, et qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prîtes le mien,
Me consolait un peu d'une absence effroyable :
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe et me suit en tous lieux;
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux,
Et cette nuit encor, je rappelle mon songe
(O douce illusion d'un aimable mensonge!) :
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Etre dans un jardin, au lever du soleil,
Que l'aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
Avait semé de fleurs nouvellement écloses :
Là, sur les bords charmants d'un superbe canal,
Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,
Où cent flots écumants, et tombant en cascades,
Semblent être poussés par autant de naïades;
Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
Je vous vois sur un char sortir du fond des eaux;
Vous aviez de Vénus et l'habit et la mine :
Cent mille amours poussaient une conque marine;
Et les zéphyrs badins, volant de toutes parts,
Faisaient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah! ciel! le joli rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon âme, à cet aspect, d'étonnement saisie...

ARAMINTE.

Et j'étais la Vénus flottant sur ce canal?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, vous-même, en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grâce, dites-moi, parlant sincèrement,
Sous l'habit de Vénus, avais-je l'air charmant,
Le port noble et divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous sentiez la déesse une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a disparu soudain;
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissait ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, et couronné de fleurs,
Je vous persuadais de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a causé mon réveil.

ARAMINTE.

Je suis au désespoir de cette circonstance :
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence!
Toujours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, et je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord. Mais je voudrais que, pour vous satisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimère,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.
Mais j'en crains le retour : dans le siècle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes;
Et la possession souvent du premier jour
Leur ôte tout le sel et le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, pour vous mon amour est extrême :
Je sens qu'il doit aller par delà la mort même :
Et si, par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah! grands dieux! quel affreux désespoir!
Mon âme, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejetons loin de nous cette funeste idée;
Et pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour.
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plus tôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCÈNE IV

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas;
Mais, en revanche aussi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi :
Nous nous aimons un peu.

SCÈNE V

DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais quelqu'un vient ici.
C'est Démophon.

DÉMOPHON.

Bonjour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bonjour, mon frère.

DÉMOPHON.

Bonjour. J'allais chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DÉMOPHON.

Votre nièce Isabelle est d'âge à marier;
Et monsieur Robertin, dont je connais le zèle,
A su me ménager un bon parti pour elle :
Un jeune homme doué d'esprit et de vertus,
Possédant, qui plus est, soixante mille écus
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin est le dépositaire;
Et j'apprends, par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en suis vraiment fort aise.

DÉMOPHON.

Or donc, ce mariage
Étant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire
Vous feriez de vos biens donation entière,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort! Vraiment, ce projet me plaît fort!
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aspirer à l'hymen et d'avoir des enfants.

DÉMOPHON.

Vous moquez-vous, ma sœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi, j'ai cinquante ans! moi! Finette?

FINETTE.

Quels reproches!
Hélas! on n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune! Il est de sottes gens!

DÉMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je crois vous faire grâce;
Et je raisonne ainsi : J'en ai cinquante, et passe;
Vous êtes mon aînée; ergo, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre ergo n'est qu'un sot;
Et je sais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connaître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs et nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes;
Que, malgré les complots qu'en votre âme vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfants que j'aurai, vous et ma nièce. Adieu.
C'est moi qui vous le dis; m'entendez-vous, mon frère?
Allons, Finette, allons.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

FINETTE, DÉMOPHON.

DÉMOPHON.

Le joli caractère!

FINETTE.

Monsieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.
Ma maîtresse est encor, malgré vous, jeune et belle;
Et tous les connaisseurs vous la soutiendront telle.

SCÈNE VII

DÉMOPHON, seul.

Je jugeais à peu près quels seraient ses discours;
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le notaire, et prenons des mesures
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien sûres.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plus tôt l'hymen dont il s'agit.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frère est trouvé, mais ce n'est pas sans peine;
Vous m'en voyez, monsieur, encor tout hors d'haleine.
J'avais couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au coche, au messager, à la poste et partout;
Et je vous avertis que je n'ai passé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue:
J'ai même rencontré ce Gascon, ce marquis,
A qui, depuis un an, nous devons cent louis...

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir si longtemps cette somme;
Il me l'a, tu le sais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne sachant plus enfin quel parti prendre,
A la douane encor j'ai bien voulu me rendre.
Là, j'ai vu votre frère au milieu des commis,
Qui s'emportait contre eux du quiproquo commis.
Je l'ai connu de loin; et cette ressemblance,
Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance:
Le visage et les traits, l'air et le ton de voix,
Ce n'est qu'un; je m'y suis trompé plus d'une fois.
Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
Il est brusque, impoli; son humeur est tout autre:
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris;
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
Dans un provincial nourri sans politesse:

Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air sauvage et dur qui règne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'observais sa querelle;
Et quand, il est sorti, j'ai fait briller mon zèle;
J'ai flatté son esprit; enfin, j'ai si bien fait,
Qn'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'est même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon âme est remplie,
J'ai d'abord enseigné l'auberge que voici.
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton âme est charmée?

VALENTIN.

La Fortune aujourd'hui me paraît désarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourrait profiter,
Pour obtenir plus tôt Isabelle du père,
Et tirer, qui plus est, cet argent du notaire:
Ce serait deux beaux coups à la fois!

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Cela pourrait peut-être arriver aisément.
A notre campagnard nous donnerions la tante;
Pour vous serait la nièce, et pour moi la suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous, dans ce hardi dessein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train?

VALENTIN.

Il faut premièrement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit et la figure,
L'air entre triste et gai. Le deuil vous sied-il bien?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme héritier, ma foi, je n'en sais rien:
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la première vue.

Imposez au notaire, et soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frère, au fond, quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse et vaine et ridicule !
Nantissez-vous de tout sans rien mettre au hasard;
Après, à votre gré vous lui ferez sa part.
S'il tenait cet argent, il se pourrait bien faire
Qu'il n'aurait pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle et son cœur.
Je l'adore; et je puis te dire, en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence.
Son père n'en sait rien et ne me connaît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas:
Et n'ayant pour tout bien que la cape et l'épée,
Toute mon espérance aurait été trompée.
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis, par écrit, d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon ! si l'on épousait autant qu'on le promet,
On se marierait plus que la loi ne permet.
Allons au fait. Pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'est votre frère.
Il porte le grand deuil; son linge est effilé;
Un baudrier noué d'un crêpe tortillé;
Sa perruque de peu diffère de la vôtre.
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frère:
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant...

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire;
De tout, dans un moment, je saurai vous instruire.

SCÈNE II

MÉNECHME, en deuil; VALENTIN.

VALENTIN.

A la fin vous voilà, monsieur. Depuis longtemps,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME.

Oui, vraiment, me voilà; mais j'ai cru, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! J'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piége:
Partout quelque filou m'investit et m'assiége.
Là, l'épée à la main des archers malfaisants,
Conduisant leur capture, insultent les passants.
Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue,
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

MÉNECHME.

Comment! j'aimerais mieux cent fois être au sabbat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foi publique, en arrivant, m'est prise;

On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y sont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MÉNECHME.

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte et plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai, dans ce lieu, fait préparer un lit,
Dans un appartement fort propre et fort tranquille.
Comptez-vous de rester longtemps en cette ville?

MÉNECHME.

Le moins que je pourrai; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle et d'être satisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MÉNECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus
Qu'un oncle que j'avais, et qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grâce singulière,
M'a laissés depuis peu, comme à son légataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, monsieur?

MÉNECHME.

Assurément.
La guerre m'a défait d'un frère heureusement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès!

Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, monsieur, à tout office :
Je connais tout Paris, et je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MÉNECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois, que Démophon l'on nomme?

VALENTIN.

Démophon?

MÉNECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui peut vous enseigner mieux que moi sa maison?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire?

MÉNECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un notaire
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah! vraiment, je le crois;
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi;
Il est de mes amis, et nous irons ensemble.

SCÈNE III

FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, à part.

Mais j'aperçois Finette. Ah! juste ciel! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, à Valentin.

Que diantre fais-tu là, planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond; ma maîtresse s'ennuie.
(Apercevant Ménechme, qu'elle prend pour le chevalier.)
Ah! vous voilà, monsieur, vraiment j'en suis ravie!

MÉNECHME.

Et pourquoi donc?

FINETTE.

J'allais au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :

Ma maîtresse ne peut en deviner la cause.
Mais qu'est-ce donc, monsieur? quelle métamorphose!
Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il, pour un dîner, s'habiller de la sorte?
Venez-vous d'un convoi, monsieur?

MÉNECHME.

Que vous importe?
Je suis comme il me plaît.

(A part, à Valentin.)

Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier et l'esprit curieux.

VALENTIN, bas à Ménechme.

C'est l'humeur du pays; et, sans beaucoup d'instance,
Avec les étrangers elles font connaissance...

FINETTE.

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser :
A ce qui vous survient je dois m'intéresser;
Ma maîtresse a pour vous une tendresse extrême,
Et je dois l'imiter.

MÉNECHME.

Votre maîtresse m'aime?

FINETTE.

Ne le savez-vous pas?

MÉNECHME.

Je veux être pendu
Si, jusqu'à ce moment, j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve :
Et, si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaiterez, vous serez son époux.

MÉNECHME.

Je serai son époux?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MÉNECHME.

Qui? moi?

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MÉNECHME.

La proposition est, ma foi, fort honnête!

(A part, à Valentin.)

Voilà, sur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN, bas, à Ménechme.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,
Mille amants sont venus s'offrir à ma maîtresse;
Mais Ménechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MÉNECHME

D'où savez-vous mon nom?

FINETTE.

D'où savez-vous le mien?

MÉNECHME.

D'où je sais le vôtre?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Je n'en sus jamais rien.
Je ne vous connais point.

FINETTE

A quoi bon cette feinte?
Je me nomme Finette, et sers chez Araminte;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME.

Vous servez chez elle?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connais pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, m'amie, en très-mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma maîtresse à dîner chez elle vous attend.

Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, invité son amie,
Belle et de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MÉNECHME.

Votre maîtresse fait un fort joli métier!

FINETTE, bas, à Valentin.

Mais parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu, dans un moment, déranger sa cervelle?

VALENTIN, bas, à Finette.

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain et vague
A tel point qu'on dirait souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paraissait assez sage; et peut-on
Perdre en si peu de temps et mémoire et raison!
(A Ménechme.)
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole?

MÉNECHME.

Mais vous-même, m'amie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, et cent discours encore,
Tous plus sots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'algèbre, ou bien à l'Alcoran?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis?

MÉNECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre maîtresse ailleurs, en ces nobles projets,
Peut, à d'autres oiseaux, tendre ses trébuchets.
Et vous, son émissaire et son honnête agente,
C'est un vilain emploi que celui d'intrigante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là.
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma maîtresse un discours aussi sot :
Je vais lui dire tout, sans oublier un mot.
(A Valentin.)
Adieu, digne valet d'un trop indigne maître ;
J'espère que dans peu nous nous ferons connaître.
(A part.)
Je ne le connais plus, et ne sais où j'en suis.

SCÈNE IV

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Quelle ville, bon Dieu ! quel étrange pays !
On me l'avait bien dit, que ces femmes coquettes,
Pour faire réussir leurs pratiques secrètes,
Des nouveaux débarqués s'informaient avec soin,
Pour leur dresser après quelque piége au besoin.

VALENTIN.

Au coche elle aura pu savoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MÉNECHME.

Justement, c'est de là qu'elle a pu le savoir :
Mais, contre leurs complots, j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attrapper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, monsieur, en ce lieu plus longtemps :
Les femmes à Paris ont des attraits tentants,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MÉNECHME.

Votre conseil est bon ; entrons sans plus attendre.

SCÈNE V

ARAMINTE, FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, à Finette.

Non, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez si je mens : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE, à Ménechme, qu'elle prend pour le chevalier.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, monsieur, bien de l'indifférence!
Le dîner vous attend; et vous savez, je crois,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

MÉNECHME.

En vérité, madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que, dans ma surprise...
Je trouve surprenant .. Je ne m'attendais pas
A voir ce que je vois... Car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu...dérangés...pourraient bien me confondre:
Si d'ailleurs...

(A part.)

Par ma foi, je ne sais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annoncent-ils point de triste événement?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire?
Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire,
Vous êtes-vous battu?

MÉNECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, et qu'on a pour but de chastes chaînes,
Tout le bien et le mal, le plaisir et les peines,
Tout, entre deux amants, ne doit devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux et nos biens en commun;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MÉNECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune;

Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez, madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FINETTE.

Bon! madame, il m'en a tantôt tenu bien d'autres

VALENTIN, bas à Araminte.

Dans ses discours, parfois, il est impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME.

Je ne puis, maintenant;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre:
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

MÉNECHME.

Quel diantre de discours! Passez, et laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Eh bien! peut-on plus loin porter l'impertinence?
Ferme, monsieur; ici poussez bien l'insolence:
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MÉNECHME.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise et m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me déguisez rien.

MÉNECHME.

Vous feignez l'ignorer; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche!
Et de quel coche ici me venez-vous parler?

MÉNECHME.

Du coche le plus rude où mortel puisse aller;
Et je ne pense pas, que de Paris à Rome,

Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MÉNECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences.
Des soins plus importants me mettent en souci :
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent comme vous chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures! Ciel! quels termes sont-ce là?

FINETTE.

Des créatures! nous! Ah! madame, voilà
Les deux plus grands fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire...

MÉNECHME.

Doucement, s'il vous plaît; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du valet; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, se sauvant.

De tout ce différend je ne veux rien connaître;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse! et quelle est ma faiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse!
Finette, tu le sais; rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide! scélérat! ton cœur n'est point touché?

MÉNECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine et que rigueurs.

(Elle s'en va.)

MÉNECHME.

Bon! je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCÈNE VI

FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

FINETTE, à Ménechme.

Ah! maudit renégat, le plus méchant du monde!
Que le ciel te punisse, et l'enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé;
Et ce n'est plus lui-même.

(Finette sort; Ménechme la suit, et s'arrête à l'entrée d'une rue.)

MÉNECHME, à Finette et à Araminte qu'il suit des yeux.

Adieu donc, mes princesse,
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.

SCÈNE VII

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME, revenant à Valentin.

Mais voyez quelle rage et quel déchaînement!
J'ai senti cependant un tendre mouvement;
Le diable m'a tenté. J'ai trouvé la suivante
D'un minois revenant, et fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu;
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
Mais entrons au plus tôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelle brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper, et vous servir de moi.

MÉNECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtresse.
Un désir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,

Je vous y conduirai, si vous le trouvez bon.

MÉNECHME.

Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE VIII

VALENTIN, seul.

Je vais trouver mon maître,
Savoir en quel état les choses peuvent être;
S'il agit de sa part; s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme; bon pied, bon œil.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE CHEVALIER, vêtu en deuil; VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'est plus surprenant; et votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
Vous et lui ce n'est qu'un : étant vêtu de deuil,
Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon maître;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connaître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que de ma main
Je vous attache ici quelque signe certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire?

VALENTIN, mettant une marque au chapeau.

Vous marquer de ma marque, ainsi que votre père,
Pour vous mieux distinguer, faisait fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois?

VALENTIN.

Je ne ris nullement :
Et je pourrais fort bien, le premier, m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi! monsieur, il vous doit compter toute la somme,
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!
D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris :
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui, surpris, interdit, et ne sachant que dire,
Croyant qu'elle tendait un piége à sa vertu,
L'a brusquement traitée; il s'est presque battu;
Et, si je n'avais pas apaisé la querelle,
Il serait arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons naissants?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort; et jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, et j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-père, et servons notre amour.
Heurte vite.

(Valentin va frapper à la port de Démophon qui sort.)

SCÈNE II

DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, à Démophon.

Êtes-vous, monsieur, un honnête homme

Appelé Démophon?

DÉMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Ménechme, et qui vient de Péronne
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DÉMOPHON, au chevalier.

Ah! monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, monsieur, qu'une pareille joie
Dans cet embrassement à vos yeux se déploie.
Et que tout le respect ici vous soit rendu,
Que doit à son beau-père un gendre prétendu.

DÉMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchante!
Et mon âme serait entièrement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyais souvent,
Pour voir cette alliance était encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un oncle que j'aimais d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien, à sa mort, j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son âme le ciel fasse miséricorde!
Mais nous parler de lui, c'est toucher une corde
Bien triste... et qui pourrait... Mais il était bien vieux.

DÉMOPHON.

Mais point trop. Nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on veut le prendre.
Je dis qu'il était vieux pour son peu de santé;
Il se plaignait toujours de quelque infirmité.

DÉMOPHON.

Point du tout ; et je crois que, dans toute sa vie,
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'était un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vrai... cependant...

LE CHEVALIER, bas à Valentin.

Tais-toi donc.

DÉMOPHON.

Ce discours peut rouvrir votre plaie ;
Prenons une matière et plus vive et plus gaie.
Vous allez voir ma fille ; et j'ose me flatter
Que son air et ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir sollicite ;
Je compte, en vérité, bien peu sur mon mérite.

DÉMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous devez y compter ;
Et du premier coup d'œil vous saurez l'enchanter.
Je me connais en gens, croyez-en ma parole :
Et, de plus, Isabelle est une cire molle
Que je forme et pétris comme il me prend plaisir,
Quand vous ne seriez pas au gré de son désir
(Ce qui me tromperait bien fort), je suis son père.
Et pour voir à mes lois combien elle défère,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeler ;
Et, sans être aperçu, vous l'entendrez parler.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi seul ici ; va-t'en trouver mon frère :
Empêche-le surtout d'aller chez le notaire ;
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord.
Mais je ne pourrai pas, dans son ardent transport,
L'empêcher de venir ici voir sa maîtresse :
Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vite; je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCÈNE IV

DÉMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER,
(A l'écart.)

DÉMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon père?

DÉMOPHON.

Vous dire quatre mots, et vous parler d'affaire.
Un homme de province, assez bien fait pourtant,
Doit, pour vous épouser, arriver à l'instant.

ISABELLE, à part.

Qu'entends-je?

DÉMOPHON.

Ce parti vous est fort convenable;
La naissance, le bien, tout m'est très-agréable,
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon père, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moi de dire avecque déférence,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obéissance,
Que je ne prétends point me marier.

DÉMOPHON.

Comment?
D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai; mais enfin l'esprit vient avec l'âge.

J'en connais les dangers. Aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconstants ou jaloux;
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices :
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DÉMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu :
Il suffit que ce soit un homme de province;
Et je n'en voudrais pas, quand ce serait un prince.

LE CHEVALIER, se montrant.

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner;
Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres
De qui les sentiments différeront des vôtres.

ISABELLE, à part.

Que vois-je? juste ciel! et quel étonnement!
C'est Ménechme, grands dieux! c'est lui, c'est mon amant.

DÉMOPHON, au chevalier.

Je suis au désespoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes lois si contraire...
Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non; ne contraignons point, monsieur, ses volontés :
J'aimerais mieux mourir que d'obliger madame
A faire quelque effort qui contraignît son âme.

DÉMOPHON.

Regarde le parti qui t'était destiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avais tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.

Quoi! c'est là le parti que vous me proposiez?

DÉMOPHON.

Eh! oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût et vos folles pensées
Ne rompaient mes desseins et toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DÉMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un père.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévère,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon père me l'ordonne, et je suis mon devoir.

SCÈNE V

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, au chevalier.

Ah! te voilà donc, traître! avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence!
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sais ce que vous voulez dire;
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi.
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi!

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, âme double et traîtresse!
Tu m'abusais, hélas! d'une feinte tendresse :
Et moi, de bonne foi, je te donnais mon cœur,
Sans connaître le tien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par delà mes mérites;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DÉMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus. Mais, dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER, à Démophon.

Madame est votre sœur?

DÉMOPHON.

Oui, monsieur, dont j'enrage
De plus, ma sœur aînée, et n'en est pas plus sage.

(A Araminte.)

Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici, monsieur, qui, de sa vie,
Ne vous vit, ne connut, et n'en à nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connaît pas! Vous êtes fou, je crois!
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes lois!
Il a fait de mon bien un assez long usage :
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et si de ses malheurs je n'avais eu pitié,
Il aurait tout au long fait la campagne à pied.

DÉMOPHON, bas au chevalier.

Je vous le disais bien, qu'elle était un peu folle.

LE CHEVALIER, bas, à Démophon.

Elle y vise assez.

DÉMOPHON, bas, au chevalier.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus longtemps
A m'entendre tenir des discours insultants.
A madame, à présent, je quitte la partie;
Je reviendrai sitôt qu'elle sera partie.

DÉMOPHON, bas, au chevalier.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit;
Il faut s'accomoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, monsieur, souffrez que je vous quitte;
Je reviens sur mes pas achever ma visite.

(Il s'en va.)

ARAMINTE, au chevalier.

Ne crois pas m'échapper.

SCÈNE VI

ARAMINTE, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, revenant sur ses pas.
Je connais vos desseins;
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouser en dépit de la fille,
Du père, des parents, de toute la famille,
En dépit de lui-même, et de moi-même aussi.
(Elle sort.)

SCÈNE VII

DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON.
Quel vertigo l'agite, et la conduit ici?
Toujours de plus en plus son cerveau se démonte.
ISABELLE.
Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.
DÉMOPHON.
Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venue ici causer quelque malheur.

SCÈNE VIII

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, à Ménechme, dans le fond.
Oui, monsieur, les voilà, la fille avec le père;
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.
DÉMOPHON, allant à Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.
Ah! monsieur, pour ma sœur et pour sa vision,
Il faut, ma fille et moi, vous demander pardon.
Vous savez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MÉNECHME.

Oui, monsieur.

DÉMOPHON.

Vous voilà promptement de retour.
J'en suis ravi.

MÉNECHME.

Je viens vous donner le bonjour,
Et, par même moyen, amant tendre et fidèle,
Épouser une fille appelée Isabelle,
Dont vous êtes le père, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DÉMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète,
Combien de ce parti mon âme est satisfaite :
Ma fille en est contente; elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour et le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de répugnance;
Mais, vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MÉNECHME.

Nous nous sommes donc vus quelquefois ?

DÉMOPHON.

A l'instant,
Vous sortez d'avec elle et paraissez content.

MÉNECHME.

Moi ! je sors d'avec elle?

DÉMOPHON.

Oui, sans doute, vous-même;
Nous avions, de vous voir, une allégresse extrême,
Quand ma sœur est venue, avec ses sots discours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que sitôt vous perdiez la mémoire ?

MÉNECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel temps? comment? où ?

DÉMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MÉNECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'est me faire passer pour un visionnaire;

Et ce début, tout franc, ne me satisfait guère.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois;
Que ce soit la première ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DÉMOPHON, bas.

Cet homme, dans l'abord, me paraissait plus sage.

MÉNECHME.

Madame, on m'a vanté, par écrit, vos appas :
J'en suis assez content; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guérir mes alarmes :
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, à part.

Je ne le connais plus, son esprit s'est troublé.

MÉNECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France;
J'en ai du plus brillant, et le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse et n'est utile à rien;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre;
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DÉMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée?

MÉNECHME.

Mon âme dans ce choix est indéterminée.
La cour aurait pour moi d'assez puissants appas,
Si la sujétion ne me fatiguait pas.
La guerre me ferait d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'art d'astrologie
Ne m'avaient assuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh ! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon sens.

ISABELLE, bas.

Quel discours! quel travers! Est-ce lui que j'entends?

MÉNECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? Vous paraissez surprise,
Comme si je disais ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine, et soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je sais à quel devoir l'état de femme engage.

MÉNECHME.

Jusqu'ici je vous crois et vertueuse et sage;
Cependant ce regard amoureux et fripon
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon :
J'en tire un argument, sans être philosophe,
Que vous me réservez à quelque catastrophe.
Plait-il? qu'en dites-vous?

DÉMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien;
Isabelle toujours doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon père, permettez que je quitte la place :
Monsieur me flatte trop; ses tendres compliments
Me font connaître assez quels sont ses sentiments.

(Elle sort.)

SCÈNE IX

DÉMOPHON, MÉNECHME, VALENTIN.

DÉMOPHON, à part.

Mon gendre avait d'abord de plus belles manières.

MÉNECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sincères.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MÉNECHME.

Oh! parbleu, je suis franc.
Femme, maîtresse, ami, tout m'est indifférent;
Je ne me contrains pas, et dis ce que je pense.

DÉMOPHON.
C'est bien fait. Vous aurez, je crois, la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moi?

MÉNECHME.
Je reçois cette grâce ainsi que je le doi;
Mais il faut...

DÉMOPHON.
Vous souffrir en une hôtellerie!
Ce serait un affront...

MÉNECHME.
Laissez-moi, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DÉMOPHON.
Soit. Je vais travailler à l'hymen projeté.
(A part.)
Mon gendre prétendu me paraît bien sauvage;
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCÈNE X

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.
J'ai donc vu là l'objet dont je serai l'époux?

VALENTIN.
Oui, monsieur, le voilà.

MÉNECHME.
Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.
Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ai pas l'âme atteinte.

MÉNECHME.
Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE XI

M. COQUELET, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, à part.
Quel surcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas:

C'est le marchand fripier qui nous rend sa visite.

M. COQUELET, à Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai, ce matin, monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous dans une peine extrême ;
Car, dans notre maison, tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme : elles tremblaient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME.

M'aimer sans m'avoir vu ! voilà de bonnes âmes !
Je n'aurais jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET.

Nous le devons, monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dès longtemps ami de la maison.

MÉNECHME, bas, à Valentin.

Quel est cet homme-là ?

VALENTIN, bas, à Ménechme.

C'est un visionnaire,
Une espèce de fou d'un plaisant caractère,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses débiteurs, et veut que cela soit :
C'est sa folie, enfin ; il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main ; et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MÉNECHME, bas, à Valentin.

Sa folie est nouvelle et rare assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme et me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, sans contester.

VALENTIN, bas, à Ménechme.

Que vous avais-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre absence,
Obtenu contre vous certain mot de sentence,
Et par corps.

MÉNECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, bénin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un huissier :
De poursuites, d'exploits, il vous romprait la tête.

MÉNECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête!
Comment vous nomme-t-on?

M. COQUELET.

Oh! vous le savez bien.

MÉNÈCHME.

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, prenant M. Coquelet à part.

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possède!

M. COQUELET, à Valentin.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, à part, à M. Coquelet.

Sa mémoire est perdue; il ne se souvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie.
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, à part, à Valentin.

Ciel! que me dites-vous? Quel triste événement!
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, bas.

Comment?
On l'a mis, à la guerre, en une batterie
D'où le canon tirait avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son faible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh! l'effet du canon ne saurait se comprendre.

M. COQUELET, à Ménechme.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu;

Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez...

MÉNECHME.

Oui, je sais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits
Qu'à votre régiment l'an passé je fournis.

MÉNECHME.

Mon régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes;
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos sornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis marchand fripier;
Mon nom est Coquelet, syndic et marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles sont tous contenus au mémoire.

(Il lui donne son mémoire.)

MÉNECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, et comme j'en fais cas.

(Il déchire le mémoire, et lui jette les morceaux au visage.)

VALENTIN, à Ménechme.

Ah! monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, ramassant les morceaux.

Déchirer un billet!... le jeter à la face!...
Vous êtes un fripon.

MÉNECHME.

Un fripon, moi!

VALENTIN, se mettant entre deux.

De grâce...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN, à M. Coquelet.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté!

VALENTIN, à M. Coquelet.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.
C'est un crime effroyable et digne des galères.

MÉNECHME, à Valentin.
Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, à Ménechme.
Laissez-le aller :
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?
(A M. Coquelet.)
Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET.
Je veux être payé ; je me moque du reste.

VALENTIN, à M. Coquelet
Partez, monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler son cerveau?

M. COQUELET.
Oui, je pars; mais peut-être avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton et de demeure.
Serviteur.

SCÈNE XII

MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN.
Contre un fou fallait-il vous fâcher?

MÉNECHME.
De quoi s'avise-t-il de me venir chercher
Pour être le plastron de ses impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon notaire et ne différons plus.

VALENTIN.
Présentement, monsieur, nos pas seraient perdus;
Il n'est pas chez lui ; mais bientôt il doit s'y rendre :
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME.
Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile.
Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville.

Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, et lui.

(Il sort.)

SCÈNE XIII

VALENTIN, seul.

Je prétends l'observer autour de cette place,
Le poisson, de lui-même, entre dans notre nasse:
Tout succède à mes vœux ; et j'espère, en ce jour,
Servir utilement la Fortune et l'Amour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

VALENTIN, seul.

J'ai toujours observé cette porte de vue;
Personne du logis n'est sorti dans la rue:
Mon maître a tout le temps de toucher son argent.
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le notaire,
Ne fasse encore trop tôt découvrir le mystère.
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative?

SCÈNE II

FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Mais j'aperçois Finette; et mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE.

Je cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmants attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présents; ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeler créature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée;
Et ma maîtresse en est si fort scandalisée,
Que, rompant avec lui désormais tout à fait,
Je viens lui demander et lettres et portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile:
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paraît pas égal
Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcelle,
Tu sais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourrait-on d'un portrait faire si peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque temps, un oncle, un honnête homme,
(A peine pouvons-nous dire comme il se nomme)
A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise, et nous faire ses hoirs;
Soixante mille écus d'argent sec et liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi! dans si peu de temps vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bonhomme,
La mort, le testament, et reçu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même.
Tu vois bien qu'il ferait une sottise extrême,
S'il se piquait encor d'avoir des feux constants;
Il faut bien dans la vie aller comme le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amants tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi je quitte les soubrettes:
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang:
Je prends un vol plus fier et suis haussé d'un cran.
Mes mains de cet argent seront dépositaires,
Et je vais me jeter, je crois dans, les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie avec des airs fendants,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse, et nombre de valets,
Intendants, cuisiniers, rempliront mon palais:
Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine;
Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine:
Table ouverte à dîner; et les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupers clandestins,
J'aurai, vers le rempart, quelque réduit commode.

Où je régalerai les beautés à la mode,
Un jour l'une, un jour l'autre; et je veux à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême.
Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE III

MÉNECHME, VALENTIN, FINETTE.

VALENTIN.

C'est Ménechme lui-même.

(A Ménechme.)

A vos ordres, monsieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, à Valentin.

Vous m'avez, en ce lieu, quelque temps attendu;
Mais j'ai cherché longtemps un papier nécessaire,
Pour aller promptement finir chez le notaire.

FINETTE, à Ménechme qu'elle prend pour le chevalier.

Ma maîtresse, rompant avec vous tout à fait,
M'envoie ici, monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux. En nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

(Elle tire de sa poche une boîte à portrait et un paquet de lettres.)

MÉNECHME, à Finette.

Tout ceci doit-il durer longtemps?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens:
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits.

MÉNECHME.

C'est l'usage?

FINETTE.

Oui, monsieur; on n'y manque jamais.

Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir-vivre et de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MÉNECHME.

Savez-vous bien, m'amie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse et me fatigue;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, et rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME.

Mon portrait! Qu'est-ce à dire?

FINETTE.

Oui, sans doute, le vôtre,
Que ma maîtresse prit en vous donnant le sien.

MÉNECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maîtresse?

FINETTE.

Eh bien!
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux?

MÉNECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, et je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi! vous pourriez jurer, monsieur...

MÉNECHME.

J'en jurerai.
Je ne me suis jamais ni fait graver ni peindre.

FINETTE, à part.

Ah! l'abominable homme..

VALENTIN, bas à Ménechme.

Il n'est plus temps de feindre;
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon:
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MÉNECHME, à Valentin.

Je ne sais ce que c'est, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde?

MÉNECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, et ne vous l'ait donné.

FINETTE, à part.

Quel audace! quel front! mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

(Elle ouvre la boîte et en montre le portrait à Ménechme.)

Eh bien! connaissez-vous ce visage et ces traits?

MÉNECHME, considérant le portrait.

Comment diable! c'est moi! qui l'eût pensé jamais?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN, prenant le portrait.

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'est vous-même; et vous voilà parlant :
Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MÉNECHME, à part.

Il entre là-dessous quelque sorcellerie;
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici quelque noir stratagème.

FINETTE, à Ménechme.

Finissons, s'il vous plaît.

MÉNECHME.

Oh! finissez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connaître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus longtemps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MÉNECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma maîtresse.

MÉNECHME, la prenant par les épaules.

Je ne sais ce que c'est. Passe vite, et me laisse.

FINETTE.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrais bien, monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, bas à Ménechme.

Pour éviter, monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, et vous défaites d'elle.
Vous savez ce que c'est qu'une amante en courroux :
Les enfers déchaînés seraient cent fois plus doux.

MÉNECHME.

Mais quand elle serait mille fois plus diablesse,
Je ne la connais point, elle ni sa maîtresse,

VALENTIN, bas, à Finette.

Quoi qu'il dise, l'amour lui tient encore au cœur:
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Eh bien! jusqu'à ce temps je veux encore attendre;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

SCÈNE IV

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Mais peut-on sur les gens être tant acharnée?
Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable et bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre amants, tel dépit n'est qu'une bagatelle;
Je veux, dès aujourd'hui, vous remettre avec elle.

SCÈNE V

LE MARQUIS, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, à part.

Mais je vois le marquis; il tourne ici ses pas.

Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, embrassant vivement Ménechme qu'il prend pour le chevalier.

Hé! cadédis, mon cher, qu'elle heureuse fortune!
Qué jé t'embrasse... encore et millé fois pour une.
Quelqué contentément qué j'aie à té révoir,
Régardé-moi : jé suis outré dé désespoir?
Lé jour mé scandalise, et voudrais contré quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à mé battre.

MÉNECHME

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup dé pistolet mé serait coup dé grâce;
Jé voudrais qué quelqu'un m'écrasât sur la place.

MÉNECHME, à part, à Valentin.

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN, bas, à Ménechme.

C'est un de vos amis,
Sans doute, et des plus chers.

MÉNECHME, bas, à Valentin.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Jé sors d'uné maison, qué la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse!
Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquénet lé caprice outrageant
M'oblige à té prier dé vouloir bien mé rendre
Cent louis qué dé moi lé bésoin té fit prendre.
Excuse si jé viens ici t'importuner;
En l'état où jé suis, on doit tout pardonner.

MÉNECHME.

Je vous pardonne tout; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.
Je ne vous connais point. Comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu?

LE MARQUIS.

Quel est donc cé discours? Il mé passe. A l'entendre...

MÉNECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous né mé dévez pas cent louis?

MÉNECHME.

Non, ma foi;
Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il né vous souvient pas qu'allant en Allémagne,
Etant vide d'argent pour fairé la campagne,
Sans âne, ni mulet, prêt à demeurer là...

MÉNECHME, le contrefaisant.

Jé né mé souviens pas d'un mot dé tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes mé trouver pour vous faire ressource,
Et qué, sans déplacer, jé vous ouvris ma bourse?

MÉNECHME.

A moi? J'aurais perdu le sens et la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, montrant Valentin.

Cet hommé-ci présent peut rendré témoignage;
Il était avec vous, jé rémets son visage.
(A Valentin.)
Viens çà, bélitre; parle; oseras-tu nier
Cé qué son mauvais cœur tâche en vain d'oublier?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main dé fureur possédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelqué confuse idée? Oh! moi, j'en suis certain.
(A Ménechme.)
Çà, monsieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MÉNECHME.

Quoi! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu : trêve aux paroles,
Il mé faut des effets; vite, dépêchez-vous.

MÉNECHME.

Je ne suis point pressé; de grâce, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chose est assez claire.

MÉNECHME.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, monsieur, il faut mé satisfaire.

MÉNECHME.

Vous satisfaire, moi ! Mais je ne vous dois rien;
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on mé doit, voilà lé sergent qué jé porte.
(Il met l'épée à la main.)

MÉNECHME, à part.

Juste ciel ! quel brutal ! Si faut-il que j'en sorte.
(Haut.)
Combien vous est-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent louis.

MÉNECHME.

Cent louis ! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Qué jé dévienne atome, ou qu'à l'instant jé meure,
Si vous né mé payez lé tout dans un quart d'heure.

VALENTIN, bas à Ménechme.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront soixante mille écus ?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, bas, à Valentin.

Il est pourtant bien rude..

LE MARQUIS.

Qué dé réflexions, et qué d'incertitude !

MÉNECHME.

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous;

Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà soixante.

(Bas, à Valentin.)

Tirez-moi de ses mains; faites qu'il se contente.

(A part.)

Ah ! si je n'avais pas hérité depuis peu,
Je me battrais en diable; et nous verrions beau jeu.

VALENTIN, au marquis.

Voilà plus de moitié, monsieur, de votre dette;
Demain on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, prenant la bourse.

Adieu, monsieur, adieu; jé vous croyais du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentiments d'honneur;
Mais cette occasion mé prouve lé contraire;
Né m'approchez jamais qué dé loin... Plus d'affaire...
Jé serais dégradé dé noblesse chez nous,
Si j'étais accosté d'un lâche tel qué vous.

SCÈNE VI

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Je lui conseille encore de me chanter injure.
Où suis-je? quel pays ! quelle race parjure !
Hommes, femmes, passants, marchands, Gascons, commis,
Pour me faire enrager, tous semblent s'être unis.
Je n'en connais aucun; et tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis et viennent me surprendre.
Allons voir mon notaire; et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.

(Il s'en va.)

VALENTIN, courant après lui.

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise?

MÉNECHME.

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise;
Je vous suis obligé des services rendus ;
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus;

Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCÈNE VII

VALENTIN, seul.

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son soûl;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou;
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi;
Mon bonheur est si grand qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force et l'énergie;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris;
L'un de trois mille écus; l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept. J'achèterais, je pense,
Deux ou trois marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine! Le bien vous vient de toutes parts.
De grâce, laissez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés, dont l'usage est utile.
La belle impression! les beaux noms! le beau style!
Ce sont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour se distille en de fades paroles,
Et qui ne sont partout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connais le prix tout aussi bien que toi;
Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi :
J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre;
Votre frère pour vous vient encor d'être pris.
Le marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Est venu brusquement lui demander la somme.
Votre frère d'abord a rembarré son homme;
Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pu lui donner,
A voulu sur-le-champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire;
Et, mettant à profit mon conseil salutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue?

VALENTIN.

Oui vraiment. Il est un peu brutal,
Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire:
Il a sur son chapitre étendu sa satire,
Et tenu, face à face, un propos aigre-doux,
Qu'on met sur votre compte, et que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCÈNE IX

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Mais je la vois paraître. Où tournez-vous vos pas,
Madame? où fuyez-vous?

ISABELLE, *traversant le théâtre.*

Où vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voilà le quiproquo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens ; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre et ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective ;
Je vous parais sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non ; je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous saurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN, à Isabelle.

Écoutez, sans tant vous émouvoir.

ISABELLE, à Valentin.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises ?

VALENTIN.

Mon Dieu ! non. Sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon :
Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

ISABELLE.

Oh ! pour moi, j'ai raison ; toi-même, sois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER.

Moi! je vous ai...

VALENTIN, au chevalier.

Paix donc, point tant de pétulance.
Je ne dirai plus rien, si vous parlez toujours.
(A Isabelle.)
L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est lui, sans être lui; ce n'est que son image,
De taille, de façon, de nom et de visage;
Et, quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent entre eux;
Tous les deux ne font qu'un, et cependant font deux.
Ainsi, c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de monsieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paraît pas trop claire:
Mais sachez que monsieur en ces lieux a son frère,
Frère jumeau, semblable et d'habits et de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits.
Vous l'avez pris pour lui; mais quoiqu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal : voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant récit,
Je me plais à le croire; il flatte mon esprit.
L'amour rend ma méprise et juste et pardonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon transport...
(Il veut lui baiser la main.)

ISABELLE.

Modérez ces désirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.

Mais, d'une et d'autre part, oublions nos méprises.

VALENTIN, montrant la marque du chapeau du chevalier.

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal;
Il doit, dans l'embarras, vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le notaire,
Épouser l'un pour l'autre, et prendre le contraire :
Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, et je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Trêve de compliments. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux vous et moi nous appelle.
Que madame à présent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat; et qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, madame; et je ne saurais croire
Que l'on puisse trouver une âme encor si noire.
Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, et l'aurait, je crois, fait,
Si son valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah! madame, armez-vous d'un généreux courage.
Poursuivez votre pointe, et faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.

Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le ciel me punisse!

FINETTE.

Il n'est plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.
Les filles, en ce temps, si souvent attrapées,
Sur la foi des serments avaient été trompées;
Et, voulant mettre un frein au dégoût des amants,
Se faisaient d'un écrit confirmer les serments.
Mais que leur sert d'user de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance?
Je vois bien maintenant que, dans ce siècle ingrat,
Il ne faut se fier que sur un bon contrat.
Mais c'est notre destin : toujours, tant que nous sommes,
Nous serons le jouet et les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde!
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul, et n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, et qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire et nous surprendre :
Nous fera par écrit sa déclaration,
Sans en venir après à la conclusion!
Non, c'est une noirceur qui crie au ciel vengeance.
Il faut de cet abus réprimer la licence;
Et, quand ce ne serait que pour vous en venger,
Il faudrait l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?
Cela fut bon du temps du monde adolescent;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime

D'épouser sans amour et même sans estime.
Il faut se marier : vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour longtemps.
Ce conseil bienfaisant que mon zèle vous donne,
Je voudrais l'appliquer à ma propre personne;
Et rester vieille fille est un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCÈNE II

DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Le hasard justement en ce lieu vous amène;
D'aller jusque chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hasard nous sert donc tous deux également,
Mon frère; car chez vous j'allais pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DÉMOPHON.

Toujours préoccupée.
N'êtes-vous point, ma sœur, encore détrompée,
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimère et pure vision?
Finissez, croyez-moi; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, et montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison vous babillez toujours;
Mais vous savez quel cas je fais de vos discours.
Ménechme m'appartient; et voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DÉMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre crédulité?

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moi; je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma nièce?

ISABELLE.

Oui, sans doute, ma tante,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien!
Un procédé pareil est sot et malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourrait de vos mains ravir une conquête?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmants qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont, pour le moins, aussi beaux que les vôtres;
Et lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DÉMOPHON.

Oh! je suis à la fin bien las de vous entendre.

SCÈNE III

MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Heureusement ici je vois venir mon gendre.
(A Ménechme.)
Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux?

MÉNECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DÉMOPHON.

Je l'attends, et je crois qu'il ne tardera pas.

MÉNECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fidèles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles;
Un autre, à toute force, et me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain;
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,

Me force à lui payer une dette inconnue :
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connais aucun, non plus que Lucifer!

ARAMINTE, à Ménechme.

Traître, c'en est donc fait; malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes serments, malgré ton premier choix!

MÉNECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidèle!
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle!
Tu me vois expirante, et cédant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort!

(Elle tombe sur Finette.)

MÉNECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée!
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE, à Ménechme.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtresse?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté?

MÉNECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe?
Déjà, pour mon repos, il devrait l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promesse en main; voilà ta signature:
Je puis, par ce témoin, confondre l'imposture.

(Démophon prend la promesse.)

MÉNECHME, à Démophon.

Elle est folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer :
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DÉMOPHON, lui montrant la promesse.

Mais voilà votre nom « Ménechme ».

(Bas.)
En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence?
C'est ma sœur, et je puis assoupir tout cela.

MÉNECHME, à part, à Démophon.

Moi! si j'ai jamais vu ces deux friponnes-là,
(Pardonnez-moi le mot; c'est votre sœur, n'importe),
Je veux bien à vos yeux, et devant que je sorte,
Que Satan... Lucifer...

DÉMOPHON, à part, à Ménechme.

Je vous crois sans jurer.

MÉNECHME.

Cette femme a fait vœu de me désespérer.
(A Araminte.)
Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu sois enfin, laisse-moi, je te prie.

SCÈNE IV

ROBERTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Ah! monsieur Robertin, vous venez justement;
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplaît pas,
Surtout à la future : elle a beaucoup d'appas;
Mais un époux bien fait, tel que l'Amour lui donne,
Malgré tous ses attraits, manquait à sa personne :
Elle n'a maintenant plus rien à désirer.

MÉNECHME.

Si ce n'est d'être veuve et me voir enterrer :
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentiments n'entrent point dans mon âme.

ROBERTIN, à Isabelle.
Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit.
Je stipule, pour lui, que c'est un honnête homme.

MÉNECHME, à Robertin.
Vous vous moquez, monsieur.

ROBERTIN.
Et dans lui l'on renomme
La franchise du cœur qu'il a par préciput.

MÉNECHME, à Robertin.
Je voudrais pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le protocole;
Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.
Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.
Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose;
Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DÉMOPHON.
Vous direz vos raisons et vos griefs demain,
Ma sœur. Ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.
Voici donc le contrat...

MÉNECHME.
Mais, monsieur le notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire
Qui, plus que celle-là, me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.
Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurais pas usé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le contrat au plus tôt.

MÉNECHME.
Vous m'avez-vu chez vous?

ROBERTIN.
Oui, monsieur.

MÉNECHME.
Quand?

ROBERTIN.

Tantôt...

MÉNECHME.

Qui? moi? moi?

ROBERTIN.

Vous; oui, vous. Au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite :
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MÉNECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MÉNECHME.

Je ne ris nullement, et me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainsi.

MÉNECHME.

N'êtes-vous pas notaire?

ROBERTIN.

Et, de plus, honnête homme.

MÉNECHME.

Oh! c'est une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avais; mais je ne les ai plus.

MÉNECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme?

MÉNECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance; et c'est là le meilleur.

MÉNECHME.

Quoi! monsieur, vous auriez le front et l'insolence.

ROBERTIN.

Quoi! monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

MÉNECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus?

MÉNECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DÉMOPHON, se mettant entre eux deux.

Hé! messieurs, doucement; je suis pour vous honteux,
Et je ne sais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monsieur pourrait-il bien avoir l'âme assez noire...

ARAMINTE.

Oui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès; et, s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCÈNE V

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE.

VALENTIN.

Hé! qu'est-ce donc, messieurs? Voilà bien du grabuge!

MÉNECHME, montrant Valentin.

De notre différend cet homme sera juge;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle.

(A Valentin.)

Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De monsieur que voilà?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espèce.

Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, le prenant au collet.

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux imposteur!
Tu peux soutenir...

VALENTIN.

Oui, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de monsieur ;
Il s'appelle Ménechme, il est de Picardie ;
Et, si vous le niez, c'est une perfidie.
Je lèverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, à Démophon.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit,
Plus noir, plus scélérat. Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
Je vous embarquais là dans une belle affaire !

DÉMOPHON, à Ménechme.

Je vous prenais, monsieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crime, de noirceurs dont il ne soit complice.

FINETTE, à Ménechme.

Traître, te voilà donc à la fin confondu!
Sans autre procédure, il faut qu'il soit pendu.

MÉNECHME.

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage exécrable,
Des hommes, des démons si méchants que vous tous ;
Et... je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER, à part.

Ma présence, je crois, est ici nécessaire,
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

DÉMOPHON, apercevant le chevalier.
Qu'est-ce donc que je vois ?

ROBERTIN, apercevant le chevalier.
Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE, apercevant le chevalier.
Quelle aventure, ô ciel ! Dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE, apercevant le chevalier.
Madame, je ne sais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur ; mais enfin je vois double.

MÉNECHME, apercevant le chevalier.
Quel objet se présente, et que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER, à Ménechme.
Pourquoi prendre, monsieur, mon nom et ma figure ?
Je m'appelle Ménechme, et c'est me faire injure.

MÉNECHME, à part.
Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon !
(Au chevalier.)
Et de quel droit, monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.
Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME.
Mon père, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.
Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MÉNECHME.
En accouchant de moi l'on vit mourir ma mère.

LE CHEVALIER.
La mienne est morte aussi de la même manière.

MÉNECHME.
Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER.
Et moi pareillement.

MÉNECHME.
J'avais un certain frère, un mauvais garnement,
Et dont, depuis qninze ans, je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.
Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MÉNECHME.

Ce frère, étant jumeau, dans tout me ressemblait.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image ; et qui me voit, le voit.

MÉNECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous pas ce frère?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit : voilà tout le mystère.

MÉNECHME.

Est-il possible? ô ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement.
Mon frère, est-ce bien vous? quelle heureuse rencontre!
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre?

MÉNECHME.

Mon rère, en vérité... je m'en réjouis fort :
Mais j'avais cependant compté sur votre mort.

FINETTE, à Araminte.

En tout ceci, madame, il n'y va rien du nôtre;
Quoi qu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DÉMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.
(A Isabelle.)
Il te faut un époux ; en voilà deux pour un :
Choisis le bon pour toi, ma fille, et te contente.

ISABELLE, reconnaissant la marque du chapeau du chevalier.

Puisque vous m'accordez le choix qui se présente,
Portée également de l'une et l'autre part,
(Elle donne la main au chevalier.)
Je prends monsieur : il faut en courir le hasard.

ARAMINTE, prenant Ménechme par le bras.

Et moi, je prends monsieur.

MÉNECHME, à Araminte.

Il semble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baisser et prendre.

VALENTIN, prenant Finette par le bras.

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,

Par droit d'aubaine aussi Finette m'appartient.

ROBERTIN, prenant les deux frères par le bras.

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'instruise
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER, à Robertin.

N'en soyez point en peine, et je les ai reçus.
C'est moi qui, pour la mienne, ayant pris sa valise,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui, pour un legs, vient d'arriver ici :
C'est moi qu'on a cru mort, et qui m'en suis saisi :
C'est moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
(Montrant Araminte.)
A madame autrefois ai fait une promesse ;
Et c'est moi qui, depuis, brûlant des plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MÉNECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, monsieur le notaire ?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du destin, mon frère, il faut souscrire.
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
Pourvu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant madame, acquitter ma parole.

MÉNECHME.

Comment donc ! voulez-vous que j'épouse une folle ?

ARAMINTE, au chevalier.

Et de quel droit, monsieur, me faites-vous la loi ?
Je vous trouve plaisant de disposer de moi !

LE CHEVALIER, à Ménechme et à Araminte.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moi-même.
Et, pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié ;
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MÉNECHME, embrassant le chevalier.

A ce dernier trait-là je reconnais mon frère.

(A Araminte.)

Ça, ma reine, épousons, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant friponne, et vous m'appelant traître.
Nous n'avions pas, pour lors, l'honneur de nous connaître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en sont dit tout autant, et se connaissaient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne serait que pour la ressemblance,
Je voudrais l'épouser, sans tant de résistance.

ARAMINTE.

Si je pouvais un jour me résoudre à ce choix,
Je le ferais exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien seul en vue ;
Mais, en me mariant, votre attente est déçue.
Oui, je l'épouserai, pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, et vous désoler tous.

MÉNECHME.

Ce sera très-bien fait.

DÉMOPHON, au chevalier.

Vous, acceptez ma fille,
Puisqu'un coup du hasard vous met dans ma famille.
Je voulais un Ménechme : en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier;
Marions-nous aussi, pour nous désennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurais grande envie :
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi;
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

(Aux auditeurs.)

Messieurs, j'ai réussi dans l'hymen qui s'apprête;
De myrte et de laurier je vais ceindre ma tête :
Mais si je méritais vos applaudissements,
Ce jour mettrait le comble à mes contentements.

FIN

LE

MARCHAND RIDICULE

PERSONNAGES

M. LE MARQUIS.
POLICHINELLE, valet du marquis.
JANBROCHE, marchand de drap.
MADEMOISELLE JANBROCHE, fille du marchand.
PIERROT, valet de Janbroche.
LE COMPÈRE.

SCÈNE I

JANBROCHE, LE COMPÈRE.

JANBROCHE, au compère. — Monsieur, je suis votre serviteur. Pourriez-vous me faire un plaisir?

LE COMPÈRE. — Quel plaisir voulez-vous de moi?

JANBROCHE. — Je voudrais bien vous prier de garder ma boutique et surtout ma fille.

LE COMPÈRE. — Monsieur, d'un tel embarras je ne me soucie point : mais vous avez votre domestique Pierrot; qui fera votre affaire.

JANBROCHE. — Vous êtes bien peu complaisant. Je vais donc appeler mon domestique. Pierrot, holà, Pierrot!

SCÈNE II

JANBROCHE, PIERROT.

PIERROT. — Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

JANBROCHE. — Il faut que tu représentes ma personne, et que tu sois l'économe de ma maison.

PIERROT. — Ma foi, monsieur, je ne puis servir de colonne à votre bâtiment.

JANBROCHE. – C'est de garder ma boutique, et d'avoir soin surtout de ma fille.

PIERROT. — Ma foi, monsieur, je veux bien me char-

ger de garder votre boutique, et non pas votre fille, parce que c'est une marchandise qui est comme de l'eau de la reine de Hongrie; sitôt qu'on la laisse éventer, la saveur s'en va : une fille est de même. Ainsi, monsieur. vous pouvez bien la garder vous-même.

JANBROCHE. — Va, va, maraud que tu es : va dire à ma fille qu'elle vienne me parler.

PIERROT. — Monsieur, je m'en vais dans l'instant.

SCÈNE III

JANBROCHE, MADEMOISELLE JANBROCHE.

MADEMOISELLE JANBROCHE. — Que souhaitez-vous, mon cher père;

JANBROCHE. — Ma fille, approchez quand je vous parle; je vais partir pour aller en marchandise chercher des draps qui me manquent, et je veux que dans ma boutique il ne soit rien vendu pendant mon absence.

MADEMOISELLE JANBROCHE. — Cela paraîtra tout à fait ridicule.

JANBROCHE. — C'est à cause de cela que l'on m'appelle le marchand ridicule.

MADEMOISELLE JANBROCHE. — Mais, mon cher père, de quelle façon voulez-vous que je renvoie les marchands?

JANBROCHE. — Ma fille, quand il viendra quelque marchand vous demander du drap, et qui vous dira : Mademoiselle, n'auriez-vous pas un beau drap d'Hollande à me vendre? Il faut lui répondre : vraiment nenni, monsieur; par là vous conserverez votre honneur et votre réputation.

MADEMOISELLE JANBROCHE. — Cela suffit, mon cher père, je n'y manquerai pas.

JANBROCHE. — Adieu, ma petite fille.

MADEMOISELLE JANBROCHE. — Adieu, mon cher papa.

SCÈNE IV

MONSIEUR LE MARQUIS, POLICHINELLE.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Dis-moi, coquin, depuis le temps que je te cherche, d'où viens-tu?

POLICHINELLE. — Ma foi, monsieur, j'étais à la garderobe à faire des vers.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Comment, impertinent, est-ce là une place pour faire des vers.

POLICHINELLE. — Mais, monsieur, chacun se met où il peut. Que voulez-vous de moi?

MONSIEUR LE MARQUIS. — Il faut que tu t'en ailles tout à l'heure de ma part chez M. Janbroche, mon marchand ordinaire, me chercher tout l'équipage d'un gentilhomme.

POLICHINELLE. — Mais, monsieur, sans trop de curiosité, pour quelle occasion?

MONSIEUR LE MARQUIS. — C'est que je suis sur le point de me marier.

POLICHINELLE. — Mais, monsieur, que ne vous mettez-vous sur la dentelle, cela est plus propre que le point.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Animal que tu es, ce n'est pas cela : je veux prendre une femme.

POLICHINELLE. — Ah! monsieur, je vous entends : c'est que, comme vous savez que j'ai besoin de femme, vous en prenez pour moi et pour vous?

MONSIEUR LE MARQUIS. — Impertinent que tu es, sache que si je prends une femme, que ce n'est pas pour un impertinent comme toi, et que c'est pour moi.

POLICHINELLE. — Eh bien, monsieur, si en tout cas elle se perd, vous la pouvez chercher tout seul.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Ça, ça, point tant de verbiage, fais ma commission au plus vite.

POLICHINELLE. — Mais, monsieur, où demeure-t-il?

MONSIEUR LE MARQUIS. — Tiens, voilà sa porte, marche.

POLICHINELLE. — Cela est bon, monsieur, j'y vais. (Au compère.) Va, va, compère, je m'en vais bien ferrer la mule.

LE COMPÈRE. —Mais comment veux-tu ferrer la mule. on ne t'a pas donné de l'argent?

POLICHINELLE — Tu as encore raison, je m'en vais, l'appeler... (Courant après son maitre.) Monsieur, monsieur, vous ne m'avez point donné de l'argent?

MONSIEUR LE MARQUIS. — Va, va, c'est mon marchand ordinaire, je ne le paye qu'à l'année.

POLICHINELLE. — Bon ; nous voilà pas mal : Je comptais ferrer la mule, et je ne ferrerai pas seulement le bourriquet. (Il frappe à la porte de Janbroche.)

SCÈNE V

MADEMOISELLE JANBROCHE, POLICHINELLE.

POLICHINELLE, saluant mademoiselle Janbroche. — Monsieur Janbroche, je suis votre serviteur.

LE COMPÈRE. — Impertinent que tu es, ne vois-tu pas que c'est mademoiselle sa fille?

POLICHINELLE. —Eh bien! j'embrasserai mieux la fille que le père. Mademoiselle, avez-vous du drap de Hollande?

MADEMOISELLE JANBROCHE.—Vraiment nenni, monsieur

POLICHINELLE continue à demander à mademoiselle Janbroche plusieurs sortes de drap, et elle continue à lui répondre : Vraiment nenni, monsieur [1].

. . . .
. . . .
. . . .

1. Nous avons cru devoir supprimer quelques lignes de ce dialogue à cause de sa trivialité.

SCÈNE VI

JANBROCHE, LE COMPÈRE.

(Janbroche revient de son voyage, et demande au compère ce qui s'est passé chez lui durant son absence.)

LE COMPÈRE. — Ma foi, monsieur, je n'en sais rien, et, de plus, vous pouvez appeler votre domestique Pierrot.

JANBROCHE. — Pierrot !

SCÈNE VII

JANBROCHE, PIERROT.

PIERROT. — Monsieur, depuis que je ne vous ai vu, il y a bien des nouvelles.

JANBROCHE. — Qu'est-ce que c'est que ces nouvelles?

PIERROT. — C'est que les mâles couchent avec les femelles.

JANBROCHE. — Bête que tu es : de tout temps cela a été, et de tout temps cela sera.

PIERROT. — Hé bien, monsieur, puisqu'il faut que cela soit, je vous dirai qu'il y a un bon gros garçon couché avec mademoiselle votre fille.

JANBROCHE, voulant frapper Pierrot. — Comment! un garçon couché avec ma fille! me voilà perdu d'honneur et de réputation.

PIERROT. — Mais, monsieur... mais, monsieur, laissez divertir la jeunesse.

(Janbroche entre dans sa maison et en chasse Polichinelle, qui paraît en chemise.)

SCÈNE VIII

JANBROCHE, POLICHINELLE.

POLICHINELLE. — Mais, monsieur, rendez-moi donc ma culotte.

JANBROCHE, repoussant Polichinelle et lui donnant des coups de bâton. — Tiens, voilà ta culotte.

SCÈNE IX

MONSIEUR LE MARQUIS, POLICHINELLE.

MONSIEUR LE MARQUIS, au compère. — Monsieur, dites-moi un peu, n'auriez-vous pas vu mon coquin de domestique?

POLICHINELLE. — Monsieur, me voilà.

(Le marquis, voyant Polichinelle en chemise, tire son épée, et veut la lui passer à travers le corps.)

POLICHINELLE, à genoux. — Ah! monsieur, si vous allez crever le baril à la moutarde, elle va vous sauter aux yeux.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Malheureux! dans quel équipage es-tu?

POLICHINELLE. — En m'allant baigner, des petits fripons, monsieur, m'ont volé ma culotte.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Maraud, si tu ne me dis la vérité, je te vais rouer de coups de bâton dans l'instant.

POLICHINELLE. — Monsieur, tenez, ne vous mettez pas en colère. Je vais vous dire la vérité; comme la fille de M. Janbroche avait peur, elle m'a prié d'aller coucher avec elle, et moi, fort obligeant, je n'ai pu la refuser.

MONSIEUR LE MARQUIS. — Va, va, tu es un malheureux, il faut que tu l'épouses.

POLICHINELLE. — Bon, bon, tant mieux, voilà mon affaire.

(On rend les habits à Polichinelle, et des danseurs et des danseuses célèbrent la noce.)

FIN

REGNARD

LE

LÉGATAIRE UNIVERSEL

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1708

LA

CRITIQUE DU LÉGATAIRE

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 1 c.

PARIS

DÉPARTEMENTS, ETRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

PERSONNAGES

GÉRONTE, oncle d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Isabelle.
MADAME ARGANTE, mère d'Isabelle.
ISABELLE, fille de madame Argante.
LISETTE, servante de Géronte.
CRISPIN, valet d'Éraste.
M. CLISTOREL, apothicaire.
M. SCRUPULE, } notaires.
M. GASPARD, }
UN LAQUAIS.

(La scène est à Paris, chez M. Géronte.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lisette.
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète,
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bonhomme, chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis longtemps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain;
Il n'évitera pas celui du médecin.
Il garde le dernier; et ce corps cacochyme
Est à son art fatal dévoué pour victime.

Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Etendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvait être fait légataire,
Je ferais de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'apothicaire en avait ordonné.
J'ai cru que ce serait le dernier de sa vie;
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, et des postérieurs,
Tu prends soin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs :
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien; mais j'ai, pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à son nez, des mots assez piquants :
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.
Il a, pour médecin, pris un apothicaire
Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire :
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent;
Et qu'attendu sa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de très-longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses grâces départies
Doivent me racquitter de son avare humeur :
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament?

LISETTE.

Dans peu de temps, j'espère
Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'est très-bien espérer : j'espère bien encor
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau ! L'on dirait, à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrents,
Sans t'aller mettre encore au rang des aspirants?
Il a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronte,
Il en a tant et tant, que parfois j'en ai honte :
Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins,
Des arrière-cousins remués des germains ;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivants : juge encor des femelles !

CRISPIN.

Oui ! mais mon maître aspire à la plus grosse part :
J'en pourrais bien aussi tirer ma quote-part;
Je suis un peu parent, et tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma première femme était assez gentille,
Une Bretonne vive, et coquette surtout,
Qu'Eraste, que je sers, trouvait fort à son goût :
Je crois, comme toujours il fut aimé des dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes :
Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu
Que par là je ne fusse un arrière-neveu.

LISETTE.

Oui-dà ; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part. nous avons grand besoin

Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primo*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chère.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien sûr et bien fidèle,
Fasse ledit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Eraste nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente :
Ce don, de notre hymen formera les liens.
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très-nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire ;
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable ! Crispin, tu plaides comme un ange !

CRISPIN.

Je le crois. Mon talent te paraît-il étrange ?
J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un procureur.
Sa femme était jolie ; et, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique était bonne. Eh ! pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter.
Un procureur n'est pas un homme fort traitable :
Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir ;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCÈNE II

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Mais mon maître paraît.

ÉRASTE.

Ah ! te voilà, Lisette!
Guéris-moi, si tu peux, du soin qui m'inquiète.
Eh bien ! mon oncle est-il en état d'être vu?

LISETTE.

Ah ! monsieur, depuis hier il est encor déchu :
J'ai cru que cette nuit serait sa nuit dernière,
Et que je fermerais pour jamais sa paupière.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ÉRASTE.

Ah ciel! que dis-tu là?

CRISPIN.

C'est la vérité pure.

ÉRASTE.

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentiments.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvements,
Quand ma femme passa les rives du Cocyte
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.
J'en avais dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auraient en pareil cas :
Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisait quelque conflit avecque l'allégresse,
Qui, par certains ressorts et mélanges confus,
Combattaient tour à tour, et prenaient le dessus ;
En sorte que l'espoir... la douleur légitime...
L'amour... On sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étais et triste et gai.

ÉRASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère;
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire;
Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,

Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN.

Deux notaires, hélas! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE.

Hé! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance?

LISETTE.

Elle est très-bien fondée; et, depuis quelques jours,
Avec madame Argante il tient certains discours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage :
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ÉRASTE.

Ah! Lisette,
Que tu flattes mes sens! que ma joie est parfaite!
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui;
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui,
L'Amour, parle en mon cœur : la charmante Isabelle
Est de tous mes désirs une cause plus belle,
Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'Amour et l'intérêt seront contents tous deux.
Serait-il juste aussi qu'un si bel héritage
De cent cohéritiers devînt le sot partage?
Verrais-je d'un œil sec déchirer par lambeaux,
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux, et nous mettre à notre aise?
Car vous savez, monsieur...

ÉRASTE.

Va, tranquillise-toi;
Ce que j'ai dit est dit : repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause :

Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisants, ni plus respectueux ;
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel et délicat et tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connaît bien votre cœur !
Vous ne sauriez, ma foi, trop payer son ardeur.
Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle.
Regardez-la, monsieur ; elle est et jeune et belle :
N'allez pas en user comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les notaires.
Toi, qui m'as trop longtemps parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, et demeure à ce coin ;
Et l'autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule.

SCÈNE III

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Ah ! bonjour, mon neveu.

ÉRASTE.

Je suis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.
De grâce, asseyez-vous.

(Le laquais apporte une chaise.)

Ote donc cette chaise ;
Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.

(Le laquais ôte la chaise, apporte un fauteuil et sort.)

SCÈNE IV

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

J'ai, cette nuit, été secoué comme il faut,

Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :
Un pareil, à coup sûr, emporterait la place.

ÉRASTE.

Vous voilà beaucoup mieux ; et le ciel, par sa grâce,
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.
Il faut présentement songer à réparer
Les désordres qu'a pu causer la maladie,
Vous faire désormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,
Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GÉRONTE.

Oui, j'aimerais assez ce que tu me proposes ;
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues !...
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achète leurs drogues.
Qui pourrait s'en passer et mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargnerait beaucoup.

ÉRASTE.

Oui, vous avez raison ; c'est une tyrannie :
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer vos forces, quoi qu'il coûte.

GÉRONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion :
La maison ne vaut pas la réparation.
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires ?

LISETTE.

Oui, monsieur ; et dans peu vous les verrez ici.

GÉRONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentiments aussi ;
Je veux, en bon parent, vous les faire connaître.

ÉRASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GÉRONTE.

J'ai des collatéraux...

LISETTE.

Oui vraiment, et beaucoup.

GÉRONTE.

Qui, d'un regard avide, et d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ÉRASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parents.

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il en est.

ÉRASTE.

Votre santé me touche, et me plaît davantage
Que tout l'or qui pourrait me tomber en partage.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrais me venger
D'un vain tas d'héritiers, et les faire enrager;
Choisir une personne honnête et qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

ÉRASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre désir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrais, je crois, exprès de l'autre monde.

GÉRONTE.

Quoique déjà je sois atteint et convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir longtemps vécu;
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu;
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,

Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,
Vous ne paraissez pas plus malade que moi.

GÉRONTE.

Est-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GÉRONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connais et tu vois parfois madame Argante?

ÉRASTE.

Oui : dans ses procédés elle est toute charmante.

GÉRONTE.

Et sa fille Isabelle, euh! la connais-tu?

ÉRASTE.

Fort.
C'est une fille sage, et qui charme d'abord.

GÉRONTE.

Tu conviens que le ciel a versé dans son âme
Les qualités qu'on doit chercher en une femme?

ÉRASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE.

Je m'en vais l'épouser.

ÉRASTE.

Vous, mon oncle!

GÉRONTE.

Moi-même.

ÉRASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allégresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde! hélas! ah ciel! assiste-nous,
De quelle malheureuse allez-vous être époux?

GÉRONTE.

D'Isabelle, en ce jour; et, par ce mariage,

Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ÉRASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très-content :
Je voudrais, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, asthmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau!

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il me faut : apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prends une compagne, et de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte;
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?
Une femme, au contraire, à son devoir fidèle,
Par des soins conjugaux me marquera son zèle;
Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos et sans bruit.

ÉRASTE.

Mon oncle parle juste, et ne saurait mieux faire
Que de se ménager un secours nécessaire.
Une femme économe et pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GÉRONTE, l'embrassant.

Ah! le joli garçon! Aurais-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit prendre?

ÉRASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GÉRONTE.

Va, tu n'y perdras rien :
Quoi qu'il puisse arriver, je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

SCÈNE V

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Mais quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS.

Monsieur, madame Argante
Et sa fille sont là.

ÉRASTE.

Je vais les amener.

(Il sort.)

SCÈNE VI

GÉRONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GÉRONTE, à Lisette.

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voilà.

GÉRONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez; dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCÈNE VII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles.
Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit.

GÉRONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit;
Ils me voudraient déjà voir dans la sépulture.
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peut s'en faut,
D'un galant de trente ans.

LISETTE, à part.

Oui, qui mourra bientôt.

GÉRONTE.

Je serais bien malade, et plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendaient la vie.

MADAME ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GÉRONTE.

Oui, madame, c'est vous (pour le moins je m'en flatte)
Qui guérissez mes maux mieux qu'un autre Hippocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous est un sûr émétique,
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, pour quoi vous me prenez;
Mais ce choix m'interdit, et vous me surprenez.

MADAME ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier et ses maux et son âge;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir:
Mais peut-être, monsieur, par cette loi sévère,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère.
Je sais ce que je suis, et le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remède à ses maux;
Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la médecine :
Je connais bien mes yeux; ils ne feront jamais
Une si belle cure et de si grands effets.

ÉRASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

GÉRONTE.

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on saura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, à part.

Ah! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(Haut.)
Si le diable vous tente et vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous : madame est vive et belle;
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans :
Vous, vous êtes majeur, et depuis très-longtemps.
A votre âge, doit-on parler de mariages?
Employez le notaire à de meilleurs usages :
C'est un bon testament, un testament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de désir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfants, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE.

Vraiment, c'est fort bien fait :
Qui vous a donc si bien affilé le caquet?

LISETTE.

La raison.

GÉRONTE, à madame Argante et à Isabelle.

De ses airs ne soyez point blessées :
Elle me dit parfois librement ses pensées;
Je le souffre en faveur de quelques bons talents.

LISETTE.

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

ÉRASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte;
Je voudrais me porter comme monsieur se porte.
Il veut se marier; et n'a-t-il pas raison
D'avoir un héritier, s'il peut, de sa façon?

Quoi! refusera-t-il une aimable personne
Que son heureux destin lui réserve et lui donne?
Ah! le ciel m'est témoin si je voudrais jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits?

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire?

ÉRASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux et vos rares avis,
Puisque vous le voulez, monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE.

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ÉRASTE.

Oui, je vous soutiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance et l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglément le choix de ses parents;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage ;
Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour...

GÉRONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies;
Et tous les médecins qui connaissent ses maux
Ont juré Galien qu'à son retour des eaux,
Il n'aurait sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE.

Ils m'ont même assuré que dans fort peu de temps,
Je pourrais de mon chef avoir quelques enfants.

LISETTE.

Je ne suis médecin non plus qu'apothicaire,
Et je jurerais, moi, cependant du contraire.

GÉRONTE, bas à Lisette.

Lisette, le remède agit à certain point...

LISETTE.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ÉRASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez de visage.

GÉRONTE.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah! ah!... Madame, il faut que je vous dise adieu;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE.

Eraste, conduis-les. Excusez-moi de grâce,
Si je ne puis rester plus longtemps avec vous.

(Il s'en va avec son laquais.)

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, à Isabelle.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opère plus en lui, dès la première fois,
Que les médicaments qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour!

MADAME ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ÉRASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCÈNE IX

LISETTE, seule.

Moi, je vais là-dedans vaquer à mon emploi;
Le bonhomme m'attend, et, ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE.

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

MADAME ARGANTE.

Je voudrais vous pouvoir donner la préférence.

ÉRASTE.

Quoi! vous aurez, madame, assez de cruauté
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle?
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle?

MADAME ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous ferait de ses biens donation entière;
En épousant ma fille, il offre de le faire:
Ai-je tort?

ÉRASTE, à Isabelle.

Vous, madame, y consentirez-vous?

ISABELLE.

Assurément, monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvait à prendre un parti présenté,
Devait de ses parents suivre la volonté?

ÉRASTE.

Et ne voyez-vous que, par cet artifice,
Pour rompre ses projets, je flattais son caprice?

Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait.

(A madame Argante.)

L'intérêt peut-il faire
Que vous sacrifiiez une fille si chère?

MADAME ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen; et je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de manière
Que les choses iront ainsi que je l'espère,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé répugne au mariage;
Que je serais bientôt cause de son trépas;
Que l'affaire est rompue, et qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ÉRASTE.

Que mon sort est heureux! qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance, et j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

LISETTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, à Lisette

Comment mon oncle est-il?

LISETTE.

Le voilà qui me suit.

MADAME ARGANTE, à Éraste.

Je vous laisse avec lui : pour moi, je me retire.
Mais avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ÉRASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCÈNE III

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,
Fasse devant vos yeux un si sot mariage;
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir!

ÉRASTE.

Hélas! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourrait bien s'en aller en fumée.
La mère, en ma faveur, change de volonté.
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, et lui faire comprendre
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendrait donc enfin le testament
Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraste et de Crispin ?
Il faut, par notre esprit, faire notre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à son apothicaire;
C'est un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux sots. Mais Géronte s'avance.

SCÈNE IV

GÉRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Ma colique m'a pris assez mal à propos;
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées
De ce que je les ai si brusquement quittées?

ÉRASTE.

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois;
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GÉRONTE.

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De songer, à mon âge, à faire une alliance :
Mais, puisque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point;
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point.
Monsieur acquittera la parole donnée.

GÉRONTE.

Le sort en est jeté, suivons ma destinée.
Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, et qui parût nouveau.

ÉRASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

GÉRONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,
Puisse nous racquitter de votre triste vue :
Il faut entendre aussi ronfler les violons;
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GÉRONTE.

Je valais, dans mon temps, mon prix tout comme un autre.

LISETTE, à part.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V

UN LAQUAIS de madame Argante, GÉRONTE, ERASTE, LE LAQUAIS de Géronte.

LE LAQUAIS de madame Argante.

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, prenant le billet.

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes.
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(Elle lit.)

« Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait réflexion
« sur le mariage proposé, et je trouve qu'il ne convient
« ni à l'un ni à l'autre. Ainsi vous trouverez bon, s'il
« vous plaît, qu'en vous rendant votre parole, je retire
« la mienne, et que je sois votre très-humble et très-
« obéissante servante,

« ARGANTE.

« Et plus bas,

« ISABELLE. »

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous, et quitter le service;
Voilà votre congé bien signé.

GÉRONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ÉRASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GÉRONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis;
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitais dans ce péril extrême :

Un sort à cet hymen m'entraînait malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catarrhes, des toux, et des obstructions?

GÉRONTE, au laquais de madame Argante.

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse;
Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.

(Le laquais de madame Argante sort.)

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, Le Lauqais De Géronte.

GÉRONTE.

Voyez comme je prends promptement mon parti :
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE.

C'était témérité, dans l'âge où vous voilà,
Malsain, fiévreux, goutteux, et pis que tout cela,
De prendre femme, et faire, en un jour si célèbre,
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

GÉRONTE.

Mais tu louais tantôt mon dessein et mes feux.

ÉRASTE.

Tantôt vous faisiez bien, et maintenant bien mieux.

GÉRONTE.

Puisque je suis tranquille, et qu'un conseil plus sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel,
Par un bon testament.

ÉRASTE.

Ah ! monsieur, je vous prie,
Épargnez cette idée à mon âme attendrie :
Je ne puis, sans soupir, vous ouïr prononcer
Le mot de testament; il semble m'annoncer,
Avant qu'il soit longtemps, le sort qui doit le suivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre :
Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GÉRONTE.

Tant mieux; c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parents encor pour qui le sang s'explique :
L'un est fils de mon frère, et tu sais bien son nom,
Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on ;
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur et par ainsi ma nièce,
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié sincère
Qu'autrefois je portais à leur père, à leur mère,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus! Le legs serait exorbitant.
Un neveu bas-normand, une nièce du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela!
Fi! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GÉRONTE.

Je ne les vis jamais. Ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire
Qu'ils voulaient à Paris venir dans peu de temps,
Pour me voir, m'embrasser, et retourner contents.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse
De quoi vivre à leur aise, et soutenir noblesse.

ÉRASTE.

N'êtes-vous pas, monsieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette dernière clause,

Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GÉRONTE.

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer?

GÉRONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner;
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de madame Argante échauffera la bile;
J'en suis bien assuré. Viens, Eraste; suis-moi.

ÉRASTE.

Vous obéir, monsieur, est ma suprême loi.

SCÈNE VII

LISETTE, seule.

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.

SCÈNE VIII

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! te voilà, Crispin! et d'où diantre viens-tu?

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru;
Ces notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'était pas chez lui, l'autre était par la ville.
Je les ai déterrés où l'on m'avait instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passaient là quelque acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandait?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh! diable!

A son âge, il voudrait nous faire un tour semblable!

LISETTE.

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avait, ma foi, percé son pauvre cœur à jour;
Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il voulait faire un héritier en forme :
Mais le ciel, par bonheur, en ordonne autrement;
Il pense maintenant à faire un testament,
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvait mieux faire.
La nouvelle est trop bonne; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse et rembrasse, et, ma foi, de bon cœur;
Et qu'un épanchement de joie et de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'intéresse...
La nouvelle est charmante, et vaut seule un trésor.
Il faut, ma chère enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportements sois sage et plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde il n'est nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle?

LISETTE.

Il dispose

De son argent comptant quarante mille écus
Pour deux parents lointains, et qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec et liquide!

De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne sera pas,
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Géronte;
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.
Et qui sont ces parents?

LISETTE.

L'un est un Bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaise et Caen;
L'autre est une baronne, et veuve sans douaire,
Qui dans le Maine fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fut, comme on m'a dit souvent,
Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessence.
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un et l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parents?

LISETTE.

Jamais.
Il a su seulement, par une lettre écrite,
Qu'ils viendraient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu?

LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu ;
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, et le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage,
Et voudrait que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien.
De la succession les parents n'auront rien ;
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient déshérités; de plus, qu'il les maudisse,
Eux et leurs descendants, à perpétuité,
Et tous les rejetons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi! tu pourrais, Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile :
Car je dois t'épouser, si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but : ne sais-je point des tiennes?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, et tu devras longtemps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes :
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes ;
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte. Adieu; fuis, sauve-toi.
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire

De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN.

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur ;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE, tenant une lettre.

Je parle en cet écrit comme il faut à la mère :
Je voudrais que quelqu'un me contât la manière
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle en sera surprise assurément.

ÉRASTE.

Si vous voulez, monsieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GÉRONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie?

ÉRASTE.

Vous ne sauriez, monsieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE.

Dis-leur de bouche encor qu'elle ne pense pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas...

ÉRASTE.

De vos intentions je sais tout le mystère.

GÉRONTE.

Que je vais à l'instant te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ÉRASTE.

Je connais leur esprit,
Elles en crèveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos ; je sais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCÈNE X

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus léger et plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'aperçois quelqu'un.

SCÈNE XI

M. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre apothicaire,
Monsieur Clistorel.

GÉRONTE, à Clistorel.

Ah ! Dieu vous gard' en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOREL, fâché.

Bonjour, monsieur, bonjour.

GÉRONTE.

Si je m'y puis connaître,
Vous paraissez fâché. Quoi?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GÉRONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise?

GÉRONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GÉRONTE.

Comment ?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GÉRONTE.

Eh! monsieur, quelle est-elle?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là?

GÉRONTE.

De quoi s'agit-il donc?

CLISTOREL.

Il vous faudrait encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoi! ce n'est que cela?

CLISTOREL.

Comment donc? dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie?

GÉRONTE.

Et quand cela serait! pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier?

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage?
Je vous trouve plaisant! et vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison!
J'ai fait quatorze enfants à ma première femme,
Madame Clistorel (Dieu veuille avoir son âme);
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce sera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.
J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme sûr; il n'est point de milieu :

« Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringante,
« De son propre couteau sur ses jours il attente. »
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoi ! monsieur Clistorel, vous savez du latin !
Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

CLISTOREL.

Moi ! le ciel m'en préserve ! et ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chicanes
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté ;
Moi seul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants.

LISETTE.

Fi donc ! ces médecins sont de plaisantes gens !

CLISTOREL.

Il m'aurait fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes !
C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été !

GÉRONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étais bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, était bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE.

C'est bien fait. Ces messieurs voulaient vous offenser :
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ? Vous voulez prendre femme,
Pour crever ; et moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous ! Allez, vous êtes fou.

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Il vaudrait mieux qu'on vous tordît le cou.

GÉRONTE.

Mais, monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons sirops et drogues anodines,
De bon catholicon...

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polychreste extrait et raffiné...

GÉRONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort et diurétique :
Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme!...

GÉRONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais...
S'il lui fallait...

LISETTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,
Une goutte de miel ou de décoction...
Je le verrais crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais, monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaisant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.

SCÈNE XII

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte !
Non, je ne vis jamais animal de la sorte.
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, et glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GÉRONTE.

Il ne reviendra plus ; son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'est fait, depuis peu, passer apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il ferait votre affaire ;
Et qu'il aurait pour vous quelque sirop à part,
Casse, séné, rhubarbe, et le tout de hasard,
Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendait quatre fois davantage.

GÉRONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Allons nous reposer. Lisette, suis mes pas.
Ce monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,
Dans votre testament de me faire du bien.

GÉRONTE.

Je t'en ferai,

(Bas, à part.)

pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Éraste ne vient point me rendre de réponse.
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant?
Suffit que vous devez être de vous content;
Vous n'avez jamais rien fait de plus héroïque
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GÉRONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,
Et monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'était, la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon! c'était cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCÈNE II

CRISPIN, en gentilhomme campagnard; GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN, dehors, heurtant.

Holà, quelqu'un, holà!
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante?
J'ai beau heurter, crier; aucun ne se présente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison!

LISETTE..

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon ?
(Elle ouvre.)
Que voulez-vous, monsieur ? quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?
(A part.)
Dieu me pardonne ! c'est Crispin ; c'est lui, ma foi !

CRISPIN, bas à Lisette.

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant ; c'est moi !
(Haut.)
Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenait son domicile :
Pourrait-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? le voilà.

CRISPIN, lui secouant le bras.

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah ! monsieur, touchez là.
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez là derechef. Le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GÉRONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnaître ;
Mes traits vous sont nouveaux : savez-vous bien pourquoi?
C'est que vous ne m'avez jamais vu.

GÉRONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupille,
Gentilhomme normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon père se fâcha de cette diligence ;
Mais un ami sensé lui dit, en confidence,
Qu'il est vrai que ma mère, en faisant ses enfants,
N'observait pas encore assez l'ordre des temps ;

Mais qu'aux femmes l'erreur n'était pas inouïe,
Et qu'elle ne manquait qu'à la chronologie.

GÉRONTE.

A la chronologie !

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme aurait fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir si prompte,
Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GÉRONTE.

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot, aux discours que vous faites.
Ma sœur fut sage : et nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois : cependant, tant quelle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie ;
De plus, votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE.

C'est bien fait ; et je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu, bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE, bas à Géronte.

Vous avez un neveu, monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentiments en pleine liberté.

GÉRONTE, bas à Lisette.

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complètes,
Que je vais manier de l'or à pleine main ;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'usurier et de fesse-mathieu.

GÉRONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, si de mes deux bras j'avais encor l'usage,
Je vous ferais sortir par la fenêtre ?

CRISPIN.

Moi ?

GÉRONTE.

Oui, vous : et, dans l'instant, sortez.

CRISPIN.

Ah ! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir, et de passer la porte.
La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTE.

Ah ciel ! quel garnement !

GÉRONTE, bas.

Où suis-je ?

CRISPIN.

Allons, m'amie,
Au bel appartement mène-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien ? Je te trouve à mon gré ;
Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied.
Bonne chère, grand feu : que la cave enfoncée
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée :
Fais main basse sur tout ; le bonhomme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie ;

Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GÉRONTE, à part.

Grands dieux ! vit-on jamais insolence semblable ?

LISETTE, bas à Géronte.

Ce n'est pas un neveu, monsieur ; mais c'est un diable.
Pour le faire sortir employez la douceur.

GÉRONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour?

GÉRONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre ;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCÈNE III

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! quel homme voilà !
Quel neveu vos parents vous ont-ils donné là ?

GÉRONTE.

Ce n'est point mon neveu ; ma sœur était trop sage
Pour élever son fils dans un air si sauvage :
C'est un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous.
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi brille ;
Enfin, on s'aperçoit qu'il tient de la famille.

GÉRONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent!

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau gentilhomme?

GÉRONTE.

Moi! lui laisser mon bien! J'aimerais mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'aperçois
Que monsieur le neveu, si j'en crois le présage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Aurait aussi bien fait de demeurer chez lui.

GÉRONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE

C'est fort bien fait; il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides :
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Eraste revient, et nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCÈNE IV

ÉRASTE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Tu te fais bien attendre!
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ÉRASTE.

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

GÉRONTE.

Que dis-tu de ses airs?

ÉRASTE.

Je les trouve étonnants.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GÉRONTE.

J'aurais bien eu besoin ici de ta présence,
Pour réprimer l'excès de son impertinence;
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui monsieur voulait de son bien faire part!

GÉRONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de votre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une âme indifférente;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paraissaient s'en soucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
(Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton...)

GÉRONTE.

Oui, je te l'ai promis; c'est mon intention.

ÉRASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé.

ÉRASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous surprendre, et m'a surpris aussi :
C'est que madame Argante, aimant votre famille,
M'a proposé, tout franc, de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi, par un commun égard,
La parole donnée et d'une et d'autre part.

GÉRONTE.

Et qu'as-tu su répondre à ces belles pensées?

ÉRASTE.

Que je ne voulais point aller sur vos brisées,
Sans avoir, sur ce point, su votre sentiment,
Et, de plus, obtenu votre consentement.

GÉRONTE.

Ne t'embarrasse point encor de mariage.
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverais fort cet hymen et ce choix :
Il est tel qu'il le faut, et j'y donne ma voix.
Il convient à monsieur de suivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉRONTE.

A la vie! Et pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qu'il en est;
Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une [ombre;
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÉRONTE.

Avec de tels discours et ton air d'insolence,
Tu pourrais, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCÈNE V

LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une dame, là-bas, monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GÉRONTE.

Encore des parents!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GÉRONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, monsieur, d'en user de la sorte,
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.

(Au laquais.)

Va-t'en la faire entrer.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, à Géronte.

Contraignez-vous un peu :
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parents, ce serait bien le diable
S'il ne s'en trouvait pas quelqu'un de raisonnable.

SCÈNE VII

CRISPIN en veuve, un petit dragon lui portant la queue, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, Le Laquais de Géronte.

CRISPIN fait des révérences au laquais de Géronte qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.

(A Géronte.)

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement :
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, bas à Eraste.

Monsieur, c'est là Crispin.

ÉRASTE, bas à Lisette.

C'est lui, je le sais bien;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GÉRONTE, à Eraste.

Elle a de la douceur et de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, au laquais de Géronte.
Ne bougez, s'il vous plaît; le respect m'interdit.
(A Géronte, avec le ton du respect.)
Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret suffit.
(Le laquais donne un tabouret à Crispin.)

GÉRONTE.
Je suis assez content déjà de la parente.

ÉRASTE.
Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante.
(Le laquais donne un fauteuil à Géronte, une chaise à Eraste, un tabouret à Lisette, et sort.)

SCÈNE VIII

GÉRONTE; CRISPIN en veuve; ÉRASTE, LISETTE.

CRISPIN.
Fi donc! vous vous moquez, je suis à faire peur.
Je n'avais autrefois que cela de grosseur :
Mais vous savez l'effet d'un fécond mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfants en bas âge;
Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE.
Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.
J'ai fait du mariage une assez triste épreuve.
A vingt ans, mon mari m'a laissé mère et veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On aurait pu trouver à convoler de reste;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours, et de plus dures nuits,
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ÉRASTE.
On ne poussa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentiments dignes d'une Artémise.

GÉRONTE, à Crispin.

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfants.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après! voyez quelle fidélit!
On ne le croira pas dans la postérité

GÉRONTE, à Crispin.

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire;
On passe outre : je forme empêchement formel;
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au bailliage ainsi revendiquée :
On plaide, et je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée ! Ah ciel! quel affront est-ce là?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât ?
Une femme d'honneur se voir interloquée !

ÉRASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira;
Mais juge, de ses jours, ne m'interloquera :
Le mot est immodeste, et le terme m'en choque;
Et je ne veux jamais souffrir qu on m'interloque.

GÉRONTE, à Crispin.

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.

Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

ÉRASTE.

Comment donc? Quel caprice!

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux et le jour et la nuit,
Où l'honnêteté souffre et la pudeur gémit.

GÉRONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité?

GÉRONTE, à part.

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très-longtemps, avec mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne et criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfants.

LISETTE.

Avec moi, juste ciel! Voyez les médisants!
De quoi se mêlent-ils? Est-ce là leur affaire?

GÉRONTE.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents;
Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien et vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE.

Moi, me faire interdire!

LISETTE.

Ah ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous savons votre vie avecque cette fille,

Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GÉRONTE, se levant.

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie !
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment ! battre une veuve et la violenter !
Au secours ! aux voisins ! au meurtre ! on m'assassine !

GÉRONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi ! contre votre sang vous osez blasphémer !
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer monsieur !

CRISPIN.

Ne faites point la fière,
On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière.

LISETTE.

A la Salpêtrière !

CRISPIN.

Oui, m'amie, et sans bruit.
De vos déportements on n'est que trop instruit.

ÉRASTE.

Il faut développer le fond de ce mystère.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un commissaire.

CRISPIN.

Un commissaire à moi ! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à commissaire ?

ÉRASTE.

On verra ce que c'est ;
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement ;
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GÉRONTE.

Ouf ! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, à Crispin.
Misérable ! tu mets un oncle à l'agonie !
La mauvaise famille du Maine et de Caen !
Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.

SCÈNE IX

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.
Est-il bien vrai, Crispin ? et ton ardeur sincère...

CRISPIN.
Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire :
Je l'attends de pied ferme.

ÉRASTE.
Ah ! juste ciel ! c'est toi,
Je ne me trompe point.

CRISPIN.
Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ÉRASTE.
Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.
L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit ;
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :
Ici des deux parents j'ai fait le personnage ;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE.
Quoi !

CRISPIN.
Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette au côté,
Mon air de Bas-Normand vous aurait enchanté.
Mais, il faut dire vrai, cette coiffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire :

Avec cet attirail, j'ai vingt fois moins de peur ;
L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a, sous cet habit, et d'esprit et de ruse !

ÉRASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse ;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

SCÈNE X

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! monsieur, apprenez un accident terrible :
Monsieur Géronte est mort.

ÉRASTE.

Ah ciel ! est-il possible ?

CRISPIN.

Quoi ! l'oncle de monsieur serait défunt ?

LISETTE.

Hélas !
Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre et se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine ;
Et, roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration ;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connaissance.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, monsieur ! De sa mort je ne suis point la cause ;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours ?
J'en voulais à son bien, et non pas à ses jours.

ÉRASTE.

Ne désespérons point encore de la vie ;
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas, et nous alarme fort.

LISETTE.

Ah ! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort ;
Et moi, qui m'y connais, je dis qu'il faut qu'il meure
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE.

Ah ! juste ciel ! Crispin, quel triste événement !
Mon oncle mourra donc sans faire un testament ;
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle !
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux !

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfants, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête :
Il n'est pas temps ici de répandre des pleurs ;
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ÉRASTE.

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire ?

CRISPIN.

Il faut premièrement, d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre-fort, sonder les cabinets,
Démeubler la maison, s'emparer des effets.
Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue,
Si tu peux : va fermer la porte de la rue ;
Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;
Surtout, dans l'action, gardons le jugement.
Le sort conspire en vain contre le testament :
Plutôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'évoquerai les mânes ;
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, et Crispin, et l'enfer, et les dieux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *tenant le portefeuille de Géronte.*

Ah ! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance.
Mon oncle ne saurait reprendre connaissance :
L'art et les médecins sont ici superflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendait me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN.

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ÉRASTE.

Quoiqu'un cruel destin, à nos désirs contraire,
Epuise contre nous les traits de sa colère,
Nos soins ne seront pas infructueux et vains ;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ÉRASTE.

Il est vrai, cher Crispin ; mais enfin tu sais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvaient prétendre,
Et que le testament me donnait lieu d'attendre :
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offraient bien à mon cœur de plus charmants appas.
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes faiblesses ;
C'est d'un plus noble feu que mon cœur est épris.
Je devais épouser Isabelle à ce prix :

Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mère obtenir les suffrages :
Faute de testament, je perds, et pour toujours,
Un bien dont dépendait le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raisons; elles sont très-plausibles,
Mais ce sont de ces coups imprévus et terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,
O mort, tu devais bien attendre encore une heure;
Tu nous aurais tous mis dans un parfait repos,
Et le tout se serait passé bien à propos.

ÉRASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir fondé sur la justice
En stériles regrets passe et s'évanouisse ?
Ne saurais-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remède à mon mal ?
Tantôt tu méditais un héroïque ouvrage :
C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyais tantôt réparer cet échec;
Mais à présent j'échoue, et je demeure à sec.
Un autre, en pareil cas, serait aussi stérile.
S'il fallait par hasard, d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrais, par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent et prouver ma prouesse :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, et réduit à ce point,
Fort inutilement s'y casserait la tête;
Et cependant, monsieur, le diable n'est pas bête.

ÉRASTE.

Tu veux donc me confondre et me désespérer ?

SCÈNE II. — LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Éraste.*

Les notaires, monsieur, viennent là-bas d'entrer;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse,
Voyez : que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en fasse?

ÉRASTE.

Je vois à tous moments croître mon embarras.
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connaissance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE.

Non, pas encor, je pense.

ÉRASTE.

Crispin...

CRISPIN.

Monsieur.

ÉRASTE.

Hélas!

CRISPIN.

Hélas!

ÉRASTE.

Juste ciel!

CRISPIN.

Ha!

ÉRASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ÉRASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh! qu'en voulez-vous faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ÉRASTE, *arrêtant Lisette.*

Attends encore un peu. Je me sens accabler.
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous suivrai de près, et la douleur me tue.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois?

CRISPIN.

Attendez... Il me vient... Le dessein est bizarre;
Il pourrait par hasard... J'entrevois... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision!

ÉRASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver...Oui-da... Non... Si pourtant...
Pourquoi non?... On pourrait...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant;
Les notaires là-bas sont dans l'impatience :
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai; mais enfin j'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.
Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative:
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi.
Qui peut en fourberie être si fort que toi?
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix... Silence... Il me vient un surcroît de pensée.
J'y suis, ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis :
Un grand bonnet fourré jusque sur les oreilles;
Les volets bien fermés...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous serez légataire, et je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle;
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, et son bonnet de nuit :
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire :
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCÈNE III. — ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas.
Si ton dessein succède au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serais légataire! et, par même moyen,
J'épouserais l'objet qui fait seul tout mon bien!
Ah! Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète
S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète :
Si la justice vient à connaître du fait,
Elle est un peu brutale, et saisit au collet.
Il faut faire un faux seing; et ma main alarmée
Se refuse au projet dont mon âme est charmée.

ÉRASTE.

Ton trouble est mal fondé : depuis deux ou trois mois

Géronte ne pouvait se servir de ses doigts;
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
N'est point, comme tu vois, requise en cette affaire;
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner;
Et je sens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCÈNE IV. — LISETTE, apportant les hardes de Géronte; ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, jetant le paquet.

Du bonhomme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, se déshabillant.

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte.
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe : dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah! le mauvais valet! chaussez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vite ce casque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt; dissipons notre ennui.
Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui :
Voilà son air, ses traits; et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec son habit, si son mal m'allait prendre?

ÉRASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion :
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remède il était entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeler les notaires;
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCÈNE V. — ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et fenêtre;
Un éclat indiscret peut me faire connaître.
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ÉRASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice!
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, se jetant brusquement dans un fauteuil.

Songeons à la cérémonie;
Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ÉRASTE.

Un dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amants,
Saura me disculper de ces emportements.

SCÈNE VI. — LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, aux notaires.

Entrez, messieurs, entrez.

(A Crispin.)

Voilà les deux notaires
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, aux notaires.

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes;
Et si je me portais aussi bien que vous faites,
Je ne songerais guère à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment;
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie;
Au contraire, monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude et douce et balsamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte!
Messieurs, asseyez-vous.

(A Lisette.)

Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il serait à propos que monsieur prît la peine
D'aller, avec madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

ÉRASTE.

Mon oncle, sur ce point, dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, messieurs, sont sages et discrètes;
Je puis leur confier mes volontés secrètes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

(Il dicte à M. Gaspard, qui écrit.)

Par-devant... fut présent... Géronte... *et cætera.*

(A Géronte.)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère.
Qu'on se garde surtout de me mettre trop près
De quelque procureur chicaneur et mauvais;
Il ne manquerait pas de me faire querelle;
Ce serait tous les jours procédure nouvelle,
Et je serais encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE.

Tout se fera, monsieur, selon votre désir.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce serait conscience.
Jamais de mon vivant, je n'aimai la dépense;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Eraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire,
Unique, universel.

ÉRASTE, *affectant de pleurer.*

O douleur trop amère!

CRISPIN.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets ;
Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, affectant de la douleur.

Ce discours me fend l'âme. Hélas ! mon pauvre maître,
Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître !

ÉRASTE, de même.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne et lègue à Lisette présente...

LISETTE, de même.

Ah !

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, tombant comme évanouie.

Ah ! ah !

CRISPIN.

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenser l'affection, le zèle
Que de tout temps, pour moi, je reconnus en elle...

LISETTE, affectant de pleurer.

Le bon maître, grands dieux ! que je vais perdre là !

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE, de même.

Ah ! ah ! ah !

ÉRASTE, à part.

Deux mille écus ! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, de même.

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

LISETTE, à Crispin.

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire!
(A part.)
Il avait bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, bas.

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.
(Haut à Crispin.)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse et lègue à Crispin...

ÉRASTE, bas.

A Crispin !
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein?

CRISPIN.

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, bas.

Ah ! le traître !

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ÉRASTE.

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ÉRASTE, à part.

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ÉRASTE, à part.

Ah ! quelle trahison !

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu ?

ÉRASTE.

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN.

Oui; sans laquelle clause
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas?

CRISPIN.

Je sais ce que je fais.
Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

ÉRASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE.

Si...

LISETTE, bas à Éraste.

Ne l'obstinez point, je connais son esprit :
Il le ferait, monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, bas à Lisette.

Soit, je ne dirai mot ; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurais-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrais faire un fidéicommis?

ÉRASTE, bas.

Le scélérat encor rit de ma retenue ;
Il ne me laissera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Est-ce fait?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE, à part.

Le ciel en soit béni !

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.

(A Crispin.)

Vous plaît-il de signer?

CRISPIN.

J'en aurais grande envie;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, ecrivant.

Et ledit testateur déclare, en cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau!
M'en voilà délivré; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Vous n'avez plus besoin de notre ministère?

CRISPIN, à M. Scrupule.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, monsieur; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE.

Vous nous ferez plaisir; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCÈNE VII. — ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN, remettant en place la table et les chaises.

Ai-je tenu parole?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle,
Et faire un testament?

ÉRASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux ! as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable?
De laisser à Lisette une somme semblable ?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ÉRASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvais-je moins laisser à cette pauvre fille?

ÉRASTE.

Comment donc, traître !

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille;
Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent et goutteux;
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son âme et de ma conscience.

ÉRASTE.

Et de ta conscience! Et ces quinze cents francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience?

CRISPIN.

Il ne faut point, monsieur, s'est omaquer si fort :
On peut en un moment nous mettre tous d'accord.
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ÉRASTE.

M'en préserve le ciel!

CRISPIN.

Sans former d'entreprise,
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ÉRASTE.

Ce serait cent fois pis; j'en mourrais de douleur.

CRISPIN.

Il s'élève, aussi bien, dans le fond de mon cœur,
Certain remords cuisant, certaine syndérèse,
Qui furieusement sur l'estomac me pèse.

ÉRASTE.

Rentrons, Crispin; je tremble, et suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé;
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas! il était temps, ma foi, de faire écrire.

ÉRASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée :
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ÉRASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCÈNE VIII. — LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, se jetant dans un fauteuil.

Miséricorde! ah ciel! je me meurs : je suis morte.

ÉRASTE, à Lisette.

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, à Lisette.

Quel vertige soudain a donc pu te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Géronte...

CRISPIN.

Eh bien! Géronte...

LISETTE, se levant brusquement.

Ah! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte?

LISETTE.

Un grand fantôme noir...

ÉRASTE.

Comment donc? que dis-tu?

LISETTE.

Hélas! mon cher monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,
Où la mort du bonhomme est déjà répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi;
De la chambre, où gisait votre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte;
Et, montant l'escalier, j'ai trouvé, nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton âme possédée
T'abuse et te fait voir un fantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je; il parle... Ah!

(Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour Géronte, se lève, et se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.)

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE.

Excuse, mon enfant; je te prenais pour lui.
Enfin, criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée et tremblante, ici je suis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, et qu'il n'en est que mieux.

ÉRASTE.

Avec quelle constance, au branle de sa roue,
La Fortune ennemie et me berce et me joue!

LISETTE.

O trop flatteur espoir! projets si bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie!
Et l'avare Achéron lâche encore sa proie!
Vous le voulez, grands dieux! ma constance est à bout.
Je ne sais où j'en suis, et j'abandonne tout.

ÉRASTE.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend faible et pusillanime!
Reprends des sentiments qui soient dignes de toi :
Offrons-nous aux dangers; viens signaler ta foi :
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque notaire?

ÉRASTE.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle : ils feront leurs effets;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourrait bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le soin
D'appeler le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plus tôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCÈNE IX. — CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon testament!
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service?

CRISPIN.

Juste ciel! sauve-moi des mains de la justice!
Tout ceci ne vaut rien, et m'inquiète fort :
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE, à Eraste.

Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépositaire?
On me soupçonnerait d'avoir prêté les mains
A faire réussir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ÉRASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais, madame,
Les nobles sentiments qui règnent dans votre âme :
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques moments, de grâce;
Le ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prends à témoin si, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas! pour mériter la charmante Isabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle;
Mais on pardonnera ces transports amoureux :
(A Isabelle.)
Mon excuse, madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, à Eraste.

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mère,
Je puis faire paraître un sentiment sincère.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre personne seule est le bien qui me flatte;
Et tous les vains brillants dont la fortune éclate
Ne sauraient éblouir un cœur comme le mien.

ÉRASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non, je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE.

Tous ces beaux sentiments sont fort bons dans un livre.
L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ÉRASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire?

ÉRASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque temps encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu, dans ce jour, avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE.

Moi!

ÉRASTE.

N'en rougissez point : ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sais, monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice;
En restitution je suis encor novice.

ÉRASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCÈNE II. — CRISPIN, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

ÉRASTE.

C'est Crispin que je voi.

(A Crispin.)

A qui donc en as-tu ? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, monsieur, allons; en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Géronte approche.

ÉRASTE.

O ciel!

(A madame Argante et à Isabelle.)

En ce moment,
Souffrez que je vous mène à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue:
Laissons évaporer un peu sa bile émue;
Et, quand il sera temps, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénoûment.

(A Crispin.)

Pour toi, reste ici; vois l'humeur dont il peut être;
Et tu m'informeras s'il est temps de paraître.

SCÈNE III. — CRISPIN, seul.

Nous voilà, grâce au ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas!

SCÈNE IV. — GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

GÉRONTE, appuyé sur Lisette.

Je ne puis revenir encor de ma faiblesse:
Je ne sais où je suis: l'éclat du jour me blesse;
Et mon faible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encore tout troublé.
Ai-je été bien longtemps dans cette léthargie?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement
Qu'il n'est pas bien aisé, dans le fond, de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous saviez, monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,

La peine que j'ai prise, et les soins nécessaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné; mais d'un étonnement
A n'en pas revenir sitôt assurément.

GÉRONTE.

Où donc est mon neveu? Son absence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GÉRONTE.

Que dis-tu là? Comment?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que sa douleur amère,
Il s'est allé jeter...

GÉRONTE.

Où donc ? dans la rivière?

CRISPIN.

Non, monsieur; sur son lit, où, baigné de ses pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GÉRONTE.

Va donc lui redonner et le calme et la joie;
Et dis-lui, de ma part, que le ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connaît son bon cœur, et qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnaissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amène ici.

SCÈNE V. — GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Mais, à ce que je vois,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne crois?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entière.

GÉRONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,
Et, sans perdre de temps, faire mon testament.
Les notaires sont-ils venus?

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCÈNE VI

ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, à Eraste.

Le ciel vous l'a rendu.

ÉRASTE.

Hélas! à ce bonheur me serais-je attendu?
Je revois mon cher oncle; et le ciel, par sa grâce,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse!
Après l'avoir cru mort, il paraît à mes yeux!

GÉRONTE.

Hélas! mon cher neveu, je n'en suis guère mieux:
Mais je rends grâce au ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-là, monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les syncopes, les crises,
Dont, par la sympathie, il sentait les reprises.
Il vous aurait percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

SCÈNE VII

M. SCRUPULE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Mais j'aperçois quelqu'un.

(Bas à Crispin.)

C'est un des deux notaires.

GÉRONTE.

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, à part.

Ah! me voilà perdu!

GÉRONTE.

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure,
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savais bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? pourquoi? pour quelle affaire?

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament?

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, bas.

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, bas.

Je frissonne de peur.

GÉRONTE.

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?
Monsieur était présent, aussi bien que madame:
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, bas.

Que dire?

LISETTE, bas.

Juste ciel!

CRISPIN, bas.

Me voilà confondu!

GÉRONTE.

Éraste était présent?

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah! ne me parlez point, monsieur, de testament.
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place,
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, à Géronte.

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très-certain qu'aux lieux où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,

Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi.

M. SCRUPULE, à Géronte.

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement; et pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte?

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, à part.

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas
« Maître Matthieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Etant en son bon sens comme on a pu connaître
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas ! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, continuant de lire.

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat. »

CRISPIN.

Intestat!...

LISETTE

Intestat!... Ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat!...

LISETTE.

Intestat!...

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
« Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE.

De tout ce préambule et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, lisant.

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes. »

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites :
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs! C'est une fourberie.

CRISPIN, à Géronte.

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, lisant.

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Eraste mon neveu. »

ÉRASTE.

Se peut-il?... Juste ciel!

M. SCRUPULE, lisant.

« Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
« Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
« S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès. »

GÉRONTE.

Comment! moi des bâtards?

CRISPIN, à Géronte.

C'est style de notaire.

GÉRONTE.

Oui, je voulais nommer Eraste légataire.
A cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, lisant

« *Item*. Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE.

Ah! grands dieux!

M. SCRUPULE, lisant.

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, à Géronte.

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non...jamais...car enfin...ma bouche...quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
(A Lisette.)
Parle donc.

LISETTE, embrassant Géronte.

Ah! monsieur...

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire cela?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

GÉRONTE.

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?
Il en est à tout prix.

(Au notaire.)

Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

« *Item*. Je donne et lègue... »

CRISPIN, à part.

Ah ! c'est mon tour enfin.
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE.

« A Crispin... »

(Crispin se fait petit.)

GÉRONTE, regardant Crispin.

A Crispin !

M. SCRUPULE, lisant.

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

GÉRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, lisant.

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN, se prosternant aux pieds de Géronte.

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux.
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.

Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme!
Si généreusement me laisser cette somme!

GÉRONTE.

Non ferai-je, parbleu! Que veut dire ceci?
(Au notaire.)
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Eraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire?

CRISPIN, toujours à genoux.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux même après votre mort?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches;
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, à part.

Quel funeste embarras!
(Haut à Géronte.)
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GÉRONTE, à Éraste.

Où sont-ils donc? Réponds.

ÉRASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre!

ÉRASTE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Oh ! je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(A Éraste.)

Cours chez elle; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avais perdu l'esprit, le sens, et la raison.

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, à Géronte.

Ne vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE.

O ciel!

ÉRASTE.

Mais sous des lois que nous osons prétendre.

GÉRONTE.

Et quelles sont ces lois?

ÉRASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent testament.

GÉRONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambrière un legs de cette espèce?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le ciel vous en rend :
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GÉRONTE, à Crispin.

Et ce maraud aurait cette somme en partage!

CRISPIN.

Je vous promets, monsieur, d'en faire un bon usage :
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GÉRONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ÉRASTE.

Ce n'est pas encor tout : regardez cette belle;
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups :
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux;
Et je vous la demande en qualité de femme.

GÉRONTE.

Ah! monsieur mon neveu...

ÉRASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que, lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGANTE.

Je crois que vous et moi nous ne saurions mieux faire.

GÉRONTE.

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà
Tels que je les reçus, je les rends.

(Elle présente le portefeuille à Géronte.)

LISETTE, prenant le portefeuille plustôt que Géronte.

Halte-là!
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GÉRONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, se jetant à genoux.

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux;
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous?

LISETTE, à genoux.

Eh! monsieur.

CRISPIN, à genoux.

Eh! monsieur.

GÉRONTE.

La tendresse m'accueille.
Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du portefeuille?

ISABELLE.

Non, monsieur, je vous jure; il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GÉRONTE.

Eh! bien! s'il est ainsi, par-devant le notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire;
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement.
Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ÉRASTE, à Géronte.

Quelle action de grâce!...

GÉRONTE.

De vos remercîments volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait; j'y consens:
Mais, surtout, au plus tôt procréez des enfants
Qui puissent hériter de vous en droite ligne:
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez à jamais tous neveux bas-normands,
Et nièces que le diable amène ici du Mans;
Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

SCÈNE IX. — CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front viens ceindre des lauriers:
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, au parterre.

Messieurs, j'ai, grâce au ciel, mis ma barque à bon port.
En faveur des vivants je fais revivre un mort;
Je nomme, à mes désirs, un ample légataire;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagère,
Et femme au par-dessus: mais ce n'est pas assez;
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

LA
CRITIQUE DU LÉGATAIRE

PERSONNAGES

LE COMÉDIEN.	CLISTOREL, apothicaire.
LE CHEVALIER	CLISTOREL, comédien.
LE MARQUIS.	M. BONIFACL, auteur.
LA COMTESSE.	M. BREDOUILLE, financier.

SCÈNE I

LE COMÉDIEN, faisant l'annonce. — Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain la tragédie de... et, le jour suivant, vous aurez encore une représentation du Légataire.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN

LE CHEVALIER. — Holà, ho, monsieur l'annonceur! un petit mot, s'il vous plaît.

LE COMÉDIEN. — Que souhaitez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER. — Hé! ventrebleu! n'êtes-vous point las de nous donner toujours le même pièce? Est-ce qu'il n'y a pas assez longtemps que vous nous fatiguez de votre Légataire?

LE COMÉDIEN. — Monsieur, nous ne nous lassons jamais des pièces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER. — Je suis las de voir ce Poisson avec son bredouillement et son *item*. Ma foi, c'est un mauvais plaisant; tu vaux mieux que lui.

LE COMÉDIEN. — C'est le public qui détermine le sort des ouvrages d'esprit, et le nôtre; et, lorsque nous le voyons venir en foule à quelque comédie nouvelle, nous

jugeons que la pièce est bonne, et nous n'en voulons point d'autre garant.

LE CHEVALIER. — Ah! palsambleu, voilà un beau garant que le public! Le public! le public! c'est bien à lui à qui je m'en rapporte.

LE COMÉDIEN. — A qui donc, monsieur, voulez-vous vous en rapporter?

LE CHEVALIER. — A qui?

LE COMÉDIEN. — Oui, monsieur.

LE CHEVALIER. — A moi, morbleu, à moi : il y a plus de sens, de raison et d'esprit dans cette tête-là qu'il n'y en a sur votre théâtre, dans vos loges, et dans votre parterre, quand ces trois ordres seraient réunis ensemble.

LE COMÉDIEN. — Je ne doute point, monsieur, de votre capacité; mais j'ai toujours ouï dire que le goût général devait l'emporter sur le goût particulier.

LE CHEVALIER. — Cette maxime est bonne pour les sots, mais non pas pour moi. Je ne me laisse jamais entraîner au torrent : je fais tête au parterre; et quand il approuve quelque endroit, c'est justement celui que je condamne.

LE COMÉDIEN. — Je vous dirai, monsieur, que nous autres comédiens nous sommes d'un sentiment bien contraire : c'est de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts; et, quand il a prononcé, nous n'appelons point de ses décisions.

LE CHEVALIER. — Et moi, morbleu, j'en appelle comme d'abus; j'en appelle au bon sens; j'en appelle à la postérité; et le siècle à venir me fera raison du mauvais goût de celui-ci.

LE COMÉDIEN. — Quelque succès qu'ait notre pièce, nous n'espérons pas, monsieur, qu'elle passe aux siècles futurs; il nous suffit qu'elle plaise présentement à quantité de gens d'esprit, et que la peine de nos acteurs ne soit pas infructueuse.

LE CHEVALIER. — Si j'étais de vous autres comédiens, j'aimerais mieux tirer la langue d'un pied de long que de représenter de pareilles sottises : mourez de faim,

morbleu, mourez de faim avec constance plutôt que de vous enrichir avec une aussi mauvaise pièce. Et qu'est-ce encore que cette critique dont vous nous menacez?

LE COMÉDIEN. — Je vous dirai, monsieur, par avance, que ce n'est qu'une bagatelle; deux ou trois scènes qu'on a ajoutées pour donner à la comédie une juste longueur, et pour vous amuser jusqu'à l'heure du souper.

LE CHEVALIER. — Cela sera-t-il bon?

LE COMÉDIEN. — C'est ce que je ne vous dirai pas : le public en jugera.

LE CHEVALIER. — Le public! le public! Ils n'ont autre chose à vous dire, le public! le public!

LE COMÉDIEN. — Monsieur, je vous laisse avec lui : tâchez à le faire convenir qu'il a tort; mais ne lui exposez que de bonnes raisons : il ne se paie pas de mauvais discours, je vous en avertis : il a souvent imposé silence à des gens qui avaient autant d'esprit que vous. (Il s'en va.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER, seul. — Je lui parlerais fort bien, si je me trouvais tête à tête avec lui; mais la partie n'est pas égale : il faut remettre l'affaire à une autre fois, et voir si ces messieurs voudront me rendre ma place.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE.

LA COMTESSE. — Holà! quelqu'un de mes gens! n'ai, je là personne? Mon carrosse, mon carrosse. Monsieur le marquis, sortons d'ici. Remuez-vous donc monsieur Boniface; vous voilà comme une idole : faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS. — Sitôt que votre carrosse sera devant la porte, on viendra vous avertir; mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE. — Pour un quart d'heure ! Quoi ! il faudra que je demeure ici encore un quart d'heure ? Je ne pourrai jamais suffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. On m'attend au Marais pour faire une reprise de lansquenet; je vais souper proche les Incurables ; nous devons courir le bal toute la nuit; et sur les huit heures du matin, il faut que je me trouve à un réveillon à la porte Saint-Bernard.

LE MARQUIS. — Voilà, madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de temps.

LA COMTESSE. — Ma vivacité fournira à tout; et si vous ne voulez pas me suivre, voilà monsieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occasion : c'est un jeune poëte que je produis dans le monde, un bel esprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai besoin : je l'ai amené à la comédie pour m'en dire son sentiment.

LE MARQUIS, bas, à la comtesse. — Comment ! tête à tête ?

LA COMTESSE, bas, au marquis. — Pourquoi non ? Il me sert de chaperon ; il a une mine sans conséquence : que voulez-vous qu'une femme fasse d'un visage comme le sien ? (*Haut.*) Je prétends bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais, avant tout, tirez-moi de la foule, monsieur le marquis, tirez-moi de la foule. Mon carrosse, en arrivant, a été une heure dans la rue Dauphine, sans pouvoir avancer ni reculer ; le voilà présentement dans le même embarras. Cela est étrange, que, dans une ville policée comme Paris, les rues ne soient pas libres, et que messieurs les comédiens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS. — Cela crie vengeance. Parbleu, monsieur Boniface, je suis bien aise de vous rencontrer dans les foyers. Vous venez de voir cette comédie qui a fait courir tant de monde ; je serai charmé que vous m'en disiez votre sentiment : j'ai autrefois entendu de petits vers de votre façon qui n'étaient pas impertinents.

M. BONIFACE. — Oh ! monsieur.

LA COMTESSE. — Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paraît. J'aime les gens dont la mine

promet peu et tient beaucoup. Il a l'air d'un cuistre; mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

M. BONIFACE. — On voit bien, madame la comtesse, que vous vous connaissez en physionomie.

LA COMTESSE. — C'est une source d'imagination vive, hardie, échauffée; rien ne l'arrête, rien ne l'embarrasse : je lui trouve un fonds de science qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, monsieur le marquis, qu'il a fait vingt-cinq comédies, et, pour le moins, autant de tragédies? Les comédiens n'en veulent jouer aucune : mais ce qu'il y a de beau, c'est que ses comédies font pleurer, et que ses tragédies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS. — C'est attraper le fin de l'art.

M. BONIFACE. — Madame la comtesse est, à son ordinaire, vive et pétulante; il faut qu'elle se divertisse toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS. — Allons, monsieur Boniface, faites-nous part de vos lumières; et dites-nous, je vous prie, votre avis sur la pièce que nous venons de voir.

M. BONIFACE. — Monsieur...

LA COMTESSE. — Parlez, parlez, monsieur Boniface; mais soyez court : votre récit commence déjà à m'ennuyer; je n'aime point les grands parleurs; c'est le défaut des gens de votre métier. Je rencontrai dernièrement un auteur dans la rue, qui fit à toute force arrêter mon carrosse; il me fatigua de ses vers pendant une heure entière; il en récita au laquais, au cocher, aux chevaux; et, si un autre carrosse ne fût survenu, qui lui serra les côtes de fort près et lui fit quitter prise, je crois qu'il parlerait encore, ou qu'il serait devenu lui-même la catastrophe de sa tragédie.

M. BONIFACE. — Je ne suis encore qu'un jeune candidat dans la république des lettres, un nourrisson des Muses; mais je soutiens que la pièce est vicieuse *à capite ad calcem*, c'est-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE. — Un jeune candidat! un jeune candidat! un nourrisson des Muses? Que dis-tu à cela,

marquis? Les Muses n'ont-elles pas fait là une belle nourriture? Quand serez-vous sevré, monsieur Boniface?

M. BONIFACE. — Nous avons un peu lu notre poétique d'Aristote; et nous savons la différence de l'épopée avec le poëme dramatique, qui vient du grec παρὰ τὸ δρᾶν, id est, *agere*.

LA COMTESSE. — *Agere... agere...* Il faut avouer que cette langue grecque est admirable : il faut que vous me l'appreniez, monsieur Boniface... Que je serais ravie de savoir du grec? Quoi! je parlerais grec, je parlerais grec, monsieur le marquis? mais cela serait tout à fait plaisant.

LE MARQUIS. — Oui, madame, cela serait tout à fait plaisant et nouveau.

M. BONIFACE. — Je ne m'arrête point à la diction, je laisse cette critique aux esprits subalternes; c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une pièce que je m'attache; et, par là, je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS. — Voilà qui est fort.

M. BONIFACE. — N'est-il pas vrai qu'il s'agit dans cette pièce d'un testament qui fait le nœud et le dénoûment de toute l'intrigue?

LE MARQUIS. — Vous avez raison.

M. BONIFACE. — Qui est-ce qui fait ce testament? Ne tombez-vous pas d'accord que c'est un valet?

LA COMTESSE. — Oui, c'est Crispin. Il me réjouit parfois; j'aime à le voir.

M. BONIFACE. — Or est-il que le Code Justinien, titre douze, *paragrapho primo, de testamentis*, nous apprend que ceux qui sont sous la puissance d'autrui ne peuvent pas tester. Le valet est sous la puissance de son maître; *ergo* je soutiens que le valet n'a pu faire de testament : et de là je conclus que la pièce est détestable.

LE MARQUIS. — Belle conclusion!

LA COMTESSE. — Voilà ce qui s'appelle saper un ouvrage par les fondements, raisonner juste, et décider comme j'aurais fait. Que monsieur Boniface a d'esprit! c'est un gouffre de science. Mon Dieu, que j'aurais

envie de l'embrasser! mais la pudeur m'en empêche. Pour vous consoler, monsieur Boniface, baisez ma main. Te voilà, marquis, confondu, écrasé, anéanti. Tu ne ris point? tu ne ris point?

LE MARQUIS — Ce n'est pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matière. Qu'avons-nous affaire ici d'épopée et de tous les grands mots grecs et latins dont monsieur Boniface fait une parade fastueuse?

LA COMTESSE. — Ce sont tous termes de l'art qui sont cités fort à propos; l'épopée, le code Justinien, le *paragrapho*. Je voudrais avoir trouvé une douzaine de ces mots et les avoir payés d'une pistole pièce.

LE MARQUIS. — Apprenez, monsieur le jurisprudent hors de saison, qu'il n'est point question, dans une comédie, du droit romain ni de Justinien : il s'agit de divertir les gens d'esprit avec art: et je vous soutiens, moi, que la conduite de cette pièce est très-sensée.

M. BONIFACE. — C'est dont nous ne convenons pas parmi nous autres savants.

LE MARQUIS. — Le premier acte expose le sujet: le second fait le nœud; dans le troisième commence l'action; elle continue dans les suivants : tout concourt à l'événement; l'embarras croît jusqu'à la dernière scène; le dénoûment est tiré des entrailles du sujet. Tous les acteurs sont contents, et les spectateurs seraient bien difficiles s'ils ne l'étaient pas, puisqu'il me paraît qu'ils ont été divertis dans les règles.

LA COMTESSE. — Pour moi, je n'entends point vos règles de comédie; mais mon frère le chevalier, qui a bon goût, et qui est presque aussi sage que moi, m'a dit qu'elle ne valait rien; il ne l'a pourtant point encore vue.

LE MARQUIS. — C'est le moyen d'en juger bien sainement.

LA COMTESSE. — Il n'a cependant manqué aucune représentation. La première, il ne vit rien; la seconde, il n'entendit pas un mot; la troisième, il ne vit ni n'entendit; et, toutes les autres fois, il était dans les foyers, occupé devant le miroir à rajuster sa personne, rani-

mer sa perruque, se renouveler de bonne mine, pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, et la conduire avec succès dans son carrosse.

LE MARQUIS. — Je ne m'étonne pas s'il en parle si bien.

LA COMTESSE. — Pour moi, ne trouvant plus de place dans les premières loges, je l'ai vue la première fois dans l'amphithéâtre, où je me trouvai entourée de cinq ou six jeunes seigneurs qui ne cessèrent de folâtrer autour de moi : jamais jolie femme ne fut plus lutinée ; et, si la pièce n'avait promptement fini, je ne sais, en vérité, ce qu'il en serait arrivé.

LE MARQUIS. — Vous avez bien raison, madame la comtesse, de pester ; vous n'avez jamais tant couru de risque en vos jours qu'à cette comédie.

M. BONIFACE. — Pour moi, j'étais dans le parterre à la première représentation ; il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaise comédie : une moitié de mon justaucorps fut emportée par la foule, et j'eus bien de la peine à sauver l'autre au milieu des flots de laquais qui m'inondèrent de cire en sortant, et me brûlèrent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE. — Les auteurs qui ont des habits aussi mûrs que le vôtre, monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une première représentation.

LE MARQUIS. — Madame la comtesse a raison. Vous êtes là un tas de mauvais poëtes cantonnés par peloton (je ne parle pas de ceux qui sont avoués d'Apollon, dont on doit respecter les avis) ; vous êtes là, dis-je, comme des âmes en peine, tout prêts à donner l'alarme dans votre quartier, et à sonner le tocsin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hasardés, négligés, ou mal interprétés, qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers ?

LA COMTESSE. — Tu te rends, marquis ; tu fléchis ; tu demandes quartier. Courage, monsieur Boniface ; remettez-vous ; l'ennemi plie ; tenez bon, quand il devrait aujourd'hui vous en coûter votre manteau. Te moques-

tu, marquis, de te mesurer avec monsieur Boniface! C'est le plus bel esprit du siècle; il a voix délibérative aux cafés; et c'est lui qui fait un livre qui aura pour titre : *Le Diable partisan, ou l'Abrégé des soupirs auprès des cruelles.*

LE MARQUIS. — Mais enfin, vous conviendrez que la pièce est...

LA COMTESSE. — Horrible, détestable, archidétestable; et qu'il n'y a que les entr'actes qui la soutiennent.

M. BONIFACE. — Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? Il me semble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE. — Il n'y en a point! comment appelez-vous donc ces pirouettes, ces caracoles, ces chaudes embrassades qui se font sur le théâtre pendant qu'on mouche les chandelles? Voilà ce qui s'appelle des scènes d'action et de mouvement des plus comiques. Place au théâtre! haut les bras! Demandez plutôt au parterre, je suis sûr qu'il sera de mon avis. Mais je perds ici bien du temps. Mon cher monsieur Boniface, voyez, je vous prie, si mon carrosse n'est point à la porte; de moment en moment je sens que je m'exténue; je fonds, je péris, je deviens nulle.

M. BONIFACE. — Dans un moment, madame, je viens vous rendre réponse.

SCÈNE V

M. BREDOUILLE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE, sortant de la coulisse. — Allez toujours devant, j'y serai aussitôt que vous; ayez soin seulement que nous buvions bien frais, et que le rôt soit cuit à propos.

LE MARQUIS. — Hé! bonjour, mon cher M. Bredouille; que j'ai de joie de vous rencontrer ici? Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chère, et qui a cinquante bonnes mille livres de rente

LA COMTESSE. — Je ne connais autre que monsieur Bredouille ; j'ai été vingt fois à sa maison de campagne : c'est lui qui a inventé les poulardes aux huîtres, les poulets aux œufs, et les cervelles aux olives. Si je n'étais pas retenue, je lui proposerais de nous donner ce soir à souper, pour nous dédommager de la mauvaise comédie que nous venons de voir.

M. BREDOUILLE. — Qu'appelez-vous mauvaise comédie? mauvaise comédie! .. Je la trouve excellente : je ne me suis jamais tant diverti ; et monsieur Clistorel m'a guéri de toute la mauvaise humeur que j'y avais apportée.

LA COMTESSE. — D'où venait ton chagrin, mon gros bredouilleux ? Quelque quartaut de ta cave a-t-il échappé à ses cerceaux ? et pleures-tu, par avance, le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été ?

M. BREDOUILLE. —Mon cuisinier avait, à dîner, manqué sa soupe ; ses entrées ne valaient pas le diable, et le coquin avait laissé brûler un faisant qu'on m'avait envoyé de mes terres. Je n'ai pas laissé d'y rire tout mon soûl, tout mon soûl.

LA COMTESSE. — Comment ! tu as pu rire de pareilles sottises ? Si je te faisais l'anatomie de cette pièce-là, tu tomberais dans un dégoût qui t'ôterait l'appétit pendant tout le carnaval.

M. BREDOUILLE. — Ne me la faites donc pas ; il n'est point ici question d'anatomie. Est-ce que le testament ne vous a pas réjouie ? Il y a là deux *item* qui valent chacun une comédie. Et cette veuve, morbleu ! cette veuve, n'est-elle pas à manger? Ce Poisson est plaisant, il me divertit : j'aime à rire, moi ; cela me fait faire digestion.

LA COMTESSE. — Et c'est justement la scène de la veuve qui m'a donné un dégoût pour la pièce ; j'ai une antipathie extrême pour cet habit ; et, si mon mari mourait aujourd'hui, je me remarierais demain pour n'être pas obligée de me présenter sous un si lugubre équipage. Je crois que je ne ferais pas mal dès à présent

de choisir quelqu'un pour lui succéder. Qu'en dis-tu, marquis ?

LE MARQUIS. — Ce serait très-bien fait.

LA COMTESSE. — Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce gentilhomme normand, monsieur Alexandre Choupille, de l'enfant posthume, du Clistorel, et de la servante qui ne veut pas être interloquée ?

M. BREDOUILLE. — Eh bien ! interloquée, interloquée ! où est donc le grand mal ? N'ai-je pas été interloqué, moi qui vous parle, dans un procès que j'ai avec un de mes fermiers ?

LA COMTESSE. — Eh ! fi donc, monsieur ! fi donc !

M. BREDOUILLE. — Pour moi, je n'y entends pas tant de façon ; quand une chose me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'esprit pour savoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS. — Monsieur parle de fort bon sens.

M. BREDOUILLE. — Madame la comtesse, par exemple, je ne la détaille point par le menu ; il suffit qu'elle me plaise en gros : je n'examine point si elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renforcée ; elle me plaît, je n'en veux point davantage.

LA COMTESSE, le contrefaisant. — M. Bredouille a raison ; car, voyez-vous, une femme est comme une comédie ; il y a de l'intrigue, du dénoûment. M. Bredouille, par exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu, gras ou maigre ; il a de bon vin, on le va voir : en faut-il davantage ? N'est-il pas vrai, marquis ?

LE MARQUIS. — Oui, rien n'est plus clair que ce raisonnement-là.

M. BREDOUILLE. — Madame, je suis votre serviteur. Je vais souper à la Place-Royale, où nous devons attaquer un aloyau dans les formes ; et je serais au désespoir que la scène commençât sans moi.

LA COMTESSE, bredouillant. — C'est très-bien fait, monsieur Bredouille ; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, et de boire autant de rasades à ma santé.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE. — Voilà un plaisant original ! Mais que vois-je ? Il me semble que j'aperçois monsieur Clistorel. Il n'est pas encore déshabillé; il faut l'appeler pour nous en divertir. Holà, ho, monsieur Clistorel ! un petit mot.

SCÈNE VII

CLISTOREL, apothicaire; LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, apothicaire. — Les comédiens sont bien plaisants, de jouer sur leur théâtre un corps aussi illustre que celui des apothicaires; et ce petit mirmidon de Clistorel bien impertinent, de s'attaquer à un homme comme moi !

LA COMTESSE. — Que voulez-vous donc dire? n'êtes-vous pas monsieur Clistorel ? Comment donc ! je crois qu'en voilà un autre : je m'imaginais qu'il fût unique en son espèce. Holà, ho, monsieur Clistorel ! un petit mot.

SCÈNE VIII

CLISTOREL, comédien; CLISTOREL, apothicaire; LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, apothicaire, à Clistorel comédien. — C'est donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom et ma personne pour les mettre dans vos comédies? Savez-vous que je suis doyen des apothicaires?

CLISTOREL, comédien. — Vous ! doyen des apothicaires?

CLISTOREL, apothicaire. — Oui, moi.

CLISTOREL, comédien. — Que m'importe? Ah! ah! ah! la plaisante figure pour un doyen!

CLISTOREL, apothicaire. — Figure ! parbleu, figure vous-même ; je serais bien fâché que la mienne fût aussi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, comédien. — Et moi je serais au désespoir de vous ressembler : ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné?

CLISTOREL, apothicaire. — Depuis deux cents ans nous tenons boutique d'apothicaire, de père en fils, dans le faubourg Saint-Germain.

CLISTOREL, comédien. — Oui, l'on dit que c'est vous qui récrépissez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, apothicaire. — Je puis me vanter qu'il n'y a pas d'homme en France qui ait plus raccommodé de visages que moi.

LA COMTESSE. — Vous avez raccommodé des visages! Je croyais qu'un visage n'était pas de la compétence d'un apothicaire. Il faudra donc, monsieur Clistorel, que vous préludiez quelque jour sur le mien. Je suis jeune encore, comme vous voyez; mais quand j'ai bu du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obscur, les nuances brouillées, et des erreurs au teint qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL, comédien, à la comtesse. — Il a remis sur pied des teints aussi désespérés que le vôtre.

LA COMTESSE. — Je puis l'assurer que mon visage ne lui fera point d'affront, et qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, apothicaire. — Pourquoi donc, mon petit comédien, connaissant mon mérite, êtes-vous assez impudent pour me jouer en plein théâtre?

CLISTOREL, comédien. — Nous y jouons tous les jours les médecins, qui valent bien les apothicaires.

CLISTOREL, apothicaire. — Savez-vous que personne n'approche de plus près que nous les princes et les grands seigneurs?

CLISTOREL, comédien. — Vous ne les voyez que par derrière; mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, apothicaire. — Je suis apothicaire et médecin quand il le faut.

CLISTOREL, comédien. — Je joue, moi, dans le comique et dans le sérieux.

CLISTOREL, apothicaire. — J'ai fait, à Paris, quatre cours de chimie.

CLISTOREL, comédien. — J'ai joué, en campagne, les rois et les empereurs.

LA COMTESSE. — Quoi! vous jouez dans le sérieux! Un pygmée, un extrait d'homme comme vous représenterait Achille, Agamemnon, Mithridate! Marquis, que dis-tu de ce héros-là? Ne voilà-t-il pas un Mithridate bien fourni pour faire fuir les légions romaines?

LE MARQUIS. — Je vous prie, monsieur Clistorel le sérieux, de nous dire seulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, comédien. — Oui-dà.

« Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
« Et Lisette, et Crispin, et l'enfer et les dieux. »

CLISTOREL, apothicaire. — Il faut dire la vérité : voilà une belle taille pour faire un empereur!

CLISTOREL, comédien. — Voilà un plaisant visage pour avoir fait quatorze enfants à sa femme!

CLISTOREL, apothicaire. — Cela est faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, comédien. — Tant mieux, pourvu qu'ils soient tous de votre façon.

CLISTOREL, apothicaire. — Qu'est-ce à dire de ma façon? Apprenez que sur l'honneur, madame Clistorel n'a jamais fait de quiproquo.

CLISTOREL, comédien. — Elle ne vous ressemble donc pas?

CLISTOREL, apothicaire. — Moi, j'ai fait des quiproquo! Vous en avez menti.

CLISTOREL, comédien. — J'en ai menti?

(Ils se battent.)

LA COMTESSE, les séparant. — Monsieur l'apothicaire, monsieur le comédien, monsieur Clistorel, monsieur Mithridate...

CLISTOREL, apothicaire. — Avorton de comédien!

CLISTOREL, comédien. — Embryon d'apothicaire!

LA COMTESSE. — Doucement, messieurs, doucement :

je ne souffrirai point qu'il arrive de malheur, et que deux Clistorels se coupent la gorge en ma présence. Vous, monsieur Clistorel l'apothicaire, retournez dans votre boutique; et vous, monsieur Clistorel le comédien, je veux que vous me meniez au bal, et que nous dansions ensemble le rigodon, la chasse, les cotillons, la jalousie, et toutes les autres danses nouvelles, où j'excelle assurément; et je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui se trémousse dans un bal avec plus de noblesse, de cadence, de vivacité, de légèreté, et de pétulance.

SCÈNE IX

M. BONIFACE, LA COMTESSE, CLISTOREL, comédien ; CLISTOREL, apothicaire ; LE MARQUIS.

M. BONIFACE. — Madame, votre carrosse est à la porte, et vous descendrez quand il vous plaira.

LA COMTESSE. — Il a bien fait de venir; j'allais me jeter dans le premier venu. (A Clistorel, le comédien.) Allons, monsieur Clistorel, donnez-moi la main.

SCÈNE X

LE MARQUIS, seul.

Eh bien! morbleu, voilà ce qui s'appelle une comédie dans les règles! cela vaut mieux que l'autre; et je vous jure que l'on ne la jouera point que je n'y revenne. Je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

FIN

4164. — Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germain.